

999th
buds

436



L'ASTREE

DE

MESSIRE

HONORE

D'URFEE

Premiere partie.

33003
11/13/94

A LYON
De l'imprimerie de
Simon Rigaud Marchand
Libraire rue Merriere de-
uant S^e Antoine
M.DC.XXXI

1872

1872

1872



AV ROY.



SIRE,

Ces Bergers, oyans raconter tant de merueilles de vostre grandeur, n'eussent iamais eu la hardiesse de se presenter deuant vostre Maiesté, si ie ne les eusse asseurez, que ces grands Roys, dont l'antiquité se vante le plus, ont esté Pasteurs, qui ont porté la houlette & le Sceptre d'une mesme main. Ceste consideration, & la cognoissance que depuis ils ont eüe, que les plus grandes gloires de ces bons Roys, ont esté celles de la paix & de la iustice, avec lesquelles ils ont heureusement conseruë leurs peuples, leur a fait esperer, que comme vous les imitez & surpassiez en ce soing paternel, vous ne mespriseriez non plus ces houlettes, & ces troupeaux qu'ils vous viennent presenter comme à leur Roy & Pasteur souuerain. Et moy (SIRE) voyant que nos Peres, pour nommer leur Roy avec plus d'honneur & de respect, ont emprunté des Perses le mot de SIRE, qui signifie Dieu, pour faire entendre aux autres nations, combien naturellement le François ayme, honore, & reuerse son Prince: i'ay pensé que ne leur cedant

point ceste naturelle deuotion , puis que les Anciens
offroient à leurs Dieux en action de graces , les choses
que les mesmes Dieux auoient inuentées ou produit-
tes pour la conseruation de l'estre ou du bien-estre des
hōmes : i'estois obligé pour les imiter d'offrir ASTREE
à ce grand Roy , la valeur & la prudence duquel l'a
rappelé du Ciel en terre pour le bon-heur des hom-
mes. Receuez-la donc (SIRE) non pas comme vne sim-
ple Bergere : mais comme vne œuvre de vos mains :
car veritablement on vous en peut dire l'Autheur : puis
que c'est vn enfant que la paix a fait naistre , & que
c'est à V. M. à qui toute l'Europe doit son repos , &
sa tranquillité. Puisiez vous à longues années iouyr
du bien que vous donnez à chacun. Vostre regne soit à
iamais aussi heureux, que vous l'avez rendu admira-
ble : Et Dieu vous remplisse d'autant de contentemens
& de gloire, que par vostre bonté, vous obligez tous
les peuples qui sont à vous, de vous benir, aymer, &
seruir. Ce sont (SIRE) les souhaits que ie fais pour
V. M. attendant que par l'honneur de vos comman-
demens ie vous puisse rendre quelque meilleur seruice,
au prix de mon sang & de ma vie, ainsi que la natu-
re & la volonté m'y obligent, & le tiltre qu'en toute
humilité ie prends,

SIRE,

De tres-humble, tres-affectionné & tres-
fidelle sujet & seruiteur de V. M.

HONORE D'URFE.



L'AVTHEVR

A LA BERGERE

A S T R E'E.

Ln'y a donc rien ma Bergere, qui te puisse plus longuement arrester pres de moy. Il te fasche, dis-tu, de demeurer plus long-temps prisonniere dans les recoins d'un solitaire Cabinet, & de passer ainsi ton aage inutilement. Il ne sied pas bien, mon cher enfant, à une fille bien née de courre de ceste sorte, & seroit plus à propos que te renfermant ou parmy des chastes Vestales, & Druydes, ou dans les murs priuez des affaires domestiques, tu laissasset doucement couler le reste de ta vie : car entre les filles, celle-là doit estre la plus estimée, dont l'on parle le moins. Si tu sçavois qu'elles sont les peines & difficultez, qui se rencontrent le long du chemin que tu entreprends, quels monstres horribles y vont attendans les passants pour les deuorer, & combien il y en a eu peu, qui ayent rapporté du contentement de semblable voyage, peut-estre t'arresterois-tu sagement, où tu as esté si longuement & doucement chérie. Mais ta ieunesse impudente, qui n'a point d'experience de ce que ie te dis, te figure peut-estre des gloires & des vanitez qui produisent en toy. Je voy bien qu'elle te dit, que tu n'es pas si desagreceable, ny d'un visage si estrange, que tu ne puisses te faire aimer à ceux qui te verront. Et que tu ne seras pas plus mal receüe

du general, que tu l'as esté des particuliers, qui t'ont desia
veuë. Je le souhaitterois, ma Bergere, & avec autāt de desir
que toy: mais bien souuent l'amour de nous mesme. nous de-
toit, & nous opposant cē verre deuant les yeux, nous fait
voir ā trauers tout ce qui est en nous beaucoup plus auan-
tageux qu'il n'est pas. Toutesfois, puis que ta resolution est
telle, & que si ie m'y oppose, tu me menaces d'une prompte
desobeissance: ressouuiens toy pour le moins, que ce n'est point
par volōte: mais par souffrance que ie le permets. Et pour
te laisser ā ton despart quelques arrhes de l'affection pa-
ternelle, que ie te porte, mets bien en ta memoire ce que ie
te vay dire. Si tu tombes entre les mains de ceux qui ne
voyent rien d'autruy, que pour y trouuer suiet de s'y des-
plaire, & qu'ils te reprochēt que tes Bergers sont ennuyeux,
respons leur qu'il est ā leur choix de les voir ou ne les voir
point: car encor que ie n'aye peu leur oster toute l'inciuilitē
du village, si ont-ils ceste consideration, de ne se presenter
iamais deuant personne, qui ne les appelle. Si tu te trouues
parmy ceux qui font profession d'interpreter les songes, &
descouvrir les pēsees plus secretes d'autruy, & qu'ils assen-
rent que Celadō est vn tel hōme, & Astrēe vne telle femme,
ne leur respōds riē, car ils sçauēt assez qu'ils ne sçauēt pas ce
qu'ils disent: mais supplie ceux qui pourroiet estre abusez de
leurs fictions, de considerer que si ces choses ne m'importent
point, ie n'eusse pas pris la peine de les cacher si diligēmēt,
& si elles m'imbortent, i'aurois eu bien peu d'esprit de les
auoir voulu dissimuler, & ne l'auoir sceu faire. Que si en ce
qu'ils diront, il n'y a guere d'apparence, il ne les faut pas
croire, & s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour cou-
rir la chose que ie voulois tenir cachee & enseuelie, ie
l'eusse autrement dēguisee. Que s'ils y trouuent en effet des
accidents semblables ā ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regar-
dent les paralleles, & comparaisons que Plutarque a faites
en ses vies des hōmes illustres. Que si quelqu'un me blasme
de

de t'auoir choisi un Theatre peu renomé en l'Europe, & ayã
esleu le Forest, petite contrée, & peu cogneue parmy les Gau-
les, responds leur ma Bergerë, que c'est le lieu de ta nais-
sance, que ce nom de Forest sonne ie ne scay quoy de chan-
pestre, & que le pays est tellement composé, & mesme le long
de la riuere de Lignon, qu'il semble qu'il conuie chacun à
y vouloir passer une vie semblable. Mais qu'outre toutes
ces considerations encor i'ay iugé qu'il valoit mieux que
i'honorasse ce pays ou ceux dont ie suis descendu, qui depuis
leur sortie de Suobe, ont vescu si honnorablement par tant
de siecles: que nō point une Arcadie comme le Sannazare.
Car n'eust esté Hesiode, Homere, Pindare, & ces autres
grands personnages de la Grece, le mont de Parnasse, ny
l'eau d'Hippocrène, ne seroient pas plus estimez maintenant,
que nostre Mont d'Isoure, ou l'onde de Lignon. Neus de-
uons cela au lieu de nostre naissance & de nostre demeure,
de le rendre le plus honoré & renomé qu'il nous est possible.
Que l'on te reproche, que tu ne parles pas le langage des
villageois, & que toy ny ta troupe ne sentez gueres les
brebis ny les cheures: responds leur, ma Bergerë, que pour
peu qu'ils ayent cognoissance de toy, ils scauront que tu n'es
pas, ny celles aussi qui te suiuient, de ces Bergeres necessiteu-
ses, qui pour gaigner leur vie conduisent les troupeaux aux
pasturages: mais que vous n'auiez toutes pris ceste condi-
tion, que pour viure plus doucement & sans contrainte.
Que si vos conceptions & paroles estoient veritablement
telles que celles des Bergers ordinaires, ils auroiẽt aussi peu
de plaisir de vous escouter, que vous auriez beaucoup de
hôte à les redire. Et qu'outre cela, la pluspart de la troupe
est réplie d'Amour, qui dans l'Aminie fait bien paroistre
qu'il change & le langage & les conceptions, quand il dit:

Queste seule hoggi ragionnar d'Amore
Sudranno in noua guisa, é ben parrassi
Che la mia deità sia qui presente

In le medesima, non ne suoi ministri
Spireró nobil senzi à rozi perri
Radolciró de le lor lingue il suono.

Mais ce qui m'a fortifié d'avantage en l'opinion que j'ay, que mes Bergers & Bergeres pouvoient parler de cette façon sans sortir de la bien-seance des Bergers, ça esté, que j'ay veu ceux qui en representent sur les Theatres, ne leur faire pas porter des habits de bureau, des sabots ny des accoustremens mal faits, comme les gens de village les portent ordinairement : au contraire, s'ils leur donnent une houlette en la main, elle est peinte & dorée, leurs iuppes sont de taffetas, leur pannetiere bien troussée, & quelquesfois faite de toile d'or ou d'argent, & se contentent, pourveu que l'on puisse recognoistre que la forme de l'habit a quelque chose de Berger. Car s'il est permis de déguiser ainsi ces personnages, à ceux qui particulièrement font profession de représenter chasque chose le plus au naturel, que faire se peut, pourquoy ne m'en sera-t'il permis autant, puis que ie ne represente rien à l'œil : mais à l'ouye seulement, qui n'est pas va sens qui touche si viuement l'ame.

Voilà ma Bergere, dequoy ie te veux aduertir pour ce coup, afin que s'il est possible, tu rapportes quelque contentement de ton voyage. Le Ciel te le rende heureux, & te donne si bon Genie, que tu me suruiues autant de siècles, que le suiet qui t'a fait naistre, me suruiura en m'accompagnant au cercueil.

TABLE

TABLE DES HISTOIRES CONTENUES EN LA PRE- MIERE PARTIE D'ASTREE, de Messire Honoré d'Urfé.

H istoire d'Alcippe.	p.52
Histoire de Syluie.	p.87
Histoire d'Astree & Phillis.	p.234
Histoire de la tromperie de Climanthe.	p.191
Histoire de Stelle & Corilas.	p.222
Histoire de Diane.	p.241
Histoire de Tircis & Laonice.	p.309
Harangue de Hylas pour Laonice.	p.328
Response de Phillis pour Tircis.	p.331
Jugement de Siluandre.	p.334
Histoire de Siluandre.	p.345
Histoire de Hylas.	p.371
Histoire de Galathee & Lindamor.	p.407
Histoire de Leonide.	p.471
Histoire de Celion & Bellinde.	p.497
Histoire de Ligdamon.	p.543
Histoire de Damon & de Fortune.	p.565
Histoire de Lydias & de Mellandre.	p.584

TABLE DES LETTRES.

R esponse de Celadon à Lycidas.	p.16
Lettre de Celadon à la Bergere Astree.	p.19
Lettre d'Amarillis à Alcippe.	p.57
Lettre d'Astree à Celadon.	p.75
Autre lettre d'Astree à Celadon.	p.77
à 5	Lettre

TABLE DES LETTRES.

Lettre d'Amarillis à Alcippe.	p.57
Lettre de Ligdamon à Siluie.	p.90
Response de Siluie à Ligdamon.	p.94
Billet de Leonide à Ligdamon.	p.95
Lettre d'Aristandrie à Siluie.	p.104
Billet de Leonide à Ligdamon.	p.109
lettre de Celadon a la Bergere Astree.	p.146
lettre de Lycidas à Phillis.	p.155
lettre d'Astree à Celadon.	p.161
lettre de Celadon à la Bergere Astree.	ibid.
lettre contrefaite d'Astree à Celadon.	p.174
lettre d'Astree à Celadon.	p.180
lettre de Corilas à Stelle.	p.233
lettre de Filandre à Diane.	p.253
lettre de Hylas à Carlis.	p.379
Response de Carlis à Hylas.	p.380
Response de Stelliane à Hilas.	p.382
lettre de Lindamor à Galathee.	p.407
Autre lettre de Lindamor à Galathee.	p.429
Billet de Leonide à Lindamor.	p.437
Billet de Lindamor à Leonide.	p.445
Response de Leonide à Lindamor.	p.452
Replique de Lindamor à Leonide.	ibid.
lettre de Celion à Bellinde.	p.497
lettre d'Amaranthe à Celion.	p.503
Response de Celion à Amaranthe.	ibid.
lettre de Celion à Bellinde.	p.511
Autre lettre de Celion à Bellinde.	p.520
lettre de Bellinde à Celion.	p.521
lettre de Lindamor à Leonide.	p.539
lettre de Lindamor à Galathee	ibid.
lettre de Ligdamon à Siluie.	p.559
lettre d'Astree à Celadon.	p.621

TABLE DES POESIES.

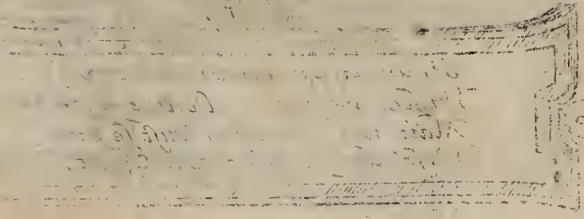
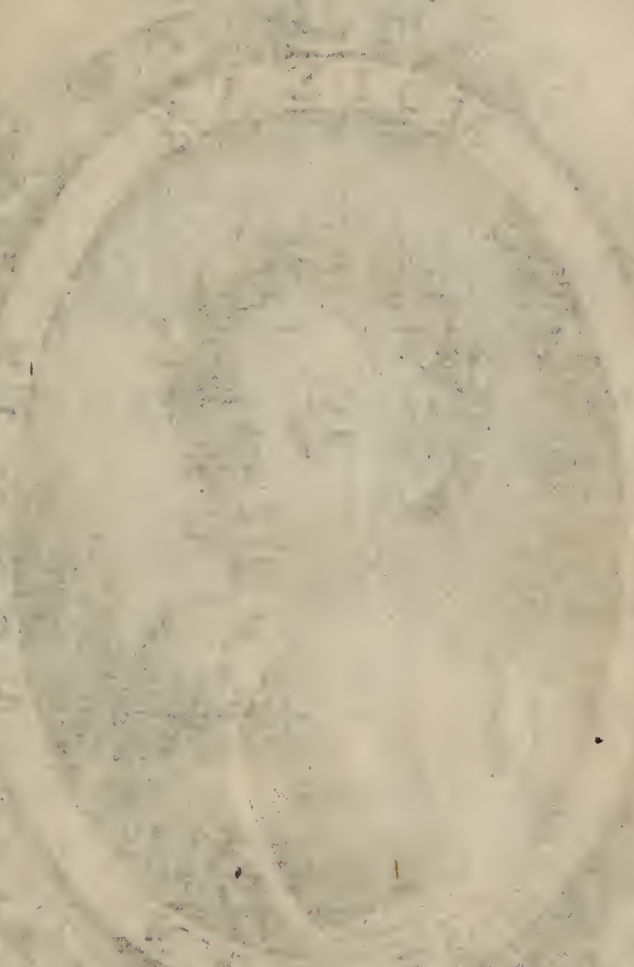
A Marillis toute pleine de grace.	p. 58
Amour pourquoy.	p. 117
Amour en trahison.	p. 107
A la fin celuy l'aura.	p. 247
Chers Oyseaux de Venus.	p. 56
Ceste source eternelle.	p. 522
Cependant que l'Amour.	p. 200
Dessus les bords d'une fontaine.	p. 148
D'un marbre dur.	p. 185
Despit foible guerrier.	p. 224
D'un cœur outrecuidé.	p. 251
Dans le Temple sacré.	p. 473
Doncques le Ciel consent.	p. 518
Dessus son passé effroy.	p. 559
Elle a le cœur de glace.	p. 56
Elle le veut ainsi.	p. 118
Elle fainct de m'aimer.	p. 184
Espoirs Ixions en audace.	p. 340
Je pourray bien dessus moy-mesme.	p. 16
Il faudroit bien que la constance.	p. 175
Je puis bien dire.	p. 185
L'aine à changer.	p. 307
Je ne puis excuser.	p. 520
Icy mon beau Soleil repose.	p. 606
La beauté que la mort.	p. 22
Le Phenix de la cendre sort.	p. 117
Mon Dieu quel est le mal.	p. 312
Ouvé par la douleur.	p. 534
Puis qu'il faut arracher.	p. 29
Pour faire en elle quelque effet.	p. 117
Pensons nous en l'aimant.	p. 200
Pourquoy si vous m'aimez.	p. 417
	Puis

TABLE DES POESIES.

Puis qu'en naissant belle Diane.	p.248
Pourquoy semble-t'il tant estrange.	ibid.
Pourquoy cacher nos pleurs.	p.323
Quand ie vy ces beaux yeux.	p.151
Quel est ce mal.	p.113
Que ses desirs soient grands.	p.248
Quand ma Bergere parle.	p.374
Riuere de Lignon.	p.48
Si l'on me desdaigne, ie laisse.	p.24
Sur les bords où Lignon.	p.327
Tu nasquis dans la terre.	p.347
Vous qui voyez mes tristes pleurs.	p.612
Voudriez vous estre mon Berger.	p.217

*Fin de la Table de la premiere
Partie d'Astrée.*







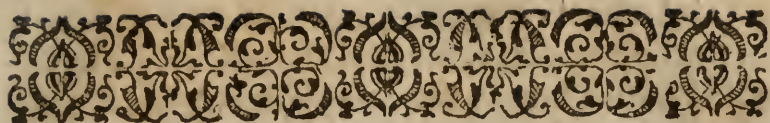
Pour tirer au vray ce visage
 Un sçauant peintre l'entreprit
 Mais nul que toy n'eust le courage
 Vif de peindre ton Esprit.

J. Bonjer fecit.





Du quel prends tu plus d'avantage
 A S T R É E, ou d'estre de ton âge
 Toute la gloire et l'ornement,
 Ou d'avoir l'Amour meritee
 D'un berger si fidelle amant,
 Ou qu'D R É ta gloire ait chantée.



LA PREMIERE

PARTIE DE L'ASTREE

De Mefire Honoré d'Urfé.

LIVRE PREMIER.



VPRES de l'ancienne ville de Lyon, du costé du Soleil couchât, il y a vn pays nommé Forests, qui en sa petirelle contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules : Car estant diuisé en plaines & en montagnes, les vnes & les autres sôt si fertiles, & situées en vn air si téperé, que la terre y est capable de tout ce que peut desirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, des monts assez voisins & arrosée du fleuve de Loire, qui prenant sa source assez prés de là, passe presque par le milieu, non point encor trop enflé ny orgueilleux, mais doux & paisible. Plusieurs autres ruisseaux en diuers lieux la vont baignant de leurs claires ondes : mais l'un des plus beaux est Lignô, qui vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par ceste plaine depuis les hautes môtagnes de Ceruieres & de Chalmasel, iusques à Feus, où Loire, le receuant, & luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Ocean.

Or sur les bords de ces delectables riuieres on a veu de tout temps quantité de Bergers, qui pour la bonté

de l'air, la fertilité du rinage, & leur douceur naturelle, viuent avec autant de bonne fortune, qu'ils recognoissēt peu la fortune. Et croy qu'ils n'eussēt deu enuier le contentemēt du premier siecle, si Amour leur eust aussi bien permis de cōseruer leur felicité, que le Ciel leur en auoit esté veritablement prodigue. Mais endormis en leur repos ils se soufmirēt à ce flateur, qui tost après chāgea son aūthorité en tyrānie. Celadō fut vn de ceux qui plus viuemēt la ressentirēt, tellement espris des perfectiōs d'Astrée, que la haine de ses parēts ne peut l'empescher de se perdre entieremēt en elle. Il est vray que si en la perte de soy-mesme on peut faire quelque acquisitiō, dōt on se doīue cōtenter, il se peut dire heureux de s'estre perdu si à propos, pour gagner la bōne volōté de la belle Astrée, qui assurée de son amitié, ne voulut que l'ingratitude en fust les payemēs, mais plustost vne reciproque affectiō avec laquelle elle receuoit son amitié & ses seruices. De sorte que si l'on voit depuis quelques chāgemēts entr'eux, il faut croire que le Ciel le permit, seulemēt pour faire paroistre que rien n'est constant que l'inconstance, durable mesme en son changement. Car
 ” ayant vescu bien-heureux l'espace de trois ans, lors
 ” que moins ils craignoiēt le fascheux accidēt qui leur
 ” arriua, ils se virent poussez par la trahison de Semyre, aux plus profondes infortunes de l'Amour: d'autant que Celadon desirieux de cacher son affection, pour deceuoir l'importunité de leurs parents, qui d'une haine entr'eux vieille interrompoient par toutes sortes d'artifices leurs desseins amoureux, s'efforçoit de monstrier que la recherche qu'il faisoit de ceste Bergere estoit plustost commune que particuliere. Ruse vrayement assez bonne, si Semyre ne l'eust point malicieusement desguisée, fondant sur ceste dissimulation,

lation, la trahison dōt il deceut Astree, & qu'elle paya depuis avec tant d'ennuis, de regrets & de larmes.

De fortune, ce iour l'ainoureux Berger s'estant leué fort matin pour entretenir ses pensees, laissāt paistre l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse riuere de Lignon, attendant la venuë de sa belle Bergere, qui ne tarda gueres apres luy: car esueillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'auoit peu clorre l'œil de toute la nuit. A peine le Soleil commençoit de dorer le haut des montaignes d'Isoure & de Marfilly, quand le Berger apperceut de loing un troupeau qu'il recogneut biē tost pour celuy d'Astree. Car outre que Melāpe chien tant aimé de sa Bergere, aussi tost qu'il le vid le vint follastrement caresser, encore remarqua-il la brebis plus chérie de sa maistrēsse, quoy qu'elle ne portast ce matin les rubans de diuerses couleurs qu'elle souloit auoir à la teste en façon de guirlande, parce que la Bergere atteinte de trop de desplaisir, ne s'estoit dōnée le loisir de l'agencer comme de coustume. Elle venoit apres assez lētement, & comme on pouuoit iuger à ses façons, elle auoit quelque chose en l'ame qui l'affligeoit beaucoup, & la rauissoit tellemēt en ses pēsees, que fust par mégarde ou autrement, passant assez pres du Berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il estoit, & s'alla asseoir assez loing de là sur le bord de la riuere, Celadō sans y prédre garde, croyant qu'elle ne l'eust veu, & qu'elle l'allast chercher où il auoit accoustumé de l'attendre, r'assemblāt ses brebis avec sa houlette, les chassa apres elle, qui desia s'estant assise cōtre un vieux tronc, le coude appuyé sur le genoüil, la iouë sur la main, se soustenoit la teste, & demeuroit tellement pensue, que si Celadon n'eust esté plus qu'aucugle en sō mal-heur, il eust bien aisément veu

que ceste tristesse ne luy pouuoit proceder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre desplaisir n'ayant aisé de pouuoir pour luy causer de si tristes & profonds penfers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus mal-aisé à supporter ie croy que la fortune, pour luy ostertoute sorte de resistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain mal-heur, apres auoir choisi pour ses brebis le lieu plus cōmode pres de celles de sa Bergere, il luy vint dōner le bō-iour, plein de contentemēt de l'auoir rencōtrée, à quoy elle respondit & de visage & de parolle si froidemēt, que l'hyuer ne porte point tāt de froideurs ny de glaçons. Le Berger qui n'auoit pas accoustumé de l'auoir telle, se trouua d'abord fort estōné, & quoy qu'il ne se figuraist la grādeur de sa disgrace telle qu'il l'esprouua peu apres, si est-ce que la doute d'auoir offencé ce qu'il aimoit, le remplit de si grāds ennuis, que le moindre estoit capable de luy oster la vie. Si la Bergere eust daigné le regarder, ou que son ialoux soupçon luy eust permis de cōsiderer quel soudain chāgemēt la froideur de sa respōce auoit causé en sō visage, pour certain la cognoissance de tel effet lui eust fait perdre entieremēt ses mesfiāces: mais il ne falloit pas que Celadō fust lePhoenix du bō heur, cōme il estoit de l'Amour, ny que la fortune luy fist plus de faueur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse iamais assenrez en leur contentemēt. Ayant donc ainsi demeuré lōguemēt pēsif, il reuint à soy, & tournāt la veuë sur sa Bergere, récontra par hazard qu'elle le regardoit: mais d'un œil si triste, qu'il ne laissa aucune sorte de ioye en son ame, si la doute où il estoit y en auoit oubliée quelqu'une. Ils estoient si proche de Lignō, que le Berger y pouuoit aisēmēt atteindre du bou de sa houlette, & le dégel auoit si
fort

fort grossi son cours, que tout glorieux & chargé des despoüilles de ses bords, il descédoit impetueusement dās Loire le lieu où ils estoient assis, estoit vn terre vn peu releué, contre lequel la fureur de l'onde en vain s'alloit rōpant, soustenu par en bas d'vn rocher tout nud, couuert au dessus seulement d'vn peu de mousse. De ce lieu le Berger fraploit dans la riuere du bout de sa houlette, dōt il ne touchoit point tāt de gouttes d'eau, que de diuers penfers le venoient assaillir, qui flottants cōme l'onde, n'estoient point si tost arriuez, qu'ils en estoient chassez par d'autres plus violēts. Il n'y auoit vne seule actiō de sa vie, ny vne seule de ses pensees, qu'il ne r'appellast en son ame, pour entrer en conte avec elles, & sçauoir en quoy il auoit offensé: mais n'en pouuāt condamner vne seule, son amitié le contraingnit de luy demander l'occasion de sa colere. Elle qui ne voyoit point ses actions, ou qui les voyāt, les iugeoit toutes au desauātage du Berger, alloit rallumant son cœur d'vn plus ardāt despit, si bien que quand il voulut ouurir la bouche, elle ne luy donna pas mesme le loisir de proferer les premieres paroles, sans l'interrompre, en disant: Ce ne vous est dōc pas assez, perfide & desloyal Berger, d'estre trōpeur, & meschāt enuers la persōne qui le meritoit le moins, si continuāt vos infidelitez, vous ne taschiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de frāchise? Dōc vous auez biē la hardiesse de soustenir ma veuē, apres m'auoir tant offensee? Donc vous m'osez presenter, sans rougir, ce visage dissimulé qui couure vne ame si double, & si pariure? Ah! va, va trōper vne autre, va perfide, & t'adresse à quelqu'vne, de qui tes perfidies ne soient point encores recogneuës, & ne pense plus de te pouuoir desguiser à moy, qui ne recognois que trop, à mes despēs, les effects de tes infidelitez & trahisons.

Quel deuint alors ce fidelle Berger? celuy qui a bien aimé le peut iuger, si iamais tel reproche luy a esté fait iniustement. Il tombe à ses genoux passe & transi, plus que n'est pas vne personne morte. Est-ce belle Bergere, luy dit-il, pour m'esprouuer, ou pour me desesperer? Ce n'est dit-elle, ny pour l'un ny pour l'autre: mais pour la verité, n'estant plus de besoin d'essayer vne chose si recogneuë. Ah! dit-il le Berger, pourquoy n'ay-ie osté ce iour mal-heureux de ma vie? Il eust esté à propos pour tous deux, dit-elle, que non point vn iour, mais tous les iours que ie t'ay veu, eussent esté ostez de la tienne & de la mienne: il est vray que tes actions ont fait, que ie me treuue deschargee d'une chose, qui ayât effect, m'eust desplu d'auantage que tó infidelité. Que si le ressouuenir de ce qui s'est passé entre nous, (que ie desire toutesfois estre effacé) m'a encor laissé quelque pouuoir, va t'en desloyal, & garde toy bien de te faire iamais voir à moy que ie ne te le commande. Celadon voulut repliquer, mais Amour qui oyt si claiement, à ce coup luy boucha pour son malheur les oreilles: & parce qu'elle s'en vouloit aller, il fut cōtraint de la retenir par sa robbe, luy disant: ie ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est incogneuë, mais seulement pour vous faire voir qu'elle est la fin que i'eslis pour oster du monde celuy que vous faites paroistre d'auoir tant en horreur. Mais elle que la colere trāsportoit, sans tourner seulement les yeux vers luy, se debatit de telle fureur qu'elle eschappa, & ne luy laissant autre chose qu'un rubā, sur lequel par hazard il auoit mis la main. Elle le souloit porter au deuant de sa robbe pour ageācer son coler, & y attachoit quelquefois des fleurs, quand la saison le luy permettoit: à ce coup elle y auoit vne bague, que son pere luy auoit donnée.

née. Le triste Berger la voyant partir avec tant de colere, demeura quelque temps immobile, sans presque sçauoir ce qu'il tenoit en la main, quoy qu'il y eut les yeux dessus. En fin avec vn grand louspir, reuenât de ceste pësee, & recognoissât ce rubã. Sois tesmoin, dit-il, ô cher cordõ, que plustost que de rõpre vn seul des nœuds de mon affection, i'ay mieux aymé perdre la vie, afin que quãd ie seray mort, & que ceste cruelle te verra, pour estre sur moy, tu l'asseures qu'il n'y a rien au monde qui puisse estre plus aimé que ie l'aime, ny Amât plus mal recogneu que ie suis. Et lors se l'attachât au bras, & baisant la bague. Et toy, dit-il, symbole d'une entiere & parfaite amitié, sois contët de ne me point esloigner à ma mort, afin que ce gage pour le moins medemeure decelle qui m'auoit tãt promis d'affectiõ. A peine eut-il fini ces mots, que tournât les yeux du costé d'Astrée, il se ietta les bras croisés dãs la riuiera.

En ce lieu Lignon estoit tres-profond & tres-impe- tueux, car c'estoit vn amas de l'eau, & vn regorgemët que le rocher luy faisoit faire contre-mont : si bien que le Berger demeura longuement auant que d'aller à fonds, & plus encore à reuenir : & lors qu'il parut, ce fut vn genouil premier, & puis vn brãs : & soudain enuveloppé du tournoyement de l'onde il fut emporté bien loing de là dessous l'eau.

Desia Astrée estoit accouruë sur le bord, & voyât ce qu'elle auoit tant aimé, & qu'elle ne pouuoit encor hayr, estre à son occasion si pres de la mort, se trouua si surprise de frayeur, qu'au lieu de luy dõner secours, elle tomba esuanoüie, & si pres du bord, qu'au premier mouuement qu'elle fit lors qu'elle reuint à soy, qui fut long-temps apres, elle tomba dans l'eau en si grand danger, que tout ce que peurent faire quel ques Bergers qui se treuverent pres de là, fut de

la sauuer,& avec l'aide encores de sa robe, qui la soutenait sur l'eau, leur donna loisir de la tirer à bord, mais tant hors d'elle-mesme, que sans qu'elle le sentist, ils la porterent en la cabane plus proche, qui se trouua estre de Phillis, ou quelques-vnes de ses Compagnes luy changerét ses habits mouilleez, sans qu'elle peut parler, tant elle estoit estonnée, & pour le hazard qu'elle auoit couru, & pour la perte de Celadon, qui cependant fut emporté de l'eau avec tant de furie, que de luy-mesme il alla donner sur le sec, fort loing, de l'autre costé de la riuiera, entre quelques petits arbres : mais avec fort peu de signe de vie.

Aussi tost que Phillis (qui pour lors n'estoit point chez-elle) sceut l'accidét arriué à sa compagne, elle se mit à courir de toute sa force : & n'eust esté que Lycidas la rencontra, elle ne se fust arrestée pour quelque autre que c'eust esté. Encor luy dit-elle fort briefuement le danger qu'Astrée auoit couru, sans luy parler de Celadon : aussi n'en scauoit-elle rien. Ce Berger estoit frere de Celadon, à qui le Ciel l'auoit lié d'un nœud d'amitié beaucoup plus estroit que celui de parentage : d'autre costé Astrée, & Phillis outre qu'elles estoient germaines, s'aymoient d'une si estroite amitié, qu'elle meritoit bien d'estre comparée à celle des deux freres. Que si Celadon eut de la sympathie avec Astrée, Lycidas n'eut pas moins d'inclination à seruir Phillis : ny Phillis à aimer Lycidas.

De fortune, au mesme réps qu'ils arriuerent, Astrée ouurit les yeux, & certes bien chāgez de ce qu'ils souloient estre, quand Amour victorieux s'y monstroit triōphant de tout ce qui les voyoit & qu'ils voyoient. Leurs regards estoient lents & abbatus, leurs paupieres pesātes & endormies, & leurs esclairs chāgés en larmes : larmes toutesfois qui tenāt de ce cœur tout enflammé

flâmé d'où elles venoïët, & de ces yeux bruslâts par où elles passoiët, brusloïët & d'amour & de pitié tous ceux qui estoient à l'entour d'elle. Quand elle apperceut sa cōpaigne Phillis, ce fut bié lors qu'elle receut vn grâd eslâcemët: & plus encor quâd elle vid Lycidas: & quoy qu'elle ne voulut que ceux qui estoïët près d'elle recogneussent le principal sujet de son mal, si fut-elle contrainte de luy dire, que son frere s'estoit noyé en luy voulant aider. Ce Berger à ces nouuelles fut si estonné, que sans s'arrester d'auantage il courut sur le lieu mal-heureux avec tous ces Bergers, laissât Astrée & Phillis seules, qui peu apres se'nirent à les suiure: mais si tristemët, que quoy quelles eussët beaucoup à dire, elles ne se pouuoïët parler. Cepédant les Bergers arriuez sur le bord, & iettans l'œil d'vn costé & d'autre, ne trouuerent aucune marque de ce qu'ils cherchoient, sinon ceux qui coururent plus bas, qui trouuerent fort loing son chapeau, que le courant de l'eau auoit enporté, & qui par hazard s'estoit arresté entre quelques arbres que la riuiera auoit desracinez & abatus. Ce furët là toutes les nouuelles qu'ils peurent auoir de ce qu'ils cherchoient: car pour luy il estoit desia bié esloigné, & en lieu où il leur estoit impossible de le retrouuer, parce qu'auant qu'Astrée fut reuenüe de son esuanouissement, Celadô, comme i'ay dit, pousé de l'eau, donna de l'autre costé entre quelques arbres, où difficilement pouuoit-il estre veu.

Et lors qu'il estoit entre la mort & la vie, il arriua sur le mesme lieu trois belles Nymphes, dont les cheueux espars alloient ondoyans sur les espaules, couuerts d'vne guirlâde de diuerses perles: elles auoïët le sein descouuert, & les manches de la robe retroussées iusques sur le coude, d'où sortoit vn linomple deslié, qui froncé venoit finir aupres de la main, où deux

gros bracelets de perles sembloient le tenir attaché. Chacune auoit au costé le carquois répli de fleſches, & portoit en la main vn arc d'iuoir, le bas de leur robe par le deuant estoit retrouſſé sur la hanche, qui laissoit paroistre leurs brodequins dorez iusques à my iambe. Il sembloit qu'elles fussent venuës en ce lieu avec quelque dessein: car l'vne disoit ainsi. C'est bien icy le lieu: voicy bien le reply de la riuier: voyez cōme elle va imperueusemēt là haut, ourrageant le bord de l'autre costé, qui se rompt & tourne tout court en çà. Considérez ceste touſſe d'arbres, c'est sans doute celle qui nous a esté representee dans le miroir. Il est vray, disoit la premiere: mais il n'y a encor gueres d'apparence en tout le reste, & me semble que voicy vn lieu assez escarté pour trouuer ce que nous y venons chercher. La troisieme qui n'auoit point encore parlé: Si a-il bien, dit elle, quelque apparence en ce qu'il vous a dit, puis qu'il vous a si bien représenté ce lieu, que ie ne croy point qu'il y ait icy vn arbre que vous n'ayez veu dans le miroir. Avec semblables mots, elles approcherēt si pres de Celadon, que quelques fucilles seulement le leur cachoyent. Et parce qu'ayant remarqué toute chose particulieremēt, elles recognerent que c'estoit là sans doute le lieu qui leur auoit esté monſtré, elles s'y assirent, en deliberation de voir si la fin seroit aussi veritable que le commencement: mais elles ne se furent si tost baissées, pour s'asseoir, que la principale d'entr'elles apperceut Celadon, & parce qu'elle croyoit que ce fust vn Berger endormy, elle estendit les mains de chaque costé sur ses cōpagnes, puis sās dire mot, mettant le doigt sur la bouche leur monſtra de l'autre main entre ces petits arbres, ce qu'elle voyoit, & se leua le plus doucement qu'elle peut pour ne l'esueiller: mais le voyant de plus pres
elle

elle le creut mort : car il auoit encor les iambes en l'eau, le bras droit mollement estendu par dessus la teste, le gauche à demy tourné par derriere, & comme engage sous le corps, le col faisoit vn ply en auant pour la pesanteur de la teste, qui se laissoit aller en arriere, la bouche à demi entr'ouuerte, & presque pleine de sablon degouttoit encore de tous costez: le visage en quelques lieux esgratigne & souillé, les yeux à moitié clos, & les cheueux qu'il portoit assez longs, si mouillez que l'eau en couloit come de deux sources le long de ses iouës, dont la viue couleur estoit si effacée qu'un mort ne l'a point d'autre sorte: le milieu des reins estoit tellement auancé, qu'il sembloit rompu, & cela faisoit paroistre le ventre plus enflé, quoy que réply de tant d'eau il le fust assez de luy mesme. Ces Nymphes le voyant en cest estat en eurent pitié, & Leonide qui auoit parlé la premiere, comme plus pitoyable & plus officieuse, fut la premiere qui le prit sous le corps pour le tirer à la riuée. A mesme instant l'eau qu'il auoit aualée ressortoit en telle abondance, que la Nymphes le trouuant encore chaud, eut opinion qu'on le pourroit sauuer. Lors Galathee, qui estoit la principale, se trouuant vers la derniere qui le regardoit sans leur aider. Et vous, Siluie, luy dit-elle, que veut dire, ma mignonne, que vous estes si fainéante? mettez la main à l'œuvre, si ce n'est pour soulager vostre cōpagne, pour la pitié au moins de ce pauvre Berger. Je m'amusois, dit elle, Madame, à cōsiderer que quoy qu'il soit bié changé, il me sēble que ie le reconnois. Et lors se baissāt elle le prit de l'autre costé, & le regardant de plus pres: Pour certain, dit-elle, ie ne me trōpe pas, c'est celuy que ie veux dire, & certes il merite bié que vous le secouriez : car outre qu'il est d'une des principales familles de ceste contree, encor a-il tāt de

meri

merites que la peine y fera bien employée. Cepédant l'eau sortiroit en telle abódáce, que le Berger estât fort allegé, côméça à respirer, nō toutesfois qu'il ouurit les yeux, ny qu'il reuint étieremēt. Et parce que Galathée eut opiniō que c'estoit cestui-cy, dont le Druyde luy auoit parlé, elle mesme cōmença d'ayder à ses cōpagnes, disāt qu'il le falloit porter en sō Palais d'Isoure, où elles le pourroient mieux faire secourir. Et ainsi, non point sans peine, elles se porterent iusques où le petit Meril gardoit leur chariot: sur lequel montant toutes trois, Leonide fut celle qui le guida, & pour n'estre veuës avec ceste proye par les gardes du Palais, elles allerent descendre à vne porte secrette.

Au mesme temps, qu'elles furent parties: Astrée reuenant de son esuanoüissemēt tomba dās l'eau, comme nous auōs dit, si biē que Lycidas, ny ceux qui vindrent chercher Celadon, n'en eurent autres nouuelles que celles que i'ay dites. Par lesquelles Lycidas n'estāt que trop asseuré de la perte de son frere, s'en reuenoit pour se plaindre avec Astrée de leur commū desastre. Elle ne faisoit que d'arriuer sur le bord de la riuere, où contrainte de desplaisirs elle s'estoit assise autant pleine d'ennuy & d'estonnement, qu'elle l'auoit peu auparauant esté d'inconsideration, & de ialousie. Elle estoit seule, car Phillis voyant reuenir Lycidas, estoit allée chercher des nouuelles comme les autres. Ce Berger arriuant, & de lassitude, & de desir de sçauoir comme ce malheur estoit aduenü, s'assit pres d'elle, & la prenant par la main, luy dit. Mon Dieu, belle Bergere, quel malheur est le nostre! Je dis le nostre: car si i'ay perdu vn frere, vous auez aussi perdu vne personne qui n'estoit point tant à soy mesme qu'à vous. Ou qu'Astrée fut entétiue, ailleurs, ou que ce discours luy ennuyast, elle n'y fit point responce, dont Lyci-
das

das estonné comme par reproche continua:est il possible, Astrée, que la perte de ce miserable fils (car telle le nômoit-elle) ne vous touche l'ame assez viuement, pour vous faire accompagner sa mort, au moins de quelques larmes? S'il ne vous auoit point aymée, ou que ceste amitié vous fust incogneuë, ce seroit chose supportable de ne vous voir ressentir d'auantage son malheur: mais puis que vous ne pouuez ignorer qu'il ne vous ait aymée plus que luy-mesme: c'est chose cruelle, Astrée, croyez moy, de vous voir aussi peu esmeuë, que si vous ne le cognoissiez point.

La Bergere tourna alors le regard tristement vers luy, & apres l'auoir quelque temps consideré elle luy respondit: Berger, il me desplaist de la mort de vostre frere, nō pour amitié qu'il m'ait portée, mais d'autant qu'il auoit des conditions d'ailleurs, qui peuuent bien rendre sa perte regrettable: car quant à l'amitié dont vous parlez, elle a esté si commune aux autres Bergeres mes cōpagnes, qu'elles en doiuent (pour le moins) auoir autant de regret que moy. Ah! ingrate Bergere (s'escria incontinent Lycidas) ie tiēdray le Ciel pour estre de vos complices, s'il ne punit ceste iniustice en vous! Vous auez peu croire celuy inconstant, à qui le courroux d'un pere, les inimitiez des parēs, les cruautēz de vostre rigueur n'ont peu diminuer la moindre partie de l'extreme affectiō, que vous ne sçauriēs feindre de n'auoir mille & mille fois recogneuë en luy trop clairement: Vrayement celle-cy est bien vne me-cognoissance, qui surpasse toutes les plus grandes ingratitudes, puis que ses actions & ses seruices n'ōt peu vous rēdre assēurée d'une chose, dōt persōne, que vous, ne doute plus. Aussi respōdit Astrée, n'y auoit il persōne à qui elle touchast cōme à moy. Elle le deuoit certes (repliqua le Berger) puis qu'il estoit tāt à vous, que ie

ne sçay, & si fay, ie le sçay, qu'il eust plustost des-obey aux grâds Dieux qu'à la moindre de vos volótez. Alors la Bergere en colere luy respódit: Laissôs ce discours, Lycidas, & croyez moy, qu'il n'est point à l'auantage de vostre frere: mais s'il m'a trópee, & laissez avec de desplaisir de n'auoir plustost sceu recognoistre ses tróperies, & finesses, il s'en est allé, certes, avec vne belle despoüille, & de belles marques de sa perfidie. Vous me rédez (repliqua Lycidas) le plus estonné du monde. En quoy auez vous recogneu ce que vous luy reprochez? Berger, adiousta Astree, l'histoire en seroit trop lógue & trop énuyeuse: cótérez vous, que si vous ne le sçauiez, vous estes seul en ceste ignorance, & qu'é toute ceste riuiera de Lignon, il n'y a Berger qui ne vous die que Celadó ay moit en mille lieux: & sans aller plus loing, hier i'ouys de mes oreilles mesmes les discours d'amour qu'il tenoit à son Aminthe, car ainsi la nómoit-il, ausquels ie me fusse arrestee plus long temps, n'eust esté que sa honte me desplaisoit, & que pour dire le vray, i'auois d'autres affaires ailleurs, qui me pressoiét d'auantage. Lycidas alors comme transporté s'escria: Ie ne demande plus la cause de la mort de mon frere, c'est vostre ialousie, Astree, & ialousie fondée sur beaucoup de raisons, & pour estre cause d'un si grand mal-heur. Helas! Celadon, que ie voy bien reüssir à ceste heure vrayes les propheties de tes soupçons, quád tu disois que ceste feinte te dónoit tât de peine, qu'elle te cousteroit la vie: mais encore ne cognoissois tu pas de quel costé ce mal-heur te deuoit aduenir. Puis s'adressant à la Bergere: est-il croiable, dit-il, Astree, que ceste maladie ait esté si gráde qu'elle vous ait fait oublier les commandemens que vous luy auez faits si souuent? Si seray-ie bien tesmoing de cinq ou six fois pour le moins qu'il se mit à genoux deuât vous, pour

vous

vous supplier de les reuoker: vous souuient-il point que quãd il reuint d'Italie, ce fut vne de vos premieres ordonnances, & que dedans ce rocher, où depuis si souuent ie vous veis ensemble, il vous requit de luy ordonner de mourir, plustost que de feindre d'en aymer vne autre? mō Astree, vous dit-il (ie me ressouuiẽdray toute ma vie des mesmes paroles) ce n'est point pour refuser, mais pour ne pouuoir obseruer ce commandemẽt, que ie me iette à vos pieds, & vous supplie que pour tirer preuue de ce que vous pouuez sur moy, vous me commandiez de mourir, & non point de seruir, comme que cẽ soit, autre qu'Astree. Et vous luy respõdites: Mō fils, ie veux ceste preuue de vostre amitiẽ, & non point vostre mort, qui ne peut estre sans la mienne: car outre que ie sçay que celle-cy vous est la plus difficile, encore nous rapportera-elle vne cõmoditẽ, que nous deuons principalement rechercher, qui est de clorre & les yeux & la bouche aux plis curieux & aux plus mesdisãs. S'il vous repliqua plusieurs fois, & s'il en fit tous les refus que l'obeïssance (à quoy son affection l'obligeoit enuers vous) luy pouuoit permettre, ie m'en remets à vous-mesme, si vous voulez vous en ressouuenir: tant y a que ie ne croy point qu'il vous ait iamais desobey, que pour ce seul suiet: & à la veritẽ celuy estoit vne contrainte si grãde, que toutes les fois qu'il reuenoit du lieu, où il estoit contraint de feindre, il falloit qu'il se mit sur vn liẽt, cõme reuenant de faire vn tres grãd effort: Et lors il s'arresta pour quelque temps, & puis il reprit ainsi. Or sus, Astree, mō frere est mort: c'en est fait, quoy que vous en croyez, ou ne croyez, ne luy peut r'apporter bien, ny mal, de sorte que vous ne deuez plus penser que ie vous en parle en sa cõsideratiõ: mais pour la seule veritẽ, toute fois ayez-en telle croyãce qu'il vous plaira:

si vous iureray-ie qu'il n'y a point deux iours que ie le trouuay grauât des vers sur l'escorce de ces arbres, qui sont, par delà la grande prairie, à main gauche du bié, & m'asseure que si vous y daignez tourner les yeux, vous remarquerez que c'est luy qui les y a couppez: car vous recognoissez trop bien ses caracteres, si ce n'est qu'oublieuse de luy, & de ses seruices passez, vous ayez de mesme perdu la memoire de tout ce qui le touche: mais ie m'asseure, que les Dieux ne le permettront pour sa satisfaction, & pour vostre punition: les vers sont tels.

MADRIGAL.

IE pourray bien dessus moy mesme,
 Quoy que mon amour soit extreme,
 Obtenir encor ce point,
 De dire que ie n'ayme point.

Mais feindre d'en aymer vn'autre,
 Et d'en adorer l'œil vainqueur,
 Comme en effet ie fay le vostre,
 Je n'en scaurois auoir le cœur.

Et s'il le faut, ou que ie meure,
 Faites moy mourir de bonne heure.

Il peut y auoir sept ou huit iours qu'ayât esté contraint de m'ē aller pour quelque tēps sur les riuēs de Loire, pour respōse il m'escruiť vne lettre, que ie veux que vous voyez, & si en la lisāt vous ne recognoissez sō innocēce, ie veux croire qu'auec vostre bōne volōťe vous auez perdu pour luy toute espee de iugēmť. Et lors la prenāt en sa poche, la luy leut. Elle estoit telle.

RESPONSE DE CELADON A LYCIDAS.

NE t'enquiers plus de ce que ie fais, mais sçache que ie continēe tousiours en ma peine ordinaire. Aimer & ne l'oser

l'oser faire paroistre, n'aimer point, & iurer le contraire; cher frere, c'est tout l'exercice, ou plustost le supplice de ton Celadon. On dit que deux contraires ne peuuent en mesme temps estre en mesme lieu, toutesfois la vraye, & la feinte amitié sont d'ordinaire en mes actions: mais ne t'en estonne point, car ie suis contraint à l'un par la perfection & à l'autre par le cōmandement de mon Astre. Que si ceste vie te semble estrange, ressouuiens-toy que les miracles sont les œuvres ordinaires des Dieux, & que veux-tu que ma Deesse cause en moy que des miracles?

Il y auoit long-temps qu'Astrée n'auoit rien respondu, parce que les paroles de Lycidas la mettoient presque hors d'elle mesme. Si est-ce que la jalousie, qui retenoit encore quelque force en son ame, luy fit prendre ce papier, comme estant en doute que Celadon l'eust escript.

Et quoy qu'elle recogneust, que vrayement c'estoit luy, si disputoit-elle le contraire en son ame, suiuant la coustume de plusieurs personnes, qui veulent tousiours fortifier, comme que ce soit, leur opinion. Et presque au mesme temps plusieurs Bergers arriuerent de la queste de Celadon, où ils n'auoient trouué autre marque de luy que son chapeau, qui ne fust à la triste Astrée qu'un grand renouvellement d'ennuy. Et parce qu'elle se ressouuint d'une cachette qu'Amour leur auoit faict inuenter, & qu'elle n'eust pas voulu estre recogneuë: elle fit signe à Philis de le prendre, & lors chacun se mit sur les regrets, & sur les loüanges du pauvre Berger, & n'en y eust vn seul qui n'en raccontast quelque vertueuse action: elle sans plus, qui le ressentoit d'aduantage, estoit contrainte de demeurer muette, & de le monstrier le moins sçachant bien que la souueraine prudence en amour est de tenir son affection cachée, ou pour le moins de n'en faire iamais

rien paroistre inutilemēt. Et parce que la force qu'elle se faisoit en cela, estoit tres-grande, & qu'elle ne pouuoit la supporter plus longuement, elle s'approcha de Philis, & la pria de ne la point suiure, afin que les autres en fissent de mesme, & luy prenant le chapeau qu'elle tenoit en sa main, elle partit ieule, & se mit à suiure le sentier par où ses pas sans eslection la guidoient. Il n'y auoit guere Berger en la troupe qui ne sceut l'affection de Celadon, parce que ses parens par leurs contrarietez, l'auoiēt decouuert plus que ses actiōs: mais elle s'y estoit conduite avec de tāt de discretion, que hormis Semyre, Lycidas, & Philis, il n'en y auoit point qui sceut la bonne volonte qu'elle luy porroit, & encore que l'ō cogneut biē que ceste perte l'affligeoit, si l'attribuoit-on plustost à vn bon naturel, qu'à vn amour (tant profite la bone opinion que l'on a d'vne personne.) Cepēdant elle continuoit son chemin, le long duquel mille pēfers, ou plustost mille desplaisirs la talonnoient pas à pas, de telle sorte que quelquesfois douteuse d'autresfois asseuree de l'affectiō de Celadō, elle ne scauoir, si elle se denoit plaindre, ou ne se plaindre de luy. Si elle se ressoüuenoit de ce que Lycidas luy venoit de dire, elle le iugeoit innocent: que si les paroles qu'elle luy auoit ouy tenir apres de la Bergere Amynte, luy reuenoient en la memoire, elle le condānoit cōme coupable. En ce labyrinthe de diuerses pensees, elle alla longuemēt errāte par ce bois, sans election de chemin, & par fortune, ou par le vouloir du Ciel, qui ne pouuoit souffrir que l'innocence de Celadon demeurast plus longuement douteuse en son ame, ses pas la conduisirent, sans que elle y pensast, le long du petit ruisseau entre les mesmes arbres, où Lycidas luy auoit dit que les vers de Celadon estoient grauez. Le desir de scauoir s'il auoit
dict

dit vray, eut bien eu assez de pouuoir en elle pour les luy faire chercher fort curieusement encores qu'ils eussent esté fort cachez: mais la coupure qui estoit encore toute fresche les luy descouurit assez tōst. O Dieu! comme elle les recogneut pour estre de Celadon, & comme promptement elle y courut pour les lire: mais combien viuement luy toucherent-ils l'ame! Elle s'assit en terre, & mettant en son giron le chapeau, & la lettre de Celadon, elle demeura quelque temps les mains jointes ensemble; & les doigts serrez l'un dans l'autre, tenāt les yeux sur ce qui luy restoit de son berger, & voyāt que le chapeau grossissoit à l'endroit où il auoit accoustumé de mettre ses lettres, quād il vouloit les luy donner secrettemēt; elle y porta curieusement la main, & passāt les doigts dessous la doubleure, rencōtra le feutre apiecē, duquel destachant la gāce elle en tira vn papier que ce iour mesme Celadon y auoit mis. Ceste finesse fut inuentee entr'eux, lors que la mal-vueillance de leurs peres les empeschoit de se pouuoir parler: car feignāt de se ietter par ieu ce chapeau, ils pouuoient aisément receuoir & donner leurs lettres: toute trēblante elle sortit celle-cy hors de sa petite cachette, & toute hors de soy apres l'auoir despliee elle y ietta la veüe pour la lire: mais elle auoit tellement esgaré les puissances de son ame, qu'elle fut contrainte de se frotter plusieurs fois les yeux auant que de le pouuoir faire, en fin elle-leut tels mots:

LETTRE DE CELADON A LA BERGERE ASTREE.

MOn Astre, si la dissimulation, à quoy vous me cōtraignez, est pour me faire mourir de peine, vo'le pouuez plus aisémēt d'une seule parole: si c'est pour punir mō outrecuidance, vous estes inge, trop doux, de m'ordonner un moin-

dre supplice que la mort. Que si c'est pour esprouuer qu'elle puissâce vous auez sur moy, pourquoy ne recherchez-vous vn tesmoignage plus prôpt que celuy-cy, de qui la lōgueur vous doit estre ennuyeuse: car ie ne sçauois pēser que ce soit pour celer nostre dessein, comme vous dites, puis que ne pouuāt viure en telle cōtrainte, ma mort sans doute en dōnera assez prompte & deplorable cognoissance. Iugez dōc, mon bel Astre, que c'est assez enduré, & qu'il est deormais tēps que vous me promettiez de faire le personnage de Celadō, ayant si longuement, & avec tant de peine, représenté celuy de la personne du monde, qui luy est la plus contraire.

O quels cousteaux trenchans furent ces paroles en son amellors qu'elles luy remirēt en memoire, le cōmandement qu'elle luy auoit faict, & la resolution qu'ils auoient prise de cacher par ceste dissimulation leur amitiē: mais voyez quels sont les enchantemens d'Amour: elle receuoit vn desplaisir extreme de la mort de Celadon, & toutesfois elle n'estoit point sans quelque contentement au milieu de tant d'ennuis, cognoissant que veritablement il ne luy auoit point esté infidelle, & dés qu'elle en fust certaine, & que tant de preuues eurent esclaircy les nuages de sa jalousie, toutes ces considerations se ioignirent ensemble, pour auoir plus de force à la tourmenter: de sorte que ne pouuāt recourir à autre remede qu'aux larmes, tant pour plaindre Celadon, que pour pleurer sa perte propre, elle donna commencement à ses regrets, avec vn ruisseau de pleurs, & puis de cent pitoyables, hélas! interrōpant le repos de son estomach, d'infinis sanglots le respirer de sa vie, & d'impitoyables mains outrageant ses belles mains mesmes, elle se ramētēt la fidelle amitiē qu'elle auoit auparauant recogneuë en ce Berger: l'extremité de son affection, le desespoir où l'auoit poullé si prōptemēt la rigueur de

de sa responce, & puis se representant le temps heureux qu'il l'auoit seruie, les plaisirs, & contentemens que l'honnesteté de sa recherche luy auoient rapportez, & quel commencement d'ennuy elle ressentoit desia par sa perte, encor qu'elle le trouuaist tres-grád, si ne le iugeoit elle égal à son imprudence, puis que le terme de tant d'annees luy deuoit donner assez d'assurance de sa fidelité.

D'autre costé Lycidas, qui estoit si mal satisfait d'Astrée, qu'il n'en pouuoit presque avec patience souffrir la pensee, se leua d'aupres de Philis, pour ne dire chose contre sa compagne, qui luy dépleust, & partie l'estomach si enflé, les yeux si couuerts de larmes, & le visage si changé, que sa Bergere le voyât en tel estat, & donnant à ce coup quelque chose à son amitié, le suiuit sans craindre ce qu'on pourroit dire d'elle. Il alloit les bras croisez sur l'estomach, la teste baissée, le chapeau enfôcé, mais l'ame encor plus plôgée dans la tristesse. Et parce que la pitié de son mal obligeoit les Bergers qui l'aimoient à participer à ses ennuis, ils alloient suiuant & plaignant apres luy: mais ce pitoyable office ne luy estoit qu'un rengregemēt de douleur. Car l'extremē ennuy a cela, que la solitude doit estre son premier appareil, parce qu'en compagnie l'ame n'ose librement pousser dehors les venins de son mal, & iusques à ce qu'elle s'en soit deschargée, elle n'est cappable des remedes de la consolation. Estant en ceste peine de fortune ils rencontrerent vn ieune Berger couché de son long sur l'herbe, & deux bergeres aupres de luy. L'une luy tenant la teste en son giron, & l'autre iouant d'une harpe, cependant qu'il alloit souspirant tels vers les yeux tendus contre le Ciel, les mains jointes sur son estomach, & le visage tout couuert de larmes.

STANCES
SVR LA MORT DE CLEON.

L A beauté que la mort en cendre a fait resoudre,
 La despoüillant si tost de son humanité,
 Passa comme un esclair, & brusla comme un foudre,
 Tant elle eut peu de vie, & beaucoup de beauté.
 Ces yeux iadis auteurs des douces entreprises
 Des plus cheres Amours, sont à iamais fermez,
 Beaux yeux qui furent pleins de tant de mignardises,
 Qu'on ne les voit iamais sans qu'ils fussent aimez.
 S'il est vray, la beauté d'entre nous est ravie,
 Amour pleure vaincu qui fut tousiours vainqueur,
 Et celle qui donnoit à mille cœurs la vie,
 Est morte, si ce n'est qu'elle viue en mon cœur.
 Et quel bien désormais peut estre desirable,
 Puis que le plus parfait est le plustost ravy?
 Et qu'ainsi que du corps l'ombre est inseparable,
 Il faut qu'un bien tousiours soit d'un mal-heur suiuy?
 Il semble, ma Cleon, que vostre destinee
 Ait dès son Orient vostre iour acheué,
 Et que vostre beauté morte aussi tost que née,
 Au lieu de son berceau son cercueil ait trouué.
 Non, vous ne mourez pas, mais c'est plustost moy-mesmes.
 Puisque vivant, ie fus de vous seule animé,
 Et si l'Amant a vie en la chose qu'il aime,
 Vous reuiuez en moy m'ayant tousiours aimé.
 Que si ie vis, Amour veut donner cognoissance,
 Que mesme sur la mort il a commandement,
 Ou comme estant un Dieu pour monstrier sa puissance,
 Et sans ame & sans cœur faire viure un Amant.
 Mais, Cleon, si du Ciel l'ordonnance fatale
 D'un trespas inhumain vous fait sentir l'effort,
 Amour à vos destins rend ma fortune égale,

*Vous mourrez par mon dueil, & moy par vostre mort.
Je regrettois ainsi mes douleurs immortelles,
Sans que par mes regrets la mort peut s'attendrir:
Et mes deux yeux changez en sources eternelles,
Qui pleurent mon mal, ne sceurent l'amoindrir:
Quand Amour avec moy d'une si belle morte
Ayant plaint le mal-heur qui cause mes travaux,
Sechois, dit-il, nos yeux plaignons d'une autre sorte:
Aussi bien tous les pleurs sont moindres que nos maux.
Lycidas & Phillis eussent bié eu assez de curiosité
pour s'enquérir de l'énuy de ce Berger, si le leur pro-
pre le leur eüst permis: mais voyans qu'il auoit autāt
de besoin de consolation qu'eux, ils ne voulurēt ad-
iouster le mal d'autruy au leur, & ainsi laisāt les au-
tres Bergers attētifs à l'escouter, ils continuerēt leur
chemin sans estre suivis de persōne, pour le desir que
chacū auoit de scauoir qui estoit ceste troupe inco-
gneue. A peine estoit party Lycidas, qu'ils ouyrēt d'as-
sez loing vne autre voix qui sembloit de s'approcher
d'eux, & la voulāt escouter, ils furent empeschez par
la Bergere qui tenoit la teste du Berger dās son girō,
auec telles plaintes. Et bien cruel? & bien Berger sās
pitié, iusques à quand ce courage obstiné sēdurcira-
il à mes prieres? iusqu'à quand as tu ordonné que ie
sois dédaignée pour vne chose qui n'est plus; & que
pour vne morte ie sois priuee de ce qui luy est inutile?
Regarde, Tyrcis, regarde idolatre des morts, & enne-
my des viuants, qu'elle est la perfection de mon ami-
tié, & apprens quelques fois, apprens à aimer les per-
sōnes qui viuent, & nō pas celles qui sōt mortes, qu'il
faut laisser en repos, après le dernier adieu, & nō pas
en troubler les cendres bié-heureuses par des larmes
inutiles: & prēsgarde si tu continuēs, de n'attirer sur
toy la vengeance de ta cruauté, & de ton iniustice?*

Le Berger alors sans tourner les yeux vers elle , luy respondit froidement : pleust à Dieu , belle Bergeré, qu'il me fut permis de vous pouuoir satisfaire par ma mort: car pour vous oster, & moy aussi de la peine où nous sommes, ie la cherirois plus que ma vie : mais puisque comme si souuent vous m'avez dit, ce ne seroit quë rengreger vostre mal, ie vous supplie, Laonice, rëtirez en vous-mesme, & considerez combié vous auez peu de raison, de vouloir deux fois faire mourir ma chere Cleon. Il suffit bien (puis que mon malheur l'a ainsi voulu) qu'elle ait vne fois payé le tribut de son humanité: que si apres sa mort elle est venuë re-viure en moy par la force de mon amitié, pourquoy, cruelle, la voulez vous faire remourir par l'oubly qu'une nouuelle amour causeroit en mon ame? Non, non, Bergere, vos reproches n'auront iamais tant de force en moy, que de me faire consentir à vn si mauuais conseil: d'autant que ce que vous nômez cruauté, ie l'appelle fidelité, & ce que vous croyez digne de punition, ie l'estime meriter vne extreme louange. Ie vous ay dit qu'en mon cercueil la memoire de ma Cleon viura parmy mes os : ce que ie vous ay dit , ie l'ay mille fois juré aux Dieux immortels , & à ceste belle ame qui est auecques eux: & croiriez vous qu'ils laissassent impuny Tyrcis, si oublieus de ses serments il deuenoit infidelle. Ah! que ie voye plustost le Ciel pleuoir des foudres sur mô chef, que iamais i'offense ny mon serment ny ma chere Cleon. Elle vouloit repliquer, lors que le Berger qui alloit châtant, les interrôpit, pour estre desia trop pres d'eux auec tels vers.

CHANSON DE L'INCONSTANT

HYLAS.

S*Il'on me dedaigne , ie laisse
La cruelle avec son dedain,*

Sans

Sans que i'attende au lendemain
De faire nouvelle maistresse:
C'est erreur de se consumer
A se faire par force aymer.

Le plus souvent cestant discrettes,
Qui vont nos amours mesprisant,
Ont au cœur un feu plus cuisant:
Mais les flammes en sont secrettes,
Que pour d'autres nous allumons,
Cependant que nous les aymons.

Le trop fidele opiniastre,
Qui deceu de sa loyauté
Ayme vne cruelle beauté,
Ne semble t'il point l'idolatre,
Qui de quelque idole impuissant,
Jamais le secours ne ressent?

On dit bien que qui ne se lasse
De longuement importuner,
Par force en fin se fait donner:
Mais c'est auoir mauuaise grace,
Quoy qu'on puisse auoir de quelqu'un,
Que d'estre tousiours importun.

Voyez les, ces amans fidelles,
Ils sont tousiours pleins de douleurs:
Les souffirs, les regrets, les pleurs
Sont leurs contenance plus belles,
Et semble que pour estre Amant,
Il faille plaindre seulement.

Celuy doit-il s'appeller homme,
Qui l'honneur de l'homme étouffant
Pleure tout ainsi qu'un enfant,
Pour la perte de quelque pomme?
Ne faut-il plustost le nommer,
Un fol, qui croit de bien aymer?

*Moy qui veux fuyr ces sottises,
 Qui ne donnent que de l'ennuy,
 Sage par le mal-heur d'autrui
 P'use tousiours de mes franchises:
 Et ne puis estre mécontent,
 Que l'on m'en appelle inconstant.*

A ces derniers vers ce Berger se trouua si proche de Tyrcis, qu'il peut veoir les larmes de Laonice, & parce qu'encores qu'estrâger, ils ne laissoiét de se cognoistre, & de s'estre desia prattiquéz quelque tēps par les chemins: ce Berger sçachant quel estoit l'ēnuy de Laonice, & de Tyrcis, s'adressa d'abord à luy de ceste sorte. O Berger desolé (car à cause de sa triste vie, c'estoit le nom que chacun luy donnoit) si i'estois cōme vous, que ie m'estimerois mal-heureux! Tyrcis l'oyant parler se releuâ pour luy respōdre: Et moy, luy dit-il, Hylas si i'estois en vostre place, que ie me dirois infortuné! S'il me falloit plaindre, adiousta cestuy-cy, autāt que vous pour toutes les maistresses que i'ay perduës, i'aurois à plaindre plus longuēmēt que ie ne sçauois viure. Si vous faisiez comme moy, respondit Tyrcis, vous n'é auriez à plaindre qu'une seule. Et si vous faisiez comme moy, repliqua Hylas: vous n'é plaindriez point du tout. C'est en quoy, dit le desolé, ie vous estime miserable: car si riē ne peut estre le prix d'Amour que l'Amour mesme, vous ne fustes iamais aimé de personne, puis que vous n'aimastes iamais, & ainsi vous pouuez bien marchander plusieurs amitez, mais non pas les acheter, n'ayant pas la mōnoye, dōt telle marchandise se paye. Et à quoy cognoissez-vous, respōdit Hylas, que ie n'aime point? Le le cognois, dit Tyrcis, à vostre perpetuel chāgemēt. Nous sommes, dit-il, d'une bien differente opiniō, car i'ay tousiours creu que l'ouurier se rendoit plus parfait, plus il exerçoit sou-

uent le mestier, dōt il faisoit professiō. Cela est vray, respondit Tyrcis, quād on suit les règles de l'art: mais quād on fait autrement, il aduient comme à ceux qui s'estans fouruoyez, plus ils marchēt, & plus ils s'essoi- gnēt de leur chemin. Et c'est pourquoy tout-ainſi que la pierre qui roule continuellement ne se reueſtit ia- mais de mouſſe, mais pluſtoſt d'ordure, & de ſalleté: de meſme voſtre legereté ſe peut bien acquerir de la hōte, mais nō iamais de l'amour. Il faut que vous ſça- chiez, Hylas, que les bleſſures d'amour ſont de telle qualité, que iamais elles ne gueriffēt, Dieu me garde, dit Hylas d'un tel bleſſeur. Vous auez raiſon, repliqua Tyrcis, car ſi à chaque fois que vous auez eſté bleſſé d'une nouuelle beauté, vous auez receu une playe in- curable, ie ne ſçay ſi en tout voſtre corps il y auroit plus une place ſaine, mais auſſi vous eſtes priué de ces douceurs, & de ces felicitez, qu'Amour donne aux vrais Amans, & cela miraculeuſement (comme routes ſes autres actions) par la meſme bleſſure qu'il leur a faite: que ſi la langue pouuoit bien exprimer ce que le cœur ne peut entierement gouſter, & qu'il vous fuſt permis d'ouyr les ſecrets de ce Dieu, ie ne croy pas que vous ne vouluſſiez renoncer à voſtre infidelité. Hylas alors en ſoubſſant: Sās mētir, dit-il, vous auez raiſon, Tyrcis, de vous mettre du nombre de ceux qu'Amour traite bié. Quāt à moy, ſ'il traite tous les autres cōme vous, ie vous en quitte de bō cœur ma part, & pouués garder tout ſeul vos felicitez, & vos cōtētēmēs, & ne craignez que ie voſ les enuie. Il y a pl^ſ d'un mois, que nous ſōmes preſque d'ordinaire enſemble: mais mar- quez-moy le iour, l'heure, ou le moment, où i'ay peu voir vos yeux ſās l'agreable cōpagnie de vos larmes & au cōtraire dites avec verité, le iour, l'heure, & le mo- mēt où vous m'auez ſeulement ouy ſouſpirer pour mes

Amours:

Amours : tout homme qui n'aura point le goust per-
uerty, cōme vous le sēs, ne trouuera-t'il les douceurs
de ma vie plus agreables, & aymables, que les amer-
tumes ordinaires de la vostre ? Et se tournant vers la
Bergere qui s'estoit plainte de Tyrcis. Et vous insēsi-
ble Bergere, ne pretendēs-vous iamais assez de coura-
ge pour vous deliurer de la tyrannie, où ce denaturé
Berger vous fait viure ? voulez vous par vostre patiēce
vous rēdre complice de sa faute ? Ne cognoissēz vous
pas qu'il fait gloire de vos larmes, & que vos suppli-
cations l'esleuerēt à telle arrogāce, qu'il luy sēble que
vous luy estes trop obligee, quād il les escoute avec
mespris ? La Bergere avec vn grand *helas !* luy respon-
dit. Il est fort aisē, *Hylas*, à celuy qui est sain de con-
seiller le malade, mais si tu estois en ma place, tu co-
gnoistrois que c'est en vain que tu me donnes cēcō-
seil, & que la douleur me peut biē oster l'ame du corps
mais non pas la raison chasser de mon ame ceste trop
forte passion. Que si cest aimé Berger v'se enuers moy
de tyrannie, il peut encores traitter avec beaucoup
plus absoluē puissāce, quand il luy plaira, ne pouuāt
vouloir d'auantage sur moy que son autorité ne s'e-
stende beaucoup plus outre. Laissons donc là tels cō-
seils, *Hylas*, & cessē tes reproches, qui ne peuuent que
régreger mon mal sans espoir d'allegeāce : car ie suis
tellement toute à Tyrcis, que ie n'ay pas mesme ma
volonté. Comment, dit le Berger, vostre volonté n'est
pas vostre ? & que sert-il dōc de vous aymer, & seruir ?
Cela mesme, respōdit *Laonice*, que me sert l'amitié &
le seruice que ie rends à ce Berger. C'est à dire, repli-
qua *Hylas*, que ie perds mon tēps, & ma peine, & que
vous racontant mon affection, ce n'est qu'esueiller en
vous les paroles, dōt apres vous vous seruez en parlāt
à Tyrcis. Que veux-tu, *Hylas* luy dit-elle en souspirāt
que

que ie te responde là dessus, sinon qu'il y a lōg temps que ie vay pleurant ce mal-heur, mais beaucoup plus en ma cosideratiō que la tiēne. Ie n'en doute point, dit Hylas, mais puis que vous estes de ceste humeur, & que ie puis plus sur moy, que vous ne pouuez sur vous, touchez là, Bergere, dit-il luy tendant la main, ou donnez moy congé, ou receuez-le de moy, & croyez qu'aussi bien, si vous ne le faites, ie ne laisseray pas de me retirer, ayāt trop de hôte de seruir vne si pauvre Maistresse. Elle luy respondit assez froide-ment: ny toy, ny moy, ny ferons pas grād' perte: pour le moins ie t'asseure bien que celle-là ne me fera iamais oublier le manuais, traitemēt que ie reçois de ce Berger. Si vous auiez, luy respondit-il, autant de cognoissance de ce que vous perdez en me perdant, que vous mōstrez peu de raison en la poursuite que vous faites, vous me plaindriez plus que vous ne souhaitez l'affectiō de Tyrcis: mais le regret que vous aurez de moy, sera bien petit, s'il n'esgale celuy que i'ay pour vous, & lors il chanta tels vers en s'en allant.

SONNET.

Puis qu'il faut arracher la profonde racine,
 Qu'Amour en vous voyant me planta dans le cœur,
 Et que tant de desirs avec tant de longueur,
 Ont si soigneusement nourrie en ma poitrine.

Puis qu'il faut que le temps qui vid son origine,
 Triomphe de sa fin, & s'en nomme vainqueur:

Faisons vn beau dessein, & sans viure en langueur,
 Ostons-en tout d'un coup, & la fleur, & l'espine.

Chassons tous ces desirs, esteignons tous ces feux,
 Rompons tous ces liens, serrez de tant de nœuds,
 Et prenons de nous mesme vn congé volontaire.

Nous le vaincrons ainsi, cest Amour indompté,

Et feront sagement de nostre volonté

Ce que le temps en fin nous forceroit de faire.

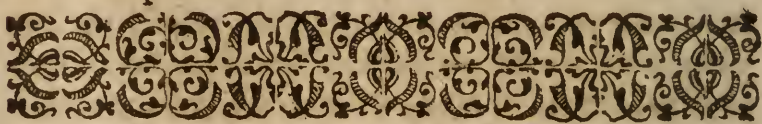
Si ce Berger fust venu en ce paxs, envne faisó moins fascheuse, il y eut trouué sás doute plus d'amis, mais l'ennuy de Celadó, dont la perte estoit encores si nouvelle, rédoit si tristes tó^r ceux de ce riuage, qu'ils ne se pouuoíent arrester à telles gaillardises, c'est pourquoy ils le laisserent aller, sás auoir curiosité de luy demander, ny à Tyrcis aussi, quel estoit le suiet qui le cõduisoit: & quelquesvns retournerent en leurs cabanes, & quelques autres cõtinuás de rechercher Celadó, passerét qui deçà, qui delà la riuere, sans laisser iusques à Loire, ny arbre ni buíssó, dõt ils ne descouríssét les cachettes. Toutesfois ce fut en vain: car ils nesceurét iamais en trouuer d'autres nouvelles seulemēt. Siluãdre rēcõtra Polemas tout seul, nó point trop loin du lieu, où peu auparauant Galathee, & les autres Nymphes auoiét pris Celadó, & parce qu'il commãdoit à toute la cõtrée sous l'autorité de la Nimphe Amasis: le Berger, qui l'auoit plusieurs fois veu à Marfilly, luy rendit en le salüant tout hõneur qu'il sceut, & d'autant qu'il s'enquit de ce qu'il alloit cherchant le lóg du riuage, il luy dit la perte de Celadó: de quoy Polemas fut marri, aiãt tousiours aimé ceux de sa famille.

D'autre costé Licidas qui se promenoit avec Phillis apres auoir quelque téps demeuré muet, enfin setournãt vers elle. Et biẽ, belle Bergere, luy dit-il, que vous semble de l'humeur de vostre compagne? Elle qui ne sçauoit encore la ialousie d'Astree, luy respondit, que c'estoit le moindre déplaisir qu'elle endeuoit auoir, & qu'ẽ vn si grãd ennuy il luy deuoit biẽ estre permis d'esloigner, & fuir toute compagnie: car Phillis pensoit qu'il se plaignoit, de ce qu'elle s'ẽ estoit allee seule. Ouy certes, repliqua Lycidas, c'est le moindre, mais

aussi croy-ie qu'ẽ verité c'est le plus grãd, & faut dire, que c'est biẽ la plus ingrate du mōde, & la plus indigne d'estre aimée. Voyez pour Dieu quelle humeur est la sienne: mō frere n'a iamais eu dessein, tãt s'en faut n'a iamais eu pouuoir d'aimer qu'elle seule; elle le sçait, la cruelle qu'elle est, car les Preuues qu'il lui en a réduës, ne laissent, riẽ en doute: le tẽps a esté vaincu, les difficultez, voire les impossibilitez desdaignees, les absences surmontees, les courroux paternels mesprisez, ses rigueurs, ses cruautez, ses desdains mesmes supportez, par vne si grande longueur de tẽps, que ie ne sçay autre qui l'eust peu faire, que Celadō, & avec tout cela ne voila pas ceste volage, qui comme ie croy, ayãt ingratemẽt changé de volonté, s'ennuyoit de voir plus longuement viure celuy qu'autrefois elle n'auoit peu faire mourir par ses rigueurs: & qu'à ceste heure elle scauoit auoir si indignement offensé: Ne voila pas, dis-ie, ceste volage qui se feint de nouueaux pretextes de haine, & de ialousie? luy cōmãde vn eternal exil, & le desesperẽ, iusques à luy faire rechercher la mort. Mon Dieu! dit Phillis toute estonnée, que me dites vous Licidas? est-il possible qu'Astree ait fait vne telle faute? Il est vrayemẽt tres-certain, respōdit le Berger, elle m'en a dit vne partie, & le reste ie l'ay aisemẽt iugé par ses discours, mais bien qu'elle ttiõphe de la vie de mon frere, & que sa perfidie, & ingratitude luy deguisé ceste faute, comme elle aimera le mieux: si vous fay-ie sermẽt que iamais Amãt n'eut tant d'affection ny de fidelité que luy: nõ point que ie vueille qu'elle lesçache, si ce n'est que cela lui rapporte par la cognoissance qu'il luy pourroit donner de son erreur, quelque extreme deplaisir cat d'ores en là, ie luy suis autant mortel ennemy, que mō frere luy a esté fidel-seruiteur, & elle indigne d'en estre aimée. Ainsi

alloient

alloient discourant Lycidas, & Philis: luy infiniment fasché de la mort de son frere, & infiniment offensé contre Astrée. Elle marrie de Celadon, faschée de l'ennuy de Lycidas, & estonnée de la ialousie de sa compagne: toutesfois voyant que la playe en estoit encor trop sésible, elle ne voulut y ioindre les extremes remedes, mais seulement quelques legers preparatifs, pour addoucir, & nō point pour resoudre: car en toute façon elle ne vouloit pas que la perte de Celadon luy coustast Lycidas, & elle consideroit bien que si la haine continuoit entre luy, & Astrée, il falloit qu'elle rompit avec l'un des deux: & toutesfois l'Amour ne vouloit point ceder à l'amitié, ny l'amitié à l'amour, & si l'un ne vouloit consentir à la mort de l'autre. D'autre costé Astrée remplie de tant d'occasiōs, d'ennuis, comme ie vous ay dit, lascha si bien la bonde à ses pleurs, & s'assoupit tellement en sa douleur, que pour n'auoir assez de larmes pour lauer son erreur, ny assez de paroles pour declarer son reget, ses yeux & sa bouche remirent leur office à son imagination, si longuement qu'abbatuë de trop d'ennuy, elle s'endormit sur telles pensees.



LE DEUXIESME

LIVRE DE LA

PREMIERE PARTIE D'ASTRÉE.



Ependant que ces choses se passoyent de ceste sorte entre ces Bergers, & Bergeres, Celadon receut de trois belles Nymphes, dans le Palais d'Isoure, tous les
meil

meilleurs allegemens qui leur furēt possibles:mais le travail, que l'eau luy auoit donné, auoit esté si grand, que quelque remede qu'elles luy fîsēt, il ne peut ouurir les yeux, ny donner autre signe de vie que par le battemēt du cœur:passant ainsi le reste du iour, & vne bōne partie de la nuit, auāt qu'il reuint à soy, & lors qu'il ouurit les yeux, ce ne fut pas avec peu d'estonnement de se trouuer où il estoit:car il se ressouuenoit fort bien de ce qui luy estoit aduenü sur le bord de Lignō, & cōme le desespoir l'auoit fait sauter dās l'eau: mais il ne sçauoit cōme il estoit venu en ce lieu, & apres estre demeuré quelque tēps confus en ceste pensee, il se demādoit s'il estoit vif ou mort. Si ie vis, disoit-il, cōmēt est-il possible que la cruauté d'Astree ne me face mourir? Et si ie suis mort, qu'est-ce, ô Amour, que tu viēs chercher entre ces tenebres? ne te cōtentes-tu point d'auoir eu ma vie? ou biē veux-tu dās mes cēdres r'allumer encores tes anciēnes flāmes? Et parce que le cuisāt soucy, qu'Astree luy auoit laissé, ne l'ayāt point abandonné appelloit tousiours à luy toute ses pēsees, il cōtinua:Et vous trop cruel souuenir de mon bō-heur passé, pourquoy me representez-vous le desplaisir qu'elle eust eu autresfois de ma perte, afin de régreger mon mal veritable, par le siē imaginé; au lieu que pour m'allegger vous deuriēz plustost me dire le contentement qu'elle en a, pour la haine qu'elle me porte? Avec mille semblables imaginations, ce pauvre Berger se r'édormit d'un si lōg sommeil, que les Nymphes eurent loisir de venir voir comme il se portoit, & le trouuāt endormy, elles ouurirēt doucement les fenestres, & les rideaux, & s'assirēt autour de luy pour mieux le contēpler. Galathee apres l'auoir quelque tēps cōsideré, fut la premiere qui dit d'une voix basse, pour ne l'esueiller: Que ce Berger est chāgé de ce qu'il

estoit hier , & cōme la viue couleur du visage luy est reuenüë en peu de tēps,quāt à moy ie ne plains point la peine du voyage,puis que nous luy auōs sauüé la vie:car à ce que vous dites,ma mignōne(dit-elle,s'adressāt à Siluie)il est des principaux de ceste contrée. Madame respōdit la Nymphē,il est tres-certain:car sō pere est Alcippe,& sa mere Amarillis.Cōment,dit-elle,cēt Alcippe de qui i'ay tant ouy parler, & qui pour sauuer sō amy forçā à Visū les prisons des Visigots? C'est celuy-lā mesme(dit Siluie.)Ie le vis il y a cinq ou six mois à vne feste que l'on chômoit en ses hameaux, qui sont le lōg des riuēs de Lignon,& parce que sur tous les autres,Alcippe me sēbla digne d'estre regardé,ie tins sur luy lōguemēt les yeux:car l'autorité de sa barbe cheruë, & de sa venerable vieillesse le font honorer & respecter de chacun.Mais quāt à Celadō,il me souuiēt que de tous les ieunes Bergers , il n'y eut que luy & Siluādre qui m'osassent approcher.Par Siluādre,ie sçeus qui estoit Celadō,& par Celadō qui estoit Siluādre:car l'un & l'autre auoit en ses façōs & en ses discours quelque chose de plus genereux que le nom de Berger ne porte. Cependant que Siluie parloit,Amour pour se mocquer des finesses de Climāte & de Polemas,qui estoiet cause que Galathee s'estoit trouuée le iour auparauāt sur le lieu où elle auoit pris Celadon , cōmençoit de faire ressentir à la Nymphē les effets d'une nouuelle amour : car rāt que Siluie parla, Galathee eut tousiours les yeux sur le Berger , & les loiiāges qu'elle luy donoit ; furēt cause qu'en mesme tēps sa beauté & sa vertu;l'une par la veüë , & l'autre par l'ouye,firēt vn mesme coup dās son ame,cela d'autāt plus aisēmēt qu'elle s'y trouua preparée par la trōperie de Climāte,qui feignāt le deuin, luy auoit predit,que celuy qu'elle rencōtreroit,où elle trouua Celadon,

ladon,deuoit estre son mary,si elle ne vouloit estre la plus mal-heureuse personne du mōde,ayāt auparauāt fait dessein que Polemas,comme par mesgarde,s'y en iroit à l'heure qu'il luy auoit dite,afin que deceuë par ceste ruse elle print volōté de l'espouser,ce qu'autrement ne luy pouuoit permettre l'affection qu'elle portoit à Lindamor:mais la fortune, & l'Amour, qui se mocquēt de la prudēce,y firēt trouuer Celadon par le hazard que ie vous ay raconté, si bien que Galathée voulāt en toute sorte aimer ce Berger,s'alloit à dessein representant toutes choses en luy beaucoup plus aimables. Et voyant qu'il ne s'esueilloit point pour le laisser reposer à son aise,elle sortit le plus doucement qu'elle peut,& s'e alla entretenir ses nouuelles pēsees.

Il y auoit pres de sa chambre vn escalier desrobé, qui descendoit en vne gallerie basse, par où avec vn pont-leuis on entroit dans le iardin agécé de toutes les raretez que le lieu pouuoit permettre,fust en fontaines & en parterres, fut allées & ombrages, n'y ayant rien esté oublié de tout ce que l'arrifice y pouuoit adiouster. Au sortir de ce lieu on entroit dās vn grand bois de diuerses sortes d'arbres, dont vn quarre estoit de coudriers,qui tous ensemble faisoient vn si gracieux Dedale,qu'encore que les chemins par leurs diuers destours se perdissent confusément l'vn dans l'autre, si ne laissoient-ils pour leurs ombrages d'estre fort agreables. Assez pres de là dans vn autre quarré, estoit la fontaine de la verité d'Amour, source à la verité merueilleuse: car par la force des enchante-mens l'Amant qui s'y regardoit,voyoit celle qu'il aimoit,que s'il estoit aimé d'elle il s'y voyoit aupres, que si de fortune elle en aimoit vn autre,l'autre y estoit represēté & non pas luy, & parce qu'elle descouroit les tromperies des Amants, on la nomma la verité

d'Amour. A l'autre des quarrez estoit la cauerne de Damō, & de la Fortune: & au dernier l'âtre de la vieille Mādrague, plein de tant de raretez, & de tāt de sortiliges, que d'heure à autre, il y arriuoit tousiours quelque chose de nouveau: outre que par tout le reste du bois, il y auoit plusieurs autres diuerses grottes, si biē cōtrefaites au naturel, que l'œil trōpoit bien souuent le iugemēt. Or ce fut dās ce iardin, que la Nymphē se vint promener attendant le réueil du Berger: Et parce que ses nouueaux desirs ne pouuoieēt luy permettre de s'en taire, elle feignit d'auoir oublié quelque chose qu'elle cōmanda à Siluie d'aller querir, d'autāt qu'elle se fioit moins en elle pour sa ieunesse, qu'en Leonide, qui auoit vn aage plus meur, quoy que ces deux Nymphes fusēt ses plus secretes confidētes. Et se voyant seule avec Leonide elle luy dit. Que vous en semble Leonide? Ce Druide n'a-t'il pas vne grāde cognoissance des choses? Et les Dieux ne se cōmuniquent-ils pas biē libremēt avec luy, puis que ce qui est futur à chacun, luy est mieux cogneu qu'à nous le present? Sans mētir (respōdit la Nymphē) il vous fit biē voir dās le miroir le lieu mesme où vous auez trouué ce Berger, & vous dit bien le tēps aussi, que vous l'y auez rencontré: mais ces paroles estoieēt si douteuses, que mal-aisément puis-je croire que luy-mesme se peust biē entēdre. Et cōment dites-vous cela, répondit Galathee, puis qu'il me dit particulièrement tout ce que i'y ay trouué, que ie ne sçauois à ceste heure en dire plus que luy. Si me sēble-t'il répondit Leonide) qu'il vous dit seulement, que vous trouueriez en ce lieu-là vne chose de valeur inestimable, quoy que par le passé elle eust esté desdaignée. Galathée alors se mocquāt d'elle, luy dit: Quoy dōc, Leonide, vous ne sçavez autre chose? Il faut que vous entendiez, que particulièrement

il me dit: Madame, vous auez deux influéces bien contraires. L'une la plus infortunée qui soit sous le Ciel: L'autre la plus heureuse que l'on puisse desirer, & il depéd de vostre eslectiō de prédre celle que vous voudrez, & afin que vous ne vous y trōpiez, sçachez que vous estes & serez seruie de plusieurs grands Cheualiers, dōt les vertus & les merites peuuet bien diuerser semēt vous esmouuoir: mais si vous mesurez vostre affectiō, ou à leurs merites, ou au iugemēt que vous ferez de leur Amour, & non point de ce que ie vous en diray de la part des grāds Dieux, ie vous predis que vous serez la plus miserable qui viue, & afin que vous ne soyez deceuē en vostre eslectiō, ressouenez-vous qu'un tel iour vous verrez à Marcilly vn Cheualier vestu de telle couleur, qui recherche ou recherchera de vous espouser: car si vous le permettez, dés icy ie plains vostre malheur, & ne puis assez vous menacer des incroyables desastres qui vous attendent, & par ainsi ie vous conseille de fuir tel hōme, que vous deuez plustost appeller vostre malheur, que vostre Amant: & au contraire regardez bien le lieu qui est representé dans ce miroir, afin que vous le sçachiez retrouver le long des riués de Lignon: car vn tel iour à telle heure, vous y rencontrerez vn homme, en l'amitié duquel le Ciel a mis toute vostre felicité: si vous faictes en sorte qu'il vous ayme ne croyez point les Dieux veritables, si vous pouuez souhaitter plus de contentement que vous en aurez: mais prenez garde que le premier de vous deux qui verra l'autre, sera celuy qui aimera le premier. Vous semble-t'il que ce ne soit pas me parler fort clairement, & mesme que desia ie ressens veritables les predictions qu'il m'a faites: car ayant veu ce Berger la premiere, il ne faut point que i'en mente, il me

semble recognoistre en moy quelque estincelle de bonne volonté pour luy. Comment, Madame, luy dit Leonide, voudriez vous bié aimer vn Berger? ne vous ressouuenez-vous pas qui vous estes? Si fais, Leonide, ie m'en ressouuiés, dit-elle, mais il faut aussi que vous sçachiez que les Bergers sont hommes aussi bien que les Druydes, & les Cheualiers: & que leur noblesse est aussi grâde que celle des autres, estâs tous venus d'ancienneté de mesme tige, que l'exercice auquel on s'adonne ne peut pas nous rendre autres que nous ne sommes de nostre naissance: de sorte que si ce Berger est bien nay, pourquoy ne le croiray-ie aussi digne de moy que tout autre? Finalemét, Madame, dit-elle, c'est vn Berger, côme que vous le vueillez desguiser. En fin dit Galathee, c'est vn honneste homme, comme que vous le puissiez qualifier. Mais Madame, respôdit Leonide, vous estes si grâde Nymphé, Dame apres Amasis de toutes ces belles côtrées, aurez-vous le courage si abbatu que d'aimer vn homme nay du milieu du peuple? vn rustique? vn Berger? vn homme de rien? M'amie, repliqua Galathee, laissôs ces iniures, & vous ressouuenez qu'Enone se fit bien Bergere pour Paris, & que l'ayant perdu elle le regretta & pleura à chaudes larmes. Madame (dit Leonide) celui-là estoit fils de Roy, & puis l'erreur d'autrui ne doit vous faire tomber en vne semblable faute. Si c'est faute (respondit-elle) ie m'en remets aux Dieux, qui me la conseillent par l'Oracle de leur Druyde: mais que Celadon ne soit nay d'aussi bon sang que Paris, m'amie, vous n'avez point d'esprit si vous le dites: car ne sont-ils pas venus tous deux d'une mesme origine? & puis n'avez-vous ouy ce que Siluie a dit de luy & de son pere? Il faut que vous sçachiez qu'ils ne sont pas Bergers, pour n'auoir dequoy viure autrement: mais pour
s'ache

s'acheter par ceste douce vie , vn honneste repos: Et quoy Madame (adiousta Leonide) vous oublierez par ainsi l'affection & les seruices du gentil Lindamor. Je ne voudrois pas dit Galathee, qu'vn oubly fust la recompense de ses seruices : mais ie ne voudrois pas aussi, que l'amitié que ie luy pourrois rendre fust l'entiere ruine de tous mes contentemens. Ah ! Madame, (dit Leonide) ressouuenez-vous combien il a esté fidele: Ah! m'amie (dit Galathee) considerez que c'est que d'estre eternellement mal-heureuse. Quât à moy, respondit Leonide, ie plie les espaules à ces iugeméts d'Amour , & ne sçay que dire, sinon qu'une extreme affection , vne entiere fidelité , l'employ de tout vn aage , & vn continuel seruice , ne se doiuent si longuement receuoir , ou receus meritent d'estre payez d'autre monnoye que d'un change. Pour Dieu, Madame , considerez combien sont trompeurs ceux qui dient la fortune d'autrui , puis que le plus souuent ce ne sont que legeres imaginations que leurs songes leur rapportent : combien menteurs , puisque de cent accidents qu'ils predisent, à peine y en a-t'il vn qui aduienne. Combien ignorants, puis que se meslant de cognoistre le bon-heur d'autrui , ils ne sçauent trouuer le leur propre , & ne vueillez pour les fantastiques discours de cest homme rendre si miserable vne personne, qui est tant à vous ? remettez-vous deuant les yeux combien il vous aime , à quels hazards il s'est mis pour vous , quel combat fut celuy de Polemas , & quel desespoir fut lors le sien, quelles douleurs vous luy preparez à cette heure, & quelles morts vous le contraindrez d'inuenter pour se deffaire, s'il en a la cognoissance ? Galathée en branlant la teste, luy respondit : Voyez vous, Leonide, il ne s'agit pas icy de l'election de Lindamor, ou

de Polernas comme autresfois : mais de celle de tout mon bien, ou tout mon mal. Les considerations que vous auez sont tres-bonnes pour vous, à qui mō malheur ne toucheroit que par la compassion: mais pour moy elles sont trop dangereuses, puis que ce n'est pas pour vn iour: mais pour tousiours que ce malheur me menace. Si i'estois en vostre place & vous en la miēne, peut-estre vous conseilleroi-je cela mesme que vous me cōseillez: mais certes vne eternelle infortune m'espouuante: quant aux mensonges de ces personnes que vous dites, ie veux bien croire pour l'amour de vous, que peut-estre il n'aduiēdra pas, mais peut-estre aussi aduiēdra-t'il: & dites moy, ie vous supplie, croiriez vous vne personne prudente, qui pour le contentement d'autrui, laisseroit balancer sur vn peut-estre tout son biē, ou tout son mal? Si vous m'aimez, ne me tenez iamais ce discours, ou autrement ie croiray, que vous cherissez plus le contētement de Lindamor que le mien, Et quant à luy ne faites doute qu'il ne s'en console bien par autre moyen que par la mort: car la raison & le temps l'emportent tousiours sur ceste fureur: & de fait combien en auez-vous veu de cest tāt desesperez pour semblables occasions, qui peu de temps apres ne se soient repentis de leurs desespoirs?

Ces belles Nymphes discouroient ainsi, quand de loin elles virēt retourner Siluie, de laquelle pour estre trop ieune, Galathee s'alloit cachār, ainsi que j'ay dit. Cela fut cause qu'elle trēcha sō discours assez court: toutesfois elle ne laissa de dire à Leonide, si vous m'auez aimée quelquesfois, vous me le ferez paroistre à ceste heure, que non seulement il y va de mon contentement: mais de toute ma felicitē. Leonide ne luy peut respondre, parce que Siluie s'en trouua si proche qu'elle eust ouy leurs discours. Estāt arriuée, Galathee
sœur

ſceut que Celadon eſtoit eſueillé: car de la porte elle l'auoit ouy plaindre & ſouſpirer. Et il eſtoit vray, d'autant que quelque temps apres qu'elles furent ſorties de ſa châtre il ſ'eſueilla en ſurſaut: & parce que le Soleil par les vitres donnoit à plein ſur ſon liſt, à l'ouuerture de ſes yeux il demeura tellement eſblouy, que confus en vne clarté ſi grande, il ne ſçauoit où il eſtoit: le travail du iour paſſé l'auoit eſtourdy, mais à l'heure il ne luy en reſtoit plus aucune douleur, ſi bié que ſe reſſouuenant de ſa cheute dans Lignon, & de l'opinion qu'il auoit eüe peu auparauant d'eſtre mort, ſe voyant maintenant dans ceſte confuſe lumiere, il ne ſçauoit que iuger, ſinon qu'Amour l'eueſt rauy au Ciel, pour recompenſe de ſa fidelité. Et ce qui l'abufa d'auantage en ceſte opinion, fut que quand ſa veüe comença de ſe renfoncer, il ne veid autour de luy, que des enrichiſſeures d'or, & des peintures eſclattantes, dont la chambre eſtoit toute parée, & que ſon œil foible encore ne pouuoit recognoiſtre pour contrefaites.

D'vn coſté il voioit Saturne appuyé ſur ſa faux, avec les cheueux lôgs, le frôt ridé, les yeux chaffieux, le nez aquilin, & la bouche degouttante de ſang, & pleine encore d'vn morceau de ſes enfans, dont il en auoit vn demy mangé en la main gauche, auquel par l'ouuerture qu'il luy auoit fait au coſté avec les dents, on voyoit comme panteler les poulmons, & trembler le cœur: veüe à la verité pleine de cruauté: car ce petit enfant auoit la teſte renuerſee ſur les eſpaules, les bras penchans par deuant, & les iambes eſlargies d'vn coſté & d'autre, toutes rougiſtantes du ſâg qui ſortoit de la bleſſure que ce vieillard luy auoit faite, de qui la barbe lōgue & chenuë en maints lieux ſe voyoit tachée des gouttes du ſang qui tomboit du

morceau qu'il taschoit d'aualler. Ses bras & iambes nerueuses & crasseuses, qui estoient en diuers endroits couuertes de poil aussi bien que les cuisses maigres, & descharnées. Dessous ses pieds s'esleuoient de gros morceaux d'ossements, dont les vns blanchissoient de vieillesse, les autres ne commençoient que d'estre descharnez, & d'autres ioincts avec vn peu de peau & de chair demy gastée, monstroient n'estre que depuis peu mis en ce lieu.

Autour de luy on ne voyoit que des Sceptres en pieces, des Couronnes rompuës, de grands edifices ruinez, & cela de telle sorte, qu'à peine restoit-il quelque legere ressemblance de ce que ç'auoit esté. Vn peu plus loing on voyoit les Coribantes avec leurs Cimbales & haut-bois, cacher le petit Iupiter dans vne cauerne des dents deuoreuses de ce pere. Puis assez pres de là on le voyoit grand, avec vn visage enflambé: mais graue, & plein de maiesté, les yeux benins, mais redoutables, la couronne sur la teste, en la main gauche le Sceptre qu'il appuyoit sur la cuisse, où l'on voyoit encor la cicatrice de la playe qu'il s'estoit faite, quand pour l'imprudence de la Nympe Semele, afin de sauuer le petit Bacchus, il fut contraint de s'ouurir cest endroit, & de l'y porter iusques à la fin du terme. De l'autre main il auoit le foudre à trois poinctes, qui estoit si bien représenté, qu'il sembloit mesme voler des-ia par l'air. Il auoit les pieds sur vn grand Monde & pres de luy on voyoit vn grand Aigle, qui portoit en son bec crochu vn foudre, & l'approchoit leuant la teste contre luy au plus pres de son genoüil. Sur le dos de c'et oyseau estoit le petit Ganimede, vestu à la façon des habitans du mont Ida, grasset, potelet, blanc, les cheueux dorez & frisez, qui d'une main caressoit la teste de cét oyseau,

& de l'autre taschoit de prendre le foudre de celle de Jupiter, qui du coude, & non point autrement repoussoit nonchalemment son foible bras. Vn peu à costé on voyoit la coupe, & l'esguiere don ce petit eschanson versoit le Nectar à son maistre, si bien représentées, que d'autant que ce petit importun s'efforçant d'atteindre à la main de Jupiter, l'auoit touchée d'un pied, il sembloit qu'elle chancelast pour tomber, & que le petit eust expressement tourné la teste pour voir ce qui en aduiendroit. De chaque costé des pieds de ce Dieu on voyoit vn grand tonneau : à costé droit estoit celuy du bien, & à l'autre celuy du mal, & à l'entour les vœux, les prieres, les sacrifices estoient diuersement figurez. Car les sacrifices estoient representez par des fumées entre-meslées de feu, & au dedans les vœux & supplications paroissoient comme legeres Idées, & à peine marquées, en sorte que l'œil les peut bié recognoistre. Ce seroit vn trop lōg discours de raconter toutes ces peintures particulieremēt: tant y a que le tour de la chābre en estoit tout plein. Mesme Venus dans sa conque marine entre autres choses regardoit encores la blesseure que le Grec luy fit en la guerre Troyenne : & l'on voyoit tout contre le petit Cupidon qui la caressoit, avec la blesseure sur l'espaule, de la lampe de la curieuse Psiche: Et cela si bien represēté, que le berger ne le pouuoit discerner pour contrefait. Et lors qu'il estoit plus auant en ceste pēlée, les trois Nymphes entrèrent dans sa chambre, la beauté & la maiesté desquelles le rauirent encor plus en admiration. Mais ce qui luy persuada beaucoup mieux l'opinion qu'il auoit d'estre mort, fut que voyant ces Nymphes, il les prit pour les trois Graces: & mesme voyāt entrer avec elles le petit Meril, de qui la hauteur, la ieunesse, la beauté, les cheveux frisez, & la

iolie

iolie façon , luy firent iuger que c'estoit Amour. Et quoy qu'il fut confus en luy mesme , si est-ce que ce courage qu'il eut tousiours plus grád que ne requeroit pas le nom de Berger, luy donna l'assurance apres les auoir salüees, de demáder en quel lieu il estoit. Aquoy Galathee respondit : Celadon, vous estes en lieu , où l'on fait dessein de vous guarir entieremét, nous sommes celles qui vous trouuans dans l'eau vous auons porté icy, où vous auez toute puissance. Alors Siluie s'auança: Et quoy Celadon (dit-elle) est-il possible que vous ne me cognoissiez point ? vous resouuiet-il pas de m'auoir veüe en vostre hameau. Je ne sçay (respondit Celadon) belle Nymphé, si l'estat où ie suis pourra excuser la foiblesse de ma memoire. Comment, dit la Nymphé , ne vous ressouuenez vous plus que la Nymphé Siluie , & deux de ses compaignes allerent voir vos sacrifices & vos ieux, le iour que vous chommiez à la Deesse Venus? L'accident qui vous est arriué vous a-t'il fait oublier, qu'apres que vous eustes gagné à la lutte tous vos compaignons , Siluie fut celle qui vous donna pour prix vn chapeau de fleurs , qu'incontinent vous mistes sur la teste à la Bergere Astree? Je ne sçay pas si toutes ces choses sôt effacees de vostre memoire , si sçay-ie bien que quand vous portastes ma guirlande sur les beaux cheueux d'Astree , chacun s'en estonna , à cause de l'inimitié qu'il y auoit entre vos deux familles , & particulièrement entre Alcippe vostre pere, & Alcé pere d'Astree : & lors mesmes i'en voulus sçauoir l'occasion: mais, on me l'embroüilla de sorte, que ie n'en peus sçauoir autre chose, sinó qu'Amarillis ayant esté aymee de ces deux Bergers , & qu'entre les riuaux il y a tousiours peu d'amitié , ils vindrent plusieurs fois aux mains, iusques à ce qu'Amarillis eut espousé vostre pere , & qu'alors Alcé, &
la sage

la sage Hipolyte , que depuis il espousa , espouserent ensemble vne si cruelle haine contr'eux , qu'on ne leur permit iamais d'auoir pratiqué ensemble. Or voyez, Celadon, si ie ne vous cognois pas bien, & si ie ne vous donne de bonnes enseignes de ce que ie dis. Le Berger oyant ses paroles s'alla peu à peu remettant en memoire ce qu'elle disoit , & toutefois il estoit si estonné, qu'il ne scauoit luy respôdre: car ne cognoissant Siluie pour Nymphe d'Amasis, & à cause de sa vie champestre, n'ayant point de familiarité avec elle, ny avec ses compagnes, il ne pouuoit iuger pourquoy ny comment il estoit à ceste heure parmy elles. Enfin il respondit : Ce que vous me dites , belle Nymphe , est fort vray , & me ressouuiens que le iour de Venus , trois Nymphes donnerent les troix prix, desquels i'eue celuy de la lutte , Lycidas , mon frere, celuy de la course , qu'il donna à Phillis , & Syluandre celuy de chanter , qu'il presenta à la fille de la sage Bellinde : mais de me ressouuenir de noms qu'elles auoient , ie ne le scaurois , d'autant que nous estions tant empheschez en nos ieux , que nous nous contentasmes de scauoir que c'estoient des Nymphes d'Amasis, & de Galathée : car quant à nous , de mesme que nos corps ne sortent des pasturages , & des bois , aussi ne font nos esprits peu curieux. Et depuis , repliqua Galathée , n'en auez vous rien sceu d'auantage ? Ce qui m'en a donné plus de cognoissance , respondit le Berger , c'a esté le discours que mon pere m'a fait bien souuent de ses fortunes, parmy lesquelles ie luy ay plusieurs fois ouy faire mention d'Amasis, mais non point d'aucune particularité qui le touche ; quoy que ie l'aye bien désiré. Ce desir (reprit Galathée) est trop loüable pour ne luy satisfaire: c'est pourquoy ie vous veux dire particulie

riculierement, & qui est Amasis, & qui nous sommes.

Sçachez donc, gentil Berger, que de toute ancienneté ceste contree que l'on nôme à ceste heure Forests, fut couuerte de grands abysses d'eau, & qu'il n'y auoit que les hautes montaignes que vous voyez à l'é-tour, qui fusset decouuertes, hormis quelques pointes dans le milieu de la plaine, côme l'escueil du bois d'Isoure, & de Mont verdun: de sorte que les habitans demeuroiét tous sur le haut des môtaignes. Et c'est pourquoy encores les anciennes familles de ceste contrée ont les bastimens de leurs noms sur les lieux plus releuez, & dās les plus hautes môtaignes, & pour preuue de ce que ie dis, vous voyez encores aux coupeaux d'Isoure, de Mont-verdun, & autour du chasteau de Marcilly, de gros anneaux de fer plâtez dās le rocher, où les vaisseaux s'attachoient: n'y ayant pas apparence qu'il peussét seruir à autre chose. Mais il peut y auoir quatorze ou quinze siecles, qu'un estranger Romain, qui en dix ans conquist toutes les Gaules, fit rompre quelques môtaignes, par lesquelles ces eaux s'escoulerent, & peu apres se decouurit le sein de nos plaines, qui luy semblerét si agreables & fertiles, qu'il delibera de les faire habirer, & en ce dessein fit descendre tous ceux qui viuoient aux montaignes, & dās les forests, & voulut que le premier bastimēt qui y fut fait, portast le nom de Iulius, comme luy: & parce que la plaine humide & limoneuse ietta grande quantité d'arbres quelques vns ont dit que le pays s'appelloit Forestz, & les peuples Foresiens: au lieu qu'auparauāt ils estoient nommez Segusiens: mais ceux-là sont fort déçus: car le nom de Forests vient de Forum qui est Feurs, petite ville que les Romains firent bastir, & qu'ils nommerent Forum Segusianorum, comme s'ils eussent voulu dire la place ou le marché
des

des Segusiens, qui proprement n'estoit que le lieu où ils tenoient leurs armées durant le temps qu'ils mirent ordreaux contrées voisines.

Voila, Celadon, ce que l'on tient pour assuré de l'antiquité de ceste prouince: mais il y a deux opinions cōtraires de ce que ie vous vay dire Les Romains disent que du tēps que nostre plaine estoit encore couuverte d'eau, la chaste Deesse Diane l'eut tāt agreable, qu'elle y demeuroit presque ordinairement: car ses Dryades, & Hamadryades viuoient, & chassoient dans ces grands bois & haures montaignes qui ceignoient ceste grande quantité d'eaux: & parce qu'elle n'estoit que de sources de fontaines, elle y venoit biē souuent se baigner avec ses Nayades, qui y demeuroient ordinairement. Mais lors que les eaux s'escoulerent les Nayades furent contraintes de les suiure, & d'aller avec elles dans le sein de l'océan: si bien que la Deesse se trouua tout à coup amoindrie de la moitié de ses Nymphes: & cela fut cause que ne pouuant avec vn chœur si petit, continuer ses ordinaires passetēps, elle esleut quelques filles des principaux Dryades & Cheualiers, qu'elle joignit avec les Nymphes qui luy estoient restees, auxquelles elle donna aussi le nom de Nymphes. Mais il aduint, comme en fin l'abus peruertit tout ordre, que plusieurs d'entr'elles, qui auoier de ieunesse esté nourries en leurs maisōs, les vnes entre les commoditez d'une amiable mere, les autres entre les allechements des souspirs, & des seruices des Amants, ne pouuant continuer les peines de la chasse, ny bannir de leur memoire les hōnestes affections de ceux qui autrefois les auoient recherchees, se voulurent retirer en leurs maisons, & se marier: quelques autres, à qui la Deesse en refusa le congé, manquerent à leur promesse, & à leur hon-

nesteté

nesteté, de quoy elle fut tât irritée, qu'elle resolut d'eloigner ce pays prophané, ce luy sembloit, de ce vice qu'elle abhorroit si fort. Mais pour ne punir la vertu des vnes, avec l'erreur des autres, auant que de partir, elle chassa ignominieusement, & bannit à iamais hors du pays toutes celles qui auoiét failly, & éleut vne des autres, à laquelle elle dōna la mesme authorité, qu'elle auoit sur toute la contrée, & voulut qu'à iamais la race de celle-là y eust toute puissance : & dés lors leur permit de se marier, avec deffences toutefois tres-expresses, que les hommes n'y succedassent iamais. Depuis ce temps, il n'y a point eu d'abus entre nous : & nos loix ont tousiours esté inuiolablement obseruées. Mais nos Druydes parlēt bien d'autre sorte: car ils disent que nostre grāde Princeesse Galathée, fille du Roy Celtes, femme du grād Hercule & mere de Galathée, qui dōna son non aux Gaulois, qui auparauant estoiet appelez Celtes, pleine d'amour pour son mary, le suiuoit par tout où son courage & sa vertu se portoient contre les monstres, & cōtres les Geants. Et de fortune en ce tēps-là ces monts qui nous separēt de l'Auuergne, & ceux qui sont plus en là à la main gauche, qui se nomment Cemene, & Gebenne, seruoiet de retraite à quelques Geants, qui par leur force se rēdoiēt redoutables à chacun. Hercule en estāt aduertty y vint, & parce qu'il aymoit rendrement sa chere Galathée, il la laissa en ceste cōtrée, qui estoit la plus voisine, & où elle prenoit beaucoup de plaisir, fut à la chasse, fut en la cōpagnie des filles de la contrée. Et parce qu'elle estoit Royne de toutes les Gaules, lors qu'Hercule eut vaincu les Geants, & que la necessité de ses affaires le cōtraignit d'aller ailleurs, auant que partir pour laisser vne memoire eternelle du plaisir qu'elle auoit eu en ceste contrée, elle ordōna ce que les Romains disēt,
que

que la Deesse Diane auoit fait. Mais que ce soit Galathée, ou Diane, tant y a que par vn priuilege surnaturel, nous auons esté particulieremēt maintenuës en nos franchises, puis que de tant de peuples, qui cōme torrens sont fōdus dessus la Gaule, il n'ē y a point eu qui nous ait troublé en nostre respos: mesme Alarie Roy des Visigotz, lors qu'il conquist avec l'Aquitaine toutes les Prouinces de deçà Loyre, ayant scēu nos statuts, en recōfirma les priuileges, & sans vsurper aucune autorité sur nous, nous laissa en nos anciennes franchises. Vous trouuerez peut-estre estrāge, que ie vous parle ainsi particulierement des choses qui sōt outre la capacité de celles de mō āge: Mais il faut que vous sçachiez que Pimādre, qui estoit mō pere, a esté curieux de rechercher les antiquitez de ceste cōtree, de sorte que les plus sçauans Druydes luy en discouroyent d'ordinaire durant le repas, & moy qui estois presque tousiours à ses costez, en retenois ce qui me plaisoit le plus: Et ainsi ie sceus que d'vne ligne cōtinuce, Amasis ma mere estoit descēduē de celles que la Deesse Diane ou Galathée auoit esleuē, Et c'est pourquoy estāt Dame de toutes ces cōtree, & ayāt encore vn fils nommé Clidaman, elle nourrit avec nous quantité de filles, & de ieunes fils des Druydes, & des Cheualiers, qui pour estre en si bōne escole, apprennent toutes les vertus, que leur aage peut permettre. Les filles vōt vestuës cōme vous nous voyez, qui est vne sorte d'habit que Diane ou Galathée auoiēt accoustumé de porter, & que nous auons tousiours maintenuē pour memoire d'elle. Voila, Celadō, ce que vo' vouliez sçauoir que nostre estat, & m'assure auāt que vous nous esloigniez (car ie veux que vous nous voyez toutes ensemble) que vous direz nostre assemblée ne ceder à nulle autre, ny en vertu, ny en beauté.

Alors Celadon cognoissant qui estoient ces belles Nymphes, recogneut aussi quel respect il leur deuoit, & quoy qu'il n'eust pas accoustumé de se trouuer ailleurs qu'entre les Bergers, ses sèblables, si est-ce que la bonne naissance qu'il auoit, luy apprenoit assez ce qu'il deuoit à telles personnes. Donc apres leur auoir rendu l'honneur, auquel il croyoit estre obligé: Mais (dit-il en continuât) encor ne puis-ie assez m'estonner de me voir entre tant de grandes Nymphes, moy qui ne suis qu'un simple Berger, & de receuoir d'elles tant de faueurs. Celadon, respôdit Galathee, en quelle lieu que la vertu se trouue, elle merite d'estre aimée & honorée, aussi bien sous les habits des Bergers, que sous la glorieuse pourpre des Rois: & pour vostre particulier vous n'estes point enuers nous en moindre consideration, que le plus grand des Druydes, ou des Cheualiers de nostre Cour: car vous ne deuez leur ceder en faueur, puis que vous ne le faites pas en merite. Et quant à ce que vous voyez entre nous, sçachez que ce n'est point sans un grand mystere de nos Dieux, qui nous l'ont ainsi ordonné, comme vous le pourrez scauoir à loisir, soit qu'ils ne vueillent plus que tant de vertus demeurent en sauages entre les forests, & les lieux champêtres, soit qu'ils facent dessein, en vous faisant plus grand que vous n'estes, de rendre par vous bienheureuse vne personne qui vous aime; vivez seulement en repos, & vous guerissez: car il n'y a rien que vous puissiez desirer en l'estat où vous estes, que la santé. Madame, respondit le Berger, qui n'entendoit pas bien ces paroles, si ie dois desirer la santé, le principal subiect est, pour vous pouuoir rendre quelque seruice, en eschange de tant de graces qu'il vous plait de me faire: il est vray que tel que ie suis, il ne faut point

point parler que ie sorte des bois, ny de nos pasturages, autremēt le vœu ſolemnel que nos peres ont fait aux Dieux, nous accuſeroit enuers eux, d'eſtre indignes enfans de tels peres. Et quel eſt ce ſerment reſpondit la Nymphe ? L'hiſtoire, repliqua Celadon, en ſeroit trop longue: ſi meſme il me falloir redire le ſujet, que mon pere Alcippe a eu de le continuer; tant y a, Madame, qu'il y a pluſieurs annees, que d'un accord general, tous ceux qui eſtoient le long des riuies de Loire, de Lignon, de Furan, d'Argent, & de toutes ces autres riuieres, apres auoir bien recogneu les incommoditez que l'ambition d'un peuple nommé Romain, faiſoit reſſentir à leurs voiſins pour le deſir de dominer, ſ'aſſemblerent dans ceſte grande plaine, qui eſt autour de Mont-verdun, & là d'un mutuel conſentement, iurerent tous de fuir à iamais toute ſorte d'ambition, puis qu'elle ſeule eſtoit cauſe de tant de peines, & de viure, eux & les leurs, avec le paiſible habit de Bergers: & depuis a eſté marqué (tant les Dieux ont eu agreable ce vœu) que nul de ceux qui l'ont fait, ou de leurs ſucceſſeurs, n'a eu que travaux, & peines incroyables, ſ'il ne l'a obſerué: & entre tous, mon pere en eſt l'exemple le plus remarquable, & le plus nouveau, de ſorte qu'ayant cogneu que la volonté du Ciel eſtoit de nous retenir en repos, ce que nous auons à viure, nous auons de nouveau ratifié ce vœu, avec tant de ſerments, que celui qui le romproit ſeroit trop deteſtable. Vrayement, reſpondit la Nymphe, ie ſuis tres-aiſe d'ouyr ce que vous me dites: car il y a fort long-temps que i'en ay ouy parler, & n'ay encore peu ſçauoir, pourquoy tant de bonnes, & anciennes familles, comme i'oyois dire qu'il y en auoit entre vous, ſ'amuſoient hors des villes, à paſſer leur aage entre les bois, & les

lieux solitaires. Mais, Celadô, si l'estat où vous estes le vous peut permettre, dites-moy, ie vous prie, qu'elle a esté la fortune de vostre pere Alcippe, pour luy faire reprendre la sorte de vie qu'il auoit si long-temps laissée: car ie m'asseure que le discours merite d'estre fceu. Alors, quoy que le Berger se sentist encore mal de l'eau qu'il auoit aualee, si est-ce qu'il se cōtraignit pour luy obeyr, & commença de ceste sorte:

HISTOIRE D'ALCIPPE.

Vous me commandez, Madame, de vous dire la fortune la plus trauersee, & la pl^e diuerse d'hōme du monde, & en laquelle on peut bien apprēdre, » que celuy qui veut donner de la peine à autrui, s'en » prepare la pl^e grande partie. Toutesfois puis que vo^{us} le voulez ainsi, pour ne vo^{us} desobeir, ie vous en diray briefuement ce que i'en ay appris par les ordinaires discours de celuy mesme à qui toutes ces choses sont aduenues: car pour nous faire entendre, cōbien nous estions heureux de viure en repos d'esprit, mon pere nous a raconté bien souuent ses fortunes estrangeres. Scachez donc, Madame, qu'Alcippe ayant esté nourry par son pere avec la simplicité de Berger, eut tousjours vn esprit si esloigné de sa nourriture, que toute autre chose luy plaisoit plus que ce qui sentoit le village. Si bien que ce ieune enfant pour presage de ce qu'il reüssiroit, & à quoy estant en aage il s'addonneroit, il n'auoit plaisir si grand que de faire des assemblees d'autres enfans ainsi que lui, auxquels il apprenoit de se mettre en ordre, & les armoit, les vns de fondes, les autres d'arcs, & de fiesches, desquels il leur monstroient à tirer iustement, sans que les menaces des vieux, & sages Bergers l'en peussent destourner. Les anciens de nos hameaux qui voyoient ses actions,

predi

predisoient des grands troubles par ces contrees, & sur tout qu'Alcippe seroit vn esprit turbulent, qui iamais ne s'arresteroit dans les termes du Berger. Lors qu'il commençoit d'attaindre vn demy siecle de son aage, de fortune il deuint amoureux de la Bergere Amarillis, qui pour lors estoit recherchée secrettemēt d'un autre Berger son voisin, nommē Alce. Et parce qu'Alcippe auoit vne si bōne opinion de soy-mesme, qu'il luy sembloit n'y auoir Bergere qui ne receut aussi librement son affection, comme il la luy offriroit, il se resolut de n'vser pas de beaucoup d'artifice pour la luy declarer: de sorte que la rencontrant à vn des sacrifices de Pan; ainsi qu'elle tetournoit en son hameau, il luy dit: Le n'eusse iamais creu auoir si peu de force, que de ne pouuoir resister aux coups d'un ennemy, qui me blesse sans y penser, Elle luy respondit: Celuy qui blesse par megarde, ne doit pas auoir le nom d'ennemy. Non pas, respondit-il, en ceux qui ne s'arrestent pas aux effets, mais aux paroles seulement: mais quant à moy ie trouue que celuy qui offense comme que ce soit, est ennemy, & c'est pourquoy ie vous puis bien donner ce nom. A moy, repliqua-t'elle: Le n'e voudrois auoir, ny l'effet, ny la pensee: car ie fais trop d'estat de vostre merite. Voila, adiousta le Berger, vn des coups dōt vous m'offensez le plus, en me disant vne chose pour vne autre, que si veritablemēt vous recognoissez en moy ce que vous dites, autāt que ie m'estime outragē de vous, autāt m'en dirois-je fauorisē: Mais ie voy biē qu'il vous suffit de porter l'Amour aux yeux, & en la bouche, sans luy donner place dans le cœur. La Bergere alors se trouuāt surprise, cōme n'ayant point entendu parler d'Amour, luy, respōdit: Le fais estat, Alcippe, de vostre vertu ainsi que ie dois, & non point outre mon

deuoir:& quât à ce que vous parlez d'Amour,croyez que ie n'en veux auoir , ny dans les yeux,ny dans le cœur pour personne,& moins pour ces esprits abaissés , qui viuent comme sauuages dans les bois.Ie cognois bien,repliqua le Berger,que ce n'est point election d'Amour : mais ma destinee , qui me fait estre vostre , puis que . si l'Amour doit naistre de ressemblance d'humeur , il seroit bien mal-aisé qu'Alcippe n'en eust pour vous,qui dés le berceau a eu en haine ceste vie châpestre,que vous méprisez si fort:& vous proteste , s'il ne faut que changer de condition pour auoir part en vos bonnes graces,que dés icy ie quitte la houlette, & les troupeaux, & veux viure entre les hômes,& non point entre les sauuages.Vous pouuez bien,respondit Amarillis,changer de condition,mais non pas m'en faire changer, estant resoluë de n'estre iamais moins à moy,que ie suis,pour donner place à quelque plus forte affection:si vous voulez donc que nous continuons de viure,côme nous auons fait par le passé, changez ces discours d'affectiō & d'Amour, en ceux que vo'souliez me tenir autresfois,ou biē ne trouuez point estrange que ie me bannisse de vostre presence,estant impossible qu'Amour & l'honnesteré d'Amarillis puissent demeurer ensemble.Alcippe qui n'auoit point attendu vne telle responce,se voyant si éloigné de sa pensée , fut tellemēt cōfus en soy-mesme,qu'il demeura quelque-tēps sans luy pouuoir respondre:en fin estât reuēnu,il tascha de se persuader, que la hôte de son aage & de son sexe,& nō pas fautive de bonne volōté enuers lui,lui auoit fait tenir tels propos.C'est pourquoy il luy respondit:Quelle que vous me puissiez estre , ie ne seray iamais autre que vostre seruiteur,& si le cōmādemēt que vous me faites n'estoit incompatible avec mō affection,vous de-

uez croirez qu'il n'y a rié au mōde qui n'y peut faire contreuenir : vous m'en excuserez donc, & permettez que ie continuë ce dessein, qui n'est qu'un tesmoignage de vostre merite, & auquel vueillez vous, ou non, ie suis entierement resolu. La Bergere tournant doucement l'œil vers lui: Iē ne sçay Alcippe (luy dit-elle) si c'est par gageure ou par opiniastrété que vous parlez de ceste sorte. C'est, respondit-il, par tous les deux : car i'ay fait gageure avec mes desirs de vous vaincre, ou de mourir, & ceste resolution s'est chāgee en opiniastrété, n'y ayāt rié qui me puisse diuertir du serment que i'en ay fait. Ie serois bien aise (repliqua Amarillis) que vous eussiez pris quelque autre pour butte de telles importunitéz. Vous nommerez (luy dit le Berger) mes affectiōs comme il vous plaira, cela ne peut toutesfois me faire chāger de dessein. Ne trouuez dōc point mauuais, repliqua Amarillis, si ie suis aussi ferme en mō opiniastrété, que vo' en vostre importunité. Le Berger voulut repliquer, mais il fut interrōpu par plusieurs Bergeres qui suruindrēt: de sorte qu'Amarillis, pour cōclusiō, luy dit assez bas: Vous me ferez déplaisir, Alcippe, si vostre deliberatiō est cogneuë, car ie me cōtēte de scauoir vos folies, & aurois trop de déplaisir que quelqu'autre les entendist. Ainsi finirent les premiers discours de mon pere, & d'Amarillis, qui ne firēt que luy augmēter le desir qu'il auoit de la seruir: Car rié ne dōne tāt d'Amour qu'un hōnesteté. Et de fortune le lōg du chemin, ceste troupe rencōtra Celjon, & Bellinde, qui s'estoiēt arrestez à contempler deux tourterelles, qui sēbloient se caresser, & se faire l'Amour l'une à l'autre, sās se soucier de voir à l'étour d'elles tāt de persōnes. Alors Alcippe se ressouuenāt du cōmandement qu'Amarillis venoit de luy faire, ne peut s'empescher de soupirer

tels vers : Et parcé qu'il auoit la voix assez bonne,
chacun se teut pour l'escouter.

SONNET.

Sur les contraintes de l'honneur.

CHers oyseaux de *Venus*, aymables *Tourterelles*,
Qui redoublez sans fin vos baisers amoureux,
Et laissez à l'envy renouuellez par eux
Ores vous douces paix, or' vos douces querelles.

Quand ie vous voy languir, & tremousser des aisles,
Comme ravis de l'aise où vous estes tous deux,
Mon Dieu, qu'à nostre esgard ie vous estime heureux
De ioiïr librement de vos Amours fidesles!

Vous estes fortunez de pouuoir franchement
Monstrer ce qu'il nous faut cacher si finement
Par les iniustes loix que c'est honneur nous donne :

Honneur feint qui nous rend de nous-mesme ennemis,
Car le cruel qu'il est, sans raison il ordonne,
Qu'en Amour seulement le larcin soit permis.

Depuis ce temps, *Alcippe* se laissa tellement trans-
porter à son affection, qu'il n'y auoit plus de borne
qu'il n'outrepassast, & elle au contraire se monstroït
toufours plus froide, & plus gelée enuers luy : & sur
ce fuiet vn iour qu'il fut prié de chäter, il dit tels vers :

MADRIGAL.

Sur la froideur d'*Amarillis*.

ELle a le cœur de glace, & les yeux tous de flamme,
Et moy tout au rebours
Ie gele par dehors, & ie porte toufours
Le feu dedans mon ame.

Helas ! c'est que l'Amour
A choisi pour seïour
Et mon cœur & les yeux de ma belle *Bergere*.

Dieu

*Dieu changera t'il point quelques fois de dessein,
Et que ie l'aye aux yeux, & qu'elle l'ait au sein?*

En ce temps-là, comme ie vous ay dit, Alcé recherchoit Amarillis, & parce que c'estoit vn tres-honneste Berger, & qui estoit tenu pour fort sage, le pere d'Amarillis panchoit plus à la luy bailler, que non point à Alcippe, à cause de son courage turbulēt: & au contraire la Bergere aymoît d'auantage mon pere, parce que son humeur estoit plus approchante de la sienne: ce que recognoissant bien le sage pere, & ne voulant vser de violence ny d'autorité absoluë enuers elle, il eut opinion que l'éloignemēt la pourroit diuertir de ceste volonté: & ainsi resolut de l'enuoyer pour quelque temps vers Artemis, seur d'Alcé, qui se tenoit sur les riues de la riuiera d'Allier. Lors qu'Amarillis sceut la deliberation de son pere, comme tousiours on s'esforce contre les choses defenduës, elle prit resolution de ne partir point sans asseurer Alcippe de sa bonne volonté: en ce dessein elle luy escriuit tels mots:

LETTRE D'AMARILLIS

A ALCIPPE.

Vostre opiniastreté a surpassé la mienne: mais la mienne aussi surmōtera celle qui me contraint de vous aduertir, que demain ie pars, & qu'auourd'huy si vous me trouuez sur le chemin, où nous-nous rencontraſmes auant-hier, & que vostre Amour se puisse contenter de parole, elle aura occasion de l'estre, & adieu.

Il seroit trop long, Madame, de vous dire tout ce qui se passa particulièrement entr'eux, outre que l'estat où ie me trouue, m'empesche de le pouuoir faire. Ce me fera donc assez en abbregeant, de vous dire qu'ils se rencontrerent au mesme endroit, & que ce fut là le premier lieu, où mon pere fut asseuré d'estre aimé

d'Amarillis, & qu'elle luy conseilla de laisser la vie châpestre où il auoit esté nourry, parce qu'elle la méprisoit comme indigne d'un noble courage, luy promettant qu'il n'y auoit rié d'assez fort pour la diuertir de sa resolution. Apres qu'ils furent separez, Alcippe graua tels vers sur un arbre, le long du bois:

S O N N E T.

D'Alcippe sur la constance de son amitié.

A Marillis toute pleine de grace,
Alloit ce bois de ses fleurs despoüillant,
Mais sous la main qui les aloit cueillant,
D'autres soudain renaissent en leur place.

Ces beaux cheueux, ou l'Amour s'entrelasse,
Amour alloit d'un doux air esueillant,
Et s'il en voit quelqu'un s'esparpillant,
Tout curieux soudain il le ramasse.

Telle Lignon pour la voir s'arresta,
Et pour miroir ses eaux luy presenta,
Et puis luy dit: Vne si belle image

Aton départ mon onde esloignera:
Mais de mon cœur iamais ne partira
Le trait fatal, Nymphé, de ton visage.

Lors qu'elle fut partie, & qu'il commença à bon escient de ressentir les deplaisirs de son absence, allant bien souuent sur le mesme lieu où il auoit pris cōgé de sa Bergere, il souspira plusieurs fois tels vers:

S O N N E T.

Sur l'Absence.

R I V I E R Ede Lignon, dont la course eternelle
Du gracieux F O R E S T S va le sein arroussant,
Et qui flot dessus flot ne te vas reposant,
Que tu ne sois r'entree en l'onde paternelle:

Ne vois-tu point Allier, qui rauissant ta belle,

*Vse comme outrageux des Loix du plus puissant:
Et l'honneur de tes bords loing de toy raiissant,
T'oblige d'entreprendre vne iuste querelle?*

*Contre ce raiisseur appelle à ton secours
Ceux qui pour son départ repandent tous les iours
Les larmes que tu vois inonder ton riuage.*

*Ose-le seulement, & nos yeux & nos cœurs
Verseront pour t'ayder mille fleuues de pleurs,
Qui ne se tariront qu'en vengeance tout outrage.*

Mais ne pouuāt viure sans la voir au mesme lieu, où il auoit tāt accoustumé le bié de sa veuë, il se resolut, cōme que ce fust, de partir de là, & lors qu'il en cherchoit l'occasion, il s'en presenta vne toute telle qu'il l'eust sceu desirer. Peu auparauant la mere d'Amasis estoit morte, & on se preparoit dās la grande ville de Marcilly de la receuoir, comme nouuelle Dame avec beaucoup de triōphe. Et parce que les preparatifs, que l'on y faisoit, y attiroiēt par curiosité presque tout le pays: mon pere fit en sorte qu'il obtint cōgé d'y aller. Et c'est de là d'où vint le commencement de tous ses tranaux. Il auoit vn demy siecle & quelques lunes, le visage beau entre tous ceux de ceste contree, les cheueux blōds, annelés & crespez de la Nature, qu'il porroitassez lōgs: & bref, Madame, il estoit tel que l'Amour en voulut faire peut-estre quelque secrette vègeāce. Et voicy cōmēt: Il fut veu de quelque dame, & si secretemēt aimé d'elle, qui iamais no⁹ n'é auōs peu sçauoir le nō. Au cōmēcemēt qu'il arriua à Marcilly, il estoit vestu en Berger: mais assez propremēt: car sō pere lecherissoit fort, & afin qu'il ne fit quelque folie, cōme il auoit accoustumé en sō hameau, il mit deux ou trois Bergers aupres, qui en auoiēt le soin, principalemēt vn nōmé Cleante, homme à qui l'humeur de mon pere plaisoit: de sorte qu'il l'aimoit comme s'il eust esté son fils.

Ce Cleante en auoit vn nommé Clindor, de l'aage de mon pere, qui sēbloit auoir eu de la nature la mesme inclination à aymer Alcippe. Alcippe, qui d'autre costé recognoissoit ceste affection, l'aima plus que tout autre, ce qui estoit si agreable à Cleante, qu'il n'auoit rien qu'il peut refuser à mō pere: cela fust cause qu'apres auoir veu quelques iours, cōme les ieunes Cheualiers, qui estoient à ces festes, alloient vestus, cōme ils s'armoient & combattoient à la barriere, & ayant declaré son dessein à son amy Clindor, tous deux ensemble requierent Cleante de leur vouloir donner les moyens de se faire paroistre entre ces Cheualiers. Et comment leur dit Cleante, auez-vous bien le courage de vous esgaler à eux? Et pourquoy non (dit Alcippe) n'ay-ie pas autant de bras, & de iambes qu'eux? Mais, dit Cleāte, vous n'avez pas appris les ciuilitéz des villes. Nous ne les auōs pas apprises, dit-il, mais elles ne sont point si difficiles, qu'elles nous doiuent oster l'esperance de les apprendre bien tost: & puis il me semble qu'il n'y a pas tāt de differēce de celles-cy aux nostres, que nous ne les changeons bien aisément. Vous n'avez pas, dit-il, l'adresse aux armes. Nous auons repliqua-t'il, assez de courage pour supplier à ce defect. Et quoy, adiousta Cleante, voudriez-vous laisser la vie champestre? Et qu'ōt affaire, respōdit Alcippe, les bois avec les hommes? & que peuuent appredre les hommes en la pratique des bestes? Mais respondit Cleāte, ce vous fera bien du desplaisir, de vous voir desdaigner par ces glorieux courtiśās, qui à tous coups vous reprocherōt que vous estes des Bergers. Si c'est hōte, dit Alcippe, d'estre Berger, il ne le faut plus estre: si ce n'est pas honte, le reproche n'en peut estre mauuais. Que s'ils me mesprisent pour ce non, ie tascheray par mes actiōs de me faire estimer. Enfin Cleante me voyant

yât si resolu à faire autre vie que celle de leurs peres: Or bien dit-il, mes enfans, puis que vous avez pris ceste resolution, ie vous diray, que quoy que vous soyiez tenus pour Bergers, vostre naissance toutes fois vient des plus anciens tiges de ceste contrée, & d'où il est sorty autant de braues Cheualiers, que de quelqu'autre qui soit en Gaule, mais vne cōsideratiō cōtraire à celle que vous avez, leur fit eslire ceste vie retirée: par ainsi ne craignez point que vous ne soyiez bien receus entre ces Cheualiers, dōt les principaux sont mesmes de vostre sang. Ces paroles ne seruirēt que de rendre leur desir plus ardāt: car ceste cognoissance leur donna plus d'enuie de mettre en effet leur resolution, sans cōsiderer ce qui leur pourroit aduenir, fut par les incommoditez que telle vie rapporte, fut par le desplaisir, que le Pere d'Alcippe & ses parēts, receuoient. Dés l'heure Cleante fit la despēse de tout ce qui leur estoit necessaire. Ils estoient tous deux si biē nays, qu'ils s'acquirent bien tost la cognoissance & l'amitié de tous les principaux. Et Alcippe en mesme tēps s'adonna de telle sorte aux armes, qu'il reüssit vn des bons cheualiers de son temps.

Durant ces festes qui continuerent deux lunes, mō pere fut veu, cōme ie vous ay dit, d'vne Dame, de qui ie n'ay iamais peu sçauoir le nō, & parce qu'il ne luy defailloit aucune de ces choses qui peuuent faire aimer, elle en fut de sorte esprise, qu'elle inuēta vne ruse assez bonne pour venir à bout de son intentiō. Vn iour que mon pere assistoit das vn tēple aux sacrifices, qui se faisoient pour Amasis, vne assez vieillé femme se vint mettre prez de luy, & feignant de faire ses oraisons, elle luy dit deux, ou trois fois. Alcippe, Alcippe, sans le regarder: luy qui s'ouyt nōmer, luy voulut demander ce qu'elle luy vouloit. Mais luy voyant
les

les yeux tournez ailleurs, il creut qu'elle parloit à vn autre: elle qui s'apperceut qu'il l'escoutoit, continua: Alcippe, c'est à vous à qui ie parle, encor que ie ne vo⁹ regarde point: si vous desirez d'auoir la plus belle fortune que iamais Cheualier ait eüe en ceste Cour, trouuez-vous entre iour & nuict au carrefour qui cõduit à la place de Pallas, & là vous sçaurez de moy le reste. Alcippe voyant qu'elle luy parloit de ceste sorte, sans la regarder aussi, luy respondit qu'il s'y trouueroit. A quoy il ne faillit point: car le soir approchant il s'en alla au lieu assigné, où il ne tarda guere que ceste fême aagée ne vint à luy, presque couuerte d'un taffetas qu'elle auoit sur la teste, & l'ayant tiré à part luy dit: Ieune hõme, tu es le plus heureux qui viue, estant aimé de la plus belle, & plus aimable Dame de cete Cour & de laquelle (si tu veux me promettre ce que ie demanderai) dez à ceste heure, ie m'oblige à te faire auoir toute sorte de contentement. Le ieune Alcippe oyant ceste proposition, demanda qui estoit la Dame. Voilà, dit-elle, la premiere chose que ie veux que tu me promettes, qui est de ne t'enquerir point de son nom, & de tenir ceste fortune secrette: l'autre que tu permettes que ie te bouche les yeux, quand ie te conduiray où elle est. Alcippe luy dit, pour ne m'équerir de son nõ, & tenir cõt affaire secret, cela feray-ie fort volontiers: mais de me boucher les yeux, iamais ie ne le permettray. Et qu'est-ce que tu peux craindre? dit-elle. Ie ne crains riẽ, respõdit Alcippe, mais ie veux auoir les yeux en liberté. O ieune hõme, dit la vieille, que tu es encore apprentif, pourquoy veux-tu faire desplaisir à vne persõne qui t'ayme tãt? & n'est-ce pas luy déplaire, que de vouloir sçauoir d'elle plus qu'elle ne veut? Croy-moy, ne fay point de difficulté, ne doute de riẽ, quel dāger y peut-il auoir pour toy? où est ce courage

que

que ta presence promer à l'abord: est il possible qu'un peril imaginé te fasse laisser vn bien alleuré? & voyât qu'il ne se esmouuoit point. Que maudite soit la mere, dit elle, qui te fit si beau, & si peu hardy, sâs doute & ton visage, & ton courage, sont plus de fême que de ce que tu es. Le ieune Alcippe ne pouuoit ouyr iâs rire, les paroles de ceste vieille en colere: en fin apres auoir quelque temps pensé en luy mesme, quel ennemy il pouuoit auoir, & trouuant qu'il n'en auoit point, il se resolut d'y aller, pourueu qu'elle luy permit de porter son espée, & ainsi se laissa boucher les yeux, & la prenât par la robe, la suinit où elle le voulut cōduire. Le serois trop long, si ie vous racontois, Madame, toutes les particularitez de ceste nuit: tant y a qu'apres plusieurs detours, & ayant peut estre plusieurs fois passé sur vn mesme chemin, il se trouua en vne chambre, où les yeux bādez il fut des habillé par ceste mesme femme, & mis dans vn liēt: peu apres arriua la Dame, qu'il auoit enuoyé chercher, & se mettant aupres de luy, luy déboucha les yeux, parce qu'il n'y auoit point de lumiere dans la chambre: mais quelque peine qu'il y prit, il ne sceut iamais tirer vne seule parole d'elle. De sorte qu'il se leua matin, sâs sçauoir qui elle estoit, seulement la iugea-t'il belle & ieune, & vne heure auāt iour, celle qui l'auoit amené levint reprendre, & le conduisit avec les mesmes ceremonies: depuis ce iour, ils resolurent ensemble que toutes les fois qu'il y deuroit retourner, il trouueroit vne pierre à vn certain carrefour dès le matin.

Cependāt que ces choses se passoient ainsi, le pere d'Alcippe vint à mourir: de sorte qu'il demeura plus maistre de soy-mesme qu'il ne souloit estre, & n'eust esté le commandement d'Amarillis & son intention particuliere qui l'y retenoit, l'Amour qu'il portoit à
fa

sa Bergere l'eut peut-estre rappellé dás les bois: car les faueurs de ceste Dame incogneuë ne pouuoiet en rié luy en oster le souuenir. Que si les gráds dós qu'il receuoit d'elle ordinaiemét, ne l'eussét retenu en ceste prattique, passé les deux ou trois premiers voyages il s'é fut retiré, quoy qu'il s'ébla que depuis ce tēps-là il entra en faueur aupres de Pimandre, & d'Amasis. Mais parce qu'un ieune cœur peut mal-aisémét tenir lōg-tēps quelque chose de caché, il aduint que Clindor sō cher amy, le voyāt despēser plus que de coustume, luy demāda d'où luy en venoiet les moyens. A quoy du premier coup respōdāt fort diuersemét, enfin il luy descouurit toute ceste fortune, & puis luy dit que quelque artifice qu'il y eut sceu mettre, il n'auoit iamais peu sçauoir qui elle estoit. Clidor trop curieux, luy cōseilla de couper demy pied de la frāge du liēt, & que le lēdemain il suiuit les meilleures maisōs, dōt il se pouuoit douter, & qu'il l'a recognoistroit ou à la couleur, ou à la piece: ce qu'il fit, & par cet artifice, mō pere eut cognoissāce de celle qui le fauorisoit: toute-fois il en a tellemét tenu le nō secret, que ny Clindor, ny nul de ses enfās n'é a iamais rié peu sçauoir. Mais la premiere fois que par apres il y retourna, lors qu'il estoit prest à se leuer le matin, il la coniura de ne se vouloir pl⁹ cacher à lui, qu'aussi bié c'estoit peine perduë, puis qu'il sçauoit assēurement qu'elle estoit vne telle. Elle s'oyāt nōmer fut sur le point de parler, toute-fois elle se teut, & atēdit que la vieille fust venuë, à laquelle quād Alcippe fut sorti du liēt, elle fit tant de menaces, croyāt que ce fut elle qui l'eut descouuerte, que ceste pauvre fēme s'é vint toute trēblāte iurer à mon pere qu'il se trompoit. Luy alors en sousfriāt, luy raconta la finesse, dont il auoit vsé, & que c'auoit esté de l'inuention de Clindor: elle bien-aise de ce qu'il

qu'il luy auoit descouuert, apres mille sermens du contraire, r'entra le dire à ceste Dame, qui mesme s'estoit leuée pour ouyr leur discours: & quād elle sceut que Clindor en auoit esté l'inuenteur, elle tourna toute sa colere contre luy: pardonnant aisément à Alcippe qu'elle ne pouuoit hayr: toutesfois depuis ce iour elle ne l'enuoya plus querir. Et parcé qu'un esprit offensé n'a rié de si doux que la vengeance, ceste femme tourna tant de tous costez, qu'elle fit vne querelle à Clindor, pour laquelle il fut contraint de se battre contre un cousin de Pimāder, qu'il tua, & quoy qu'il fut pouruiuy, il se sauua en Auuergne avec l'aide d'Alcippe. Mais Amasis fit en sorte, qu'Alaric Roy des Visigotz estant purlors à Tholose, le fit mettre prisonnier à Vlsó, avec comādemēt à ses officiers de le remettre entre les mains de Pimander, qui n'attendoit pour le faire mourir que d'auoir la commodité de l'enuoyer querir. Alcippe ne laissa rien d'intenté pour obtenir son pardon: mais ce fut en vain: car il auoit trop forte partie. C'est pourquoy voyant la perte asseurée de son amy, il delibera à quelque hazard que ce fust, de le sauuer. Il estoit purlors à Vsson, cōme ie vous ay dit, place si forte qu'il eust semblé à tout autre vne folie de vouloir entreprendre de l'é sortir. Son amitié toutesfois, qui ne trouuoit rien de plus mal-aisé que de viure sans Clindor, le fit resoudre de deuancer ceux qui alloient de la part de Pimāder. Ainsi faignat de se retirer chez soy mal content, il part luy 12. & 1. iour de marché se presentans à la porte du Chasteau tous vestus en villageois, & portans sous leurs iupes des courtes espees, au bras des paniers, cōme personnes qui alloiēt vēdre: le luy ay ouy dire qu'il y auoit trois forteresses, l'une dans l'autre: ces resolués paysāns vindrent iusques à la derniere, où peu de Visigotz estoient restez:

car la plus part estoïent descendus en la basse ville pour veoir le marché, & pour se pouruoir de ce qui estoit necessaire pour leur garnison: Estās là ils offroient à si bon prix leurs denrees, que presque tous ceux qui estoient dedans, sortirent pour en acheter. Lors mon pere voyant l'occasion bonne, saisissant au collet celui qui gardoit la porte, luy mit l'espee dans le corps, & chacun de ses cōpagnons, cōme luy, se deffit en mesme instant du sien, & entrant dedans mirent le reste au fil de l'espee: & soudain serrant la porte coururent aux prisons, où ils trouuerent Clindor dans vn cachot, & tant d'autres, qu'ils se iugerent, estans armez, suffisans de deffaire le reste de la garnisō. Pour abreger, ie vous diray, Madame, qu'encore, que pour l'alarme, les portes de la ville fussent fermees, si les enfōcerēt-ils sās perdre vn seul hōme, quoy que le Gōuuerneur qui enfin y fut tué, y fit toute la resistance qu'il peut. Ainsi voilà Clindor sauué, & Alaric aduertiy que c'estoit mon pere qui auoit fait ceste entreprise: dequoy il se sentit tant offensé, qu'il en demanda iustice à Amasis, & elle qui ne vouloit perdre son amitié, s'affectionna beaucoup pour le contenter, & enuoya incontinent pour se saisir de mon pere: mais ses amis l'en aduertirent, si à propos, qu'ayant donne ordre a ses affaires, il sortit hors de ceste cōtree, & picqué contre Alaric plus qu'il n'est pas croyable, s'alla mettre avec vne nation, qui depuis peu estoit entrée en nos Gaules, & qui pour estre belliqueuse s'estoit saisie des deux bords du Rhofne, & de l'Arar, & d'une partie des Allobroges. Et parce que desireux d'aggrandir leurs terres, ils faisoient continuellement la guerre aux Visigotz, Ostrogots, & Romains, il y fut tres-bien receu avec tous ceux qu'il y voulut conduire, & estāt cogneu pour hōme de valeur, fut incontinent honoré de diuerses charges. Mais quelques

quelques annees estans escoulees, Gondioch Roy de ceste nation venant à mourir, Gondebaut son fils succeda à la Couróne de Bourgógne, & desirát d'asseurer ses affaires des le cōmencemēt, fit la paix avec ses voisins, mariant son fils Sigismond avec vne des filles de Theodoric, Roy des Ostrogotz: & pour complaire à Alaric qui estoit infiniment offensé contre Alcippe, luy promit de ne le tenir plus aupres de luy. De sorte qu'avec son congé, il se retira avec vn autre peuple, qui du costé de Renes s'estoit saisy d'vne partie de la Gaule, en dépit des Gaulois, & des Romains: mais Madame, ce discours vous seroit ennuyeux si particulièrement ie vous racontois tous ses voyages: car de ceux-cy il fut contraint de s'en aller à Londres vers le grand Roy Artus, qui en ce meisme temps, comme depuis ie luy ay ouy raconter plusieurs fois, institua l'Ordre des Cheualiers de la table ronde.

De là il fut contraint de se tetirer au Royaume qui porte le nom du port des Gaulois; Et enfin estant recherché par Alaric, il se resolut de passer la mer, & aller à Bisance, où l'Empereur luy donna la charge de ses galeres. Mais d'autant que le desir de reuenir en la patrie est plus fort que tous les autres, mō pere, quoy que tres-grád avec ces gráds Empereurs, n'auoit toutefois riē plus à cœur, que de reuoir fumer ses foyers où si souuent il auoit esté emmaillotté, & sembla que la fortune luy en presenta le moyen, lors que moins il l'attēdoit. Mais i'ay ouy dire quelquefois à nos Druydes, que la fortune se plaist de tourner le plus souuent, sa rouē du costé où l'on attend moins son tour. Alaric vint à mourir, & Thierri son fils luy succeda, qui pour auoir plusieurs freres, eut bien assez affaire à maintenir ses estats sans penser aux inimitiez de son pere: Et ainsi se voulant rendre aymable à chacun (car la

bonté & la liberalité sont les deux aimās qui attirent
le plus l'amitié de chacun) dès le commencement de
son regne, il publia vne abolition generale de toutes
les offenses faites en son Royaume. Voila vn grand
cōmencement pour moyenner le retour d'Alcippe: si
ne pouuoit-il encore reuenir, d'autāt que Pimander
n'auoit point oublié l'iniure receüe, toutesfois ainsi
que les Visigots furent cause de son bannissement, de
mesme la fortune s'en voulut seruir pour instrumēt
de r'appel. Quelque tēps auparauant, cōme ie vous ay
dit, Artus Roy de la grāde Bretagne auoit institué les
Cheuāliers de la table ronde, qui estoit vn certain nō-
bre de ieunes hōmes vertueux, obligez d'aller cher-
cher les aduētures, punir les meschās, faire iustice aux
oppressiez, & maintenir l'hōneur des Dames. Or les
Visigots d'Espagne, qui alors demeuroient dans Pā-
pelune, à l'imitation de cestuy-cy esleurent des Chē-
ualiers, qui alloient en diuers lieux mōstrās leur for-
ce & adresse. Il aduint qu'en ces tēps vn de ces Visi-
gots apres auoir couru plusieurs contrees, s'en vint à
Marcilly, où ayāt fait son desfi accoustumé, il vainquit
plusieurs des Cheualiers de Pimāder, ausquels il cou-
poit la teste, & d'vne cruauté extreme pour tesmoi-
gnage de sa valeur les enuoyoit à vne Dame qu'il ser-
uoit en Espagne. Entre les autres Amarillis y perdit
vn oncle, qui cōme mō pere, ne voulāt demeurer dās
le repos de la vie chāpestre, auoit suuiy le mestier des
armes. Et parce que durāt cet esloignement elle auoit
esté assez curieuse pour auoir d'ordinaire de ses nou-
uelles, par la voye de certains ieunes garçōs qu'elle &
luy auoiēt dressez à cela, aussitost que ce mal-
heur luy fut auenu, elle luy escriuit, nō pas en opiniō qu'il deust
s'ē retourner: mais cōme luy faisāt part de sō desplai-
sir, Amour qui n'est ieuais dās vne belle amē sans le

réplir de mille desseins genereux, ne permit à mō pere de sçauoir le desplaisir d'Amarillis estre causé par vn hōme, sans incontīnēt faire resolution de chastier cet outrecuidé. Et ainsi avec le congé de l'Empereur, s'en vint deguisé en la maison de Cleante, qui sçachāt sa deliberatiō, tascha plusieurs fois de l'en diuertir: mais Amour auoit de plus fortes persuasions que luy. Et vn matin que Pimander sortoit pour aller au Tēple; Alcippe se presenta deuant luy, armé de toutes pieces, & quoy qu'il eust la visiere haussée, si ne fut-il point recogneu pour la barbe qui luy estoit venuë depuis son depart. Lors que Pimāder sceut sa resolutiō il en fit beaucoup d'estat, pour la haine qu'il portoit à cēt estrāger, à cause de sō arrogāce & de sa cruauté, & dès l'heure mesme fit aduertir le Visigot par vn heraut d'armes. Pour abréger, mō pere le vainquit, & en presēta l'espee à Pimāder, & sans se faire cognoistre à personne, sinō à Amarillis, qui le vid en la maison de Cleāte, il s'en retourna à Bisance, où il fut receu cōme de coustume. Cependant Cleante qui n'auoit nul plus grād desir, que de le reuoir libre en Foretz, le descouurit à Pimander, qui estoit fort desirieux de sçauoir le nom de celuy qui auoit combatu l'estranger. Luy au commencement estōné, en fin esmeu de la vertu de cēt homme, demāda s'il estoit possible qu'il fust encor en vié. A quoy Cleāte respondit, en racontant toutes ses fortunes, & tous les longs voyages, & en fin quel il estoit parueniu aupres de tous les Roys qu'il auoit seruis. Sās mentir dit alors Pimāder, la vertu de cēt hōme merite d'estre recherchée, & non pas bannie, outre l'extreme plaisir qu'il m'a fait: qu'il reuienne donc, & qu'il s'asseure que ie le cheriray, & aimeray comme il merite: & que dès icy ie luy pardonne tout ce qu'il a fait contre moy. Ainsi mon pere apres auoir demeuré

dix-sept ans en Grece, reuint en sa patrie, honoré de
Pimäder, & d'Amasis, qui luy donnerent la plus belle
» charge qui fut pres de leur personne: Mais voyez que
» c'est que de nous! On se saoule de toute chose par l'a-
» bondance, & le desir assouuy demeure sans force. Aussi
» tost que mon pere eut les faueurs de la fortune telle
qu'il eust sceu desirer, le voilà qu'il en perd le goust,
& les mesprise. Et lors vn bon demon, qui le voulut
retirer de ce goulphe, où il auoit si souuent failly de
faire naufrage, luy representa, à ce que ie luy ay ouy di-
» re, semblables cōsiderations. Vien-ça, Alcippe quel est
» ton desseinar'est-ce pas assez de viure heureux autant
» que Clotō filera tes iours? si cela est-où penfes-tu trou-
uer ce bien, sinon au repos? ou peut-il estre que hors
des affaires? cōmment peuuēt-elles esloigner l'ambitiō
» de la Cour, puis que la mesme felicité de l'ambition
» git en la pluralité des affaires? N'as-tu point encor as-
» sez esprouué l'incōstāce dont elles sont pleines? Aye
» pour le moins ceste consideration en toy: l'ābitiō est
» de commander à plusieurs, chacun de ceux-là a mesme
» dessein que toy. Ces desseins leur proposent les mes-
» mes chemins: allant par mesme chemin ne peuuēt-ils
» paruenir là mesme où tu es, & y paruenant, puis que
» l'ambition est vn lieu si estroit qu'il n'est pas capable
» que d'vn seul, il faut que tu te deffendes de mille qui
» t'attaqueront, ou que tu leur cedes. Si tu te deffens, quel
» peut estre ton repos, puis que tu as à te garder des a-
» mis, & des ennemis, & que iour, & nuict leurs fers sōt
» aiguisez contre toy? Si tu leur cedes, est-il rié de si mi-
serable qu'vn courtisan décheu? Donques, Alcippe, r'é-
tre en toy mesme, & te ressouuiens que tes peres, &
ayeuls ont esté plus sages que toy, ne vueille point e-
stre plus aduisé, mais plante vn clou de diamant à la
roué de ceste fortune, que tu as si souuent trouuée si
muable:

muable:reuiens au lieu de ta naissance , laisse-là ceste pourpre,& la change en tes premiers habits,que ceste lance soit chagée en houlette,& ceste espée en coutre, pour ouurir la terre,& non pas le flanc des hômes.Là tu trouueras chez toy le repos, qu'e tant d'annees tu n'as iamais peu trouuer ailleurs.Voilà,Madame,les considérations qui'r'ameneriet mō pere à sa premiere profession:Et ainsi au grand estonnement de tous , mais avec beaucoup de loüâges des plus sages ,il reuint à sō premier estat,ou il fit renouueller nos anciēs staturs, avec tant de contentement de chacun , qu'il se pouuoit dire estre au cōble de l'ābitiō quoy qu'il s'e fust despoüillé : puis qu'il estoit tant aymé,& honoré de ses voisins,qu'ils le tenoient pour vn oracle:& toutes fois ce ne fut pas encor là la fin de ses peines,car s'estant apres la mort de Pimander retiré chez luy il ne fut p'ustoit en nos riuages qu'Amour ne luy renouuellast sa premiere playe,n'y ayant du toutes lēs fleches d'Amour,nulle plus acérée que celle de la conuersation. Ainsi donc voilà Amarillis si auant en sa pensée,qu'elle luy dōnoit plus de peine que tous ses premiers travaux. Ce fut en ce temps qu'il reprit sa deuise qu'il auoit portee durant tous ses voyages d'vne penne de Geay , voulant signifier PEINE I'AY.De cet Amour vint vne très-grande inimitié. Car Alcé, pere d'Astrée estoit infinimēt amoureux de ceste Amarillis,& Amarillis durāt l'exil de mon pere auoit permis ceste recherche par le commandement de ces parents : & à ceste heure ne s'en pouuoit distraire sans luy donner tant d'ennuy , que c'estoit le desesperer:d'autre costé Alcippe , qui despoüillant l'habit de Cheualier, n'en auoit pas laissé le courage, ne pouuant souffrir vn riuai , vint aux mains plusieurs fois avec Alcé,qui n'estoit pas sans courage , & croit-on

que n'eust esté les parens d'Amarillis, qui se résoulurent de la donner à Alcippe, il fust arriué beaucoup de malheurs entr'eux: mais encor que par ce mariage on coupa les racines des querelles: celles toutefois de la haine demeurerét si viues, que depuis elles creurent si hautes, qu'il n'y a iamais eu familiarité entre Alcé, & Alcippe. Et c'est cela (dit Celadon, s'adressant à Siluie) belle Nymphé, que vous ouyistes dire estant en nostre hameau: car ie suis fils d'Alcippe & d'Amarillis, & Astrée est fille d'Alcé & d'Hippolyte. Vous trouuerez peut estre estrange, que n'estant sorty de nos bois ny de nos pasturages, ie sçache tant de particularitez des contrées voisines. Mais, Madame, tout ce que j'en ay appris, n'a esté que de mon pere, qui me racontant sa vie, a esté contraint de me dire ensemble les choses que vous auez ouyes.

Ainsi finit Celadon son discours, & certes nō point sans peine: car le parler luy en donnoit beaucoup, pour auoir encores l'estomach mal disposé: & cela fut cause qu'il raconta ceste histoire le plus briefuemēt qu'il peut: Galathée toutesfois en demeura plus satisfaite, qu'il ne se peut croire, pour auoir sceu de quels ayeuls estoit descendu ce Berger qu'elle aimoit tant.



LE TROISIÈME LIVRE

DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



Ant que le iour dura, ces belles Nymphes tindrent si bonne compagnie à Celadon, que s'il n'eust eu le cuisāt desplaisir du changemēt d'Astrée, il n'eust point

eu

eu occasion de s'ennuyer:car elles estoiet & belles, & remplies de beaucoup de iugement,toutesfois en l'estat où il se trouuoit,cela ne fut pas assez pour luy empescher de se desirer seul,& parce qu'il preuoyoit bié que ce ne pouuoit estre que par le moyen de la nuit qui les côtraindroit de se retirer,la souhaittoit à toute heure. Mais lors qu'il se ctoyoit plus seul,il se trouua le mieux accompagné:cat la nuict estant venue,& ces Nymphes retirees en leurs châbres,ses pèsers luy vindrēt tenir cōpagnie,auec de si cruels ressouenirs,qu'ils luy firēt bié autāt ressētir leur bord qu'il l'auoit desiré. Quels desespoirs alors ne se presēterēt point à luy? nul de tous ceux que l'Amour peut produire, voire à l'amour le plus desesperé:Cat si à l'iniuste sentence de sa Maistresse il opposoit son innocēce, soudain l'exécution de cest arrest luy reuenoit deuant les yeux. Et comme d'vn penser on tombe en vn autre,il récontra de fortune auec la main le ruban où estoit la bague d'Astrée,qu'il s'estoit mis au bras. O que de mortelles memoires luy remit-il en l'esprit!il se representa tous les courroux qu'en cest instant là elle auoit peints au visage,toutes les cruautez que son ame faisoit paroistre & par ses paroles,& par ses actiōs,& tous les dēdains auec lesquels elle auoit proferé les ordonnāces de son bannissement. S'estant quelque tēps,arresté sur ce dernier malheur,il s'alla ressouuenir du changemēt de sa fortune,combien il s'estoit veu heureux,cōbien elle l'auoit fauorisé,& combien tel heur auoit continué. De là il vint à ce qu'elle auoit fait pour luy,combien à sa consideration elle auoit desdaigné d'hōnestes Bergers:cōbiē elle auoit peu estimé la volonté de son père,le courroux de sa mere,& les difficultez qui s'opposoyēt à leurs amitez:puis il s'alloit représentāt cōbien les fortunes d'Amour estoiet peu asseurees, aussi

bien que toutes les autres:& cōbien peu de chose luy restoit de tāt de faueurs,qui en fin estoiet sās plus vn bracelet de cheueux,qu'il auoit au bras,&vn pourtrait qui luy pēdoit au col,duquel il baifa la boîte plusieurs fois:pour la bague qu'il auoit à l'autre bras,il croyoit que ce fust plustost la force , que sa bonne volonté qu'illaluy eust dōnée.Mais tout à coup il se ressouuint des lettres,qu'elle luy auoit escrites , durant le bonheur de sa fortune , & qu'il portoit d'ordinaire avec luy dans vn petit sac de senteur. O quel tressaut fut le sien car il eut peur que ces Nymphes fouillant ses habits ne l'eussent treuue ! En ce doute il appella fort haut le petit Meril:car pour le seruir il estoit couché à vne garderobe fort proche.Le ieune garçon s'oyant appeller coup sur coup, deux ou trois fois , vint sçauoir ce qu'il luy vouloit.Mon petit amy(dit Celadon) ne sçais tu point que sont deuenus mes habits ? car il y a quelque chose dedans qu'il m'ennuyeroit fort de perdre.Vos habits(dit-il)ne sont pas loing d'icy, mais il n'y a rien dedans,car ie les ay cherchés. Ah ! dit le Berger,tu te trompes, Meril,i'y auois chose que i'aymerois mieux auoir conserué que la vie : & lors se tournant de l'autre costé du liēt , se mit à plaindre & tourmenter fort long-temps. Meril qui l'escoutoit, d'vn costé estoit marri de son desplaisir , & de l'autre estoit en doute,s'il deuoit dire ce qu'il en sçauoit. En fin ne pouuant supporter de le voir plus lōguement en ceste peine,il luy dit,qu'il ne se deuoit point tāt ennuyer,& que la Nymphe Galathee l'aimoit trop pour ne luy rendre vne chose qu'il monstrois d'auoir si chere. Alors Celadon se tourna vers luy:& commēt(dit-il)la Nymphe a r'elle ce que ie te demande?Le croy(respondit-il) que c'est cela mesme : pour le moins ie n'ay trouué qu'vn petit sac plein de papier:&ainsi que ie le

vous

vous apportois, vn peu auât que vous ayez voulu dormir, elle l'auent, & me l'a osté. O Dieux (dit alos le Berger) aillét toutes choses au pis qu'elles pourrôt: & se tournât de l'autre costé, ne voulut luy parler d'auantage. Cependant Galathée lisoit les lettres de Celadon: car il estoit fort vray, qu'elle les auoit ostées à Meril, suivant la curiosité ordinaire de ceux qui aimét: mais elle luy auoit fort deffendu de n'é rié dire, parce qu'elle auoit intentiō de les rédre, sans qu'il sceust qu'elle les eust veuës. Pour lors Syluie luy portoit vn flâbeau deuant, & Leonide estoit ailleurs, si bien qu'à ce coup il falut qu'elle fust du secret. Nous verrons, disoit Syluie, s'il est vray, que ce Berger soit si grossier cōme il se feint, & s'il n'est point amoureux: car ie m'assure que ces papiers en diront quelque chose: & lors elle s'appuya sur la table. Cependant Galathée desnoüoit le cordō, qui serroit si bien, que l'eau n'y auoit guiere fait de mal, toutesfois il y auoit quelques papiers mouillez, qu'elle tira dehors le plus doucement qu'elle peut. pour ne les rôpre: & les ayant espanchez sur la table, le premier sur qui elle mit la main fut vne telle lettres:

L E T T R E D' A S T R E E

A C E L A D O N.

Q'est-ce que vous entreprenez, Celadō? en quelle confusion vous allez vous mettre? croyez moy qui vous cōseille en amie, laissez ce dessein de me seruir, il est trop plein d'incommoditez: quel contentement y esperez vous? ie suis tāt insurportable que ce n'est guere moins entreprēdre que l'impossible, il faudra seruir, souffrir, & n'auoir des yeux ny de l'Amour, que pour moy: car ne croyez point que ie vueille auoir à partir avec quelque autre, ny que ie reçoine vne volenté à moitié mienne: ie suis soupçonneuse, ie suis ialouse, ie suis difficile à gagner, & facile à perdre: & puis aisée à offenser,

offenser & tres-mal-aisée à rappaiser: la moindre doute est en moy vne assurance: il faut que mes volontez soient des destinées, mes opinions des raisons, & mes commandemens des loix inuiolables. Croyez moy encor vn coup, retirez vous, Berger, de ce dangereux labyrinthe, & fuyez vn dessein si ruineux? Le me recognois mieux que vous, ne vous figurez de pouuoir à la fin changer mon naturel, ie rompray plustost que de plier, & ne vous plaignez à l'aduenir de moy, si à ceste heure vous ne croyez ce que ie vous en dis.

Ne me tenez iamais pour ce que ie suis, dit Galathee, si ce Berger n'est amoureux: car en voicy vn commencement qui n'est pas petit. Il n'en faut point douter, dit Siluie, estant si honneste homme. Et comment, repliqua Galathee, auez-vous opinion qu'il faille necessairement aimer pour estre tel? Ouy, Madame, dit-elle, à ce que i'ay ouy dire: parce que l'Amant ne desire rien d'auantage, que d'estre aimé: pour estre aimé, il faut qu'il se rende aimable, & ce qui rend aimable, est cela mesme qui rend honneste l'homme. A ce mot Galathee luy donna vne lettre qui estoit vn peu mouillée pour seicher au feu, & cependant elle en prit vne autre qui estoit tele:

L E T T R E D'A S T R E E

A C E L A D O N.

VOus ne voulez, croire que ie vous aime, & desirez que ie croye que vous m'aimez, si ie ne vous aime point, que vous profitera la creance que i'auray de vostre affectiō? A faire peut-estre, que ceste opinion m'y oblige? A peine, Celadon, le pourra ceste foible cōsideration, si vos merites & le: seruices que i'ay recens de vous; ne l'ont peu encores. Or voyez en quel estat sōt vos affaires: ie ne veux pas seulement que vous sçachiez que ie croy que vous m'aimez: mais ie veux de plus, que vous soyez assuré que ie vous aime, & en-

tre tât d'autres, vne chose seule vous en doit rēdre certains si ie ne vous aimois point, qui me feroit mespriser le cōtētemēt de mes parens? Si vous considerez combien ie leur doy, vous cognoistrez en quelque sorte la qualité de mō amitié, puis que nō seulement elle contre-pese, mais emporte de tant un si grand poids, & à Dieu: ne soyez plus incrédule.

En mesme temps Syluie rapporta la lettre, & Galathée luy dit avec beaucoup de desplaisir, qu'il aimoit, & que de plus il estoit infiniment aimé, & luy releut la lettre, qui luy touchoit fort au cœur, voyant qu'elle auoit à forcer vne place, où vn si fort ennemy estoit desia victorieux: car par ces lettres, elle iugea que l'humeur de ceste Bergere n'estoit pas d'estre à moitié Maistresse, mais avec vne tres-absoluë puïssance, commander à ceux qu'elle daignoit receuoir pour siens: elle fauorisa beaucoup ce iugement, quand elle leut la lettre qui auoit esté seichee: elle estoit telle:

LET T R E D' A S T R E E

A C E L A D O N.

Lycidas a dit à ma Phillis que vous estiez aujourdhuy de mauuaise humeur, en suis-ie cause, ou vous? Si c'est moy, c'est sans occasion, car ne veux-ie pas tousiours vous aimer, & estre aimée de vous? & ne m'avez vous mille fois iuré que vous ne desiriez que cela pour estre cōtent: Si c'est vous, vous me faites tort, de disposer sās que ie le sçache, de ce qui est à moy: car par la donatiō que m'avez faite, & que i'ay receuë, & vous & tout ce qui est de vous m'appartient. Aduertissez m'en donc, & ie verray si ie vous en doy donner permission, & cependant ie le vous deffends.

Avec quel empire, dit alos Galathée, traicte ceste Bergere? Elle ne luy fait point de tort, respondit Syluie, puis qu'elle l'en a bien aduerty dés le commencement. Et sans mentir, si c'est celle que ie pense, elle
a quel

a quelque raison , estant l'une des plus belles , & des plus accomplies personnes, que ie vy iamais. Elle s'appelle Astree, & ce qui me le fait iuger ainsi, c'est ce mot de Phillis, sçachant que ces deux Bergeres sont amies, iurees. Et encor, comme ie vous dis, que sa beauté soit extreme , toutesfois c'est ce qui est en elle de moins aimable: car elle a tant d'autres perfections, que celle-là est la moins apparente. Ces discours ne seruoient qu'à la rebleſſer d'auantage, puis qu'ils ne luy descouuroient que de plus grandes difficultez en son dessein: & parce qu'elle ne vouloit , que Syluie pour lors en sceut d'auantage elle reserra ces papiers, & se mit au lit, non sans vne grande compagnie de diuerses pensees, entre lesquelles le sommeil se glissa peu à peu.

A peine estoit il iour, que le petit Meril sortit de la chambre du Berger, qui auoit plaint toute la nuit, & que le trauail & le mal n'auoient peu assoupir qu'à la venue de l'aurore : & parce que Galathee luy auoit commandé de remarquer particulièrement tout ce que feroit Celadô, & le luy rapporter, il alloit luy dire ce qu'il auoit appris. A l'heure mesme Galathee, s'estât esueillée , parloit si haut avec Leonide que Meril les oyant heurter à la porte, se fit ouurir. Madame, dit-il, de toute ceste nuit ie n'ay dormi : car le pauvre Celadon à failly de mourir , à cause des papiers que vous me pristez hier: & parce que ie le vy fort desesperé, ie fus contraint pour le remettre vn peu, de luy dire que vous les auiez. Comment (reprit la Nymphe) il sçait donc que ie les ay? Ouy certes, Madame , respond Meril, & m'assure qu'il vous suppliera de les luy rendre: car il les tient trop chers: & si vous l'eussiez ouy comme moy, ie ne croy point qu'il ne vous eust fait pitié. Hé! dy moy, Meril, adionsta la Nymphe , entre autres choses, que disoit-il? Madame, repliqua t'il, apres qu'il se

se fut enquis, si ie n'auois point veu les papiers, & qu'é fin il eust sceu que vous les auiez, il se tourna comme transporté de l'autre costé, & dit: Or sus, aillent toutes choses au pis qu'elles pourrôt: & apres auoir demeuré muet quelque temps, & qu'il pensa que ie me fusse remis dans le liët, ie l'ouïs soupirer assez haut, & puis dire de telles paroles. Astree, Astree ! ce bannissement denoit-il estre la recompése de mes seruices ? si vostre amitié est changée, pourquoy me blasmez-vous pour vous excuser ? si i'ay failly que ne me dites vous ma faute ? n'y a-il point de iustice au Ciel, non plus que de pieté en vostre ame: hélas ! s'il y en a, que n'en ressens-ie quelque faueur, à fin que n'ayant peu mourir, comme vouloit mon desespoir, ie le fassé pour le moins comme le commande la rigueur d'Astree ? Ah ! rigoureux, pour ne dire cruel, commandement ! qui eust peu en vn tel accident prendre autre resolution que celle de la mort, n'eust-il pas donné signe de peu d'Amour, plustost que de beaucoup de courage ? Et il s'arresta vn peu, puis il reprit ainsi. Mais à quoy mes traistres espoirs, m'allez vous flatant: est-il possible que vous m'osiez approcher encores ? dites-vous pas qu'elle changea ? considerez, ennemis de mô repos, quelle apparencé il y a que tant de temps escoulé, tant de seruices & d'affections recogneües, tant de desdains supportez, & d'impossibilitez vaincuës, ne l'ayent peu, & qu'une absence le puisse ? Esperons, esperons plustost vn fauorable cercueil de la mort, qu'un fauorable repentir d'elle. Apres plusieurs semblables discours, il se teut assez long-temps : mais estans retourné au liët, ie l'ouïs peu apres recommencer ses plaintes, qu'il a continuées iusques au iour: & tout ce que i'en ay peu remarquer, n'a esté que des plaintes qu'il fait contre vne Astree, qu'il accuse de changement,

gement, & de cruauté. Si Galathee auoit sceu vn peu des affaires de Celadon, par les lettres d'Astree, elle en apprit tant par le rapport de Meril, que pour só repos il eust esté bõ qu'elle en eust esté plus ignorante. Toutesfois en se flattant elle se figuroit, que le mépris d'Astree pourroit luy ouurir plus aisément le chemin à ce qu'elle desiroit : Escoliere d'Amour ! qui ne sçauoit qu'Amour ne meurt iamais en vn cœur genereux, que la racine n'en soit entierement arrachée. En ceste esperance elle escriuit vn billet qu'elle pria sans le cacheter, & le mit entre ceux d'Astree. Puis donnant le sac à Meril : tien, luy dit-elle, Meril, rends ce sac à Celadon, & luy dy que ie voudrois luy pouuoir rendre aussi bien tout le contentement qui luy deffaut. Que s'il se porte bien, & qu'il me vueille voir, dy luy que ie me trouue mal ce matin : elle disoit cela, afin qu'il eust loisir de visiter les papiers, & de lire celui qu'elle luy escrinoit. Meril s'en alla : & parce que Leonide estoit dans vn autre liest, elle ne pcut voir le sac, ny ouyr la commission qu'elle luy auoit donnée, mais soudain qu'il fut dehors, elle l'appella : & la fit mettre dans le liest avec elle : & apres quelques autres propos, elle luy parla de ceste sorte : Vous sçauiez Leonide, ce que ie vous dy hier de ce Berger, & combien il m'importe qu'il m'aime, où qu'il ne m'aime pas : depuis ce tẽps-là, j'ay sceu de ses nouuelles plus que ie n'eusse voulu, vous auez ouy ce que Meril m'a r'apporté, & ce que Siluie m'a dit des perfectiõs d'Astree : si bien, continua-elle, que puis que la place est prise, ie voy naistre vne double difficulté à nostre entreprise : toutesfois ceste heureuse Bergerel' a fort offensé : & vn cœur genereux souffre mal-aisément vn mépris sãs s'en ressentir. Madame, luy respõdit Leonide, d'vn costé ie voudrois que vous fussiez contente, & de l'autre ie suis presque biẽ aise

de ces incômoditez:car vous vous faites tât de tort, si vous continuez que ie ne sçay, si vous l'effacerez iamais. Pésez-vous'encor que vous croyez estre icy bié secrette, que l'on ne vienne à saçvoir ceste vie? & que sera-ce de vous, si elle se descouure? Le iugement ne manqua iamais au reste de vos actions, est-il possible qu'é cest accidét il vous deffaille? Que iugeriez-vous d'une autre qui meneroit telle vie? Vous respôdrez, que vous ne faites point de mal. Ah! Madame, il ne suffit pas à vne personne de vostre qualité, d'estre exempte du crime, il faut l'estre aussi du blasme. Si c'estoit vn hôme qui fut digne de vous, ie le patiêteroïs: mais encor que Celadon soit des premiers de ceste cōtree, c'est toutesfoïsvn Berger; & qui n'est-recogneu pour autre. Et ceste vaine opinion de bon-heur, ou de mal heur, pourra t'elle tât sur vous, qu'elle vous abatte de sorte le courage, que vous vueïlliez éгалer ces grâdeurs de brebis, ces rustiques, & ces demy-sauuages à vous? Pour Dieu, Madame, reuenez en vous-mesme, & cōsiderez l'intention d'ôt ie profere ces paroles. Elle eust cōtinué, n'eust esté que Galathee toute en colere l'interrôpit. Je vous ay dit que ie ne voulois point, que vous tinsiez ces discours, ie ne sçay à quoy i'en suis resoluë: quand ie vous en demanderay aduis, donnez le moy, & vne fois pour toutes, ne m'é parlez plus, si vous ne voulez me deplaire. A ce mot elle se tourna del'autre costé, en telle furie, que Leonide cogneur bié qu'elle l'auoit fort offensee. Aussi n'y a t'il rien qui touche plus viuemét qu'opposer l'hôneur à l'Amour: car toutes les raisôs d'Amour demeureñt vaincuës, & l'Amour toutesfoïz demeure tousiours en la volôté le plus fort. Peu apres Galathee se tourna, & luy dit: Je n'ay point creu iusques icy, que vous eussiez opinion d'estre ma gouuernante, mais à ceste heure ie commence d'auoir

quelque creance, que vous le vous figurez. Madame, respondit elle, ie ne me mescognoistray iamais tant, que ie ne recognoisse tousiours ce que ie vous doy: mais puis que vous trouuez si mauuais ce que mō deuoir ma fait vous dire, ie proteste dés icy, que ie ne vous dōneray iamais occasion d'entrer pour ce subiet en colere contre moy. C'est vne estrāge chose que de vous; repliqua Galathee, qu'il faille que vous ayez tousiours raison en vos opinions. Quelle apparence y a-il, que l'on puisse sçauoir que Celadon soit icy? il n'y a ceans que nous trois, Meril, & ma nourrice, sa mere; pour Meril il ne sort point, & outre cela, il a assez de discretion pour son aage. Pour ma nourrice, sa fidelité m'est assez cogneuë, & puis ç'a esté en partie par son dessein que le tout s'est conduit de ceste sorte: Car luy ayant raconté ce que le Druyde m'auoit predict, elle qui m'aime plus tendrement que si i'estois son enfant propre, me conseilla de ne desdaigner cet aduertissement: & parce que ie luy proposay la difficulté du grand abord des personnes qui viennent ceans quand i'y suis, elle mesme m'aduertit de feindre que ie me voulois purger. Et quel est vostre dessein, dit Leonide? De faire en sorte, respondit Galathee, que ce Berger me vueille du bien, & iusques à ce que cela soit, de ne le point laisser sortir de ceans: que si vne fois il vient à m'aimer, ie laisseray conduire le reste à la fortune. Madame, dit Leonide, Dieu vous en donne tout le contentement que vous desirez: mais permettez moy de vous dire encor pour ce coup, que vous vous ruinez de reputation. Quel temps faut-il pour déraciner l'affection si bien prise qu'il porte à Alstrée, la beauté & la vertu de laquelle on dit estre sans seconde. Mais interrompit incontinent la Nymphé, elle le desdaigne, elle:

elle l'offense, elle le chassé : pensez vous qu'il n'ayt pas assez de courage pour la laisser? O Madame, rayez cella de vostre esperance, dit Leonide, s'il n'a point de courage, il ne le ressetira pas, & il s'en a, vn hōme genereux ne se dluertit iamais d'une entreprise pour les difficultez. Ressouvenez-vous pour exemple, de combié de desdains vous avez vsé cōtre Lindamor, & combié vous l'avez traitté cruellement, & cōbien il a peu fait de cas de tels dedains ny de telles cruau-
tez. Mais qu'il soit ainsi, que Celadon pour estre enfin vn Berger, nait pas tant de courage que Lindamor, & qu'il flechisse aux coups d'Astree, qu'espe-
rez vous de bō pour cela? pēsez-vous qu'un esprit trō-
pé soit aisé à retromper vne seconde fois en vn mes-
me suiet? Non, non, Madame, quoy qu'il soit & de
naissance, & de conuersation entre des hommes
grosiers, si ne le peut-il estre tāt, qu'il ne craigne de
se rebrusler à ce feu, dōt la douleur lui cuit encore en
l'ame. Il faut (& c'est ce que vous pouuez esperer de
plus auantageux) que le temps le guerisse entieremēt
de ceste brusleure, auant qu'il puisse tourner les
yeux sur vn autre suiet semblable : & qu'elle lon-
gueur y faudra t'il? & cependant sera-il possible d'é-
pescher si lōg temps que les gardes qui ne sont qu'en
ceste basse cour, ne viennent à le sçauoir? ou en le
voyant (car encor ne le pouuez-vous pas tenir, touf-
iours en vne chambre) ou par le rapport de Meril,
qui (encor qu'assez discret pour son aage) est enfin vn
enfant? Leonide, luy dit-elle, cessez. de vous trauailler
pour ce suiet ma resolution est celle que ie vous ay
dite: que si vo^s voulez me faire croire que vous m'ai-
mez, fauorisez mon dessein en ce que vous pourrez,
& du reste laissez-m'en le soucy. Ce matin, si le mal
de Celadō le permet il me sēbla qu'hier il se portoit

bien.) vous pourrez le conduire au iardin, car pour auicourd'huy ie me treuue vn peu mal, & difficilement sortiray-ie du liët, que sur le soir. Leonide toute triste ne luy respondit, sinõ qu'elle rapporteroit tousiours tout ce qu'elle pourroit à son contentement.

Cependant qu'elle discouroit ainsi, Meril fit son message, & ayant trouué le Berger esueillé, luy dõna le bon iour de la part de la Nymphé, & luy presenta ses papiers. O combien promptement se releua t'il sur le liët : il fit ouurir les rideaux, & les fenestres, n'ayant le loisir de se leuer, tant il auoit de haste de voir ce qui luy auoit cousté tant de regrets. Il ouure le petit sac, & apres l'auoir baisé plusieurs fois: O secretaire, dit-il, de ma vie plus heureuse! commét t'es-tu trouué entre ces mains estrangeres? A ce mot il sort toutes les lettres sur le liët, & pour voir s'il en manquoit quelqu'vne, il les remit en leur rang, selon le temps qu'il les auoit receuës, & voyant qu'il restoit vn billet, il l'ouure & leut tels mots:

CELADON, ie veux que vous sçachiez que Galathee vous aime, & que le Ciel a permis le desdain d'Astree, pour ne vouloir, que plus long temps vne Bergere possedast ce qu'une Nymphé desire: reconnaissez ce bonheur, & ne le refusez.

L'estonnement du Berger fut tres grand, toutes-fois voyant que le petit Meril cõsideroit ses actions il n'en voulut faire sèblant. Les ressierrant d'õc toutes ensemble, & se remettât au liët, il luy demâda qui les luy auoit baillees: ie les ay prises, dit-il, dâs la toilette de Madame, & n'eust esté que ie desirois de vous oster de la peine où ie vous voyois, ie n'eusse osé y aller: car elle se treuue vn peu mal. Et qui est avec elle? demâda Celadon, Les deux Nymphes, dit-il, que vous veites
icy

icy hier, dõt l'vne est Leonide niepce d'Adamas, l'autre est Siluie fille de Deante le glorieux:& certes elle n'est pas sa fille sans raison: car c'est bié la plus altiere en ses façons que l'õ puissè voir. Ainsi receut Celadõ le premier aduertissemēt de la bõne volotè de Galathee: car encor qu'il n'y eust chiffre, ny signature au billet qu'il auoit receu, si iugea t'il bien que cela n'auoit point esté fait sans qu'elle le sceut. Et des lors il preuit que celuy seroit vne sur-charge à ses ennuis, & qu'il s'y falloît resoudre. Voyāt dõc que la moitié du iour estoit presque passée, & se trouuāt assez bié, il ne voulut demeurer plus lōg tēps au liēt, croyāt que plustost il en sortiroit, plustost aussi pourroit-il prēdre cōgé de ces belles Nymphes. S'estāt leuē en ceste deliberatiō, ainsi qu'il sortoit pour s'aller promener, il rencontra Leonide & Siluie, que Galathee, n'osant se leuer, ny se monstrier encor à luy de honte du billet qu'elle luy auoit escrit, luy enuoyoit pour l'ētretenir. Ils descendirēt dans le iardin:& parce que Celadõ leur vouloit cacher son ennuy, il se mōstroit avec le visage le plus riant qu'il pouuoit dissimuler, & feignāt d'estre curieux de sçauoir tout ce qu'il voyoit: Belles Nymphes, leur dit-il, n'est ce pas pres d'icy où se treuve la fõtaine de la verité d'Amour? ie voudrois bien, s'il estoit possible, que nous la veissiōs. C'est bié pres d'icy, respondit la Nymphe, car il ne faut quē descendre dās ce grād bois: mais de la voir il est impossible, & il en faut remercier ceste belle qui en est cause, dit-elle en montrant Siluie. Je ne sçay, repliqu'a-t'elle, pourquoy vous m'en accusez: car quant à moy ie n'ouys iamais blasmer l'espece, si elle coupe l'imprudent qui met le doigt dessus. Il est vray, respondit Leonide: mais si ay bien moy celuy qui en blesse:& vostre beauté n'est pas de celles qui se laissent

voir sans homicide. Telle qu'elle est respondit Siluie, avec vn peu de rougeur, elle a bien d'assez forts liens, pour ne lascher iamais ce qu'elle estreint vne fois. Elle disoit cecy, en luy reprochât l'infidelité d'Agis, qui l'ayât quelque tēps aimée, pour vne ialousie, ou pour vne absence de deux mois, s'estoit entieremēt chāgé, & pour Polemas qu'une autre beauté luy auoit desrobé: ce qu'elle entendit fort biē. Aussi luy repliqua-t'elle: i'aduoue, ma sœur, que mes liēs sōt aisez à deslier: mais c'est d'autāt que ie n'ay iamais voulu prédre la peine de les nouer. Celadon oyoit avec beaucoup de plaisir leurs petites disputes, & afin qu'elles ne finissent si tost, il dit à Siluie: Belle Nymphé, puis que c'est de vous d'où procede la difficulté de voir ceste admirable fontaine, nous ne vous aurios pas peu d'obligation, si par vous-mesmes nous apprenions' comme cela est aduenu. Celadon, respondit la Nymphé en soufiriāt, vous auez biē assez d'affaire chez vous, sans aller chercher ceux d'autrui. Toutesfois si la curiosité peut encor trouuer place avec vostre amour, ceste parleuse de Leonide, si vous l'en priez, vous en dira biē la fin: puis que sans en estre requise, elle vous a si biē dit le commencement. Ma sœur, respondit Leonide, vostre beauté fait biē mieux parler tous ceux de qui elle est veüe: & puis que vous me dōnez permission d'en dire vn effet, ie vous aime tāt que ie ne laisseray iamais vos victoires incogneues, & mesmes celles que vous desirez si fort que l'on sçache, toutesfois pour n'ēnuy ce Berger, i'abregeray pour ce coup le plus qu'il me sera possible. Non point pour cela, interrompit le Berger, mais pour donner loisir à ceste belle Nymphé de vous rendre la pareille. N'en doutes nullement, repliqua Siluie: mais selō qu'elle me traitera, ie verray ce que i'auray à faire. Ainsi de l'une & de l'autre, par leur bouche
mesme.

mesme. Celadon apprenoit leur vie plus particuliere, & afin qu'en se promenant il les peust mieux ouïr, elles le mirent entre elles, & marchant au petit pas, Leonide commença de ceste sorte.

HISTOIRE DE SYLVIE.

Ceux qui diēt que pour estre aimé, il ne faut qu'aimer, n'ont pas éprouuē ny les yeux, ny le courage de ceste Nimphe: autrement ils eussent cogneu, que tout ainsi que l'eau de la fontaine fuit incessamment de sa source: que de mesme l'Amour, qui naist de ceste belle, s'esloigne d'elle le plus qu'il peut: Si oyant le discours que ie vay vo⁹ faire, vous n'aduoūiez ce que ie dis, ie vœux biē que vous ma'ccusiez de pen de iugemēt.

Amasis, mere de Galathee, a vn fils nommé Clidamā accompagné de toutes les aimables vertus qu'une personne de son aage, & de sa qualité peut auoir: car il semble estre nay à tout ce qui est des armes, & des Dames. Il peut y auoir trois ans, que pour dōner quelque cognoissance de son gentil naturel, avec la permissiō d'Amasis, il fit vn seruiteur à toutes les Nimphe, & cela non point par électiō, mais par sort: par ce qu'ayāt mis tous les noms des Nimphe dās vn vase, & tous ceux des ieunes Cheualiers d'ans l'autre, deuant toute l'assemblée, il prit la plus ieune d'entre nous, & le plus ieune d'entr'eux: au fils il donna le vase des Nimphe, & à la fille celui des Cheualiers: & lors apres plusieurs sons de trompettes, le ieune garçon tira, & le premier nom qu'il sortit, fut Syluiē: soudain on en fit faire de mesme à la ieune Nymphē qui tira celui de Clidamā. Grād certes fut l'applaudissemēt de chacun, mais plus grand la gentillesse de Clidaman, qui apres auoir receu le billet vint vn genoūil en terre, baiser les mains à ceste belle Nymphē, qui toute honteuse se

l'eust point permis, sans le commandement d'Amasis, qui dit que c'estoit le moindre hōmage qu'elle deust receuoir au nō d'un si grand Dieu que l'Amour, Apres elle, toutes les autres furent appellees: aux vnes il rē-
contra selō leur desir, aux autres non: tant y a que Galathée en eut vn tres-accomply, nōmé Lindamor, qui pōrlors ne faisoit que reuenir de l'armée de Meroüé. Quant au mien il s'appelloit Agis le plus inconstant & trōpeur qui fut iamais. Or de ceux qui furent ainsi dōnez, les vns seruiteurs par apparence, les autres par leur volonté ratifierent à ces belles, la donation que le hazard leur auoit fait d'eux, & ceux qui s'e deffen-
dirent le mieux, furent ceux qui auparauant auoient desia conçu quelque affection. Entre autres le ieune Ligdamon en fut vn: celui-cy eicheur à Silere, Nym-
phe à la verité bien-aymable? mais non pour luy, qui auoit desia disposé ailleurs de ses volonte. Et certes ce fut vne grande fortune pour luy d'estre alors absēt: car il n'eust iamais fait à Silere le feint hōmage qu'Amasis cōmādoit, & cela luy eust peut-estre causé quel-
que disgrâce. Car il faut, gentil Berger, que vous sçachiez, qu'il auoit esté nourry si ieune parmy nous, qu'il n'auoit point encor dix ans quād il y fut mis: au reste si beau, & si adroit en tout ce qu'il faisoit, qu'il ny auoit celle qui n'en fist cas, & plus que toutes, Siluie, estant
prèsque de mesme aage. Au commencement leur ordinaire conuersation engendra vne amitié de frere à
sœur, telle que leur cognoissance estoit capable de receuoir: Mais à mesure que Ligdamō prenoit plus d'aage, il prenoit aussi plus d'affection: si biē que l'enfāce
se changeāt en quelque chose de plus rassis, il cōmē-
ça sur les quatorze, ou quinze ans, de changer en desirs ses volonte, & peu à peu ses desirs en passions. Toutesfois il vesquit avec tant de discretion, que Sil-
uie

uie n'é eut iamais cognoissance qu'elle mesme ne l'y forçast. Depuis qu'il fut attaint à bon escient, & qu'il recogneut son mal, il iugea bien incontinent le peu d'espoir qu'il y auoit de guerison, vne seule des humeurs de Siluie ne luy pouuât estre cachée. Si bié que la ioye & la gaillardise qui estoit en son visage, & en toutes ses actiôs, se changea en tristesse, & sa tristesse en vne si pesâre melâcolie, qu'il n'y auoit celuy qui ne recogneust ce châgemét: Siluie ne fut pas des dernieres à luy en demâder la cause: mais elle n'en peut tirer que des respôses interrompuës. En fin voyant qu'il continuoit en ceste façon de viure, vn iour qu'elle commençoit desia à se plaindre de son peu d'amitié, & à luy reprocher qu'elle l'obligeoit à ne luy rié celer, elle ouyt qu'il ne peut si bié se contraindre, qu'un tres-ardét soupir ne luy eschappast au lieu de response. Ce qui la fit entrer en opiniôn qu'Amour peut-estre estoit la cause de son mal. Et voyés, si le pauvre Ligdamon conduisoit discrettement ses actiôs, puis qu'elle ne se peut iamais imaginer d'en estre la cause. Je croy bien que l'humeur de la Nymphé, qui ne pâchoit point du tout à ce dessein en pouuoit estre en partie l'occasion. Car mal-aisémét pêsôs-nous à vne chose esloignée de nostre intétion: mais encor falloit-il qu'é cela sa prudence fust grande, & sa froideur aussi, puis qu'elle couuroit de tout l'ardeur de son affection. Elle donc plus qu'auparauant le presse, que si c'est Amour, elle luy promet tout l'assistance, & tous les bons offices qui se peuent esperer de son amitié. Plus il luy en fait de refus, & plus elle desire de le sçauoir: en fin ne pouuant se deffédre d'auantage, il luy aduoüa que c'estoit Amour: mais qu'il auoit fait sermét de n'en dire iamais le sujet. Car, disoit-il, de l'aimer, mon outreuidance certes est grande: mais forcée par tant de beantez,

qu'elle est excusable en cela: de l'oser nommer, quelle excuse couvrirait l'ouuerture que ie ferois de ma temerité? Celle, respond incontinent Siluie, de l'amitié que vous me portez? Vrayement, repliqua Ligdamon i'auray donc celle-là, & celle de vostre commandement, que ie vous supplie auoir ensemble deuât les yeux pour ma descharge, & ce miroir qui vous fera voir ce que vous desirez sçauoir. A ce mot il prend celui qu'elle portoit à sa ceinture, & le luy mit deuant les yeux. Pensez qu'elle fut sa surprise, recognoissant incontinent ce qu'il vouloit dire: & elle m'a depuis iuré qu'elle croyoit au commencement que ce fust de Galathée, de qui il vouloit parler. Cependant qu'il demeuroit rauy à la considerer, elle demeura rauie à se considerer en sa simplicité: en colere contre luy, mais beaucoup plus contre elle-mesme, voyât bien qu'elle luy auoit tiré par force ceste declaration de la bouche. Toutesfois son courage altier ne permit pas qu'elle fit longue deffense, pour la iustice de Ligdamon: car tout à coup elle se leua: & sans parler à luy, partit pleine de despit que quelqu'un l'osast aimer. Orgueilleuse beauté qui ne iuge rien digne de soy! Le fidele Ligdamon demeura: mais sans ame, & comme vne statue insensible. En fin reuenât à soy, il se cōduisit le mieux qu'il peut en son logis, d'où il ne partit de long tēps, parce que la cognoissance qu'il eut du peu d'amitié de Siluie, le toucha si viuement qu'il en tomba malade: de sorte que personne ne luy esperoit plus de vie, quand il se resolut de luy escrire vne telle lettre:

LETTRE DE LIGDAMON

A SILVIE.

L A perte de ma vie n'eust eu assez de force pour vous descourrir la temerité de vostre seruiteur, sans vostre expres

expres cōmandement: si toutesfois vous iugez, que ie deuois mourir, & me taire, dites aussi que vos yeux deuoient auoir moins absoluë puissance sur moy: car si à la premiere semonce, que leur beauté m'en fit, ie ne peux me desfendre de leur donner mon ame: comment en ayant esté si souuent requis eusse- ie refusé la recognoissance de ce don? que si toutesfois i'ay offensé en offrant mon cœur à vostre beauté, ie veux bien pour la faute que i'ay commise de presenter à tant de merites chose de si peu de valeur, vous sacrifier encore ma vie, sans regretter la perte de l'un ny de l'autre, que d'autant qu'ils ne vous sont agreables.

Cette lettre fut portée à Siluie lors qu'elle estoit seule dans sa chābre: il est vray, i'y arriuay en mesme temps, & certes à la bonne heure pour Ligdamon: car voyez quelle est l'humeur de ceste belle Nymphē: elle auoit pris vn si grand despit cōtre luy, depuis qu'il luy auoit decouuert son affection, que seulemēt elle n'ef- faça pas le souuenir de son amitié passée: mais en perdit tellement la volonté, que Ligdamon luy estoit cō- me chose indifferēte: si bien que quād elle oyoit que chacū desesperoit de sa guerison, elle ne s'en esmou- uoit nō plus que si elle ne l'eust iamais veu. Moy qui pl⁹ particulieremēt y prenois garde, ie ne sçauois qu'e iuger, sinon que la ieunesse luy faisoit ainsi aisément perdre l'amitié des personnes absētes: mais à ceste fois que ie luy veis refuser ce qu'ō luy donoit de sa part, ie cogneus biē qu'il y deuoit auoir entr'eux du mauuais mesnage. Cela fut cause que ie pris la lettre qu'elle auoit refusée, & que le ieune garçō, qui l'auoit apportée par le cōmandemēt de son maistre, auoit laissée sur la table. Elle alors moins fine qu'elle ne vouloit pas estre, me courut apres, & me pria de ne la point lire. Je la veux voir, dis- ie, quād ce ne seroit que pour la de- fense que vous m'en faites. Elle rougit alors, & me dit: nō, ne la lisez point, ma sœur, obligez moy de cela,

ie vous en coniure par nostre amitié. Et qu'elle doit elle estre, luy respōdis-ie, si elle peut souffrir que vous me cachiez quelque chose? Croyez Siluie, que si elle vous laisse assez de dissimulation pour vous couvrir à moy, qu'elle me dōne biē assez de curiosité pour vous decouvrir. Et quoy, dit-elle, il n'y a dōc plus d'esperāce en vostre discretion? Non plus, luy dis-ie, que de sincerité en vostre amitié. Elle demeura vn peu muette en me regardāt, & s'approchāt de moy me dit: Au moins promettez-moy, que vous ne la verrez point, que ie ne vous aye fait le discours de tout ce qui s'est passé. Je le veux-bien, dis-ie, pourueu que vous ne soyez point mēsongere. Apres m'auoir iuré qu'elle me diroit veritablemēt tout, & m'auoir adiuré que ie n'en fisse iamais semblāt, elle me raconta ce que ie vous ay dit de Ligdamon: & à ceste heure, continua-t'elle, il viēt de m'enuoyer ceste lettre, & i'ay biē affaire de ses plaintes, ou plustost de ses feintes. Mais, luy respōdis-ie, si elles estoient veritables? Et quād elles le seroient, pourquoy ay-ie à me mesler, dit-elle de ses folies?

„ Pour cela mēme adioustay-ie, que celuy est obligé
 „ d'aider au miserable, qu'il a fait tōber dās vn precipice. Et que peux-ie mais de sō mal, repliqua-t'elle: pouuois-ie moins faire que de viure, puis que i'estois au mōde? pourquoy auoit-il des yeux? pourquoy s'est-il trouué ou i'estois? vouliez-vous que ie m'en fusse? Toutes cēs excuses luy dis-ie, ne sont pas valables: car sans doute vous estes cōplice de son mal. Si vous eussiez esté moins pleine de perfectiōs, si vous vous fussiez réduē moins aimable, croyez-vous qu'il eust esté reduit à ceste extremité? Et vrayement me dit-elle en souffriant, vous estes biē iolie de me charger de ceste faute: quelle vouliez-vous que ie fusse, si ie n'eusse esté celle que ie suis? Et quoy, Siluie, luy respondis-ie, ne sçauiez

sçauiez vous point, que celuy qui aiguise vn fer entre les mains d'un furieux, est en partie coupable du mal qu'il en fait? & pourquoy ne le ferez-vous pas, puis que ceste beauté, que le Ciel à vostre naissance vous a donnée, a esté par vous si curieusement aiguisée avec tât de vertus, & aimables perfections, qu'il n'y a œil qui sans estre blessé les puisse voir? vous ne ferez pas blasinée des meurtres que vostre cruauté en fera: Voyez-vous, Siluie, il ne falloit pas que vous fussiez moins belle, ny moins réplie de perfectiōs: mais vous deuiés vous estudier autât à vous faire bōne, que vous estiez belle, & à mettre autant de douceur en vostre ame, que le Ciel vous en auoit mis au visage: mais le mal est que vos yeux pour mieux blesser l'ont toute prise, & n'ont laissé en elle que rigueur & cruauté.

Or gētil Berger, ce qui me faisoit tât affectiōner la deffense de Ligdamon estoit, qu'outre que nous estiōs vn peu alliés, encor estoit-il fort aimé de toutes celles qui le cognoissoiēt: & i'auois sceu qu'il estoit réduit à fort mauuais terme. Doncques apres quelques semblables propos i'ouuris la lettre, & la leus tout haut, afin qu'elle l'entēdist: mais elle n'en fit iamais vn seul clin d'œil: ce que ie trouuay fort estrāge, & preuis biē, que si ie n'vsois de tres-grāde force, à peine tirerois-iamais d'elle quelque bon remede pour mō malade: ce qui me fit resoudre de luy dire du premier coup, qu'en toute façō ie ne voulois point que Ligdamō se perdist. Voy, ma sœur? me dit-elle, puis que vous estes si pitoyable, guerissez-le? Ce n'est pas de moy, respōdis-je, dōt sa guerison dépēd: mais ie vous assure bien, si vous continuez enuers luy, cōme vous avez fait par le passé, que ie vous en feray auoir du desplaisir: car ie feray qu'Amasis le sçaura, & n'y aura vne seule de nos compagnes, à qui ie ne le die. Vous
seriez

seriez bié assez folle, repliqua-t'elle. N'en doute nullemét, respôdis-ie, car pour cõclusion i'aime Ligdamõ, & ne puis point voir sa perte, tât que ie la pourray empescher. Vous dites fort bié, Leonide (me dit-elle alors en colere) ce sôt icy des offices que i'ay tousiours attédu de vostre amitié. Mon amitié (luy respondis-ie) seroit toute telle enuers vous cõtre lui, s'il auoit le tort. En ce point nous demeurâmes quelque tēps sãs parler: en fin ie luy demãday quelle estoit sa resolution. Telle que vous voudrez, me dit elle, pourueu que vous ne me fassiez point ce deplaisir de publier les folies de Ligdamon: car encor que ie n'é puisse estre taxée, il me fâcherait toutefois que l'on les sceust. Voyez, mescriay ie alors, quelle humeur est la vostre, Siluie, vo⁹ craignez que l'on sçache qu'un hõme vous ayme: & vous ne craignez pas de faire sçauoir que vous luy ayez dõné la mort. Parce, respondit-elle, qu'õ peut soupçonner le premier estre produit avec quelque cõsentemét de mon costé mais non point le dernier. Laissons cela repliquay-ie & vous resoluez que ie veux que Ligdamon soit à l'aduenir traitté d'autre sorte: & puis ie cõtinuay qu'elle s'assurast que ie ne permettrois point qu'il mourust, & que ie voulois qu'elle luy escriuist en façon, qu'il ne se desesperast plus: que quãd il seroit guery ie me contéterois qu'elle en vst cõme elle voudroit, pourueu qu'elle luy laissast la vie. I'eus de la peine à obtenir ceste grace d'elle, toutesfois ie la menaçois à tous coups de le dire: ainsi apres vn long debat, & l'auoir fait recommécer deux ou trois fois, en fin elle luy escriuit de ceste sorte:

RESPONSE DE SILVIE

A LIGDAMON.

S'il y a quelque chose en vous qui me plaise, c'est moins vostre mort que toute autre: la recognoissance de vostre
faute

faute m'a satisfaite, & ne veux point d'autre vengeance de vostre temerité, que la peine que vous en aurez: reconnoissez vous à l'aduenir, & me reconnoissez. A Dieu & vivez.

Je luy escriuis ces mots au bas de lettre, à fin qu'il esperast mieux ayant vn si bon second.

BILLET DE LEONIDE A

Ligdamon, dans la responce de Siluie.

Leonide a mis la plume en la main à ceste Nymphé: Amour le vouloit, vostre iustice l'y cōnoit, son deuoir le luy commandoit: mais son opiniastreté auoit vne grãde deffense. Puis que ceste faueur est la premiere que i'ay obtenue pour vous guerissez vous, & esperez.

Ces billets luy furent portez si à Propos, qu'ayãt encor assez de force pour les lire, il veid le cōmandemẽt que Siluie luy faisoit de viure: & parce que iusques alors il n'auoit voulu vser d'aucune sorte de remede. depuis, pour ne desobeyr à ceste Nymphé, il se gouerna de telle fçon qu'ẽ peu de temps il se porta mieux: ou fust que la maladie, ayant fait tout son effort, estoit sur sō declin: ou que veritablemẽt le contentement de l'ame soit vn bon remede pour les dōleurs du corps. Tãt y a que depuis son mal alla tousiours diminuãt. Mais cela esmeut si peu ceste cruelle beauté, qu'elle ne se changea iamais enuers luy, & quand il fut guery, la plus fauorable respõse qu'il peut auoir, fut: Je ne vous ayme point, ie ne vous hay point aussi: cõtentez vous que de tous ceux qui me pratiquent, vous estes celuy qui me desplaist le moins. Que si luy ou moy la recherchions de plus grande declaratiõ, elle nous disoit des parolẽs si cruelles: qu'autre que son courage ne les pouuoit imaginer, ny autre affection les supporter que celle de Ligdamon.

Mais pour ne tirer ce discours en longueur, Ligdamon

damō l'aima, & seruit tousiours depuis sans nulle autre aparence d'espoir, que celle que ie vous ay dicté: iusques à ce que Clidaman fut esleu par la fortune pour la seruir: alors certes il faillit biē à perdre toute resolution, & n'eust esté qu'il sceut par moy, qu'il n'estoit pas mieux traicté, ie ne sçay quel il fust deuenu. Toutesfois encor que cela le consolât vn peu, la grandeur de son riuâl luy donnoit plus de ialousie. Il me souuiér qu'vne fois il me fit vne telle respōse, sur ce que ie luy disois, qu'il ne deuoit se monstrier tant en peine pour Clidaman. Belle Nymphe, me respōdit-il, ie vous diray libremēt d'oū mō soucy procede, & puis iugez si i'ay tort. Il y a desia si lōg-tēps, que i'esprouue Siluie ne pouuoir estre esmeuē, ny par fidelité d'affectiō, ny par extremité d'Amour, que c'est sans doute qu'eile ne peut estre blessée de ce costé là. Toutesfois cōme i'ay appris du sage Adamas, vostre oncle, toute
 „ personne est suiēte à vne certaine force, dont elle ne
 „ peut eūter l'attrait, quād vne fois elle en est touchée. Et quelle puis-ie penser, que puisse estre celle de ceste Belle, si ce n'est la grandeur & la puissance, & ainsi ie crains: c'est la fortune, & non les merites de Clidamāt: la grandeur, & nō point son affection. Mais certes en cela il auoit tort: car ny l'Amour de Ligdamō, ny la grandeur de Clidaman n'esmeurēt iamais vne seule estincelle de bonne volonté en Siluie. Et ne crēy point qu'Amour ne la garde pour exēple aux autres, la voulāt punir de tant de desdains, par quelque moyen inaccoustumé. Or en ce mesme temps il aduint vn grand tesmoignage de sa beauté, ou pour le moins de la force qu'elle a à se faire aimer,

C'estoit le iour tant celebre, que tous les ans nous chommōs, le sixiesme de la Lune de Iuillet, & qu'Amasis a accoustumé de faire ce solemnel sacrifice, tāt

à cause de la feste, que pour estre le iour de la natiuité de Galathée: Lors qu'estant desia bien auant au sacrifice, il arriua dans le temple quantité de personnes vestuës du dueil: au milieu desquelles venoit vn cheualier plein de tant de maiesté entre les autres, qu'il estoit aisé à iuger qu'il estoit leur maistre. Il estoit si triste, & melancolique, qu'il faisoit bié paroistre d'auoir quelque chose en l'ame, qui l'affligeoit beaucoup. Son habit noir en façon de mante, luy trainoit iusques en terre, qui empeschoit de cognoistre la beauté de sa taille, mais le visage qu'il auoit descouuert, & la teste nuë, dont le poil blond, & crespé faisoit honte au Soleil, attiroient les yeux de chacun sur luy. Il vint au petit pas iusques où estoit Amasis, & apres luy auoir baisé la robbe, il se retira, attendant que le sacrifice fut acheué, & par fortune, bonne, ou mauuaise pour luy, ie ne sçay, il se trouua vis à vis de Siluie. Estrange effet d'Amour! Il n'eust si tost mis les yeux sur elle, qu'il ne la cogneust, quoy qu'auparauant il ne l'eust iamais veüe, & pour en estre plus asseuré, le demanda à l'un des siens, qui nous cognoissoit toutes: sa response fust suiuiue d'un profond soupir par cest estranger, & depuis tant que les ceremonies durerent, il n'osta les yeux de dessus. En fin le sacrifice estant paracheué, Amasis s'en retourna en son palais, ou luy ayant donné audience, il luy parla deuant tous de telle sorte.

Madame, encore que le dueil que vous voyez en mes habits, soit beaucoup plus noir en mon ame, si ne peut-il éгалer la cause que i'en ay: Et toutesfois, encore que ma perte soit extreme, ie ne pense pas estre seul qui y ait perdu: car vous y estes particulièrement amoindrie entre vos fidelles seruiteurs, d'un qui peut estre n'estoit point ny le moins affectionné, ny le plus inutile à vostre seruice. Ceste consideration m'auoit

fait esperer de pouuoir obtenir de vous quelque vengeance de sa mort cōtre son homicide: mais dès que ie suis entré dans ce temple, i'en ay perdu toute esperance, iugeant que si le desir de vengeance mouroit en moy qui suis le frere de l'offensé, qu'à plus forte raison se perdrait-elle en vous, Madame, en ce qui la cōpassion du mort, & le seruice qu'il vous auoit voué, en peuuent sans plus faire naistre quelque volonté. Toutesfois parce que ie voy les armes de l'homicide de mō frere, preparees desia contre moy, non point pour fuyr tel le mort, mais pour en aduertir les autres, ie vous diray le plus brieffement qu'il me sera possible, la fortune de celuy que ie regrette. Encore, Madame, que ie n'aye l'hōneur d'estre cogneu de vous, ie m'alleure toutesfois qu'au nō de mō frere, qui n'a iamais vescu qu'à vostre seruice, vous me recognoistrez pour vostre tres humble seruiteur. Il s'appelloit Aristandre, & sommes tous deux fils de ce grād Cleomir, qui pour vostre seruice visita si souuēt le Tibre, le Rhin, & le Danube: & d'autant que i'estoy le plus ieune, il peut y auoir neuf ans, qu'aussi tost qu'il me veid cappable de porter les armes, il m'enuoya en l'armée de ce grand Meroüé, la delice des hōmes, & le plus agreable Prince qui vint iamais en Gaule. De dire pourquoy mon pere m'enuoya plustost vers Meroüé, que vers Thierry le Roy des Visigotz, ou vers celuy des Bourguignons, il me seroit mal-aisé: toutesfois i'ay opiniō que ce fut, pour ne me faire seruir vn Prince si proche de vos Estats, que la fortune pourroit rendre vostre ennemy. Tant y a que la rencontre pour moy fut telle que Childeric son fils, Prince belliqueux, & de grande esperance, me voyant presque de son aage, me voulut plus particulieremēt fauoriser de son amitié que tout autre. Quand i'arriuy pres de luy, c'estoit sur le poinct que ce grād

& prudent, Ætius traittoit vn accord avec Meroüé, & ses Francs (car tels nomme-t'il tous ceux qui le suiuent) pour resister à ce fleau de Dieu Attila, Roy des Huns, qui ayant ramassé par les deserts de l'Asie, vn nombre incroyable de gens, iusques à cinq cents mille combattans, descendit comme vn deluge, rauageant furieusement tous les pays par où il passoit: & encor que cest Ætius Lieutenant general en Gaule de Valentinian, fut venu en deliberation de faire la guerre à Meroüé, qui deuant le gouuernement de Castinus s'estoit saisi d'vne partie de la Gaule, si luy sembla-t'il meilleur de se rendre amy, & les Visigots, & les Bourguignons auant que d'estre defait par Attila, qui desia ayant trauersé la Germanie, estoit sur les bords du Rhin, où il ne demeura lōg-tēps sās s'auācer tellemēt en Gaule qu'il assiegea la ville d'Orleans d'où la fur-uenü de Thierry Roy des Visigots, luy fit leuer le siege, & prendre autre chemin. Mais atteint par Meroüé, & Ætius avec leurs confederez, aux chāps Cathalauniques, il fut defait, plus par la vaillance des Francs, & la prudence de Meroüé, que de toute autre force. Depuis Ætius ayant esté tué, pēut-estre par le commandement de son maistre, pour quelque mécontentemēt, Meroüé fust receu à Paris, Orleans, Sens, & aux villes voisines, pour Seigneur, & pour Roy, & tout ce peuple luy a depuis porté tant d'affection, que non seulement il veut estre à luy, mais se fait nommer du nom des Francs, pour luy estre plus agreable, & leur pays au lieu de Gaule prend le nom de France. Cependant que i'estois ainsi entre les armées des Francs, des Gaulois, des Romains, des Bourguignons, des Visigots, & des Huns, mon frere estoit entre celles d'Amonrs. Armes d'autant plus offensives qu'elles n'adressent routes leurs playes qu'au cœur. Son

desastre fut tel (si toutesfois à ceste heure il m'est permis de le nommer ainsi) qu'estant nourri avec Clidaman, il vit la belle Syluie: mais la voyât il vid sa mort aussi n'ayant depuis vescu que comme se trainant au cercueil. D'en dire la cause ie ne scaurois: car estant avec Childeric, ie n'en sceu autre chose, sinon que mô frere estoit à l'extremité. Encor que i'eusse tous les contentemens qui se peuuent, cōme estant bien-veu de mon maistre, aymé de mes compaignons, chery, & honoré generally de tous, pour vne certaine bonne opiniō que l'on auoit cōceũ de moy aux affaires qui s'estoient presentées, qui peut-estre m'auoit plus r'apporté entr'eux d'autorité & de credit, que mô aage, & ma capacité ne meritoient. Si ne peux-ie, sc̃achant la maladie de mon frere, m'arrester plus long-temps prez de Childeric: au cōtraire prenant cōgé de luy, & luy promettant de retourner bien-tost, ie m'en reuins avec la haste que requeroit mon amitié; soudain que ie fus arriué chez luy, plusieurs luy coururent dire que Guyemants estoit venu: car c'est ainsi que l'on m'appelle, son amitié luy donna assez de force, pour se releuer sur le liēt, & m'embrasser de la plus entière affection que iamais vn frere ferra l'autre entre ses bras.

Il ne seruiroit, Madame, que de vous ennuyer, & me reblesser encor plus viuement, de vous racōter les choses que nostre amitié fit entre nous: tant y a que deux ou trois iours apres, mô frere fut reduit à telle extremité qu'à peine auoit-il la force de respirer, & toutesfois ce cruel Amour l'adonnoit tousiours plustost aux souspirs, qu'à la necessité qu'il en auoit pour respirer; & parmy ses plus cuisants regrets, on n'oyoit que le nô de Syluie. Moy à qui le desplaisir de sa mort estoit si violent que rien n'estoit assez fort pour me le faire dissimuler, ie voulois tant de mal à ceste Syluie inco-

gneue,

gneüë, que ie ne pouuois m'empescher de la maudire: ce que mon frere oyant, & son affection estant encore plus forte que son mal, il s'efforça de me parler ainsi: Mon frere, si vous ne voulez estre mon plus grand ennemy cessez, ie vous prie ces imprecations, qui ne peuuent que m'estre plus desagreables, que mon mal mesme. L'essiroi plustost de n'estre point, que si elles auoient effect, & estant inutiles, que profitez-vous, si n'õ de me témoigner combië vous hayssiez ce que i'aime, Je sçay bien que ma perte vous ennuye, & en cela ie ressens plus nostre separation que ma fin. Mais puis que tout homme est nay pour mourir, pourquoy avec moy ne remerciez-vous le Ciel, qui m'a esleu la plus belle mort, & plus belle meurtriere qu'autre ayt iamais eüe? L'extremité de mon affection, & l'extremité de la vertu de Syluie, sont les armes desquelles sa bcauté s'est seruie, pour me mettre au cercueil: & pourquoy me plaignez-vous, & voulez-vous mal à celle à qui ie veux plus de bien qu'à mon ame? Je croy qu'il vouloit dire d'aduantage, mais la force luy manqua, & moy plus baigné de pleurs de pitié, que contre Attila ie n'auois iamais esté mouillé de sueur sous mes armes, ny mes armes n'auoient esté teintes de sang sur moy. Je luy respondis: mon frere, celle qui vous rait aux vostres, eut la plus iniuste qui fut iamais. Et si elle est belle, les Dieux mesme ont vsé d'iniustice en elle: car ou ils luy deuoient chāger le visage, ou le cœur. Alors Aristandre ayant repris d'aduantage de force, me repliqua: Pour Dieu, Guyemants, ne blasphemez plus de ceste sorte: & croyez que Syluie à le cœur si respondant au visage, que comme l'un est plein de beauté, l'autre aussi l'est de vertu. Que si pour l'aimer ie meurs ne vous en estonnez, pource que si l'œil ne peut sans esbloüissement soustenir les esclairs d'un Soleil sans

nuage cōment mon ame ne seroit-elle demeurée es-
 blouye aux rayons de tant de Soleils qui esclairent, en
 ceste belle? Que si ie n'ay peu goustier tant de diuini-
 tez sans mourir, que i'aye au moins le contentement
 de celle qui mourut pour voir Iupiter en sa diuinité:
 Je veux dire que comme sa mort rendit t'esmoignage
 que nulle autre n'auoit iamais veu tāt de diuinitez que
 elle que vous auoüiez aussi que nul n'ayma iamais tāt
 de beauté, ny tant de vertu que moy. Moy qui venois
 d'un exercice qui me faisoit croire n'y auoir point d'A-
 mour forcé, mais volontaire, avec lequel on s'alloit
 flattant en l'oyssiueté, ie luy dis: Est-il possible, qu'une
 seule beauté soit la cause de vostre mort? Mon frere,
 me respondit-il, ie suis en telle extremité que, ie ne
 pense pas vous pouuoir satisfaire, en ce que vous me
 demandez, Mais continua-t'il en me prenant la main,
 par l'amitié fraternele, & par la nostre particuliere,
 qui nous lie encor plus, ie vous adiure de me permet-
 tre un don. Je le fis. Lors il cōtinua: Portez de ma part
 ce baiser à Syluie: & lors il me baïsa la main: & ob-
 seruez ce que vous trouuerez de ma derniere volōté,
 & quand vous verrez ceste Nymphe, vous sçaurez ce
 que vo^s m'auiez demādē. A ce mot, avec le souffle s'ēuo-
 la sō ame, & sō corps me demeura froid entre les bras.

L'affliction que ie ressentis de ceste perte, comme
 elle ne peut estre imaginee, que par celuy qui l'a faite,
 aussi ne peut-elle estre cōprinse, que par le cœur qui
 l'a soufferte: & mal-aisément paruiēdra la paroie, où la
 pensée ne peut atteindre: si bien que sans s'arrester
 d'auantage à pleurer ce desastre, ie vous diray, Mada-
 me, qu'aussi-tost que ma douleur me l'a voulu per-
 mettre, ie me suis mis en chemin, tant pour vous ren-
 dre l'hommage, que ie vous doy, & vous demander
 iustice de la mort d'Aristandre, que pour obseruer
 la

la promesse que ie luy ay faite enuers son homicide, & luy presenter ce que dans sa derniere volonté, il a laissé par escrit:& afin que ie me puisse dire aussi iuste obseruateur de ma parole, que son affection a esté inuiolable. Mais soudain que ie me suis présenté deuant vous,& que i'ay voulu ouuir la bouche pour accuser ceste meurtriere,i'ay recognen si veritables les paroles de mon frere,que non seulement i'excuse sa mort, mais encore i'en desiro,& requiers vne semblable.Ce sera donc,Madame,avec vostre permission,que ie paracheueray:& lors faisât vne grande reuerence à Amasis il choisit entre nous Syluie,& mettant vn genouil en terre,il luy dit:Belle meurtriere,encor que sur ce beau sein il tombast vne larme de pitié à la nouvelle de la mort d'une personne qui vous estoit tant acquise,vous ne laisseriez d'en auoir aussi entiere,& honorable vietoire.Toutefois si vous iugez qu'à tant de flammes, que vous auiez allumées en luy,si peu d'eau n'é seroit pas grand allegement,receuez pour le moins l'ardant baiser qu'il vous enuoye,ou plustost son ame changée en ce baiser,qu'il remet en ceste belle main,riche à la verité des despoüilles de plusieurs autres libertez,mais de nulle plus entiere que la siene.A ce mot il luy baisa la main,& puis continua ainsi,aptes s'estre releué. Entre les papiers où Aristandre auoit mis sa derniere volonté, nous auons trouué cestuy-cy,& parce qu'il est cacheté de la façon. que vous voyez,& qu'il s'adresse à vous,ie le vous apporte avec la protestation, que par son testament il me commande de vous faire, auant que vous l'ouuriez. Que si vostre volonté n'est de luy accorder la requeste qu'il vous y fait,il vous supplie de ne la lire point, à fin qu'en sa mort, comme en sa vie, il ne ressente les traits de vostre cruauté:lors il luy preséta vne lettre que Syluie trou-

blée de cet accident eust refusé sans le commandement qu'Amasis luy en fit. Et puis Guyemants reprit la parole ainsi: L'ay iusques icy satisfait à la dernière volonté d'Aristandre, il reste que ie poursuiue sur son homicide sa cruelle mort: mais si autrefois l'offence m'auoit faict ce commandement, l'amour à ceste heure m'ordonne que ma plus belle vengeance soit le sacrifice de ma liberté, sur le mesme autel qui fume encores de celle de mon frere, qui m'estant rauie, lors que ie ne respirois contre vous, que sang, & mort, rendra tesmoignage que iustement tout œil qui vous veoid, vous doit son cœur pour tribut, & qu'iniustement tout homme vit, qui ne vit en vostre seruice. Siluie confuse vn peu de ceste rencontre, demeura assez long-téps à respondre: de sorte qu'Amasis prit le papier qu'elle auoit en la main, & ayant dit à Guyemants que Syluie luy feroit response, elle se tira à part avec quelques-vnes de nous, & rompant le cachet, leur telles paroles.

L E T T R E D ' A R I S T A N D R E

A S Y L V I E.

S*I mō affectiō ne vous a peu rēdre mon seruice agreable, ny mon seruice mon affection, que pour le moins, ou ceste affection vous rendra ma mort pleine de pitié, ou ma mort vous assura de la fidelité de mon affection: Et que cōme nul n'aima iamaistant de perfectiōs, que nul aussi n'ayma iamaistant de passiōs. Le dernier tesmoignage que ie vous en rēdray, sera le don de ce que i'ay le plus cher apres vous, qui est mō frere: car ie scay biē que ie vous dōne, puis que ie luy ordonne de vous voir, scachāt assez par experiēce, qu'il est impossible que cela soit sās qu'il vous aime. Ne veuillez pas, ma belle meurtriere, qu'il soit heritier de ma fortune: mais ony biē de celle que i'eusse peu iustemēt meriter enuers toute autre que vous. Celuy qui vous escrit, c'est vn seruiteur qui*

qui pour auoir eu plus d'Amour qu'un cœur n'estoit capable d'en cōcevoir, voulut mourir plustost que d'en diminuer.

Amasis appellât alors Siluie, luy demanda de quelle si grande cruauté elle auoit peu vser cōtre Aristādre, qui l'eut cōduit à ceste extremité. La Nimphe rougis-
sāt luy respōdit, qu'elle ne sçauoit de quoy il se pou-
uoit plaindre. Je veux, luy dit-elle, que vous receuiez
Guyemants en sa place. Alors l'appellāt deuant tous,
elle luy demāda s'il vouloit obseruer l'intētion de son
frere. Il respōdit qu'ouy, pourueu qu'elle ne fut point
cōtraire à son affectiō. Je prie ceste Nimphe, dit alors
Amasis, de vous receuoir en sa place, & que vous ayez
meilleure fortune que luy. De vous receuoir, ie le luy
commāde: pour la fortune dont il parle, ce n'est iamais
a priere, ny le cōmandement d'autrui, qui la peut fai-
re, mais le propre merite, où la fortune mesme. Guye-
mants apres auoir baisé la robbe à Amasis, en vint
faire de mesme à la main de Syluie, en signe de serui-
tude: mais elle estoit si piquée contre luy, des repro-
chēs qu'il luy auoit faits, & de la declaration de son
affectiō, que sans le cōmandement d'Amasis, elle ne
l'eust iamais permis,

On cōmençoit à se retirer, quand Clidamā, qui re-
uenoit de la chasse, fut aduertie de ce nouveau serui-
teur de sa Maistresse: dequoy il fit ses plaintes si haut,
qu'Amasis & Guyemāts les ouyrent, & parce qu'il ne
sçauoit d'où cela procedoit, elle le luy declara: & àpei-
ne l'auoit-elle parachuteuē, que Clidamā reprenāt la pa-
role, se plaignit qu'elle eust permis vne chose tant à sō
desauantage, que c'estoit reuoquer ses ordonnances,
que le destin la luy auoit esleuē, que nul ne la luy sçau-
roit raur sans la vie. Paroles qu'il proferoit avec affe-
ction & vehemence, parce qu'à bon escient il aimoit
Syluie: mais Guyemāts, qui outre sa nouvelle Amour

auoit vne si bonne opinion de soy-mesme, qu'il n'eust voulu ceder à persône du môde, respondit, adressant sa parole à Amasis : Madame , on veut que ie ne sois point seruiteur de la belle Syluie, ceux qui ne requierêt, sçauent peu d'Amour: autrement ils ne pëseroient pas que vostre ordônâce, ny celle de tous les Dieux enséble, fust assez forte pour diuertir le cours d'vne affection; c'est pourquoy ie declare couuertemêt, que si on me deffend ce qui m'a desia esté permis, ie seray desobeissant, & rebelle, & n'y a deuoir ny consideratiô qui me fasse chāger: & lors se tournāt vers Clidamā: le sçay le respect que ie vous doy, mais ie reslës aussi le pouuoir qu'Amour a sur moy. Si le destin vous a donné à Syluie, sa beauté est celle qui m'a acquis: iugez lequel des deux dons luy doit estre plus agreable. Climadan vouloit répôdre, quād Amasis luy dit: Mô fils, vous auriez raisô de vous douloir, si on alteroit nos ordônâces, mais on ne les interesse nullemêt: il vous a esté cōmandé de seruir Syluie , & non pas deffendu aux autres. Les senteurs rendēt plus d'odeur, estant esmeuës.

cc Vn amant aussi ayant vn riuai, rend plus de tesmoignages de ses merites. Ainsi ordonna Amasis : & voila Syluie bien seruite : car Guyemants n'oublioit chose que son affection luy commandast , & Clidaman , à l'ennui, s'estudioit de paroistre encore plus soigneux. Mais sur tout Ligdamô la seruoit avec tāt de discretiô, & de respect, que le plus souuēt il ne l'osoit aborder, pour ne donner cognoissance aux autres de son affection : & à mon gré son seruice estoit bien autant aimable que nul des autres: Mais certes vne fois il faillit de perdre patience. Il aduint qu'Amasis se trouua entre les mains vne éguille faite en façon d'espée, dont Syluie auoit accoustumé de se releuer , & accômoder le poil, & voyant Clidaman assez pres d'elle, elle la luy don

donna pour la porter à sa maistresse : mais il la garda tout le iour, afin de mettre Guyemants en peine. Il ne se doutoit point de Ligdamon : & voyez comme bien souuent on blesse l'un pour l'autre ; car le poison qui fut préparé pour Guyemants toucha tant au cœur à Ligdamon, que ne pouuant le dissimuler, afin de n'en donner cognoissance, il se retira en son logis, où apres auoir quelque temps enuenimé son mal par ses pen- sers, il print la plume, & m'escriuit tels vers :

MADRIGAL,
SVR L'ESPEE DE SYLVIE
ENTRE LES MAINS
de Clidaman.

A Mour en trahison
D'une meurtriere espée,
Mais non pas sans raison,
De mon bon-heur l'esperance a coupee:
Car ne pouuant payer
Ma grande seruitude,
Par un digne loyer,
Qui l'excusast de son ingratitude,
Il vent me traiter finement,
Plustost en soldat qu'en amant.

ET AV BAS DE CES VERS

il adiousta ces paroles:

IL faut aduouër, belle Leonide, que Syluie fait comme le Soleil, qui iette indifferemment ses rayons sur les choses plus viles, aussi bien que sur les plus nobles.

Luy-mesme m'apporta ce papier, & ne peüs, quoy que ie m'y estudiasse, y rien entédre, ny tirer de luy autre chose, sinon que Syluie luy auoit donné vn grand coup d'espée: & me laissant s'en alla le plus perdu hõ-

me de

me de la terre. Voyez comme Amour est artificieux
blesseur, qui avec de si petites armes fait de si grands
coups. Il me fascha de le voir en cet estat, & pour sça-
uoir s'il y auoit quelque chose de nouveau, i'allay trou-
uer Siluie: mais elle me iura qu'elle ne sçauoit que ce
pouuoit estre: en fin ayant demeuré quelque temps à
relire ces vers, tout à coup elle porta la main à ses che-
ueux, & n'y trouuât sō poinçō, elle se mit à soufrire, &
& dit que son poinçon estoit perdu, & que quelqu'un
l'auoit trouué, & qu'il falloit que Ligdamō le luy eust
reconneu. A peine m'auoit-elle dit cela, que Clidamā
entra dans la sale avec ceste meurtriere espee en la
main. Je la suppliai de ne la luy laisser plus, ie verray,
dit-elle, sa discretion, puis i'vseray du pouuoir que ie
doy auoir sur luy. Elle ne faillit pas à son dessein: car
d'abord elle luy dit: Voila vne espee qui est à moy. Il
respōdit: aussi est biē celuy qui la porte. Je l'auoy auoir,
dit-elle. Je voudrois, respondit-il, que vous voulussiez
de mesme tout ce qui est à vous. Ne me la voulez vous
pas rendre, dit la Nimphe? Cōmēt, repliqua t'il, pour-
rois ie vouloir quelque chose, puis que ie n'ay point de
volōté? Et, luy dit-elle, qu'avez vous fait de celle que
vous auiez? Vous me l'auiez rauie, dit-il, & à cette heu-
re elle est chāgee en la vostre. Puis dōc, cōtinua t'elle,
que vostre volōté n'est que la miēne, vous me redrez
ce poinçō, parce que ie le veux. Puis, dit-il, que ie veux
cela mesme que vous voulez, & que vous voulez auoir
ce poinçon, il faut par necessité que ie le vueille auoir
aussi. Siluie se soufrit vn peu, mais en fin, dit-elle, ie veux
que vous me le doniez. Et moy aussi, dit-il, ie veux que
vous me le donniez. Alors la Nimphe estedit la main
& le prit. Je ne vous refuseray iamais, dit-il, quoy que
vueillez m'oster, & fut ce le cœur encores vne fois. Ain-
si Syluie receut sō espee, & i'escris ce billet à Ligdamō.

BILLET

BILLET DE LEONIDE

à Ligdamon.

LE bien que sãs le sçauoir on auoit fait à vostre riuai, le sçachant luy a esté raux : iugez en quel terme sont ses affaires, puis que les faueurs qu'il a, procedent d'ignorance, & les defaueurs de deliberation.

Ainsi Ligdamon fut guery, non pas de la mesme main, mais du mesme fer qui l'auoit blessé. Cepédant l'affection de Guyemants vint à telle extremité, que peut-estre ne deuoit-elle rié à celle d'Aristandre: d'autre costé Clidamã, sous la couuerture de la courtoisie auoit laissé couler en son ame vne très-ardãte & très-veritable Amour. Apres auoir entre-eux plusieurs fois essayé à l'enuy, qui seroit plus agreable à Syluie, & cogneu qu'elle les fauorisoit, & defauorisoit egalemét, ils se resolurét vn iour parce que d'ailleurs ils s'entreamoyent fort de sçauoir qui des deux estoit le plus aimé, & vindrent pour cet effet à Syluie, de laquelle ils eurent de si froides respones, qu'ils n'y peurent ascoir iugement. Alors par le cõseil d'vn Druyde, qui peut-estre se faschoit de voir deux telles personnes perdre si inutilement le temps, qu'il pouuoient bien mieux employer pour la deffense des Gaules, que tant de Barbares alloient inondans, ils vindrent à la fontaine de la verité d'Amour. Vous sçauiez quelle est la proprieté de ceste eau, & cõme elle declare par force les pensees plus secretes des Amants: car celuy qui y regarde dedans, y voit sa Maistresse, & s'il est aimé, il se voit aupres, & si elle en aime quelqu'autre, c'est la figure de celuy-là qui s'y voit. Or Clidaman fut le premier qui s'y preséta, il mit le genoüil en terre, baïsa le bord de la fontaine, & apres auoir supplié le Demon au lieu de luy estre plus fauorable qu'à Da-

mon, il se panche vn peu en dedans: incontinent Syl-
 uie s'y presète si belle & admirable, que l'Amât trans-
 porté se bailla pour luy baïser la main, mais son côtē-
 tement fut bien changé, quand il nè vid persône près
 d'elle. Il se retira fort troublé, apres y auoir demeuré
 quelque temps, & sans en vouloir dire autre chose, fit
 signe à Guyemants, qu'il y esprouuast sa fortune. Luy
 avec toutes les ceremonies requises ayant fait sa re-
 quette, ietta l'œil sur la fontaine: mais il fut traité cō-
 me Clidamã, parce que Syluie seule se presenta, brus-
 lant presque avec ses beaux yeùx l'onde qui sembloit
 rire autour d'elle. Tous deux estonnez de cette ren-
 cōtre, en demanderent la cause à ce Druyde, qui estoit
 tres-grãd magicien. Il respondit que c'estoit, d'autant
 que Syluie n'aimoit encore personne, comme n'estant
 point capable de pouuoir estre bruslee, mais de brus-
 ler seulement. Eux qui ne se pouuoient croire tant
 des fauorisez, parce qu'ils s'y estoient presentez sepa-
 rez, y retournerent tous deux ensemble: & quoy que
 l'vn & l'autre se panchast de diuers côstez: si est-cē
 que la Nymphē y aparut seule. Le Druyde en souffriāt
 les vint retirer, leur disant qu'ils creussent pour cer-
 tain n'estre point aimés, & que se pancher d'vn côsté
 & d'autre ne pouuoit représenter leur figure dās ceste
 eau: car il faut, disoit-il, que vōus scachiez, que tout
 ainsi que les autres eaux representent les corps qui
 luy sont deuant, celle-cy represente les esprits:

Or l'esprit qui n'est que la volōté, la memoire, & le
 iugement, lors qu'il aime, se trāsforme en la chose ay-
 mee: & c'est pourquoy lors que vous vous presentez
 icy, elle reçoit la figure de vostre esprit, & non pas de
 vostre corps, & vostre esprit estant changé en Siluie, il
 represente Siluie, & non pas vous: Que si Siluie vōus
 aimoit, elle seroit changee aussi biē en vous, que vous
 en

en elle : & ainsi représentât vostre esprit vous verriez Siluie, & voyât Siluie changee, comme ie vous ay dit, par cét Amour, vous vous verriez aussi. Climadā estoit demeuré fort attétif à ce discours, & considerant que la conclusiō estoit vne asseurāce de ce qu'il craignoit le plus, de colere mettant l'espee à la main, en frappa deux ou trois coups de toute sa force sur le marbre de la fontaine : mais son espee ayant au cōmencemēt resisté, en fin se rompit par le milieu, sans laisser pres- que marque de ses coups : & parce qu'il estoit resolu en toute façon de rompre la pierre, imitant en cela le chien en colere, qui mord le caillou que l'on luy iette, le Druyde luy fit entendre qu'il se trauailloit en vain, d'autant que cét enchantement ne pouuoit prendre fin par forcē : mais par extrēmité d'Amour : que toutesfois s'il vouloit le rendre inutile, il en sça- uoit le moien. Clidamā nourrissoit pour rareté dans de grandes cages de fer, deux Lyons, & deux Licor- nes, qu'il faisoit bien souuent combattre contre di- uerses sortes d'animaux. Or ce Druyde les luy deman- da pour gardes de ceste fontaine, & les enchanta de sorte, qu'encor qu'ils fussent mis en liberté, ils ne pouuoient abandonner l'entree de la grotte, sinon quand ils alloient chercher à viure : car en ce tēps-là, il n'y en demeuroit que deux, & depuis n'ont fait mal à personne qu'à ceux qui ont voulu essayer la fon- taine, mais ils assaillent ceux-là avec tant de furie, qu'il n'y a point d'apparence que l'on s'y hazarde, car les Lyons sont si grands & affreux, ont les ongles si longs & si trenchans, sont si legers & adroits, & si animez à ceste deffense, qu'ils font des effects in- croyables. D'autre costé les Licornes ont la corne si pointuē & si forte, qu'elles perceroient vn rocher, & heurtent avec tant de force, & de vistesse, qu'il n'y a
personne

personne qui les puisse euitier. Aussi tost que ceste garde fut ainſi diſpoſee, Clidaman & Guyemârs partirent ſi ſecrètement, qu'Amaliſ ny Syluie n'é ſceurét rien, qu'ils ne fuſſét deſia bié loing. Ils allerét trouuer Merroué & Childeric: car on nous a dit depuis, que ſe voyâts égalemēt traitez de l'Amour, ils voulurét eſſayer, ſi les larmes leur ſeroiét également fauorables. Ainſi, gentil Berger, nous auons perdu la cōmodité de ceste forêtaine, qui découuroit ſi bié les cachettes des pées trompeuſes, que ſi tous euſſent eſté comme Ligdamō, ils ne nous l'eufſét pas fait perdre: car lors que ie ſceus que Clidamā & Guyemâts ſ'y en alloiét, ie luy cōſeillay d'eſtre le tièrs, m'aſſeurât qu'il ſeroit plus favoriſé: mais il me fit vne telle reſponce. Belle Leonide, ie cōſeilleray touſiours à ceux qui ſont en doute de leur bien, ou de leur mal, qu'ils hazardét quelquesfois d'en ſçauoir la verité: mais ne ſeroit-ce folie à celuy qui n'a iamais peu conceuoir aucune eſperance de ce qu'il deſire, de rechercher vne plus ſeure cognoiſſance de ſon deſaſtre: Quant à moy ie ne ſuis point en doute, ſi la belle Syluie m'aime, ou non, ie n'en ſuis que trop aſſeuré, & quand ie voudray en ſçauoir d'auantage, ie ne le demâderay iamais qu'à ſes yeux, & à ſes actions. Depuis ce temps-là ſon affection eſt allé croiſſant tout ainſi que le feu où l'on met du bois: car c'eſt le propre de la pratique, de rendre ce qui plaiſt plus agreable, & ce qui ennuye plus ennuyeux: Et Dieu ſçait, comme ceste cruelle l'a touſiours traité. Le momēt eſt à venir, auquel elle ne l'a iamais voulu voir ſans deſdain, ou cruauté: & ne ſçay quant à moy, comme vn homme genereux a eu tant de patience, puis qu'en verité les offeſſes qu'elle luy a faites, tiennent pluſtoſt de l'outrage que de la rigueur.

Vn iour qu'il la rencontra qu'elle ſ'alloit prome-
ner

ner seule avec moy, parce qu'il a la voix fort agreable, & que ie le prieray de chanter, il dit tels vers:

CHANSON.

SVR VN DESIR.

QUEL est ce mal qui me travaille,
Et ne veut me donner loisir
De trouuer remede qui vaille?
Helas! c'est vn ardent desir,
Qui comme vn feu tousiours aspire
Au lieu plus haut & mal-aisé:
Car le bien que plus ie desire,
C'est celuy qui m'est refuse.

Ce desir eut dès sa naissance,
Et pour sa mere & pour sa sœur,
Vne temeraire esperance,
Qui presque le fit possesseur:
Mais comme le cœur d'une femme
N'est pas en amour arresté,
Le desir me demeure en l'ame,
Bien que l'esperoir m'en soit osté.

Mais si l'esperance est esteinte,
Pourquoy, Desir, t'efforces-tu
De faire vne plus grande atteinte?
C'est que tu n'as de la vertu,
Et comme elle est tousiours plus forte,
Et sans faueurs & sans appas,
Quoy que l'esperance soit morte,
Desir pourtant tu ne meurs pas.

Il n'eust point si tost acheué, que Syluie reprit ainsi : Hé ! dites moy, Ligdamon, puis que ie ne suis pas cause de vostre mal , pourquoy vous en prenez vous à moy ? C'est vostre desir que vous deuez accuser: car c'est luy qui vous travaille vainement. Le pas-

sionné Ligdamon respondit: Le desir est celuy certes qui me tourmente : mais ce n'est pas luy qui, en doit estre blasiné, c'est ce qui le fait naistre, ce sont les verus & les perfections de Siluie. Si les desirs, repliqua-
 » elle, ne sont desreglez, ils ne tourmentent point, &
 » s'ils sont desreglez, & qu'ils transportent au delà de
 » la raison, ils doiuent naistre d'autre objet que de la
 » vertu, & ne sont point vrayz enfans d'un tel pere, puis
 » qu'ils ne luy ressemblent point. Iusques icy, repondit
 » Ligdamon, ie n'ay point ouy dire que l'on desauoüast
 vn enfant pour ne ressembler à son pere: & toutesfois
 les extremes desirs ne sont point contre la raison: car
 n'est-il pas raisonnable de desirer toutes choses bon-
 » nes, selon le degré de leur bonté? & par ainsi vne ex-
 » treme beauté sera raisonnablement aimée en extre-
 » mité: que s'il les faut en quelque chose blasmer, on
 » ne scauroit dire qu'ils soyent contre raison: mais ou-
 » tre la raison. Cela suffit, repliqua ceste cruelle, ie ne
 suis point plus raisonnable que la raison: C'est pour-
 quoy ie ne veux aduoüer pour mien ce qui l'outre-
 passe. A ce mot, pour ne luy laisser le moyen de luy re-
 spondre, elle alla rencontrer quelques-vnes de ses
 compaignes qui nous auoyent suiues.

Vne fois qu'Amasis reuenoit de ce petit lieu de
 Môt brison, où la beauté des iardins & la solitude l'a-
 uoiēt plus lōg-tēps arrestee qu'elle ne pēsoit, la nuit
 la surprit en reuenant à Marcilly: Et parce que le soir
 estoit assez fraiz, ie luy allois demandant par les che-
 mins, expressement pour le faire parler deuant sa Mai-
 stresse, s'il ne sētoit point la fraischeur & l'humidité du
 serain. A quoy il me respondit, qu'il y auoit lōg-tēps,
 que le froid, ny le chaud exterieur ne luy pouuoient
 guiere faire de mal, & luy demandant pourquoy, &
 qu'elle estoit sa recepte: A l'un, me respōdit-il, j'oppos-

se mes desirs ardents, & à l'autre mon espoir gelé. Si cela est, luy repliquai-je soudain, d'où viét que ie vous oys si souuét dire que vous bruslez, & d'autrefois que vous gelés? Ah! me respondit il avec vn grād soupir, courtoise Nymphé, le mal dont ie me plains, ne me tourmente pas par dehors, c'est au dedans, & encores si profondemēt, que ie nay cachette en l'ame si reculee, où ie n'en ressente la douleur. Car il faut que vous sçachiez, qu'en tout autre, le feu, & le froid sont incompatibles ensemble: mais moy i'ay dans le cœur continuellemēt le feu allumé, & la froide glace, & en ressens sās soulagemēt la seule incōmodité. Syluie ne tarda plus lōguement à luy faire ressētir ses cruauitez accoustumees que insqu'à la fin de cette parole. Encores crois-je qu'elle ne luy dōna pas mesme du tout le loisir de la proferer, tant elle auoit d'enuie de luy faire espronuer ses pointures, veu que se tournāt vers moy, comme souffriant, elle dit, en panchant desdaigneusement la teste de son costé: O que Ligdamō est heureux d'auoir, & le chaud, & le froid quād il veur, pour le moins, il n'a pas dequoy se plaindre, n'y de ressentir beaucoup d'incommodités: car si la froideur de sō espoir le gele, qu'il se rechauffe en l'ardeur de ses desirs: que si ses desirs trop ardents le bruslent, qu'il se refroidisse aux glaçōs de ses espoirs. Il est biē necessaire, belle Siluie, respōdit Ligdamon, que i'vse de ce remede pour me maintenir; autrement il y a lōg temps que ie ne serois plus: mais c'est bien peu de soulagement à vn si grand feu. Tant s'en faut, la cognoissance de ces choses m'est vne nouuelle blesseure qui m'offense, d'autant plus qu'en la grādeur de mes desirs, ie cognoy leur impuissance, & en leur impuissance leur grādeur. Vous figurerez, repliqua la Nymphé, vostre mal tel que vous voudrez, si ne croiray ie

iamaïs que le froid eſtât ſi pres du chaud, & le chaud
 ſi pres du froid, l'un ny l'autre permette à ſon voiſin
 d'offenſer beaucoup. A la verité, reſpôdit Ligdamon,
 me faire bruſſer & geler en meſme téps, n'eſt pas vne
 des moindres merueilles qui procedent de vous: mais
 celle-cy eſt bié plus grande, que c'eſt de voſtre glace,
 que procede ma chaleur, & de ma chaleur voſtre glace.
 Mais il eſt encor plus merueilleux de voir qu'un hôte
 puiſſe auoir de ſemblables imaginations, adiouſta
 la Nymphe: car elles conçoûent des choſes tât impoſ-
 ſibles, que celui qui les croiroit, pourroit eſtre autant
 taxé de peu de iugemēt, que vous en les diſant, de peu
 de verité. L'aduouë, reſpondit-il, que mes imaginatiōs
 conçoûent des choſes du tout impoſſibles: mais cela
 procede de mon trop d'affection, & de voſtre trop de
 cruauté: & comme cela eſt vn de vos moindres effets,
 auſſi ce que vous me reprochez, n'eſt vn de mes
 moindres tourments. Je croy, adiouſta-elle, que vos
 „ tourmēt, & mes effets, ſont en leur plus grâde force
 „ en vos diſcours. Mal-aiſement reſpondit Ligdamon,
 „ pourroit-on bié dire ce qui ne ſe peut bien reſſentir.
 „ Mal-aiſemēt, repliqua la Nymphe, peuûent auoir cog-
 noiſſance le ſentimēt des vaines idées d'une malade
 imagination. Si la verité, adiouſta Ligdamon, n'accô-
 pagnoit ceſte imaginatiō, à peine aurois-je tât de be-
 ſoin de voſtre cōpaſſiō. Les hômes, reſpôdit la Nym-
 phe, fôt leurs trophées de noſtre hôte. Ne fiſſiez vous
 point mieux, reſpondit-il, les voſtres de noſtre perte? Je
 ne vis iamaïs repliqua Syluie, des perſonnes tant per-
 duës, qui ſe trouuaſſent ſi bien que vous faites tous.

Plus ie vous racôte des cruantez de ceſte Nymphe,
 & des patièces de Ligdamon, & plus il m'en reuiēt en
 la memoire. Quâd Clidamã s'en fut allé, cōme ie vous
 ay dit, Amâſis voulut luy enuoyer apres luy, la pluſ-
 part

part des ieunes Cheualiers de ceste contree, sous la charge de Lindamor, afin qu'il fust tenu de Meroué pour tel qu'il estoit. Entre autres Ligdamô côme trefgẽtil Cheualier, n'y fut point oublié: mais ceste cruelle ne voulut iamais luy dire adieu, feignãt de se trouuer mal: luy toutesfois qui ne s'en vouloit point aller sãs qu'elle lescent enquelquesorte, m'escriuit tels vers:

SVR VN DEPART:

A Mour, pourquoy puis que tu veux
Que ie brusle de tant de feux,
Faut-il que i'esloigne Madame?

Il luy respondis:

P Our faire en elle quelque effait,
Ne sçais-tu qu'en la cendre naist
Le Phenix qui meurt en la flamme.

Il eust esté trop heureux de ceste responce: mais ceste cruelle m'ayant trouué que i'escriuois, & ne voulant, ny luy faire du bien, ny permettre qu'autre luy en fit, me raut la plume à toute force de la main, me disant que les flatteries que ie faisois à Ligdamon, estoient cause de la continuation de ses folies, & qu'il auoit plus à se plaindre de moy, que d'elle. Pour la fin elle luy escriuit.

RESPONSE DE SYLVIE:

L E Phenix de la cendre sort,
Parce qu'en la flamme il est mort.
L'absence en l'Amour est mortelle,
Si la presence n'a rien peu,
Iamais par le froid n'est rompu
Le glaçon qu'un feu ne degelle,

Vous pouuez penser avec quel contentement il partit. Il fut fort à propos pour luy d'auoir accoustu-

me de longue main semblables coups, & qu'il se ref-
fouuint, que les deffaveurs qui partent de celles que
l'on sert, doiuent le plus souuét tenir lieu de faueurs.
Et me souuient que sur ce discours, il se disoit le plus
heureux Amât du monde puis que les ordinaires def-
faueurs qu'il receuoit de Syluie, ne pouuoïent le met-
tre en doute, qu'elle n'eust beaucoup de memoire de
luy, & qu'elle ne le recogneust pour son seruiteur, &
que puis qu'elle ne traittoit point de ceste sorte avec
les autres, qui ne luy estoient point particulièrement
affectionnez, il se faisoit croire que ceste monnoye
estoit celle, dont elle payoit ceux qui estoient à elle,
& que telle qu'elle estoit, il la falloir cherir, puis
qu'elle auoit ceste marque: & sur ce suiet il m'en-
uoya ces vers auant que partir:

S O N N E T.

ELle le veut ainsi ceste beauté supreme,
Que ce soit impossible, & non ce que ie puis,
Que luy fasse l'essay de ce que ie luy suis:
Et bien elle le veut, & ie le veux de mesme.

En fin elle verra que mon amour extreme,
En sa source ressemble à la source du puis.
Car plus elle voudra m'espuiser par ennuis,
Et plus elle verra qu'infiniment ie l'ayme.

La source qui produit ma belle affection,
Est celle-là sans plus de sa perfection,
Eternelle en effect, comme elle est eternelle.

Donc essays rigoureux de mon cruel destin,
Puisse incessamment, mon amour est sans fin,
Et plus vous puiserés, plus elle sera belle.

Leonide eust continué son discours, n'eust esté que
de loing elle vid venir Galathee, qui apres auoir de-
meuré lóguement seule, & ne pouuât plus lóg téps se
prier

priuer de la veüe du Berger, s'estoit habillée le micux à son aduātage, que son miroir luy auoit sçeu cōseiller, & s'en venoit sans autre compagnie que du petit Meril. Elle estoit belle & biē digne d'estre aimée d'un cœur qui n'eust point eü d'autre affection. En ce mesme tēps pour la cōfusion que l'eau auoit mise en l'estomach de Celadon, il se trouua fort mal : de sorte qu'à l'abord de la Nymphē, ils furēt contraints de se retirer, & le Berger peu apres se mit au liēt, où il demeura plusieurs iours tōbant & se relenānt de ce mal sans pouuoir être, ny bien malade, ny bien guery.



LE QUATRIESME LIVRE

DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.

GALATHEE, qui estoit atteinte à bon escient, tāt que la maladie de Celadon dura, ne bougea presque d'ordinaire d'aupres de son liēt, & quand elle estoit contrainte de s'en éloigner pour reposer, ou pour quelque autre affaire, elle y laissoit le plus souuent Leonide, à qui elle auoit donné charge de ne perdre vne seule occasion de faire entendre au Berger sa bonne volonté, croyant que par ce moyen elle luy feroit en fin esperer, ce que sa condition luy deffendoit. Et certes Leonide ne la trompoit nullement : car encōre qu'elle eust bien voulu que Lindamor eust esté satisfait, toutesfois elle qui attendoit tout son auancement de Galathée, n'auoit nul plus grand dessein que de luy complaire,

Mais Amour, qui se ioüe ordinairement de la prudence des Amans, & se plaist à conduire ses effects au rebours de leurs intentions, rendit par la conuersation du Berger. Leonide plus necessiteuse d'un qui parlait pour elle, qu'autre qui fust en la troupe : car l'ordinaire veuë de ce Berger, qui n'auoit faute de nuile de ces choses qui peuent faire aimer, luy fit recognoistre que la beauté a de trop secretes intelligences avec nostre ame pour la laisser si libremēt approcher de ses puissances, sans soupçon de trahison. Le Berger s'en apperceut assez tost, mais l'affection qu'il portoit à Astrée, encore qu'outragé, si indignemēt, ne vouloit luy
 ” permettre souffrir ceste amitié naissante avec patience.
 ” Cela fut cause qu'il se resolut de prendre cōgé de Galathee, dez qu'il commenceroit de se trouuer vn peu moins mal: mais aussitost qu'il luy en ouurit la bouche: Cômēt, luy dit-elle, Celadō, receuez-vous si mauuais traitement de moy, que vous yueillez partir de ceans auant que d'estre bien guery? Et lors qu'il luy respondit, que c'estoit de crainte de l'incōmoder, & qu'aussi pour ses affaires, il estoit cōtraint de retourner en son hameau, assseurer ses parents, & amis de sa santé: elle l'interrompit, disant: Non, Celadon, n'entrez point en doute que ie sois incommodée, pourueu que ie vous voye acommodé: & quant à vos affaires, & à vos amis, sans moy, de qui semble que la compagnie vous déplaise si fort, vous ne seriez pas en ceste peine, puis que desia vous ne seriez plus. Et me semble, que le plus grand affaire que vous ayez, c'est de satisfaire à l'obligation que vous m'avez, & que l'ingratitude ne sera pas petite, qui me refusera quelques moments de ceste vie, que vous tenez toute de moy. Et puis il ne faut desormais que vous tourniez plus les yeux sur chose si basse que vostre vie passée: il faut que vous
 lais

laissez vos hameaux , & vos troupeaux, pour ceux qui n'ôt pas les merites que vous avez , & qu'à l'aduenir vous leuiez les yeux à moy, qui puis, & veux faire pour vous, si vos aëtiôs ne m'en oîtët la volonté. Quoy que le Berger fit semblant de n'entendre ce discours , si le cōprint-il aysément, & dès lors éuita le plus qu'il luy fut possible , de parler à elle particulièrement. Mais le déplaisir que ceste vie luy rapportoit, estoit tel, que perdant presque patience, vn iour que Leonide l'oyâr soupirer, luy en demanda l'occasion, puis qu'il estoit en lieu où l'on ne desiroit rien, que son cōtèntemët, il luy respondit: Belle Nimphe, entre tous les plus miserables, ie me puis dire le plus rigoureuxmët traité de ma fortune: car pour le moins ceux qui ont du mal ont aussi permission de s'ë douloir, & ont soulagemët d'estre plaints: mais moy ie ne l'ose faire, d'autât que mon malheur vient couuert du masque de son contraire: & cela est cause qu'au lieu d'estre plaint, ie suis plustost blasmé pour homme de peu de iugement: que si vous & Galathee sçauiez quels sôt les amers absinthés, dõt ie suis nourry en ce lieu heureux à la verité pour tout autre que pour moy, ie m'asseure que vous auriez pitié de ma vie. Et que faut-il, dit-elle, pour vous soulager? Pour ceste heure, luy dit-il, il ne me faut que la permission de m'en aller. Voulez-vous, repliqua la Nimphe, que i'ë parle à Galathee? Le vous en requiers, respōdit-il, par tout ce que vous aimez le plus. Ce sera donc par vous, dit la Nimphe, en rougissant: & sans tourner la teste vers luy elle sortit de la chābre pour aller où estoit Galathee, qu'elle treuua toute seule dās le iardin , & qui desia commençoit de soupçonner qu'il y eust de l'Amour du costé de Leonide, luy sēblāt qu'elle n'anāçoit riē en la charge qu'elle luy auoit donnée, quoy qu'elle ne bougeast presque de tout le iour

d'aupres de luy, parce que sçachant combiẽ les armes de la beauté du Berger estoient trenchantes, elle iugea bien qu'il en pouuoit blesser aussi bien deux, cõme vne. Toutesfois estât contrainte de passer par ses mains, elle taschoit de se detromper le plus qui luy estoit possible. Et ainsi continuoit cõsieurs enuers la Nymphes le mesme visage qu'elle auoit accoustumẽ, & lors qu'elle la veid venir à elle, elle s'auãça pour s'enquerir cõme se portoit le Berger: & ayãt sceu qu'il estoit au mesme estat qu'elle l'auoit laissẽ, elle se remit au promenoir: & apres auoir fait quelque pas sans parler, elle se tourna vers la Nymphes, & luy dit: Mais dites moy, Leonide, fut-il iamais vn hõme plus insensible que Celadon, puis que ny mes actiõs, ny vos persuasions ne luy peuẽt donner ressentimẽt de ce qu'il me doit rendre? Quant à moy, respondit Leonide, ie l'accuse plustost de peu d'esprit, & de faute de courage, que non point de ressentimẽt, car i'ay opinion qu'il n'a pas le iugemẽt de recognoistre à quoy tendent vos actiõs: que s'il recognoist mes paroles, il n'a pas le courage de pretendre si haut: & ainsi autãt que l'aimant de vos perfections & de vos faueurs le peut esleuer à vous, autãt la pesanteur de son peu de merites, & de sa condition le rabaisse: mais il ne faut point trouuer cela estrange, puisque les pommiers portent des pommes, & les chesnes des glans: car chaque chose produit selon son naturel. Aussi que pouuez vous esperer, que produise le courage d'un villageois, que des desseins d'un ame ville, & rabaissee? Le croy bien respõdit Galathee, que la grande difference de nos conditions luy pourroient donner beaucoup de respect: mais ie ne puis penser s'il recognoist ceste difference, qu'il n'ait assez d'esprit, pour iuger à quelle fin ie le traite avec tant de douceurs, si ce n'est qu'il soit desia tant enga-

gé enuers ceste Astree, qu'il ne s'en puisse plus retirer. Assurez vous, Madame, repliqua Leonide, que ce n'est point respect, mais sottise, qui le red ainsi mesconnoissant: car ie veux bien aduouër, come vous sçavez, qu'asseurement il est vray qu'il aime Astree, mais s'il auoit du iugement, ne la mespriseroit-il pas pour vous, qui meritez sans cõparaison, beaucoup d'auantage: & toutes fois il est si mal-aduisé, qu'à tous les coups que ie luy parle de vous, il ne me respond qu'avec les regrets de l'éloignement de son Astree, qu'il represente avec tât de desplaisirs, que l'on iugeroit que le seiour qu'il fait ceãs, luy est infinimēt ennuyeux. Et ce matin mesme l'oyāt soupirer, ie luy en ay demandé la cause: il m'a fait des respõses qui émouueroiēt des pierres à pitié, & enfin la conclusion a esté, que ie vous requisse qu'il s'en peust aller. Ouy, repliqua Galathee rouge de colere, & ne pouuāt dissimuler sa ialousie, confessez, verité, Leonide, il vous a esmeuë. Il est vray, Madame, il m'a émeuë de pitié, & me sēble, puis qu'il a tât d'enuie de s'en aller que vo⁹ ne deuez point le retenir par force: car l'Amour n'entre iamais dās vn cœur à coups de fouët. Je n'entends pas repliqua Galathee, qu'il vous ait esmeue de pitié, mais n'en parlons plus, peut-estre quand il sera bien sain, ressentira-il aussi tost les effects, du despit qu'il a fait naistre en moy, que ceux de l'Amour qu'il a produits en vous: cependant pour parler franchement, qu'il se resoluë de ne partir point d'icy à sa volonté, mais à la mienne. Leonide voulut respondre: mais la Nymphe l'interrompit. Or sus, Leonide, luy dit-elle, c'est assez, contentez-vous que ie n'en dis pas d'auantage, allez seulement, ma resolution est celle-là. Ainsi Leonide fut contrainte de se taire, & de s'en aller, ressentāt de telle sorte ceste iniure, qu'elle resolut dès lors de se retirer chez Adamas, son oncle, & ne receuoir iamais plus le

soucy des secrets de Galathée: qui en mesme temps appella Syluie qui se promenoit en vn autre allée, toute seule, à qui, cōtre son dessein, elle ne peut s'empescher, en se plaignant de Leonide, de faire sçauoir ce que iusques alors elle luy auoit caché: mais Syluie, encore que ieune, toutesfois pleine de beaucoup de iugemēt pour s'accōmoder toutes choses, tascha d'excuser Leonide au mieux qu'il luy fut possible, iugeant bien que si sa compagne se despitait, & que ces choses vinsēt à estre sceues, elles ne pouuoient que rapporter beaucoup de hōte à sa maistresse. Et c'est pourquoy elle luy dit apres plusieurs autres propos: Vous sçauiez biē, Madame, que iamais vous ne m'avez rien descouuert de cest affaire, & toutesfois ie vous en diray de telles particularitez, que vous ne m'ē iugerez pas tant ignorante, comme ie le vous ay fait paroistre, mais mō humeur n'est pas de m'ētremettre aux choses où ie ne suis point appelée. Il y a desia quelque tēps, que voyant ma compagne si assiduē aupres de Celadon, ie soupçonnois que l'Amour en fūt cause, & non pas la compassion de son mal, & parce que c'est chose qui nous touche à toutes, ie me resolus auāt que de luy en parler, d'en estre bien asseuree, & dès lors i'espiai ses actions de plus pres que de coustume, & fis tāt qu'auant-hier ie me mis en la ruelle du liēt du Berger, cependāt qu'il dormoit, & peu apres Leonide entra, quien poussāt la porte, l'esueillā sās y pēser: & apres plusieurs discours cōmuns, elle vint à parler de l'amitiē qu'il auoit portee à la Bergere Astree, & Astree à luy. Mais, dit elle croyez moy, Berger, que ce n'est riē, au prix de l'affectiō que Galathee vous porte. A moy, dit-il? Ouy, à vous, repliqua Leonide, & n'en faites point tāt l'estonné, vous sçauiez combien de fois ie le vous ay dit, encor est-elle plus grande que mes paroles. Belle Nymphe, respōdit le Berger, ie ne

nemérite, ny ne croy tât de bõ-heur: aussi quel seroit sô
desein enuers, moy, qui suis né Berger, & qui veut
viure & mourir tel. Vostre naissance, reprit ma com-
paigne, ne peut estre que grande, puis qu'elle a donné
cõmencemēt à tant de perfections. O Leonide, respõ-
dit alors le Berger, vos paroles sôt pleines de mocque-
rie: mais quãd elles seroient veritables, auez-vous o-
piniõ que ie ne sçache qui est Galathee, & qui ie suis? Si
fais certes, belle Nmyphe: & sçay fort bien mesurer ma
petitesse, & sa grandeur à l'aulne du deuoir. Voire, res-
põdit Leonide, péséz-vous qu'Amour se serue de mes-
mes mesures, que les hõmes: cela est bõ pour ceux qui
veulent vendre ou acheter, mais ne sçauéz vous pas
que les dons ne se mesurent point, & Amour n'estant
rien qu'un don, pourquoy le voudriez vous reduire à
l'aulne du deuoir? Ne doutez plus, de ce que ie vous
dis, & pour ne mãquer à vostre deuoir, rêdez luy au-
tant, & d'Amour, & d'affection, qu'elle vous en donne.
Ie vous iure, Madame, que iusques alors ie m'estois
figuree que Leonide parloit pour elle mesme, & ne faut
point que i'en mente: du commencement ce discours
m'estonna, mais despuis voyant avec combien de dis-
cretion vos actions estoient conduites, ie louay beau-
coup la puisãce que vous auiez sur elles, sçachãt bien
qu'il est plus difficile de cõmander absolument à soy-
mesme, qu'à tout autre. Ma mignonne, respondit Ga-
lathee, si vous sçauiez l'occasiõ que i'ay de rechercher
l'amitié de Celadon, vous loüeriez & cõseilleriez ce
mesme dessein: car vous souuient-il de ce Druyde qui
nous predict nostre fortune? I'en ay bonne memoire,
respondit-elle, il n'y a pas fort long temps. Vous sçau-
ez, continua Galathee, combien de choses veritables
il vous a predites, & à Leonide aussi: Or sçachez que
de mesme il m'a asseuree, que si i'espousois iamais au-
tre

re que Celadō, ie serois la plus mal-heureuse persōne de la terre: vous sēble-t'il qu'ayant tāt de preuues de la verité de ses predictiōs, ie doie me spriser celle-cy, qui me touche si fort? Et c'est pourquoy ie trouuois si mauuais que Leonide eust esté si mal aduisee, que de marcher sur mes pas, luy en ayant fait ceste mesme declaratiō. Madame, respōdit Siluie, n'ētrez nullemēt en ceste doute: car en verité, ie ne vous ments point, & me semble que vous ne deuez la dēpiter d'auātage, de peur qu'en se plaignāt elle ne descouure ce dessein à quelque autre. M'amie, repōdit Galathee, en l'ēbrassant, ie ne doute point de ce don vous m'auiez assēuree, & vous promets, que ie me conduiray, enuers Leonide, ainsi que vous m'auiez conseillēe.

Cepēdāt qu'elles discouroiēt ainsi, Leonide alla retrouuer Celadon, auquel elle racōta de mot à mot les propos que Galathée & elle auoiēt eus sur son suiet, & qu'il pouuoit se resoudre, que le lieu où il estoit, auoit apparēce d'une libre demeure: mais que veritablemēt c'estoit vne prisō. Ce qui le toucha si viuement qu'au lieu que sō mal n'alloit que traināt, il deuint si violēt, que le soir mesme la fiēre le reprit, si ardāte que Galathee l'estant allē voir, & le trouuāt si fort empiré, entra fort en doute de sa vie, & plus encore, quand le lēdemain son mal se rēdant tousiours plus grand, il leur euanoüit deux ou trois fois entre les bras. Et quoy que ces Nimphes ne l'esloignassēt iamais de plus loin que l'une au cheuet, & l'autre aux pieds de sō liēt, sās prendre autre repos que celui que par des sommeils interrōpus, le sommeil extreme leur alloit quelques-fois dérobat, si est ce qu'il estoit tres-mal secouru, n'y ayant en ce lieu aucune cōmodité pour vn malade, & n'osāt en faire venir d'ailleurs, de peur d'estre descouuertes. Si bien que le Berger courut vne grāde fortune

ne de sa vie,& telle qu'un soir il se trouua en si grâde extremité,que les Nimphes le tindrēt pour mort:mais en fin il reuint à foy,& peu apres fit vne tres-grande perte de sang,qui l'affoiblit, de sorte qu'il voulut reposer.Cela fut cause que les Nimphes le laisserēt seul avec Meril,& s'estans retirees,Silue toute effrayee de cest accidēt,s'adresāt à Galathee luy dit:Il me semble Madame,que vous estes pour entrer en vne grâde cōfusiō,si vous n'y mettez quelque ordre:iugez en quelle peine vo'seriez,si ce Berger se perdoit entre vos mains a faute de secours.Helas!dit la Nimphe,dés l'accroisse-mēt de sō mal i'ay biē cōsidéré ce que vous dites,mais quel remede y a t'il? Nous sōmes icy entieremēt des-pourueuës de ce qui luy est necessaire,& d'ē auoir d'ail-leurs,quād il y iroit de ma vie,ie ne le voudrois pas faire, pour la crainte que i'ay,que l'on le sçache ceās. Leonide,que l'affection faisoit parler plus resolumēt que Silue,luy dit:Madame,ces craintes sōt fort bōnes, en ce qui ne touche point la vie de persōne:mais où il y en va,il ne faut point estre tāt cōsideree,ou biē pre-uoir les autres incōueniēs qui en peuuent naistre.Si ce Berger meurt,auetz vous opiniō que sa mort demeure sans estre sceuë,quand ce ne seroit que pour punitiō, il faut que vous croyez que le Ciel mesme le descou-urirōit:mais prenons toutes choses au pis, & qu'on sçache que ce Berger est ceans, & quoy pour cela?ne pourrez-vous pas couvrir vostre dessein de celuy de la compassion, à laquelle nostre naturel nous incli-ne toutes? & toutesfois s'il vous plaist de vous re-poser de cest affaire sur moy, ie m'assure de le con-duire si discrettement,que personne n'en descouurira rien:car, Madame,i'ay,comme vous sçaez, mon on-cle Adamas,Prince des Druydes de ceste cōtrée, à qui nul des secrets de nature, ny des vertus des herbes

ne peut estre cachee:il est hōme plein de discretiō,& iugement , ie ſçay qu'il a particuliere inclination à vous faire ſeruice:ſi vous l'employez en ceſte occaſiō, ie tiés pour certain que le tout reuſſira à voſtre cōtētement.Galathee demeura quelque temps ſās reſpondre:mais Siluie qui voyoit que c'eſtoit le meilleur expediēt & preuoyoit que par le moyē du ſage Adamas, elle diuertiroit Galathee de ceſte honteuſe, vie, reſpōdit aſſez promptemēt, que ceſte voye luy ſembloit la plus aſſeuree. A quoy Galathee cōſentit, n'en pouuāt eſlire vne meilleure. Il reſte, reprit Leonide, de ſçauoir, Madame, à fin que ie n'outrepāſſe voſtre cōmandement, que c'eſt que vous voulez que ie die, ou que ie taife à Adamas? Il n'y a rien, reſpōdit Siluie, voyāt que Galathee demeueroit interdire, qui oblige tāt à ſe taire, que de faire paroître vne entiere fiance:ny rien au contraire qui diſpenſe plus à parler que la meſſiāce recognē. De ſorte qu'il me ſemble pour rēdre Adamas ſecret, qu'il luy faut dire auāt qu'il viēne, tout ce qu'il pourra deſcouurir quand il ſera icy. Ie ſuis, reſpondit Galathee, tāt hors de moy, qu'à peine ſçay-ie ce que ie dis. C'eſt pourquoy ie temets toute choſe à voſtre diſcretion. Ainſi partit Leonide avec deſſein, quoy que la nūict fuſt au commencement fort obſcure, de ne s'arreſter qu'elle ne fuſt chez ſon oncle , de qui la demeure eſtoit ſur le panchant de la montagne de Marcilly, aſſez pres des Veſtalles & Druydes de Laigneu:mais ſon voyage fut beaucoup plus long qu'elle ne ſe penſoit, car arriuant ſur la pointe du iour, elle ſceut qu'il eſtoit allē à Feurs, & qu'il n'en reuiēdroit de deux , ou trois iours : qui fut cauſe que ſans s'y arreſter beaucoup , elle en prit le chemin, tant laſſé toutesſoīs, que n'eũſt eſté le deſir de la gueriſon du Berger, qui ne luy donnoit nul repos, ſans doute elle

euſt

eust attendu Adamas chez luy, où elle ne fit que se reposer enuiron vne demie heure, parce que n'estant accoustumée à ce traual, elle le trouuoit fort difficile, & lors qu'il luy sembla de s'estre assez refraichie, elle partit seule cōme elle y estoit venuë. Mais à peine auoit-elle fait vne lieüe, qu'elle vid venir de loin par le mesme chemin qu'elle auoit fait vne Nimphe toute seule, que peu apres elle cogneut pour estre Syluie: ceste rencōtre ne luy dōna pas vn petit sursaut, croyant que elle luyvint annoncer la mort de Celadō, mais ce fust tout au cōtraire: car elle sceut par elle, que depuis son depart il auoit fort bien reposé, & qu'à son resueil il s'estoit trouué sans fieure: qu'à ceste occasiō Galathee l'auoit fait incōtinēt partir pour la r'attraper, afin de l'en aduertir, & de luy dire que le Berger estant en si bon estar, il n'estoit pas de besoin d'amener Adamas, ny de luy decouurir leurs affaires. Il seroit bien malaisé de représenter quel fut le cōtētemēt de Leonide, oyāt la guerisō du Berger qu'elle aimoit. Et apres en auoir loué Dieu, elle dit à sa compagne. Puis ma sœur, que ie recognois suiuant les discours que vous me tenez, que Galathee ne vous a point celé le desscin que elle a touchant ce Berger, il faut que ie vous en parle franchement, & que ie vous die, que ceste sorte de vie me deplait infiniment, & que ie la trouue fort hôteuse, & pour elle, & pour nous: car elle en est tellement passionnée, que quelque mespris que ce Berger fasse d'elle, elle ne s'en peut distraire, & a tellement deuant les yeux les prediCTIONS d'vn certain Druyde, qu'elle croit tout son bon-heur dependre de cest Amour, & c'est le bō que suiuant l'humeur des Amans, elle iuge Celadon tant aimable, qu'elle croit chacun le deuoir aymer autant qu'elle, comme si tous le voyoiēt de ses mesmes yeux: & c'est là mō grief: car elle est deuenue

si ialouse de moy, qu'à peine me peut elle souffrir aupres de luy. Or ma sœur, si ceste vie vient à se sçauoir, cōme il n'é faut point douter, puis qu'il n'y a rien de si secret qui ne se descouure, iugez que c'est qu'on dira de nous, & quelle opinion nous aurios de quelqu'autre, à qui sēblable chose fut arriuee, i'ay fait tout ce qui m'a esté possible pour l'en distraire : mais ç'a esté sans effect: C'est pourquoy ie suis resoluë de la laisser aimer, puis qu'elle veut aimer, pourueu que ce ne soit point à nos despēs. Je vous fais tout ce discours, pour vous dire qu'il me sēbleroit tres-à propos, d'y chercher quelque bon remede, & que ie ne voy point vn moyen plus aisé, que par l'entremise de mō oncle, qui en viendra bien à bout par son conseil, & par sa prudence. Ma sœur, respondit Syluie, ie louë infiniment vostre dessein, & pour vous donner commodité de cōduire Adamas vers elle, ie m'en retourneray d'icy, & diray que i'ay esté chez Adamas, & que ie n'ay trouué, ny vous, ny luy. Il sera dōc à propos, respōdir Leonide, que nous allions nous reposer dans quelque buisson, afin qu'il sēble que vous m'ayez cherchee plus longtemps, aussi biē suis ie si lassé qu'il faut que ie dorme vn peu, si ie veux acheuer mon voyage. Allons, ma sœur, repliqua Siluie, & croyez que vous ne faites peu pour vous, d'oster Celadon d'entre nous: car ie preuoy bien à l'humeur de Galathée, qu'avec le tēps il vous rapporteroit beaucoup de desplaisir. A ce mot elles se prirēt par la main, & regardāt où elles pourroient passer vne partie du iour elles virent vn lieu de l'autre costé de Lignon, qui leur sēbla si à propos, que passant sur le pōt de la Boteresse, & laissant Bonlieu seiour des Druides & Vestales à main gauche, & descédant le lōg de la riuiera, elles vindrēt se mettre dedās vn gros buisō qui estoit tout ioignāt le grād chemin, de qui l'espaisseur rēdoit en tout tēps vn agreable seiour, où apres

auoir choisi l'endroit le plus couuert,elles s'endormirēt l'vne aupres de l'autre.Et cepēdant qu'elles reposoient,Astrée,Diane,& Philis vindrent de fortune cōduire leurs troupeaux en ce mesme lieu,& sans veoir les Nymphes,s'assirent aupres d'elles,& parce que les amitez qui naissent en la mauuaise fortune sont bien plus estroittes & serrees,que celles qui se conçoient dans le bon-heur:Diane qui s'estoit liée d'amitié avec Astrée & Philis, depuis le defastre de Celadon , leur portoit tāt de bonne volonté,& elles à elle,que presque de tout le iour elles ne s'abandonnoient:& certes Astrée auoit bien besoin de cōsolation puis que presque au mesme tēps elle perdit Alcé , & Hippolyte ses pere,& mere:Hippolite pour la frayeur qu'elle eut de la perte d'Astrée, lors qu'elle rōba dedans l'eau & Alcé pour le desplaisir de la perte de sa chere cōpagne:qui toutefois fut à Astrée vn foible soulagemēt, pouuant plaindre la perte de Celadō sous la couuerture de celle de sō pere,& de sa mere:& cōme ie vous ay dit,Diane, fille de la sage Bellinde,pour ne māquer au deuoir de voisinage l'allant plusieurs fois visiter, trouua son humeur si agreable,& Astrée la sienne,& Philis celle de toutes deux,qu'elles se iurerēt ensēble vne si estroite amitié, que iamais depuis elles ne se separerent:& ce iour auoit esté le premier,qu'Astrée estoit sortie de sa cabane. De sorte que les deux fidelles cōpagnes se trouuerent avec elle , mais elle ne fust plustost assise, qu'elle n'aperceut de loin Semire,qui la venoit trouuer.Ce Berger auoit esté long-temps amoureux d'Astrée,& ayant recogneu qu'elle aimoit Celadon, il auoit esté cause de leur mauuais mesnage,s'estant persuadé qu'ayant chassé Celadon , il obtiendrait aisément son lieu:il s'en venoit la trouuer, afin de cōmēcer sō dessein:mais il fut fort deceu:Car Astrée ayant

recongneu sa finesse, conceut vne haine si grande contre luy, qu'aussi-tost qu'elle l'apperceut, se mettant la main sur les yeux, pour ne le veoir, elle pria Philis de luy dire de sa part, qu'il ne se presentast iamais à elle: & ces paroles furent proferees avec vn certain changement de visage, & d'une si grãde vehemence, que ses compagnes y recongneurēt biē vne tres-grãde animosité, qui fit auācer plus prōptemēt Philis vers le Berger. Quand il ouyt ce message, il demeura tellement cōfus en sa pēsee, qu'il sēbloit estre immobile. Enfin vaincu & contraint par la cognoissance de son erreur, il luy dit: Discrette Philis, i'aduouē que le ciel est iuste, de me donner plus d'ennuy qu'un cœur n'est capable de supporter: puis qu'encore peut-il esgaler son chastimēt à mō offencé, ayāt esté cause de faire rōpre la plus belle & la plus entiere amitié qui ait iamais esté. Mais afin que les Dieux ne me punissent point plus rigoureusement, dites à ceste belle Bergere, que ie demande pardon, & à elle, & aux cendres de Celadon, l'asseurāt que l'extreme affectiō que ie lui ay portée, a sās plus esté la cause de ceste sāté: que loin d'elle, & de ses yeux, à bon droit courroucez, i'iray plaignant toute ma vie. A ce mot il s'en alla tant desolé que son repētir toucha Philis de quelque pitié. Et estāt reuenue vers ses compagnes, leur redit ce que le Berger auoit respondū. Helas! ma sœur dit Astree, i'ay plus d'occasion de fuyr ce meschant, que ie n'ay pas de pleurer: iugez par là, si ie le dois faire, c'est luy sans plus qui est cause de tout mon ennuy. Cōment, ma sœur, dit-elle, Semite est cause de vostre ennuy? A-t'il tant de puissance sur vous: si i'osois vous racōter sa meschanceté, dit Astrée, & mō imprudence, vous diriez qu'il a vsé de plus grand artifice, que l'esprit le plus cauteleux sçauroit iamais inuenter. Diane qui recongneut que c'estoit à son occasion

casion qu'elle n'en parloit pas plus clairement à Philis, pour n'y auoir encore que 8. ou dix iours qu'elles se hantoient si familièrement, leur dit, que ce n'estoit pas son dessein de leur apporter de la contrainte. Et vous belle Bergère, dit-elle se tournant vers la triste Astrée, me donnerez occasion de croire, que vous ne m'aiméz pas, si vous vſez moins librement enuers moy, que enuers Philis, puis qu'encore qu'il n'y ait pas si long temps, que i'ay le bien de vostre conuersation, si ne deuez-vous moins estre asseuree de mon affection que de la sienne. Philis alors luy respondit: Je m'asseure qu'Astree parlera tousiours deuant vous aussi franchement que deuant elle-mesme, son humeur n'estât pas, d'estre amie à moitié: & depuis qu'elle s'est iuree telle, il n'y a plus de cachette en son ame. Il est certain, continua Astrée, & ce qui m'empesche d'en parler d'auantage, ce n'est seulement que remettre le fer dans vne playe, ne sert qu'à l'enuenimer. Si est-ce, repliqua Diane, qu'il faut bien souuent vſer du fer pour le guerir: & quant a moy, il me semble que de dire librement son mal à vne amie, c'est luy en remettre vne partie: & si i'osois vous en prier, ce me seroit vne tres-grande satisfaction, de ſçauoir qu'elle a esté vostre vie tout ainsi que ie ne feray iamais difficulté de vous raconter la mienne, quand vous en aurez la curiosité. Puis que vous le voulez ainsi, respondit Astree, & que vous auez agreable de participer à mes ennuis: ie veux donc que par apres vous me fassiez part de vos contentements, & que cependant vous me permettiez d'vſer de briefueté en ce discours, que vous desirez ſçauoir de moy: aussi bien vne histoire si mal-heureuse que la mienne, ne peut plaire que pour estre courte. Et s'estant toutes trois assises en rond, elle reprit la parole de ceste sorte;

HISTOIRE D'ASTREE ET PHILLES.

CEux qui pensoient que les amitez,& les haines passassent de pere en fils, s'ils sçauoient qu'elle a esté la fortune de Celadon, & de moy, aduoueroient sans doute qu'ils se sont bien fort trompez. Car, belle Diane, ie croy, que vous auez souuét ouy dire la vieille inimitié d'entre Alcé, & Hippolite mes pere&mere, & Alcippe & Amarillis, pere & mere de Celadô: leur haine les ayant accompagnez iusques au cercueil, qui a esté causé de tant de troubles entre les Bergers de ceste contrée que ie m'asseure qu'il n'y a personne qui l'ignore le long des riués du cruel & diffamé Lignô. Et toutesfois il sembla qu'Amour pour monstrier sa puissance, voulut expressement de personnes tant ennemies envnir deux si estroitement, que rien n'en peut rôpre les liens que la mort. Car à peine Celadon auoit atteint l'age de 14. ou 15. ans, & moy de 12. ou treize, qu'en vne assemblée qui se faisoit au Temple de Venus qui est sur le haut de ce mont, releué dans la plaine, vis à vis de Mont-Suc, à vne lieuë du chasteau de Montbrison, ce ieune Berger me vid, & comme il m'a raconté depuis, il en auoit conceu le desir, long-téps auparauant par le rapport que l'on luy auoit faict de moy. Mais l'empeschement que ie vous ay dict de nos peres luy en auoit osté les moyens, & faut que i'aduouë, que ie ne croy pas qu'il en eust plus de volonté que moy: Car ie ne sçay pourquoy lors que i'oyois parler de luy, le cœeur me tréssailloit en l'estomach: si ce n'est que ce fut vn presage des troubles que depuis sont arriuez à son occasion. Or soudain qu'il me veid ie ne sçay comment il trouua suiet d'Amour, en moy, tant y a que depuis cetéps il se resolut de m'aimer, &
de

de me seruir,& sembla qu'à ceste premiere veüe nous fussions l'un & l'autre sur le point qu'il nous falloit aimer: puis qu'aussi-tost qu'on me dit que c'estoit le fils d'Alcippe, ie ressentis vn certain changement en moy, qui n'estoit pas ordinaire, & deslors toutes les actions cōmencerent à me plaire, & à me sembler beaucoup plus agreablesque de tous ces autres ieunes Bergers de son aage:& parce qu'il n'osoit encores s'approcher de moy,& que la parole luy estoit interdite, ses regards, par leurs allees,& venuës, me parlerent si souvent, qu'enfin ie recogneus qu'il auoit enuie de m'ē dire d'aduantage,& de fait en vn bal qui se tenoit au pied de la montagne sous des vieux ormes, qui rēdent vn agreable ombrage, il vſa de tant d'artifice, que sans m'ē prēdre garde, & mōstrans que c'estoit par mesgarde, il se trouua au dessous de ma main. Quāt à moy ie ne fis point sēblant de le cognoistre, & traittois avec luy, cōme avec tous les autres. Luy au contraire en me prenant la main, baissa la teste, de sorte que faisant sēblant de baiser sa main, ie sentis sur la mienne sa bouche:cēt acte me fit mōter la rougeur au visage, & feignant de n'y prēdre garde, ie tournay la teste de l'autre costé, cōme attentiuē au brāle que nous dansions. Cela fut cause qu'il demeura quelque tēps sans parler à moy, ne ſçachant comme ie crois, par où il deuoit cōmencer:enfin ne voulant perdre ceste occasion qu'il auoit si long-temps recherchē, il s'auança deuant moy, & parla à l'oreille de Corilas, qui me conduisoit à ce bal, si haut(feignāt toutefois de le dire bas) que i'ouys tels mots:Pleust à Dieu, Corilas, que la querelle des peres de ceste Bergere, & de moy, eust à se demesler entre nous deux:& lors il se retira en sa place,& Corilas uy respōdit assez haut:Ne faites point ce souhait, Ce adon:car peut-estre ne souhaitterez-vous iamais riē

de si dangereux. Quelque hazard qu'il y ait (respondit Celadon tout haut) ie ne me desdiray iamais de ce que ie vous ay dit, & en deüssé ie donner le cœur pour gage. En semblables promesses, repliqua Corilas, on n'offre iamais vne moindre asseurâce que celle-là, & toutefois il y en a fort peu, qui quelque temps apres ne s'é desdiét. Quicóque, adiousta le Berger fera difficulté de courre la fortune dont vous me menacez, ie le croiray pour homme de peu de courage. C'est vertu, respódit Corilas, d'estre courageux: mais c'est vne folie aussi d'estre temeraire. A la preuue, repliqua Celadon, on cognoistra quel ie suis: & cepédant ie vous promets encore vn coup, que ie ne m'é desdiray iamais. Et parce que ie faisois sèblant de ne prendre garde à leurs discours, adressant sa parole à moy, il me dit: Et vo^z belle Bergere, quelle opinió en auez-vo^z? Je ne sçay luy respondis-je, de quoy vous parlez. Il ma dit, reprit Corilas, que pour tirer vn grand bien d'un grád mal, il voudroit que la haine de vos peres fut changée en amour entre les enfãs. Cómét respódis-je, faisát sèblát de ne le conoistre pas, estes-vous fils d'Alcipe? & m'ayát respódu qu'ouy, & de plus mó seruiteur: Il me sèble, luy dis-je, qu'il eust esté plus à propos, que vous vous fussiez mis aupres de quelqu'autre, qui eust eu plus d'occasion de l'auoir agreable que moy. I'ay bié ouy dire, repliqua Celadon, que les Dieux punissent les erreurs des peres sur les enfans: mais entre les hommes, cela n'a iamais esté accoustumé: ce n'est pas qu'il ne doie estre permis à vostre beauté, qui est diuine, d'vser des mesmes priuileges des Dieux: mais si cela est vous deuez aussi côme eux le pardó quád on le vous demáde. Est-ce ainsi. Berger, interrópit Corilas, que vo^z cómécez vostre cóbat en criát merci? En tel cóbat, respondit-il, estre vaincu c'est vne espece de victoire, & quant

quant à moy ie le veux bien estre , pourueu qu'elle en vueille la depouille. Ie croy qu'ils eussent plus longuement cōtinué leur discours, si le brâle eust duré d'auantage: mais la fin nous separa, & chacun reprit sa place.

Quelque tēps apres on cōmença de proposer le prix aux diuers exercices qu'on auoit accoustumé de faire, comme de luitter, de courre, de sauter, & de ietter la barre, ausquels Celadon pour estre trop ieune , ne fut receu qu'à celuy de la course, dont il eut le prix, qui estoit vne guirlâde de diuerses fleurs, qui luy fut mise sur la teste par toute l'assemblée , avec beaucoup de loüage, qu'estânt si ieune il eust vaincu tât d'autres Bergers. Luy sâs beaucoup sōger en soy-mesme, se l'ostât me la vint poser sur les cheueux, me disant assez bas: Voicy qui reconferme ce que ie vous ay dit. Ie fus si surprise que ie ne peux luy respōdre, & n'eust esté Artemis, vostre mere, Phillis, ie la luy eusse rēduë, nō pas que venât de sa main elle ne me fut fort agreable: mais parce que ie craignois qu'Alcé, & Hippolyte le trouuassēt mauuais. Toutefois Artemis, qui desiroit plustost d'assoupir que de rallumer ces vieilles inimitiez, me cōmâda de la receuoir, & de l'en remercier: ce que ie fis si froidement, que chacū iugea biē, que ce n'auoit esté que par l'ordōnance de ma tante. Tout ce iour se passa de ceste sorte, & le lendemain aussi , sans que le ieune Berger perdit vne seule commodité de me faire paroistre son affection. Et parce que le troisieme iour on a accoustumé de represēter en l'hōneur de Venus le iugement que Paris donna des trois Deesses, Celadon resolut de se mesler parmy les filles, sous habit de Bergere. Vous sçauēz biē que le troisieme iour, sur la fin du repas, le grand Druyde a de coustume de ietter entre les filles vne pōme d'or, sur laquelle sont escrits les noms des trois Bergeres, qui luy semblent les plus

belles de la troupe , avec ce mot (Soit donnee à la plus belle des trois) & qu'apres on tire au sort celle qui doit faire le persónage de Paris, qui avec les trois Bergeres entre dans le Temple de la beauté , dedié à Venus: où les portes estant bié fermees , elle fait iugement de la beauté de toutes trois, les voyât nûës, hormis vn foible linge, qui les couure de la ceinture iusques aupres du genoüil: & parce qu'autrefois il y a eu de l'abus, & que quelques Bergers se sont meslez parmi les Bergeres, il fut ordonné par edict public , que celuy qui commettrait semblable faute, seroit sans remission lapidé par les filles à la porte du Temple. Or il aduint que ce ieune enfant sans consideration de ce danger extreme, ce iour là s'habilla en Bergere , & se mettant dans nostre troupe fut receu pour fille , & comme si la fortune l'eust voulu fauoriser , mon non fut escrit sur la pôme, & celuy de Malthée, & de Stelle, & lors qu'on vint à tirer le nom de celle qui feroit le personnage de Paris, j'ouys nómer Orithie, qui estoit le nom que Celadon auoit pris. Dieu sçait si en son ame il ne receut toute la ioye dont il pouuoit estre capable, voyant son dessein si bié reussir. Enfin nous fumes menees dans le Temple, où le iuge estant assis en son siege , les portes closes , & nous trois demeurees toutes seules dedans avec luy , nous commençasmes selon l'ordonnance, à nous deshabiller, & parce qu'il falloit que chacune à part allast parler à luy , & faire offre tout ainsi que les trois Deesses auoiét fait autrefois à Paris: Stelle qui fut la plus diligente à ses deshabiller, s'alla la premiere presenter à luy qu'il cõtépla quelque temps, & apres auoir ouy ce qu'elle luy vouloit dire, il la fit retirer pour donner place à Malthée, qui m'auoit deuácee, parce que me faschât fort de me monstrer nuë, j'allois retardant le plus que ie pouuois de

de me despoüiller. Celadon à qui le tēps sēbloit trop long, apres auoir fort peu entretenu Malthee, voyant que ie n'y allois point, m'appella paresseuse. En fin ne pouuāt plus dilayer, i'y fus contrainte: mais mō Dieu, quād ie m'en souuiēs, ie meurs encor de honte: i'auois les cheueux espars, qui me couuroient presque toute, sur lesquels pour tout ornemēt ie n'auois que la guirlande que le iour auparauant il m'auoit dōnce. Quād les autres furēt retirees, & qu'il meuid en cest estat aupres de luy, ie pris biē garde qu'il chāgea deux ou trois fois de couleur: mais ie n'en eussē iamais soupçonné la cause de mō costé, la hōte m'auoit teint la iouē d'v-de si viue couleur, qu'il m'a iuré depuis ne m'auoir iamais veuē si belle, & eust bien voulu qu'il luy eust esté permis de demeurer tout le iour en ceste contēplatiō: mais craignant d'estre decouuert, il fut contraint d'abreger son contentēment, & voyant que ie ne luy disois rien, car la honte me tenoit la langue liee: Et quoy Astree, me dit-il, croyez vous vostre cause tant auantageuse, que vous n'ayez besoin comme les autres, de vous rēdre vostre iuge affectionné? Je ne doute point, Orithie, luy respondis-ie, que ie n'aye plus de besoin de seduire mon iuge par mes paroles, que Stelle ny Malthee, ie sçay bien aussi que ie leur cede autāt en la persuasion qu'en la beauté. De sorte que n'eust esté la contrainte à quoy la coustume m'a obligée, ie ne fusse iamais venuē deuant vous pour esperance de gagner le prix. Et si vous l'emportez, respondit le Berger, qu'est-ce que vous ferez pour moy? Je vous en auray, luy dis-ie, d'autant plus d'obligation, que ie croy le meriter moins. Et quoy, me repliqua-il, vous ne me faites point d'autre offre? Il faut, luy dis-ie, que la demande vienne de vous: car ie ne vous en sçauois faire, qui meritaist d'estre receuē: Iurez moy, me dit le Berger

Bergere, que vous me donnerez ce que ie vous demãderay, & mō iugemēt sera à vostre auátage. Apres que ie le luyeus promis, il me demãda de mescheueux pour en faire vn bracelet, ce que ie fis, & apres les auoir serrez dans vn papier, il me dit : Or Astree ie retiendray ces cheueux pour gage du sermēt que vous me faites, afin que si vous y cōtreuenez iamais, ie les puisse offrir à la Deesse Venus, & luy en demãder vëgeãce. Cela, luy respōdis- ie, est superflu, puis que ie suis resoluë de n'y manquer iamais. Alors avec vn visage riant, il me dit : Dieu soit loüé , belle Astree, de ce que mon dessein a reüssi si heureusemēt : car sçachez que ce que vous m'auiez promis, c'est de m'aimer plus que persōne du mōde, & me receuoir pour vostre fidele seruiteur, qui suis Celadon, & non pas Orithie, comme vous pensez : Je dis ce Celadō, par qui amour avoulu rēdre preuue que la haine n'est assez forte pour detourner ses effets, puis qu'être les inimitiez de nos peres, il m'a fait estre tellemēt à vous, que ie n'ay point redouté de mourir à la porte de ce Temple, pour vous rendre tesmoignage de mon affection Iugez, sage Diane, quelle ie deuins lors : car Amour me deffendoit de venger ma pudicité, & toutesfois la honte m'animoit cōtre l'Amour : enfin apres vne confuse dispute, il me fut impossible de consentir à moy-mesme de le faire mourir , puis que l'offense qu'il m'auoit faite , n'estoit procedee que de m'aimer trop, toutesfois le cognoissant estre Berger, ie ne peux plus longuement demeurer nuë deuant ses yeux, & sãs luy faire autre respōse, ie m'en courus vers mes cōpagnes, que ie trouuay desia presque reuestuës. Et reprenant mes habits sans sçauoir presque ce que ie faisois, ie m'habillay le plus promptement qu'il me fut possible. Mais pour abreger, lors que nous fumes toutes prestes , la dissimulée Orithie se mit sur le

fueil

sueil de la porte, & nous ayât toutes trois aupres d'elle: l'ordonne, dit-il, que le prix de la beauté soit donné à Astree, en tesmoignage de quoy ie luy preséte la pomme d'or, & ne faut que persône doute de mon iugement, puis que ie l'ay veüe, & qu'encores que fille i'e ay resenti la force. En proferant ces mots, il me preséta la pomme que ie receus toute troublee, & plus encores qu'ad tout bas il me dit: receuez ceste pomme pour gage de mon affection, qui est toute infinie comme elle est toute røde. Ie luy respôdis: cõtente toy remeraire, que ie la reçois pour sauuer ta vie, & qu'autrement ie la refuserois de ta main. Il ne peut repliquer de peur d'estre ouy & recogneu: & parce que c'estoit la coustume que celle qui receuoit la pomme, baisoit le iuge pour remerciement, ie fus contrainte de le baiser: mais ie vous assure, que quand iusques alors ie l'eusse point recogneu, i'eusse bien decouvert que c'estoit vn Berger: car ce n'estoit point vn baiser de fille. Incontinent la foule, & l'applaudissement de la troupe nous separa, parce que le Druyde m'ayant couronné, me fit porter dans vne chaire iusques où estoit l'assemblée, avec tât d'honneur, que chacun s'estonnoit, que ie ne m'en resiouyssois d'auantage: mais i'estois tellement interdite, & si fort combatuë d'Amour & de despit, qu'à peine sçauois-ie ce que ie faisois. Quât à Celadô, aussi tost qu'il eut paracheué les ceremonies il se perdit entre les autres Bergeres., & sans qu'on y prist garde, se retira de la troupe, & laissa ces habits empruntez, pour reprendre les siens naturels, avec lesquels il nous vint retrouver ayant vn visage si assuré, que personne ne s'en fut iamais douté: quant à moy lors que ie le reui, ie n'osois presque tourner le yeux sur luy, pleine de honte & de colere: mais luy qui s'e prenoit garde, sans en faire semblant, trouua le moyen de m'acco

m'accoster, & me dit assez haut: le iuge qui vous a donné le prix de la beauté, a monstré d'auoir beaucoup de iugemēt, & me sēble que quoy que la iustice de vostre cause meritaist bien vne si fauorable sentence, vous ne laissez de luy auoir quelque obligatiō. **Ie** croy, Berger, luy respondis-ie assez bas, qu'il m'est plus obligé que moy à luy, puis qu'il m'a donné vne pomme, qui en quelque sorte m'estoit deuë, ie luy ay donē la vie, que pour sa temerité il meritoit de perdre. Aussi m'a-il dit, respondit incontinent Celadon, qu'il ne la veut conseruer que pour vostre seruice. Si ie n'eusse eu plus d'egard, repliquay-ie, à moy mesme qu'à luy, ie n'eusse pas laissé sans chastiment vne si grande outrecuidance: mais Celadon c'est assez, coupons là ce discours, & contentez vous, que si ie ne vous ay faict punir comme vous meritez, ce n'a seulement esté, que pour ne vouloir donner occasion à chacun de penser quelque chose de plus mal à propos de moy, & non point pour faute de volonté que i'eusse de vous en voir chastié. S'il n'y a eu, dit-il, que ceste occasion, qui ait retardé ma mort, dites moy de quelle façon vous voulez que ie meure, & vous verrez que ie n'ay moins de courage pour vous satisfaire, que i'ay eu d'Amour pour vous offenser. Ce discours seroit trop long, si ie voulois particulieremēt vous redire tous nos propos. Tant y a, qu'apres plusieurs repliques d'un costé & d'autre, par lesquelles il, m'estoit impossible de douter de son affection, si pour le moins les diuers changements de visage en peuent donner quelque cognoissance, ie luy dis, feignant d'estre en colere: Ressouuiés toy, Berger, de l'inimitié de nos peres, & croy que celle que ie te porteray ne leur cederā en riē, si tu m'importunes iamais plus de tes folies, ausquelles ta ieu nesse & mon honneur font pardonner pour ceste fois. **Ie** luy dis ces derniers mots, afin de luy donner

vn peu de courage : car il est tout vray que sa beauté, son courage, & son affection me plaisoient, & afin qu'il ne peust me respondre, ie me tournay pour parler à Stelle qui estoit pres de moy. Luy tout estonné de ceste responce, se retira de l'assemblée, si triste, qu'en peu de iours il deuint presque mesconnoissable & si particulier, qu'il ne hantoit plus que les lieux plus retirez & sauages de nos bois. De quoy estant aduertie par quelques vnes de mes cōpagnes, qui m'é parloient sans penser que i'en fusse la cause: ie commençay d'en reslétir de la peine, & resolut en moy-mesme de chercher quelque moyen de luy donner vn peu plus de satisfaction, & parce, comme ie vous ay dit, qu'il s'esloignoit de toute sorte de cōpagnie, ie fus contrainte pour le rencontrer, de conduire mes troupeaux du costé où ie sçeus qu'elle se retiroyt le plus souuent, & apres y auoir esté en vain deux ou trois fois, en fin vn iour ainsique ie l'allois cherchât, il me sēbla d'ētr'ouyr sauoix entre quelques arbres, & ie ne fus point trōpee: car m'aprochât doucement ie le veis couché en terre de son lōg, & les yeux tous moites de larmes si tendus cōtre le Ciel, qu'ils sēbloient immobiles. La veuë que i'en eus, me trouuant toute disposee, m'esmeut tellement, à pitié que ie me mesolus de ne le laisser plus en sēblable peine: C'est pourquoy apres l'auoir quelque tēps consideré, & ne voulant point luy faire paroistre, que ie le voulusse rechercher, ie me retiray assez loin de là, où, faisant semblant de ne prendre garde à luy, ie me mis à chāter si haut, que ma voix paruint iusques à ses oreilles. Aussi tost qu'il m'ouyt, ie veis qu'il se reuela en sursaut, & tournant les yeux du costé où i'estois, il demeura comme rauy à m'escouter, à quoy ayant pris garde, à fin de luy donner cōmodité de m'approcher, ie fis sēblāt de dormir, & toutesfois ie tenois les yeux

entr'ouuerts pour voir ce qu'il deuiedroit, & certes il ne māqua point de faire ce que i'auois pēsé: car s'approchāt doucemēt de moy il se vint mettre à genoux le plus pres qu'il peut, & apres auoir demeuré long tēps en cēt estat, lorsque ie faisois sēblāt d'estre le plus assoupie, pour luy dōner plus de hardiessē, iesētis qu'apres plusieurs souspirs il se bailla doucemēt cōtre ma bouche, & me bailla. Alors me semblāt qu'il auoit bien assez pris de courage, i'ouuris les yeux, cōme m'estant esueillee, quād il m'auoit touchee, & me releuāt, ie luy dis feignant d'estre en cholere: mal appris Berger, qui vous a rendu si outrecuidé, que de venir interrompre mon sommeil de ceste sorte? Luy alors tout tremblant & sans leuer les genoux: C'est vous, belle Bergere, dit-il, qui m'y auez cōtraint, & si i'ay failli, vous en deuez punir vos perfections qui en sont cause. Ce sont tousiours là, luy dis-ie, les excuses de vos outrecuidances: mais si vous continuez à m'offenser ainsi, croyez Berger que ie ne le supporteray pas. Si vous appelez offense, me respondit-il, d'estre aymee & adoree, commencez de bonne heure à chercher le chastiment que vous me voulez dōner, car dés icy ie vous iure, que ie vous offenseray de ceste sorte toute ma vie & qu'il n'y a ny rigueur de vostre cruauté, ny inimitié de nos peres, ny empeschemēt de l'vniuers ensēble, qui me puisse diuertir de ce dessein. Mais, belle Diane, il faut que i'abrege ces agreables discours, estās si peu conuenables en la maisō defastree où ie suis, & vous diray seulemēt qu'en fin estant vaincuë, ie luy dis: Mais quoy, Berger, quelle fin aura vostre dessein, puis que ceux qui vous peuuēt rendre tel qu'il leur plait, le desapprouuēt? Cōmēt, me repliqua t'il incōtinēt, rēdre tel qu'il leur plaist? tāt s'ē faut qu'Alcippe ait ceste puisāce sur mayolōté, que ie ne l'ay pas moy mesme. Vous pouuez, luy respōdis

dis-je, vous dispenser de vous, à vostre gré: mais nō pas de l'obeïssance que vous devez à vostre pere, sans faire vne grande faute. L'obeïssance adiousta-t'il, que ie luy dois, ne peut passer au delà de ce que ie puis sur moy: Car ce n'est pas faillir, de ne point faire ce que l'on ne peut: mais soit ainsi que ie le doive, puis que de deux maux on doit fuir le plus grād, ie choisiray plustost de faillir enuers luy, qui n'est qu'un hōme, qu'enuers vostre beauté qui est diuine. Nos discours en fin continuerent si auāt, qu'il fallut que ie luy permisse d'estre mō seruiteur, & d'autāt que nous estiōs si ieunes & l'un & l'autre, que nous n'auīōs pas encore beaucoup d'artifice pour courir nos desseins, Alcippe s'en print incontinent garde, & ne voulāt point que ceste amitiē passast plus outre, il resolut avec le bō veillard Cleāte son ancien amy, de luy faire entreprēdre vn voyage si lōg, que l'absence effaçeast ceste ieune impression d'Amour: mais cest esloignemēt y profita aussi peu que tous les autres artifices, dōt depuis il se seruit. Car Celadon, quoy que ieune enfant a tousiours eu vne telle resolution à vaincre toutes difficultez, qu'au lieu que quelqu'autre eust pris ces contrarietez pour peine, il les receuoit pour preuue de soy-mesme, & les nōmoit les pierres de touche de sa fidelité: & d'autant qu'il sceut que sō voyage deuoit estre lōg, il me pria de luy donner commodité de me dire à Dieu. Je le fis, belle Diane, mais si vous eussiez veu l'affection dont il me supplioit de l'aimer, les sermēs dont il m'asseuroit de ne point chāger, & les coniuratiōs dōt il m'obligeoit à n'en aimer point d'autre, vous eussiez sans doute, iugé, que toutes choses plus impossibles pouuoient arriuer plustost que la perte de ceste amitiē. En fin ne pouuāt plus retarder, il me dit: Mō Astre, car tel estoit le nom, dont plus cōmunement en particulier il me

nommoit, ie vous laisse mon frere Lycidas à qui ie ne celay iamais vn seul de mes desseins: Il sçait quel seruice ie vous ay vouié, promettez moy, si vous voulez que ie parte avec quelque contentement, que vous receurez, cōme venant de moy, tous les seruices qu'il vous fera, & que par sa presence vous renouuellerez la memoire de Celadō: & certes il auoit raison de me faire ceste priere: car Lycidas durant son esloignement se mōstra si curieux d'observer ce que sō frere luy auoit recōmandé, qu'il y en eut plusieurs, qui creurent qu'il auoit succedé à l'affection que son frere me portoit. Cela fut cause qu'Alcippe apres l'auoir tenu trois ans hors de ceste contree, le r'appella avec opinion qu'un si long terme auroit aisément effacé la legere impression qu'Amour auoit peu faire en vne ame si ieune, & que deuenu plus sage il distrairoit mesme Lycidas de mon affection: mais son retour ne me fut qu'une extreme assēurance de sa fidelité: car la froideur des Alpes, qu'il auoit passé par deux fois, ne peut en riē diminuer le feu de son Amour, ny les admirables beautez des ces Romaines le diuertir tant loit peu de ce qu'il m'auoit promis. O Dieu! avec quel contentement me vint-il retrouver? il me supplia par son frere, que ie luy donnasse commodité de me parler, ie croy auoir encore sa lettre. Helas! j'ay plus cherement conserué ce qui venoit de luy, que luy mesme: & lors elle tira de sa poche vn petit sac, sēblable à celuy que Celadō portoit, où à son imitation elle cōseruoit curieusement les lettres qu'elle receuoit de luy, & tirāt la premiere, car elles estoient toutes d'ordre, apres s'estre essuyé les yeux, elle leut tels mots:

LETTRE DE CELADON

à la Bergere Astrée.

B Elle Astrée, mō exil a esté vaincu de ma patrie: fasse le Ciel qu'il l'ait aussi esté de vostre amitié: ie suis party

avec tant de regret, & reuenu avec tāt de contentemēt, que n'estant mort, ny en allāt, ny en reuenant, ie tesmoigneray tousiours qu'o ne peut mourir de trop de plaisir, ny de trop de desplaisir: Permettez moy dōc que ie vous voye, afin que ie puisse racōter ma fortune à celle qui est ma seule fortune.

Belle Diane, il est impossible que ie me ressouuiēne des discours, que nous eusmes alors sans me rebleſſer, de sorte que la moindre playe m'en est aussi douloureuse que la mort. Pendāt l'absence de Celadō, Artemis ma tante & mere de Phillis, vint visiter ses parens, & mena avec elle ceste belle Bergere, dit elle monſtrāt Phillis, & parçē que nostre façon de viure luy sembla plus agreable que celle des Bergers d'Alier, elle resolut de demeurer avec nous, qui ne mē fut pas peu de contentement: car par ce moyē nous vinsmes à nous pratiquer, & quoy que l'amitié ne fut pas si estroite qu'elle a esté depuis; toutesfois sō humeur me plaisoit de sorte, que ie passois assez agreablemēt plusieurs heures faschenſes avec elle: & lors que Celadō fut de retour, & qu'il eut quelque tēps hātēc, il en fit vn si bon iugemēt, que ie puis dire avec verité, qu'il est cause de l'estroite affectiō, qui depuis a esté entre elle & moy. Ce fut à ceste fois, que luy ayāt atteint l'age de 17. ou 18. ans, & moy de 15. ou 16. nous cōmençasmes de nous cōduire avec plus de prudēce: de sorte que pour celer nostre amitié, ie le priay, ou plustost ie le coutraignis de faire cas de toutes les Bergeres qui auroiēt quelque apparēce de beauté, afin que la recherche, qu'il faisoit de moy, fut plustost iugée cōmunē que particuliere: ie dis que ie l'y cōtraignis, parce que ie n'ay pas opiniō que sās son frere Lycidas il y eut iamais voulu cōsentir: car apres s'estre plusieurs fois iettē à genoux deuant moi, pour reuoquer le cōmādemēt que ie lui en faisois, n fin son frere luy dit, qu'il estoit nécessaire pour mō

contentement d'en vſer ainſi , & que ſ'il n'y ſçauoit point d'autre remede, il falloit qu'en cela il ſe ſeruist de l'imagination, & que parlant aux autres, il ſe figuraſt que c'eſtoit à moy. Helas! le pauvre Berger auoit bien raiſon d'en faire tant de difficulté : car il preuoyoit trop veritablement que de là procederoit la cauſe de ſa mort. Excusez, ſage Diane, ſi mes pleurs interrópent mon diſcours, puis que i'en ay tant de ſujet, que ce ſeroit impieté de me les interdire : & apres s'eſtre eſſuyé les yeux, elle reprit ſon diſcours ainſi :

Et parce que Philis eſtoit d'ordinaire avec moy, ce fut à elle qu'il ſ'adreſſa premierement, mais avec tant de contrainte, que ie ne pouuois quelquefois m'empeſcher d'en rire, & d'autant que Philis croyoit que ce fuſt à bon eſcient , & qu'elle traittoit enuers luy cōme on a de couſtume d'vſer enuers ceux qui commencent vne recherche , ie me ſouuiens que ſ'en voyant aſſez rudement traité, il chantoit fort ſouuent ceste chanſon, qu'il auoit fait ſur ce ſuiet.

CHANSON.

DEffus les bords d'une fontaine

D'humide mouſſe reueſtue,

Dont l'onde à maints replis tortue,

S'alloit eſgarant par la plaine,

Vn Berger ſe mirant en l'eau,

Chantoit ces vers au chalumeau:

Ceſſez vn iour, ceſſez, la belle;

Auant ma mort d'eſtre cruelle.

Se peut-il qu'un ſi grand ſupplice,

Que pour vous ie ſouffre en aimant,

Si les Dieux ſont Dieux de iuſtice,

Soit en fin ſouffert vainement?

Peut-il eſtre qu'une amitié.

N'es

N'esmeue iamais à pitié,
Mefme quand l'amour est extreme,
Comme est celle dont ie vous ayme?

Ces yeux de qui les mignardises
M'ont souuent contrainct d'esperer,
Encores que pleins de faintises,
Veulent-ils bien se pariurer?
Ils m'ont dit souuent que son cœur
Quitteroit en fin sa rigueur,
Accordant à ce faux langage
Le reste de son beau visage.

Mais quoy? les beaux yeux des Bergeres
Se trouueront aussi trompeurs,
Que des Cours les attraits pipeurs?
Doncques ces beautez bocageres,
Quoy que sans fard dessus le front,
Dedans le cœur se farderont,
Et n'apprendront en leurs escoles,
Qu'à ne donner que des paroles?

C'est assez, il est temps, la Belle;
De finir ceste cruauté,
Et croyez que toute beauté;
Qui n'a la douceur avec elle,
C'est vn œil qui n'a point de iour:
Et qu'une belle sans amour,
Comme indigne de ceste flame,
Ressemble vn corps qui n'a point d'ame.

Ma sœur, interrompit Phillis, ie me ressouuiens fort bié de ce que vous dites, & faut que ie vous fasse rire de la façõ dont il parloit à moy: car le plus souuét ce n'estoit que des mots tant interrõpus, qu'il eust fallu deuiner pour les entendre, & d'ordinaire quãd il me vouloit nommer, il auoit tant accoustumé de parler à vous, qu'il m'appelloit Astree: Mais voyez que c'est de

nostre inclination. Ie recognoissois bien que la nature auoit en quelque sorte aduantage Celadon par dessus Lycidas: toutesfois sans en pouuoir dire la raisõ, Lycidas m'estoit beaucoup plus agreable. Helas! ma sœur, dit Astrée, vous me remettez en memoire vn propos qu'il me tint en ce temps-là de vous, & de ceste belle Bergere, dit-elle, se tournant vers Diane. Belle bergere, me disoit-il, la sage Bellindè, & vostre tante Artemis, sõt infinimēt heureuses d'auoir de telles filles, & nostre Lignõ leur est fort obligé, puis que par leur moyé il a le bõ-heur de voir sur ses riuës, ces deux belles & sages Bergeres: Et croyez que si ie m'y cognois, elles seules meritēt l'amirié d'Astrée, c'est pourquoy ie vous cõseille de les aimer, car ie preuoy, pour le peu de cognoissâce que i'ay eu d'elles, que vous receurez beaucoup de contètement de leur familiarité: pleust à Dieu que l'vne d'elles daignist regarder mō frere Lycidas, avec quelle affection l'y porterois ie! Et d'autant que i'auois encor fort peu de cognoissance de vous, belle Diane, ie luy respondis, que ie desirerois plustost qu'il seruist Phillis, & il aduint ainsi que ie le souhaittois: car l'ordinaire conuersation qu'il eut avec elle à mon occasion, produisit au commencement de la familiarité entr'eux, & en fin de l'Amour à bon escient. Vn iour qu'il la trouua à cõmodité, il resolut de luy declarer son affection avec le plus d'Amour, & le moins de parole qu'il pourroit: Belle Bergere, luy dit-il, vous auez assez de cognoissâce de vous-mesmes, pour croire que ceux qui vous aiment, ne vous peuuent aimer qu'infiniment: il ne peut estre que mes actions ne vous ayent donné quelque cognoissance de mon affectiõ, pour peu que vous en ayez recogneu; puis qu'õ ne peut vous aimer qu'à l'extreme, vous deuez auoier que mon Amour est tres-grãde: & toutesfois estât telle, ie ne demande en vous encore qu'un cõmencemēt

de bõne volõrẽ: Nous nous trouuãsmes si pres, Celadõ & moy, que nous peũsmes ouyr ceste declãratiõ, & la respõse aussi que Phillis luy fit, qui à la verité fut plus rude que ie ne l'eussẽ pas attendu d'elle: car dès long tẽps auparauãt, elle, & moy auĩõs fort biẽ recogneus aux yeux & aux actiõs de Lycidas, qu'il l'aimoit, & en auĩõs souuẽt discours & ie l'auois pluĩtost trouuee de bõne volõté enuers luy qu'autremẽt: toutesfois à ce coup, elle luy respondit avec tãt d'aigreur, que Lycidas s'en alla comme desesperẽ: & Celadon qui aimoit son frere plus que l'ordinaire, ne pouuant souffrir de le voir traitter de ceste sorte, & ne sçachant à qui s'en prendre, s'en fãchoit presque contre moy, dont au commencement ie ne peux m'empescher de souĩrire & enfin ie luy dis: Ne vous ennuyez point, Celadõ, de ceste respõse: car nous y sommes presque obligẽes, puis que les Bergers de ce temps, pour la plus part se plaĩsent beaucoup plus de faire croire à chacũ qu'ils ont pluĩsieurs bonnes fortunes, que presque de les auoir vrayement, ayãt opiniõ que la gloĩre d'vn Berger s'augmente par la diminution de nostre hõneur: & afin que vous sçachiez que ie cognois bien l'humeur de Philis, ie prẽds la charge de mettre Lycidas en ses bonnes grãces, pouruen qu'il continuẽ, & qu'il ait vn peu de patience. Mais si faut aduouẽr, que quand i'en parlay la premiere fois à ceste Bergere, elle me renuoya si loin, que ie ne sçauois presque qu'en esperer, si bien que ie meĩ resoluĩs de la gagner avec la tẽps: mais Lycidas qui n'auoit point de patience, fit dessein pluĩsieurs fois de ne l'aimer plus, & en ce temps il alloĩt chantant d'ordinaire tels vers:

S T A N G E S. Sur vne resolution de ne plus aimer.

Quad ie vey ces beaux yeux nos superbes vainqueurs,
Soudain ie m'y souĩmis cõme aux Roys de nos cœurs,

*Pensant que la rigueur deust en estre bannie :
 Mais depuis esprennant leur dure cruauté,
 Je creus qu'eterniser en nous leur tyrannie,
 Ce n'estoit pas Amour, mais plustost lacheté.*

*Il est vray que c'est d'eux, dont naissent tous les iours
 Aux moindre de leurs traits quelques nouueaux Amours :
 Mais à quoy sert cela, si comme de sa source
 L'eau soudain qu'elle y naist, incontinent s'enfuit :
 De mesme aussi l'amour d'une soudaine course
 S'enfuit loïn de ses yeux, quoy qu'il en soit produit ?*

*A son exemple aussi fuyons les ces beaux yeux,
 Fuyons les, & croyons, que c'est pour nostre mieux,
 Et quand ils nous voudroient faire quelque poursuite,
 N'attendons point leurs coups n'y pouuans resister :
 Car il vaut beaucoup mieux se sauuer à la fuitte,
 Que d'attendre la mort qu'on peut bien euitier.*

Je croy que Lycidas n'eust pas si promptement mis fin à la cruauté dont Philis refusoit son affection, si de fortune vn iour, qu'elle & moy, selon nostre coustume, nous allions promener le long de Lignon, nous n'eussions rencontré ce Berger dans vne Isle de la riuere, en lieu fort elcarté, & où il n'y auoit pas apparence de fainte : Nous le vismes d'un des costez de la riuere : qui estoit bien assez large, & profonde pour nous empescher d'aller où il estoit, mais non pas d'ouyr les vers qui alloit pleignant, en traçant à ce qu'il s'ébloit quelques chiffres sur le sable avec le bout de sa houlette, que nous ne pouuions recognoistre, pour la distâce qu'il y auoit de luy à nous : mais les vers estoient tels :

M A D R I G A L.

Q V I L N E D O I T P O I N T

esperer d'estre aimé.

PEnsons nous en l'aymant,
 Que nostre Amour fidelle

Puisse

*Puisse ietter en elle**Quelque seur fondement?**Helas!c'est vainement.**Car plustost pour ma peine**Ce que ie vay tracer**Sur l'inconstante arene**Ferme-se doit penser,**Que pour mon aduantage**En son ame volage**Le iette onc en l'aimant**Quelque seur fondement.*

Peu apres nous ouïsmes que s'estât teu pour quelque temps, il reprenoit ainsi la parole avec vn grād Helas! & leuant les yeux au Ciel: O Dieu! si vous estes en colere cōtre moy, parce que i'adore avec plus de deuotiō l'œuure dé vos mains que vous mesme, pourquoy n'auez-vous cōpassiō de l'erreur que vous me faites faire? que si vous n'auiez agreable que Phillis fust adorée, ou vous deuiez mettre moins de perfectiōs en elle, ou en moy, moins de cognoissāce de ses perfectiōs: car n'est-ce profaner vne chose de tāt de merite, que de luy offrir moins d'affection? Le croy que ce Berger cōtinua assez longuemēt semblables discours, mais ie ne le peux ouyr, parce que Phillis me prenāt par force sous le bras, m'emmena avec elle: & lors que nous fusmes vn peu éloignees, ie luy dis: Mauuaise Phillis, pourquoy n'auez-vous pitié de ce Berger que vous voyez mourir à vostre occasion? Ma sœur, me respōdit-elle, les Bergers de ceste contree sont si dissimulés, que le plus souuēt leur cœur nie ce que leur bouche promet: que si sans passion nous voulons regarder les actions de cestuy-cy, nous cognoistrons qu'il n'y a riē qu'artifice: & pour les paroles que nous venōs d'ouyr, ie iuge quāt à moy, que nous ayāt veuës de loïn, il s'est expressement mis

sur nostre chemin, afin que nous ouyſſions ſes plain-
tes diſſimulees: autrement n'eufſſentelles paſſé auffibō-
nes, dictes à nous meſmes qu'à ces bois, & à ces riu-
es ſauuages? Mais, ma ſœur, lui reſpōdis-ie, vo'leluy aués
deffédu. Voila, me repliqua-t'elle, vne grāde cognoiſ-
ſance de ſon peu d'amitié, y a t'il quelque commāde-
mēt allez fort pour arreſter vne violēte affectio? Cro-
yez, ma ſœur, que l'amitié qui peut flechir, n'eſt pas
forte: péſez vous que ſ'il euſt deſobey à mes cōmāde-
més, ie ne l'eufſſe pas tenu pour m'aimer d'auātage?
Mais ma ſœur, en fin, luy dis-ie, il vous a obey. Et bié,
me repliqua-telle, il m'a obeï, & en cela ie le tiés pour
fort obeïſſāt: mais en ce qu'il a du tout laiſſé ma re-
cherche, ie le tiés pour fort peu paſſioné. Et quoy?
eſtoit-il point d'aduſ qu'à la premiere ouuerture
qu'il m'a faiçte de ſa bonne volonté, i'en priſſe des
teſmoins, à fin qu'il ne ſ'en peut plus deſdire? Si ie
ne l'eufſſe interrompuë, ie croy qu'elle euſt cōtinué
encore long-téps ce diſcours: mais parce que ie de-
ſirois que Lycidas fuſt traitté d'autre ſorte, pour la
peine que Celadon en ſouffroit, ie luy dis, que ces
façons de parler eſtoient à propos avec Lycidas;
mais non pas avec moy, qui ſçauois bien que nous
ſōmes obligees de mōſtrer plus de mécōtētemēt quād
on nous parle d'Amour, que nous n'en reſſētōs, à fin
d'eſpreuuer par là, qu'elle intentiō ont ceux qui par-
lent à nous: Que ie la louïerois, ſi elle, vſoit de ces ter-
mes enuers Lycidas: mais que c'eſtoit trop de meſſiāce
enuers moy, qui ne lui auois iamais celé ce que i'auois
de plus ſecret dans l'ame: & que pour cōcluſion, puis
qu'il eſtoit impoſſible qu'elle euitaſt d'eſtre aimée de
quelqu'un qu'il valoit beaucoup mieux que ce fuſt de
Lycidas, que de tout autre, puis qu'elle deuoit deſia
eſtre aſſeuree de ſon affectiō. A quoy elle me reſpōdit
qu'elle n'auoit iamais péſé de diſſimuler enuers moy,

& qu'elle seroit trop martie que ieussè ceste opinion d'elle, & que pour m'en rendre plus de preuues, puis que ie voulois qu'elle receust Lycidas, qu'elle m'obeïroit, lors qu'elle recognoistroit qu'il l'aimeroit ainsi que ie disois. Cela fut cause que Celadon la trouuant quelque temps après avec moy, luy donna vne lettre que son frere luy escriuoit par son conseil.

LETTRE DE LYCIDAS

A PHILLIS.

Si ie ne vous ay tousiours aimée, que iamais ne sois- ie aimé de personne, & si mon affection a iamais changé, que iamais le mal-heur où ie suis ne se chāge. Il est vray que depuis quelque tēps, i'ay plus caché d'Amour dās le cœur, que ie n'en ay laissé paroistre en mes yeux, ni en mes paroles. Si i'ay failly en cela, accusez-en le respect que ie vous porte, qui m'a ordonné d'en user ainsi. Que si vous ne croyez le serment que ie vous en fay, tirez-en telle preuue que vous voudrez de moy, & vous cognoistrez que vous m'avez mieux acquis, que ie ne sçay vous en assurer par mes veritables, mais trop impuissantes paroles.

En fin, sage Diane, après plusieurs repliques d'un costé & d'autre, nous fisimes en sorte que Lycidas fut receu: & dès lors nous cōmēçasmes tous quatre vne vie qui n'estoit point desagréable, nous fauorisās l'un l'autre, avec le plus de discretiō qu'il nous estoit possible: & à fin de mieux couurir nostre dessein, nous inuētāsmes plusieurs moyens, fut de nous parler, fut de nous escrire secrettement. Vous avez peut-estre bien pris garde à ce rocher qui est sur le grād chemin, allat à la roche. Il faut que vo⁹ sçachiez, qu'il y a vn peu de peine à mōter au dessus: mais y estāt, le lieu est enfoncé, de sorte que l'on s'y peut tenir debout sās estre veu par dehors, & parce qu'il est sur le grād chemin, nous le
choi

choisîmes pour nous y assemblée, sâs que persône nous vist: que si quelqu'un nous rencontroit en y allant, nous feignions de passer chemin, & afin que l'un ny l'autre ny allast point vainement, nous mettions dès le matin quelque brisée au pied, pour marque que nous auions à nous dire quelque chose: il est vray que pour estre trop pres du chemin, pour peu que nostre voix haussast, nous pouuions estre ouys de ceux qui alloient & venoient: & cela estoit cause que d'ordinaire nous laissons ou Phillis, ou Lycidas en garde, qui d'aussi loing qu'ils voyoient approcher quelqu'un, toussioient pour nous en aduertir: & parce que nous auions coustume de nous escrire tous les iours, pour estre quelquefois empeschez, & ne pouuoir venir en ce lieu, nous auions choisi le long de ce petit ruisseau, qui costoye la grande allée, un vieux saule my mûgé de vieillesse, dâs le creux duquel nous mettions tous les iours des lettres, & afin de pouuoir plus aisément faire réponse, nous y laissons ordinairement un escritoire. Bref, sage Diane, nous nous tournions de tous les costez qu'il nous estoit possible, pour nous tenir cachez. Et mesme nous auions pris vne telle coustume de ne nous parler point Celadon & moy, ny Lycidas & Phillis, qu'il y en eut plusieurs qui creurent que Celadon eust changé de volôté: & parce qu'au contraire aussi tost qu'il voyoit Phillis, il l'alloit entretenir, & elle luy faisoit toute la bône chere qu'il luy estoit possible: & moy de mesme, toutes les fois que Lycidas arriuoit, ie rompois compagnie à tout autre pour parler à luy, il aduint que par succession de tēps Celadon mesme eut opinion que i'aimois Lycidas, & moy ie creus qu'il aimoit Phillis, & Phillis pensa que Lycidas m'aimoit, & Lycidas eut opinion que Phillis aimoit Celadon. De sorte que nous-nous trouuâmes, sâs y pēser, tellemēt embrouillés de ces opinions, que
la

la ialousie nous fit bié paroistre qu'il faut peu d'apparence pour la faire naistre dās vn cœur qui aime bié. A la verité, interrōpit Phillis, nous estiōs bié escoliers, d'Amour en ce temps-là: carà quoy nous seruoir, pour cacher ce que vrayement nous aymiōs, de faire croire à chacū Amour qui n'estoit pas: puis que vous deuiiez bien autāt craindre que l'ō creust que vous voulussiez du bien à Lycidas comme à Celadō? Ma sœur, ma sœur, repliqua Astree luy frapāt de la main sur l'espaule, nous ne craignons guiere qu'on pense de nous ce qui n'est pas, & au contraire le moindre soupçon de ce qui est vray, ne nous laisse aucun repos. Cette ialousie, continua-elle se tournant vers Diane, nous ataignit tellemēt tous quatre, que ie ne crois pas que la vie nous eust l'onguement duré, si quelque bon demō ne nous eust fait resoudre de no'en esclairsir en presēce les vns des autres. Desia sept ou huiēt iours s'estoiēt escoulez, que nous ne nous voyons plus dās le rocher, & que les lettres que Celadon & moy mettions au pied du saule, estoiet si differētes de celles que nous auions accoustumé, qu'il sēbloit que ce fustēt differētes personnes. En fin, comme ie vous dis, quelque bō demon ayāt soucy de nous, nous fit par hazard récontrer tous quatre en ce mesme lieu sās nulle autre compagnie: Et l'amitié de Celadon (d'autāt plus forte que toutes les autres, qu'elle le contraignit le premier de parler) luy mit ces paroles dās la bouche: Belle Astree, si ie pēsois que le tēps peut remedier au mal que ie resēs, ie m'e remettrois au remede, qu'il me pourroit r'apporter, mais puis que plus il va vieillissant, plus aussi va-t'il augmentant, ie suis contraint de luy en rechercher, vn meilleur par la plainte que ie vous veux faire du tort que ie reçoÿ: & d'autāt plus aisēmēt m'y suis- ie resolu, que ie suis pour faire ma plainte & deuāt mes-

mes iuges & deuant mes parties. Et lors qu'il vouloit continuer, Lycidas l'interrompit, disant qu'il estoit en vne peine qui n'estoit en grandeur guiere differente à la siene. En grandeur, dit Celadon, il est impossible: car la mienne est extreme. Et la mienne, repliqua Lycidas, est sans comparaisó. Cependát que nos Bergers parloiet ensemble, ie me tournay vers Phillis, & luy dis: Vous verrez, ma sœur, que ces Bergers se veulét plaindre de nous, à quoy elle me respódit, que nous auons bien plus d'occasió de nous plaindre d'eux. Mais encore, luy dis-ie, que i'é aye beaucoup de me douloir de Celadó, toutesfois i'en ay encor d'auátage de vo⁹, qui sous tiltre de l'amitié que vous feignez de me porter, l'avez distrait de celle qu'il me faisoit paroistre. De sorte que ie puis dire, que vous me l'avez desrobé: & parce que Phillis demeura si cósuse de mes propos, qu'elle ne sçauoit que me respondre, Celadon s'adressant à moy, me dit: Ah! belle bergere: mais volage comme belle, est-ce ainsi que vous auez perdu la memoire des seruices de Celadó & de vos sermets? Le ne me plains pas tât de Licidas, encor qu'il ait máqué au deuoir de proximité & de l'amitié qui est entre nous, comme ie me deuls de vous à vous mesme, sçachant bien que le desir que vos perfectiós produiset dás vn cœur, peut bié faire oublier toute sorte de deuoir: mais est-il possible qu'un si long seruice que le mié, vne si absoluë puissance que celle que vous auez tousiours eüe sur moy, & vne si entiere affection que la miene, n'ait peu arrester l'incóståce de vostre ame? ou bié si encore tout ce qui viét de moy est trop peu pour le pouuoir, cómmét est-ce que vostre foy si souuent iuree, & les Dieux si souuent pris pour tesmoins ne vous ont peu empescher de faire deuant mes yeux vne nouuelle election? En mesme temps Lycidas prenant la belle main de Phillis, apres vn grád souspir,

luy dit: Belle main, en qui i'ay entièrement remis ma volonté, puis-je viure & sçauoir, que tu te plaisses à la despoüille d'un autre cœur que du mié? du mié, dis-je, qui auoit mérité tant de fortune, si quelqu'un eust peu en estre digne par la plus grâde, par la plus sincere & par la plus fidele amitié qui ait iamais esté? Je ne pense escouter les paroles que Lycidas continua: car ie fus contraint de respondre à Celadon: Berger, Berger, luy dis-je tous ces mots de fidelité & d'amitié sôt plus en vostre bouche, qu'en vostre cœur: & i'ay plus d'occasion de me plaindre de vous, que de vous escouter: mais parceque ie ne fay plus d'estat de rié qui viéne de vous, ie ne daignerois m'en douloir, vous en deuriez faire de mesme, si vos dissimulations le vous permettoient: mais puis que nos affaires sont en ce terme continuez, Celadon, aimez bien Phillis, & la seruez bien, ses vertus le méritent: que si en parlant à vous ie rougis, c'est de despit d'auoir aimé ce qui en estoit tant indigne, & de m'y estre si lourdement deceuë. L'estonnement de Celadon fut si grand, oyant les reproches que ie luy faisois, qu'il demeura longuement sans pouuoir parler, ce qui me donna commodité d'oüir que Phillis respondoit à Lycidas: Lycidas, celui qui me doit, me demande: Vous me nommez volage, & vous sçavez bien que c'est le nom le plus conuenable à vos actiôs: mais vous pensez en vous plaignant le premier, effacer le tort que vous me faites: à moy? non, ie faux, mais à vous-mesme: car ce vous est plus de honte de changer, que ie ne fais de perte en vostre changemēt: mais ce qui m'offense, c'est que vous vueilliez m'accuser de vostre faute, & feindre quelque bonne occasion de vostre infidelité: il est vray toutesfois, que celui qui deçoit un frere, peut bien tromper celle qui ne luy est rien. Et lors se tournant vers moy, elle me dit.

Et

Et vous Astree, croyez que le gain que vous auez fait, le diuertissât de mon amitié, ne peut estre de plus longue duree que iusques à ce qu'il se presente vn autre objet: encor que ie sçache bien que vos perfectiōs ont rât de puisſâce, que si ce n'estoit vn cœur tout de plume, vous le pourriez arrester. Phillis, luyrepliquay-ie, la preuue réd tesinoignage que vous estes vne flatteuse, quand vous parlez ainsi des perfections qui sont en moy, puis que m'ayât desrobé Celadon, il faut qu'elles soient bié foibles, ne l'ayant peu retenir apres l'auoir pris. Celadō se iettant à genoux deuant moy: Ce n'est pas, me dit-il, pour mespriser les merites de Phillis; mais ie proteste bié deuât tous les Dieux, qu'elle n'alluma iamais la moindre estincelle d'Amour dans mô ame, & que ie supporteray avec moins de desespoir l'offence que vous feriez cōtre moy en chāgeant, que nō point celle que vous faites contre mô affection en me blasinât d'inconstance. Il ne sert à riē, sage Diane, de particulariser tous nos discours, car ils seroient trop lōgs, & vo⁹ pourroiet ennuier: rât y a qu'auât que nous separer, nous fusmes tellement remis en nostre bon sens, ainsi le faut-il dire, que nous recogneusmes le peu de raison qu'il y auoit de nous loupçonner les vns les autres: & toutesfois nous auons bié à louer le Ciel, que nous nous fissiōs ceste declaratiō tous quatre ensemble, puis que ie ne crois pas qu'autrement il eust esté possible de desraciner cette erreur de nostre ame: & quant à moy ie vous assure bien, que rien n'eust peu me faire entendre raison, si Celadon ne m'eust parlé de ceste sorte deuant Phillis mesme.

Or depuis ce tēps nous allasmes vn peu plus retenus que de coustume: mais au sortir de ce trauail ie rentray en vn autre qui n'estoit guiere moindre: car nous ne peusmes si bien dissimuler, qu'Alcippe qui prenoit

prenoit garde, ne recogneust que l'affection de son fils enuers moy n'estoit pas du tout estainte, & pour s'en asseurer, il veilla si bien ses actions, que remarquant avec quelle curiosité il alloit tous les iours à ce vieil faule, où nous mettions nos lettres, vn matin il s'y en alla le premier, & apres auoir loquemet cherché, prenant garde à la fouleure que nous auions faire sur l'herbe pour y estre allez si souuent, il se laissa conduire, & le trac le mena droit au pied de l'arbre, où il trouua vne lettre que i'y auois mise le soir: elle estoit telle:

L E T T R E D' A S T R E E

A C E L A D O N.

Hier nous allasmes au Temple, où nous fusmes assemblees pour assister aux honneurs qu'on fait à Pan, & à Siringue en leur chômant ce iour, i'eusse dit festoyant, si vous y eussiez esté: mais l'amitié que ie vous porte est telle, que ny mesmes les choses diuines, s'il m'est permis de le dire ainsi, s'as vous ne me peuuent plaire. Je me trouue tât incômodée de nos cômuns importûs, que sans la promesse que i'ay de vous escrire to^u les iours, ie ne sçay si auourd'huy vo^u eussiez eu de mes nouuelles: receuez les pour ce coup de ma promesse.

Quand Alcippe eut leu ceste lettre, il la remit au mesme lieu, & se cachant pour voir la responce, son fils ne tarda pas d'y venir, & ne se trouuant point de papier rescriuit sur le dos de ma lettre, & m'a dit depuis que la sienne estoit telle.

L E T T R E D E C E L A D O N A L A

B E R G E R E A S T R E E.

Vous m'obligez & desobligez en mesme temps: pardonnez, si ce mot vous offense. Quand vous me dites que vous m'aimez, puis-jé auoir quelque plus grande obligatiō à tous les Dieux? Mais l'offence n'est pas petite, quand ceste

L

fois vous ne m'escriuez que pour me l'auoir promis: car ie dois ce bien à vostre promesse: & non pas à vostre amitié: Ressouuenez-vous, ie vous supplie, que ie ne suis pas à vous. parce que ie le vous ay promis: mais parce que veritablement ie suis vostre, & que de mesme ie ne veux pas des lettres pour les cōditions qui sont entre nous: mais pour le seul tesmoignage de vostre bonne volunté, ne les cherissant pas pour estre marchandeas, mais pour m'estre enuoyees, d'une entiere, & parfaicte affection.

Alcippe n'auoit peu recognoistre qui estoit la Bergere, à qui ceste lettre s'adressoit: car il n'y auoit personne de nominé. Mais voyez que c'est d'un esprit qui veut cōtrarier: il ne plaingnit pas sa peine d'attēdre en ce mesme lieu plus de 5. ou 6. heures pour voir qui seroit celle qui la viendroit querir, s'asseurant bien que le iour ne s'escouleroit pas, que quelqu'une ne la vint prendre. Il estoit desia fort tard quand ie m'y en allay: mais soudain qu'il m'apperceut, de peur que ie ne la prisse, il se leua, & fit semblāt de s'estre endormy là: & moy pour ne luy point dōner de soupçon, tournāt mes pas, ie faignis de prēdreyne autre voye; luy au cōtraire fort satisfait de sa peine, aussi-tost que ie fus partie prit la lettre, & se retira chez soy, d'oū il fit incontinent dessein d'en enuoyer son fils, parce qu'il ne vouloit en sorte quelcōque qu'il y eust alliance entre no^s, à cause del'extreme inimitié qu'il y auoit ētre Alcē, & luy, & au cōtraire auoit intētiō de le marier avec Malthee fille de Forell, pour quelque cōmodité qu'il prentendoit de leur voisinage. Les paroles qui furēt dites entre nous à sō depart, n'ōt estē que trop diuulguees par vne des Nymphes de Bellinde: car ie ne sçay cōment ce iour là Lycidas qui estoit au pied du rocher, s'endormit, & ceste Nymphē en passant, nous ouyt, & escriuit dans des tablettes tous nos discours. Et quoy, interrompit Diane, sont-ce les vers que i'ay ouy chā-

ter à vne des Nymphes de ma mere, sur le depart d'un Berger ? Ce les sont, respondit Astree, & parce que ie n'ay iamais voulu faire semblant qu'il y eust quelque chose qui me touchast, ie ne les ay osé demander. Ne vous en mettez point en peine, repliqua Diane: car demain ie vous en donneray vne coppie. Et apres qu'Astree l'en eust remercié, elle continua:

Or durant cest esloignement, Olimpe fille du Berger Lupeandre, demeurant sur les confins de Forests, du costé de la riuere de Furant, vint avec sa mere en nostre hameau, & parce que ceste bonne vieille aimoit fort Amarillis, comme ayant de ieunesse esté nourris ensemble, elle la vint visiter. Ceste ieune Bergere n'estoit pas si belle qu'elle estoit affectée, & auoit si bõne opinion d'elle mēme, qui luy sembloit que tous les Bergers qui la regardoient, en estoient amoureux: qui est vne regle infailible pour toutes celles qui s'affectiõnēt aisēmēt. Cela fust cause qu'aussi-tost qu'elle fut arriuée dās la maison d'Alcippe, elle cōmença de s'embesongner de Lycidas, ayant opinion que la ciuilité, dont il vsoit enuers elle, procedast d'Amour: soudain que le Berger s'en apperceust, il nous le vint dire, pour sçauoir comme il auoit à s'y conduire. Nous fusmes d'aduis, afin de mieux couvrir l'affectiõ qu'il portoit à Phillis, qu'il maintint Olimpe en ceste opinion. Et peu apres aduint par mal-heur qu'Artemis eut quelque affaire sur les riuies d'Allier, où elle emmena avec elle Phillis quelque artifice que no^s sceussions inuenter pour la retenir. Durant cest esloignement qui peut estre de six ou sept lunes: la mere d'Olimpe s'en tetourna, & laissa sa fille entre les mains d'Amarillis, en intention que Lycidas l'espouserait, iugeant selon ce qu'elle en dyoit, qu'il l'aymoit desia beaucoup: Et par là que c'estoit vn party aduança-

geux pour elle, fut conseillée par sa mere de le rendre
 le plus amoureux qu'il luy seroit possible. Et vous as-
 seure, belle Diane, qu'elle ne s'y feignit point: car de-
 puis ce temps-là, elle estoit plustost celle qui recher-
 choit que la recherchee. Si bien qu'un iour qu'elle le
 trouua à propos, ce luy semloit, dans le plus retiré du
 bois de Bon-lieu, où de fortune il estoit allé chercher
 vne brebis qui estoit esgaree, apres quelques propos
 cōmuns, elle luy ietta vn bras au col, & apres l'auoir
 baisé, luy dit: gētil Berger, ie nescay qu'il y peut auoir
 en moy de si desagreable, que ie ne puisse par tant de
 demonstrations de bōne volōté trouuer lieu en vos
 bonnes graces. C'est peut-estre, respondit le Berger en
 souffriant, pource que ie n'ē ay point. Celuy qui diroit
 cōme vo⁹, repliqua la Bergere, deuroit estre estimē au-
 tant aueugle que vous l'estes, si vous ne voyez point
 l'offre que ie vous fais de mon amitiē: iusques à quād,
 Berger, ordonnez-vous que i'ayme sans estre aimée,
 & que ie recherche sans que l'on m'en sçache grē? Si
 me semble-t'il que les autres Bergeres, de qui vous fai-
 tes tant de cas, ne sont point plus aymables que moy,
 ny n'ōt aucun auātage dessus moy, sinō en la possēsiō
 de vos bonnes graces. Olympe proferoit ces paroles
 avec tant d'affēction, que Lycidas en fut esmeu: Belle
 Diane, toutes les autres fois que ie me suis ressouue-
 nuē de l'accidēt qui arriua lors à ce Berger, ie n'ay peu
 m'empescher d'en rire: mais ores mon mal-heur me le
 defend, & toutefois il me sēble qu'il n'y a pas de quoi
 s'ennuyer, sinon pour Philis, qui luy auoit tant cōmā-
 dé de faindre de l'aimer: car la fainte enfin fut à bon
 escient, & ainsi ceste miserable Olimpe, pēsant par ses
 faueurs se faire aimer d'auantage, se rendit depuis ce
 temps-là si mesprīsee, que Lycidas (ayant eu d'elle
 tout ce qu'il en pouuoit auoir) la desdaigna, de sorte
 qu'il

qu'il ne la pouuoit souffrir aupres de luy. Incontinēt que ceste fortune luy fut arriuee:il me la vint racōter avec tant d'apparence de desplaisir, que i'eus opinion qu'il se repentoit de sa faute,& toutesfois il n'aduint pas ainsi:car ceste Bergere fit tāt la fole,qu'elle en deuint enceinte:& lors qu'elle commençoit de s'en ressētir,Phillis reuint de son voyage,& si ie l'auois attēduē avec beaucoup de peine, aussi la receus-je avec beaucoup de cōtētemēt:mais cōme on s'équiert ordinairement le plustost de ce qui touche au cœur,Philis apres les deux ou trois premieres paroles,ne manqua de demander comme Lycidas se portoit,& cōme il se gouernoit avec Olimpe.Fort biē luy respondis-je,& m'assēure qu'il ne tardera guiere à vous en venir dire des nouuelles:ie luy en tranchois le propos si court, de peur de luy dire quelque chose qui n'offensast Lycidas,qui de son costé n'estoit pas sans peine, ne sçachant comme aborder sa Bergere:enfin il se resolut de souffrir toutes choses plustost que d'estre banny de sa veuē,& s'ē vint la trouuer en son logis, où il sçauoit que i'estois:soudāinque Phillis le vid,elle courut à luy les bras ouuerts pour le saluer: mais s'estant vn peu reculé,il luy dit:BellePhillis,ie n'ay point assez de hardiesse pour m'approcher de vous, si vous ne me pardonnez la faute que ie vous ay faite.La Bergere(ayāt opinion qu'il s'excusoit de,ne luy estre venu au deuāt, cōme il auoit accoustumé) luy respondit:il n'y a rien qui me puisse retarder de saluēr Lycidas, & quand il m'auroit offensée beaucoup d'auantage,ie luy pardōne toutes choses.A ce mot elle s'auāça,& le salua avec beaucoup d'affection:mais il y eut du plaisir quād elle l'eut ramené à moy,& qu'il me pria de declarer sō erreur à sa Maistresse,afin de sçauoir prōpreimēt à quoy elle le condamneroit.Non pas,dit-il,que le regret de

l'auoir offensée ne m'accôpaigne au cercueil: mais pour le desir que i'ay de sçauoir ce, qu'elle ordonnera de moy. Ce mot fit mōter la couleur au visage de Phillis, se doutant bien que son pardon auoit esté plus grand, que son intention : à quoy Lycidas prenant garde. Je n'ay point assez de courage, me dit-il, pour ouyr la declaratiō que vous luy en ferez. Pardonnez-moy dōc, belle maistresse (se tournāt vers Phillis) si ie vous rôps si tost cōpagnie, & si ma vie vous a despleu, & que ma mort vous puisse satisfaire, ne soyez point auare de mō sãg. Ace mot, quoy que Phillis le r'appella, il ne voulust reuenir, au contraire poussant la porte il nous laissa seules. Vous pouuez croire que Phillis ne fut paresseuse de s'enquerir. s'il y auoit quelque chose de nouveau, & d'où venoit vne si grãde crainte. Sãs l'arrester d'vn long discours, ie luy dis ce qui en estoit, & ensēble mis toute la faute dessus nous, qui auions esté si mal aduisées de ne preuoir, que sa ieunesse ne pouuoit faire plus de resistance aux recherches de ceste folle, & que son desplaisir en estoit si grand, que sō erreur en estoit pardōnable. Du premier coup ie n'obtins pas d'elle ce que ie desirois: mais peu de iours apres Lycidas par mō cōseil se vint ietter à ses genoux, & parce que pour ne le voir point, elle s'en courut en vne autre chambre, & de celle-là en vne autre, fuyant Lycidas, qui l'alloit poursuiuant, & qui estoit resolu ainsi qu'il disoit, de ne la laisser en paix, qu'il n'eust le pardon, ou la mort, enfin ne sçachant plus où fuir, elle s'arresta en vn cabinet, où Lycidas entrāt & fermant les portes, se mit à genoux deuant elle, & sans luy dire autre chose, attendoit l'arrest de sa volonté. Ceste affectionnée opiniastrété eust plus de force sur elle que mes persuasions, & ainsi apres auoir demouré quelque temps sans luy riē dire: Va, luy dit-elle importun,

portun, c'est à tō opiniastrété, & non à toy que ie pardōne: A ce mot il luy baïsa la main, & me vint ouvrir la porte, pour me mōstrer qu'il en auoit eu la victoire: & lors voyāt ses affaires en si bon estat, ie ne les laissay point separer que toutes offenses ne fussent entierement remises, & Phillis pardōna tellement à son Berger, que depuis le voyāt en vne peine extreme de celer le ventre d'Olympe, qui grossissoit à veü d'œil, elle s'offrit de luy aider, & assister en tout ce qu'il luy seroit possible. Pour certain, interrompit alors Diane, voilà vne estrange preuue de bonne amitié: pardonner vne telle offense qui est entierement contre l'amitié, & de plus empescher que celle qui en est cause n'en ait du desplaisir. Sās mētir, Phillis, c'est trop, & pour moy, i'aduouē que mon courage ne le sçauroit souffrir: Si fit donc bien mon amitié, respondit Phillis, & par là vous pouuez iuger de quelle qualité elle est. Laissons ceste consideration à part, repliqua Diane, car elle seroit fort desaduantageuse pour vous, puis que de ne ressentir les offenses qui se font, contre l'amitié, c'est plustost signe de deffaut, que de surabondance d'Amour: & quant à moy, si i'eusse esté des amies de Lycidas, i'eusse expliqué ceste offre au desaduantage de vostre bonne volonté. Ah! Diane, dit Philis, si vous sçauiez que c'est que d'aimer, cōme de vous faire aimer, vous iugeriez qu'au besoin se cognoist l'amy, mais le ciel s'est contenté de vous auoir faite pour estre aimée, & non pas pour aimer. Si cela est, respondit Diane, ie luy suis plus obligée d'un tel bien, que de la vie: mais si suis-je cappable sans aimer, de iuger de l'amitié. Il ne se peut, interrompit Phillis. l'aime dōc mieux m'en taire, respondit Diane, que d'en parler avec vne si chere permissiō: toutefois si vo' mē voulez faire autāt de grace qu'au medecin, qui parle & iuge indifferēmēt.

de toutes sortes de maladies sans les auoir eues, ie diray, que s'il y a quelque chose en l'amitié, dõt l'õ doit faire estat, ce doit estre sans plus l'amitié mesme: car toute autre chose qui nous en plaist, ce n'est que pour estre ioincte avec elle: & par ainsi il n'y a rié qui puisse plus offencer celuy qui aime, que de remarquer quelque deffaut d'Amour, & ne point ressentir telles offenses: c'est veritablemēt auoir l'esprit ladre pour ceste passió. Et voulez-vous que ie vous die ce qu'il me sēble de l'amitie? C'est vne musique à plusieurs voix, qui bien vnies, rēdent vne tres-douce harmonie: mais si l'vne desaccorde elle ne desplaist pas seulemēt: mais fait oublier tout le plaisir, qu'elles ont donné auparauant. Par ainsi, dit Phillis, mauuaise Diane, vous voulez dire, que si on vous auoit seruie longuement, la premiere offēse effaceroit toute la memoire du passē. Cela mesme, dit Diane, ou peu moins. O Dieu! s'escria Phillis, que celuy qui vous aimera, n'aura pas œuure faite. Celuy qui m'aimera, repliqua Diane, s'il veut que ie l'aime, prendra garde de n'offenser mon amitié: & croyez-moy, Phillis, qu'à ce coup vous auez plus fait d'iniure à Lycidas, qu'il ne vous auoit auparauant offēsee. Donc, dit Phillis en soufriāt, autrefois ie disois que c'estoit l'amitié qui me l'auoit fait faire, mais à ceste heure ie diray que c'estoit la vengeance, & aux plus curieux i'en diray la raison que vous m'auiez apprise. Ils iugeront, adiousta Diane, qu'autresfois vous auez sceu aimer; & qu'à ceste heure vous sçauiez que c'est d'aimer. Quoyque s'en soit, respondit Phillis, s'il y eut de la faute, elle proceda d'ignorance, & nō point de deffaut d'amour: car ie pensois y estre obligee: mais s'il y retourne iamais, ie me garderay bien d'y retourner. Et vous, Astrée, vous estes trop longuement muette: dites-nous donc, comme i'assistay à faire cest-

enfant? Alors Astree reprit ainsi:

Soudain que ceste Bergere se fut offerte, Lycidas l'accepta fort effrontemēt, & deslors il enuoya vn ieune Berger à Moin, pour luy amener la sage femme de ce lieu, les yeux clos, à fin qu'elle ne sceut discerner où elle alloit. Diane alors comme toute estonnee mit le doigt sur la bouche, & dit: Belle Bergere, cecy n'a pas esté si secret que vous pensez, ie me ressouuiens d'en auoir ouy parler. Ie vous supplie, dit Phillis, racontez nous comme vous l'auiez ouy dire, pour sçauoir s'il a esté tedit à laverité. Ie ne sçay, adiousta Diane, si ie m'é pourray bien ressouuenir: le pauvre Phillandre fut celuy qui m'en fit le conte, & m'assura qu'il l'auoit appris de Lucine la sage fême, à qui mesme il estoit arriué, & qu'elle n'en eüst iamais parlé, si on se fust fié en elle. Vn iour qu'elle se promenoit dans le parc, qui est entre Mont-brison, & Moin, avec plusieurs autres ses compagnes, elle vid venir à elle vn ieun'homme, qu'elle ne cognoissoit point, & qu'à son abord luy fit des recommandations de quelques-vnes de ses parentes, qui estoient à Feurs, & puis luy en dit quelques particularitez, à fin de la separer vn peu des autres femmes qui estoient avec elle: & lors qu'il la vid seule, il luy fit entendre qu'une meilleure occasion le conduisoit vers elle: car c'est luy dit-il, pour vous ceniurer par toute la pitié que vous eustes iamais, de vouloir secourir vne honneste femme, qui est en danger, si vous luy refusez vostre aide. La bonne fême fut vn peu surprise d'ouyr changer tout à coup ce discours: mais le ieun'homme la pria de celer mieux son estonnement, & qu'il esliroit plustost la mort, que si on venoit à soupçonner cet affaire; & Lucine s'estant rassuree, & luy ayant promis qu'elle seroit secrette, & qu'il luy dist seulement en quel temps elle se deuoit tenir preste: Ne faites

donc point de voyage de deux mois, luy dit le ieune hōme, & à fin que vous ne perdiez rien, voila l'argent que vous pourriez gagner ailleurs durant ce tēps-là. A ce mot il luy dōna quelques pieces d'or dans vn papier, & s'en retourna sans passer à la ville: apres toutesfois auoir sçeu d'elle, si elle ne marcheroit pas la nuit, & qu'elle luy eust respondu, voyant le gain si grand, que nul tēps ne la pourtoit arrester. Dans quinze ou seize iours apres, ainsi qu'elle sortoit de Moin, sur les cinq ou six heures du soir, elle le vid reuenir avec le visage tout chāgé, & s'approchant d'elle, luy dit: Ma mere, le tēps nous a deceu, il faut partir, les cheuaux nous attēdent, & la necessité nous presse: elle voulut rentrer en sa maison pour dōner ordre à ses affaires, mais il ne voulut le luy permettre, craignāt qu'il le n'e parlast à quelqu'un: ainsi estant paruenue dās vn valō fort retiré, du grand chemin du costé de la garde, elle trouua deux cheuaux avec vn hōme de belle taille, & vestu de noir, qui les gardoit: aussi tost qu'il vid Lucine, il s'e vint à elle avec vn visage fort ouuert, & apres plusieurs remerciements, la fit mettre en trouffe derriere celuy qui l'estoit allé querir, puis mōtant sur l'autre cheual, s'en allerent au grand trot à trauers les chāps: & lors qu'ils furent vn peu esloignez de la ville, & que la nuit cōmēçoit à s'obscurcir, ce ieune hōme sortant vn mouchoir de la poche banda les yeux à Lucine, quelque difficulté qu'elle en sçeut faire, & apres firent faire deux ou trois tours au cheual, sur lequel elle estoit, pour luy oster toute cognoissance du chemin qu'ils vouloient tenir: & puis reprenāt le trot, marcherent vne bonne partie de la nuit, sans qu'elle sçeut où elle alloit, sinon qu'ils luy firēt passer vne riuere, cōme elle croit, deux ou trois fois, & puis la mer- tant à terre, la firent marcher quelque tēps à pied, &

ainsi

ainsi qu'elle pouuoit iuger, c'estoit par vn bois, où en fin elle entreuit vn peu de lumiere à trauers le mouchoir, que tost apres ils luy osterét, & lors elle se trouua sous vne tente de tapisserie, accómodée de telle façon que le vêt n'y pouuoit entrer: d'vn costé elle vid vne ieune femme dans vn liét de cháp, qui se plaignoit fort, & qui estoit masquee: au pied du liét elle apperceut vne fême qui auoit aussi le visage couuert, & qui à se habits móstroït d'estre aagée: elle tenoit les mains jointes, & auoit les larmes aux yeux: de l'autre costé il y auoit vne ieune fille de chābre masquee, avec vn flābeau en la main: au cheuet du liét estoit pāché cet hōnestē hōme qu'elle auoit trouué avec les cheuaux, qui faisoit paroistre de ressentir infiniment le mal de ceste fême qui estoit appuyee cōtre sō estomach: & le ieune hōme qui l'auoit portee en trouffe, alloit d'vn costé, & d'autre pour dōner ce qui estoit necessaire, y ayant sur vne table au milieu de ceste tēte, deux grāds flābeaux allumez. Il est aisé à croire, que Lucine fut fort estōnée de se treuuer en tel lieu: toutesfois elle n'eut le loisir de demeurer long-tēps en cet estōnement: car on eust iugé que cette petite creature n'attendoit que l'arriuee de ceste femme pour venir au monde, tant la mere prit tost les douleurs de l'accouchement, qui ne luy durerent pas vne demie. heure sans deliurer d'vne fille; mais ce fut vne diligence encore plus grande que celle dont on vfa à debagager incontinent, & à mettre l'accouchee, & l'ēfāt dās vne litiere, & à renuoyer Lucine apres l'auoir bien cōtentee, les yeux clos: toutefois, ainsi qu'elle estoit venuë: que si on se fut fié en elle, elle iure que iamais elle n'en eust parlé, mais qu'il luy sembloit que leur messiance luy en dōnoit congé: & voila tout ce que i'en ay peu sçauoir par Philādre, Astree & Phillis, qui auoient esté fort attentives à son

à son discours, se regarderēt entr'elles fort estōnees, & Phillis ne peut s'épescher de souffrire, & Diane luy en demandāt la raison: C'est parce, dit-elle, que vous nous auez dit vne histoire, que nous ne sçauions pas, & pour moy ie ne sçauois m'imaginer qui ce peut estre? Car pour Olympe, elle ne fut point tant hazardee: & faut par necessité que ce soit autre qu'une Bergere, y ayant vn si grand appareil. En verité, respondit Diane, ie prenois cest hōneste homme pour Lycidas, la vieille pour la mere de Celadon, & la fille de chambre pour vous, & iugeois que vous vous fussiez ainsi desguisees pour n'estre recogneuës. Si vous asseureray-ie, reprit Astrée, que ce n'est point Olimpe: car Phillis n'y vfa d'autre artifice que de la faire venir en sa maisō: & de fortune sa mere Artemis estoit pour lors allee sur les riuēs d'Al lier: & parce qu'Olimpe estoit entre les mains d'Amarillis, il faut qu'elle feignit d'estre malade, cē qui luy fut fort aysé, à cause du mal qu'elle auoit desia; & apres auoir trainé quelque temps, elle fit entendre elle mesme à la mere de Celadon, que le changement d'air luy rapporteroit peut-estre du soulagement, & qu'elle s'asseuroit que Phillis seroit biē aise de la retirer chez elle. Amarillis qui se sentoit chargee de sa maladie, fut bien aise de ceste resolution, & ainsi Phillis la vint querir: & lors que le terme approcha, Lycidas alla prendre la sage femme, & luy banda les yeux, à fin qu'elle ne recogneut point le chemin: mais quand elle fut arriuee, il les luy débanda, sçachant biē qu'elle ne cognoistroit pas Olimpe; comme ne l'ayant iamais veuē auparauant. Voilà tout l'artifice qui y fut fait: & soudain qu'elle fut biē remise, elle s'en alla chez elle, & nous a-on dit depuis, qu'elle vfa d'un bien plaissant artifice pour faire nourrir sa fille: car aussi tost qu'elle fut arriuee, elle apostā vne folle femme, qui
faignant

faignant de l'auoir faite, la vint donner à vn Berger, qui auoit accoustumé de seruir chez sa mere, disant qu'elle l'auoit eüe de luy : Et parce que ce pauvre Berger s'en sentoit fort innocent, il la refusa & la rebroüa, de sorte qu'elle, qui estoit faite au badinage, le poursuiuit iusques dans la chambre de Lupeâtre mesme: & là, quoy que le Berger la refusast, elle mit l'enfant au milieu de la châtre, & s'en alla. On nous a dit que Lupeâtre se courrouça fort, & Olimpe aussi à ce Berger: mais la conclusion fut, qu'Olimpe se tournât vers sa mere: encor ne faut-il pas, luy dit-elle, que ceste petite creature demeure sans estre nourrie: elle ne peut mais de la faute d'autrui, & ce sera vne œuvre agreable aux Dieux de la faire esleuer. La mere qui estoit bonne & charitable s'y accorda: & ainsi Olimpe retira sa fille aupres d'elle. Cependant Celadon estoit chez Forelle, où l'on luy faisoit toute la bonne chere qu'il se pouuoit, & mesme Malthée auoit eu commandement de son pere de luy faire toutes les honnestes caresses qu'elle pourroit: mais Celadon auoit tant de desplaisir de nostre separation, que toutes leurs honnestetez luy tenoiēt lieu de supplice, & viuoit ainsi avec tāt de tristesse, que Forelle ne pouuant souffrir le mespris qu'il faisoit de sa fille, en aduertit Alcippe, à fin qu'il ne s'attendit plus à ceste alliance, qui ayant sceu la resolutiō, de son fils, esmeu, comme ie croy, de pitié, fit dessein d'vser encore vne fois de quelque artifice: & apres cela ne le tourmenter point d'auantage. Or pendant le séjour que Celadon fit pres de Malthée, mō oncle Phocion fit en sorte, que Corebe, tres-riche & honneste Berger, me vint rechercher, & parce qu'il auoit toutes les bonnes parties qu'on eust sceu desirer, plusieurs en parloient desia, eomme si le mariage eust esté resolu. Dequoy Alcippe se voulant seruir, fit la ruse que ie

vous diray. Il y a vn Berger nommé Squilindre demeurât sur les lisieres de Forests, en vn hameau appellé Argêtal, hōme fin, & sās foy & qui entre ses autres industries sçait si biē cōtrefaire toutes sortes de lettres, que celuy mesme de qui il les vent imiter, est biē empesché de recognoistre la fausseté: ce fut à cet homme, à qui Alcippe monstra celle qu'il auoit trouuee de moy au pied de l'arbre, ainsi que ie vous ay dit, & luy en fit escrire vne autre à Celadon en mon nó, qui estoit telle:

L E T T R E C O N T R E F A I T E
d'Astree à Celadon.

CEladon, puis que ie suis contrainte par le commandement de mon pere, vous ne trouuerez point estrange que ie vous prie de finir cest Amour qu'autrefois ie vous ay coniurée de rendre eternelle. Alcé m'a donnée à Corebe: & quoy que le party me soit auātageux, si est-ce que ie ne laisse de ressentir beaucoup la separation de nostre amitié: Toutesfois, puis que c'est folie de contrarier à ce qui ne peut arriuer autrement, ie vous conseille de vous aimer de resolution, & d'oublier tellement tout ce qui s'est passé entre nous, que Celadon n'ait plus de memoire d'Astree, comme Astree est contrainte d'ores en là, de perdre pour son deuoir tous les souuenirs de Celadon.

Cette lettre fut portee assez finement à Celadon par vn ieune Berger incogneu Dieux ! quel deuint-il d'abord, & quel fut le desplaisir qui luy serra le cœur? Dóc, dit-il, Astree, il est bien vray qu'il n'y a rié de durable au monde, puis que ceste ferme resolution, que vous m'auiez si souuent iuree, s'est changée si promptemēt. Donc vous voulez que ie sois tesmoin, que quelque perfection qu'une fem me puisse auoir, elle ne peut se despoüiller de son inconstant naturel. Donc le Ciel a consenty, que pour vn plus grand supplice, la vie me restast,

restaſt, apres la perte de voſtre amitié: à fin que ſeulement ie veſquiſſe pour reſſentir d'auantage mon deſaſtre? Et là tombant euanouy, il ne reuint point pluſtoſt en ſoy-meſme, que les plaintes en ſa bouche: & ce qui luy perſuadoit plus aiſément ce change, c'eſtoit que la lettre ne faiſoit qu'approuuer le bruit cômun du mariage de Corebè, & de moy. Il demeura tout le iour ſur vn liſt, ſans vouloir parler à perſonne, & la nuit eſtât venuë, il ſe deſroba à ſes compagnons, & ſe mit dans les bois les plus eſpais, & les plus reculez, fuyant le rencontre des hommes comme vne beſte ſauuage, reſolu de mourir loing de la compagnie des hommes, puis qu'il eſtoient la cauſe de ſon ennuy.

En ceſte reſolutiô il courut toutes les môtaignes de Foreſts, du coſté de Cernieres: où en fin il choiſit vn lieu qui luy ſembla le moins frequenté, avec deſſein d'y paracheuer le reſte de ſes triſtes iours. Le lieu s'appelloit Lapan, d'où ſourdoit l'vne des ſources du deſaſtreux Lignon: car l'autre vient des montaignes de Chalmasel.

Or ſur les bords de ceſte fontaine il baſtit vne petite cabane, où il veſquit retiré plus de ſix mois, durant leſquels, ſa plus ordinaire nourriture eſtoit les pleurs, & les plaintes: ce fut en ce tēps qu'il fit ceſte chanſon.

CHANSON.

De Celadon ſur le changement d'Aſtree.

IL faudroit bien que la conſtance
M'euſt deſrobé le ſentiment,
Si ie ne reſſentois l'offence,
Que m'a fait voſtre changement:
Et la reſſentant ſi ſoudain,
Ie ne recourois au dédain.

Vous m'avez deſaigné, pariure,
Pour vn que vous n'avez point veu,

Par

Parce qu'il eut par aduventure
 Plus de bien que ie n'ay pas eu:
 Infidellè, osez vous encor
 Sacrifier à ce veau d'or?

Où sont les sermens que nous fismes
 Où sont tant de pleurs esendus,
 Et ces Adieux, quand nous partismes?
 Le Ciel les a bien entendus:
 Quand vostre cœur les oubloit,
 Vostre bouche les publoit.

Teux pariurez, flamme infidelle,
 Qui n'aimez sinon en changeant,
 Fasse Amour qu'une beauté telle
 Que la vostre m'aille vengeance:
 Qu'elle faigne de vous aimer
 Seulement pour vous enflammer.

Ainsi pressé de sa tristesse,
 Vn Amant trahy se plaignoit,
 Quand on luy dit que sa maistresse
 Pour vn autre le dedaignoit,
 Et le Ciel tonnante par pitié
 Promit venger son amitié.

Il estoit couché miserable
 Pres de Lignon, & s'en alloit
 Du doigt marquantz dessus le sable
 Leurs chiffres, ainsi qu'il souloit:
 Ce chiffre, dit-il, trop heureux,
 Helas! n'est plus propre à nous deux.

Lors le pleur enfant de la peine,
 Qu'une iuste douleur pouffoit,
 Tombant à grands flots sur l'arcaine,
 Ces doubles chiffres effaçoit:
 Efface, dit-il, ô mon pleur,
 Non pas ceux-cy, mais ceux du cœur.

*Amant qui plein de coüardise,
T'en vas plaignant si longuement
Vne ame toute de feintise;
Lors que tu sceus son changement,
Ou tu deuois soudain mourir,
Ou bien incontinent guerir:*

La solitude de Celadon eust esté beaucoup plus longue sans le commandement qu'Alcippe fit à Lycidas de chercher son frere, ayant en soy-mesme fait dessein (puis qu'aussi bien voyoit-il que sa peine luy estoit inutile) de ne contrarier plus à ceste amitié: mais Lycidas eut longuement cherché, sans vne rencontre qui nous aduint ce iour-là mesme.

I'estois sur le bord de Lignon, & tenois les yeux sur son cours, resuant pour lors à la perte de Celadon, & Phillis & Lycidas parloïent ensemble vn peu plus loin, quand nous vismes de petites balottes qui alloïent nageans sur l'eau. La premiere qui s'en prit garde, fut phillis, qui nous les môstra: mais nous ne peusmes deuiuer ce que ce pouuoit estre. Et parce que Lycidas recogneut la curiosité de sa Maistresse, pour luy satisfaire, il s'auança le plus auant qu'il peut en l'eau, & fit tant avec vne lōgue branche, qu'il en prit vne. Mais voyāt que ce n'estoit que cire, parce qu'il s'estoit mouillé, & qu'il se faschoit d'auoir pris tant de peine pour chose qui valoit si peu, il la ietta de dépit en terre, & si à propos, que frappāt contre vn gros cailou, elle se mit toute en pieces, & n'en resta qu'vn papier, qui auoit esté mis dedans, que Phillis courut incontinent prendre, & l'ayant ouuert nous leusmes tels mots:

V*At'en papier plus heureux que celuy qui t'enuoye, re-
voir les bords tāt aimez où ma Bergere demeure, &
si accōpagné des pleurs dont ie vay grossissant ceste riuierē,
il t'aduiēt de baiser le sablon où ses pas sont imprimez, ar-*

restes-y ton cours, & demeure bien fortuné, ou mon malheur m'empesche d'estre: que si tu paruiens en ses mains, qui m'ont rauy le cœur: & qu'elle te demande que ie faye dy luy ô fidelle papier, que iour & nuict ie me change en pleurs pour lauer son infidelité: & si touchée du repentir, elle te mouille de quelques larmes, dy luy que pour d'estêdre l'arc elle ne guerit pas la playe qu'elle a faite à sa foy, & à mon amitié, & que mes ennuis seront tesmoins & deuant les hommes & les Dieux, que comme elle est la plus belle & la plus infidelle du monde, que ie suis aussi le plus fidelle & plus affectionné qui uine, avec assurance toutesfois de n'auoir iamais contentement que par la mort.

Nous n'eusmes pas si tost ietté les yeux sur ceste escriture, que nous la recogneusmes tous trois, pour estre de Celadon: que fut cause que Lycidas courut pour retirer les autres qui nageoiēt sur l'eau, mais le courant les auoit emportées si loin, qu'il ne les peut atteindre: toutesfois nous iugeasmes biē par celle-cy, qu'il deuoit estre aupres de la source de Lignon, qui fut cause que Lycidas le lendemain partit de bonne heure pour le chercher, & vſa de telle diligence que trois iours apres il le trouua en sa solitude si chāgé de ce qu'il ſouloit estre, qu'il n'estoit pas presque recognoissable: mais quād il luy dit, qu'il falloit s'ē reuenir vers moi, & que ie le luy cōmādois ainsi, il ne pouuoit à peine se persuader que son frere ne le voulust trōper. En fin la lettre qu'il luy porta de moy, luy dōna tant de contentemēt, que dās fort peu de iours il reprits ō bon visage, & nous reuint trouuēt: nō toutesfois si tost qu'Alcippe ne mourust auāt son retour, & que peu de iours apres Amarillis ne le suiuist. Et lors nous eusmes biē opiniō que la fortune auoit fait tous les plus grāds efforts cōtre nous, puis que ces deux persōnes estoient mortes, qui nous y cōtratioient le plus. Mais n'aduint-il

il pas par malheur, que la recherche de Corebe alla
cōtinuant si auant, qu'Alcé, Hyppolite, & Phocion ne
me laissoiēt point de repos? & toutesfois ce ne fut pas
de leur costé dōt nostre mal-heur proceda, quoy que
Corebe en partie en fut cause: car lors qu'il me vint
rechercher; parce qu'il estoit fort riche, il amena a-
uec luy plusieurs Bergers, entre lesquels estoit Semire,
Berger à la verité plein de plusieurs bonnes qualitez,
s'il n'eust esté le plus perfide, & le plus cauteleux hōme
qui fut iamais: aussi tost qu'il ietta les yeux sur moy, il
fit dessein de me seruir, sans se soucier de l'amitié que
Corebe luy portoit: & parce que Celadon & moy,
pour cacher nostre amitié, auions fait dessain, comme
ie vous ay desia dit, de faindre luy d'aimer toutes les
Bergeres, & moy de patienter indifferēment la recher-
che de toute sorte de Bergers, il creut au cōmencemēt,
que la bōne receptiō que ie luy faisois, estoit la nais-
sance de quelque plus grande affection, & n'eust si
tōst recogneu celle qui estoit entre Celadon & moy,
si de mal heur il n'eust trouué de mes lettres. Car en-
cor que pour sa derniere perte on cogneut bien qu'il
m'aymoit, si y en auoit-il fort peu qui creussent que ie
l'aymassē, tant ie m'y estois conduitte froidement,
depuis que Celadon estoit retourné: & parce que les
lettres qu'Alcippe auoit trouuees au pied de l'arbre,
nous auoient cousté si cher, nous ne voulusmes plus
y fier celles que nous nous escriuions: mais inuen-
tasmes vn autre artifice qui nous sembla plus assēré.
Celadon auoit appiécé au droit du cordon de son
chappeau, par le dedans, vn peu de feutre si propre-
ment, qu'à peine se voyoit-il; & cela se serroit avec
vne gance à vn bouton par dehors, où il faignoit de
retrouuer l'aisle du chappeau: il mettoit là dedans sa
lettre, & puis faisant semblant de se iōuer, ou il me ier-

roit son chapeau, ou ie le luy ostois, ou il le faisoit tomber, ou feignoit pour mieux courre, ou sauter, de le mettre en terre, & ainsi i'y prenois ou mettois la lettre. Ie ne scay comme par mal-heur, vn iour que i'en auois vne entre les mains pour l'y mettre, en courant apres quelque loup, qui estoit venu passer aupres de nos troupeaux, ie la laissay tomber, si mal-heureusement pour moy, que Semire qui venoit apres, la releua, & vid qu'elle estoit telle.

LETTRE D'ASTREE.

A CELADON.

MON cher Celadon, i'ay receu vostre lettre, qui m'a esté autant agreable, que ie scay que les miennes le vous sont: & n'y ay rien trouué qui ne me satisfasse, hors-mis les remerciements que vous me faites, qui ne me semblent à propos, ny pour mon amitié: ny pour ce Celadon, qui dès long-temps s'est de si tout donné à moy: car s'ils ne sont point vestres, ne scauez vous pas que ce qui n'a point ce tiltre, ne scauroit me plaire? que s'ils sont à vous, pourquoy me donnez-vous separé, ce qu'en vne fois i'ay receu, quand vous vous donastes tout à moy? N'en vscz donc plus, ie vous supplie, si vous ne me voulez faire croire, que vous auez plus de ciuilité, que d'Amour.

Depuis qu'il eut trouué ceste lettre, il fit dessein de ne me parler plus d'Amour, qu'il ne m'eust mise mal avec Celadon, & comença de ceste sorte: En premier lieu il me supplia de luy pardonner, s'il auoit esté si remeraire que d'auoir osé hausser les yeux à moy, que ma beauté l'y auoit contraint: mais qu'il recognoissoit bien son peu de merite, & qu'à ceste occasion il me protestoit qu'il ne s'y mesprendroit iamais plus, & que seulement il me supplioit d'oublier son outrecuidance. Et puis il se rendit tellemēt amy & familier
de

de Celadon, qu'il sembloit qu'il ne peut rien aimer d'auantage: & pour m'abuser mieux, il ne me rencontroit iamais sans trouuer quelque occasion de parler à l'auantage de mon Berger, couurant si finement son intention, que personne n'eust pensé qu'il l'eust fait à dessein. Ces louanges de la personne que j'aimois, comme j'ay dit, me deceurent si bien, que ie prenois vn plaisir extreme de l'entretenir: & ainsi deux ou trois lunes s'escoulerent fort heureusement pour Celadon & pour moy: mais ce fut, comme ie croy, pour me faire ressentir d'auantage ce que depuis ie n'ay cessé, ny ne cesseray de pleurer. A ce mot au lieu de ses paroles, ses larmes représenterét ses deplaisirs à ses compagnes, avec telle abondance, que ny l'vne ny l'autre n'oserent ouurir la bouche, craignant d'augmenter d'auantage ses pleurs. Car plus par raison on veut seicher les larmes, & plus on va augmentant la source. En fin elle reprit ainsi: Helas! sage Diane, comment me puis-ie souuenir de cét accidét sans mourir? Desia Semire estoit si familier, & avec Celadon & avec moy, que le plus souuét nous estiós ensemble. Et lors qu'il creut d'auoir assez acquis de creance en mon endroit, pour me persuader ce qu'il vouloit entreprendre vn iour qu'il me treuua seule: apres que nous eusmes longuement parlé des diuerses trahisons, que les Bergers faisoient aux Bergeres qu'ils feignoient d'aimer: Mais ie m'estonne, dit-il, qu'il y ait si peu de Bergeres, qui prennent garde à ces tromperies, quoy que d'ailleurs elles soiét fort aduisees. C'est, luy respôdis-je, que l'Amour leur clost les yeux. Sans mentir, me repliqua-t'il, ie le croy ainsi: car autrement il ne seroit pas possible que vous ne recogneussiez celle que l'on vous veut faire. Et lors se taisant, il monstroir de se préparer à m'en dire d'auantage: mais comme il se

fut repenty de m'en auoir tant dit, il se reprit ainsi. Semire, Semire, que penſes-tu faire? ne vois-tu pas, qu'elle ſe plaiſt en ceſte tróperie, pourquoy la veux-tu mettre en peine? & lors s'adreſſant à moy, il continua: Ie vóy bien, belle Aſtrée, que mes diſcours vous ont rapporté du deſplaiſir: mais pardonnez-le moy, qui n'y ait eſté pouſſé que pour l'affection que i'ay à voſtre ſeruice. Semire, luy diſ-ie, ie vous ſuis obligée de ceſte bóne volonté: mais ie le ferois encór d'auantage, ſi vous paracheuiez ce que vous auez cômencé. Ah! Bergere, me reſpondit-il, ie ne vous ay que trop dit: mais peut-eſtre le recognoiſtrez vous mieux avec le téps, & lors vous iugerez que veritablemēt Semire eſt voſtre ſeruiteur. Ah! le malicieux! cóbien fut-il veritable en ſes mauuaiſes promeſſes: car depuis ie n'en ay que trop recogneu pour me laiſſer le ſeul deſir de viure. Si eſt-ce que pour lors il ne voulut m'en dire d'auantage, afin de m'en donner plus de volonté: & quád il eut opinion que i'en auois aſſez, vn iour que ſeló ma couſtume ie le preſſois de me faire ſçauoir la fin de mon contentement, & que ie l'eus cóiuré par le pouuoir que i'auois eu autrefois ſur luy, de me dire entieremēt ce qu'il auoit commencé, il me reſpondit: Belle Bergere, vous me coniurez tellemēt, que ie croirois faire vne trop gráde faute de vous deſobeír: Si voudrois-ie ne vous en auoir iamais cômencé le propos, pour le deſplaiſir que ie prenoy que la fin vous rapportera: & apres que ie l'eus aſſuré du contraire, il me ſçeut ſi bien perſuader que Celadon aimoit Aminthe, fille du fils de Cleante, que la ialouſie conſtumiere compagne des ames qui aimēt bien, commença de me perſuader que cela pouuoit eſtre vray, & ce fut bien vn mal-heur extreme, qu'alors ie ne me reſſouuins point du commandement que ie

luy

luy auois fait de feindre d'aimer les autres Bergeres. Toutesfois voulant faire la fine, pour dissimuler mon desplaisir, ie respondis à Semire, que ie n'auois iamais ny creu, ny voulu que Celadon me particularisast plus que les autres, que s'il sembloit que nous eussions quelque familiarité, ce n'estoit que pour la longue connoissance que nous auions eue ensemble; mais quant à ses recherches, elles m'estoient indifferentes. Or, me respondit lors ce cauteleux, ie loue Dieu que vostre humeur soit telle, mais puis qu'il est ainsi, il ne peut estre que vous ne preniez plaisir d'ouyr les passionnez discours qu'il tient à son Aminthe. Il faut que i'aduouë, sage Diane, quand i'ouys nommer Aminthe sienne, ie changeay de couleur, & parce qu'il m'offroit de me faire ouyr leurs paroles, il me sembla que ie ne deuois fuir de recognoistre la perfidie de Celadon, hélas ! plus fidelle, que moy bien auisee: & ainsi i'acceptay cest offre, & certes il ne faillit pas à sa promesse: car peu apres il s'en reuint courant, m'asseurer qu'il les auoit laissez assez pres de là, & que Celadon auoit la teste dans le giron d'Aminthe, qui des mains luy alloit releuant le poil: me racontant ces particularitez pour me piquer d'auantage. Je le suivis, mais tant hors de moy, que ie ne me ressouuiens, ny du chemin que ie fis, ny come il me fit approcher si pres d'eux, sans qu'ils m'apperceussent: despuis i'ay iugé que ne se soucians point d'estre ouys, ils ne prenoient garde à ceux qui les escoutoient: tant y a que ie m'en trouuay si pres, que i'ouys Celadon, qui luy respondoit: croyez moy, belle Bergere, qu'il n'y a beauté qui soit plus viuement empreinte en vne ame, que celle qui est dans la miene. Mais, Celadon, respondit Aminthe, comment est-il possible, qu'un cœur si ieune que le vostre puisse auoir assez de dureté pour retenir longuement ce

que l'amour y peut grauer. Mauuaise Bergere, repliqua mon Celadon, laissons ces raisons à part, ne me mesurez ny à l'aulne, ny au poids de nul autre, honnorez moy de vos bonnes graces, & vous verrez, si ie ne les conserueray aussi cheres en mon ame, & aussi longuement que ma vie. Celadô, Celadô, adiousta Aminthe, vous seriez bien puni, si vos feintes deuenoient veritables, & si le Ciel pour me venger, vous faisoit aimer ceste Aminthe, dont vous vous moquez. Iusques icy il n'y auoit rien, qui en quelque sorte ne fut supportable: mais ô Dieux! pour feindre, quelle fut la responce qu'il luy fit; le prie Amour, luy dit-il belle Bergere, si ie me moque, qu'il fasse tomber la mocquerie sur moy; & si i'ay meritê d'obtenir quelque grace de luy, qu'il me donne la punition dont vous me menacez. Aminthe ne pouuant iuger l'intentiô de ses discours, ne luy respondit qu'avec vn soufrire, & avec vne façon de la main, la luy passât & repassât deuant les yeux, que i'interpretois en mō l'agage qu'elle ne le refuseroit pas: elle croyoit ses paroles veritables: mais ce qui me toucha biē viuemēt, fut que Celadô apres auoir esté quelque tēps sans parler, ietta vn grād soufpir, qu'elle accompagna incōtinēt d'un autre. Et lors que le Berger se releua pour luy parler, elle se mit la main sur les yeux, & rougit, cōme presque ayant hōte que ce soufpir luy fust eschappé: qui fut cause que Celadô se remettāt en sa premiere place, peu apres chāta ces vers:

S O N N E T.

Qu'il cognoist qu'on feint de l'aimer.

Elle feint de m'aimer pleine de mignardise,
 Soupirant apres moy me voyant soufpirer,
 Et par de feintes pleurs. tesmoigne d'endurer
 L'ardeur que dans mon ame elle cognoist esprise.

Le plus accort Amant, lors qu'elle se deguise,

De ses trompeurs attraits ne se peut retirer:

Il faut estre sans cœur pour ne point desirer,

D'estre si doucement deceu par sa feintise.

Le me trompe moy-mesme au faux bien que ie voy,

Et mes contemens conspirent contre moy.

Traistres miroirs du cœur, lumieres infidelles,

Le vous-recognois bien & vous trompeurs appais:

Mais que me sert cela, puis qu'Amour ne veut pas,

Voyant vos trahisons, que ie me garde d'elle?

Après s'estre teu quelque temps, Aminthe luy dit: Et quoy Celadon vous ennuyez vous si tost? Je crains plustost, dit-il, d'ennuyer celle à qui en toute façon ie ne veux que plaire. Et qui peut-c'estre, dit-elle, puis que nous sommes seuls? Ah! qu'elle se trompoit bien, & que i'y estois bien pour ma part, & aussi cherement qu'autre qui fust de la troupe. Ce n'est aussi que vous, respondit Celadon, que ie crains d'importuner: mais si vous me le commandez, ie continueray. Je n'oserois, repliqua la Bergere, vser de commandemēt, où mesme la priere est trop indiscrete. Vous vserez, reprit le Berger, des termes qu'il vous plaira: mais en fin ie ne suis que vostre seruiteur: & lors il recōmēça de ceste sort^{is}

M A D R I G A L.

Sur la ressemblance de la Dame & de luy.

IE puis bien dire que nos cœurs

Sont tous deux faits de roche dure,

Le mien resistant aux rigueurs,

Et le vostre, puis qu'il endure

Les coups d'amour & de mes pleurs.

Mais considerant les douleurs,

Dont i'eternise ma souffrance,

Je dis en cette extremité,

Je suis vn rocher en constance,

Et vous l'estes en cruauté.

Belle Diane, il fut hors de mon pouuoir d'arrester d'auantage en ce lieu, & ainsi m'esloignant doucemēt d'eux, ie m'en retournay à mō troupeau, si triste que de ce iour ie ne peux ouurir la bouche: & parce qu'il estoit desia assez tard, ie retiray mes brebis en leur parc, & passay vne nuit telle que vous pouuez pēser. Helas! que tout cela estoit peu de chose, si ie n'y eusse adiousté la folie que ie pleureray aussi long-tēps que i'auray des larmes: aussi ie ne sçay qui m'auoit tant auēglée: car si i'eusse eu encor quelque reste de iugemēt parmy ceste nouuelle ialousie, pour le moins ie me fusse enquisse de Celadō quel estoit son dessein: & quoy qu'il eut voulu dissimuler, i'eusse assez aisēmēt recogneu sa feinte: mais sans autre consideration le lendemain qu'il me vint trouuer aupres de mō troupeau, ie luy parlay avec tāt de mespris, que desespéré, il se precipita dās ce goulphe, où se noyāt, il noya d'vn coup tous mes cōtētemēs. A ce mot elle deuint passer comme la mort, & n'eust esté que Phillis la reueilla, la tirant par le bras, elle estoit en danger d'esuanouyr.



LE CINQVIESME LIVRE

DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



E bruit que ces Bergeres firēt lors qu'Astrée faillit d'esuanouir, fut si grand, que Leonide s'en esueilla: & les oyant parler aupres d'elle, la curiosité luy donna volōté de sçauoir qui elles estoient: & parce qu'apres
estre

estre vn peu remises, ces trois Bergeres se leuerēt pour s'en aller, tout ce qu'elle peut faire, ce fut d'éveiller Syluie pour les lui monstres, aussitost qu'elle les apperceut, elle recogneut Astree, quoy qu'elle fust fort chargée, pour le déplaisir qu'elle auoit de la perte de Celadon. Et les autres deux, dit Leonide, qui sont-elles? L'une, dit-elle, qui est à main gauche, c'est Phillis sa chere compagne, & l'autre c'est Diane fille de la sage Bellinde, & de Celion, & suis bien marrie que nous ayons si longuement dormy: car ie m'assure que nous eussions bien appris de leurs nouuelles, y ayant apparence que l'occasio qui les à esloignees des autres, n'a esté que pour parler plus librement. Vrayement, respondit Leonide, i'aduouë n'auoir iamais rien veu de plus beau qu'Astree, & faisant cōparaison d'elle à toutes les autres, ie la trouue du tout auantagée. Considerer, repliqua Syluie, quelle esperance doit auoir Galathee de diuertir l'affection du Berger. Ceste consideration toucha bien aussi viuement Leonide, pour son subiet propre, que pour celuy de Galathée: toutesfois Amour qui ne vit iamais aux despens de personne, s'as luy donner pour payemēt quelque espee d'esperance, ne voulut point traicter ceste Nymphe plus auarement que les autres: & ainsi quoy qu'il n'y eust pas grande apparence, ne laissa de luy promettre que peut-estre l'absence d'Astree & l'amitié qu'elle luy feroit paroistre, luy pourroient faire changer de volōté: & apres quelques autres semblables discours, ces Nymphes se separerent, Leonide prenāt le chemin de Feurs, & Syluie celuy d'Isoure: cependant que les trois belles Bergeres ayant ramassé leurs troupeaux, s'alloient peu à peu retirant dedans leurs cabanes.

A peine auoient-elles mis le pied dās le grand pré, où sur le tard, on auoit accoustumé de s'assembler, qu'elles

les apperceurent Lycidas parlant avec Siluandre: mais aussi tost que le Berger recogneut Astree, il deuint passe & si changé, que pour n'en donner cognoissance à Siluandre: il luy rompit compagnie, avec quelque mauuaise excuse: mais voulant euitier leur rencontre, Phillis luy alla couper chemin avec Diane, apres auoir dit à Astree la mauuaise satisfaction que ce Berger auoit d'elle: & parce que Phillis ne vouloit point le perdre, l'ayant iusques-là trop chèrement conserué, quoy qu'il essayast de l'outrepasser promptement, si l'attaignit-elle, & luy dit en soufriañt: Si vous fuyez de ceste sorte vos amies, que ferez vous à vos ennemies? Il respondit: La compagnie que vous cherissez tant, ne vous permet pas de retenir ce nom. Celle, repliqua la Bergere, de qui vous vous plaignez, souffre plus de peine de vous auoir offensé que vous mesme: Ce n'est pas respondit le Berger, guerir la blesseure que de rompre le glauiue qui l'a faite. En mesme temps Astrée arriua, qui s'adressant à Lycidas, luy dit: tant s'en faut Berger, que ie die la haine que vous me portez estre iniuste, que i'aduoué que vous ne me scauriés autāt haïr, que vous en auez d'occasion: toutesfois si la memoire de celuy qui est cause de ceste mauuaise satisfactiō, vous est encor aussi viue en l'ame, qu'elle le sera à iamais en la miēne, vous vous ressouuiēdrez que ie suis la chose du monde qu'il a plus aimée, & qu'il vous fieroit mal de me hayr, puis qu'encore il n'y a rien qu'il aime d'auantage que moy. Lycidas vouloit respondre, & peut-estre selon sa passion trop aigrement: mais Diane luy mettant la main deuant la bouche, luy dit Lycidas, Lycidas, si vous ne receuez ceste satisfaction, autāt que iusques icy vous auez eu de raisons, autāt serez-vous blasmé pour estre déraisonnable. Astree sans s'arrester à ce que Diane disoit,

luy

luy osta la main du visage, & luy dit. Non, non, sage Bergere, ne cōtraignez point Lycidas, laissez luy vser de toutes les rigoureuses parolesqu'il luy plaira. Je sçai que ce sōt des effects de sa iuste douleur: toutesfois ie sçay bien aussi, qu'en cela il n'a pas fait plus de perte que moy. Lycidas oyant ses paroles, & la façon dont Astrée les proferoit, donna tesmoignage avec ses larmes qu'elle l'auoit attendry, & ne pouuant se commander si promptement, quelque deffense que Phillis & Diane fîsēt, il se desit de leurs mains, & s'ē alla d'un autre costé, de quoy Phillis s'apperceuāt, afin d'ē auoir entiere victoire, le suiuit, & luy sceut si bien représenter le desplaisir d'Astrée; & la meschanceté de Semire, qu'en fin elle les remit bien avec sa compagne.

Mais cependāt Leonide suiuit son chemin à Feurs, & quoy qu'elle se hastast, elle ne peut outrepasser Póssins, parce qu'elle auoit dormy trop long tēps: cela fut cause qu'elle s'esueilla beaucoup auāt le iour, desirēse de retourner de bōne heure, afin de pouuoir demeurer quelque tēps à son retour, avec les Bergeres qu'elle venoit de laisser: toutesfois ellen'osa partir auant que la clarté luy mōstrast le chemin, de peur de se perdre, quoy qu'il luy fut impossible de fermer l'œil le reste de la nuit: cepēdant qu'elle alloit entretenāt ses pensees, & qu'elle y estoit le plus attentiuē, elle ouyt que quelqu'un parloit assez pres d'elle: car il n'y auoit qu'un entre-deux d'aiz fort delié, qui separoit vne chambre en deux, d'autāt que le maistre du logis estoit vn fort hōnestē pasteur, qui par courtoisie, & pour les loix de l'hospitalité receuoit librement ceux qui faisoient chemin, sans s'enquerir quels ils estoient. & parce que son logis estoit assez estroit, il auoit esté contraint de faire des entre-deux d'aiz pour auoir plus de chābres. Or quād la Nymphē arriua, il y auoit deux estrāgers
logez

logiez: mais parcequ'il estoit fort tard, ils estoient des-
ia retirez & endormis, & de fortune la chambre où la
Nymphe fut logee, estoit faicte de ceste sorte, & tout
aupres de la leur, sans qu'en s'y couchât elle s'en prie
garde. Oyant donc murmurer qu'elqu'un aupres de
son liët: car le cheuet estoit tourné de ce costé-là, afin
de les mieux entédre, elle approcha l'oreille à la fente
d'un aiz, & par hazard l'un deux relevant la voix un
peu plus, elle ouyt qu'il respondit ainsi à l'autre: *Que*
voulez-vous que ie vous die d'auantage, sinon qu'A-
mour vous rend ainsi impatient: & bien, elle se sera
trouuée lasse, ou malade, ou incōmodée de quelque
suruenant qui l'aura fait retarder, & faut-il se desef-
perer pour cela? Leonide pensoit bien recognoistre
ceste voix: mais elle ne pouuoit s'en ressouuenir entiè-
rement, si fit bien de l'autre, aussi tost qu'il respondit:
Mais voyez vous, Climante, ce n'est pas cela qui me
met en peine: car l'attente ne m'ennuyera iamais, tāt
que i'esperay quelque bonne illuë de nostre entre-
prise: ce que ie crains, & qui me met sur les espines
où vous me voyés, c'est que vous ne luy ayez pas biē
fait entédre ce que nous auioſ delibéré, ou qu'elle
n'ait pas adiousté foy à vos paroles. Leonide oyant
ce discours, & recognoissant fort bien celuy qui par-
loit, estonnee, & desireuse d'en sçauoir d'auantage,
s'approcha si pres des aiz, qu'elle n'en perdoit vne
seule parole, & lors elle ouyt que Climante respon-
dit. Dieu me soit en ayde avec cēt homme. Je vous ay
desia dit plusieurs fois que cela estoit impossible.
Ouy biē, dit l'autre, à vostre iugement. Vrayement,
respondit Climante, pour le vous faire aduoüer, &
pour vous faire sortir de ceste peine, ie vous veux
encor vne fois redire le tout par le menu.

A Pres que nous fumes separez, & que vous m'eustes fait cognoistre Galathee, Siluie, Leonide & les autres Nymphes d'Amasis, aussi bien de veüe que ie les cognoissois desia par les discours que vous m'en auiez tenus, ie creus qu'une des principales choses qui pouuoit seruir à nostre dessein, estoit de sçauoir comme seroit vestu Lindamor le iour de son depart: car vous sçauiez que Clidaman & Guyemants s'en estans allez trouuer Meroüé, Amasis commanda à Lindamor de le suiure avec tous les ieunes Cheualiers de ceste cõtree, afin que Clidaman fust recogneu de Meroüé, pour celuy qu'il estoit, & par malheur, il sembloit que Lindamor eut plus de dessein de faire tenir sa liuree secrette, qu'il n'auoit iamais eu. Si est-ce que i'allay si bié espiant l'occasion, qu'un soir qu'il estoit au milieu de la rue, i'ouys qu'il commanda à un de ses gens, d'aller chez le maistre qui luy faisoit ses habits, pour luy apporter le hoqueton qu'il auoit fait faire pour le iour de la monstre: parce qu'il le vouloit essayer, & d'autât qu'il auoit expressement deffendu de ne le laisser voir à personne, il luy donna une bague pour cõtre-signer: ie suivis d'assez loin cest hõme pour recognoistre le logis, & le lendemain à bõne heure, sçachant le nõ du maistre, i'etray effrontémēt en sa maison, & luy dis que ie venois de la part de Lindamor, parce qu'Amasis le pressoit de partir, & qu'il craignoit que ses habits ne fussent pas faits à temps, & que ie ne m'esfiasse point à ce qu'il m'en diroit, mais que ie les visse moy-mesme pour luy en rapporter la verité. Et puis cõtinuāt, ie luy dis: Il m'eust donné la bague que vous sçauiez pour contre-signer: mais il m'a dit, qu'il suffisoit que ie vous disse, qu'hier au soir il auoit enuoyé querir le hoqueton, & que celuy qui le vint demander,

der, vous l'auoit apportée: ainsi ie trôpay le maistre, & remarquay ses habits le mieux qu'il me fut possible: & lors que ie fis, semblât de le haster, il me respondit qu'il auoit assez de tēps, puis que ce iour là mesme il auoit veu vne lettre d'Amasis, dans l'assemblée de la ville, par laquelle elle leur ordonnoit de se tenir armez dās cinq semaines, parce qu'au iour qu'elle leur marquoit, elle vouloit faire son assemblée dans leur ville, à cause de la mōstre generale, que Lindamor & ses troupes faisoient pour aller trouuer Clidaman: & que le lendemain elle vouloit que vous fussiez receu pour General de ceste contrée en son absence: par ce moyen ie sceus le iour du despart de Lindamor, & de plus, que vous demureriez en ce pays, qui fut vn accident, qui vint tres à propos pour paracheuer nostre dessein, quoy que vous en eussiez esté desia bien aduerty. Suiuāt cela, ie m'en allay retirer dans ce grand bois de Saugnieu, où sur le bord de la petite riuere qui passe au trauers, ie fis vne cabane de fueilles, mais si cachée que plusieurs eussent passé aupres sās l'auoir, & cela afin que l'on creust que i'y auois demeuré longuement: car comme vous sçauēz, personne ne me cognoissoit en ceste cōtrée: & pour mieux mōstrer qu'il y auoit long-temps que i'y demeuroid, les fueilles dont ie couuris ceste loge, estoient desia toutes seiches, & puis ie pris le grād mirouër que i'auois fait faire, que ie mis sur vn autel, que i'etournay de houx, & d'espinnes, y mettāt parmy quelques herbes, cōme Verueine, Fougere, & autres sēblables. Sur vn des costez ie mis du Gui, que ie disois estre de cheſne: de l'autre la Serpe d'or, dont ie feignois l'auoir coupé le sixiesme de la premiere lune, & au milieu des linceuls, où ie l'auois cueilly: & au dessus de tout ce, i'attacheay le mirouër au lieu le plus obscur, afin que mō artifice fust moins

apper

apperceu,& vis à vis par le dessus,i'y accommoday le papier peint,où i'auois tiré si au naturel,le lieu que ie voulois môstrer à Galathée, qu'il n'y auoit personne qui ne le recogneut:& à fin que ceux qui seroient en bas,s'ils tournoient les yeux en haut ne le vissent du coste où l'on entroit,i'entrelaissay des branches,& des fueilles de telle sorte ensemble,qu'il estoit impossible,& parce que si l'on eut approché l'autre,se tournant de l'autre costé, on eust sans doute veu mon artifice: ie fis à l'entour vn assez grand cerne,où ie mis les encensoirs de rang,& defendois à chacun de ne les outre-passer point. Au denant du miroir, il y auoit vne aiz,sur laquelle Hecathe estoit peinte, ceste aiz auoit tout le bas ferré d'un fuzil,& côme vous sçauiez, elle ne tenoit qu'à quelques poils de cheual,si deliez que avec l'obscurité du lieu, il n'y auoit personne qui les peut apperceuoir aussi-tost que l'on les tiroit,l'aiz tóboit,& de sa pesanteur fraploit du fuzil sur vne pierre si à propos, qu'elle ne manquoit presque iamais de faire feu. I'auois mis au mesme lieu vne mixtion de soulfhre,& de salpestre, qui s'esprend de sorte au feu qui le touche,qu'il s'en esleue vne flamme,avec vne si grande promptitude,qu'il n'y a celuy qui n'é demeure en quelque sorte estonné:ce que i'auois inuété pour faire croire que c'estoit vne espece,ou de diuinité,ou d'enchantement:tant y a que ie trouuay le tout si bié disposé,qu'il me sembloit qu'il n'y auoit rien à redire. Apres toutes ces choses, ie cōmençay quelquefois à me laisser voir, mais rarement & soudain que ie prenois garde que l'on m'auoit apperceu, ie me retirois en ma loge, où ie faisois semblant de ne me nourrir que de racines,parce que la nuict i'allois acheter à 3. & 4.lieuës de là,avec d'autres habits, tout ce qui m'estoit necessaire.Dans peu de iours plusieurs se prirent

garde de moy, & le bruit de ma vie fut si grād, qu'il paruint iusques aux oreilles d'Amasis, qui se venoit biē souuent promener dans ces grands iardins de Montbrison; & entre-autres, vne fois qu'il y estoit, Silaire, Siluie, Leonide, & plusieurs autres de leurs cōpagnes vindrent se promener le long de mon petit ruisseau, où pour lors ie faisois sēblāt d'amasser quelques herbes: aussi-tost que ie recogneus qu'elles m'auoient aperceu, ie me retiray au grand pas en ma cabane: elles qui estoient curieuses de me voir & de parler à moy, me suivirent à trauers ces grāds arbres, le m'estois desja mis à genoux, mais quand ie les vuy approcher, ie m'ē vins sur la porte, où la premiere que ie rencōtray, fut Leonide: & parce qu'elle estoit prestē d'entrer, la repoussant vn peu, ie luy dis assez rudement: Leonide, la diuinité que ie sers, vous cōmande de ne profaner ses autels. A ces mots elle se recula vn peu surprise: car mon habit de Druyde me faisoit rendre de l'honneur. & le nom de la diuinité donnoit de la crainte, & apres s'estre rassurée, elle me dit: Les autels de vostre Dieu quel qu'il soit, ne peuuent estre profanez de recevoir mes vœux, puis que ie ne viēs que pour luy rendre l'honneur que le Ciel demāde de nous. Le Ciel, lui respondis-je, demāde à la verité les vœux, & l'honneur, mais non point differents de ce qu'il les ordonne: par ainsi si lezele de la diuinité que ie sers vous ameine icy, il faut que vous obseruiez ce qu'elle cōmāde. Et quel est son cōmandement? adiousta Syluie. Syluie, luy dis-je, si vous auez la mesme intention que vostre compagne, faites toutes deux ce que ie vous diray, & puis vos vœux luy seront agreables. Auant que la Lune cōmence à décroistre, lauez-vous anant iour la jambe droite iusques au genoüil, & le bras iusques au coude dās ce ruisseau qui passe deuant ceste sainte cauer-

ne:& puis la iambe,& le bras nud, venez icy avec vn chapeau de Verueine, & vne ceincture de Fougere: apres ie vous diray ce que vous aurez a faire, pour participer aux sacrez mysteres de ce lieu, que ie vous ouvriray,& declareray. Et lors luy prenant la main, ie lui dis: Voulez-vous pour tesmoignage des graces, d'ot la diuinite que ie sers me fauorise, que ie vous die vne partie de vostre vie,& de ce qui vous aduiendra: Non pas moy: dit-elle: car ie n'ay point tant de curiosité: mais vous, ma compagne, dit-elle, s'adressant à Leonide, ie vous ay veüe autrefois desireuse de la sçauoir, passez vous en à ceste heure, vostre enuie. le vous en supplie, me dit Leonide en me presentant la main. Alors me ressouenant de ce que vous m'auiez dit de ces Nymphes en particulier ie luy pris la main, & luy demanday si elle estoit nee de iour, ou de nuict, & sçachant que c'estoit de nuict, ie pris la main gauche, & apres l'auoir quelque temps cōsideree, ie luy dis: Leonide, ceste ligne de vie, nette, bien marquee, & longue vous monstre que vous deuez viure; pour les maladies du corps assez saine: mais ceste petite croix, qui est sur la mesme ligne presque au plus haut de l'angle, qui a deux petites lignes au dessus, & trois au dessous, & ces trois aussi, qui sont à la fin de celle de la vie, vers la restraite, monstrent en vous des maladies que l'Amour vous donnera, qui vous empescheront d'estre aussi saine de l'esprit, que du corps:& ces cinq ou six poinets, qui comme petits grains, sont semez çà, & là, de ceste mesme ligne, me font iuger que vous ne hayrez iamais ceux qui vous aymeront, mais plustost que vous vous plairrez d'estre aimée, & d'estre seruie. Or regardez ceste autre ligne, qui prend de la racine de celle dont nous auons desia parlé, & passant par le milieu de la main, s'esleue vers le mont

de la Lune, elle s'appelle moyenne naturelle, ces coupures vne vous y voyez, qui paroissent vn peu, signifient que vous vous courroucez facilement, & mesme contre ceux, sur qui l'Amour vous donne autorité: & ceste petite estoile, qui tourne contre l'enflure du poulce; monstre que vous estes pleine de bonté, & de douceur, & que facilement vous perdez vos coleres: Mais voyez-vous ceste ligne que nous nomons Mensale, qui se ioint avec la moyenne naturelle, en sorte que les deux font vn angle: cela mōstre que vous aurez diuers troubles en l'entendement pour l'amour, qui vous rendront quelquesfois la vie desagreceable: ce que ie iuge encoir mieux, cōsiderant que peu apres la moyenne defect, & celle-cy s'assemble avec celle de la vie, si biē qu'elles font l'angle de la Mēsale, & de l'autre: car cela m'apprend que tard, ou iamais, aurez-vous la conclusiō de vos desirs. Ie voulois continuer, quand elle retira la main, & me dit, que ce n'estoit pas ce que elle me demādoit, car ie parlois trop en general: mais qu'elle vouloit clairement sçauoir ce qui aduiendroit du dessein qu'elle auoit. Alors ie luy respōdis. Les Numes celestes sçauent eux seuls ce qui est de l'aduenir: sinon en tant que par leur bonté, ils en donnent connoissance à leurs seruiteurs: & cela quelquesfois pour le bien public, quelquesfois pour satisfaire aux ardures supplicatiōs de ceux qui plusieurs en fois importunēt leurs autels, & bien souuēt pour faire paroistre que rien ne leur est caché, & toutefois c'est apres au prudent interprète de ce Dieu, de n'en dire qu'autant qu'il cognoist estre necessaire: parce que les secrets des Dieux ne veulent point estre diuulgez sans occasion. Ie vous dy cecy, afin que vostre curiosité se cōtente de ce que ie vous en ay discouru vn peu moins clairement que vous ne desirez: car il n'est pas neces-

faire

faire que ie le vous die autrement , & à fin que vous cognoissiez, que le Dieu ne m'est point chiche de ses graces, & qu'il me parle familièrement, ie vous veux dire des choses, qui vous sont aduenües, par lesquelles vous iugerez combien ie sçay.

En premier lieu, belles Nymphes, vous sçauiez bien que ie ne vous vy iamais, & toutefois à l'abord ie vous ay toutes nômées par vos nôs: ce que i'ay fait, parce que ie veux biẽ que vous me croyez plus sçauant que le cõmun: nõ pas afin que de la gloire m'en reuienne, ce seroit trop de presumption, mais à la diuinité que ie sers en cẽ lieu. Or il faut que vous croyez, que tout ce que ie vous diray, ie l'ay appris du mesme maistre, & certes en cela ie nementois pas: car c'estoit vous, Polemas, qui me l'auiez dit: mais parce, continuay-je, que les particularitez rendront peut-estre mon discours plus long, il ne seroit point hors de propos, que nous nous missions sous ces arbres voisins. Ace mot, nous y allasmes, & lors ie recõmẽçay ainsi: Vrayemẽt, interrõpit Polemas, vous ne pouuiez cõduire avec plus d'artifice ce commencement. Vous iugerez, respondit Climante, que la continuation ne fut point avec moins de prudẽce. Ie pris dõc la parole de ceste sorte: Belle Nymphes, il peut y auoir trois ans, que le gẽtil Agis, en pleine assemblée, vous fut donẽ pour seruiteur: à ce commencement vous vous fustes indifferens: car iusques alors la ieunesse de l'vn, & de l'autre estoit cause que vos cœurs n'estoient capables des passions que l'Amour conçoit: mais depuis ce temps de vltre beauté en luy, & la recherche en vous, commencerent d'esueiller peu à peu ces feux dõt nature met les premieres estincelles en nous, de l'heure que nous naissons: de sorte que ce qui vous estoit indifferent, deuint particulier en tous deux, & l'Amour en fin se forma,

& naſquit en ſon ame avec toutes les paſſiōs qui ont accouſtumé de l'accompagner, & en vous vne bonne volonté, qui vous faiſoit agreer d'auantage ſon affection, & ſes ſeruices que de tout autre. La premiere fois qu'à bon eſcient il vous en fit ouuerture fut quād Amasís s'allant promener dans ſes beaux iardins de Mont-bríſon il vous prit ſous les bras, & apres auoir demeuré quelque tēps ſāſ parler, il vous dit tout à coup: Enfin belle Nymphé, il ne ſert de rien que ie diſpute en moy-mefme, ſi ie dois, ou ſi ie ne dois pas vous déclarer ce que j'ay dans l'ame: car le diſſimuler eſt receuable en cē qui quelquefois peut eſtre changé: mais ce qui me contraint de parler à ceſte heure, m'accompagnera iuſques au delà du tombeau. Icy ie m'arrestay & luy diſ: Voulez-vous, Leonide, que ie redie les meſmes paroles que vous luy reſpondites? Sans mentir, luy dit alors Polemas, vous vous mettiez en vn grand hazard d'eſtre deſcouuert. Nullement, reſpondit Climante, & pour vous rendre preuue de la perfection de ma mémoire, ie vous diray les meſmes paroles: Mais, repliqua Polemas, ſi moy-mefme m'eſtois oublié à les vous dire: ô, adiouſta Climante, ie ne doute pas que cela ne ſoit: mais tant y a que le ſuiet des paroles eſtoit cēluy que vous m'auiez dit, & elle meſme ne ſçauroit ſe reſſouuenir des meſmes mots, de ſorte, qu'avec l'opinion que ce ſoit vn Dieu qui me les ait dit, ſans doute elle euſt creu, que c'eſtoient ceux-là meſmes. Que ſi vous n'euffiez eſté ſi familier avec elle, comme voſtre ſecrete affection vous auoit rendu, ie ne l'euffe pas ſi aiſément entrepris: mais me reſſouuenant que vous m'auiez dit, que vous l'auiez ſeruié fort longuement, & que ce ſeruice auoit eſté touſiours bien receu, iuſques à ce que vous auiez changé d'affection, & que vous eſtiez deuenu ſeruiteur de Galathee, & meſmes que cela eſtoit cauſe que pour vous

faire desplaisir elle tenoit le party de Lindamor contre vous: Je parlois plus hardiment de tout ce qui s'estoit passé en ce temps-là, sçachant bien que l'Amour ne permet pas que l'on puisse celer quelque chose à la personne que l'on aime, mais pour réuenir à nostre propos, elle me respondit: Je veux bien que vous m'en disiez ce qu'il vous plaira: mais nous en croirós ce que nous voudrons: qu'elle disoit, comme estant vn peu picquee de ce qu'elle le vouloit peut-estre celer à ses cõpagnes. Je ne laissay de cõtinuer: Or bien, Leonide, vous en croirez ce qu'il vous plaira: car ie m'assure que ie ne vous diray rié qu'en vostre ame vous ne l'auouyez pour vray. Vous luy respondites, cõme feignãt de n'entendre pas ce qu'il vouloit dire: Vous avez raison, Agis, de ne point taire par dissimulation ce qui vous doit accompagner aussi longuement que vous viurez; autrement ne pouuant estre qu'il ne se descouure, vous seriez tenu pour personne double, nom qui n'est honorable à nulle sorte de gens: mais moins à ceux qui font la profession que vous faites. Ce cõseil donc, respondit-il, & ma passion me contraindront de vous dire, belle Nymphé, que ny l'inesgalité de vos merites à moy, ny le peu de bonne volonté; que i'ay recogneu en vous, n'ont peu empeschèr mon affectiõ ny ma temerité, qu'elles ne m'ayent esleué iusques à vous: que si toutefois non point la qualité du dõ, mais de la volonté doit estre receuable, ie puis dire avec assurance, que l'on ne vous sçauroit offrir vn plus grãd sacrifice: car ce cõeur que ie vous dõne, ie le dõne avec toutes les affectiõs, & avec toutes les puissances de mõ ame, & tellement tout, que ce qu'après ceste donatiõ, ne se trouuera vostre en moy, ie le desauouëray, & renõceray cõme ne m'appartenant pas: la cõclusion fut que vous luy respondites: Agis, ie croiray ces paroles

quand le temps , & vos seruices me les auront dittes,
 aussi bien que vostre bouche, voilà la premiere declaration d'amitié que vous eustes de luy, de laquelle il vous rendit par apres assez de preuues , tant par la recherche qu'il fit pour vous espouser, que par les querelles qu'il prit contre plusieurs, desquels il estoit iailoux : ce fut en ce temps que voulant vous friser les cheueux, vous vous bruslates la jouë, sur quoy il fit tels vers:

CH A N S O N.

D'Agis , sur la brusleure de la jouë de Leonide.

Cependant que l'Amour se iouë
 Dedans l'or de vos beaux cheueux,
 Vne estincelle de ses feux,
 Par mal-heur vous toucha la jouë.
 Par là ingez Nymphé cruelle,
 Combien en est le feu cuisant,
 Puis que ceste seule estincelle
 Tant de douleur va produisant.

Cependant que vostre œil esclance ,
 Encores qu'il en fust vainqueur ,
 Tant de flames contre mon cœur,
 L'une la jouë vous offense.

Par là ingez, Nymphé cruelle,
 Combien en est le feu cuisant,
 Puis que ceste seule estincelle
 Tant de douleur va produisant.

Cependant que mon cœur en flams
 Vouloit son ardeur vous lancer,
 Son feu qui ne peut y passer,
 Brusla la jouë au lieu de l'ame.

Par là ingez, Nymphé cruelle,
 Combien en est le feu cuisant,
 Puis que ceste seule estincelle

Tant

Tant de douleur va produisant,

Et pour vous faire paroistre que veritablement ie sçay ces choses, par vne diuinité qui ne peut mentir, & de qui la venüe, & l'oüye penerrent iusques dans le profond des cœurs, ie vous veux dire vne chose sur ce sujet, que personne ne peut sçauoir que vous & Agis. Elle eut peur que ie ne descouvrisse quelque secret qui la peust fascher: aussi estoit-ce mon dessein de luy donner ceste apprehension : cela fut cause qu'elle me dit toute troublée: Homme de Dieu, encor que ie ne craigne pas que vous ou autre puissiez dire chose sur ce sujet, qui me doüe importer: toutefois ce discours est si sensible, qu'il est bié mal-aisé d'y toucher d'une main si douce, que la blesseure n'en cuise, c'est pourquoy ie vous supplie de le finir. Elle profera ces paroles avec vn tel changemēt de visage, & d'une voix si interdite, que pour la rassurer, ie fus cōtraint de luy dire: Vous ne deuez me croire avec si peu de consideration, que ie ne sçache celer ce qui pourroit vous offēser, ny que i'ignore que les moindres blesseures sont bié fort sensibles en la partie où ie vous touche: car c'est au cœur à qui toutes ces playes s'adressēt mais puis que vous ne voulez pas en sçauoir d'auantage, ie m'en tairay, aussi bien il est temps que ie m'entre veis la diuinité qui me rappelle: & en cest instant, ie me leuay, & leur donnay le bon iour, puis apres auoir fait quelque apparence de ceremonies sur la riuiera, ie dy assez haut: O souueraine Deité! qui presides en ce lieu, voicy que dedans ceste eau ie me nettoye, & despoüille de tout le profane que la pratique des hommes me peut auoir laissé, depuis que ie suis sorty hors de ton saint Tēple. A ce mot ie donay trois fois des mains dās l'eau, & puis en puisāt au creux de l'une, i'en pris trois fois dans la bouche, & les yeux, & les mains tournées au

Ciel i'entray en ma cabane sàs parler à elles, & parce que ie me doutay bien qu'elles auroiēt assez de curiosité pour venir voir ce que ie ferois, ie m'en allay deuant l'autel, où faisant semblât de me mettre en terre, ie tiray les poils de cheual, qui faisant leur effet, laisserent tomber la petite aiz ferree, qui estoit deuant le miroir, qui donna si à propos sur le caillou, qu'il fit feu, & en mesme temps se prit à la composition, qui estoit au dessous; si bien que la flamme en sortit avec tant de promptitude, que ces Nymphes, qui estoient à la porte, voyant au commencement esclairer le miroir, puis tout à coup le feu si prompt, & violent, prirent vne telle frayeur, qu'elles s'en retournerēt avec beaucoup d'opinion, & de ma saincteté, & du respect enuers la Diuinité que ie seruois. Ce commencement pouuoit-il estre mieux conduit que cela? Non certes, respondit Polémas, & ie iuge bien quant à moy, que toute personne qui n'en eust point esté aduertie, s'y fut aisément trompee.

Cependant que Climánthe parloit ainsi, Leonide l'escontoit si rauie hors d'elle mesme, qu'elle ne scauoit si elle dormoit ou veilloit: car elle voyoit bien que tout ce qu'il racontoit, estoit tres-veritable, & toutesfois elle ne pouuoit bonnement croire, que cela fust ainsi: & cependant qu'elle disputoit en elle mesme, elle ouyt que Climánthe recomençoit. Or ces Nymphes s'en allerent, & ne puis scauoir asseürément quel rapport elles firent de moy, si est-ce que par coniecture il y a apparence qu'elles dirent à chacun les choses admirables, qu'elles auoient veües, & comme la renommée augmente tousiours, la Cour n'estoit pleine que de moy: & certes en ce temps-là ie eus de la peine à continuer mon entreprise: car vne infinité de personnes vindrent me voir, les vnes par curiosité,

curiosité, les autres pour estre instruites, & plusieurs pour sçauoir, si ce que ló disoit de moy, n'estoit point controuué, & fallut que i'vlassse de grâdes ruses: quelquesfois pour échapper, ie disois que ce iour là estoit vn iour muet pour la Deité que ie seruois, vne autre fois que quelqu'un l'auoit offensée, & qu'elle ne vouloit point respondre, que ie ne l'eusse appaisée par ieufnes, d'autrefois ie mettois des conditions aux ceremonies que ie leur faisois faire, qu'ils ne pouuoient paracheuer qu'avec beaucoup de temps, & quelquefois quand le tout estoit fini, i'y trouuois à dire, ou qu'ils n'auoient pas bien obserué tout, ou qu'ils en auoient trop, ou trop peu fait: & par ainsi ie les faisois recommencer, & allois gagnant le temps. Pour le regard de ceux dont quelque chose m'estoit cogneüe, ie les dépechois assez promptement, & cela estoit cause que les autres desireux d'en sçauoir autant que les premiers, se soumettoient à tout ce que ie voulois. Or durant ce temps Amasis me vint voir, & avec elle Galathee: apres que i'eus satisfait à Amasis sur ce qu'elle me demandoit, qui fut en somme de sçauoir quel seroit le voyage que Clidaman auoit entrepris, & que ie lay eus dit qu'il courroit beaucoup de fortune, qu'il seroit blessé, & qu'il se trouueroit en trois batailles, avec le Prince de France: mais qu'en fin il s'en reuiendroit avec toute sorte d'honneur & de gloire: elle se retira de moy fort contente, & me pria que ie recommandasse son fils à la Deité que ie seruois. Mais Galathee beaucoup plus curieuse que sa mere, me tirant à part me dit: Mô pere, obligez moy de me dire ce que vous sçaez de ma fortune. Alors ie lay dis, qu'elle me monstrast la main, ie la regarday quelque tēps, puis ie la fis cracher trois fois en terre, & ayant mis le pied gauche dessus, ie la tournay du costé du Soleil Levant, & la fis

regarder

regarder quelque temps en haut. le luy pris la mesure du visage, & de la main, puis la grosseur du col, avec ceste mesure ie mesuray depuis la ceinture en haut, & en fin regardât encor vn coup les deux mains, ie luy dis: Galathee, vous estes heureuse, si vous sçauiez prendre vostre heur, & tres mal-heureuse, si vous le laissez eschapper, ou par nonchalance, ou par Amour, ou par faute de courage. Mais à la verité si vous ne vous rédez incapable du bien à quoy le Ciel vous a destinee, vous ne sçauriez par le desir attraindre à plus de felicité, & tout ce bien, ou tout ce mal, vous est préparé par l'Amour: aduisez donc de prendre vne belle & ferme resolution en vous-mesme, de ne vous laisser esbranler à persuation d'Amour, ny à conseil d'amie, ny à cōmandemens de parents: que si vous ne le faites, ie ne croy point qu'il ait sous le Ciel rien de plus miserable que vous ferez. Mon Dieu! dit alors Galathee, vous m'estōnez. Ne vous en estōnez point, luy dis-je: car ce que ie vous en dis, n'est que pour vostre bié, & afin que vous vous y puissiez conduire avec toute prudence, ie vous en veux descouurir tout ce que la diuinité qui me l'a appris, me permet: mais ressouuenez-vous de le tenir si secret, que vous ne le fiez à personne. Apres qu'elle me l'eust promis, ie continuay de ceste sorte: Ma fille (car l'office auquel les Dieux m'ont appelé, me permet de vous nōmer ainsi) vous estes & ferez seruie de plusieurs grands Cheualiers, dont les vertus & merites peuuent diuersemēt vous esmouuoir: mais si vous mesurez vostre affection, ou à leurs merites, ou au iugement que vous ferez de leur Amour, & nō point à ce que ie vous en diray, vous vous rédez autant pleine de malheur, qu'une persōne hors de la grace des Dieux le sçauroit estre: car moy qui suis l'interprete de leur volōté, en la vous disāt ie vous oste toute excuse de l'ignorer: si bié
que

que d'ores en là vous serez desobeïssante enuers eux, si vousy cōtreuenez: & vous sçavez que le Ciel demâde plus l'obeïssâce & la sousmissiō que tout autre sacrifice: par ainsi ressouuenezvous biē de ce que ie vous vay dire. Le iour que les Bacchanales vōt par les ruēs hurlant & tempestant, pleines de l'enthousiasme de leur Dieu, vous serez en la grâde ville de Marcilly, où plusieurs Cheualiers vous verront: mais prenez biē garde à celuy qui sera vestu de toille d'or verte, & de qui toute la suite portera la mesme couleur; si vous l'aimez, ie plains dés icy vostre mal-heur, & ne puis assés vous dire, que vous serez la butte de tout desastres & de toutes infortunes: car vous en resscitirez plus encores, que ie ne vous en puis dire. Mō pere, me respōdit-elle vn peu estonnee, à cela ie sçay vn bon remede, qui est de ne riē aimer du tout. Mon enfant, luy repliquay-ie, ce remede est fort dāgereux, d'autāt que non seulement vous pouuez offenser les Dieux, en faisant ce qu'ils ne veulēt pas: mais aussi en ne faisāt pas ce qu'ils veulēt: par ainsi prenez garde à vous: Et comment, adioustat'elle, faut-il que ie m'y cōduise? Le vous ay des-ia dit, luy respōdis-ie, ce que vous ne deuez pas faire, à ceste heure ie vous diray ce qu'il faut que vous fassiez.

Il faut en premier lieu, que vous sçachiez que toutes les choses corporelles ou spiritueles ont chacune leurs contraires, & leurs sympathisantes; des plus petites nous pourrions venir à la preuue des plus grandes: mais pour la cognoissāce qu'il faut que vous ayez, ce discours seroit inutile: aussi ce que ie vous en dis, n'est que pour faire entēdre, que tout ainsi que vous auez ce mal-heur contraire à vostre bon-heur, aussi auez-vous vn destin si capable de vous rēdre heureuse, que vostre heur ne se peut représenter: & en cela les Dieux ont voulu recompenser celuy, auquel ils vous ont soumise.

sousmise. Puis qu'il est ainsi, me respondit-elle, ie vous
côiore, mô pere, par la diuinité que vous seruez, de me
dire quel il est. C'est, luy dis-ie, vne autre personne, que
si vous l'espousez, vous viurez avec toute la felicité
qu'une mortelle peut auoir. Et qui est-il? respondir in-
côtinent Galathee? Belle Nymphé, luy dis-ie, ce que ie
vous dy, ne viét pas de moy, c'est d'Hecate que ie sers:
De sorte que si ie ne vous en dy d'auantage, ne croyez
pas que ce soit faute de volonté: mais c'est qu'elle ne
me l'a point encor descouuert, & cela d'autant que ie
n'en ay pas eu la curiosité; Mais si vous en auez enuie,
obseruez les choses que ie vous diray, & vous en sçau-
rez tout ce qui sera necessaire: car encor que libera-
„ ment les Dieux fassent les biens aux hommes qu'il
„ leur plaist, si veulét-ils estre recogneus pour Dieux, &
„ les sacrifices des mortels leur agreent, comme cog-
„ noissances qu'ils donnent de n'estre point ingrats des
„ biens receus. Apres quelques autres propos, ceste
„ Nymphé fort interdite me dit, qu'elle ne desiroit rien
d'auantage, & qu'elle obserueroit tout ce que i'ordon-
neroie. Il est temps à ceste heure, luy dis-ie, car la Lune
est en son plein, ou peu s'en faut, & vous la laissez dé-
croistre, vous ne le pourrez plus: & puis ie luy fis le
mesme commandement que i'auois fait à Syluie & à
Leonide, de se lauer auant iour dans le ruisseau voisin,
la iâbe & le bras, & venir de ceste sorte avec vn chap-
peau de Verueine, & vne ceinture de Fougere deuant
ceste cauerne, & que i'y riendrois préparé ce qui se-
roit necessaire pour le sacrifice: mais qu'il ne falloit
pas que ceux qui y assisteroient, fussent en autre estat
qu'elle. Et bien, me dit-elle, i'y viendray avec deux de
mes Nymphes, & si secrettement que personne n'en
sçaura rien: mais aduisez à ne me parler deuant elles
en sorte, qu'elles sçachent assûrément cét affaire: car
elles

elles tascheroient de m'en diuertir:Le fuy extrememēt aise de cēt aduertissemēt, ayant moy-mesme ceste mesme crainte, outre que la voyant avec ceste preuoyāce, ie iugeay qu'elle faisoit dessein de luyure mon aduis; autrement elle ne s'en fust pas souciee:ainsi donc elle s'en alla avec assurance de reuenir le troisieme iour d'apres.Or ce qui m'auoit fait dire qu'il falloit que ce fut auant que la Lune descreust, fut afin que si quelqu'autre me venoit importuner de semblable chose, ie peusse trouuer excuse sur le deffaut de la Lune, & aussi i'auois dit qu'il falloit que ce fust auant iour, afin d'y auoir moins de personnes. Et quant au iour des Bacchanales, i'auois conté que c'estoit ce iour là que Lindamor deuoit prendre congé d'Amasis à Marcilly, & d'elle par consequent, & aussi qu'il seroit habillé de vert; Or toutes ces choses ainsi resoluës & preparées, ie donnay ordre à trouuer ce qu'il falloit, pour le sacrifice que nous auions à faire le troisieme iour: car encore que ie ne sceusse guere bien ce mestier, si falloit-il que ie me môstrasse expert en cela, afin qu'elles, qui y estoient accoustumees n'y trouuassent rien à dire. Vous scauez que dés le commencement nous y estions preparez, & que nous auions donné ordre pour recouurer tout ce qui estoit necessaire.

Le matin venu, à peine le iour cômēçoit à poindre, que ie la trouuay en l'estat que luy auois ordonné avec Syluie & Leonide, & sans mentir ie desiray alors que vous y fussiez, pour auoir le cōtētement de voir cette belle, dont les cheueux au gré du vent s'alloient recrespants en ondes, n'estās couuerts que d'un chapeau de Verueine, vous eussiez veu ce bras nud, & ceste iambe blanche comme albastre, le tout gras & poli, en sorte qu'il n'y auoit point d'apparēce d'os, la greue lōgue & droite, & le pied petit & mignard, qui faisoit hôte à ceux de Thetis. Il faut que i'aduoüe la verité, ie

voulusvn peu passer le temps,& voir d'auâtage de ces beâutez,de sorte que ie leur dis qu'il falloit qu'ellesse parfumassent tout le corps d'encens masle,& de souffre:afin que lesvisiôs desDeitez de Stix ne les peussêt offenser:& leur monstray à cét effet vn lieu peu reculé,où elles ne pouuoïét estre veuës que mal-aisémēt.

Sur le panchant du vallon voisin , duquel ce petit ruisseau arrouse le pied,il s'esleue vn boccage espaisfi brâche sur branche de diuerfes fueilles , dont les cheueux n'ayans iamais esté tondus par le fer,à cause que le bois est dedié à Diane , s'entr'ombrageoint espan dus l'vn sur l'autre , de sorte que mal-aisément pouuoient-ils estre percez du Soleil ny à son leuer, ny à son coucher , & par ainsi au plus haut du midy mesme, vne chiche lumiere d'vn iour blafard y passissoit d'ordinaire:ce lieu ainsi commode leur donna courage:mais plus encore la curiosité de sçauoir ce qu'elles desiroient. Là donc apres auoir pris les parfums necessaires,elles vont se deshabiller toutes trois,& moy qui sçauois quel estoit le lieu , m'esgarant à trauers les halliers,renint par vn autre costé où elles estoient, & eus commodité de les voir nuës : sans mentir , ie ne vy de ma vie rien de si beau : mais sur toutes ie trouuay Leonide admirable, fust en la proportion de son corps,fust en la blancheur de la peau,fust en l'emponpoint , elle les surpassoit de beaucoup , si bien qu'alors ie vous condannay pour homme peu expert aux beautez cachees , puis que vous l'auez quittee pour Galathee,qui à la verité a bien quelque chose de beau au visage:mais le reste si peu accompagnant ce qui se voit , qu'il se peut avec raison nommer vn abuseur. Mon Dieu,Climanthe,dit alors Polemas,qui ne pouuoir ouyr parler de ceste sorte de ce qu'il aimoit , si vous me voulez plaire,laissez ces termes, & cōtinuez vostre

vostre discours: car il y a biē de la cōparaisō du visage de Leonide à celuy de Galathée. En cela respōdit Climante, vous pourriez auoir quelque raisō: mais croyez moy, qui le scay pour l'auoir veu, le visage de Leonide est ce qui est de moins beau en son corps. Or ie luy cōseille dōc, dit Polemas tout en colere, qu'elle cache le visage, & qu'elle mōstre ce qu'elle a de plus beau: mais voyez vous, vous auiez les yeux troublez, tāt pour l'obscurité du lieu, que pour auoir tout l'entendēmēt à vostre entreprise, de sorte qu'en ce tēps-là mal-aisément en pouuiez vous faire quelque bon iugēmēt: mais laissons cela à part: & cōtinuez vostre discours, ie vous supplie Leonide qui escoutoit tous ces propos, voyāt avec quel mespris Polemas parloit d'elle, se ressentit de sorte offensée contre luy, que iamais depuis elle ne luy peut pardonner, & au cōtraire quoy qu'elle voulust mal à la ruse de Climante, si l'aimoit-elle en quelque sorte s'oyant louer: car il n'y a rien qui chatoüille d'auātage vne fille que la loüange de sa beauté, & mesme quād elle est hors de soupçon de flatterie. Cepēdāt qu'elle estoit en ces pēfers, elle ouyt qu'il cōtinuoit ainsi: Or ces trois belles Nymphes s'e reuindrēt vers moy, & me trouuerent au deuāt de ma caverne, où ie faisois vne fosse pour le sacrifice, d'autāt que soudain qu'elles auoiēt cōmēcé de se r'habiller, ie m'en estois reuenu, & auois eu le loisir d'en faire vne partie. Je la creusay d'vne coudée de quatre pieds en rōd, puis i'allumay trois feux à l'entour, d'encens, d'ache, de pauot, & avec vn encensoir, ie parfumay le lieu trois fois en rōd, & autāt ma cabane, & puis ie leur entournay le corps de Verueine, & leur fis à chacune vne courōne de pauot, & mis dās leur bouche du sel, que ie leur fis macher. Apres ie pris trois genices noires, & les plus belles que i'eusse sceu choisir, & neuf

brebis qui n'auoient point esté cognenës du bellier, dont la laine noire & l'ogre ressembloit à de la soye, tât elle estoit douce & deliée: ie cōduisis ces animaux sans les frapper sur la fosse, où m'estant tourné du costé de l'Occidēt, ie les poullay sur le bord, de la main gauche, & de l'autre ie prins le poil qui estoit entre les cornes, & le iettay dedäs le creux, y respendät ensemble du lait, & de la farine, du vin, & du miel, & apres auoir appellé quatre fois Hecate, ie mis le cousteau dans le cœur des animaux l'un apres l'autre, & en receus le sang dans vne tasse, & puis r'appellät encore Hecate, ie le laissay tomber peu à peu dedans. Lors me semblant qu'il ne restoit plus rien à faire, ie me releuay sur le bout des pieds, & faisant comme le transporté, ie dis aux Nymphes: voicy le Dieu, il est réps: & prenant Galathée par la main, nous entraismes tous quatre dedäs. Je m'estois rendu farouche, i'auois les yeux ouuerts, & roüans dans la teste, la bouche entr'ouuerte, l'estomach pantelant, & le corps comme tremoussent par le saint enthousiasme. Estant pres de l'autel, ie dis: O sainte Deité, qui presides en ce lieu, donne moy que ie puisse respondre à ceste Nympe avec verité, sur ce qu'elle m'a demandé. Le lieu estoit fort obscur, & n'y auoit clarté que celle que deux petits fläbeaux donnoient, qui estoient allumez sur l'autel, & le iour qui estoit desia assez grand, donnoit vn peu de clarté à l'endroit où estoit le papier peint, afin qu'il le peust mieux représenter dans le miroir. Apres auoir dit ces mots, ie me laissay choir en terre, & ayät tenu quelque temps la teste en bas, ie me releuay, & m'adressant à Galathée, ie luy dis: Nympe aimée du Ciel, tes vœux & tes sacrifices ont esté receus, la Deité que nous auons reclamée, veut que par la veüe, & non seulement par l'ouye, tu sçaches où tu dois trouver ton bien. Approche toy de cest autel, & dy apres

moy: O grâde Hecate qui preside aux Palus Stigieux, ainsi iamais le chien à trois testes ne t'aboye quâd tu y descend: ainsi tels autels fument tousiours d'agreeables sacrifices, cômme ie te promets tous les ans de les charger d'un semblable à cestuy-cy: pourueu, grande Deesse, que par toy ie voye ce que ie te requiers. A ceste derniere parole, ie touchay les poils de cheual, auxquels la petite aiz estoit suspêduë, qui estât laschée tōba & sans manquer donnant sur le caillou, fit le feu accoustumé, avec vne flâme si prōpte, que Galathée fut surprise de frayeur: mais ie la retins, & luy dis: Nymphé, n'ayez peur, c'est Hecate qui vous montre ce que vous demâdez: lors la fumée peu à peu se perdant, le miroir se vid: mais vn peu troublé de la fumée de ce feu, qui fut cause que prenant vne esponge mouillée que ie tenois expressement au bout d'une canne, ie passay deux ou trois fois sur la glace, qui la rēdit fort claire, & de fortune le Soleil leua en mesme tēps, donnât si à propos sur le papier point, qu'il paroist si bien dās le miroir, que ie ne l'eusse sceu desirer mieux. Apres qu'elles y eurent regardé quelque tēps, ie dis à Galathée: ressouuiens toy, Nymphé, qu'Hecate te fait sçauoir, par moy, qu'en ce lieu que tu vois représenté dans ce miroir, tu trouueras vn diamât à demi perdu, qu'une belle & trop desdaigneuse a mesprisé, croyât qu'il fust faux: & toutesfois il est d'inestimable valeur: prend le & le conserue curieusement. Or ceste riuieré, c'est Lignon, ceste Saulsaye qui est deçà, c'est le costé de Môt verdun, au dessous de ceste coline, où il semble qu'autrefois la riuieré ait eu son cours, remarque bien le lieu, & t'en ressouuiens. Puis tirant la Nymphé à part, ie luy dis: mon enfant, vous auez, cômme ie vous ay dit, vne influence infiniment mauuaise, & vne autre la plus heureuse qu'on puisse

desirer. La mauuaise, ie la vous ay dicté, gardez vous-
 en, si vous aimez vostre contentement: La bonne, c'est
 celle-cy que vous voyez dans ce miroir. Remarquez
 d'oc biē le lieu que ie vō y ay fait voir, & afin de vo⁹
 en mieux ressouuenir, apres que l'auray parlé à vous,
 retournez le voir, & le remarquez bien, car le iour
 que la lune sera au mesme estat qu'elle est auiourdhuy
 enuiron ceste mesme heure, vii peu plus tost, ou vn
 peu plus tard, vous trouuerez cēuy que vous deuez
 aimer: s'il vous void auant que vous luy, il vous ai-
 mera: mais difficilement le pourrez vous aimer: au cō-
 traire, si vous le voyez la premiere, il aura de la peine
 à vous aimer, & vous l'aimerez incontinent: si faut-il
 comme que ce soit, que par vostre prudence vous sur-
 montiez cette contrariete: resoluez vous done, & de
 vous vaincre, & de le vaincre, s'il est de besoin: car sās
 doute avec le temps vous y paruiēdrez: que si vous ne
 le rencontrez la premiere fois, retournez-y la Lune
 d'apres au mesme iour, & enuiron ceste mesme heure
 & continuez ainsi iusques à la troisieme, si à la secon-
 de vous ne l'y rencontrez: Hecate ne veut pas bien
 m'asseurer du iour. Les Dieux se plaisēt de mettre
 la peine en ce qu'ils veulent nous donner, afin que
 l'obeissance qu'en cela nous leur rendons, soit tesmoi-
 gnage combien nous les estimons. Lors prenant vne
 petite houssine ie m'approchay du miroir, & luy
 monstray avec le bout tous les lieux. Voyez-vous,
 luy disois-ie, voila la montaigne d'Isoure, voila Mōt-
 verdun, voila la riuere de Lignon. Or voyez-vous là
 Cela à ce bord de deça, & vn peu plus bas la Pra, allāt
 à la chasse vous y auez passé souuēt, vous pourrez biē
 le recognoistre. Or Nymphē, Hecate te mande encor
 par moy, que si tu n'obserues ce qu'elle t'a déclaré,
 & ce que tu luy as promis, elle augmentera le mal-
 heur

heur dont le destin te menace : & puis changeant vn peu de voix, ie luy dis. Et ie suis tres-aïse qu'auant mô depart i'aye esté si heureux, que de vous auoir donné cest aduis: car encor que ie ne sois point de ceste contrée, si est- ce que vostre vertu & vostre pieté enuers les Dieux m'obligent à vous aimer, & à prier Hecate qu'elle vous conserue & rende heureuse, & par là vous voyez que ie suis du tout à ceste Deesse, puisque m'ayant commandé de partir dans demain, sans luy contredire, ie m'y resous, & vous dis adieu. A ce mot ie les mis hors de la cabane, & leur ostant les herbes que ie leur auois mises autour, ie les bruslay dans le feu qui estoit encor allumé, & puis me retiray.

- Ie vous veux dire à ceste heure, pourquoy ie luy dis que ce fust à la pleine Lune : car vous estes fasché que ie luy aye donné si long terme: ie l'ay fait, afin que Lindamor fust party, auât, qu'elle y allast, n'y ayât pas apparence qu'Amasis le luy eust permis auparauiât: & puis encor falloit-il que vous, qui deuiez prendre la charge de toute la Prouince, eussiez vn peu de loisir de demeurer près d'Amasis, apres le depart de tous ces Cheualiers, pour y cōmencer à dōner quelque ordre: plus que d'aller si promptement à la chasse chacun en eust murmuré: d'auiant que vous sçauiez, combien vne personne qui se mesle de l'Estat, est suiette aux enuies & calōnies. Ie lui d'ōnay les trois Lunes apres, afin que si vo^s y failliez vn iour, vous y peussiez estre l'autre. Ie luy dis, que si elle vous voyoit le premier, qu'elle vous aymeroit facilement, que si c'estoit vous, ce seroit au contraire, & cela seulement pource que ie sçauois fort bien que vous seriez le premier à la voir: si bien qu'elle trouueroit veritable en elle mesme ceste difficulté d'Amour: car cōme vo^s sçauiez, elle aime Lindamor. Ie luy dis; que ie deuois partir le lendemain

afin qu'elle ne trouuast pas eſtrâge mon depart, ſi de fortune elle reuenoit me chercher pour quelque autre curioſité: car ayant fait enuers elle ce que nous auions reſolu, ma plus grande haſte eſtoit de m'en aller pour n'eſtre recogneu de quelque Druyde, qui m'eust fait chaſtier, & vous ſçauiez bié que ç'a touſiours eſté là toute ma crainte: vous ſemble-t'il que i'aye oublié quelque choſe? Non certes, dit alors Polemas: mais que peut-ce eſtre ce qui l'a deſia retardée ſi lôg-têps? Quant à moy, dit Climâthe, ie ne le puis ſçauoir, ſi ce n'eſt qu'elle n'ait pas bien conté les iours de la Luue: mais puis que rien ne vous preſſe, & que vous pouuez encor vous retrouver icy au tēps que ie luy ay donné, ie ſuis d'aduis que vous le faſſiez, & que tous les matins deux iours auant & apres vous ne mâquiez point d'aller là à bōne heure: car il eſt tout vray, que le premier iour nous y fuſmes vn peu trop tard. Et que voulez vous, reſpōdit Polemas, que i'y faſſe? ce fut la perte de ce Berger qui ſe noya, qui en fut cauſe, & vous ſçauiez bien que le bord de la riuere eſtoit ſi plein de perſōnes, que ie n'euffe peu demeurer là ſeul ſans ſouppçō: mais ſi ne retardasmes-nous pas beaucoup, & n'y a pas apparēce qu'elle y fut ce iour là: car ie m'aſſeure que la meſme occaſion qui m'épeſcha, l'aura auſſi fait retarder, pour n'eſtre point veuë. Ne vous perſuadez point cela, repliqua Climâthe, elle eſtoit trop deſireuſe d'oſeruer ce que ie luy auois ordōné. Mais il me ſemble qu'il ſeroit tēps de ſe leuer, afin que vous partiſſiez: & lors ouurât les fenestres, il vid poindre le iour. Sans doute, luy dit-il, auât que vous ſoyez au lieu où vous denez eſtre, l'heure ſera paſſée: haſtez vous: car il vaut mieu en toutes choſes auoir pluſieurs heures de reſte, qu'un momēt de moins. Et voulez-vous, luy dit Polemas, que no^y y alliōs encore? pēſez-vous qu'elle y vienne,

viennne, y ayant plus de 15. iours que le temps est passé. Peut-estre, respondit-il, aura-t'elle mal conté, ne laissons pas de nous y trouuer. Leonide, qui craignoit d'estre veuë, ou par Polemas, ou par Climanthe, n'osa se leuer qu'ils ne fussent partis, & afin de recognoistre le visage de Climanthe, lors qu'il fut iour, elle le considéra de sorte, qu'il luy sèbloit impossible qu'il se peut dissimuler à elle, & soudain qu'elle les vid sortir hors de la maison, elle depescha de s'habiller: & apres auoir pris cōgé de sō hōste, cōtinua son voyage, si cōfuse en elle mesme du malicieux artifice de ces 2. personnes, qu'il lui sèbloit que toute autre y eut esté deceuë aussi biē qu'elle: si est ce que le mespris que Polemas auoit fait de sa beauté, la piquoit si viuemēt, qu'elle resōlut de remedier par la prudēce à sa malice, & de faire en sorte que Lindamor en sō absēce ne ressentist les effets de ceste trahison: ce qu'elle iugea ne se pouuoir faire mieus que par le moyē de sō oncle Adamas, auquel elle fit dessein de declarer tout ce qu'elle en sçauoit. Et en ceste resolution elle se hastoit pour aller à Feurs, où elle pēsoit le trouuer: mais elle y arriua trop tard: car dez le matin il estoit party pour s'ē retourner chez luy, ayāt le iour auparauāt acheuē, ce qui estoit du sacrifice: & desia le Soleil cōmēçoit à eschauffer biē fort, quād il se trouua dās la grāde plaine de Mōt-verdū: & parce qu'à main gauche il remarqua vne touffe d'arbres qui faisoiet, ce luy sèbloit, vn assez gracieux ombrage, il y tourna ses pas en volōté de s'y reposer quelque tēps. A peine y estoit-il arrivē, qu'il vid venir d'assez loing vn Berger, qui sembloit chercher ce mesme lieu, pour la mesme occasiō qui l'y auoit conduit: & parce qu'il monstrois d'estre fort pensif en soy-mesme, lors qu'il arriua, Adamas pour ne le distraire de ses pensees, ne le voulut point saluër: mais sans

se faire voir à luy, voulut escouter ce qu'il alloit disant, & peu apres qu'il se fust assis de l'autre costé du buissón, il ouyt qu'il reprit la parole ainsi: Et pourquoy aymerois-je ceste volage? En premier lieu sa beauté ne m'y peut contraindre: car elle n'en a pas assez pour auoir le nô de belle: & puis ses merites ne sont point tels, que s'ils ne sont aidez d'autres considerations, ils puissent retenir vn honneste hôme à sô seruice, & en fin sô amitié, qui estoit tout ce qui m'obligeoit à elle, est si muable, que s'il y a quelque impressiõ d'Amour en son cœur, ie croy qu'il est non seulement de cire, mais de cire presque fondue, tant il reçoit aisément les figures de toutes nouveutez, & qu'il ressemble à ces yeux, qui reçoient les figures de tout ce qu'on leur presente: mais aussi qui les perdent aussi tost que l'obiet n'en est plus deuant eux: que si ie l'ay aimée, il faut que i'aduouë, que c'est parce que ie pensois qu'elle m'aimast: mais si cela n'estoit pas, ie l'excuse: car ie scay bien qu'elle mesme pensoit de m'aimer. Ce Berger eust continué d'auantage, n'eust esté qu'une Bergere, de fortune, y suruint, qui sembloit l'auoir suiuy de loing: & quoy qu'elle eust ouy quelques paroles des siennes, elle n'en fit semblant, & au contraire s'asseyant auprès de luy, elle luy dit: Et bien, Corilas, quel nouveau forcy est celuy qui vous retient si pensif? Le Berger luy respôdit le plus desdaigneusement qu'il peut, & sans tourner la teste de son costé: C'est celuy qui me fait rechercher avec quelle nouvelle tromperie vous laisserez ceux qu'à ceste heure vous commencez d'aimer, Et quoy, dit la Bergere, pourriez-vous croire que i'affectionne autre que vous? Et vous, dit le Berger, pourriez-vous croire, que ie pense que vous m'affectionnez? Que croyez-vous donc de moy? dit-elle. Tout le pire, respôdit Corilas, que vous pouuez croire d'une personne que vous haïssez. Vous auez, adiou-

sta t'elle, d'estranges opiniõs de moy. Et vous, dit Corilas, d'estrâges effets en vous. O Dieux! dit la Bergere, quel hõme ay-ie trouué en vous? C'est moy, respondit le Berger, qui puis dire avec beaucoup plus de raison, en vous rencõtrant, Stelle, quelle femme ay-ie trouuee? car y a-t'il rié qui soit plus incapable d'amirié que vous? vous, dis-ie, qui ne vous plaisez qu'à trõper ceux qui se fiét en vous, & qui imitez le chasseur, qui pour-suit avec tant de soing la beste, dont apres il dõne curee à ses chiens. Vous auez, dit-elle, si peu de raison en ce que vous dites, que celuy en auroit encore moins, qui s'arresteroit à vous respondre. Pleust à Dieu! dit le Berger, que i'en eussie tousiours eu autant en mô ame, qu'à ceste heure i'en ay en mes paroles, ie n'aurois pas le regret qui m'afflige. Et apres s'estre l'un & l'autre teus pour quelque temps, elle releua sa voix, & chantant luy parla de ceste sorte: & luy de mesme, pour ne demeurer sans response luy alloit repliquant.

Dialogue de Stelle, & Corilas.

S T E L.

VOudriez vous estre, mon Berger,
A faute d'Amour infidelle?

C O R.

Pour suiure vostre esprit leger.
Il faut plustost vne bonne aïse,
Que non pas un courage haut:
Mais vous suiure, c'est un deffaut.

S T E L.

Vous n'auiez pas tousiours pensé,
Que m'aimer fut erreur si grande.

C O R.

Ne parlons plus du temps passé,
Celuy vit mal qui ne s'amende,
Le passé ne peut reuenir.

O

Ny moy non plus m'en souuenir.

S T E L.

Que c'est de ne sçauoir aymer,
Et se figurer le contraire!

C O R.

Pourquoy me voulez-vous blasmer,
De ce que vous ne sçauiez faire?
Vous aimez par opinion,
Et non pas par élection.

S T E L.

Je vous aime, & vous aimeray,
Quoy que vostre Amour soit changés.

C O R.

Moy, iamais ie ne changeray
Celle où mon ame est engagée:
Ne croyez point qu'à chaque iour
Je change comme vous d'Amour.

S T E L.

Vous estes doncques resolu
De suiure vne amitié nouuelle?

C O R.

Si quelquefois vous m'auiez pleu,
Je vous iugeois estre plus belle:
I'ay depuis veu la verité,
Vous avez trop peu de beauté.

S T E L.

Infidelle! vous destruisiez
Vne amitié qui fut si grande.

C O R.

De vostre erreur vous m'accusez.
Le battu paye ainsi l'amende:
Mais dites ce qu'il vous plaira,
Ce qui fut, iamais ne sera.

S T E L.

Mais quoy, vous m'aimez en effet,

Qui vous fait estre si volage?

C O R.

Quand on voit l'erreur qu'on a fait,

Changer d'aduis, c'est estre sage:

Il vaut mieux tard se repentir,

Que iamais d'erreur ne sortir.

S T E L.

Le change oste donc d'entre nous:

C'este amitié que ie desire.

C O R.

Le change m'a fait estre à vous,

De vous le change me retire:

Mais si ie plains changeant ainsi,

C'est d'auoir tardé iusqu'icy.

S T E L.

Et quoy l'honneur ny le deuoir

Ne sçauroient vaincre vne humeur telle?

C O R.

Qu'est-ce qu'en vous ie puis plus voir,

Qui ceste amitié renouuelle,

Dont vos feintes m'auoient espris.

Puis qu'en son lieu j'ay le mespris?

S T E L.

Je vous verray pour me venger,

Sans estre aimé, seruir quelqu'autre.

C O R.

Bien tost d'un tel mal le changer

Me guerira comme du vostre:

Et si ie fais onc autrement,

L'auray perdu l'entendement.

S T E L.

Et n'aurez vous point de regret

D'une infidelité si grande?

C O R.

Pen ay prononcé le décret,

Celuy me doit qui me demande:

Mais demandez, & plaignez vous,

Toute Amour est morte entre nous.

La Bergere voyant bien qu'il ne demeueroit iamais sās repliche à ses demādes, le laissant chāter, luy dit: Et quoy, Corilas, il n'y a donc plus d'esperance en vous? Non plus, dit-il, qu'en vous de fidelité, & ne croyez point que vos faintes, ny vos belles pāroles me puissent faire changer de resolution: ie suis trop affermy en ceste opiniastrété, de sorte que c'est en vain que vous essayez vos armes contre moy, elles sont trop foibles, ie n'en crains plus les coups; ie vous cōseille de les esprouuer contre d'autres, à qui leur cognoissance ne les fasse pas mespriser cōme à moy: il ne peut estre que vous n'en trouuiez à qui le Ciel pour punir quelque secrēte faute ordonne de vous aimer, & ils vous serōt d'autant plus agreables, que la nouveauté vous plaist sur toute chose. A ce coup la Bergere fut à bō esciēt picquée: toutesfois feignāt de tourner ceste offense en risec, elle luy dit en s'en allant. Que ie me mocque de vous, Corilas, & de vostre colere, nous vous reuerrōs bien tōst en vostre bōne humeur. Cependāt contentez-vous que ie patiente vostre faute, sans que vous la reiētiez sur moy. Ie sçay repliqua le Berger, que c'est vostre coustume de vous mocquer de ceux qui vous aimēt, mais si l'humeur que i'ay me dure, ie vous assure que vous pourrez lōg-temps vous mocquer de moy, auāt que ce soit d'une personne qui vous aime, Ainsi se separerēt ces deux ennemis: & Adamas qui les auoit escoutez, ayant cognoissance par leurs nōs, de la famille dōt ils estoiet, eut enuié de sçauoir d'auātage de leur affaire, & appellāt Corilas par son nō, le fit venir à luy, & parce que le Berger se mōstro

estonné de ceste surprise, pour le respect qu'õ portoit à l'habit, & la qualité de Druyde, à fin de le rasséurer, il le fit asseoir aupres de luy, & puis luy parla ainsi: Mõ enfant, car tel ie vous puis nômer, pour l'amitié que j'ay tousiours portée à tous ceux de vostre famille, il ne faut que vous soyiez marry d'auoir parlé si frâchement à Stelle deuant moy. Je suis tres-aïse d'auoir sceu vostre prudéce: mais ie desirerois d'en sçauoir d'auantage, afin de vous cõseiller si bié en cest affaire, que vous n'y fissiez point d'erréur; & pour moy ie ne croy pas y auoir peu de difficulté; puis que les loix de la ciuilité & de la courtoisie obligét peut-estre d'auantage qu'on ne pense pas. Aussi tost que Corilas auoit veu le Druyde, il l'auoit bié reconnu, pour l'auoir veu plusieurs fois en diuers sacrifices: mais n'ayant iamais parlé à luy, il n'auoit la hardiësse de luy racõter par le menu ce qui s'estoit passé entre Stelle, & luy, quoy qu'il desirat fort que chacun sceust la iustice de sa cause, & la perfidie de la Bergere: de quoy s'apperceuant Adamas, afin de luy en dõner courage, il luy fit entédre qu'il en sçauoit desia vne partie, & que plusieurs le racontoiët à son desauantage, ce qu'il oyõit avec déplaisir, pour l'amitié qu'il auoit tousiours portée aux siës. Je crains, répondit Corilas, que ce ne vous soit importunité d'ouyr les particularitez de nos Villages. Tãt s'en faut, répliqua-t'il, ce me sera beaucoup de satisfaction de sçauoir que vous n'avez point de tort aussi bié-veux-ie passer icy vne partie de la chaleur, & ce sera autant de temps employé.

HISTOIRE DE STELLE ET

CORILAS.

PVis que vous le commandez ainsi, dit le Berger, il faut que ie préne ce discours d'un peu plus haut. Il y a fort long temps que Stelle demeura vefue d'un

marî, que le Ciel luy auoir donné, plustost pour en auoir le nô que l'effet: car outre qu'il estoit maladi f, sa vieillesse qui approchoit de soixante & quinze ans, luy diminua tellemēt les forces, qu'elle le cōtraignit de laisser ceste ieune vefue, auant presque qu'elle fut vrayemēt mariee, l'amitié qu'elle luy portoit, ne luy fit pas beaucoup ressentir ceste perte, ny son humeur aussi, qui n'a iamais esté de prendre fort à cœur les accidēs qui luy suruiennent. Demeurāt dōc fort satisfaite en soy-mesme, de se voir deliuree tout à coup de deux si pesants fardeaux, à scauoir, de l'importunité d'un fascheux mary, & de l'autorité que ses parēts auoiēt accoustumé d'auoir sur elle, incontīnēt elle se mit à bon esciēt au mōde, & quoy qu'elle sa beauté, ainsi que vous auez veu, ne soit pas de celles qui peuuēt cōtraindre à se faire aimer, si est-ce que ses affeteries ne deplaisoiēt point à la pluspart de ceux qui la voioiēt. Elle pouuoit auoir dix sept ou dixhuiēt ans, aage tout propre à cōmettre beaucoup d'imprudēces, quand on a la liberté. Cela fut cause que Saliā, son frere, tres-honeste, & tres-adiuisé Berger, & des plus grāds amis que i'eusse, ne pouuant supporter ses libres & coutumieres recherches, à fin de lui en oster les cōmoditez en quelque sorte, se resolut de l'esloigner de son hameau, & la mettre en telle cōpagnie, qu'elle peut passer sō aage plus dangereux sās reproche. Pour cēt effect, il pria Cleāthe de trouuer bō qu'elle fit cōpagnie à sa petite fille Aminthe, parce qu'elles estoīēt presque d'un aage, encore que Stelle en eut quelque peu d'auātage: & d'autāt que Cleāthe le trouua bō, elles commencerēt ensēble vne vie si priuee, & si familiere, que iamais ces deux Bergeres n'estoient l'une sās l'autre: plusieurs s'estonnoient qu'estans si differentes d'humeurs, elles peussent se lier si estroittement: mais la douce pratique d'Aminthe, & le souple naturel de

Stelle en furent cause, & ainsi iamais Aminthe ne dedisoit les deliberations de sa compagne, & Stelle ne trouuoit iamais rien de mauuais de tout ce qu'Aminthe vouloit. De ceste sorte elles vesquirēt si priuēmet, qu'il n'y auoit rien de caché entre elles. Mais en fin Lisis fils du Berger Genetiā laissāt les valons gelez de Mōt Lune, descendit dās nostre plaine, où ayant veu Stelle en vne assemblée generale, que se faisoit au Temple de Venus, vis à vis de Mōt-Suc, lors mesme qu'Astree eut le prix de beauté il en deuīnt de sorte amoureux, que ie ne croy pas qu'il ne le soit encores au tombeau: & elle le trouua tant à son gré, qu'apres plusieurs voyages, & plusieurs messages, ses affections passerēt si auāt, que Lysis luy fit parler de mariage, à quoy elle fit toute telle responce qu'il eust sceu desirer. En ce tēps-là Saliā fut cōtraint de faire vn voyage si lointain, qu'il ne sceut riē de tout ce traitté, où rre qu'elle s'estoit desia prise vne si grāde autorité sur soy mesme, qu'elle ne luy cōmuniquoit pas beaucoup de ses affaires: d'autre costé, Aminthe la voyant si tost resoluē à ce mariage, plusieurs fois luy demanda si c'estoit à bon escient, & qu'il luy sembloit qu'en chose de si grande importance, il y falloit bien regarder. Ne vous en mettez point en peine, luy dit-elle, ie sortiray aisemēt de cest affaire. Sur cela Lisis, qui poursuinoit fort viuement, prit iour assigné pour faire l'assemblée, & se mit aux despenses accoustumees en semblable occasion, tenant son mariage pour asseuré. Mais l'humeur coustumiere de plusieurs femmes, de ne faire personne maistre de leur liberté, l'empescha de continuer son premier dessein, qu'elle tascha de rompre par des demandes tant desraisonnables, qu'elle croyoit que les parents & amis de Lysis n'y consentiroient iamais: mais l'amour qu'il luy portoit, estāt plus fort que toutes ces difficultez, elle fut en fin

contrainte de le rompre sans autre couuerture que de son peu de bõne volonté: si Lisis fut offensé, vous le pouuez iuger, receuant vn si grand outrage, toutes-foisl ne pcut chasser cét Amour, qu'il ne fust encor vainqueur: & me souuient que sur ce discours il fit ces vers que depuis lors que no^s fusmes amis, il me donna:

S O N N E T.

Sur vn despit d'Amour.

DEspit foible guerrier, parrain audacieux,
 Qui me conduist au camp sous de si foibles armes,
 Contre vn Amour armé de fiesches & de charmes,
 Amour si coustumier d'estre victorieux.
 Si le vent de son aile aux premieres alarmes
 Fait fondre tes glaçons, qui coulent de mes yeux:
 Et que feront les feux qui consomment les Dieux,
 Et qui vont s'irritant par les torrens de larmes?
 Ie viens erier mercy, vaincu ie tends la main,
 Flechissant sous le ioug du vainqueur inhumain,
 Qui de ta resistance augmentera sa gloire.
 Ie veux pour mon salut faire armer la pitié,
 Et si de ma Bergere elle esmeut l'amitié,
 Mon sang soit mon triomphe, & ma mort ma victoire.

Ce qui fut cause de ce changemēt en Stelle, fut vne nouuelle affectiō, que la recherche d'vn Berger nommé Semire, fit naistre dās son ame, dequoy Lysis s'apperceut le dernier, parcequ'elle se cachoit plus de luy, que de tout autre. Ce Berger est entre tous ceux que ie vids iamais, le plus dissimulé & cauteleux, du reste tres-honneste hōme, & personne qui a beaucoup d'aimables parties, qui donnerēt occasion à la Bergere de refuser, cōtre sa promesse, l'alliance de Lisis, mettāt ce refus en ligne de faueur à sō nouuel Amāt, qui toutefois ne triōpha pas longuemēt de ceste victoire: car il

aduint

aduint que Lupeandre faisant vne assemblée pour le mariage de sa fille Olympe, Lisis, & Stelle y furēt appelez, & parce que nous sommes fort proches parēt's Olympe, & moy, ie ne voulus faillir de m'y trouuer: ie ne sçay si ce fut vengeance d'amour, ou que le naturel inconstant de la Bergere par son branle incertain, la rapportast d'où elle estoit partie, tāt ya qu'elle ne reuid pas si tost Lysis, qu'il luy reprit fantasie de le r'appeller & pour cet effect n'oublia nulles de ses affecteries, dont la nature luy a esté imprudemēt prodigue: mais le courage offensé du Berger luy donnoit d'assez bōnes armes, non pas pour ne l'aimer, mais pour cacher seulemēt sō affectiō. Enfin sur le soir que chacū estoit attentif, qui à danser, & qui à entretenir la personne plus à sō gré, elle le poursuiuit de sorte, que le serrāt cōtre vne fenestre, d'où il ne pouuoit hōnestemēt eschapper, il fut cōtraint de sōstenir les efforts de son ennemie. D'autre costé Semire qui auoit tousiours l'œil sur elle, ayant remarqué les poursuittes qu'elle auoit faites tout le soir à ce Berger, suiuant le naturel de tout Amāt, cōmença à laisser naistre quelque ialousie en sō ame, sçachant biē que la mesche nouuellemēt estainte se r'allume fort aisément: & voyāt qu'elle auoit serré Lisis cōtre la fenestre, afin d'ouyr ce qu'elle luy disoit, feignant de parler à quelqu'autre, il se mit si pres d'eux, qu'il ouyt qu'elle luy demandoit pourquoy il la fuyoit si fort. Vrayemēt respondit Lisis, c'est me poursuiure à outrance, & auec trop d'effronterie. Mais encore, reprit Stelle, que ie sçache d'où procedēt ces iniures, peut-estre que m'ayant ouye, & iugeant sans passiō, tout le mal ne sera du costé de celuy que vous pēsez. Pour Dieu, respondit Lisis, Bergere, laissez-moy en paix, & qu'il vous suffise que ces iniures procedent de la haine que ie vous porte, & l'occasion de ma hai-

ne, de vostre legereté, qui la rend si iuste, que pleust au Ciel que celuy qui en a tout le tort, en ressentist aussi tout le deplaisir: mais mettons toutes ces choses sous les pieds, & en perdez aussi bien la memoire que i'ay perdu toute volonté de vous aimer. l'entens, respondit Stelle, d'où procede vostre courroux, & certes vous auez bié raisõ de vous en formaliser de ceste sorte, voyez ie vous supplie le grand tort qu'on luy a fait, de ne l'auoir receu pour mary, aussi-tost qu'il s'est présenté: n'est-ce pas la coustume de ne le iamais demander 2. fois? A la verité, si ie ne vous ay pris au mot, ie vous ay fait vne grãde offense: mais quelle apparence y a-t'il aussi de refuser vne personne si cõstante, qui m'a aimée presque 3. mois? Lisis, voyãt denãt luy celle que son outrage ne luy permettoit d'aimer, & que son amitié ne souffroit qu'il hayst, ne scauoit avec quels mots lui respondre, toutesfois pour interrompre ce torrent de paroles, il luy dit: Stelle c'est assez, nous auons esprouuë, il y a long-temps que vous scauez mieux dire, que faire, & que les paroles vous croissent en la bouche d'auantage, quand la raison vous defaut le plus: mais tenez ce que ie vous vay dire pour inuiolable: autant que ie vous ay autrefois aimée, autant vous hais-je à ceste heure, & ne sera iour de ma vie, que ie ne vous publie pour la plus ingrate, & plus trompeuse femme qui soit sous le Ciel. A ce mot forçant son affection, & le bras de Stelle, qu'elle appuyoit à la muraille pour le clorre contre la fenestre, il la laissa seule, & s'en alla entre les autres Bergers, qui pour l'heure le garantiront de ceste ennemie. Semire, qui, cõme ie vous ay dit, escoutoit tous ces discours, demeura si estonné, & si mal satisfait d'elle, que deslors il se resolut de ne faire iamais estat d'un esprit si volage: & ce qui luy en donna encore plus de volonté, fut que par hazard, ayant

ayāt longuemēt recherché l'ocasion de parler à elle. & voyant que Lisis l'auoit laissée seule, ie m'en allay l'accoster : car il faut que i'auouē que ses attraits, & mignardises auoient plus eu de force sur mon ame, que les outrages qu'elle auoit fait à Lisis ne m'auoiēt peu donner de cognoissance de l'imperfection de son esprit: & cōme vn chacun va tousiours flattāt son desir, ie m'allois figurāt que ce que les merites de Lisis n'auoiēt peu obtenir sur elle, ma bōne fortune me le pourroit acquerir. Tāt que sa recherche dura, ie ne voulus point faire paroistre mon affectiō: car outre le parentage qui estoit entre luy, & moy, encor' y auoit-il vne tres-estroite amitiē: mais lors que ie vis qu'il s'en despartoit, croyant que la place fut vacante (ie n'auois pris garde à la recherche de Semire) ie creus qu'il estoit plus à propos de luy en descouurir quelque chose, que non pas d'attendre qu'elle eust quelque autre dessein. Ainsi donc m'adressant à elle, & la voyāt toute pensue, ie luy dis qu'il falloit biē que ce fut quelque grāde occasiō qui la rédoit ainsi chāgée: car ceste tristesse n'estoit pas coustumiere à sa belle humeur. C'est ce facheux de Lysis, me respōdit-elle, qui se ressouuiēt tousiours du passé, & me va reprochant le refus que i'ay fait de lui. Et cela, lui dis-je, vous ennuye-t'il? Il ne peut estre autremēt, me respōdit-elle: car on ne despoüille pas vne affectiō cōme vne chemise, & il prit si mal mō retardemēt qu'il l'a tousiours nōmé vn cōgé. Vrayemēt, luy dis-je, Lisis ne meritoit pas l'honneur de vos bōnes graces, puisquene les pouuāt acheter par ses merites, il deuoit pour le moins essayer de le faire par ses lōgs seruices accōpagnez d'vne forte patiēce: mais sō humeur bouillante, & peut-estre sō peu d'amitiē ne le luy permirent pas. Si ce bon-heur m'eust arriué cōme à luy, avec quelle affection l'eusse-je receu, & avec

quelle patièce l'eusse-je attendu: Vous trouverez peut-estre estrange, mon pere, de m'ouyr dire le prompt changement de ceste Bergere, & toutesfois ie vous iure qu'elle receut l'ouuerture de mon amitie, aussi-tost que ie la luy fis, & de telle sorte, qu'auât que nous separer, elle eut agreable l'offre du seruice que ie lui fis, & me permit de me dire son seruiteur. Vous pouuez croire que Semire qui estoit aux escoutes, ne demeuraguiere plus satisfait de moy, qu'il l'auoit esté de Lifis: & de fait depuis ce réps il se departit de ceste recherche, si discrettemét toutesfois, que plusieurs creurent que Stelle par ses refus en auoit esté la cause: car elle ne môstra pas de s'en soucier beaucoup, parce que la place de son amitié estoit occupee du nouveau dessein qu'elle auoit en moy: qui estoit cause que ie receuois plus de faueur d'elle, que ie n'eusse pas faict: dequoy Lifis s'apperceut bien-tost: mais Amour qui vent tousiours triompher de l'amitié, m'empeschoit de
» luy en parler, craignant de desplaire à la Bergere; & quoy qu'il s'offésast bien fort de ce que ie me cachois de luy, si ne luy en eusse-ie imais parlé sans la permission de Stelle, qui mesme me fit paroistre de desirer que cet affaire passast par ses mains: & depuis comme i'ayremarqué, elle le faisoit en dessein de le rébarquer encor vne fois avec elle: mais-moy qui pour lors ne prenois pas garde à toutes ces ruses, & qui ne cherchois que le moyen de la contenter, vne nuit que Lifis, & moy estiôs couchez ensemble, ie luy tins vn tel langage: Il faut que ie vous aduouë, Lifis, qu'enfin Amour s'est moqué de moy, & de plus qu'il n'y a point de delay à ma mort, s'il ne vient de vous. De moy, respondit Lifis, vous deuez estre asseuré, que ie ne failliray iamais à nostre amitié, encor que vostre messian-
ce vous y fasse faire de si grandes fautes, & ne croyez pas

pas que ie n'aye recogneu vostre Amour, mais vostre silence qui m'offensoit, m'a fait taire. Puis repliquay-je, que vous l'avez cogneu, & que vous ne m'en auez point parlé; ie suis le plus offensé : car i'aduoüe bien d'auoir faillly en quelque chose contre nostre amitié en me taisant, mais il faut considerer qu'un Amant n'est pas à soy-mesme, & que de toutes ses erreurs il en faut accuser la violence de son mal; mais vous qui n'avez point de passió, vous n'avez point d'excuse, que le defect d'amitié. Lisis se mit à souffrire, oyant mes raisons, & me respondit : Vous estes plaisant, Corilas, de me payer en me demandant, si ne veux-ie toutesfois vous contredire, & puis que vous auez ceste opinion, voyez en quoy ie puis amender ceste faute. En faisant pour moy, respondis-ie, ce que vous n'avez peu faire pour vous. C'est (il faut enfin le dire) que si ie ne paruiens à l'amitié de Selle, il n'y a plus d'espoir en moy. O Dieu! s'escria alors Lysis à quel passage vous conduit vostre desastre, fuyez, Corilas, ce dangereux riuage, où, en verité, il n'y a que des rochers, & de bancs, qui ne sôt remarquez que par les naufrages de ceux qui ont pris ceste mesme route. Je vous en par le comme experimenté, vous le sçauiez: ie croy bien qu'ailleurs vos merites vous acquerront meilleure fortune qu'à moy: mais avec ceste perfide, c'est erreur que d'esperer que la vertu ny la raisõ le puissent faire. Je luy respõdis: ce ne m'est peu de contentement de vous ouyr tenir ce langage, car iusques icy i'ay esté en doute que vous n'en eussiez encores quelque ressentiment: & cela m'a fait aller plus retenu. Mais puis que Dieu mercy cela n'est pas, ie veux en cet Amour tirer yne extreme preuue de vostre amitié. Je sçay que la haine qui succede à l'Amour, se mesure à la grandeur de son deuancier, & qu'ayāt tant aimé ceste belle Bergere, venant à la haïr,

la haine en doit estre d'autant plus grande: toutesfois ayant sceu par Stelle mesme, que ie ne puis paruenir à ce que ie desire que par vostre moyen, ie vous adiu-
re par nostre amitié, de m'y vouloir ayder, soit en le lui
conseillant, soit en la priant, ou de quelque sorte que
ce puisse estre & ie n'ome celle-cy vne extreme preu-
ue: car ie ne doute point que la haïssant, il ne vous en-
nuye de parler à elle: mais c'est mō amitié qui veut faire
paroistre qu'elle est plus forte que la haine. Lysis fut
bien surpris, attendant de moy toute autre priere que
celle-cy, par laquelle, outre le desplaisir qu'il auoit de
parler à Stelle, encor se voyoit-il à iamais priué de la
personne qu'il aimoit le plus. Toutesfois il respondit:
ie feray tout ce que vous voudrez, vous ne vous scau-
riez promettre d'auantage de moy, que i'en ay de vo-
lonté: mais ressouvenez-vous de ce qui s'est passé en-
tre nous & que i'ay tousiours ouy dire, qu'aux messa-
ges d'Amour, il se faut seruir de personnes qui ne sōt
point hayes: il est vray qu'il ne faut pour Stelle y re-
garder de si prez, puis que ie vous assure, que vous y
ferez aussi bien vos affaires de ceste sorte que d'une
autre. Voilà donc le pauvre Lisis au lieu d'Amant de-
uenü messager d'Amour, mestier que son amitié luy
commanda de faire pour moy, non point par acquit:
mais en intentiō de m'y seruir en amy, quoy que peut
estre depuis l'amour luy fit en quelque sorte chāger
ce dessein, cōme ie vous diray: mais en cela il faut ac-
cuser la violence d'Amour & le pouuoir trop absolu
qu'il a sur les hōmes, & admirer là l'amitié qu'il me
portoit, qui luy permit de consentir à se priuer à ia-
mais de ce qu'il aimoit, pour me le faire posséder. Quel-
ques iours apres recherchant la cōmodité de parler à
elle, il la trouua si à propos chez-elle, qu'il n'y auoit
pesonne que peut interrompre son discours, pour lōg
qu'il le voulust faire, & lors renouellant le souuenir

de l'iniure qu'il en auoit eu, il s'arma tellement contre ses attraits, qu'Amour n'eut guiere d'espoir pour ce coup de le pouuoir vainere: ce ne fut pas que la Bergere ne mit autāt d'estude pour le surmonter, que luy pour trouuer des seuretez pour sa liberte: mais parce que contre Amour il opposa le despit & l'amitie, & le premier armé de l'offense, & l'autre du deuoir, il demeurera inuaincu en ce cōbat. Auāt qu'il cōmençast de parler, elle le voyāt approcher, lui alla au deuant, avec les paroles de la mesme affeterie: Quel nouueau bō-heur, dit-elle, est celuy qui me r'ameine ce desiré Lifis: Quel le faueur inesperée est celle-cy? ie retourne à biē esperer de moy, puisque vous reuenez: car ie puis avec verité iurer, que depuis que vous me laissastes, ie n'ay iamais euy n entier cōtētemēt: Aquoy le Berger respōdit: Plus affectee que fidele Bergere, ie suis plus satisfait de la confession que vous faictes, que ie n'ay esté offensé par vostre infidelité. Mais laissons ce discours, & oubliōs-le pour iamais, & respondes-moy à ce que ie veux vous demander. Estes-vous encor resoluē de trōper tous ceux qui vous aimeroūt? Pour moy, ie sçay biē qu'e croire, nulle de vos humeurs à mes despēs ne m'estāt incogneuē: Mais ce qui me cōuie à le vous demander, c'est pour cognoistre à vostre mine, si l'on en sera quitte à meilleur marché: car si vo⁹ dites avec affectiō, fermēt, ou autre sorte d'assēurāce, que nul ne sera deceu de vo⁹, pour certain ils sōt de mō rāg. La Bergere n'atredoit pas ces reproches, toutefois elle ne laissa de lui respōdre. Si vous n'estes venu que pour m'iniurier, ie vo⁹ remercie de ceste visite: mais aussi vo⁹ auez biē occasiō de vo⁹ plaindre de moi. Me plaindre, respōdit le Berger, ie vo⁹ prie laissons cela à part, ie ne me plains nō pl⁹ que ie vo⁹ iniurie, & tāt s'e faut que i'vse de plainte, que ie me loüe de vostre humeur: car si vous eussiez

plus longuemēt fait paroistre de m'aimer, i'eusse plus long-rēps vescu en tromperie:& pleust à Dieu! que la perte de vostre amitié ne m'eust apporté plus de regret que de dōmage, vous n'auriez pas occasiō de dire que ie me plains, non plus que ie ne vous iniurie pas, puis que l'iniure & la verité ne peuuēt non plus estre ensemble, que vous & la fidelité: mais il est tres-veritable que vous estes la plus trōpeuse & la plus ingrate Bergere de Forests. Il me semble, luy respōdit Stel-le, peu courtois Berger, que ces discours seroiēt mieux en la bouche de quelqu'autre que de vous. Alors Lysis changeant vn peu de façon: Iusques icy, dit-il, i'ay presté ma lāgue au iuste despit de Lysis, à ceste heure ie la preste à vn qui a bien plus affaire de vous: c'est vn peu prudent Berger qui vous aime, & qui n'a rien de cher au prix de vos bonnes graces. Elle croyant qu'il se mocquast, luy respondit: Laissons ce discours, & qu'il vo'suffise, Lisis, que vo' m'avez aimée, sās à ceste heure vouloir renouueller le souuenir de vos erreurs. A la verité, repliqua soudain le Berger, c'estoiēt bien erreurs celles qui me pouissoiēt à vous aimer: mais vous n'errez pas moins, si vous avez opinion que ie parle de moy: C'est du pauvre Corilas, qui s'est tellement laissé surprēdre à ce qui se void de vous, que pour chose que ie luy aye sceu dire de vostre humeur, il m'a esté impossible de l'en tirer: ie luy ay dit ce que i'auois esprouué de vous, le peu d'amitié, & le peu d'assurāce qu'il y a en vostre ame, & en vos paroles? Le luy ay iuré que vous le trōperiez, & ie sçay que vous m'empescherez d'estre pariure: mais le pauvre miserable est tāt auēglé, qu'il a opinion qu'ou ie n'ay peu atteindre, ses merites le ferōt paruenir, & toutefois pour le destrōper ie luy ay biē dit, que le plus grand empeschemēt d'obtenir quelque chose de vous, estoit le merite: & afin que vous en croyez ce que ie vous en dis,

voicy vne lettre qu'il vous escrit: j'ay opinion que s'il a failly, vous luy en ferez bien faire la penitence. Et parce que Stelle ne vouloit lire ma lettre, Lysis l'ouvrant la luy leut tout haut.

L E T T R E D E C O R I L A S

A S T E L L E.

IL est bien impossible de vous voir sans vous aymer, mais plus encore devons aymer sãs estre extreme en telle affectiõ, que si pour ma deffense il vous plaist de considerer ceste verité, quand ce papier se presentera deuant vos yeux, ie m'assure que la grandeur de mon mal obtiendra par pitié, autant de pardon enuers vous, que l'ontrecuidãce qui m'esleue à tãt de merites, pourroit meriter de iuste punitiõ. Attẽdant le ingemẽt que vous en ferez, permettez que ie baise mille & mille fois vos belles mains, sans pouuoir par tel nombre esgaler celui des morts, que le refus de ceste supplication me donnera, ny des folicitez qui m'accompagneront, si vous me receuez, comme veritablement ie suis, pour vostre tres-affectiõné & fidelle seruiteur.

Soudain que Lysis eut acheuẽ de lire, il continua: Et bien, Stelle, de quelle mort mourra-t'il? pour combien en sera-t'il quitte? Pour moy ie commence à le plaindre, & vous à pẽser par quel moyen vous l'entretenez en l'opinion où il est, & puis comme vous luy ferez trouuer vos refus plus amers. Ces discours touchoient à bon escient ceste Bergere, voyant combien il estoit esloigné de l'aimer, de sorte que pour l'interrompre elle fut contrainte de luy dire: Il me semble, Lysis, que si Corilas est en la volõté que ce papier fait paroistre, il a esté peu aduisé de vous y employer, puis que vos paroles sõt plus capables d'acquiescer de la haine que de l'amitiẽ, & que vous semblez plustost meslager de guerre, que de paix. Stelle, repliqua le Berger,

tant s'en faut qu'il ait esté peu aduisé en ceste electiõ, que s'il auoit monstré autant de iugement au reste de ses actions, il ne seroit pas tant necessiteux de vostre secours. Il a esprouué vos affetteries, il sçait, quels sont vos attraits, & de qui se fust-il peu seruir sans soupçon de se faire plustost vn cõpetiteur qu'un amy favorable, sinon de moy, qui vous hays plus que la mort? Et toutefois l'artifice dont ie me sers, n'est pas mauuais: car vous representât si naïfement ce que vous estes, vous recognoistrés mieux l'honneur qu'il vous fait de vous aimer: mais laissons ce propos, & me dites à bon escient, s'il est en vos bonnes graces, & combien il y demeurera? puis qu'éuerité ie n'oserois retourner à luy sans luy en apporter quelque bonne responce: le vous en coniure par son amitié, & par la nostre passée. A ce propos le Berger en adiousta quelques autres, avec tant de prieres, que la Bergere creut qu'il le disoit à bon escient, ce qu'elle mesme se persuada aisémēt selon son naturel. Car c'est la coustume de celles qui s'affectionnent aisément, de croire encore plus aisément d'estre aimées: si est-ce que pour ceste fois Lysis ne peut obtenir d'elle, sinon que l'amitié de só cousin, au deffaut de la siēne, neluy estoit point des-agreable: mais que le temps seroit son cõseil. Et depuis par diuerses fois il la sollicita, de sorte qu'il en eut toute telle assurance qu'il voulut, & parce qu'il se ressouint de son humeur volage, il tascha de l'obliger par vne promesse escrite de sa main, & la sçeut tourner de tant de costez, qu'il en eut ce qu'il voulut. Il s'en reuint de ceste sorte vers moy, & me fit le discours de tout ce qu'il auoit fait, hormis de ceste promesse: car cognoissant l'humeur de Stelle, il se doutoit tousiours qu'elle le tromperoit, & que s'il me parloit de ce papier, ce seroit m'y embarquer d'auantage, & puis plus de peine

à me r'amener ? tout cecy fut sans le sçeu d'Aminthe, de laquelle plus que de nulle autre Stelle se cachoit. Lors que j'eus reçu vne telle assurance de ce que ie desirois le plus, apres en auoir remercié la Bergere, ie commençay avec sa permission de donner ordre aux nopces, & ne faisois plus difficulté d'en parler ouuerement, quoy que Lysis me preloit tousiours bié, qu'en fin ie serois trôpé. Mais l'apparence du bien que nous desirons, flatte de sotte, que mal-aisément prestôs nous l'aureille à qui nous dit le contraire. Cependant que ce mariage s'alloit diuulgant, Semire, qui, côme ie vous ay dit, auoit quitté ceste recherche à cause de Lysis & de moy, estât picqué des discours qu'elle auoit tenus de luy, resolut pour faire paroistre le contraire, à quelque prix que ce fust, de rentrer en ses bonnes graces, en dessein de la quitter par apres si effrontémét, qu'elle ne peust plus dire que ceste separation procedast d'elle : il ne falut pas y apporter beaucoup d'artifice: car son humeur changeante se laissa aisément aller à son naturel, & ainsi tout à coup la voila resoluë de me quitter pour Semire, comme peu au-parauant elle auoit quitté Semire pour moy. Si n'estoit-elle pas sans peine, à cause de la promesse qu'elle auoit escrite, ne sçachant comme s'en desdire. En fin le iour des nopces estant venu, où j'auois assemblé la plus part de mes parents & amis, ie m'en tenois si assuré, que j'en receuois la resioüissance de tout le monde: mais elle qui pensoit bien ailleurs, lors que ie n'estois attentif qu'à faire chere à ceux qui estoient venus, rôpit tout à fait ce traité, avec des excuses encores plus malbastiesque les premieres: de quoy ie me sentis tant offensé, que partant de chez elle sãs luy dire adieu, ie conceus vn si grâd mespris de sa legereté, que iamais depuis elle n'a peu rappointer avec moy.

Or iugez, mon pere, si i'ay occasion de me douloir d'elle, & si ceux qui le racontent à mon des-avantage en ont esté bien informez. A la verité, respondit Adamas, voila vne femme indigne de ce nom, & m'estõne comme il est possible, qu'ayant trompé tant de gens, il y ait encor quelqu'un qui se fie en elle. Encor ne vous ay-ie pas tout racoté, reprit Corilas: car apres que chacun s'en fut allé, hormis Lyfis, elle fit en sorte que Semire l'arresta iusques sur le soir. Cependant, cõme ie croy qu'elle alloit cherchant quelque artifice pour r'auoir sa promesse, parce qu'elle voyoit bien qu'il estoit du tout offensé contre elle, en fin tout effrontément elle luy parla de ceste sorte: Est-il possible, Lyfis, que vous ayez tellemét perdu l'affection, que si souuét vous m'avez iuree, que vous n'avez plus nulle volõté de me plaire? Moy, dit Lyfis, le Ciel me fasse plüstoit mourir. A ce mot quelque épéschemét qu'elle y sçeust mettre, il sortit de la maisõ pour s'é aller: mais elle l'atteignit assez pres de là, & luy prenát la main entre les siennes, la luy alloit ferrát d'une façõ, que chacun eust iugé qu'il y auoit bien de l'Amour, & quoy qu'il fust tres-sçauánt de son humeur & de ses tromperies, si ne se peut-il empescher de se plaire à ses flatteries, encor qu'il ne leur adiousta point de foy: ce qu'il tesmoigna bien, lors que cõsiderant ses actiõs il luy dit: Mon Dieu, Stelle, que vous abusez des graces dont le Ciel vous a esté sans raison prodigue! Si ce corps enfermoit un esprit qui eust quelque ressemblance avec sa beauté, qui est-ce qui pourroit vous resister? Elle qui recogneut quelle force auoiét eu ses caresses, y adiousta tout l'artifice de ses yeux, toutes les inéteriés de sa bouche, & toutes les malices de ses inuertiõs, avec lesquelles elle le tourna dẽ tant de costez, qu'elle le mit presque hors de luy mesme: & puis elle vfa
de

de tels mots: Gentil Berger, s'il est vray que vous soyez ce Lysis, qui autrefois m'a tât affectiõnee, ie vous cõiure par le souuenir d'une saison si heureuse pour moy, de vouloir m'escouter en particulier, & croyez que si vous avez eu quelque occasiõ de vous plaindre, ie vous feray paroistre, que ceste seconde faute, ou pour le moins que vous estimez telle, n'a esté commise que pour remedier à la premiere. A ces paroles Lysis fut vaincu: toutesfois pour ne se monstrier si foible, il luy respondit: Voyez vous, Stelle, combien vous estes esloignee de vostre opinion, tant s'en faut que ie voulusse faire quelque chose qui vous pleust, qu'il n'y a rien qui vous desplaise que ie ne tasche de faire. Puis qu'il n'y a point d'autre moyen, respondit la Bergere, reuenez donc dans la maison pour me desplaire. Avec ceste intention, respondit-il, ie le veux. Ainsi donc ils r'entrerent chez elle; & lors qu'ils furēt pres du feu, elle reprit la parole de ceste sorte: En fin, Berger, il est impossible que ie viue plus longuement avec vous, & que ie dissimule, il faut que i'oste du tout le masque à mes actions, & vous cognoistrez que ceste pauvre Stelle, que vous avez tant estimee volage, est plus cõstante que vous ne pensez pas, & veux seulement, quand vous le cognoistrez ainsi, que pour satisfaction des outrages que vous m'avez fait, vous confessiez libremēt que vous m'avez outragée. Mais, dit-elle soudain, interrõpant ce propos, qu'avez vous fait de la promesse qu'autrefois vous avez eue de moy en faueur de Corilas: car si vous la luy avez donnée, cela seul peut interrompre nos affaires. Qu'est-ce qui en la place de Lysis n'eust creu qu'elle l'aimoit, & qui ne se fust laissé tromper comme luy? Aussi ce Berger ayant opiniõ qu'elle vouloit faire pour luy, ce qu'elle m'auoit refusé, luy rendit sãs difficulté ceste promesse qu'il auoit tousiours tenuë & fort chere, & fort secret-

te. Soudain qu'elle l'eut, elle la deschira: & s'approchât du feu luy en fit vn sacrifice: & puis se tournât vers le Berger, elle luy dit en souffrant: Il ne tiendra plus qu'à vous, gëtil Berger, que vous ne poursuiuiez vostre voyage: car il est des-ja tard. O Dieu! s'escria Lyfis cognoissant sa trôperie, est-il possible que iusques à trois fois i'aye esté deceu d'vne mesme personne? Et quelle occasion, luy dit Stelle, auez vous de dire que vous ayez esté trompé? Ah! perfide & desloyale, dit-il, ne venez vous pas de me dire, que vous me feriez par oistre, que ceste derniere faute n'a esté faite que pour reparer la premiere, & que pour me monstrier que vous estiez constante, vous me descourriez au nud vostre cœur & vos intentiôs. Lyfis, dis-elle, vous venez tousiours aux injures: si ie ne vous ay iamais aimé, ne suis-ie constâte à ne vous aimer point encores? & ne vous fay-je voir quel est mon cœur? & à quoy tendent mes actions, puis qu'ayant eu ce que ie voulois de vous, ie vous laisse en paix? croyez que toutes les paroles que vous m'avez fait perdre depuis vne heure en çà, n'estoiët que pour recouurer ce papier, & à ceste heure que ie l'ay, ie prie Dieu qu'il vous dône le bon soir. Quel eston nement pensez-vous que fut celuy du Berger? Il fut si gräd, que sans parler, ny temporiser d'auantage, demy hors de foy, il s'é alla chez luy. Mais certes il a bien eu depuis occasion d'estre vengé: car Semire, comme ie vous ay dit, qui auoit esté la cause de mon mal, ou plustost de mô bié, telle puis-ie nommer ceste separatiô d'amitié, se ressentant encor offensé du premier mespris qu'elle auoit fait de luy, voyât ceste extreme legereté, & considerant que peut-estre luy en pourroit-elle faire encore de mesme, resolut de la preuenir: & ainsi l'ayant abusée, comme nous l'auïôs esté Lyfis, & moy, il rôpit le traitté du mariage au milieu de

de l'assemblée qui en'auoit esté faite, qui fit dire à plusieurs, que par les mesmes armes dont l'on blesse on en reçoit bien souuent le supplice.

Corilas finit de ceste sorte: Et Adamas en souffriant luy dit: Mon enfant, le meilleur conseil que ie vous puisse donner en cecy, c'est de fuir la familiarité de ceste trompeuse, & pour vous deffendre de ses artifices, & contenter vos parents, qui desirent avec tant d'impairience de vous voir marié, lors que quelque bõ party se presentera, receuez-le sans vous arrester à ces ieunesses d'Amour: car il n'y a rien, qui vous puisse mieux garentir des finesses, & surprises de ceste trompeuse, ny qui vous rende plus estimé parmi vos voisins, que de vous marier, non point par Amour: mais par raison. Celle-là étant vne des plus importantes actions, que vous puissiez iamais faire, & de laquelle tout l'heur, & tout le mal-heur d'un homme peut dépendre. A ce mot ils se separerent: car il commençoit à se faire tard, & chacun prit le chemin de son logis.



LE SIXIESME LIVRE

DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



D'AUTRE costé Leonide n'ayant point trouue Adamas à Feurs, reprit le chemin par où elle estoit venue, sans y sejourner que le téps qu'il fallut pour disner: & par ce qu'elle auoit resolu de demeurer ceste nuit avec les belles Bergeres qu'elle auoit veues le iour aupara-
uant,

uant, pour le desir qu'elle auoit de les cognoistre plus particulièrement, elle vint repasser au mesme lieu, où elle les auoit récontrées, puis estédant la veuë de tous costez, il luy sembla bié d'en voir quelques vnes: mais ne les pouuât recognoistre pour estre trop loing, avec vn grand tour elle s'en approcha le plus qu'elle peut, & lors les voyât au visage, elle cogneut que c'estoient les mesmes qu'elle cherchoit. Elle deuoit estimer beaucoup ceste rencontre: car de fortune elles estoient sorties de leur hameau, en deliberation de passer le reste du iour ensemble, & pour couler plus aisémēt le tēps, faisoient dessein de n'estre qu'elles trois: afin depouuoir plus libremēt parler de tout ce qu'elles auoient de plus secret, si bié que Leonide ne pouuoit venir plus à propos, pour satisfaire à sa curiosité, mesme qu'elles ne faisoient qu'y arriner. Estât doncques aux escoutes, elle ouyt, qu'Astree prenat Diane par la main, luy dit: C'est à ce coup, sage Bergere, que vous nous payerez ce que vous nous auez promis, puisque sur la parole que nous auons eue de vous, Phillis, & moy n'auons point fait de difficulté de dire tout ce que vous auez voulu sçauoir de nous. Belle Astree, respōdit Diane, ma parole m'oblige, sans doute à vous faire le discours de ma vie: mais

» beaucoup plus l'amitié qui est entre nous, sçachāt bié
 » que c'est estre coupable d'une trop grande faute, que
 » d'auoir quelque cachette en l'ame; pour la persōne que
 » l'on aime. Que si i'ay tāt retardé de satisfaire à ce que
 vous desirez de moy, croyés, belle Bergere, que c'a
 esté, que le loisir ne me l'a encore permis: car encor
 que ie sois tres-assée, que ie ne sçauois vous raconter mes ieunesses sans rougir, si est-ce que ceste
 honte me sera aisée à vaincre, quand ie penseray que
 c'est pous vous cōplaire. Pourquoi rougiriez vous
 respondit Phillis, puis que ce n'est pas faute que d'aimer:

Si ce ne l'est pas , repliqua Diane, c'est pour le moins vn portrait de la faute, & si ressemblant, que bien souuēt ils sont pris l'un pour l'autre. Ceux, adiousta Phil-
lis, qui s'y deçoient ainsi, ont bien la veüe mauuaise. Il est vray, respōdit Diane: mais c'est nostre mal-
heur, qu'il y en a plus de ceste sorte, que nō pas des bōnes. Vous nous offenseriez , interrompit Astree , si vous auiez ceste opiniō de nous. L'amitiē que ie vous porte à toutes deux, respōdit Diane, vous doit assez asseuer, que ie n'en sçauois faire mauuais iugement: car il est impossible d'aimer ce que l'on n'estime pas. Aussi ce qui me met en peine, n'est pas l'opiniō que mes amies peuuent auoir de moy: mais ouy biē le reste du monde, d'autant qu'avec mes amies ie viuray tousiours de sorte, que mes actions leur seront cogneuēs, & par ce moyen l'opiniō ne peut auoir force en elles: mais aux autres, il m'est impossible: bien qu'euers elles les rapports peuuent beaucoup noircir vne personne, & c'est pour ce suiet, puis que vous m'ordonnez de vous raconter vne partie de ma vie, que ie vous conũire par nostre amitiē de n'en parler iamais. Et le luy ayāt ietē toutes deux, elle reprit son discours en ceste sorte:

HISTOIRE DE DIANE.

CE seroit chose estrange, si le discours que vous desirez scauoir de moi, ne vous estoit ennuyeux, puis, belles & discrettes Bergeres, qu'il m'a tāt fait endurer du deplaisir, que ie ne croy point y employer à ceste heure plus de paroles à le redire, qu'il m'a coustē de larmes à le souffrir: & puis qu'ē fin il vo⁹ plaist que ie renouuelle ces fascheux ressouuenirs: permettez-moy que i'abrege, pour n'amoindrir en quelque sorte le bon-heur où ie suis, par la memoire de mes ennuis passez. Ie m'asseure qu'encore que vous n'avez iamais

veu Celion, ny Bellinde, que toutesfois vous auez bien ouy dire qu'ils estoient mes pere & mere, & peut estre auez sceu vne partie des traueses qu'ils ont eues, pour l'amour l'un de l'autre, qui m'empeschera de les redire, quoy qu'elles ayent esté presages de celles que ie denois receuoir. Et faut que vous scachiez, qu'apres que les soucis de l'amour furent amortis par le mariage, afin qu'ils ne demeurassent oyseux, les affaires du mesnage commencerent à naistre, & en telle abondance, que s'ennuyans des procez ils furent cōtraints d'en accorder plusieurs à l'amiable, entre autres vn de leurs voisins nommé Phormion les trouua de sorte que leurs amis furent enfin d'avis pour assoupir tous ces soucis, de faire quelques promesses d'alliãce future entr'eux, & parce que ny l'un ny l'autre n'auoient point encores d'enfans (n'y ayant pas long temps qu'ils estoient mariez) ils iurerent par Theutales sur l'autel de Belenus, que s'ils n'auoient tous deux qu'un fils, & vne fille, il les marieroient ensemble, & promirēt ceste alliance avec tant de sermens, que celuy qui l'eut rōpuë, eust esté le plus pariure hōme du mode. Quelque temps apres, mon pere eut vn fils, qui se perdit lors que les Gots & Ostrogots ravagerent ceste province: peu apres ie nasquis, mais si mal-heureusement pour moy, que iamais mon pere ne me vid, estant née apres sa mort. Cela fut cause que Phormion voyant mon pere mort, & mon frere perdu (car ces barbares l'auoient enleuë, & peut-estre tuë, ou laissë mourir de necessité) & que mon oncle Dinamis s'en estoit allé de desplaisir de ceste perte, se resolut s'il pouuoit auoir vn fils, de rechercher l'effet de leurs promesses. Il aduint que quelque temps apres, sa femme accoucha: mais ce fut d'une fille, & parce qu'elle estoit agée, & qu'il craignoit de n'en auoir plus d'elle, il fit courir le bruit que c'estoit d'un fils, & y vfa d'une si grande

finesse, que iamais personne ne s'en prit garde:artifice qui luy fut assez aisé,parce'que personne n'eust creu qu'il eust voulu vser d'une telle trôperie , & que iusques à certain aage, il est bien mal-aisé de pouvoir par le visage y recognoistre quelque chose: & pour mieux decevoir les plus fins,la fit appeller Filidas , & quand elle fut en aage,luy fit apprendre les exercices propres aux ieunesBergers,ausquels elle ne s'accommodoit point trop mal. Le dessein de Phormiô estoit, me voyât sans pere & sans oncle,de se rēdre ministre de mon bien,par ce saint mariage:& quand Filidas,& moy serions plus grādes, de me marier avec vn de ses neveux qu'il aimoit biē fort:Et veritablemēt il ne fut point deceu en son premier dessein:car Bellinde estoit trop religieuse enuers les Dieux , pour manquer à ce qu'elle sçauoit que sō mary s'estoit obligé.Il est vray que me voyāt rauie d'être ses mains(car soudain apres ce mariage dissimulé , ie fus remise entre celles de Phormiô)elle en receut tāt de desplaisir,quē ne pouuāt plus demeurer en ceste cōtrée, elle s'en alla sur le lac de Lemā,pour estre maitresse des Vestales & Druides d'Euiēs,ainsi que la vieilleCleōtine luy fit sçauoir par son Oracle.Cependāt me voila entre les mains de Phormiô,qui incontīnēt apres retirachez soy ce neveu,auquel il me vouloit dōner,qui se nōmoit Amidor.Ce fut le cōmencemēt de mes peines, parce que sō oncle luy fit entēdre,qu'à cause de nostre bas aage le mariage de Filidas & de moy n'estoit pas tāt assēuré, que si nous n'estions agreables l'un à l'autre, il ne se peust bien rompre , & que si cela aduenoit , il aimeroit mieux qu'il m'espousast que tout autre , qu'il fist son profit de cēt aduertissement, avec tant de discretion,que personne ne s'en peut prendre garde,taschant cependant de m'obliger à son amitiē , en sorte

que ie me donnasse à luy, si ie venois à estre libre. Ce ieune Berger se mit si bien ce dessein dans l'opinion, que tant que ceste fantasie luy dura, il ne se peut dire cōbien i'auois d'occasion de me louer de luy. En mesme tēps Daphnis tres-hōneste & sage Bergere, reuint des riuēs de Furan, où elle auoit demeuré plusieurs années, & parce que nous estions voisines, la conuersation que nous eusmes par hazard ensemble, nous rendit tant amies, que ie cōmençay de ne m'ennuyer plus tant que ie soulois : car il faut que i'auoüe que l'humeur de Filidas m'estoit de telle sorte insupportable que ie ne pouuois presque la souffrir, d'autāt que la crainte qu'elle auoit que ie ne deuinsse plus sçauante, la rēdoit si ialouse de moy, que ie ne pouuois presque parler à persōne. Les choses estāt en ces termes, Phormion tout à coup tōba malade, & le iour mesme, fut si promptement estouffé d'un catarrhe, qu'il ne peut ny parler ny donner aucun ordre à ses affaires, ny aux miēnes. Filidas au commencement se trouua vn peu estonnée; en fin se voyant maistresse absoluē de soy-mesme, & de moy, elle resolut de se cōseruer ceste authorité, cōsiderāt que la liberte que le nom d'homme rapporte, est beaucoup plus agreable, que n'est pas la seruitude, à laquelle nostre sexe est soumis. Outre qu'elle n'ignoroit pas, que venāt à se declarer fille, elle ne donneroit peu à parler à toute la cōtrée. Ces raisons lui firēt cōtinuer le nō qu'elle auoit durāt la vie de sō pere: & craignāt plus que iamais, que quelqu'un ne decouurist ce qu'elle estoit, elle me tenoit de si pres que mal-aisēment estois-ie iamais sans elle. Mais belles Bergeres, puis qu'il vous plaist de sçauoir mes ieunesses, c'est à ce coup qu'il faut qu'en les oyāt vous les excusiez, & qu'ensēble vous ayez ceste creāce de moy, que i'ay eu tant, & de si grāds ennuis pour aimer, que

ie ne suis plus sensible de ce costé là, m'yestât de sorte endurcie, que l'Amour n'a pl⁹ d'assez fortes armes ny de pointe assez acérée pour me percer la peau. Helas! c'est du Berger Filandre, doit ie veulx parler, Filandre qui le premier m'a peu dōner quelque ressétimēt d'Amour, & qui n'estât plus, a emporté tout ce qui en pouuoit estre capable en moy. Vrayement, interrompit Astree, ou l'amitié de Filandre a esté peu de chose ou vous y auez vsé d'vne grande prudencce, puis qu'en verité i'en en ouys iamaïs parler: qui est chose biē rare, d'autant que la médifance ne pardonne pas mesme à ce qui n'est pas. Que l'on n'en ait point parlé, respōdit Diane, i'en suis plus obligee à nostre bōne intention, qu'à nostre prudence, & pour l'affection du Berger, vous pourrez iuger qu'elle elle estoit, par le discours que ie vous en feray: Mais le Ciel qui a recogneu nos pures & nettes intentions, a voulu nous fauoriser de ce bō-heur. La premiere fois que ie le veis, ce fut le iour que nous chōmions à Apollō, & à Diane, qu'il vint aux ieux en cōpagnie d'vne sœur, qui luy ressembloit si fort; qu'ils retenoyent sur eux les yeux de la plus grāde partie de l'assemblée. Et parcé qu'elle estoit parente assez proche de ma chere Daphnis, aussi tost que ie la vey, ie l'ébrassay & caressay avec vn visage si ouuert, que dés lors elle se iugea obligee à m'aimer. Elle se nōmoit Callirée, & estoit mariée sur les riuers de Furā, à vn Berger nōmé Gerestā, qu'elle n'auoit iamaïs veu que le iour qu'elle l'esposa, qui estoit cause du peu d'amitié qu'elle luy portoit. Les caresses que ie fis à la sœur, dōnerent occasion au frere de demeurer près de moy, rāt que le sacrifice dura, & par fortune, ie ne sçay, si ie dois dire bōne ou mauuaise pour luy ie m'estois ce iour agēcée le mieux que j'auois peu me sēblant, qu'à cause de mon nō, ceste feste me touchoit.

bien plus particulièrement que les autres. Et luy qui venant d'un long voyage, n'auoit autre cognoissance, ny des Bergers, ny des Bergeres, que celle que sa sœur luy donnoit, ne nous laissa guiere de tout le iour: si bié qu'é quelque, sorte me s'étant obligée à l'étretenir, ie fis ce que ie peux pour luy plaire. Et ma peine ne fut point inutile: car deslors ce pauvre Berger donna naissance à vne affection, qui ne finit iamais que par sa mort. Encores suis-je tres certaine, que si au cercueil on a quelque souuenir des viuants, il m'aime & conserue parmy ses cédres, la pure affection qu'il m'a iurée. Daphnis s'en prit garde dez le iour mesme, & de fait le soir estât au liét, (parceque Filidas s'estoit trouuee mal, & n'auoit peu venir à ces ieux) elle me le dit: mais ie reiettay ceste opiniõ si loing, qu'elle me dit: Le voy bien, Diane, que ce iour me coustera beaucoup de prieres, & à Filandre beaucoup de peine: mais quoy qu'il aduiene, si n'en serez-vous pas du tout exempt. Elle auoit accoustumé de me faite souuent la guerre de sēblables recherches, parce qu'elle voyoit que ie les craignois, cela fut cause que ie ne m'arrestay pas à luy respondre. Si est-ce que cēt aduertissement fut cause, que le lendemain il me sembla de recognoistre quelque apparence de ce qu'elle m'auoit dit. L'apresdisné nous auions accoustumé de nous assembler sous quelques arbres, & là danser aux chansons, ou bien nous asseoir en rond, & nous entretenir de discours que nous iugions plus agreables, afin de ne nous ennuyer en ceste assemblée, que le moins qu'il nous seroit possible. Il aduint que Filandre n'ayant cognoissance que de Daphnis, & de moy, se vint asseoir entre elle, & moy, attendant de sçauoir à quoy toute la troupe se resoudroit pour n'estre muette, ie l'enquerois de ce que ie pensois qu'il me pouoit respondre, à quoy Amidor prenant garde, entra en si grande

ialousie, que laissant la compagnie sans en dire le sujet, il s'en alla chantant ceste vilanelle, ayant auparavant tourné l'œil vers moy, pour faire cognoistre que c'estoit de moy, dont il entendoit parler.

VILANELLE D'AMIDOR

reprochant vne legereté.

A La fin celuy l'aura,
Qui dernier la seruira.

De ce cœur cent fois volage

Plus que le vent animé,

Qui peut croire destre aimé,

Ne doit pas estre creu sage:

Car en fin celuy l'aura,

Qui dernier la seruira.

A tous vents la giroüette,

Sur le faiste d'une tour;

Elle aussi vers toute Amour,

Tourne le cœur & la teste:

A la fin, &c.

Le chasseur iamais ne prise

Ce qu'à la fin il a pris;

L'inconstante fait bien pis,

Mesprisant qui la tient prise:

Mais en fin, &c.

Ainsi qu'un clou l'autre chasse

Dedans son cœur le dernier,

De celuy qui fut premier,

Soudain usurpe la place:

C'est pourquoy celuy l'aura,

Qui dernier la seruira.

J'eusse bien eu assez d'autorité sur moy pour m'empescher de donner cognoissance du desplaisir que ceste chason me rapportoit, n'eust esté que chacun me regar-

da, & sans Daphnis ie ne sçay quelle ie fusse deuenüë: mais elle plaine de discretiõ sãs attédre la fin de ceste Vilanelle, l'interropit de ceste sorte, s'adressant à moi:

Madrigal de Daphnis sur l'amitié qu'elle porte à Diane.

P*Vis qu'en naissant, belle Diane,
Amour des cœurs vous fit l'aimant,
Pourquoy dit-on que ie profane
Tant de beantez en vous aimant,
Si par destein ie vous adore?
Que si l'Amour le plus parfaict,
Comme on dit, de semblance naists
Le nostre sera bien extreme,
Puis que vous & moy ce n'est
Qu'un sexe mesme.*

Et afin de mieux couvrir la rougeur de mon visage, & faire croire que ie n'auois point pris garde aux paroles d'Amidor, aussi-tost que Daphnis eut finy, ie luy respondis ainfi:

Madrigal, sur le mesme subiect.

P*Ourquoy semble-t'il tant estrange,
Que fille comme vous estant,
Toutesfois ie vous aime tant?
Si l'Amant en l'aimé se change,
Ne puis-je pas mieux me changer,
Estant Bergere en vous Bergere,
Qu'estant Bergere en un Berger?*

Après nous, chacun selon son rang, chanta quelques vers, & mesme Filandre, qui auoit la voix tres-bonne, quand ce vint à son tour, dit cestuy d'une fort bonne grace.

STANCES

De Filandre, sur la naissance de son affection.

Que

Que ses desirs soient grands, & ses attentes vaines,
 Ses amours pleins de feux, & plus encor de peines;
 Qu'il aime, & que i jamais il ne puisse estre aimé;
 Ou bien s'il est aimé, qu'on ne puisse luy plaire,
 Sans deuoir esperer toutesfois qu'il espere,
 Mais seulement afin qu'il soit plus enflammé.

Ainsi sur mon berceau de la parque ordonnée
 Neuf fois se prononça la dure destinée,
 Qui deuoit infailible accompagner mes iours,
 A main droite le Ciel donna plein de nuages,
 Et depuis i'ay cogneu que ces tristes presages
 Regardent mes desseins, & les suivent tousiours.

Ne vous estonnez dont, suivant ceste ordonnance,
 Si voyant vos beautéz, mon amitié commence,
 Que si ie suis puni du dessein proposé.
 Ce m'est allegement, qu'on en iuge coupable.
 La loy de mon destin, & ma faute loüable,
 En disant qu'un cœur bas ne l'eust i jamais osé.

Ainsi quand le soucy d'une Amour inféconde,
 Se conforme aux rayons du grand Astre du monde,
 Il semble en le suivant qu'il dit, ô mon Soleil !
 Brusle moy de tes raiz, fay que par toy ie meure,
 Pour le m oins en mourant ce plaisir me demeure,
 Qu'autre feu ne pouuoit me brusler que ton œil.

Quand l'unique Phenix d'un artifice rare
 Instruit par la nature ensemble se prepare,
 Du reste de sa tombe à faire son berceau,
 Il dit à ce beau feu gardien de son ame:
 Ie renais en la gloire en mourant en ta flamme,
 Et ie reprends la vie aux cendres du tombeau.

Il en dit bié encores quelques autres: mais ie les ay
 oubliez, tant y a qu'il me sembla que c'estoit à moy là
 qui ces paroles s'adressoiér. Et ie ne sçay si ce que Da-
 phnism'e auoit dit, me le faisoit paroistre ainsi, ou ses

yeux qui parloïët encor plus clairement que sa bouche. Mais si ces vers m'en donnerent cognoissance, sa discretion me le tesmoigna bien mieux peu apres: car c'est vn des effects de la vraye affection, que de seruir discrettement, & de ne donner cognoissance de son mal, que par les effets, sur lesquels on n'a point de puissance. Ce ieune Berger recogneut l'humeur d'Amidor, & d'autât que l'amour rend tousiours curieux, s'estât enquis que c'estoit que de Filidas, il iugea que le meilleur artifice pour leur clorre les yeux à tous deux, estoit de faire amitié bien estroite avec eux, sâs dōner aucune cognoissance de celle qu'il me portoît. L'Amour le rendit bien si fin & prudent, que continuant son dessein, il ne deceut pas seulement Amidor; mais presque mes yeux aussi; parce que d'ordinaire il nous laissoit pour aller vers luy, & ne venoit iamais où nous estions, que luy tenant cōpagnie: il est vray, que la malicieuse Daphnis le recogneut incontinent: parce, disoit elle qu'Amidor n'estoit pas tant aimable, qu'il peust cōuier vn si hōneste Berger que Filandre à vser de si soigneuse recherche: de sorte qu'il falloit que ce fust pour quelque plus digne suiet. Elle fut cause que ie cōmēçay de m'ē prédre garde, & faut que i'aduouē qu'alors sa discretiō me pleut, & que si i'eusse peu souffrir d'estre aimée, ç'eust esté de luy: mais l'heure n'estoit pas encore venue que ie pouuois estre blessée de ce costé-là. Toutesfois ie ne laissois de me plaire à ses actiōs, & d'approuuer son dessein en quelque sorte. Pour prédre cōgé de nous, il nous vint accōpagner fort loin: & au partir ie n'ouys iamais tant d'assurance d'amitié qu'il en dit à Amidor, ny tant d'offres de seruices pour Filidas: & c'este folle de Daphnis me disoit à l'oreille: figurez vous que c'est à vous qu'il parle, & si vous ne luy respondes, vous luy faites

faites trop de tort:& lors qu'Amidor vsoit de remercier, elle me disoit:ô qu'il est sot de croire que ces offrâdes s'adressent à son autel! Mais il sceut si bien dissimuler, qu'il s'acquitt du tout Amidor, & gagna tôt sur sa bône volôté, qu'estant de retour, & redisant ce que Filâdre l'auoit prié de dire de sa part à Filidas, adiousta tant d'auantageuses louanges, que ceste fille prit enuie de le voir, & quelques iours apres sâs m'en rien dire, (parce que quand ie parlois de luy, c'estoit avec vne certaine nonchalâce, qu'il sembloit que ce fut par mépris) ils l'enuoyerét prier de les venir voir. Dieu sçait, s'il s'en fit solliciter plus d'une fois: car c'estoit tout ce qu'il desiroit le plus, luy semblant qu'il estoit impossible que son dessein eust meilleur commencement. Et de fortune le iour qu'il deuoit arriuer, Daphnis & moy nous promeniôs sous quelques arbres, qui sôt de l'autre costé de ce pré le plus pres d'icy: Et ne sçachât presque à quoy nous entretenir, cependât que nos troupeaux païssoiênt, nous alliôs incertaines ou nos pas sans election nous guidoient, lors que nous entr'oüîsmes vne voix d'assez loin, & qui d'abord nous sembla estrâgere. Le desir de la cognoistre nous fit tourner droit vers le lieu où la voix nous conduisoit, & parce que Daphnis alloit la premiere, elle recogneut Filâdre auant que moy, & me fit signe d'aller doucement: & quand ie fus pres d'elle, s'approchant de mon oreille, elle me nomma Filandre, qui du dos appuyé contre vn arbre, entretenoit ses pensees, lascé (comme il y auoit apparecé) de la longueur du chemin, & par hazard quand nous y arriuasmes, il commença de ceste sorte:

D'UN cœur outrecuidé,
 Je me prisais Amour, ses ruses, & ses charmes:
 Lors que changeant ses armes,

Des

Des vostres contre moy, le trompeur s'est aidé,
Et toutesfois auant que de m'en faire outrage
Il me tint ce langage:

Vn Dieu contre mes loix arrogant deuenu,
Pour auoir obtenu

D'un serpent la victoire,

Voulut nier ma gloire:

Mais quoy? d'une Daphné, ie le rendis Amant,

Pour luy monstrier ma force.

Que si i'ay mis ces feux sous ceste froide escorce,
Iuge quel chastiment

Sera le tien, Filandre:

Car le feu qui brusla ce Dieu si glorieux,

Ne vint que des beaux yeux

D'une Nymphé, qu'encor toute insensible il aime:

Mais ie veux que le tien

Plus ardent que le sien,

Vienne non d'une Nymphé, ains de Diane mesme.

Quand ie m'ouys nommer, belles Bergeres, ie tressaillis, comme si sans y penser i'eusse mis le pied sur vn serpent; & sans vouloir attendre d'auantage, ie m'en allay le plus doucemét que ie peux, pour n'estre pas veüe; quoy que Daphnis, pour m'y faire retourner, me laissast aller assez loing toute seule. En fin voyant que ie continuois mon chemin, elle s'esloignâ peu à peu de luy, pour n'estre point ouïe: & puis vint à toute courtse me r'attaindre, & auant presque qu'elle eust repris haleine, elle m'alloit criant mille reproches interrôpus. Et quand elle peut parler: Sans mentir, me dit elle, si le Ciel ne vous punit, ie croiray qu'il est aussi iniuste que vous: & quelle cruauté est la vostre, de ne vouloir seulement escouter celuy qui se plaint? Et à quoy me pouuoit seruir, luy dis-ie, de demeurer là plus longuement? Pour ouyr, me dit elle, le mal

mal que vous luy faites. Moy respondis-je, vous estes vne mocqueuse de dire que ie fasse du mal à vne personne, en qui mesme ie ne pense pas. C'est en quoy, me repliqua-t'elle, vous le travaillez plus: car si vous pensiez souuent en luy, il seroit impossible que vous n'en eussiez pitié. Je rougis à ce mot, & le changement de couleur fit bien cognoistre à Daphnis, que ces paroles m'offensoient. Cela fut cause qu'en souffrant, elle me dit: Je me mocque, Diane, c'est pour passe-téps ce que ié dis, & ne croy pas qu'il y pense: & quât à ce qu'il chatoit, où il a nômé vostre nô, c'est pour certain pour quelqu'autre qui a vn mesme nom, ou que pour se desennuyer, il va chantant ces vers, qu'il a appris de quelqu'autre. Nous allasmes discourant de ceste sorte, & si longuement qu'ennuyées du promenoir nous reuinsmes par vn autre chemin, au mesme lieu où estoit Filandre. Quant à moy ce fut par mesgarde, il peut bien estre que Daphnis le fit à dessein: & nous trouuant si pres de luy, ie fus cōtrainte de le considerer. Auparauât il estoit assis & appuyé cōtre vn arbre: mais à ce coup nous le trouuasmes couché de son lōg en terre vn bras sous la teste, & sembloit qu'il veillast: car il auoit deuant luy vne lettre toute mouillée des pleurs qui luy couloient le long du visage: mais en effet il dormoit, y ayât apparéce que lisant ce papier, le trauiail du chemin avec ses profonds pensers l'eust peu à peu assoupí: nous en fusmes encores plus certaines, quand Daphnis plus asseuree que moy, se naissant lentemér, m'apporta la lettre toute mouillée des larmes qui trouuoient passage sous sa paupiere mal close: ceste veüe me toucha de pitié, mais beaucoup plus la lettre, qui estoit telle:

LETTRE DE FILANDRE A DIANE.

CEux qui ont l'honneur de vous voir, courent vne dangereuse fortune. S'ils vous aiment, ils sont ourecuidez

Et s'ils ne vous aiment point, ils sont sans iugement, vos perfections estans telles, qu'avec raison elles ne peuuent ny estre aymees, ny n'estre point aimées: Et moy estant contraint de tóber en l'une de ces deux erreurs, j'ay choisi celle qui a plus esté selon mon humeur, & dót aussi bien il m'estoit impossible de me retirer: Ne trouuez donc mauuais, belle Diane, puis qu'on ne vous peut voir sans vous aimer, que vous ayāt veuë ie vous aime. Que si ceste remerité merite chastiment, ressouueñez vous que j'aime mieux vous aimer en mourāt, que viure sans vous aimer. Mais que dis-ie, j'aime mieux: il n'est plus en mon choix: car il faut que par nécessité ie sois, tant que ie viuray, aussi veritablement vostre seruiteur, que vous ne sçauriez estre celle que vous estes, sans estre la plus belle Bergere qui viue.

A peine peus-je acheuer ceste lettre que ie m'en retourmay toute tremblāte, & Daphnis la remit si doucemēt où elle l'auoit prise, qu'il ne s'en esueillapoint: & s'en reuenant à moy qui l'attendois assez pres de là: Me permettez vous de parler? me dit elle: Nostre amitié, luy respondis-je, vous en donne toute puissance. En verité, continua t'elle, ie plains Filandre: car il est tout vray qu'il vous aime, & m'assēure qu'en vostre ame vous n'en doutez nullement. Daphnis luy dis-je, qui aura failly en fera la penitence. Si cela estoit, me repliqua-t'elle, Filandre n'e feroit point: car ie n'aduouieray iamais que ce soit faute de vous aimer, & croirois que ce seroit plustost offenser de ne le faire pas puis que les choses belles n'ót esté faites que pour estre aimees & cheries. Je me remet s à vostre iugemēt, luy dis-je, si mon visage doit estre mis entre les choses qui sōt nōmees belles. Mais ie vous cōiure seulement par nostre amitié, de ne lui faire iamais sçauoir que j'aye quelque cognoissāce de son intériō, & si vous l'aimes cōseillez luy de ne m'en point parler: car vous
esti

estimant, & Calirree, comme ie fais, ie serois marrie qu'il le me fallut bānir de nostre compagnie, & vous sçauiez biē que i'y serois cōtrainte, s'il prenoit la hardiesse de m'en parler. Et comment voulez-vous dōc qu'il viue? me dit-elle, Cōme il viuoit, luy dis-ie, auāt qu'il m'eust veu. Mais, me repliqua-t'elle, cela ne se peut plus, puis qu'alors il n'auoit point encor esté atteint de ce feu qui le brusle. Qu'il en cherche luy dis-ie, luy mesme les moyēs, sās m'offēser, qu'il esteigne ce feu. Le feu, dit-elle, que se peut esteindre, n'est pas grād, & le vostre est extreme. Le feu, adioustay-ie, pour grād qu'il soit, ne brusle, si on ne s'ēaproche. Encor, me dit elle, que celui qui s'est bruslé, fuye ce feu, il ne laisse d'auoir la bruslure, & en fuyant d'en emporter la douleur. Pour conclusiō, luy dis-ie, si cela est, j'aime mieux estre le feu qui le brusle. Avec sēblables discours nous reuinſmes vers nos troupeaux, & sur le soir les ramenāmes en nos hameaux, où nous trouuāmes Filandre, à qui Filidas faisoit tant de bonne chere, & Amidor aussi, que Daphnis croyoit qu'il les eust enforcellez, n'estant pas leur humeur de traiter ainsi avec les autres. Il demeura quelques iours avec nous, durāt lesquels il ne fit iamais semblant de moy, viuantauec vne si grande discretion, que n'eust esté ce que Daphnis & moy en auions veu, nous n'eussions iamais soupçonné son intention. En fin il fut contraint de partir, & ne sçachant à quoy se resoudre, s'en alla chez sa sœur, parce qu'il l'aimoit, & se fioit en elle comme en soy mesme. Ceste Bergere, comme ie vous ay dit, auoit esté mariee par autorité, & n'auoit autre contentement, que celui que l'amitié qu'elle portoit à ce frere, luy pouuoit donner: soudain qu'elle le vid, elle fut curieuse, apres les premieres salutations, de scauoir quel auoit esté son voyage, & luy ayant
respon

respõdu, qu'il venoit de chez Filidas, elle luy demãda des nouuelles de Daphnis & de moy: à quoy ayãt satisfait, & l'oyant parler avec tãt de lóuanges de moy, elle luy dit à l'oreille: P'ay peur mon frere, que vous l'aimiez plus que moy. Ie l'aime respondit-il cõme s'õ merite m'y oblige. Si cela est, repliqua-t'elle, i'ay bien deuiné: car il n'y a Bergere au monde qui ait plus de merite, & faut que i'aduouë, que si i'estois hõme, voulut-elle, ou nõ, ie serois s'õ seruiteur. Ie croy ma s'œur, luy respondit-il, que vous le dites à bon escient. Ie le vous iure, dit-elle, sur ce que i'ay de plus cher. Ie pèse, repliqua-t'il, que si cela estoit, vous ne seriez pas sans affaire: car à ce que i'ay peu iuger, elle est d'une humeur, qui ne seroit pas aisée à feschir, outre que Filidas en meurt de ialousie, & Amidor la veille de sorte, que iamais elle n'est sans l'un des deux. O mon frere, s'escria-t'elle, tu es pris, puis que tu as remarqué ces particularitez, ne le me cele plus, & sans m'ẽtir si c'est faute que d'aimer, celle là est fort pardonnable: & sans le laisser le pressa, de sorte, qu'apres mille protestatiõs & autãt de supplicatiõs de n'en faire iamais semblãt, il luy aduõia, & avec des paroles si affectiõnées, qu'elle eut biẽ esté incredule, si elle en eut douté, & lors qu'elle luy demãda comment i'auois receu ceste declaration. O Dieux! luy dit-il, si vous sçãniez qu'elle est son humeur, vous diriez que iamais personne n'entreprit un dessein plus difficile. Tout ce que i'ay peu faire iusques icy a esté de tromper Filidas & Amidor, leur faisant croire qu'il n'y a rien au monde qui soit plus à eux que moy, & si i'y suis si biẽ paruenue, qu'ils m'en uoyerẽt prier de les voir: & lors il luy fit tout le discours de ce qui s'estoit passé entr'eux. Mais, dit-il continuãt son propos, quoy que i'y fusse allé en dessein de descourir à Diane cõbiẽ ie suis à elle, si n'ay-

ie iamais osé, tant le respect a eu de force sur moy, qui me faiët desesperer de le pouuoir iamais, si ce n'est qu'une longue prattique m'en donne la hardiesse: mais cela ne peut estre sans que Filidas, & Amidor s'é prennent garde. Si bien, ma sœur, que pour vous dire l'estat où ie suis, c'est presque en vn desespoir. Calliree qui aymoît ce frere plus que toute autre chose, ressentit sa peine si viuement, qu'après auoir quelque temps pensé, elle luy dit: Voulez-vous mon frere, que en ceste occasion ie vous rende vne preuue de ma bonne volonté? Ma sœur, luy respondit-il, quoy que ie n'é sois point en doute, si est ce que ny en cét accident, ny en tout autre, ie n'en refuseray iamais de vous: car les tesmoignages de ce que nous desirons, ne laissent de nous estre agreables, encore que d'ailleurs nous en soyons assurez. Or bien, mon frere luy dit-elle, puis-que vous le voulez, ie vous rendray donc cestuy-cy, qui ne sera pas petit, pour le hazard en quoy ie me metray. Et puis elle continua: vous sçauiez la ressemblance de nos visages, de nostre hauteur: & de nostre parole, & que si ce n'estoit l'habit, ceux-mesme qui sont d'ordinaire avec nous, nous prendroiët l'un pour l'autre: Puis que vous croyez que le seul moyen de paruenir à vostre dessein, est de pouuoir demeurer sans soupçon aupres de Diane, en pouuons nous trouuer vn plus aisé ny plus secret, que de changer d'habits vous & moy? car vous estant pris pour fille, Filidas n'entrera iamais en mauuaise opinion, quelque seiour que vous fassiez aupres de Diane, & moy ieuenant vers Gerestan avec vos habits, luy feray entendre que Daphnis & Diane vous auront retenu par force. Et ne faut qu'inuenter quelque bonne excuse pour auoir congé de mon mary pour les allervoir, mais ie ne sçay quelle elle sera, puisque, comme vous sçauiez, il est as-

sez difficile. Vrayement, ma sœur, respondit Filandre, ie n'ay iamais douté de vostre bon naturel, mais à ceste heure, il faut que i'aduouë, qu'il n'y eust iamais vne meilleure sœur: & puis qu'il vous plaist de prendre ceste peine, ie vous supplie si ie la reçois d'accuser mô Amour qui m'y force, & de croire que c'est le seul moyen de conseruer la vie à ce frere que vous aimez: & lors il l'embrassâ avec tant de recognoissance de l'obligatiō qu'il luy auoit, qu'elle deuint plus desiruse de l'y seruir, qu'elle n'estoit auparauant. En fin, elle luy dit: Mô frere laissons toutes ces paroles pour d'autres qui s'aiment moins, & voyons seulement de mettre la main à l'œuvre. Pour le congé, dit-il, nous l'obtiendrons aisément, faignans que toute la bonne chere qui m'a esté faicte chez Filidas, n'a esté que pour l'intention qu'Amidor a de rechercher la niepce de vostre mary: & parce que ceste charge luy ennuye, ie m'assure qu'il sera biē-aise que vous y alliez, luy faisant entendre que vous, & Daphnis ensemble pourriez aisément traitter ce mariage. Mais quel ordre mettrons nous en nos cheueux: car les vostres trop longs, & les miens trop courts, nous r'apporteront bien de l'incommodité? Ne vous souciez de cela, luy dit-elle, pour peu que vous laissez croistre les vostres ils seront assez grands pour vous coiffer comme moy, & quand aux miens, ie les couperay comme les vostres. Mais, luy dit-il, ma sœur, ne plaindrezvous point vostre poil? Mon frere, luy repliqua-t'elle, ne croyez-point que i'aye rien de plus cher que vostre contentement, outre que i'euitieray tant d'importunitez, cependant que vous porterez mes habits, ne couchant point aupres de Gerestan: que s'il falloit auoir mon poil, ma peau encores, ie ne ferois point de difficulté de la couper. A ce mot, il l'embrassâ, luy disant, que

Dieu

Dieu quelquefois la deliureroit de ce tourment, & Filandre pour ne perdre temps à la premiere occasion qui luy sembla à propos, en parla à Gerestan, luy representant ceste alliance si faisable, & si aduantageuse, qu'il s'y laissa porter fort aisément. Et parce que Filandre vouloit donner loisir à ses cheueux de croistre, il feignit d'aller donner quelque ordre à ses affaires, & qu'il seroit bien-tost de retour. Mais Filidas ne sceust plustost Filandre de retour, qu'elle ne l'allast visiter, accompagnée seulement d'Amidor, & n'en voulust partir sans le ramener vers nous, où il demeura sept, ou huiet iours sans auoir plus de hardiesse de se declarer à moy que la premiere fois.

Durant ce temps, pour monstrier combien il est mal aisé de forcer longuement le naturel, quoy que Filidas contrefist l'homme tant qu'elle pouuoit, si fut-elle contrainte de ressentir les passions de femme, car les recherches & les merites de Filandre firent l'effect en elle, qu'il desiroit qu'elles fissent en moy: Mais Amour qui se plaist à rendre les actions des plus aduisees toutes contraires à leurs desseins, luy fit faire coup sur ce qu'il visoit le moins. Ainsi voilà la pauvre Filidas tât hors d'elle-mesme, qu'elle ne pouuoit viure sans Filandre, & luy faisoit des recherches si apparentes, que il en demeuroit tout estonné, & n'eust esté le desir que il auoit de pouuoir demeurer pres de moy, il n'eust iamais souffert ceste façon de viure. Enfin quand il iugea que ses cheueux estoient assez lōgs pour se coiffer, il retourna chez Gerestan, & luy raconta qu'il auoit donné vn bon commencement à leur affaire, mais que Daphnis auoit iugé à propos, auant qu'elle en parlast, qu'Amidor veist sa niepce en quelque lieu, afin de sçauoir, si elle luy seroit agreable, & que le meil-

meilleur moyen estoit que Calliree l'y conduisist, qu'aussi bien ce seroit vn commencement d'amitié qui ne pouuoit que leur profiter. Gerestan qui ne desiroit rien auec tant de passion, que d'estre deschargé de ceste niepce, trouua ceste proposition fort bonne, & le commanda fort absolument à sa femme, qui pour luy en dōner plus de volonté, fit semblāt de ne l'approuuer beaucoup, pour le commencement, mettant quelque difficulté à son voyage, & montrant de partir d'aupres de luy à regret, disant qu'elle sçauoit bien que telles affaires ne se manient pas comme l'on veut ny si promptement que l'on se les propose, & que cependant leurs affaires domestiques n'en iroient pas mieux. Mais Gerestan, qui ne vouloit qu'elle eust autre volonté que la sienne, s'y affectionna de sorte que 3. iours apres il la fit partir auec son frere, & sa niepce. La premiere iournee elle alla coucher chez Filandre, où le matin ils changerēt d'habits, qui estoient si biē faits l'un pour l'autre, que ceux mesmes qui les accompagnoient n'y recogneurent rien, & de fait que i'adnouē, que i'y fus deceuē comme les autres, n'y ayant entre eux difference quelconque que ie peusse remarquer : Mais i'y pouuois estre bien aisément trompee, puisque Filidas le fut, quoy qu'elle ne vist que par les yeux de l'amour, qu'ō dit estre plus penetrās que ceux d'un linx; car soudain qu'ils furent arriuez, elle nous laissa la feinte Calliree, ie veux dire Filandre, & emmena la vraye dans vne autre chambre pour se reposer: le long du chemin son frere l'auoit instruite de tout ce qu'elle auoit à luy respondre, & mesme aduertie des recherches qu'elle luy faisoit, qui ressembloient, disoit il, à celles que les perōsnes qui aimēt, ont accoustumē. Dequoy, & l'un & l'autre estoit fort scandalizē, & quoy que Calliree fut fort resoluē de supporter

toutes

toutes ces importunités pour le contentement de son frere, si est-ce qu'elle, qui croyoit Filidas estre hōme, en auoit tant d'horreur, que ce n'estoit pas vne foible contrainte que celle qu'elle se faisoit de parler à elle. Quant à nous, lors que nous fumes retirees seules, Daphnis, & moy fîmes à Filandre toutes les caresses qu'entre femmes on a de coustume, ie veux dire entre celles, où il y a de l'amitié & de la priuauté, que ce Berger receuoit & rendoit avec tant de transport que il m'a depuis iuré, qu'il estoit hors de soy-mesme: si ie n'eusse esté bien enfant, peut-estre que ses actions me l'eussent fait recognoistre: & toutesfois Daphnis ne s'en douta point, tant se sçauoit bien contrefaire. Et parce qu'il estoit desia tard apres le soupper, nous nous retirâmes à part, cependant que Callirée, & Filidas se promenoient le long de la chambre. Je ne sçay quât à moy quels furent leurs discours: mais les nostres n'estoient que des asseurances d'amitié, que Filandre me faisoit d'une si entiere affection, qu'il estoit aisé à iuger, que si plustost, & en autre habit il ne m'en auoit rien dit, il ne le falloit point blasmer de defect de volonté, mais de hardiesse seulement. Pour moy i'essayois de luy en faire paroistre de mesmes: car le croyant fille, ie pēsois y estre obligee par sa bonnevolonté, par son merite, & par la proximité d'elle, & de Daphnis. Dez lors Amidor, qui auparauant m'auoit voulu du bien, commença à changer ceste amitié, & à aimer la fainte Callirée, parce que Filandre, qui craignoit que sa demeure ne despleust à ce ieune hōme, faisoit tout ce qu'il pouuoit pour luy complaire. La volage humeur d'Amidor ne luy peut permettre de receuoir ces faueurs sans deuenir amoureux. Ce que ie ne trouuay pas estrange, d'autant que la beauté, le iugement, & curiosité du Berger, qui ne demen-

toit en rien les perfections d'une fille, ne luy en donnoit que trop de subiect. Voyez combien Amour est folastre, & à quoy il passe son temps: à Filidas qui est fille, il fait aimer une fille, & à Amidor un homme, & avec tant de passion, qu'estant en particulier, ce seul subiect estoit assez suffisant de nous entretenir: Dieu sçait, si Filandre sçauoit faire la fille, & si Callirée contrefaisoit bien son frere, & s'ils auoient faute de prudence à conduire bien chacun son nouuel Amant. La froideur dont Callirée vsoit enuers moy, estoit cause que Filidas n'en auoit point de soupçon, outre que son Amour l'en empeschoit assez: & faut que ie confesse que la voyant si forte se retirer à Filidas, Daphnis, & moy, eusmes opinion que Filandre eust changé de volôté. Dont ie receuois un contentement extreme, pour l'amitié que ie portois à sa sœur. Sept ou huit iours s'escoulerent de ceste sorte, sans que personne en trouuast le temps trop long, parce que chacun auoit un dessein particulier. Mais Callirée qui auoit peur que son mary ne s'ennuyast de ce séjour, sollicitoit son frere de me faire sçauoir son dessein, disant qu'il n'y auoit pas apparence que la familiarité qui estoit desia entre luy, & moy, me peut permettre de refuser son seruice: mais luy qui m'alloit tant de tous costez, n'eust iamais la hardiesse de se declarer: & pour abuser Gerestan, il la pria d'aller vers son mary, en l'habit où elle estoit, l'assurant qu'il n'y cognoistroit rien, & de luy faire entendre que par l'aduis de Daphnis, elle auoit laissé Callirée chez Filidas, afin de traiter avec plus de loisir le mariage d'Amidor, & de sa niepce. Au commencement sa sœur s'estonna: car son mary estoit assez fascheux. En fin voulant en tout contenter son frere, elle s'y resolut, & pour rendre ceste excuse plus vray-semblable,

ble , ils parlerent à Daphnis du mariage d'Amidor , qu'elle reietta assez loing pour plusieurs considerations qu'elle leur mit en auant , mais sçachant que ils auoient pris ce subiect pour auoir congé de Gerestan , qu'autrement ils n'eussent peu auoir , elle qui se plaisoit en leur compagnie , me le communiqua , & fusmes d'aduis qu'il estoit à propos de faire semblant que ceste alliance fust faisable , & sur ceste resolution elle en escriuit à Gerestan , luy conseillant de laisser sa femme pour quelque temps avec nous , afin que nostre amitié fust cause que l'alliance s'en fist avec moins de difficulté , & qu'elle croyoit que toutes choses y fussent bien disposees.

Avec ceste resolution Callirée ainsi reuestuë , alla trouuer son mary , qui deceu de l'habit , la prit pour son frere , & recent les excuses du sejour de sa femme , estant bien-aïse , qu'elle y fust demeurée pour ce subiect : Iugez belle Bergere , si ie n'y pouuois pas bien estre trompée , puis que son mary ne la peut recognoistre. Ce fust en ce temps , que la bonne volonté qu'il me portoit , augmenta de sorte , qu'il n'y eust plus de moyen de la celer , quelque force qu'il se peust faire , la conuersation ayant cela de propre , qu'elle rend ce qui est aymé , plus aymé , & plus hay ce que l'on treuve mauuais. Et recognoissant son impuissance , il s'aduifa de me persuader , qu'encor qu'il fust fille , il ne laissoit d'estre amoureux de moy , avec autant de passion , & plus encores que s'il eust esté homme , & le disoit si naïfement , que Daphnis qui m'aimoit bien fort , disoit que iusques à ceste heure elle ne l'auoit iamais recogneu : mais qu'il estoit vray , qu'elle en estoit aussi amoureuse ; ce qu'il ne falloit pas trouuer estrange , puisque Filidas , qui estoit homme , aimoit de sorte Filandre ,

que ce n'estoit rien moins qu'Amour:& la dissimulée Calliree iuroit qu'une des plus fortes occasions qui auoient contraint son frere à s'en aller, estoit la recherche qu'il luy faisoit:dequoy ils me sceurent dire tant de raisons, que ie me laissay aisémēt persuader que cela estoit, me semblant mesme qu'il n'y auoit rien qui me peut importer. Ayant donc receu ceste fainte, elle ne faisoit plus de difficulté de me parler plus librement de sa passion:mais toutesfois comme femme,& parce qu'elle me iuroit que les mesmes resentimens & les mesmes passions que les hommes ont pour l'Amour,estoient en elle,& que ce luy estoit vn grand soulagement de les dire,bien souuent estans seules,& n'ayant point cēt entretien desagrecable,elle se mettoit à genoux deuant moy, & me representoit ses veritables affections, & Daphnis mesme qui s'y plaisoit quelquefois,l'y conuioit.

Douze ou quinze iours s'escoulerent ainsi, avec tant de plaisir pour Filandre, qu'il m'a depuis iuré n'auoir iamais passé des iours plus heureux,quoy que ses desirs luy donnassent d'extremes impatiences, & cela fut cause qu'augmentant de iour à autre son affection, & se plaisant en ces pensers,bien souuent il se retiroit seul pour les entretenir;& parce que le iour il ne vouloit nous esloigner, quelque fois la nuit, quand il pensoit que chacun dormoit, il sortoit de sa chambre,& s'en alloit dans vn iardin, où sous quelques arbres il passoit vne partie du temps en ces considerations: & d'autant que plusieurs fois il sortoit de ceste sorte, Daphnis s'en prit garde, qui couchoit en mesme chambre, & comme ordinairement on soupçonne plustost le mal que le bien, elle eut opinion de luy & d'Amidor, pour la recherche que ce ieune Berger luy faisoit: & pour s'en asseurer,elle
veilla

veilla de façon, feignant de dormir, que voyant sortir la feinte Calliree du lit, elle la suiuit de si pres, qu'elle fut presque aussi tost que ce ieune Berger, dans la basse cour, n'ayant mis sur elle qu'une robe à la haste, & le suiuant pas à pas à la lueur de la Lune, elle le vid sortir de la maison, par une porte mal fermee, & entrer dans un iardin, qui estoit sous les fenestres de ma chambre, & passant iusques au milieu, le veid asseoir sous quelques arbres, & tendant les yeux contre le Ciel, ouyt qu'il disoit fort haut:

Ainsi ma Diane surpasse

En beauté les autres beautez,

Comme de nuict la Lune efface

De clarté les autres clartez.

Quoy que Filandre eust dit ces paroles assez haut, si est-ce que Daphnis n'é entre-oyt que quelques mots, pour estre trop eloignee? mais prenant le tour un peu plus long, elle s'approcha de luy sans estre veüe, le plus doucement qu'elle peut, quoy qu'il fust si attentif à son imagination, que quand elle eust esté deuant luy, il ne l'eust pas apperceüe, à ce que depuis il m'a iuré. A peine s'estoit-elle mise en terre pres de luy, qu'elle l'ouyt conspirer fort haut, & puis peu apres d'une voix assez abatuë dire: Et pourquoy ne veut ma fortune que ie sois aussi capable de la seruir, qu'elle est digne d'estre seruie? & qu'elle recoiue aussi bien les affections de ceux qui l'ayment, qu'elle leur donne d'extremes passions? Ah! Calliree, que vostre ruse a esté pernicieuse pour mon repos, & que ma hardiesse est punie d'un tres-iuste supplice? Daphnis escoutoit fort attentiuement Filandre, & quoy qu'il parlât assez clairement, si ne pouuoit-elle comprendre ce qu'il vouloit dire, abusée de l'opinion qu'il fust Calliree? cela fit cause que luy prestant l'oreille, encores plus

curieuse, elle ouyt que peu apres rehaussant la voix, il dit: Mais, outrecuidé Filandre, qui pourra iamais excuser ta faute, ou quel assez grand chastiment esgalera ton erreur? tu aymes ceste Bergere, & ne voy-tu pas qu'autant que sa beauté le commande, autant te le deffend son honnesteté: combien de fois t'en ay-ie aduertty? & si tu ne m'as voulu croire n'accuse de ton mal que ton imprudence. A ce mot sa langue se teut, mais ses yeux & ses souspirs en son lieu commencerent à rendre tesmoignage, quelle estoit la passion, dont il n'auoit peu descouurir que si peu: & pour se diuertir de ses penfers, ou plustost pour les continuer plus doucement, il se leua, pour se promener comme de coustume: & si promptement, qu'il apperceut Daphnis, quoy que pour se cacher elle se mit à la fuite: mais luy qui l'auoit veuë, pour la cognoistre la poursuuiuit iusques à l'entree d'un bois de coudriers, où il l'atteignit: & pensant qu'elle eust descouuert tout ce qu'il auoit tenu si caché, demy en cholere il luy dit: Et quelle curiosité, Daphnis, est celle-cy, de me venir espier de nuict en ce lieu? C'est, respondit Daphnis en soufrian, pour apprendre de vous par finesse ce que ie n'eusse sceu autrement, (& en cela elle pensoit parler à Calliree, n'ayant pas encor descouuert qu'il fust Filandre.) Et bien (reprit Filandre pensant estre descouuert) quelle si grande nouueauté y auez vous apprise? Toute celle, dit Daphnis, que i'en voulois scauoir. Vous voila donc, dit Filandre, bien satisfaite de vostre curiosité. Aussi bien, respondit-elle, que vous l'estes, & le serez mal de vostre ruse: car tout ce sejour pres de Diane, & toute ceste grande affection que vous luy faites paroistre, ne vous rapporteront en fin que de l'ennuy, & du desplaisir. O Dieu, s'escria Filandre, est-il possible que ie sois descouuert! Ah! discrete

Daphnis,

Daphnis, puis que vous sçavez ainsi le sujet de mon sejour, vous avez bien entre vos mains & ma vie ; & ma mort : mais si vous vous ressouvenez de ce que ie vous suis , & quels offices d'amitié vous avez receu de moy , quand l'occasion s'en est presentee , ie veux croire que vous aymeriez mieux mon bien & mon contentement , que non pas mon desespoir , ny ma ruine. Daphnis pensoit encores parler à Calliree , & auoit opinion que toute ceste crainte fust à cause de Gerestan , qui eust trouué mauuais , s'il en eust esté aduerty , qu'elle fist cest office à son frere : & pour l'en asseurer , luy dit : tant s'en faut que vous ayez à redouter ce que ie sçay de vos affaires , que si vous m'en eussiez aduertie , i'y eusse contribué & tout le conseil, & toute l'assistance que vous eussiez peu désirer de moy : mais racontez moy d'un bout à l'autre tout ce dessein , à fin que vostre franchise m'oblige plus à vous y servir , que la mesfiance que vous avez eüe de moy ne me peut auoir offensee. Ie le veux, dit il , ô Daphnis , pourueu que vous me promettiez de n'en rien dire à Diane, que ie n'y consente. C'est vn discours , respondit la Bergere , qu'il ne luy faut pas faire mal à propos, son humeur estant peut-estre plus estrange que vous ne croiriez pas en cela. C'est là mon grief, dit Filandre, ayant dès le commencement assez recogneu que i'entreprendois vn dessein presque impossible : Car d'abord que ma seur, & moy resoluimes de changer d'habit , elle prenant le mien , & moy le sien , ie preuy bien que tout ce qui m'en reussiroit de plus auantageux , seroit de pouoir viure plus librement quelque iour aupres d'elle , ainsi desguisé, que si elle me recognoissoit pour Filandre. Comment ? interrompit Daphnis, toute surprise , comment pour Filandre ? & n'estes vous pas. Calliree ? Le Berger qui

qui pensoit qu'elle l'eust auparauant recogneu, fut bien marry de s'estre descouuert si legerement, toute-
fois voyant que la faute estoit faite, & qu'il ne pou-
uoit plus retirer la parole qu'il auoit proferee, pensa
estre à propos de s'en preualoir, & luy dit: Voyez, Da-
phnis, si vous aués occasion de vous douloir de moy,
& de dire que ie ne me fie pas en vous, puis que si li-
brement ie vous descouure le secret de ma vie: car ce
que ie viens de vous dire, m'est de telle importance,
qu'aussi tost qu'autre que vous le sçaura, il n'y a plus
d'esperance de salut en moy: mais ie veux bien m'y
fier, & me remettre tellement en vos mains, que ie ne
puisse viure que par vous: sçachez donc, Bergere, que
vous voyez deuant vous Filandre sous les habits de sa
sœur, & qu'Amour en moy, & la compassion en elle,
ont esté cause que nous nous soyons ainsi desguisez:
& apres, luy alla racontant son extreme affection, la
recherche qu'il auoit faite d'Amidor, & de Filidas,
l'inuention de Calliree à changer d'habits, la resolu-
tion d'aller trouuer son mary vestuë en homme: bref
tout ce qui s'estoit passé en cet affaire, avec tât de de-
monstration d'Amour, qu'encores qu'au cômencement
Daphnis se fust estonnée de la hardiessè de luy & de sa
sœur, si est-ce qu'elle en perdit l'estonnement, quand
elle recogneut la grandeur de son affection, iugeât biẽ
qu'elle les pouuoit porter à de plus grandes folies. Et
encor que si elle eust esté appelée à leur conseil, lors
qu'ils firent ceste entreprise, elle n'en eust iamais esté
d'aduis: toutefois voyant comme l'effet en auoit bien
reüssy, elle resolut de luy aider en tout ce qui luy se-
roit possible, & n'y espargner ny peine, ny soing, ny ar-
tifice qu'elle iugeast despendre d'elle: & le luy ayant
promis avec plusieurs assurances d'amitié, elle luy dõ-
na le meilleur aduis qu'elle peut, qui estoit de m'en-
gager

gager peu à peu en son amitié : Car, disoit-elle, l'Amour enuers les femmes, est vn de ces outrages, dont la parole offense plus que le coup : C'est vn outrage que nul n'a honte de faire , pourueu que le nom luy en soit caché. De sorte que i'estime ceux-là bien aduisez , qui se font aimer à leurs Bergeres , auant que de leur parler d'Amour : D'autant qu'Amour est vn animal qui n'a rien de rude que le nom, estant d'ailleurs tant agreable , qu'il n'y a personne à qui il desplaïse. Et par ainsi , pour estre receu de Diane, il faut que ce soit sans le luy nommer, ny mesme sans qu'elle le voye, & vser d'vne telle prudēce, qu'elle vous ayme aussi tost qu'elle pourra sçauoir que vous l'aimez d'Amour: car y estant embarquee, elle ne pourra par apres se retirer au port, encor qu'elle voye quelque apparence de tourmente autour d'elle. Il semble que iusques icy vous vous y estes conduit avec vne assez grande prudence: mais il faut continuer. La feinte que vous avez faicte d'estre amoureuse d'elle, écores que fille, est tres à propos, estant tres-certain que toute Amour qui est soufferte, en fin en produit vne reciproque. Mais il faut passer plus outre. Nous faisons aisément plusieurs choses, qui nous sembleroient fort difficiles, si la coustume, ne nous les rédoit aisees. C'est pourquoy ceux qui n'ont , pas accoustumé vne viande, la treu-
uent au commencement d'vn gouïst fascheux, qui peu
à peu se red agreable par l'vsage. Il faut que de là vous
appreniez à rédre à Diane les discours amoureux plus
aisez, & que par la coustume, ce qu'elle a si peu accoustumé luy soit ordinaire, & pour y micux paruenir, il faut trouuer quelque inuention , pour luy rendre agreable vostre recherche, & que vous luy puissiez parler , encores que fille , aux mesmes termes que les Bergeres: car tout ainsi que l'oreille qui a accoustumé
d'oïr

d'ouïr la musique, est capable d'y plier mesme la voix, & la hausser, & baisser aux tons qui sont harmonieux, encor que d'ailleurs on ne sçache rien en cest art. De mesme, la Bergere qui oyt souuent les discours d'un Amât, y plie les puissances de son ame, & encor qu'elle ne sçache point aimer, ne laisse à se porter insensiblement aux ressentimens de l'amour : Je veux dire qu'elle ayme la compagnie de ceste personne, en ressent l'eloignement, a pitié de son mal, & brusle en effet sans y penser. Voyez vous, Filandre, ne faites pas vostre profit de ces instructions ailleurs, & ne croyez pas que si ie ne vous aimois, & n'auois pitié de vous, ie vous descouurisse ces secrets de l'escole: mais receuez ce que ie vous dis pour arrhes de ce que ie desire faire pour vous.

Auec semblables paroles, voyant que le iour approchoit, ils se retirerent dans le logis, non pas sans se moquer de l'Amour d'Amidor, qui le prenoit pour fille, & de r'apportervne partie de ses discours pour en rire. Et s'estans sur le matin endormis en ceste resolution, ils demurerent bien tard au liét, pour se recom-penser de la perte de la nuict: ce qui donna commodité au ieune Amidor de les y surprendre, & n'eust esté que presque en mesme temps i'entray dans leur chambre, ie croy qu'il eust peut-estre recogneu la trôperie: car s'estant adressé au liét de la fainte Calliree, quoy qu'elle iouast bien son personnage, luy parlant avec toute la modestie qu'il luy estoit possible, & luy montrant vn visage seuer, pour luy oster la hardiesse de ne se point hazarder, si est-ce que son affectiô l'eust peut-estre licentié, & que ses mains indiscrettes eussent descouuert son sein. Mais à mon abord Daphnis me pria de l'en empescher & de les separer, ce que ie fis avec beaucoup de contentement de Filandre, qui feignant

feignant de m'en remercier, me baïsa la main avec tant d'affection, que si ie l'eusse tant soit peu soupçonné, i'eusse bien recogneu, que veritablement il y auoit de l'Amour. Apres leur ayant donné le bon iour, ie r'amenay Amidor avec moy, à fin qu'ils eussent le loisir de s'abiller.

Et parce qu'il auoient dessein de parachuteuer ce qu'ils auoient proposé, incontinent apres disner que nous fumes retirez cōme de coustumé sous quelques arbres, pour iouyr du frais, encore qu'Amidor y fust, Daphnis iugea que l'occasion estoit bonne, estant bien aise que ce fust mesme en sa presence, pour luy en oster tout soupçon, & que si à l'aduenir il l'oyoit par mesgarde parler quelquefois en homme, il ne le trouuaist point estrange, faisant dōc signe à Filandre, à fin qu'il aydast à son dessein, elle luy dit: Et qu'est-ce, Calliree, qui vous peut rendre muette en la presence de Diane? C'est respondit-il, que i'allois en moy-mesme faisant plusieurs souhaits, pour la volonté que i'ay de faire seruice à ma Maïtresse, & entre autres vn, que ie n'eusse iamais pensé deuoir desirer. Et quel est-il? interrompit Amidor. C'est, continua Filandre, que ie voudrois estre homme pour rendre plus de seruice à Diane. Et comment, adiousta Daphnis, estes vous amoureuse d'elle? Plus, respondit Filandre, que ne le scauroit estre tout le reste de l'vniuers. I'ayme donc mieux, dit Amidor, que vous soyez fille, tant pour mon aduantage, que pour celuy de Filidas. La consideration de l'vn, ny de l'autre, repliqua Filandre, ne me fera pas changer de desir. Et quoy, adiousta Daphnis, auriez vous opinion que Diane vous aimast d'auantage? Ie le deuerois ainsi esperer, dit Filandre, par les loix de nature, si ce n'est, que comme en sa beauté elle en outrepassé les forces,

forces, qu'en son humeur elle en desdaigne les ordonnances. Vous me croirez telle qu'il vous plaira (luy dis-ie) si vous fais-ie serment veritable, qu'il n'y a homme au monde que j'ayme plus que vous. Aussi (me repliqua-t'il) n'y a t'il personne qui vous ayt tât voüé de service: mais ce bon-heur ne me durera, que tant que vous aurez recogneu mon peu de merite, ou que quelque meilleur sujet se presente: Me croyez-vous (luy repliquay-ie) si volage que vous me faictes? Ce n'est pas (me respondit-il) que ie croye en vous les imperfections de l'inconstance: mais ie sçay bien que j'en ay les causes, pour les deffauts qui sont en moy. Le deffaut, luy dis-ie, est plustost de mon costé: & à ce mot ie l'embrassay, & le baisay d'une aussi sincere affection que s'il eust esté ma sœur. Dequoy Daphnis soufrioit en soy-mesme, me voyant si bien abusée. Mais Amidor nous interrompant, ialoux (comme ie croy) de tous deux: ie pense, dit-il, que c'est à bon es-cient, & que Calliree ne se mocque point. Comment, dit-il, me mocquer? que le Ciel me punisse plus rigoureusement qu'il ne chastia iamais pariure, s'il y eut iamais Amour plus violente, ny plus passionnée que celle, que ie porte à Diane. Et si vous estiez hôme, adioustâ Daphnis, sçauriez vous bien vser des paroles d'hôme, pour declarer vostre passion: Encore, respondit-il, que j'aye peu d'esprit, si est-ce que mon extreme affection ne me laisseroit iamais muette en semblable occasiô. & voyôs, la Belle, dit Amidor, si ce ne vous est peine, côme vous vous demeriteriez d'une telle entreprise. Si ma maistresse, dit Flandre, me le permet, ie le feray, avec promesse toute fois qu'elle m'accordera trois supplications que ie luy feray: la premiere, qu'elle me respondra à ce que ie luy diray: l'autre, qu'elle ne croira point estre vne feinte, ce que sous autre personne que

que de Callirée ie luy représenteray; mais les receura comme tres-veritables, encores qu'impuissantes passions: & pour la fin, qu'elle ne permettra que iamais autre que moy la serue en ceste qualité. Moy qui voyois que chacun y prenoit plaisir, & aussi que veritablement i'aimois Filandre sous les habits de sa sœur, luy respondis, que pour sa seconde & dernière demande, qu'elles luy estoient accordées, tout ainsi qu'elles les scauroit desirer, que pour la premiere, i'estois si peu accoustumée à faire telles responses, que ie m'asseurois qu'elle y auroit peu de plaisir. Toutesfois que pour ne la dedire en rien, i'essayerois de m'en acquitter le mieux qu'il me seroit possible. A ce mot se releuât sur vn genouil, parce que nous estions assis en rond, me prenât vne main il cōmença en ceste sorte.

Ie n'eusse iamais creu, belle Maistresse, considerant en vous tant de perfectionns, qu'il peust estre permis à vn mortel de vous aimer, si ie n'eusse esprouué en moy-mesme, qu'il est impossible de vous voir, & ne vous aimer point. Mais scachant bien que le Ciel est trop iuste pour vous commander vne chose impossible, i'ay tenu pour certain qu'il vouloit que vous fussiez aimée, puis qu'il permettoit que vous fussiez veüe sur ceste creance, i'ay fortifié de raisons la hardiesse que i'auois eüe de vous voir, & beny en mon cœur l'impuissance, qui m'a aussi tost soumis à vous, que mes yeux se sôt tournez vers vous. Que si les loix ordonnent, que l'on donne à chacun ce qui est sié, ne trouuez mauuais, belle Bergere, que ie vous dōne mō cœur, puis qu'il vous est tellemēt acquis, que si vous le refusez, ie le desaduouë pour estremien. A ce mot il se teut, pour ouyr ce que ie luy respondrois: mais avec vne façon, que s'il n'eust point eu l'habit qu'il portoit, mal-aisément eust-on peu douter qu'il ne le dist

à bon escient, & pour ne cōtreuenir à ce que ie luy auois promis, ie luy fis telle responce: Bergere, si les louangés que vous me donnez estoient veritables, ie croirois peut-estre ce que vous me dites de vostre affection: sçachant bien que ce sont flatteries, ie ne puis croire que le reste ne soit dissimulation. C'est trop blesser vostre iugement, me dit-il, que de douter de la grandeur de vostre merite: mais c'est avec semblables excuses que vous auez accoustumé de refuser les choses que vous ne voulez pas: si puis-ie avec verité iurer par Teutates, & vous sçauéz bien que ie ne me pariure pas, que vous ne refuserez iamais rien qui vous soit donné de meilleure, ny plus entiere volōté. Je sçay bien, luy respondi-ie, que les Bergers de ceste contrée ont accoustumé d'vser de plus de parolēs, où il y a moins de verité, & qu'ils tiennēt entre eux pour chose tres-auerée, que les Dieux n'escoutent, ny ne punissent iamais les faux sermens des amoureux. Si c'est vn vice particulier de vos Bergers, dit-il, ie m'en remets à vostre cognoissance: mais moy qui suis estrāger, ie ne dois participer à leur hōte, non plus que ie ne fais à leur faute, & toutesfois par vos parolēs mesmes plus cruelles, il faut que ie retire quelque satisfaction pour moy: car encor que les Dieux ne punissent les sermens des Amoureux, si ie ne le suis pas, cōme il semble que vous en doutez, les Dieux ne laisseront de m'enuoyer le chastiment de pariure, & s'ils ne le font, vous serez contrainte d'aduouër, que n'estant point chastié, ie ne suis donc point menteur, & si ie suis menteur, ne & suis point chastié, il faut que vous confessiez que ie suis Amant. Et par ainsi, de quelque costé que vostre bel esprit se vueille tourner, il ne sçauroit desaduouër qu'il n'y a point de beauté en la terre, ou Diane est belle,

& que iamais beauté n'a esté aimée, ou la vostre l'est de ce Berger, qui est à vos genoux, & qui en cest estat implore le secours de toutes les graces, pour en retirer vne de vous, qu'il croit meriter, si vne parfaicte Amour a iamais eu du merite. Si ie suis belle, repliquay-ie, ie m'en remets aux yeux qui me voyét sainement: mais vous ne sçauriez nier que vous ne soyez pariure & dissimulee, & il faut, Callirée, que ie die que l'assurance dont vous me parlez en homme, me fait resoudre à ne croire iamais aux paroles, puis qu'estât fille, vous les sçavez si bié déguiser. Et pourquoy, Diane, dit-il, lors en souffriant, interrôpez-vous si tost les discours de vostre seruiteur? vous estonnez vous qu'estant Callirée, ie vous parle avec tât d'affection, ressouuenez vous qu'il n'y a impuissance de condition qui m'en fasse iamais diminuër: tât s'en faut, ce sera plustost ceste occasion, qui la conseruera, & plus violente, & eternelle, puis qu'il n'y a riē qui diminuē tant l'ardeur du desir, que la iouyssance de ce qu'on desire, & cela ne pouuant estre entrē nous, vous serez iusques à mon cercueil tousiours aimée, & moy tousiours Amante. Et toutesfois si Tiresias, apres auoir esté fille deuint homme, pourquoy ne puis-ie esperer que les Dieux me pourroient bien autant fauoriser, si vous l'auiez agreable? Croyez moy, belle Diane, puis que les Dieux ne font iamais rien en vain, qu'il n'y a pas apparence qu'ils ayent mis en moy vne si parfaite affectiō, pour m'en laisser vainemēt traualier, & que si la nature m'a fait naistre fille, mon Amour extreme me peut bien rēdre telle, que ce ne soit point inutilement Daphnis qui voyoit que ce discours s'alloit fort esgarant, & qu'il estoit dangereux, que cest Amāt se laissast trāsporter à dire chose qu'il le fist decouurir par Amidor, l'interrompit, en luy disant: C'est

sans doute Callirée, que vostre Amour ne sera point esprise inutilement, tant que vous seruirez ceste belle Bergere, non plus que le flambeau ne se consume pas en vain, qui esclaire à ceux qui sont dans la maison: car tout le reste du monde n'estant que pour seruir ceste Belle, vous aurez fort bien employé vos iours, quand vous les aurez passez en son service. Mais changeons de discours, dit Amidor, car voicy venir Filidas, qui ne prendroit nullement plaisir à les ouyr, encore que vous soyez fille. Et presque en mesme temps Filidas arriua, qui nous fit toutes leuer pour le saluer. Mais Amidor, qui aimoit passionnément la sainte Callirée, lors que sa cousine arriua, prit le temps si à propos, que s'esloignant avec Filandre, vn peu de la troupe, & la prenant sous le bras, & voyant que personne ne les pouuoit ouyr, commença de luy parler ainsi: Est-il possible, belle Bergere, que les paroles que vous venez de tenir à Diane, soient veritables, ou bien si vous les auez dictes seulement pour monstrier la beauté de vostre esprit? Croyez, Amidor, luy respondit-il, que ie ne suis point mensongere, & que iamais ie ne dis rien plus veritablement, que l'assurance que ie luy ay faicte de mon affection: que si en quelque chose i'ay manqué à la verité, ç'a esté pour en auoir dit moins que i'en ressens: mais en cela ie dois estre excusé, puis qu'il n'y a point d'assez bonnes paroles pour le pouuoir dire comme ie le conçois. A quoy il respondit avec vn grand sospir: Puis que cela est, belle Callirée, mal-aisément puis-je croire que vous ne recognoissiez beaucoup mieux l'affection que l'on vous porte, puis que vous ressentez les mesmes coups dont vous blessez, que nō point celles qui en sont tout ignorantes, & cela sera cause que i'en iray point recherchant d'autres paroles pour vous declarer ce
que

que ie souffre pour vous, ny d'autres raisons pour excuser ma hardiesse, que celles dōt vous auez vſé parlant à Diane, & seulement i'adiousteray ceste consideration, afin que vous cognoissiez la grandeur de mon affection: Que si le coup qui ne se void, se doit iuger selō la force du bras qui le donne: la beauté de Diane, dont vous ressentez la blesseure, estant beaucoup moindre que la vostre, doit bien auoir fait moindre effort en vous que la vostre en moy: Et toutesfois si vous l'aimez avec tant de violence, considerez comment Amidor doit estre traité de Callirée, & quelle peut estre son affectiō: car il ne sçauoit la vous declarer que par la cōparaison de la vostre. Berger, luy respondit-il, si la cognoissance que vous auez eue de l'amitié que ie porte à Diane, vous a doné la hardiesse de me parler de ceste sorte, il faut que ie supporte le supplice que mon incōsideration merite, ayāt parlé si ouuertement deuant vous: mais aussi deuiez-vous auoir esgard, qu'estant fille ie ne pouuois par ces discours offenser son honnesteté, & si faites bien vous la mienne en me parlant ainsi, qui ay vn mary, qui ne supporteroit pas avec patience cest outrage, s'il en estoit aduerty. Mais outre cela, puis que vous parlez de Diane, à qui veritablement ie me suis entierement donée: encor faut-il que ie vous die, que si vous voulez que ie mesure vostre affection à la mienne, selon les causes que nous auons d'aimer, ie ne croiray pas que vous en ayez beaucoup, puis que ce que vous nommez beauté en moy, ne peut en sorte que ce soit, retenir ce nom aupres de la siēne. Belle Bergere, luy dit Amidor, ie n'ay iamais creu que l'on vous peust offenser en vous aimāt: mais puis que cela est, i'aduouē que ie merite chastiment, & que ie suis prest à le recevoir tout tel que vous me l'ordonerez: il est vray que

vous deuez ensemble vous resoudre à ioindre au mesme supplice, tout celuy que ie pourray meriter, en vous aimant le reste de ma vie : car il est impossible que ie viue sans vous aimer. Et ne croyez point que le mescontentement de Gerestan m'en puisse iamais diuertir: celuy qui ne craint ny les hazards, ny la mort mesme, ne redoutera iamais vn homme. Mais quant à ce qui vous touche, i'aduouë que i'ay failly en faisât quelque comparaisón de vous à Diane, estant, sans doute, mal proportionnée de son costé : il est vray que ce n'a pas esté comme de chose esgale: mais côme du moindre au plus grand, & ayant eu opinió que ce que vous ressetiez, vous dóneroit plus de cognoissâce de ma peine, i'ay commis ceste erreur, en laquelle, si vous me pardónez, ie proteste de ne tóber iamais. Filandre qui m'aimoit à bon escient, & qui auoit eu opinió qu'Amidor en fist de mesme, eust mal-aisémēt supporté d'ouyr parler de moy avec tant de mespris, s'il n'eust eu dessein de descouurir ce qui en estoit: mais desirant de s'en esclaireir, & lui semblant d'en auoir rencontrée vne fort bonne occasion, il eut tāt de puisâce sur soy-mesme, que sans luy en faire semblāt, il luy dit: Cóment est-il possible, Amidor, que vostre bouche profere des paroles que vostre cœur desmēt si fort ? Pensez-vous que ie ne scache pas bien que vous dissimulez ? & que dés long-temps vostre affection est toute pour Diane ? Mon affection repliqua-t'il côme surpris, que iamais personne ne me puisse aimer, si i'aine aitre Bergere que vous, ie ne dis pas qu'autrefois ie n'aye esté de ses amis: mais só humeur inegale, tantost toute de feu, tantost toute de glace, m'en a tellemēt retiré, qu'à ceste heure elle m'est indifferente. Et cóment dit Filandre, m'osez-vous parler ainsi, puis que ie scay qu'en verité elle vous a aimé &

vous

vous aime encores ? Je ne veux pas nier, dit Amidor, qu'elle ne m'ait aimé. Et continua-il en souffrant, ie ne iurerois pas qu'elle ne m'aime encores: mais si ferois bien qu'elle n'est point aimée de moy, & que ie luy en laisse tout le soucy. Ce qu'Amidor disoit en cela, estoit bien selon son humeur : car c'estoit sa vanité ordinaire, de vouloir qu'on creust qu'il eust plusieurs bônes fortunes, & à ceste occasiô il auoit accoustumé de se rendre à dessein si familier de celles qu'il hantoit ; que quand il s'en retiroit, il pouuoit presque par ses souftris, & riât froidemēt, faire croire tout ce qu'il vouloit d'elles. A ce coup Fiandre recogneut biē son artifice, & n'eust esté qu'il craignoit de se decouurir, il se sentit tellement touché de mon offense, que ie croy qu'il l'eust repris de mensonge: si ne peut-il s'empescher de luy respondre assez aigremēt. Vrayement Amidor, vous estes le plus indigne Berger, qui viue parmy les bônes compagnies. Vous auez le courage de parler de ceste sorte de Diane, à qui vous mōstrez tāt d'amitié, & à qui vo' auez tāt d'obligatiō: & que pouuōs nous esperer, nous, qui n'approchōs en rien ses merites: puis que ny ses perfections, ny son amitié, ny vostre alliance ne vous peuuent attacher la langue: Quant à moy i'aduouē que vous estes la plus dangereuse personne qui viue, & qui voudra auoir du repos, doit tascher de vous esloigner comme vne maladie tres-contagieuse. A ce mot il le quitta, & nous vint retrouver, le visage tant enflammé de colere, que Daphnis cogneut biē qu'il estoit offensé d'Amidor, qui estoit demeuré si estōné de ceste separatiō, qu'il ne sçauoit ce qu'il auoit à faire. Depuis, le soir Daphnis s'équit de Filādre, de leur discours, & parce qu'elle m'aimoit, & iugeoit que cela ne pouuoit que beaucoup accroistre l'amitié, que ie portois à la sainte Callirée.

dez le matin elle me le raconta avec tant d'aspreté cōtre Amidor,& si auantageusement pour Filandre,que il faut aduoier que depuis ie ne me peus si aisément deffendre de l'aimerlors que ie le recogneus,me semblant que sa bōne volōté m'y obligeoit,Mais Daphnis, qui sçauoit bien que si ie l'aimois alors, c'estoit pour le croire.Calliree,luy conseilloit ordinairement de se descourrir à moy , disant qu'elle croyoit bien qu'au commencement ie le reietterois , & m'en fascherois; mais qu'en fin toutes choses se remettroiet, & que de son costé elle y trauailleroit de sorte,qu'elle esperoit en venir à bout.Mais elle ne peut auoir d'assez fortes persuasions pour luy en donner le courage,qui fit resoudre Daphnis de le faire elle mesme sans qu'il le sceut , preuoyant bien que Gerestan voudroit r'auoir sa femme,& que ceste finesse auroit esté inutile.

En ceste resolution vn iour qu'elle me trouua seule,apres quelques discours assez ordinaires:Mais que sera-ce enfin,dit-elle de ceste folle de Callirée:ie croi en verité que vous luy ferez perdre l'entendement: car elle vous aime si passionnément , que ie ne croy pas qu'elle puisse viure. Si Filidas va vn iour coucher hors de ceans,& que vous puissiez sortir vne nuit de vōstre chambre , il faut que vous voyez en l'estat où ie l'ay trouuee plusieurs fois : car presque toutes les nuits qui sont vn peu claires, elle les passe dās le iardin,& se plaist de sorte en ses imaginations,que ie ne la puis retirer qu'à force de ses refueries. Je voudroy bien,luy respondis-je, luy pouuoir r'apporter du soulagement:mais que veut-elle de moy?ne luy rends-ie pas amitié pour amitié? ne luy en fais-ie assez paroistre par toutes mes actions? manque-ie à quelque sorte de courtoisie,ou de deuoir enuers elle? Cela est vray:mais me repliqua-t'elle,si vous auiez ouy ses discours,

cours, ie ne croy pas qu'elle ne vous fist compassion, & vous supplie que sans qu'elle le sçache, vous la veniez escouter vne nuit. Ie le luy promis fort librement, & luy dis que ce seroit bien tost: car Filidas m'auoit dit le soir auparauant, qu'elle vouloit visiter Gerestan, & faire amitié avec luy.

Quelques iours apres, Filidas selon son dessein, emmenant Amidor avec luy, partit pour aller voir Gerestan, ayant resolu de ne reuenir de sept ou huit jours, afin de luy faire paroistre plus d'amitié, & ce sejour nous vint fort à propos, car s'il eust esté en la maison, mal-aisémēt luy eussions nous peu cacher le trouble en quoy nous fumes. Or le mesme iour du depart Filidas suiuant sa coustume, ne manqua pas de descendre au iardin à moitié deshabillé, lors qu'il creut que chacū estoit endormy: Au contraire Daphnis, qui s'estoit couchee la premiere, aussi tost qu'elle le vid sortir, se depescha de me le venir dire, & me mettant hastiuemēt vne robe dessus, ie la suiuis assez viste, iusques à ce que nous fumes dans le iardin: Mais lors qu'elle eut remarqué où il estoit, elle me fit signe d'aller au petit pas apres elle. Et quand nous nous en fumes approchées, de sorte que nous le pouuions oüyr, nous nous assimes en terre, & incontinent apres, i'ouys qu'il disoit: Mais à quoy toute ceste patience? à quoy tous ces dilayements? ne faut-il pas que tu meures sans secours: ou que tu descouures ta blesseure au Chirurgien qui la peut guerir? Et là s'arrestant pour quelque temps, il reprenoit ainsi avec vn grand soupir: Ne dis-tu pas, ô fascheuse crainte, qu'elle nous bannira de sa presence? & qu'elle nous ordonnera vne mort desesperée? Et bien, si nous mourons, ne nous sera-ce pas beaucoup de soulagement d'abreger vne si miserable vie que la nostre, & mourant satisfaire

à l'offense que nous aurons faicte ? Et quant au bannissement , s'il ne nous vient d'elle, le pouuons nous euitier de Gerestan , de qui l'impatience ne nous laissera guere d'auantage icy ? Que si toutesfois nous obtenons vn plus long seiour de cet importun , & que la mort ne nous vienne du courroux de la belle Diane , hélas! pourrons nous euitier la violence de nostre affection ? Que faut-il donc que ie fasse ? Que ie le luy die ? A h! ie ne l'offenseray iamais , s'il m'est possible. Le luy tairay ie ? Et pourquoy le taire : puis qu'aussi bien ma mort luy en donnera vne bien prompte cognoissance ? Quoy donc ? ie l'offenseray ? Ah ! l'outrage & l'amitié ne vont iamais ensemble. Mourons donc plustost : Mais si ie consens à ma mort , ne luy fais-ie pas perdre le plus fidelle seruiteur qu'elle ait iamais ? & puis est-il possible qu'en adorant on puisse offenser ? Le le luy diray donc , & en mesme temps luy descouriray l'estomac , afin que le fer plus aisemēt, punisse mon erreur, si elle le veut. Voila, luy diray-ie, où demeure le cœur de cet infortuné Filandre , qui sous les habits de Calliree , au lieu d'acquérir vos bonnes graces, a rencontré vostre courroux, vengez-vous & le punissez, & soyez certaine que si la vengeance vous satisfait, le supplice luy en sera tres-agreable.

Belles Bergeres , quand i'ouys parler Filandre de ceste sorte , ie ne sçay ce que ie deuins , tant ie fus surprise d'estonnement : Le sçay bien que ie m'en voulus aller, afin de ne voir plus ce trompeur , tant pleine de despit que i'en tremblois toute : Mais Daphnis pour acheuer entierement sa trahison , me retint par force, & parce, comme ie vous ay dit, que nous estiōs fort pres du Berger, au premier bruit que nous fîmes, il tourna la teste , & croyant que ce ne fust que Daphnis, il s'y en vint : mais quand il m'apperceut, & qu'il
creut

creut que ie l'auois ouy. O Dieux! dit-il, quel supplice effacera ma faute? Ah! Daphnis, ie n'eusse iamais attendu cette trahison de vous. Et à ce mot il s'en alla courant par le iardin, comme vne personne insensee, quoy qu'elle l'appellast deux ou trois fois par le nō de Calliree: mais craignāt d'estre ouye de quelqu'autre, & plus encore que le desespoir ne fust faire à Filandre quelque chose de mal à propos en sa personne, elle me laissa seule, & se mit à le suiure, me disant toute en colere en partāt: Vous verrez Diane, que si vous traitez mal Filandre, peut-estre vous ruinez-vous de sorte, que vous en ressentirez le plus grād desplaisir. Si ie fus estonnée de cēt accident, iugez le, belles Bergeres, puisque ie ne scauois pas mesmes m'en retourner. En fin apres auoir repris vn peu mes esprits ie cherchay de tant de costez, que ie reuins en ma chambre, où m'estant remise au liēt, toute tremblante, ie ne peus clorre l'œil de toute la nuit.

Quant à Daphnis elle chercha tant Filandre, qu'en fin elle le rencōtra plus mort que vif, & apres l'auoir rancé de n'auoir sceu se preualoir d'vne si fauorable occasion, & toutesfois l'auoir asseuré, que ie n'estois point si estonnée de cēt accidēt que luy, elle le remit vn peu, & le r'asseura en quelque sorte, nō point toutesfois tellemēt que le lēdemain il eust la hardiesse de sortir de sa châtre: Moy d'autre costé infiniment offensee cōtre tous deux, ie fus cōtrainte de tenir le liēt, pour ne donner cognoissance de mon desplaisir à ceux qui estoient autour de nous, & particulierement, à la niepce de Gerestan: Mais de bonne fortune elle n'estoit pas plus spirituelle que de raison, de sorte que nous luy cachasmes aisément ce mauuais mesnage, ce qui nous eust esté presque impossible, & mesme à Filandre, autour duquel elle demeueroit ordinairement.

Daphnis

Daphnis ne se trouua pas peu empeschee en ceste occasion : car au commencement ie ne pouuois la recevoir en ses excuses. En fin elle me tourna de tant de costez, & me sceut tellement deguiser ceste affection, que ie luy promis d'oublier le desplaisir qu'elle m'auoit fait: iurant toutesfois quant à Filandre, que ie ne le verrois iamais, Et ie croy qu'il s'en fust allé sans me voir, ne me pouuant supporter courroucée, n'eust esté le danger où il craignoit que Calliree tombast: car elle auoit à faire à vn mary, qui estoit assez fascheux. Ce fut ceste consideration qui le retint: mais sans bouger du lict, faignant d'estre malade, cinq ou six iours se passerent sans que ie le voulusse voir: quelque raison que D'aphnis me peust alleguer pour lui, & n'eust esté que ie fus aduertie que Filidas reuenoit & Calliree aussi, ie ne l'eusse veu de longtëps. Mais la crainte que i'eus que Filidas ne s'en prit garde, & que ce qui estoit si secret, ne fust diuulgué par toute la contrée, me fit resoudre à le voir, avec condition, qu'il ne me feroit point semblant de ce qui s'estoit passé, n'ayant pas assez de force sur moy, pour m'empescher de ne donner quelque cognoissance de mon desplaisir. Il le promit, & le tint: car à peine osoit il tourner les yeux vers moy, & quand il le faisoit, c'estoit avec vne certaine soubmission, qui ne m'asseuroit pas peu de son extreme amour. Et de fortune, incontinent apres que i'y fus entree, Filidas, Amidor, & le dissimulé Filandre arriuerent dans la chambre, de qui les fenestres fermées donnerent assez bonne commodité de cacher nos visages. Filandre auoit aduertie sa sœur de tout ce qui lui estoit aduenü, & cela auoit esté cause que le seiour de Filidas n'auoit pas esté si long, qu'il en auoit fait dessein: car elle disant que sa sœur estoit malade, les contraignit de s'en retourner.

Mais

Mais ce discours seroit trop ennuyeux , si ie n'abregeois toutes nos petites querelles. Tant y a que Calliree ayant sceu comme toutes choses estoient passées , quelquefois les tournant en gaufferie, d'autres fois cherchant des apparées de raison, sceut de sorte se seruir de son bien dire , estant mesme aidee de Daphnis , qu'en fin ie consentis au seiour de Filandre , iusqu'à ce que les cheuaux fussent reuenus à sa sœur, cognoissant bien que ce seroit la ruiner & moy aussi si ie-precipitois d'auantage son retour. Et il aduint (cōme elle auoit fort bien pteueu) que durant le tēps que ce poil demeura à croistre, l'ordinaire cōuersation du Berger , qui en fin ne m'estoit point defaigreable, & la cognoissance de la grandeur de son affectiō , commencerent à me flatter de sorte, que de moy-mesme i'excusois sa tromperie , considerant de plus , le respect & la prudence dont il s'y estoit conduit. Si bien qu'auant qu'il peust partir, il obtint ceste declaration qu'il auoit tant desirée, à sçauoir que i'oubliois sa trōperie , & que ne sortāt point des termes de son deuoir, i'aimerois sa bonne volonté , & la cherirois pour son merite , ainsi que ie deurois. La cognoissance qu'il me donna de son contentement, ayant ceste assurance de moy , me rēdit biē aussi assuree de son affectiō , que peu auparauant son desplaisir m'e auoit fait certaine: car il fut tel qu'à peine le pouuoit-il dissimuler. Cepēdāt que nous estiōs en ces termes, Filidas , de qui l'Amour s'alloit tousiours augmētāt, ne peut en couurir d'auātage la grandeur; de sorte qu'elle resolut de tenter tout à fait le dissimulé Filandre. Avec ce dessein, la trouuāt à propos vn iour qu'elles se promenoiet ensemble dans vne touffe d'arbres , qui fait l'vn des quarrez du iardin , elle luy parla de ceste sorte, apres auoir esté longuement interdite:

interditte. Et bien, Filandre, sera-t'il vray que quelque amitié que ie vous puisse faire paroistre, ie ne sois point assez heureux pour estre aimé de vous. Callirée luy respondit : Ie ne sçay, Filidas, quelle plus grande amitié vous me demandez, ny comment ie vous en puis rendre d'auantage, si vous mesme ne m'en donnez les moyens. Ah! dit elle, si vostre volonté estoit telle que la mienne la desire, ie le pourrois bien faire iusqu'à ce que vous m'ayez esprouué, dit Callirée, pourquoy voulez-vous douter de moy? Ne sçauiez-vous pas, dit Filidas, que l'extreme desir est tousiours fuiuy de doute? iurez-moy que vous ne me manquerez point d'amitié & ie vo^s declareray peut estre chose dont vous serez bien estonnee. Calliree fut vn peu surprise, ne sçachant ce qu'elle vouloit dire, toutes-fois pour en sçauoir la conclusion elle luy respondit : Ie le vous iure, Filidas, tout ainsi que vous me le demandez, & de plus que ie ne pourray iamais vous rendre tesmoignage de bonne volonté que ie ne le fasse. A ce mot, pour remerciement, & presque par transport, Filidas la prenant par la teste, la baïsa avec tant de vehemence, que Calliree en rougit, & la repoussant tout en colere, luy demanda qu'elle façon estoit celle là, Ie sçay, respondit alors Filidas, que ce baïser vous estonne, & que mes actions iusques icy vous auront peut estre fait soupçonner quelque chose d'estrange de moy : mais si vous voulez auoir la patience de m'escouter, ie m'assure que vous en aurez plustost pitié que mauuaise opinion. Et lors reprenant du commencement iusques au bout, elle luy fit entendre le procez qui auoit esté entre Phormion & Celió nos peres, l'accord qui fut fait pour l'assoupir, & en fin l'artifice de son peté à la faire esleuer come vn hōme, encor qu'elle fust fille. Bref nostre mariage,

&

& tout ce que ie viens de vous racôter, & puis continua de ceste sorte : Or ce que ie veux de vous pour satisfaction de vostre promesse , c'est que recognoissant l'extreme affection que ie vous porte, vous me receuiez pour vostre femme, & ie feray espouser Diane à mon cousin Amidor, que mon pere auoit expressement esleué dans sa maison pour ce subiet. Et là dessus elle adiousta tant de parolles pour la persuader, que Calliree estonnee plus que ie ne vous sçaurois dire, eut le loisir de reuenir à soy, & luy respondre, que sans mentir elle luy auoit raconté de grandes choses, & telles que mal-aisément les pourroit-elle croire, si elle ne les asseuroit d'autre façon que par paroles. Elle alors se desboutonnant, se decouvrit le sein: L'honnesteté, luy dit-elle, me deffend de vous-en monstrier d'auantage: mais cela, ce me semble, vous doit suffire. Calliree alors pour auoir le loisir de se cōseiller avec nous, fit semblant d'en estre fort aise: qu'elle auoit des parents, dont elle esperoit tout son auācemēt, & sās l'aduis desquels elle ne feroit iamais vne resolution de telle importāce & sur tout, qu'elle la supplioit de tenir ceste affaire secrette: car la diuulguant, ce ne seroit que dōner suiet à plusieurs de parler, & qu'elle l'asseuroit des lors, que quād il n'y resteroit que son cōsentement, elle luy dōneroit cognoissance de sa bōne volonté. Avec sēblables propos elles finirent leur promenoir, & reuindrent au logis, où de tout le iour Calliree n'osā nous accouster, de peur que Filidas n'eust opiniō qu'elle nous en parlaſt: mais le soir elle racōta à sō frere tous ces discours, & puis tous deux allerent trouuer Daphnis, à laquelle ils les firent entendre. Iugez, si l'estōnement fut grād: mais quel qu'il peut estre, le contentement de Filādre le surpasseoit de beaucoup, luy semblant que le Ciel

luy offroit vn tres-grand acheminement à la conclusiō de ses desirs. Le matin, Daphnis me pria d'aller voir la feinte Calliree, & la vraye demeura aupres de Filidas, afin qu'elle ne s'en doutast. Dieu sçait que ie deuins, quād ie sceus tout ce discours. Ie vous iure que i'estois si estonnee, que ie ne sçauois si ce n'estoit point vn songe. Mais ce fut le bon que Daphnis se plaignoit infiniment de moy, que ie le luy eusse si longuement celé, & quelque serment que ie luy fisse, que ie n'ë auois rië sceu iusquës à l'heure, elle ne me vouloit point croire si enfāt, & lors que ie luy disois que ie pensois que tous les hommes fussent cōme Filidas, elle se ruoit de rire de mon ignorāce. En fin nous resolumes, de peur que Bellinde ne voulust disposer de moy à sa volōté, ou que Filidas ne me fist quelque surprise pour Amidor, qu'il ne falloit rië faire à la vollee & sans y bien penser: car des lors par la sollicitation de Daphnis & de Calliree, ie promis à Filandre de l'espouser. Et cela fut cause que reprenant ses habits apres auoir asseuré Filidas, qu'il alloit pour en parler à ses parents il se retira avec sa sœur vers Gerestant, qui ne prit iamais garde à ceste ruse. Depuis cētēps il fut permis à Filandre de m'escire: car enuoyant d'ordinaire de ses nouuelles à Filidas, i'auois tousiours de ses lettres, & si finement, que ny elle, ny Amidor ne s'en apperceurent iamais.

Or, belles Bergeres, iusques icy ceste recherche ne m'auoit guere r'apporté d'amertume, mais, hélas! c'est ce qui s'en ensuiuit, qui m'a tant fait aualer d'absinthe, que iusques au cercueil il ne faut pas que i'espere de gouster quelque douceur. Il aduint pour mon mal-heur, qu'un estrangier passant par ceste contree me vid endormie à la fontaine des Sicomores, où la fraischeur de l'ombrage, & le doux gazouillement
de

de l'onde m'auoient sur le haut du iour assoupie. Luy que la beauté du lieu auoit attiré pour passer l'ardeur du midy, n'eust plustost ietté l'œil sur moy, qu'il y remarqua quelque chose qui luy pleust. Dieux! quel hōme, ou plustost quel monstre estoit-ce? Il auoit le visage reluisant de noirceur, les cheueux raccourcis, & meslez comme la laine de nos moutons, quand il n'y a qu'un mois ou deux qu'on les a ronds. La barbe à petits bouquets clairement espanchee autour du menton, le nez applaty entre les yeux, & rehaussé, & large par le bout, la bouche grosse: les leures renuersees, & presque fenduës sous le nez: mais rien n'estoit si estrange que ces yeux: car en tout le visage il n'y paroïssoit rien de blanc, que ce qu'il en descouuroit, quand il les rouloit dans la teste. Ce bel Amant me fust destiné par le Ciel, pour m'oster à iamais toute volonté d'aimer: car estant rauy à me considerer, il ne peut s'empescher (transporté comme ie croy de ce nouveau desir) de s'approcher de moy pour me baisser. Mais parce qu'il estoit armé, & à cheual, le bruit qu'il fit, m'esueillla, & si à propos, qu'ainsi qu'il estoit prest de se baisser pour satisfaire à sa volonté, j'ouuris les yeux, & voyant ce monstre si pres de moy, premieremēt ie fis vn grand cry puis luy portant les mains au visage, le heurtay de toute ma force: luy qui estoit à moitié pāché, n'attendant pas ceste defense, fut si surpris que le coup le fit balancer, & de peur qu'il eut, cōme ie pense, de choir sur moy, il aima mieux tomber de l'autre costé, si biē que i'eus loisir de me leuer: ie ne croy pas que s'il m'eust touchee, ie ne fusse morte de frayeur: car figurez-vous, que tout ce qui est de plus horrible, ne sçauroit en rien approcher l'horreur de son visage espouuentable. I'estois desia bien esloignee, quand il se releua, & voyant qu'il ne me sçauroit atteindre, par-

ce qu'il estoit armé assez pesamment, & que la peur m'attachoit des aisles aux pieds; il sauta promptement sur son cheual, & à toute course me suiuiot, lors qu'estant presque hors d'haleine, la pauvre Filidas, qui assez prez de là entretenoit Filandre, qui nous estoit venu voir, & qui s'estoit endormy en luy parlant, ayant ouy ma voix, courut à moy, voyant que ce cruel me poursuinoit avec l'espee nuë en la main: car la colere de sa cheute luy auoit effacé toute Amour: elle s'opposa genereusement à sa furie, me faisant paroistre par ce dernier acte, qu'elle m'auoit autant aimée, que son sexe le luy permettoit, & d'abord luy prit la bride du cheual, dont ce barbare offensé, sans nul esgard de l'humanité, luy donna de l'espee sur le bras, de telle force qu'il le luy destacha du corps, & elle presque en mesme temps de douleur mourut & tombast entre les pieds de son cheual, qui broncha si lourdement, que son maistre eut assez d'affaire à s'en despestrer. Et parce que Filidas en mourant fit vn grand cry, nommant fort haut Filandre: luy qui estoit aupres, l'ouyt, & la voyant en si piteux estat, en eut extreme desplaisir: mais plus encores, quand il vid ce barbare s'estant desmeslé de son cheual, me courre apres l'espee en la main, & moy, cōme ie vous disois, & de peur, & de la course que i'auois faite, tant hors d'haleine que ie ne pouuois presque mettre vn pied deuant l'autre. Que deuint ce pauvre Berger? ie ne croy pas que iamais Lyonne, à qui les petits ont esté desrobez, lors qu'elle void ceux qui les emportent, s'eslançast plus legèrement apres eux, que le courageux Filandre apres ce cruel. Et parce qu'il estoit chargé d'armes qui l'empeschoient de courre, il atteignist assez-tost, & d'abord luy cria: cessez, cheualier, cessez d'outrager d'aduantage celle qui merite mieux d'estre adoree, & parce qu'il

qu'il ne s'arrestoit point, ou fut que pour estre en furie il n'oyoit point sa voix, ou que pour estre estranger, il n'entendoit point son langage : Filandre mettant vne pierre dans sa fronde, la luy ietta d'vne si grande impetuosit , que le frappant   la teste, sans les armes qu'il y portoit, il n'y a point de doute qu'il l'eust tué de ce coup, qui fut tel que l'estranger s'en aboucha, mais il se releua incontinent, & oubliant la colere qu'il auoit contre moy, s'adressa tout en furie   Filandre, qui se trouua si pres, qu'il ne peut enirer le coup mal-heureux qu'il luy donna dans le corps, n'ayant en la main que sa houlette pour toute deffense. Toutefois se voyant le glaiue de son ennemy si auant sa naturelle generosit  luy donna tant de force, & de courage, qu'au lieu de reculer il s'an a, & s'enfonça le fer dans l'estomach iusques aux gardes, il luy planta le bout ferré de sa houlette entre les deux yeux, si auant qu'il ne l'en peut plus retirer, qui fut cause que la luy laissant ainsi attachee, il le saisist   la gorge, & de mains, & de dents, paracheua de le tuer. Mais, helas! ce f t bi  vne victoire cherem t achete : car ainsi que ce barbare tomba mort d'un costé, Filandre n'ay  plus de force, se laissa cheoir de l'autre: toutesfois si   propos, que tomb nt   la renuerse, l'espee qu'il auoit au trauers du corps, heurta de la pointe c tre vne pierre, & la pesanteur du corps la fit ressortir de la playe. Moy qui de t ps en t ps tournois la teste pour voir si ce cruel m'atteignoit point encores, veis bien au commencement que Filandre le couuroit, & dez lors vne extresme frayeur me saisit. Mais helas! quand ie le veis blessé si dangereusement, oubliant toute sorte de crainte, ie m'arrestay: mais quand il tomba, la frayeur de la mort ne me peut empesch r de courre vers luy, & aussi morte presque que luy, ie me

iettay en terre, & l'appellant toute explorée par son nom, il auoit desia perdu beaucoup de sang, & en perdoit à toute heure d'aduantage par les deux costez de sa playe: & voyez quelle force a vne amitié: moy qui ne sçauois veoir du sang sans m'esuanoüir, i'eus bien alors le courage de luy mettre mon mouchoir contre sa blesseure, pour empescher le cours du sang, & rompant mon voile luy en mettre autant de l'autre costé. Cē petit soulagement luy seruit de quelque chose; car luy ayant mis la teste en mon giron, il ouurit les yeux, & reprint la parole. Et me voyant toute couuerte de larmes, il s'efforça de me dire: Si iamais i'ay esperé vne fin plus favorable que celle-cy, ie prie le Ciel, belle Bergere, qu'il n'ait point de pitié de moy. Ie voyois bien que mon peu de merite ne me pourroit iamais faire atteindre ce bon-heur desiré, & ie craignois qu'en fin le desespoir ne me contraignit à quelque furieuse resolution contre moy-mesme. Les Dieux qui sçauent mieux ce qu'il nous faut, que nous ne le sçauons desirer, ont bien cogneu, que n'ayant vescu depuis si long temps que pour vous, il falloit aussi que ie mourusse pour vous. Et iugez quel est mō contentement, puis que ie meurs non seulement pour vous: mais encore pour vous conseruer la chose du monde que vous auez la plus chere, qui est vostre pudicité. Or ma maistresse, puis qu'il ne me reste plus riē pour mon contentement, qu'un seul poinct par l'affection que vous auez recogneüe en Filandre, ie vous supplie de me le vouloir accorder, afin que ceste ame heureuse entieremēt puisse vous aller attēdre aux chāps Elisiens, avec ceste satisfaction de vous. Il me dit ces paroles à mots interrompus, & avec beaucoup de peine, & moy qui le voyois en cet estat, pour luy donner tout le contentement qu'il pouuoit desirer, luy respo-

dis,

dis: Amy, les Dieux n'ont point fait naistre en nous, vne si belle, & honneste affection pour l'esteindre si promptement, & pour ne nous en laisser que le regret. L'espere qu'ils vous donneront encores tant de vie que ie pourray vous faire cognoistre que ie ne vous cede point en amitié, non plus que vous ne le faites à personne en merite. Et pour preuue de tout ce que ie vous dy, demandez seulement tout ce que vous voudrez de moy: car il n'y a rien que ie vous puisse ny vueille refuser. A ces derniers mots, il me prit la main, & se l'approchant de la bouche: ie baise, dit-il, ceste main pour remerciement de la grace que vous me faites, & lors dressant les yeux au Ciel: ô Dieux! dit-il, ie ne vous requiers qu'autant de vie qu'il m'en faut pour l'accomplissement de la promesse que Diane me vient de faire. Et puis adressant sa parole à moy, avec tant de peine, qu'à peine pouuoit-il profeter les mots, il me dit ainsi: Or ma belle Maistresse, escoutez donc ce que ie veux de vous: puis que ie ne ressens l'aigreur de la mort, que pour vous. Je vous cōiure par mon affection, & par vostre promesse, que i'emporte ce contentemēt hors de ce monde, que ie puisse dire que ie suis vostre mary; & croyez si ie le reçois, que mon ame ira tres contentee en quelque lieu qu'il luy faille aller ayant vn si grand tesmoignage de vostre bonne volonté. Je vous iure, belles Bergeres, que ces paroles me touchent si vifuiement, que ie ne sçay comme i'eus allēz de force à me soustenir, & croy quant à moy, que ce fut la seule volonté que i'auois de luy complaire, qui m'e donna le courage: cela fut cause qu'il n'eust pas plustost finy sa demande, que luy retendant la main, ie lui dis: Filādre, ie vous accorde ce que vous me requerez; & vous iure deuant tous les Dieux, & particulieremēt deuant les diuinitez qui sont en ces lieux, que Diane

se donne à vous, & qu'elle vous reçoit, & de cœur, & d'ame pour son mary : & en disant ces mots ie le baisay. Et moy, me dit-il, ie vous reçois, ma belle Maistresse, & me donne à vous pour iamais, tres-heureux, & content d'emporter ce glorieux nom de mary de Diane. Helas! ce mot de Diane fut le dernier qu'il proféra: car m'ayât mis les bras au col, & me tirant à luy pour me baiser, il expira, laissant ainsi son esprit sur mes leures. Quelle ie deuins, le voyant mort? iugez-le belles Bergeres, puisque veritablement ie l'aimois. Je tombay abouchee sur luy, sans poulx, & sans sentimēt & de telle sorte esuanouye, que ie fus emportee chez moy, sans que ie reuinssse. O Dieu! que i'ay ressenty viement ceste perte, & recognen plus que veritable ce que tant de fois il m'auoit predict, que ie l'aimerois d'aduantage apres sa mort, que durant sa vie. Car i'ay despuis conserué si viue sa memoire en mon ame, que il me semble qu'à toute heure ie l'ay deuant mes yeux, & que sans cesse il me dit, que pour n'estre ingrate, il faut que ie l'aime. Aussi fais-ie, ô belle ame, & avec la plus entiere affection qu'il se peut, & si où tu es, on a quelque cognoissance de ce qui se fait çà bas, reçois, ô cher amy, ceste volonté, & ces larmes que ie t'offre pour tesmoignage, que Diane aimera iusques au cercueil son cher Filandre.

~~~~~

## LE SEPTIESME LIVRE DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



Astree pour interrompre les tristes paroles de Diane: Mais, belle Bergere, luy dit-elle, qui estoit ce miserable, qui fut cause d'un grand  
de



desastre: Helas! dit Diane, que voulez-vous que ie vous en die? c'estoit vn ennemy, qui n'estoit au monde que pour estre cause de mes eternelles larmes. Mais encor, respondit Astrée, ne sceut-on iamais quel homme c'estoit? On nous dit, repliqua-t'elle, quelque temps apres, qu'il venoit de certains pays barbares, outre vn destroiect, ie ne sçay, si ie le sçauray bien nommer, qui s'appelle les Colonnes d'Hercule, & le subiect qui le fit venir de si loing pour mon mal-heur, estoit que deuenu amoureux en ces côtrees-là, sa Dame luy auoit commadée de chercher toute l'Europe, pour sçauoir, s'il y en auoit quelqu'autre aussi belle qu'elle, & s'il venoit à rencontrer quelque Amât, qui voulust maintenir la beauté de sa Maistresse, il estoit obligé de combattre contre luy, & luy en enuoyer la teste, avec le pourtraict, & le nom de la Dame. Helas! que pleût aux Dieux, que i'eusse esté moins prompte à m'enfuyr, lors qu'il me poursuiuoit pour me tuer, à fin que par ma mort i'eusse empesché celle du pauure Filandre. A ces paroles elle se mit à pleurer, avec vne telle abondance de larmes, que Phillis pour la diuertir, changea de propos, & se leuant la premiere: Nous auons, dit-elle, demeuré trop longuement assises, il me semble qu'il seroit bon de se promener vn peu. A ce mor elles se leuerent toutes trois, & s'en allerent du costé de leurs hameaux: car aussi bien estoit-il tantost temps de disner. Leonide qui estoit (comme ie vous ay dit) aux escoutes, ne perdoit pas vne seule parole de ces Bergeres, & plus elle oyoit de leurs nouuelles, & plus elle en estoit desireuse. Mais quand elle les vid partir sans parler de Celadon, elle en fut fort fâchée: toutesfois sous l'esperance qu'elle eut que demeurant ce iour avec elles, elle en pourroit decouurir quelque chose, & aussi que desia elle en auoit fait le

dessein, lors qu'elle les vid vn peu esloignees, elle sortit de ce buisson, & faisant vn peu de tour, se mit à les suiure: car elle ne vouloit pas qu'elles pensassent, qu'elle les eust ouyes. De fortune Philis se tournant du costé d'où elles venoient, l'apperceut d'assez loing, & & la monstra à ses compagnes, qui s'arresterent: mais voyant qu'elle venoit vers elles, pour luy rendre le deuoir que sa condition meritoit, elles retournerent en arriere, & la saluèrent. Leonide toute pleine de courtoisie, apres leur auoir rendu leur salut, s'addressant à Diane, luy dit: Sage Diane, ie veux estre auourd'huy vostre hostesse, pourueu qu'Astrée, & Phillis soiēt de la troupe: car ie suis partie ce matin de chez Adamas mon oncle, en dessein, de passer tout ce iour avec vous, pour cognoistre si ce que l'on m'a dit de vostre vertu, Diane; de vostre beauté, Astrée; de vostre merite, Phillis; respond à la renommée qui est diuulguee de vous. Diane voyāt que ses compagnes s'en remettoient à elle, luy respondit: grande Nymphes, il seroit peut-estre meilleur pour nous, que vous eussiez seulement nostre cognoissance par le rapport de la renommee, puis qu'elle nous est tāt auantageuse: toutefois puisqu'il vous plaist de nous faire cest honneur, nous le receurons, cōme nous sommes obligees de recevoir avec reuerence les graces qu'il plaist au Ciel de nous faire. A ces dernieres paroles elles la mirent entr'elles, & la menerent au hameau de Diane, où elle fut receüe de bon visage, & avec tant de ciuilité, que elle s'estōnoit, cōme il estoit possible qu'entre les bois & les pasturages, des personnes tant accomplies fussent esleuees. L'après dinee se passa entr'elles en plusieurs denis, & en des demādes que Leonide leur faisoit: & entre autres elle s'enqueroit, qu'estoit deuenu vn Berger nommé Celadon, qui estoit fils d'Alcippe: Diane respondit,

pondit, qu'il y auoit quelque temps qu'il s'estoit noyé dans Lignon. Et son frere Lycidas, dit-elle, est-il marié? Non point encor, dit Diane: & ne croy pas qu'il en ait beaucoup de haste: car le déplaisir de son frere luy est encor trop viſ en la memoire. Et par quel malheur, adiouſta Leonide, ſe perdit-il? Il voulut, dit Diane, ſecourir ceſte Bergere qui y eſtoit tombee auant que luy: & lors elle monſtra Aſtree. La Nymphe, qui, ſans en faire ſemblant, prenoit garde aux actions d'Aſtree, voyant qu'à ceſte memoire elle changeoit de viſage, & que pour diſſimuler ceſte rougeur, elle mettoit la main ſur les yeux, cogneut bien qu'elle l'aimoit à bon eſſient, & pour en deſcouvrir d'auantage, continua: Et n'en a-t'on iamais retrouué le corps? Non, dit Diane, & ſeulement ſon chapeau fut recogneu, qui s'eſtoit arreſté à quelques arbres, que le courant de l'eau auoit deſracinez. Phillis qui cogneut que ſi ce diſcours continuoit plus outre, il tireroit les larmes des yeux de ſa cōpagne, qu'elle auoit deſia beaucoup de peine à retenir, afin de l'interrompre: Mais, grande Nymphe, luy dit-elle, quelle bonne fortune pour nous a eſté celle qui vous a conduite en ce lieu? A mon abord, dit Leonide, ie la vous ay diſte: ç'a ſeulement eſté pour auoir le bien de voſtre cognoiſſance, & pour faire amitié avec vous, deſirant d'auoir le plaſir de voſtre compagnie. Puis que cela eſt, reprit Phillis, ſi vous le trouuez bon, il ſeroit à propos de ſortir comme de couſtume à nos exercices accouſtumez: & par ainſi vous auriez plus de cognoiſſance de noſtre façon de viure, & meſme ſi vous nous permettez d'vſer deuant vous de la franchise de nos villages. C'eſt, dit Leonide, de quoy ie voulois vous requerir: car ie ſçay que la contrainte n'eſt iamais agreable, & ie ne viens pas icy pour vous deſplaire. De ceſte ſorte Leonide



prenant Diane d'une main & Astree de l'autre, elles sortirent, & avec plusieurs discours parvindrent iusques à vn bois, qui s'alloit estendant iusques sur le bord de Lignon, & là pour auoir plus d'humidité s'espaississoit d'auantage, & rendoit le lieu plus champêtre. A peine furent elles assises, qu'elles ouyrēt chanter assez pres de là, & Diane fut la premiere qui en recogneut la voix, & se tournant vers Leonide: Grande Nymphé, luy dit-elle, prendrez vous plaisir d'ouyr discourir vn ieune Berger, qui n'a rien de villageois que le nom, & l'habit? car ayant tousiours esté nourry dans les grandes villes, & parmy les personnes ciuiliſſees, il ressent moins nos bois, que toute autre chose. Et qui est-il, respondit Leonide? C'est, repliqua Diane, le Berger Syluandre, qui n'est parmy nous, que depuis vingt-cinq ou trente lunes. Et de quelle famille est-il? dit la Nymphé. Il seroit bien mal-aisé, adiousta Diane, de le vous pouuoir dire: car il ne sçait luy mesme qui est son pere & sa mere, & a seulement quelque legere cognoissance qu'ils sont de Forests: & a ceste occasion, lors qu'il a peu, il y est reuenu, avec resolution de n'en plus partir: & à la verité nostre Lignon y perdrait beaucoup, s'il s'en alloit: car ie ne croy pas que de long téps il y vienne Berger plus accóply. Vous le louëz trop, respondit la Nymphé, pour ne me donner point enuie de le voir, allons nous-en l'étretenir. S'il vous apperçoit, dit Diane, & qu'il ait opinion de ne vous estre ennuyeux, il ne faillira point de venir bien tost vers vous: & il aduint comme elle le disoit: car de fortune le Berger qui se promenoit, les apperceuant tourna incontinent ses pas vers elles, & les salua: mais parce qu'il ne cognoissoit point Leonide, il faisoit semblant ne vouloir continuer son chemin, lors que Diane luy dit: Est-ce ainsi, Syluandre: que lon

vous

vous a enseigné la ciuilité dans les villes, d'interrompre vne si bonne compagnie par vostre venuë, & puis ne luy rien dire? Le Berger luy respondit en souffiant: Puis que i'ay failly en vous interrompant, moins ie continueray en ceste faute, & moindre, ce me semble, sera mon erreur. Ce n'est pas respondit Diane, ce qui vous faisoit si tost partir d'icy: mais plustost que vous n'y auez rien trouué qui merite de vous y arrester; toutesfois si vous tournez la veuë vers ceste belle Nymphé, ie m'asséure que si vous auez des yeux, vous ne croirez pas d'en pouuoir trouuer d'auantage ailleurs. Ce qui attire quelque chose, repliqua Syluandre, doit auoir quelque sympathie avec elle: mais il ne vous doit point sembler estrange, n'y en ayant point entre tant de merites, & mes imperfections, que ie n'aye point resenty cest attrait, que vous me reprochez. Vostre modestie, interrompit Leonide, vous fait mettre ceste dissemblance entre nous: mais la croyez-vous au corps ou en l'ame: pour le corps, vostre visage & le reste qui se void de vous, vous le deffend: si c'est en l'ame, il me semble que si vous en auez vne raisonnable, elle n'est point differente des nostres. Syluandre cogneut bien qu'il n'auoit pas à parler avec des Bergeres: mais avec vne personne qui estoit bien plus releuee, qui le fit resoudre de luy respondre avec des raisons plus fermes qu'il n'auoit pas accoustumé entre les Bergeres, & ainsi il luy dit: Le prix, belle Nymphé, qui est en toutes les choses de l'vniuers, ne se doit pas prendre pour ce que nous en voyons: mais pour ce à quoy elles sont propres: Car autremét l'homme qui est le plus estimé, seroit le moindre, puis qu'il n'y a animal qui ne le surpasse en quelque chose particuliere, l'un en force, l'autre en vistesse, l'autre en veuë, l'autre en ouïe & semblables priuileges du corps: mais  
quand

quand on considere que les Dieux ont fait tous ces animaux pour seruir à l'homme, & l'homme pour seruir aux Dieux, il faut aduouër que les Dieux l'ont iugé estre d'auantage. Et par ceste raison ie veux dire, que pour cognoistre le prix de chacun, il faut regarder à quoy les Dieux s'en seruent : car il n'y a pas apparence, qu'ils ne sçachent bien la valeur de chaque chose. Que si nous en faisons ainsi de vous & de moy, qui ne dira que les Dieux auroient vne grande mes-cognoissance de nous, si estans egaux en merite, ils se seruoient de vous pour Nymphes, & de moy pour Berger? Leonide loua en elle mesme beaucoup le gentil esprit du Berger, qui soustenoit si bien vne mauuaise cause, & pour luy donner sujet de continuer, elle luy dit : Quand cela seroit receuable pour mon regard, toutesfois pourquoy est ce que ces Bergeres ne vous eussent peu arrester, puisque, selon ce que vous dittes, elles doiuent auoir ceste conformité avec vous? Sage Nymphes, respondit Siluandre, la moindre, cede tousiours à la plus grande partie : où vous estes, ces Bergeres en doiuent faire de mesme. Et quoy? adiousta Diane, desdaigneux Berger, nous estimez vous si peu? Tant s'en faut; respondit Syuandre, c'est pour vous estimer beaucoup que i'en parle ainsi : car si i'auois mauuaise opinion de vous, ie ne dirois pas que vous fussiez vne partie de ceste grande Nymphes, puis que par là ie ne vous rends point son inferieure, sinon qu'elle merite d'estre aimée & respectée pour sa beauté, pour ses merites, & pour sa condition, & vous pour vos beautez & merites. Vous vous ioüez, Syluandre, respondit Diane, si veux-ie croire que i'en ay assez pour obtenir l'affectiō d'un hōneste Berger. Elle parloit ainsi, parce qu'il estoit si esloigné de toute Amour, qu'entre elles il estoit nommé bien souuent l'insensib-

blex



ble:& elle estoit bien aise de le faire parler. A quoy il respondit:vostre creance sera telle qu'il vous plaira: si m'aduouïerez vous, que pour cét effet il vous deffaut vne des principales parties. Et laquelle?dit Diane. La volonté,repliqua-t'il,car voste volonté est si contraire à cét effect:que,dit Phillis en l'interrompant,iamaïs Syluandre ne le fut d'auantage à l'Amour. Le Berger l'oyant,parler,se retira vers Astree,disant que l'on luy faisoit supercherie,& que c'estoit l'outrager,que de se mettre tant contre luy. L'outrage,dit Diane, s'adresse tout à moy:car ceste Bergere me voyât aux mains avec vn si fort ennemy, & faisant vn sinistre iugement de mon courage & de ma force, m'a voulu ayder. Ce n'est pas, dit-il, en cela,belle Bergere, qu'elle vous a offensée:car elle eust eu trop peu de iugement, si elle n'eust creu vostre victoire certaine: mais c'est que me voyant desia vaincu,elle a voulu vous en desrober l'honneur,en essayant de me donner vn coup sur la fin du combat:mais ie ne sçay comme elle l'entend: car si vous ne vous en meslez plus, ie vous assure qu'elle n'aura pas si aisement ceste gloire,qu'elle pense. Phillis qui de son naturel estoit gaye, & qui ce iour auoir resolu de faire passer le temps à Leonide, luy respondit avec vn certain haussément de teste:Il est bon là, Syluandre, que vous ayez opinion que de vous vaincre soit quelque chose de desirable, ou d'honorable pour moy:moy,dis-ie, qui mettrois cette victoire entre les moindres que i'obtins iamaïs. Si ne la deuez vous pas tant mespriser,dit le Berger,quand ce ne seroit que pour estre la premiere qui m'auroit vaincu. Autant,repliqua Phillis,qu'il y a d'honneur d'estre la premiere en ce qui a du merite,autant y a-t'il de honte en ce qui est au contraire. Ah!Bergere, interrompit Diane, ne parlez-point ainsi de Syluandre: car si

tous

tous les Bergers, qui sont moins que luy, deuoiét estre mesprizez, ie ne sçay qui seroit celuy de qui il faudroit faire cas. Voila, Diane, respondit Phillis, les premiers coups, dont vous le surmontez, sans doute il est à vous. C'est la coustume de ces esprits hagards & farouches, de se laisser surprendre aux premiers attraits, d'autant que n'ayant accoustumé telles faueurs, ils les reçoient avec tant de goust, qu'ils n'ont point de résistance contre elles. Phillis disoit ces paroles en se moquant : si aduint-il toutesfois que ceste gracieuse deffense de Diane fit croire au Berger qu'il estoit obligé à la seruir par les loix de la courtoisie. Et dès lors ceste opinion, & les perfections de Diane eurent tant de pouuoir sur luy, qu'il conceut ce germe d'Amour, que le temps & la pratique accreurent, comme nous dirons cy apres. Ceste dispute dura quelque temps entre ces Bergeres, avec beaucoup de contentement de Leonide, qui admiroit leur gentil esprit. Phillis en fin se tournant vers le Berger, luy dit: Mais à quoy seruent tant de paroles: s'il est vray, que vous soyiez tel, venons-en à la preuue, & me dites, quelle Bergere fait particulièrement estat de vous? Celle, respondit le Berger, de qui vous me voyez faire estat particulièrement. Vous voulez dire adiousta Phillis, que vous n'en recherchez point, mais cela procede de faute de courage. Plustost, repliqua Syluandre, de faute de volonté: & puis continuant: Et vous qui me mesprizez si fort, dites-nous quel Berger est-ce qui vous aime si particulièrement? Tous ceux qui ont de l'esprit & du courage, respondit Phillis: Car celuy qui void ce qui est aimable sans l'aimer, à faute d'esprit ou de courage. Ceste raison, dit Syluandre, vous oblige donc à m'aimer, ou vous accuse de grands deffauts: mais ne parlons point si generalement, & particularisez nous quel

quelqu'un qui vous aime. Alors Phillis avec un visage grave & severe: Je voudrois bien dit-elle, qu'il y en eust d'assez temeraires pour l'entreprendre. C'est donc, adiousta Syluandre, faute de courage. Tant s'en faut, respondit Phillis, c'est faute de volonté. Et pourquoy, s'escria Syluandre, voulez-vous que l'on croye que ce soit plustost en vous faute de volonté qu'en moy? Il ne seroit pas mauvais, dit la Bergere, que les actions qui vous sont bien seantes, me fussent permises: trouueriez vous à propos que ie courusse, luitasse, ou sautasse comme vous faites? Mais c'est trop disputer sur un mauvais sujet, il faut que Diane y mette la conclusion, & voyez si ie ne m'assure bien fort de la iustice de ma cause, puis que ie prends un iuge partial. Je le seray tousiours, respondit Diane, pour la raison, qui me sera cogneuë. Or bien, cōtinua Phillis, quand les paroles ne peuuent verifïer ce que l'on souffrient, n'est-on pas obligé d'en venir à la preuve? C'est sans doute, respondit Diane. Condamnez donc ce Berger, reprit Phillis, à rendre preuve du merite qu'il dit estre en luy, & qu'à ceste occasion il entreprenne de seruir & d'aimer une Bergere de telle sorte, qu'il la cōtraigne d'aduouër qu'il merite d'estre aimé: que s'il ne le peut, qu'il confesse librement son peu de valeur. Leonide & les Bergeres trouuerent ceste proposition si agreable, que d'une commune voix il y fut condamné. Non pas, dit Diane en souffriant, qu'il soit contraint de l'aimer: car en Amour la contrainte ne peut rien, & faut que sa naissance procede d'une libre volonté: mais j'ordonne bien qu'il la serue & honnore ainsi que vous dites. Mon iuge, respondit Syluandre, quoy que vous m'ayez condamné sans m'ouyr, si ne veux-je point appeller de vostre sentence: mais ie requiers seulement, que celle qu'il me faudra seruir, me-  
rite,



rite, & sçache recognoistre mon seruice. Syluandre, Syluandre, dit Phillis, parce que le courage vous defaut, vous cherchez des eschappatoires : mais si vous en osteray-ie bié tost tous les moyens, par celle que ie vous proposeray: car c'est Diane, puis qu'il ne luy defaut, ny esprit pour recognoistre vostre merite, ny merites pour vous donner volonté de la seruir. Quant à moy, respondit Syluandre, i'y en recognois plus que vous ne sçauriez dire, pourueu que ce ne soit point profaner ses beautez de les seruir par gageure. Diane vouloit respondre, & se fust excusée de ceste coruee: mais à la requeste de Leonide & d'Astrée elle y consentit; avec condition toutesfois, que cest essay ne durerait que trois Lunes. Ceste recherche estant doncques ainsi arrestee, Syluandre se iettant à genoux, baisa la main à sa nouuelle Maistresse, comme pour faire le serment de fidelité, & puis se releuant: A ceste heure, dit-il, que i'ay receu vostre ordonnance, ne me permettez vous pas, belle Maistresse, de vous proposer vn tort qui m'a esté fait ? Et Diane luy respondit qu'il en auoit toute liberté. Il reprit ainsi : Si pour auoir parlé trop auantageusement de mes merites, contre vne personne qui me méprisoit, i'ay iustement esté condamné, à en faire la preuue, pourquoy ceste glorieuse de Phillis, qui a beaucoup plus de vanité que moy, & qui mesme est cause de toute ceste dispute, ne sera-t'elle condamnée à en rendre vn semblable tesmoignage ? Astrée sans attendre ce que respondroit Diane, dit, qu'elle tenoit ceste requeste pour si iuste, qu'elle s'affeuroit, qu'elle luy seroit accordée : & Diane en ayant demandé l'aduis de la Nymphe, & voyant qu'elle estoit de mesme opinion, condamna la Bergere, ainsi qu'il l'auoit requis. Je n'attendois pas, dit Phillis, vne sentence plus fauorable, ayant telles parties:

parties? mais bien que faut-il que ie fasse? Que vous acqueriez, dit Siluandre, les bonnes graces de quelque Berger. Cela, dit Diane, n'est pas raisonnable: Car iamaïs la raison ne contrarie au deuoir: mais i'ordonne qu'elle serue vne Bergere, & que tout ainsi que vous elle soit obligee de s'en faire aimer, & que celui de vous deux qui sera moins aimable au gré de celle que vous seruirez, soit cōtraint de ceder à l'autre. Ie veux dōc dit Phillis, servir Astree. Ma sœur, respondit-elle, il me semble que vous doutiez de vostre merite, puis que vous cherchez œuvre faite: mais il faut que ce soit ceste belle Diane, non seulement pour les deux raisons que vous auez alleguees à Siluandre, qui sont ses merites & son esprit: mais outre cela, parce qu'elle pourra plus equitablemēt iuger du seruice de l'un & de l'autre, si c'est à elle seule que vous vous adressiez. Ceste ordonnāce sembla si equitable à chacun, qu'ils l'observerent, apres auoir tiré serment de Diane, que sans esgard d'autre chose que de la verité, les trois mois estans finis, elle en feroit le iugement. Il y auoit du plaisir à voir ceste nouuelle sorte d'Amour: car Phillis faisoit fort bien le seruiteur, & Siluandre en faignant le deuint à bon escient, ainsi que nous dirons cy-apres. Diane d'autre costé sçauoit si biē faire la Maistresse, qu'il n'y eust eu personne, qui n'eust creu que c'estoit sans fainte. Lors qu'ils estoiet sur ce discours, & que Leonide en elle mesme iugeoit ceste vie pour la plus heureuse de toutes, ils virēt venir du costé du pré deux Bergeres, & trois Bergers, qui à leurs habits monstroiet d'estre estrangers, & lors qu'ils furēt vn peu plus pres, Leonide qui estoit curieuse de cognoistre les Bergers & Bergeres de Ligné par leur nom, demanda qui estoiet ceux-cy. A quoy Phillis respōdit, qu'ils estoient estran-

gers, & qu'il y auoit quelques mois qu'ils estoient venus de cōpagnie, que quāt à elle, elle n'en auoit autre cognoissāce. Alors Siluandre adiousta, qu'elle perdoit beaucoup de ne les cognoistre pas plus particulièrement: car entr'autres il y en auoit vn nommé Hylas, de la plus agreable humeur qu'il se peut dire: d'autant qu'il ayme, disoit il, tout ce qu'il void: mais il a cela de bō, que qui luy fait le mal, luy dōne le remede, parce que si son incōstance le fait aimer, son inconstance aussi le fait biē tost oublier, & il a de si extrauagantes raisons pour prouuer son humeur estre la meilleure, qu'il est impossible de l'ouyr sans rire: Vrayemēt dit Leonide, sa compagnie doit estre agreable, & faut que nous le mettrions en discours aussi tost, qu'il sera icy. Ce sera, respondit Siluandre, sans beaucoup de peine: car il veut tousiours parler: mais s'il est de ceste humeur, il y en a vn autre auec luy, qui en a biē vne toute cōtraire, parce qu'il ne fait que regretter vne Bergere morte qu'il a aimee. Celuy-là est hōme rassis, & mōstre d'auoir du iugement: mais il est si triste, qu'il ne sort iamais propos de sa bouche, qui ne tiennē de la melancolie de son ame. Et qu'est-ce, repliqua Leonide, qui les arreste en ceste contree? Sans mentir, dit-il, belle Nymphē, ie n'ay pas encor eu ceste curiosité: mais si vous vulez, ie le leur demanderay: car il me semble qu'ils viennent icy. A ce mot ils furent si pres, qu'ils ouyrent que Hylas venoit chantant tels vers:

---

VILLANELLE DE HYLAS SVR  
son inconstance.

*La belle qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura,*

I.

*J'ayme à changer, c'est ma franchise,  
Et mon humeur n'y va portant:*

*Mais*



*Mais quoy: si ie suis inconstant,  
Faut-il pourtant qu'on me mesprise?  
Tant s'en faut qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

## I I.

*Faire aymer vne ame barbare,  
C'est signe de grande beauté:  
Et rendre mon cœur arresté,  
C'est vn effect encor plus rare:  
Si bien que qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

## I I I.

*Arrester vn faix immobile,  
Qui ne le peut faire aisément?  
Mais arrester vn mouuement,  
C'est chose bien plus difficile:  
C'est pourquoy. qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

## I V.

*Et pourquoy trouuez-vous estrange,  
Que ie change pour auoir mieux?  
Il faudroit bien estre sans yeux,  
Qui ne voudroit ainsi le change:  
Mais celle qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

## V.

*On dira bien que ceste belle,  
Qui rendra mon cœur arresté,  
Surpassera toute beauté,  
Me rendant constant & fidelle:  
Par ainsi qui m'arrestera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

## V I.

*Venez doncques, cheres Maistresses,*

*Qui de beauté voulez le prix,  
Arrester mes legers esprits,  
Par des faueurs & des caresses:  
Car celle qui m'arretera,  
Beaucoup plus d'honneur en aura.*

Leonide en souffrant contre Siluandre, luy dit, que ce Berger n'estoit pas de ces trompeurs qui dissimulent leurs imperfections, puis qu'il les alloit chantât. C'est parce, respondit Siluandre, qu'il ne croit pas que ce soit vice, & qu'il en fait gloire. A ce mot ils arriuerent si pres, que pour leur rēdre leur salut la Nymphē, & le Berger furent contrainsts d'interrompre leur propos, & parce que Siluandre auoit bonne memoire de ce que la Nymphē lay auoit demādē de l'estat de ces Bergers, aussi tost que les premieres paroles de la ciuilitē furent parachēuēes: Mais Tircis, dit Siluandre, car tel estoit le nom du Berger, si ce ne vous est importunitē, dites nous le suiet qui vous a fait venir en ceste contree de Forestz, & qui vous y retient? Tircis alors mettant le genoūil en terre, & leuant les yeux, & les mains en haur: O bontē infinie! dit-il, qui par ta preuoyance gouernes tout l'Vniuers, sois-tu louēe à iamais de celle qu'il t'a plu auoir de moy: & puis se releuant avec beaucoup d'estonnement de la Nymphē, & de ceste trouppē, il respondit à Siluandre: Gentil Berger, vous me demandez que c'est qui m'amaine & me retient en ceste contrēe? sçachez que ce n'est autre que vous, & que c'est vous seul, que j'ay si longuement cherché. Moy? respondit Siluandre, & comment peut-il estre, puis que ie n'ay point de cognoissance de vous? C'est en partie, respondit-il, pour cela, que ie vous cherche. Et s'il est ainsi, repliqua Siluandre, il y a desia long-temps que vous estes parmy nous, que veut dire que vous ne m'en auez parlē? Par-  
ce

ce respondit, Tircis, que ie ne vous cognoissois pas, & pour satisfaire à la demande que vous m'avez faite, parce que le discours en est long, s'il vous plaist, ie le vous raconteray, quand vous aurez repris vos places sous ces arbres, comme vous estiez, quand nous sommes arriuez. Siluandre alors se tournant vers Diane: Ma maistresse, dit-il, vous plaist il de vous r'asseoir? C'est à Leonide, repondit Diane, à qui vous le deuiez auoir demandé. Je sçay bien, repondit le Berger, que la ciuilité me le commandoit ainsi, mais Amour me l'a ordonné d'autre sorte. Leonide prenant Diane & Astrée par la main s'assit au milieu, disant que Siluandre auoit eu raison: parce que l'Amour, qui a autre consideration que de soy-mesme, n'est pas vray Amour, & apres elles, les autres Bergers & Bergeres s'assirēt en rond: & lors Tircis se tournāt vers la Bergere, qui estoit avec luy: Voicy le iour heureux, dit-il, Laonice, que nous auons tant desiré, & que depuis que nous sommes entrez en ceste contree, nous auons attendu avec tant d'impatience: il ne tiendra plus qu'à vous, que nous ne sortiōs de cette peine, ainsi qu'a ordonné l'Oracle. Alors la Bergere, sans lui faire autre response, s'adressa à Siluandre, & lui parla de cette sorte:

---

## HISTOIRE DE TIRCIS

& de Laonice.

**D**E toutes les amitez il n'en y a point, à ce que j'ay ouy dire, qui puissent estre plus affectiōnees que celles qui n'aïsēt avec l'ésfance, parce que la coutume que ce ieune aage préd, va peu à peu se chāgeāt en nature, de laquelle s'il est mal-aisé de se despoüiller, ceux le sçauent qui luy veulent contrarier: le dis cecy pour me seruir en quelque sorte d'excuse, lors, gét il berger, que vous me verrez cōtrainte de vous



dire que j'aime Tircis : car cette affection fut presque  
 succee avec le lait, & ainsi mon ame s'esleuant avec  
 telle nourriture, receut en elle mesme comme propres  
 les accidés de cette passio, & s'ébloit que toute chose à  
 ma naisance s'y accordast: car nos demeures voisines,  
 l'amitié qui estoit entre nos peres, nos aages qui  
 estoier fort esgaux, & la gétillese de l'efance de Tircis,  
 ne m'en donnoient que trop de commodité : mais le  
 mal-heur voulut que presque en mesme téps nasquit  
 Cleó dans nostre hameau, avec peut-estre plus de gra-  
 ces que moy: mais sans doute avec beaucoup plus de  
 bonne fortune : car dès lors que cette fille commen-  
 ça d'ouurir les yeux, il sembla que Tircis en receut  
 au cœur des flammes, puis que dans le berceau mes-  
 me il se plaisoit à la cōsiderer. En ce temps-là ie pou-  
 uois auoir six ans, & lui dix, & voyez comme le Ciel  
 dispose de nous sans nostre consentement? Des l'heu-  
 re que ie le veis, ie l'aimay, & dès l'heure qu'il vid  
 Cleon il l'aima: & quoy que ce fussent amitez telles  
 que l'aage pouuoit supporter; toutesfois elles n'estoier  
 pas si petites, que l'on ne recogneut fort bien cette  
 difference entre nous: puis venant à croistre, nostre  
 amitié aussi creut à telle hauteur, que peut-estre n'y  
 en a-t'il iamais eu qui l'ait surpassée. En ceste ieu-  
 nesse vous pouuez croire que i'y allois sans prendre  
 garde à ses actions: mais venant vn peu plus auant en  
 aage, ie remarquay en luy tant de deffaut de bōne vo-  
 lonté, que ie me resolus de m'en diuertir : resolution  
 que plusieurs despittez conçoient, mais que point de  
 vrays amans ne peuuent executer, comme i'esprouuay  
 long-temps apres : toutesfois mon courage offensé  
 eut bien assez de pouuoir pour me faire dissimuler, &  
 si ie ne pouuois en verité m'en retirer entierement,  
 essayer pour le moins de prendre quelque espece de  
 con

congé. Ce qui m'en ostoit plus les moyës, estoit, que ie ne voyois point que Tircis affectionnast autre Ber- gere: car tout ce qu'il faisoit avec Cleon ne pouuoit dōner soupçon, que cene fust enfance, puis que pour lors elle ne pouuoit auoir plus de neuf ans: & quand elle cōmença à croistre, & qu'elle peut ressentir les traits d'Amour, elle se rerira de sorte de luy, qu'il sem- bloit que cest esloignemēt estoit capable de la garétir de telles bleffures: Mais Amour plus fin qu'elle, sceut en telle sorte approcher de son ame, es merites, l'af- fection, & les seruices de Tircis, qu'en fin elle se trou- na au milieu, & tellement entournée de toutes parts, que si de l'une elle euitoit d'estre bleffée, la playe qu'elle receuoit de l'autre en estoit plus grande & plus profonde. Si bien qu'elle ne peut recourre à nul meilleur remede qu'à la dissimulation, non pas pour ne receuoir les coups, mais seulement pour empescher que son enneiny ny autre les apperceût. Elle peut biē toutefois vser de ceste feinte, quand elle ne cōmença que d'auoir la peau esgratignée: mais quand la blef- fure fut grande, il fallut s'en rendre, & s'aduouër vaincūe. Ainsi voila Tircis aimé de sa Cleon, le voila qui iouyt de toutes les honnestes douceurs d'une amitiē, quoy que du commencement il ne sceut pres- que quel estoit son mal, ainsi que ces vers le tesmoi- gnent, qu'il fit en ce temps-là.

---

S O N N E T.

**M**O N Dieu ! quel est le mal dont ie suis tourmenté ?  
Depuis que ie la veis, ceste Cleon si belle,  
J'ay senty dans le cœur une douleur nouvelle,  
Encores que son œil me l'ait soudain osté.  
Depuis d'un chaud desir ie me sens agité,  
Si toutefois desir tel mouuement s'appelle,

*De qui le iugement tellement s'enforcelle,  
Qu'il joinct à son dessein ma propre volonté.*

*De ce commencement mon mal a pris naissance :  
Car depuis le desir accreut sa violence,  
Et soudain ie perdis & repos, & repas.*

*Au lieu de ce repos nasquit l'inquietude,  
Qui serue du desir battit ma seruitude,  
C'est le mal que ie sens, & que ie n'entens pas.*

Depuis que Tircis eut recogneu la bonne volonté De l'heureuse Cleon, il la receut avec tant de contentement, que son cœur n'estant capable de le celer, fut contraint d'en faire part à ses yeux, qui soudain, Dieu sçait combien changez de ce qu'ils souloient estre, ne donnoient que trop de cognoissance de leur ioye. La discretion de Cleon estoit bien telle, qu'elle ne donna aucun aduantage à Tircis sur son debuoir: si est-ce que ialousie de son honneur, elle le pria de feindre de m'aymer, afin que ceux qui remarqueroient ses actions, s'arrestàs à celles-cy toutes euidentes, n'allassent point recherchant celles qu'elle vouloit cacher. Elle fit eslection de moy, plustost que de toute autre. s'estant apperceuë de long-temps, que ie l'aimois, & sçachant combien il est mal-aisé d'estre aimé sans aimer, elle pensa que facilement chacun croiroit ceste amitié, n'y en ayant guieres parmy nous, qui ne se fussent apperceuës de la bonne volonté que ie luy portois. Luy qui n'auoit dessein que celui que Cleon approuuoit, tascha incontinent d'effectuer ce qu'elle lui auoit commandé. Dieux! quand il me souuiét des douces paroles dont il vsoit enuers moy, ie ne puis, encorres que men'ôgeres, m'êpescher de le cherir, & de remercier amour des heureux moments, dont il m'a fait jouir en ce tēps-là, & souhaiter qu'il ne pouuât estre plus heureuse, ie fusse pour le moins tousiours ainsi trompée!



trompée? & certes Tircis n'eut pas beaucoup de peine à me persuader qu'il m'aimoit : Car outre que chacun croit facilement ce qu'il desire, encores me sembloit-il que cela estoit faisable, puis que ie ne me iugeois point tant desagréable qu'une si longue pratique que la nostre n'eust peu gagner quelque chose sur luy, & mesme avec le soin que j'auois eu de luy plaire : dequoy ceste glorieuse de Cleon passoit bien souuent le temps avec luy : mais si amour eust esté iuste, il deuoit faire tomber la mocquerie sur elle mesme, permettant que Tircis vinst à m'aimer sans feinte : toutefois il n'aduint pas comme cela : au contraire ceste dissimulation luy estoit tant insupportable, qu'il ne la pouuoit continuer, & n'eust esté que l'Amour, ferme les yeux à ceux qui aiment, il n'eust pas esté possible que ie ne m'en fusse apperçue, aussi bien que la plupart de ceux qui nous voyoient ensemble, auxquels, comme à mes ennemis plus declarez, ie n'adioustois point de foy : & parce que Cleon & moy estions fort familières, ceste fine Bergere eut peur, que le temps, & la veüe que j'en auois, ne m'ostassent de l'erreur où j'estois : mais, gentil Berger, il eust fallu que j'eusse esté aussi aduisee qu'elle, toutefois pour se mieux cacher encore, elle inuenta vne ruse, qui ne fut pas mauuaise. Son dessein, comme ie vous ay dit, estoit de cacher l'amitié que Tircis luy portoit par celle qu'il me faisoit paroistre, & il aduint comme elle le proposa : car on commença d'en parler assez haut, & à mon desauantage : & encor que ce ne fussent que ceux qui ne prennent garde qu'aux apparences, si est-ce que ce nombre estant plus grand que l'autre, le bruit en courut incontinent, & le soupçon qu'on auoit auparauant de celles de Cleon, s'amortit tout à fait, si biẽ que ie pouuois dire, qu'elle aymoit à mes despens : mais elle qui

craignoit,ainſi que ie vo<sup>9</sup> ay dit,que ie ne vinſſe a deſcouriſſer cet artifice,voulu le cacher ſous vn autre,& conſeilla Tircis de me faire entendre que chacun cōmençoit de recognoiſtre noſtre amitié , & d'en faire des iugemens aſſez mauuais,qu'il eſtoit neceſſaire de faire ceſſer ce bruit par la prudēce,& qu'il falloir qu'il fiſt ſemblant d'aymer Cleon,à fin que par ce diuertifſement,ceux qui en parloient mal, ſe reuſſent.Et vous direz,luy diſoit elle,que vous m'eſliſez pluſtoſt qu'une autre,pour la commodité que vous aurez d'eſtre près d'elle,& de luy parler.Moy,qui eſtois toute bonne,& ſans fineſſe,iē treuuy ce cōſeil tres-bon:ſi bien, qu'avec ma permiſſion, depuis ce iour,quand nous nous trouuioſ tous trois enſemble,il ne faiſoit point de difficulté d'entretenir ſa Cleon,cōme il auoit accouſtumé.Et certes il y auoit biē du plaisir pour eux,& pour tout autre qui euſt ſceu ceſte diſſimulation:car voyāt la recherche qu'il faiſoit de Cleon,iē penſois qu'il ſe mocquaſt,& à peine me pouuois-iē empêſcher d'e rirē: d'autre coſté Cleon prenant garde à mes façons , & ſçachant la tromperie en quoy ie la penſois eſtre, auoit vne peine extreme de n'en faire point de ſemblāt. Melme que ce trompeur luy faiſoit quelquefois des clins d'œil,qu'elle ne pouuoit diſſimuler , ſinon trouuant excuſe de rire de quelqu'autre ſuiet, qui bien ſouuent eſtoit ſi hors de propos, que i'en accuſois l'Amour qu'elle portoit au Berger,& le contentement que ceſte tromperie luy r'apportoit:& voyés ſi i'eſtois bonne en mon ame,qui reſſentois par pitié le deſplaiſir qu'elle receuroit,quand elle ſçauoit la verité ? mais depuis ie trouuy que ie me plaignois en ſa perſonne,toutesfois ie m'excūſe : car qui n'y euſt eſté deceuē, puis que l'Amour auſſi toſt qu'il ſe faiſit entierement d'une ame , la depouille incontinent de

toute

toute deffiance enuers la personne aymée ? & ce dissimulé Berger ioüoit de telle sorte son personnage, que si i'eusse esté en la place de Cleon, i'eusse peut-estre douté que sa fainte n'eust esté veritable.

Estant quelquefois au milieu de nous deux, s'il se relaschoit à faire trop de demôstration de son amitié à Cleon, aussi tost il se tournoit vers moy, & m'en demandoit, à l'oreille, s'il ne faisoit pas bien : mais sa plus grande finesse ne s'arresta pas à si peu de chose, oyez ie vous supplie iusques où elle passa. En particulier il parloit à Cleon plus souuent qu'à moy, luy baisoit la main, demeuroit vne & deux heures à genoux deuant elle, & ne se cachoit point de moy, pour les causes que ie vous ay dictes : mais en general iamais il ne bougeoit d'aupres de moy, me recherchoit avec tant de dissimulation, que la plus part cōtinuoit l'opinion que l'on auoit eüe de nos Amours : ce qu'il faisoit à dessein, voulant que seule ie vissse la recherche qu'il luy faisoit, parce qu'il scauoit biē que ie ne la croyois pas : mais ne vouloit en sorte que ce fust que ceux qui là pourroient penser veritable, en eussent tant soit peu de cognoissance. Et quand ie luy disois, que nous ne pouuions oster l'opinion aux personnes de nostre amitié, & que nul ne pouuoit croire à ce que l'ô m'en disoit qu'il aymast Cleon. Et cōmēt, me respondit-il, voulez vous qu'ils croient vne chose, qui n'est pas tant y a que nostre finesse en despit des plus mal pensans, sera creuë du general : mais luy qui estoit fort auisé, voyant qu'il se presentoit occasion de passer encore plus outre, me dit, que sur tout il falloit tromper Cleon, & que celle-là estant bien deceüe, c'estoit auoir presque paracheué nostre dessein : Qu'à ceste occasion il falloit que ie luy parlasse pour luy, & que ie fusse comme confidente. Elle, me disoit-il, qui



qui a desia ceste opiniõ, receura de bon cœur les messages que vous luy ferez, & ainsi nous viurons en asseurâce: ô quelle miserable fortune nous courõs bien souuent ! quant à moy ie pensois que si quelque fois Cleó auoit creu que i'eusse aime ce Berger, ie luy en ferois perdre l'opiniõ en la priât de l'aimer, & comme confidente luy parlant pour luy: mais Cleon ayât sceu les discours que i'auois tenu au Berger, & voyât la cõtrainte avec quoy elle viuoit, iugea que par mon moyen elle en pourroit auoir des messages, & mesme des lettres.

Cela fut cause qu'elle receut fort bien la proposition que ie luy en fis, & que depuis ce temps elle traitta avec luy, comme avec celuy qui l'aymoit, & moy ie ne seruois qu'à porter les billets de l'un à l'autre. O Amour ! quel mestier est celuy que tu me fis faire alors ? Je m'en plains toutefois, puis que i'ay ouy dire, que ie n'ai pas esté la premiere qui a fait de semblables offices pour autrui, les pensant faire pour soy-mesme. En ces téps, parce que les Francs, les Romains, les Gots, & les Bourguignons, se faisoient vne tres-cruelle guerre, nous fusmes cõtraints de nous retirer en la ville, qui porte le non du Pasteur iuge des trois Deesses: car nos demeures n'est nient point trop esloignées de là, le long des bords du grand fleuve de Seine. Et d'autant qu'à cause du grand abord des gés, qui de tous les costez s'y venoient retirer, & qui ne pouuoient auoir les commoditez telles qu'ils auoient accoustumé aux champs, les maladies cõtágieuses commencerent de prendre vn si grand cours par toute la ville, que mesmes les plus grâds ne s'en pouuoient defendre: Il aduint que la mere de Cleó en fut atteinte. Et quoy que ce mal soit si espouuãtable, qu'il n'y a le plus souuēt ny parétage ny obligation d'amitié qui puisse  
rete

retenir les sains auprès de ceux qui en sont touchez: si est-ce que le bon naturel de Cleon eut tât de pou- uoir sur elle, qu'elle ne voulut iamaïs esloigner sa me- re, quelque remonstrance qu'elle luy fist au contraire lors qu'aucunes de ses plus familières l'en voulurent retirer, luy representant le danger où elle se mettoit & que c'estoit offencer les Dieux que de les tenter de ceste sorte: Si vous m'aimez, leur disoit-elle, ne me te- nez iamaïs cediscours: car ne dois ie pas la vie à celle qui me l'a donnee, & les Dieux peuenêt-ils estre offen- sez que ie serue celle qui m'a appris à les adorer. En ceste resolution elle ne voulut iamaïs abandonner sa mere, & s'enfermant avec elle, la seruit tousiours aus- si franchement, que si ce n'eust point esté vne mala- die contagieuse. Tircis estoit tout le iour à leur porte bruslant de desir d'entrer dans leur logis: mais la def- fense de Cleon l'en empeschoit, qui ne le luy voulut permettre, de peur que les mal-pensans ne iugeassent ceste assistance au desauantage de sa pudicité. Luy qui ne vouloit luy deplaire, n'y osant entrer, leur faisoit apporter tout ce qui estoit necessaire, avec vn soin si grâd, qu'elles n'eurêt iamaïs faute de rien. Toutesfois, ainsi le voulut le Ciel, ceste heureuse de Cleon ne laissa d'estre atteinte du mal de sa mere, quelques preserua- tifs que Tircis luy peut apporter. Quand ce Berger le sceut, il ne fut possible de le retenir qu'il n'entraist dâs leur logis. lui sêblât qu'il n'estoit pl<sup>s</sup> faisô de faindre, ny de redouter les morsures du mesdisant. Il met d'oc ordre à tous ses affaires, dispose de sô bien, & declare sa derniere volunté: puis ayât laissé charge à quelques vns de ses amis de le secourir, il se r'enferme avec la mere, & la fille, resolu de courre la mesme fortune que Cleon. Il ne sert de rien que d'alôger ce discours, de vous redire quels furent les bô offices, quels les ser- uices

uices qu'il rendit à la mere pour la consideratiō de la fille: car il ne s'en peut imaginer d'auantage que ceux que son affection luy faisoit produire. Mais quand il la vid morte, & qu'il ne luy restoit plus que sa Maistresse, de qui le mal encores alloit empirant, ie ne crois pas que ce pauvre Berger reposast vn moment. Cōtinuellement il la tenoit en ses bras, ou bien il lui pensoit sō mal: elle d'autre costé, qui l'auoit tousiours tāt aymé, recognoissoit tant d'Amour en ceste derniere action, que la sienne estoit de beaucoup augmentee. de sorte qu'vn de ses plusgrāds ennuis, estoit le dāger, en quoy elle le voyoit à son occasiō. Lui au contraire auoit tāt de satisfaction, que la fortune, encores qu'ennemie, luy eust offert ce moyen de luy tesmoigner sa bonne volonté, qu'il ne pouuoit luy rendre assēz de remerciemens. Il aduint que le mal de la Bergere estant en estat d'estre percé, il n'y eut point de Chirurgiē. qui voulust, pour la crainte du dāger, se hazarder de la toucher. Tircis, à qui l'affection ne faisoit rien trouuer de difficile, s'estant fait apprendre comme il falloit faire, prit la lancete, & luy leuant le bras la luy perça, & la pensa sans crainte. Bref, gentil Berger, toutes les choses plus dangereuses, & plus malaises luy estoient douces, & trop faciles: si est-ce que le mal augmentant d'heure à autre, reduisit en fin ceste tant aimée Cleon en tel estat, qu'il ne luy resta plus que la force de luy dire ces paroles: Je suis bien marrie, Tircis, que les Dieux n'ayent voulu estendre d'auantagé le filer de ma vie: non point que i'aye volonté de viure plus long-temps: car ce desir ne me le fera iamais souhaitter, ayant trop esprouué quelles sont les incommoditez qui suiuent les humains: mais seulement pour en quelque sorte ne mourir point tant vostre obligée, & auoir le loisir de vous rendre

tesmoi



tesmoignage , que ie ne suis point atteinte ny d'ingratitude ny de mesconnoissance. Il est vray que quand ie considere , quelles sont les obligations que ie vous ay , ie iuge bien que le Ciel est tres-iuste de m'oster de ce monde , puis qu'aussi bien quand i'y viurois autant de siecles que i'ay de tours, ie ne scaurois satisfaire à la moindre du nombre infiny que vostre affection m'a produitte. Receuez donc pour tout ce que ie vous dois, non pas vn bien égal , mais ouy bien tout celuy que ie puis, qui est vn serment que ie vous fay, que la mort ne m'effacera iamais la memoire de vostre amitié, ny le desir que i'ay de vous en rendre toute la recognoissance, qu'une personne qui aime bien , peut donner à celle à qui elle est obligée. Ces mots furent proferez avec beaucoup de peine; mais l'amitié qu'elle portoit au Berger , luy donna la force de les pouvoir dire , auxquels Tircis respondit: Ma belle Maistresse , malaisément pourrois- ie croire de vous auoir obligee, ny de le pouvoir iamais faire, puis que ce que i'ay fait, iusques icy , ne m'a pas encores satisfait. Et quãd vous me dites que vous m'auez de l'obligation , ie vois bien que vous ne cognoissiez la grandeur de l'Amour de Tircis, autrement vous ne penseriez pas, que si peu de chose fust capable de payer le tribut d'un si grand deuoir. Croyez, belle Cleon, que la faueur que vous m'auez faite d'auoir eu agreables les seruices que vous dites que ie vous ay rendus, me charge d'un si grãd faix, que mille vies , & mille semblables occasions ne scauroient m'en descharger. Le Ciel qui ne m'a fait naistre que pour vous, m'accuseroit de mesconnoissance , si ie ne viuois à vous, & si i'auois quelque dessein d'employer vn seul moment de ceste vie, ailleurs qu'à vostre seruice. Il vouloit continuer lors que la Bergere atteinte de

de trop de mal l'interrompit. Cesse, amy, & me laisse parler, afin que le peu de vie qui me reste, soit employé à t'asseurer que tu ne scaurois estre aimé d'auantage que tu l'es de moy, qui me sentât pressée de partir, te dis l'eternel adieu: & te supplie de trois choses, d'aimer tousiours ta Cleo, de me faire enterrer pres des os de ma mere, & d'ordonner que quand tu payeras le deuoir de l'humanite, ton corps soit mis aupres du mie, à fin que ie meure avec ce contentement, que ne t'ayant peu estre vnie en la vie, ie le sois pour le moins en la mort. Il luy respondit: Les Dieux seroient iniustes, si ayans donne commencement à vne si belle amitié que la nostre, ils la separoient si promptement. L'espere qu'ils vous conserueront, ou que pour le moins ils me prendront auant que vous, s'ils ont quelque compassion d'un affligé: mais s'ils ne veulent, ie les requiers seulement de me donner assez de vie pour satisfaire aux commandemens que vous me faites, & puis me permettre de vous suiure: que s'ils ne tranchent ma fusée, & que la main me demeure libre, soyez certain, ô ma belle Maistresse, que vous ne serez pas loquement sans moy. Amy, luy respondit-elle, ie t'ordonne outre cela de viure autant que les Dieux le voudront: car en la longueur de ta vie, ils se monstrent enuers nous tres pitoyables, puis que par ce moyen, cependant que ie raconteray aux champs Elisiens nostre parfaite amitié, tu la publieras aux viuans: & ainsi les morts, & les hommes honoreront nostre memoire: Mais, amy, ie sens que le mal me contraint de te laisser: Adieu, le plus aymable & le plus aimé d'entre les hommes. A ces derniers mots elle mourut, demeurant la teste appuyee sur le sein de son Berger. De redire ici le desplaisir qu'il en eut, & les regrets qu'il en fit, ce ne seroit que remettre le fer, plus auant en la playe: outre que ses bleffes

seures

Seurs sont encores si ouuertes que chacun en les voyant , pourra iuger quels ont esté les coups. O mort! s'escria Tircis, qui m'as desrobé le meilleur de moy, ou rends-moy ce que tu m'as osté, ou emporte le reste. Et lors pour donner lieu aux larmes, & aux sanglots, que ce ressouvenir luy arrachoit du cœur, il se teust pour quelque réps, quand Siluandre luy representa qu'il deuoit s'y resoudre, puis qu'il n'y auoit point de remede, & qu'aux choses aduenues, & qui ne pouuoient plus estre, les plaintes n'estoient que resmoignages de foiblesse. Tant s'en faut, dit Tircis, c'est en quoy ie trouue plus d'occasion de plainte: car s'il y auoit quelque remede de plaindre, ne seroit pas d'homme aduisé, ny de courage: mais il doit bien estre permis de plaindre ce à quoy on ne peut trouuer aucun autre allegement. Lors Laonice reprenant la parole , continua de ceste sorte : En fin ceste heureuse Bergere estant morte, & Tircis luy ayant rendu les derniers offices d'amitié, il ordóna qu'elle fut enterrée aupres de sa mere. mais la nonchalance de ceux à qui il donna ceste charge fust telle, qu'ils la mirent ailleurs: car quant à luy, il estoit tellement affligé, qu'il ne bougeoit de dessus vn lit, sans que rien luy conseruast la vie, que le commandement qu'elle luy en auoit fait. Quelques iours apres s'enquerant de ceux qui le venoient veoir, en quel lieu ce corps tant aimé auoit esté mis , il sceut qu'il n'estoit point avec celui de la mere : dont il receut tant de desplaisir , que conuenant d'vne grande somme avec ceux qui auoient accoustumé de les enterrer , ils luy promirent de l'oster de là où il estoit , & le remettre avec sa mere. Et de fait ils s'y en allerent, & ayans decouuert la terre, ils le prindrent entre trois ou quatre qu'ils estoient: mais l'ayant porté quelques pas, l'infection en estoit si grande, qu'ils furent contrains de le



laisser à my chemin, resolu de mourir plustost que de le porter plus outre, dont Tircis aduerty, apres leur auoir fait de plus grandes offres encores; & voyant qu'ils n'y vouloient point entendre: Et quoy, dit-il tout haut; as-tu donc esperé que l'affectiō du gain peust d'auantage en eux, que la tienne en toy? Ah! Tircis, c'est trop offenser la grandeur de ton amitié. Il dit, & cōme transporté s'en courut sur le lieu où estoit le corps, & quoy qu'il eust demeuré trois iours enterre, & que la puāteur en fust extreme, si le prit-il entre ses bras, & l'emporta iusques en la tombe de la mere, qui auoit desia esté ouuerre. Et apres vn si bel acte, & vn si grand tesmoignage de son affection se retirant hors de la ville, il demeura quarante nuiets separé de chacun. Or toutes ces choses me furent incogneuës: car vne de mes tantes ayant esté malade d'vn semblable mal, presque en mesme temps, nous n'auions point de frequentation avec personne, & le iour mesme qu'il reuint, i'estois aussi reuenüe, & ayant seulement entendu la mort de Cleon, ie m'en allay chez luy pour en sçauoir les particularitez: mais arriuant à la porte de sa chambre, ie mis l'œil à l'ouuerture de la serrure, parce qu'en m'approchant, il me sembla de l'auoir ouy soupirer, & ie n'estois point trompee: car ie le veis sur le liēt, les yeux tourneiz contre le Ciel, les mains ioinctes, & le visage tout couuert de larmes. Si ie fus estonnee gentil Berger, iugez-le: car ie ne pensois point qu'il l'aimast, & venois en partie pour me resiouyr avec luy. Enfin apres l'auoir consideré quelque temps, & avec vn soupir qu'il sembloit luy mespartir l'estomach, ie luy ouys proférer telles paroles.

STAN

## STANCES

Sur la mort de Cleon.

**P**ourquoy cacher nos pleurs? il n'est plus tēps de feindre  
 Un Amour que sa mort descouvre par mon dueil,  
 Qui cesse d'espérer, il doit cesser de craindre,  
 Et l'esper de ma vie est dedans le cercueil.

Elle vivoit en moy, ie vivois tout en elle,  
 Nos esprits l'un à l'autre estraints de mille nœuds,  
 S'unissoient tellement, qu'en leur Amour fidelle,  
 Tous les deux n'estoient qu'un, & chacun estoit deux.

Mais sur le point qu'Amour d'un fôdemēt plus ferme  
 Asseuroit mes plaisirs, j'ay veu tout renverser:  
 C'est d'autant que mon heur auoit touché le terme,  
 Qu'il est permis d'atteindre, & non d'outre-passer.

Ce fut dedans Paris, que les belles pensees,  
 Qu'Amour esprit en moy, finirent par la mort,  
 Au mesme temps qu'on vid les Gaules oppressees,  
 Aux efforts estrangers opposer leur effort.

Et falloit-il aussi que tombe moins celebre  
 Que Paris, enfermast ce que j'ay peu cherir,  
 Ou que mon mal aduint en saison moins funebre,  
 Que quand toute l'Europe estoit preste à perir.

Mais ie me trompe, ô Dieux! ma Cleon n'est point morte,  
 Son cœur pour viure en moy, ne vivoit plus en soy:  
 Le corps seul en est mort, & de contraire sorte,  
 Mon esprit meurt en elle, & le sien vit en moy.

Dieux! quelle deuins-ie, quand ie l'ouys parler ainsi:  
 mon estonnement fut tel, que sans y penser, estant ap-  
 puyee cōtre la porte, ie l'entr'oufris presque à moitié  
 à quoy il tourna la teste, & me voyant n'en fit autre  
 semblant, sinon que me tendant la main, il me pria de  
 m'asseoir sur le lict près de luy, & lors sans s'essuyer les  
 yeux, car aussi biē y eust-il fallu rousiours le mouchoir



il me parla de ceste sorte: Et bien Laonice, la pauvre Cleo est morte, & nous sommes demeurez pour plaindre ce rauissement. Et parce que la peine où i'estois, ne me laissoit la force de pouuoir luy respondre, il continua: Le sçay bien Bergere, que me voyant en cest estat pour Cleon, vous demeurez estonnée, que la feinte amitié que l'ie luy ay portée, me puisse donner de si grands ressentimens. Mais helas! sortez d'erreur, ie vous supplie; aussi bien me sembleroit-il commettre vne trop grande faute contre Amour, si sans occasion ie continuois la feinte que mon affectiō m'a iusques icy commandée. Sçachez donc, Laonice, que i'ay aimé Cleon, & que toute autre recherche n'a esté que pour couuerture de celle cy: par ainsi, si vous m'auiez eu de l'amitié, pour Dieu Laonice, plaignez-moy en ce deiaistre, qui a d'un mesme coup mis tous mes espoirs dans son cerueil. Et si vous estes en quelque sorte offensé, pardonnez à Tircis l'erreur qu'il a faict enuers vous, pour ne faillir en ce qu'il deuoit à Cleon. A ces paroles transportee de colere ie partis si hors de moy, qu'à peine peux-ie retrouver mon logis, d'où ie ne sortis de long-temps: mais apres auoir contrarié mille fois à l'Amour, si fallut-il si soumettre, & aduouer que le despit est vne folle deffense, quand il luy plaist. Par ainsi me voilà autant à Tircis, que ie l'auois iamais esté: i'excuse en moy-mesme les trahisons qu'il m'auoit faictes, & luy pardonne les torts, & les fautes, avec lesquelles il m'auoit offensée; les nommant pour leur pardonner, non pas fautes, ny trahisons, mais violences d'Amour: Et ie fus autant plus aisément portee à ce pardon, qu'Amour, qui se disoit complice de sa faute, m'alloit flattant d'un certain espoir de succeder à la place de Cleon. Lors que i'estois en ceste pensée, ne voilà pas vne de mes sœurs, qui me vint aduertir



aduertir que Tircis s'estoit perdu, en sorte qu'on ne le voyoit plus, & que personne ne scauoit où il estoit. Ceste recharge de douleur me surprit si fort, que tout ce que ie peux, fut de luy dire, que ceste tristesse estant passée, il reuiendrait comme il s'en estoit allé : mais deslors ie fis dessein de le suiure, & afin de n'estre empeschée de personne, ie partis si secrettement sur le commencement de la nuict, qu'auant le iour ie me trouuay fort esloignée: si ie fus estonnée au commencement, me voyant seule dans ces obscuritez, le Ciel le scait, à qui mes plaintes estoient adressées : mais Amour qui m'accompagnoit secrettement, me donna assez de courage pour paracheuer mon dessein. Ainsi donc ie poursuiuy mon voyage, suiuant sans plus la route que mes pas rencontroient: car ie ne scauois où Tircis alloit, ny moy aussi. De sorte que ie fus vagabonde plus de quatre mois, sans en auoir nouvelle. Enfin passant le Mont-d'or, ie rencontray ceste Bergere (dit-elle, monstrant Madonthe) & avec elle ce Berger nommé Tersandre, assis à l'ombre d'un rocher attendant que la chaleur du midy s'abbatist : & parce que ma coustume estoit de demander des nouvelles de Tircis à tous ceux que ie rencontrois, ie m'adressay, où ie les veis, & sceus que mon Berger, aux marques qu'ils m'en donnerent, estoit en ces deserts, & qu'il alloit tousiours regrettant Cleon. Alors ie leur racontay ce que ie viens de vous dire, & les adjuray de m'en dire les plus asseurées nouvelles qu'ils pourroient. A quoy Madonthe esmeuë de pitié me respondit avec tant de douceur, que ie la iugeay atteinte de mesme mal que le mien, & mon opinion ne fust mauuaise : car ie sceus depuis d'elle, la longue histoire de ses ennuis, par laquelle ie cogneus qu'Amour blessé aussi bien dans les Cours que dans nos bois.

parce que nos fortunes auoient quelque sympathie entre elles, elle me pria de vouloir demeurer, & paracheuer nos voyages ensemble, puis que toutes deux faisons vne mesme queste. Moy qui me veis seule, ie receu les bras ouuerts ceste commodité, & despuis nous ne nous sommes point esloignées. Mais que sert ce discours à mon propos, puis que ie ne veux seulement que raconter ce qui est de Tircis, & de moy? Gentil Berger, ce me sera assez de vous dire, qu'apres auoir demeuré plus de trois mois en ce pays-là, enfin nous sceusmes qu'il estoit venu icy, où nous n'arriuasmes si tost que ie le rencontray, & tant à l'impourueu pour luy, qu'il en demeura surpris: pour le commencement il me receut avec vn assez bon visage: mais en fin sçachant l'occasion de mon voyage, il me déclara tout au long l'affection extreme qu'il auoit portée à Cleon, & combien il estoit hors de son pouuoir de m'aimer. Amour, s'il y a quelque Iustice en toy, ie te demande, & non à cet ingrat, quelque recognoissance de tant de trauaux passez:

Ainsi paracheua Laonice, & monstrant qu'elle n'auoit rien d'auantage à dire, en s'essuyant les yeux elle les tourna pitoyablement contre Siluandre, comme luy demandant faueur en la iustice de sa cause. Lors Tircis parla de ceste sorte.

Sage Bergere, quoy que l'histoire de mes mal-heurs soit telle que ceste Bergere vient de vous raconter, si est-ce que celle de mes douleurs est bien plus pitoyable, de laquelle toutes fois ie ne vous veux point entretenir d'auantage de crainte de vous ennuyer, & ceste compagnie: seulement i'adiousteray à ce qu'elle vient de dire que ne pouuant supporter ses plaintes ordinaires, d'un commun consentement nous allasmes à l'Oracle, pour sçauoir ce qu'il ordonneroit de nous, &

nous



nous eufmes vne telle responce par la bouche d'Antontine.

O R A C L E

**S**ur les bords du Lignon paisiblement serpente;  
Amans, vous trouuerez un curieux Berger  
Qui premier s'enquerra du mal qui vous tourmente.  
Croyez-le: Car le Ciel l'estit pour vous iuger.

Et quoy qu'il y ayt delia long-temps que nous sommes icy, si est-ce que vous estes le premier qui nous auez demandé l'estat de nostre fortune: C'est pourquoy nous nous iettons entre vos bras, & vous requerons d'ordonner ce que nous auons à faire: & afin que rien ne se fist que par la volonté du Dieu, la vicille qui nous rendist cet Oracle, nous dit, que vous ayant rencontré, nous eussions à ieter au sort qui seroit celuy qui maintiendrait la cause de l'vn, & de l'autre, & que pour cet effet, tous ceux qui s'y rencontreroient, eussent à mettre vn gage entre vos mains dans vn chapeau. Le premier qui en sortiroit, seroit celuy qui parleroit pour Laonice, & le dernier de tous pour moy. A ce mot, il les pria tous de le vouloir: a quoy chacun ayant consenty, de fortune celuy de Hylas fut le premier, & celuy de Phillis le dernier. De quoy Hylas se souffriant: Autresfois, dit-il, que i'estois seruiteur de Laonice, i'eusse mal-aisement voulu persuader à Tircis de l'aimer: mais à ceste heure que ie ne suis que pour Madonthe, ie veux bien obeyr à ce que le Dieu me commande. Berger respondit Leonide, vous devez cognoistre par là, quelle est la prouidence de ceste diuinité, puisque pour esmouuoir quelqu'vn à changer d'affection, il en donne charge à l'inconstant Hylas, comme à celuy qui par l'usage en doit bien scauoir les moyens, & pour continuer vne fidelle



amitié il en donne la persuasion à vne Bergere constante en toutes ses actions, & que pour iuger de l'un & de l'autre, il a esleu vne personne qui ne peut-estre partiale : car Siluandre n'est constant ny inconstant, puis qu'il n'a iamais rien aimé. Alors Siluandre prenant la parole : Puis donc que vous voulez, ô Tircis, & vous Laonice, que ie sois iuge de vos differentes, iurez entre mes mains tous deux, que vous l'observerez inuiolablement ; autrement ce ne seroit qu'irriter d'aduantage les Dieux, & prendre de la peine en vain. Ce qu'ils firent, & lors Hylas commença de cette sorte :

## HARANGVE DE HYLAS

pour Laonice.

**S**I i'auois à soustenir la cause de Laonice deuant quelque personne desnaturee, ie craindrois peut-estre que le defect de ma capacité, n'amoindrist en quelque sorte la Iustice qui est en elle : Mais puisque c'est deuant vous, gentil Berger, qui auez vn cœur d'homme, (ie veux dire, qui sçauiez quels sont les devoirs d'un homme bien né) non seulement ie ne me desfie point d'un fauorable iugement : mais tiens pour certain, que si vous estiez en la place de Tircis, vous auriez hôte que telle erreur vous peust estre reprochée. Ie ne m'arrestéray donc point à chercher plusieurs raisons sur ce sujet, qui de luy mesme est si clair, que toute autre lumiere ne luy peut seruir que d'ombrage, & diray seulement, que le nom qu'il porte d'homme, l'oblige au contraire de ce qu'il a fait, & que les loix, & ordonnances du ciel, & de la nature, luy commandent de ne point disputer d'aduantage en ceste cause. Les devoirs de la courtoisie ne luy ordonnent-ils de rendre les bien-faits receus ? Le Ciel ne commande-t'il pas

pas, qu'à tous seruices quelque loyer soit rendu ? & la nature ne le contraint-elle d'aimer vne belle femme qui l'aime ? & d'abhorrer plustost que de cherir vne personne morte ? Mais cestuy-cy tout au rebours, aux faneurs receuës de Laonice rend des discourtoisies, & au lieu des seruices qu'il aduouë luy mesme qu'elle luy a fait, luy seruant si longuement de couuerture en l'amitié de Cleon, il la paye d'ingratitude, & pour l'affectiō qu'elle luy a portee dès le berceau, il ne luy fait paroistre que du mespris. Si es-tu bien homme, Tircis, si monstres-tu de cognoistre les Dieux, & si me semble-t'il biē que ceste Bergere est telle, que si ce n'estoit que son influence la soumet à ce mal-heur, elle est plus propre à faire ressentir, que de ressentir elle mesme les outrages dont elle se plaint. Que si tu es homme, ne sçais-tu pas que c'est le propre de l'hōme d'aimer les viuans, & non pas les morts ? que si tu cognois les Dieux, ne sçais-tu pas qu'ils punissent ceux qui contreuiennent à leurs ordonnances ? & que

*Amour iamaïs l'aimer à l'aimé ne pardonne ?*

Que si tu aduouës que dès le berceau elle t'a seruy & aimé : Dieux ! seroit-il possible qu'une si longue affection, & vn si agreable seruice deust en fin estre payé du mespris ?

Mais soit ainsi, que ceste affectiō, & ce seruice estans volontaires en Laonice, & non pas recherchez de Tircis, puissent peu meriter enuers vne ame ingrate ; encores ne puis-je croire que vous n'ordoniez, ô iuste Syluandre, qu'un trompeur doieue faire satisfaction à ce-luy qu'il a deceu, & que par ainsi Tircis, qui par ses dissimulations a si long temps trompé ceste belle Bergere, ne soit obligé à reparer ceste iniure enuers elle, avec autant de veritables affections, qu'il luy en a fait receuoir de mensongeres & de faulces, que si chacun



doit aimer son semblable, n'ordonerez vous pas, nostre Iuge, que Tircis aime vne personne viuante, & non pas vne morte, & mette son amitié en ce qui peut aimer, & non point entre les cendres froides d'un cercueil? Mais, Tircis, dy moy, quel peut estre ton dessein, apres que tu auras noyé d'un fleuve de larmes les tristes reliques de la pauvre Cleon? crois-tu, de la pouuoir resusciter par tes souspirs & par tes pleurs? Helas! ce n'est qu'une fois que l'on paye Charon, on n'entre iamais qu'une fois dans sa nacelle, on a beau le r'appeller de là, il est sourd à tels cris, & ne reçoit iamais les personnes qui viennent de ce bord. C'est impieté, Tircis, que d'aller tourmentant le repos de ceux que les Dieux appellent: L'amitié est ordonnée pour les viuans, & le cercueil pour ceux qui sont morts: ne vueille confondre de telle sorte leurs ordonnances, qu'à vne Cleon morte tu donnes vne affection viuante, & à vne Laonice viuue, le cercueil. Et en cela ne t'arme point du nom de constance: car elle n'y a nul interest: trouuerois-tu à propos qu'une personne allast nue, parce qu'elle auroit gasté ses premiers habits? Croy moy, qu'il est aussi digne de risée de t'ouyr dire, que parce que Cleon est paracheuue, tu ne veux plus rien aimer. Rentre, rentre en toy-même, recognois ton erreur, iette toy aux pieds de cette belle, adrouë luy ta faute, & tu eüteras par ainsi la contrainte, à quoy nostre iuste Iuge par sa sentence te soufmettra. Hylas acheua de cette sorte, avec beaucoup de contentement de chacun, sinon de Tircis, de qui les larmes donnoient cognoissance de sa douleur, lors que Phillis apres auoir receu le commandement de Syluandre, leuant les yeux au Ciel respondit ainsi à Hylas:

R E S P O N



## RESPONSE DE PHILLIS

POUR TIRCIS.

**O** Belle Cleon ! qui entends du Ciel l'iniure que l'on propose de te faire, inspire moy de ta diuinité : car telle te veux-je estimer. si les vertus ont iamais peu rendre diuine vne personne humaine : & fais en sorte, que mon ignorance n'affoiblisse les raisons que Tircis a de n'aymer iamais que tes perfections. Et vous, sage Berger, qui sçauéz mieux ce que ie deuerois dire pour sa deffense, que ie ne sçauerois le conceuoir, satisfaites aux deffauts qui seront en moy, par l'abondance des raisons qui sont en ma cause : & pour commencer. Ie diray, Hylas, que toutes les raisons que tu allegues pour prénue qu'estant aymé on doit aymer, quoy qu'elles soient fausses, te sont toutesfois accordées pour bonnes : mais pourquoy veux-tu conclurre par là, que Tircis doit trahir l'amitié de Cleon, pour en commencer vne nouuelle avec Laonice ? Tu demandes des choses impossibles, & contrariantes : impossibles, d'autant que nul n'est obligé à plus qu'il ne peut, & comment veux-tu que mon Berger aime, s'il n'a point de volonté ? Tu ris, Hylas, quand tu m'oyes dire qu'il n'en a point. Il est vray, interrompit Hylas : car qu'auroit-il fait de la sienne ? Celuy, respondit Phillis, qui aime, donne son ame mesme à la personne aimée, & la volonté n'en est qu'une puissance. Mais, repliqua Hylas, ceste Cleon à qui vous voulez qu'il l'ait remise, estant morte n'a plus rien de personne, & ainsi Tircis doit auoir repris ce qui estoit à soy. Ah ! Hylas, Hylas, respondit Phillis, tu parles bien en nouice d'Amour : car les donatjons qui sont faites par son autorité, sont à iamais irrenocables. Et que seroit donc deuenü, adiousta Hylas, ceste volonté depuis la mort de Cleon ? Ceste petite perte,

reprit

reprit Phillis, a suivi l'extreme qu'il a faite en la perdant, que si le plaisir est l'obiet de la volóté, puis qu'il ne peut plus auoir de plaisir qu'a-t'il affaire de volonté? & ainsi elle a suivi Cleon, que si Cleon n'est plus, ny aussi sa volonté: car il n'en a iamais eu que pour elle: mais si Cleon est encore en quelque lieu, comme nos Druides nous enseignent, ceste volonté est entre ses mains si contente en tel lieu, que si elle mesme la vouloit chasser, elle ne tourneroit pas vers Tircis, comme sçachant bien qu'elle y seroit inutilement: mais iroit dans le cercueil reposer avec ses os bien-amez: & cela estant, pourquoy accuses-tu d'ingratitude le fidele Tircis, s'il n'est pas en son pouuoir d'aimer ailleurs? Et voila comment tu demandes non seulement vne chose impossible, mais contraire à soy-mesme: car si chacun doit aimer ce qu'il aime, pourquoy veux-tu qu'il n'aime pas Cleon, qui n'a iamais manqué enuers luy d'amitié? & quant à la recompense que tu demandes pour les seruices & pour les lettres que Laonice portoit de l'un à l'autre, qu'elle se ressouuienne du contentement qu'elle y receuoit, & combien durant ceste tromperie elle a passé de iours heureux, qu'autrement elle eust trainé miserablement, qu'elle balance ses seruices avec ce payement, & ie m'assure qu'elle se trouuera leur redeuable. Tu dis Hylas, que Tircis l'a trompee: ce n'a point esté tróperie, mais iuste chastiment d'Amour, qui a fait retomber les coups sur elle mesme, puis que son intention n'estoit pas de seruir, mais de deceuoir la prudente Cleon: que si elle a à se plaindre de quelque chose, c'est que de deux trompeuses elle a esté la moins fine. Voila, Syluandre, comme briefuement il m'a semblé de respondre aux fausses raisons de ce Berger, & ne me reste plus que de faire aduoüer à Laonice, qu'elle a tort de poursuiure



une telle iniustice. Ce que ie feray aisément, s'il luy plaist de me respondre. Belle Bergere, dites moy, aimez vous bien Tircis? Bergere, dit-elle, toute personne qui me cognoistra, n'en doutera iamais. Et s'il estoit contraint, repliqua Phillis, de s'esloigner pour long temps, & que quelqu'autre vint cepédant à vous rechercher, changeriez-vous ceste amitié? Nullement, dit-elle: car i'aurois tousiours esperance qu'il reuiendrait. Et adiousta Phillis, si vous sçauiez qu'il ne deust iamais reuenir, laisseriez vous de l'aimer? Non certes, respondit-elle. O belle Laonice, continua Phillis, ne trouuez donc estrange que Tircis, qui sçait que sa Cleon pour ses merites est esleuée au Ciel, qui sçait que de là haut elle void toutes ses actions, & qu'elle se resiouyt de sa fidelité, ne vueille changer l'affection qu'il luy a portée, ny permettre que ceste distance des lieux separe leurs affections, puis que toutes les incommoditez de la vie ne l'ont iamais peu faire. Ne pensez pas, comme Hylas dit, que iamais nul ne repasse deçà le fleuve d'Acheron: plusieurs qui ont esté aimez des Dieux, sont allez & reuenus, & qui le sçaueroit estre d'auantage que la belle Cleon, de qui la naissance a esté veüe par la destinee d'un œil si doux & fauorable, qu'elle n'a iamais rien aimé, dont elle n'ait obtenu l'Amour? O Laonice! s'il estoit permis à vos yeux de voir la diuinité, vous verriez ceste Cleon, qui sans doute est à ceste heure en ce lieu, pour deffendre sa cause, qui est à mon aurreille pour me dire les mesmes paroles qu'il faut que ie profere, & lors vous iugerez que Hylas a eu tort de dire, que Tircis n'aime qu'une froide cendre. Il me semble de la voir là au milieu de nous, reueü d'immortalité au lieu d'un corps fragile, & sujet à tous accidents, qui reproche à Hylas les blasphemés dont il a usé contre elle. Et que respondrois tu, Hylas,



las, si l'heureuse Cleon te disoit : Tu veux, inconstant, noircir mon Tircis de ta mesme infidelite: si autrefois il m'a aimee, crois-tu que çait esté mon corps: si tu me dis qu'ouy, ie respondray qu'il ne doit estre condamné (puis que nul Amant ne doit iamais se retirer d'une Amour commencee) d'aimer les cendres que ie luy ay laissees dans mon cercueil, autant qu'elles dureront. Que s'il aduouë d'auoir aimé mon esprit, qui est ma principale partie, & pourquoy, inconstant, changera-t'il ceste volonté, à ceste heure qu'elle est plus parfaite qu'elle n'a iamais esté? Autrefois (ainsi le veut la misere des viuantz) ie pouuois estre ialouse, ie pouuois estre importune, il me falloit seruir, i'estois venuë de plusieurs comme de luy: mais à ceste heure affranchie de toute imperfection ie ne suis plus capable de luy rapporter ces desplaisirs. Et toy, Hylas, tu veux avec tes sacrilegues inuentions, diuertir de moy celuy en qui seule ie vis en terre, & par vne cruauté plus barbare, qu'inoüye, essayes de me redonner vne autre fois la mort. Sage Syluandre, les paroles que ie viens de proferer sonnent si viuement à mes oreilles, que ie ne puis croire que vous ne les ayez ouïes & ressenties iusques au cœur: cela est cause que pour laisser parler ceste diuinité en vostre ame, ie me tairay apres vous auoir dit seulement, qu'Amour est si iuste, que vous en deuez craindre en vous mesmes les supplices, si la pieté de Laonice plustost que la raison de Cleon, vous esmeuent & vous emportent.

Et Syluandre apres auoir consideré en soy mesme les raisons des vns & des autres, il prononça vne telle sentence:

#### IVGEMENT DE SYLVANDRE.

**D**Es causes debatues deuant nous, le point principal est de sçauoir, si Amour peut mourir par la mort de la chose

chose aimée: sur quoy nous disons qu'une Amour perissable n'est pas vray Amour: car il doit suivre le suiet qui luy a donné naissance: C'est pourquoy ceux qui ont aymé le corps seulement, doivent enclorre toutes les amours du corps dans le mesme tombeau où il s'enferme: mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doivent avec leur Amour voler apres cet esprit aimé iusques au plus-haut Ciel, sans que la distance les puisse separer. Doncques toutes ces choses bien cōsiderees, nous ordonnons que Tircis aime tousiours sa Cleon, & que de deux Amours qui peuvent estre en nous, l'une suive le corps de Cleon au tombeau, & l'autre l'esprit dans les Cieux. Et par ainsi, il soit d'ores en là deffendu aux recherches de Laonice, de tourmenter d'avantage le repos de Cleon: car telle est la volonté du Dieu qui parle en moy.

Ayant dit ainsi, il fit vne grande reuerence à Leonide, & au reste de la troupe, & s'en alla sans autre compagnie que celle de Phillis, qui ne voulut s'y arrester, pour n'ouyr les regrets de ceste Bergere, & parce qu'il estoit tard, Leonide se retira dans le hameau de Diane pour ceste nuict, & les Bergers & Bergeres, ainsi qu'ils auoient accoustumé, sinon Laonice, qui infiniment offensee de Syluandre & Phillis, iura de ne partir de ceste contree, qu'elle ne leur eust r'apporté vn deplaisir remarquable. Il sembla que la fortune la conduisit ainsi qu'elle eust scēu desirer: car aiant laissé la compagnie, & s'estant mise dans le plus espais du bois pour se plaindre en toute liberté, en fin son bon demon luy remit deuant les yeux le mespris insupportable de Tircis, & luy fit vne telle honte de sa faute, que mille fois elle iura de le haïr. & à son occasiō Syluandre & Phillis. Il aduint cependāt, que Lycidas, qui depuis quelques iours cōmençoit d'estre mal satisfait de Phillis, à cause de quelque froideur, qu'il luy sēbloit de recognoistre en elle, aperceut Syluandre  
qui



qui la venoit entretenant: & il estoit vray, que la Bergere vsoit de plus de froideur enuers luy, ou plustost de nonchalance, qu'elle ne faisoit pas auant la frequentation de Diane, parce que ceste nouuelle amitié, & le plaisir qu'Astree, Diane, & elle prenoient ensemble, l'occupoit de sorte, qu'elle ne se soucioit plus de ces petites mignardises, dont l'affection de Lycidas estoit nourrie, & luy qui scauoit fort bien qu'une Amour ne se peut bastir, que de la ruine d'une precedete, eut opinion que ce qui la rendoit plus nonchalante enuers luy, estoit quelque nouuelle amitié, qui la diuertissoit: & ne pouuant encores recognoistre qui en estoit le subiet, il s'alloit tout seul rongean par ses pensées, & se retiroit dans les lieux les plus cachez, afin de se plaindre avec plus de franchise: & par mal-henr lors qu'il s'e vouloit retourner, il vîd, côme ie vous ay dit, Syluandre & Phillis de loing: veüe qui ne luy r'apporta pas peu de soupçon: car sachant le merite du Berger & de la Bergere, il creut aisémēt que Syluandre n'ayant jamais riē aimé, s'estoit donné à elle, & qu'elle, suivant l'humeur de celles de son sexe, eust assez volontiers receu ceste donation. Toutes ces considerations luy donnerent beaucoup de soupçon: mais plus encore quand passant pres de luy, sans le voir, il ouyr, où il luy sembla d'ouyr des paroles d'Amour, & cela pouuoit bien estre, à cause de la sentence que Syluandre venoit de donner: Mais pour le faire sortir du tout de patience, il aduint que les ayant laissé passer, il sortit du lieu où il estoit, & pour ne les suiure, prit le chemin d'où ils venoient, & la fortune voulut qu'il s'alla rasseoir aupres du lieu où estoit Laonice, sās la voir, où apres auoir quelque temps resué à son desplaisir, il s'escria assez haut: ô Amour! est-il possible que tu souffres vne si grande iniustice sans la punir? & qu'en ton regne



regne les outrages & les seruices soient égalemēt recōpenſez: en fin les yeux tendus au Ciel, & les bras croiſez ſe laiſſant aller à la réuerſe, il reprit ainſi: Pour la fin il te plaift, Amour, que ie rende teſmoignage qu'il n'y a point de conſtance en nulle femme, & que Phillis pour eſtre de ce ſexe, quoy que réplie de toute autre perfectiō, eſt ſuiette aux meſmes loix de ceſte in- conſtance naturelle. Ie diſ ceſte Phillis, de qui l'amitié m'a eſté autrefois plus aſſeurée que ma volonté meſme. Mais quoy, ô ma Bergere, ne ſuis-ie pas ce meſme Lycidas, de qui vous auez monſtré de cherir ſi fort l'affection? ce que vous auez autrefois iugé de recom- mandable en moy, eſt-il tellement changé, que vous trouuiez plus agreable vn Siluādre incogneu, vn va- gabōd, vn homme que toute terre meſpriſe, & ne dai- gne aduouër pour ſien? Laonice qui eſcoutoit ce Ber- ger, oyāt nōmer Phillis, & Siluādre, deſireuſe d'en ſça- uoir d'auātage, cōmença de luy preſter l'oreille à bon eſciant, & ſi à propos pour elle, qu'elle apprit auant que de partir de là, tout ce qu'elle euſt peu deſirer des plus ſecrettes penſees de Phillis: & delà prenant oc- caſion de luy deſplaire ou à Siluandre, elle reſolut de mettre ce Berger encor plus auant en ceſte opinion, s'aſſurant que ſi elle aimoit Lycidas, elle le rēdroit jaloux, & ſi c'eſtoit Siluādre, elle en diuulgueroit l'A- mour de telle ſorte, que chacun le ſçauroit. Et ainſi lors que ce Berger fut party (car ſon mal ne luy per- mettoit de demeurer longuement en vn meſme lieu) elle ſortit auſſi de ce lieu, & ſe mettant apres luy, l'at- taignit aſſez pres de là, parlāt avec Corilas, qu'il auoit rencontré en chemin, & feignant de leur demander des nouuelles du Berger deſolé, ils luy reſpondirent qu'ils ne le cognoiſſoient point. C'eſt, leur dit-elle, vn Berger qui va plaignant vne Bergere morte, &

que l'ô m'a dit auoir demeuré presque toute l'apres-  
dinee en la cōpagnie de la belle Bergere Phillis & de  
son seruiteur : & qui est celuy-là? respondit inconti-  
nent Lycidas? Je ne sçay pas, continua la Bergere, si ie  
sçauray bien dire son nom, il me semble qu'il s'appel-  
le Silandre ou Siluandre , vn Berger de moyenne  
taille , le visage vn peu long, & d'assez agreable hu-  
meur , quand il luy plaist. Et qui vous a dit, repliqua  
Lycidas, qu'il estoit son seruiteur? Les actions de l'vn  
& de l'autre, luy respōdit-elle; car i'ay passé autresfois  
par de semblables détroits , & ie me souuiens encor  
de quel pied on y marche : mais dites moy , si vous  
sçauiez quelque nouuelle de celuy que ie cherche: car  
il se fait nuict, & ie ne sçay où le trouuer. Lycidas ne  
luy peut respondre tant il se trouua surpris, mais Co-  
rilas luy dit, qu'elle suiuist ce sentier, & qu'aussi tost  
qu'elle seroit sortie de ce bois, elle verroit vn grand  
pré, où sans doute elle en apprendroit des nouuelles:  
car c'estoit là où tous les soirs chacun s'assembloit  
auant que de se retirer, & que de peur qu'elle ne s'es-  
garast il luy feroit compagnie, si elle l'auoit agreable.  
Elle qui estoit bien aise de dissimuler encores d'auā-  
tage (faignāt de ne sçauoir pas le chemin) receut avec  
beaucoup de courtoisie l'offre qu'il luy auoit faite, &  
donnāt le bon soir à Lycidas , prit le chemin qui luy  
auoit esté monstré, le laissant si hors de foy, qu'il de-  
meura fort longuement immobile au mesme lieu: en  
fin reuenant cōme d'vn long euauouissement, il s'al-  
loit redisant les mesmes paroles de la Bergere , aus-  
quelles il luy estoit impossible de n'adiouster beau-  
coup de foy, ne la pouuāt soupçonner de méterie. Il  
seroit trop lōg de redire icy les regrets qu'il fit, & les  
outrages qu'il dit à la fidelle Phillis, tant y a que de  
toute la nuict, il ne fit qu'aller tournoyant dās le plus  
retiré

retiré du bois, où sur le matin trauaillé d'énuy, & du trop long marcher, il fut cōtraint de se coucher sous quelques arbres, où tout moite de pleurs, en fin son extreme déplaisir le contraignit de s'endormir.



## LE HVICTIESME LIVRE

### DE LA PREMIERE

#### Partie d'Astrée.



Oudain que le iour parut, Diane, Astrée & Phillis se trouuerent ensemble, afin d'estre au leuer de Leonide, qui ne pouuāt assez estimer leur hōnesteté, & courtoisie, s'estoit habillée dès que la premiere clarté auoit donné dans sa chābre, pour ne perdre vn seul momēt du tēps qu'elle pourroit demeurer avec elles, de sorte que ces Bergeres furent estonnees de la voir si diligēte, lors qu'elles ouurirent la porte, & toutes ensēble se prenās par la main sortirent du hameau pour cōmencer le mesme exercice du iour preccedent. A peine auoient elles passé entierement les dernieres maisons qu'elles apperceurent Siluādre, qui sous la faincte recherche de Diane, commençoit à ressentir vne Amour naissante & veritable: car picqué de ce nouveau soucy, de toute la nuit il n'auoit peu clorre l'œil, tant son penser luy estoit allé représentant tous les discours, & toutes les actions qu'il auoit venēs de Diane, le iour auparauant, si bien que ne pouuant attendre la venuē de l'aurore dās le liēt, il l'auoit de-



uancée, & auoit desia esté long-temps pres de cét ha-  
meau , pour voir quand sa nouuelle Maistresse sorti-  
roit, & aussi tost qu'il l'auoit apperceuë, s'en estoit ve-  
nu à elle chantant ces vers :

## STANCES DES DESIRS

trop éleuez.

**E** Spoirs , Ixions en audace,  
Du Ciel dédaignant la menace,  
Vous aspirez plus qu'il ne faut:  
Au Ciel comme Icares pretendre,  
C'est bien pour tomber d'un grand saut;  
Mais ne laissez de l'entreprendre,  
Ainsi que iadis Promethee  
En sa poitrine bequetee  
Ses tourmens immortalisa,  
Ayant rauy le feu celeste  
Il dit : au moins ce bien me reste,  
D'auoir peu ce que nul n'osa.

Mon cœur sur vn roc de constance  
Tout deuoré par ma souffrance,  
Dira : les plus hautains esprits  
N'ont osé desrober sa flame,  
Et i'ay ceste gloire en mon âme  
D'auoir plus que nul entrepris.

Echo pour l'Amour de Narcisse  
Contant aux rochers son supplice,  
Se consoloit en son esmoÿ,  
Et leur disoit toute enflammee;  
Si de luy ie ne suis l'aimée:  
Nul autre ne l'aime que moy.

Phyllis qui estoit d'une humeur fort gaye, & qui se  
vouloit bien acquiter de l'essay à quoy elle auoit esté  
condamnée, se tournant vers Diane : ma Maistresse  
lu y

luy dit-elle, fiez-vous à l'aduenir aux paroles de ce Berger. Hier il ne vous aimoit point, & à ceste heure il meurt d'Amour: pour le moins, puis qu'il en vouloit tant dire, il deuoit commencer de meilleure heure à vous seruir, ou attendre encore quelque temps auant que de proferer telles paroles. Siluandre estoit si pres qu'il peut ouyr Phillis, qui le fit escrire de loing. O ma Maistresse bouchez vos oreilles aux mauuaises paroles de mô ennemie. Et puis estât arriué: Ah! mauuaise Phillis, luy dit-il, est-ce ainsi que de la ruine de mon contentemēt, vous taschez de bastir le vostre? Il est bon là, respondit Phillis, de parler de vostre contentement, n'avez-vous point avec les autres encor ceste perfection de la pluspart des Bergers, qui par vanité se dient infiniment contents & fauorisez de leur Maistresse, quoy qu'au cōtraire ils en soient mal traittez? Vous parlez de contentement? vous, Siluandre, vous avez la hardiesse d'vser de ces paroles, en la presence mesme de Diane, & que direz-vous ailleurs, puis que vous avez l'outrecuidāce de parler ainsi deuant elle? Elle eust continué, n'eust esté que le Berger apres auoir salué la Nymphē, & les Bergeres, l'interrompit ainsi: Vous voulez que ma Maistresse trouue mauuais que j'aye parlé du contentement que j'ay en la seruāt, & pourquoy ne voulez vous pas que ie le die, s'il est vray? Il est vray respondit Phillis, voyez quelle vanité? direz-vous pas encore qu'elle vous aime, & qu'elle ne peut viure sans vous? Je ne diray pas, repliqua le Berger, que cela soit: mais ie vous respōdray biē que ie voudrois qu'il fust ainsi: mais vous mōstrez de trouuer si estrāge que ie die auoir du contētement au seruice que ie rends à ma Maistresse, que ie suis contraint de vous demander, si vous n'y en avez point. Pour le moins, dit elle, si i'y en ay, ie n'en

vante pas. C'est ingratitude, reprit le Berger, de recevoir du bien de quelqu'un sans l'en remercier, & comment est-il possible d'aimer la mesme personne enuers qui on est ingrat? Par là, interrompit Leonide, ie iugerois que Phillis n'ayme point Diane. Il y a peu de personnes qui ne fissent ce mesme iugement, respondit Siluandre, & ie croy qu'elle mesme le pense ainsi. Si vous auiez de bonnes raisons, vous me le pourriez persuader, repliqua Phillis. S'il ne faut que des raisons pour le prouuer, dit Siluandre, ie n'en ay desia plus affaire: car quoy que ie preuue ou nie vne chose, cela ne la fait pas estre autre que ce qu'elle est: si bié que puis qu'il ne manque que des raisons pour prouuer vostre peu d'amitié, qu'ay-ie affaire de vous en couaincre? Tât y a que pour faire que vous n'aimiez point Diane, il ne tient qu'à vous à le prouuer. Phillis demeura vn peu empeschée à respōdre, & Astree luy dit: Il sēble, ma sœur, que vous approuuiez ce que dit ce Berger? Ie ne l'approuue pas, respondit-elle: mais ie suis bié empeschée à la reprouuer. Si cela est, adiousta Diane, vous ne m'aimez point: car puis que Siluandre a trouué les raisons que vous demādiez, & ausquelles vous ne pouuez resister, il faut aduouër, que ce qu'il dit, est vray. A ce mot le Berger s'approcha de Diane, & luy dit: Belle & iuste Maistresse, est-il possible que ceste ennemie Bergere ait encore la hardiesse de me me vouloir permettre de dire que le seruice que ie vous réds, me rapporte du cōtētemēt, quād ce ne seroit que pour la respōse que vous venez de faire tāt à mō aduātage? En disant, respōdit Astree, que Phillis ne l'aime point, elle ne dit pas pour cela que vous l'aimiez, ou qu'elle vous aime. Si i'oyois, respondit-il, ces paroles, ie vous aime ou vous m'aimez, de la bouche de ma Maistresse, ce ne seroit pas vn cōtētemēt, mais



mais vn trāsport qui me rauiroit hors de moy, de trop de satisfaction: & toutesfois si celuy qui se taist, mōstre de consentir à ce qu'il oyt, pourquoy ne puis-je dire que ma belle Maistresse aduouë que ie l'ayme, puis que sans y contredire elle oyt ce que ie dis? Si l'Amour, repliqua Phillis, cōsiste en paroles, vous en auez plus que le reste des hōmes ensemble: car ie ne croy pas que pour mauuaise cause que vous ayez, elles vous deffaillēt iamais. Leonide prenoit vn plaisir extreme aux discours de ces Bergeres; & n'eust esté la peine, en quoy le mal de Celadon la tenoit, elle eust demeuré plusieurs iours avec elles: mais quoy qu'elle sceust qu'il estoit hors de sieure, si ne laissoit-elle de craindre qu'il ne retombast: cela fut cause qu'elle les pria de prendre avec elle le chemin de Laignieu, iusque à la riuière, pource qu'elle iouyroit plus longtemps de leur entretien. Elles le luy accorderent libremēt: car outre que la courtoisie le leur cōmandoit, encores se plaisiēt-elles fort en sa compagnie. Ainsi donc prenant Diane d'un costé, & Astrée de l'autre, elle s'achemina vers la Bouteresse: mais Siluandre fut bien trōpé, qui de fortune s'estoit trouué plus esloigné de Diane que Phillis, de sorte qu'elle auoit pris la place qu'il desiroit: dequoy Phillis toute glorieuse s'alloit mocquant du Berger, disant que sa Maistresse pouuoit aisēmēt iuger qui estoit plus soigneux de la seruir. E'le doit donner cela à vostre importunité, & nō pas à vostre affection: car si vous l'aimiez, vous me laisseriez la place que vous auez. Ce seroit plustost signe du contraire, dit Phillis, si i'en laissois approcher quelqu'autre plus que moy: car si la personne qui aime, desire presque se transformer en la chose aimée, plus on s'en peut approcher, & plus on est pres de la perfection de ses desirs. L'Amant, respondit Siluandre,

qui a plus d'eſgard à ſon contentement particulier, qu'à celuy de la perſonne aymee, ne merite pas ce tiltre. De forte que vous qui regardez d'aduantage au plaifir que vous auez d'eſtre ſi prez de voſtre Maiſtreſſe, que non point à ſa commodité, ne deuez pas dire que vous l'aimiez, mais vous meſmes ſeulement: car ſi i'eſtois au lieu où vous eſtes, ie l'aiderois à marcher, & vous ne faites que l'empescher. Si ma Maiſtreſſe repliqua Philis, me rudoyoit autant que vous, ie ne ſçay ſi ie l'aimerois. Ie ſçay donc bien aſſeurement, adiouſta le Berger, que ſi i'eſtois au lieu de voſtre Maiſtreſſe, ie ne vous aimerois point. Comment? auoir la hardieſſe de la menacer de ceſte forte? Ah! Phillis, vne des principales loix d'Amour, c'eſt que celuy qui peut ſ'imaginer de pouuoir quelquesfois n'aimer point, n'eſt deſia plus Amât. Ma Maiſtreſſe, ie vous demâde iuſtice, & vous requiers de la part d'Amour, que vous puniſſiez ce crime de leze Maieſté, & que l'oſtant de ce lieu trop honorable pour elle qui n'aime point, vous m'y mettiez, moy qui ne veux viure que pour aimer. Ma Maiſtreſſe, interrompit Phillis, ie voy bié que ceſt enuieux de mon bien, ne me laifſera point en repos, que ie ne luy quitte ceſte place, & ie crains qu'avec ſó langage il ne vous y faſſe conſentir: c'eſt pourquoy ie deſire, ſi vous le trouuez bon, de le preuenir, & la luy laifſer, avec condition qu'il vous declarera vne choſe que ie luy propoſeray. Siluandre alors ſans attendre la reſponſe de Diane, dit à Phillis: Oſtez vous ſeulement, Bergere: car ie ne reſuſeray iamais ceſte condition, uis que ſans cela ie ne luy celeray iamais choſe qu'elle vueille ſçauoir de moy. A ce mot il ſe mit en ſa place, & lors Phillis luy dit: Enuieux Berger, quoy que le lieu où vous eſtes ne ſe puiſſe acheter, ſi eſt-ce que vous auez promis d'auantage que vous ne péciez:

pensez : car vous estes obligé de nous dire qui vous estes, & quelle occasiõ vous a conduit en ceste cõtrec puis qu'il y a desia si lōg temps que vous estes icy, & nous n'auons peu en sçauoir encore que fort peu. Leonide qui auoit ceste mesme volonté , prenant la parole: Sans mentir, dit-elle, Phillis, vous n'avez point encor monstré plus de prudence qu'en ceste proposition : car en mesme temps vous avez mis Diane , & moy, hors d'une grãde peine; Diane pour l'incommodité que vous luy donniez , empeschant que Syluandre ne l'aidast à marcher ; & moy pour le desir que i'auois de le cognoistre plus particulieremēt. le voudrois bien , respondit le Berger en souspirant , vous pouuoir bien satisfaire en ceste curiosité: mais ma fortune me le refuse; tellement , que ie puis dire que i'en suis & plus desireux , & presque autant ignorant que vous: car il luy plaist de m'auoir fait naistre, & me faire sçauoir que ie vis , en me cachant toute autre cognoissance de moy, & afin que vous ne croyez que ie ne vueille satisfaire à ma promesse , ie vous iure par Theutates, & par les beautez de Diane, dit-il, se tournant vers Phillis , que ie vous diray veritablement tout ce que i'en sçay.

### *HISTOIRE DE SYLVANDRE:*

**L**Ors qu'Ætius fut fait Lieutenant general en Gaule de l'Empereur Valentinian, il trouua fort dangereux pour les Romains, que Gōdioch premier Roy des Bourguignons, en possédast la plus grande partie, & se resolut de l'en chasser , & le renuoyer de là le Rhin, d'où il estoit venu peu auparauant, lors que Stilico, pour le bon seruice qu'il auoit fait aux Romains, contre le Goth Radagryse , luy donna les anciennes prouinces des Authunois, des Sequanois, & Atlobroges , que dès lors de leur nom ils nommerent Bour-



gongne, & sans le commandement de Valentinian, il est aisé à croire qu'il l'eust fait pour auoir toutes les forces de l'Empire entre ses mains: mais l'Empereur se voyant vn grand nombre d'ennemis sur les bras comme Gots, Huns, Vuandales, & Francs, qui tous l'attaquoient en diuers lieux, cōmanda à Ætius de les laisser en paix: ce qui ne fut pas si tōst, que desia les Bourguignons n'eussent receu de grandes routes: & telles que toutes leur prouinces & celles qui leur estoient voisines, s'en ressentirent, ayās leurs ennemis fait le dégat avec tant de cruauté, que tout ce qu'ils trouuoient, ils l'emmenoient. Or moy pour lors, qui pouuois auoir cinq ou six ans, fus cōme plusieurs autres emmené en la derniere ville des Allobroges, par quelques Bourguignons, qui pour se véger, estans entrez dans les pays confederez à leurs ennemis, y firēt les mesmes desordres qu'ils receuoient: de pouuoir dire quelle estoit l'intention de ceux qui me prindrent, ie ne le sçauois, si ce n'estoit pour en auoir quelque somme d'argēt, tant y a que la fortune me fut si bonne, apres m'auoir esté tāt ennemie, que ie tombay entre les mains d'vn Heluetien, qui auoit vn pere fort vieux, & tres-homme de bien, & qui prenant quelque bonne opinion de moy, tant pour ma physionomie, que pour quelque agreable respōse qu'en cēt aage ie luy auois réduit, me retira pres de luy, en intention de me faire estudier, & de fait, quoy que sō fils y cōtrariait en tout ce qu'il luy estoit possible, si ne laissa-t'il de suiure son premier dessein, & ainsi n'espargna rien pour me faire instruire en toute sorte de doctrine, m'euoyant aux Vniuersitez des Massiliens en la prouince des Romains. Si bien que ie pouuois dire avec beaucoup de raison, que ie n'estois perdu, si ie n'eusse esté perdu. Toutesfois quoy que, selon mō genie, il n'y eust rien

rien qui me fut plus agreable que les lettres , si est ce que ce m'estoit vn continuel supplice , de penser que ie ne sçauois d'où , ny qui i'estois : me semblant que iamais ce mal-heur n'estoit aduenu à nul autre. Et comme i'estois en ce soucy , vn de mes amis me conseilla d'enquerir quelque Oracle pour en sçauoir la verité : car quant à moy , pour estre trop ieune ie n'auois aucune memoire, non plus que ie n'en ay encore , du lieu où i'auois esté pris, ny de naissance, & celui qui me le conseilloit, me disoit , qu'il n'y auoit pas apparence que le Ciel ayant eu tant de soin de moy , que i'en auois recogneu depuis ma perte, il ne me voulust fauoriser de quelque chose d'auantage. Cet ami me sceut si bien persuader, que tous deux ensemble nous y allasmes: & la responce que nous eusmes fut telle:

---

ORACLE.

**T***V*nasquis dans la terre, où fut iadis Neptune:  
 Iamais tu ne sçauras celuy dont tu es né,  
 Que Siluandre ne meure, & à telle fortune  
 Tu fus par les destins, au berceau destiné.

Iugez, belle Diane, quelle satisfaction nous eusmes de ceste responce: quant à moy, sans m'y arrester d'auantage, ie me resolus de, ne m'en enquerir iamais, puis qu'il estoit impossible que ie le sceusse sãs mourir, & vesquis par apres avec beaucoup plus de repos d'esprit, me remettant à la cõduitte du Ciel, & m'employant seulement à mes estudes, ausquelles ie fis vn tel progez, que le vieillard Abariel (car tel estoit le nõ du pere de celuy qui m'auoit enleué) eut enuie de me reuoir auant que de mourir, presageant presque sa fin prochaine: estant donc arriué pres de luy, & en ayant receu tout le plus doux traitement que i'eusse seeu desirer: vn iour que i'estois seul dãs sa chãbre, il me



parla de ceste sorte: Mon fils (car cōme tel ie vous ay rousiours aimé, dēspuis que la rigueur de la guerre vo<sup>r</sup> remit en mes mains) ie ne vous croy point si méco-  
 gnoissant de ce que i'ay fait pour vous, que vous puis-  
 siez douter de ma bōne volonté: toutesfois si le soin  
 que i'ay eu de faire instruire vostre ieunesse, ne vous  
 a dōné assez de cognoissance, ie veux que vous l'ayez  
 par ce que ie desire de faire pour vous. Vous sçavez  
 que mon fils Azahyde, qui fut celuy, qui vous prit, &  
 amena chez moy, a vne fille que i'aime autāt que moy  
 mesme, & parce que ie fais estat de passer le peu de  
 iours, que me restent, en repos & tranquillité, ie fay  
 dessein de vous marier avec elle, & vous donner si  
 bonne part de mon biē, que ie puisse viure avec vous  
 autant qu'il plaira aux Dieux. Et ne croyez point que  
 i'aye fait ce dessein à la vollee: car il y'a lōg temps que  
 i'y prepare toute chose. En premier lieu i'ay voulu re-  
 cognoistre quelle estoit vostre humeur, cependāt que  
 vous estiez enfant, pour iuger si vous pourriez cōpa-  
 tir avec moy, d'autant qu'en vn tel aage on n'a point  
 encore d'artifice: & ainsi on void à nud toutes les affe-  
 ctions d'vne ame, & vous trouuant tel que i'eusse vou-  
 lu qu'Azahyde eust esté, ie pensay d'establiir le repos  
 de mes derniers iours sur vous, & pour cet effect, ie  
 vous enuoyay aux estudes, sçachant biē qu'il n'y a riē  
 qui rende vne ame plus capable de la raisō que la co-  
 gnoissance des choses: & cependant que vous auez  
 esté loing de ma presence, i'ay tellement disposé ma  
 petite fille à vous espouser, que pour me complaire,  
 elle le desire presque autāt que moy. Il est vray, qu'el-  
 le voudroit bien sçauoir qui, & d'oū vous estes, &  
 pour luy satisfaire ie me suis enquis d'Azahyde plu-  
 sieurs fois, en quel lieu il vous prit, mais il m'a tous-  
 iours dit qu'il n'en sçauoit autre chose, sinon, que c'e-  
 stoit



estoit delà le fleuve du Rhosne, hors la prouince Viennoise: Et que vous luy fustes donné par celuy qui vous auoit enleué à plus de deux iournees en là, en change de quelques armes. Mais que peut-estre vous en pourriez vous mieux ressouuenir? car vo<sup>9</sup> pouuiés auoir cinq ou six ans, & luy ayât demâdé si les habits que vous auiez lors, ne pouuoïét point dōner quelque cognoissance de quels parents vous estiez issu, il m'a respōdu que non, d'autant que vous estiez si ieune encore, que mal aisément pouuoit on iuger à vos habits de quelle condition vous estiez. De sorte, mon fils, que si vostre memoire ne vous sert en cela, il n'y a personne qui no<sup>9</sup> puisse oster de ceste peine. Ainsi se teut le bō vieillard Abariel, & me prenât par la main, me pria encore de lui en dire tout ce que i'é sçauois: auquel apres to<sup>9</sup> les remerciements que ie sceus lui faire, tant de la bōne opinion qu'il auoit de moy, que de la nourriture qu'il m'auoit donnee, & du mariage, qu'il me proposoit, ie luy respōdis, qu'en verité i'estois si ieune, quād ie fus pris, que ie n'auois aucune souuenance, ny de mes parens, ny de ma cōditiō. Cela, reprit le bō vieillard, est bien fascheux; toutesfois nous ne laisserōs pas de passer outre, pourueu que vous l'ayez agreable, n'ayant attēdu d'en parler à Azahyde, que pour sçauoir vostre volenté: & luy ayant respondu, que ie serois trop ingrat, si ie n'obeïssois entierement à ce qu'il me commanderoit: dés l'heure mesme, me faisant retirer, il enuoya querir sō fils, & luy declara son dessein, que depuis mon retour il auoit sceu de sa fille, & que la crainte de perdre le bien que Abariel nous donneroit luy faisoit de sorte desapprouer, que quād sō pere luy en parla, il le retira si loing & avec tant de raisons, qu'en fin le bō homme ne pouuant l'y faire consētir, luy dit franchement: Azahyde si tu ne veux dōner ta

fille

ſille à qui ie voudray, ie dñoneray mon bien à qui tu ne voudras pas : & pource reſous toy de l'accorder à Siluandre, ou ie luy en choiſiray vne qui ſera mon heritiere. Azahyde, qui eſtoit infiniment auare, & qui craignoit de perdre ce bien, voyant ſon pere en tels termes, reuint vn peu à ſoy, & le ſupplia de luy donner quelques iours de terme pour ſ'y reſoudre: ce que le pere, qui eſtoit bon, luy accorda aiſément, deſirant de faire toute choſe avec la douceur, & puis m'en aduertir : mais il n'eſtoit pas beſoin : car ie le cognoiſſois aſſez aux yeux, & aux diſcours du ſils, qui comença de me rudoyer & traiter ſi mal, qu'à peine le pouuois ie ſouffrir. Or durant le tēps qu'il auoit pris, il commanda à ſa ſille, qui auoit l'ame meilleure que luy, ſur peine qu'il la feroit mourir (car c'eſtoit vn hōme tout de ſang & de meurtre) de faire ſemblant au bon vieillard, qu'elle eſtoit marrie que ſon pere ne vouluſt faire ſa volōté, & qu'elle ne pouuoit pas mais de ſa deſ-obeiſſance: que tant ſ'en faut, elle eſtoit preſte à m'eſpouſer ſecretemēt, & quand il ſeroit faict, le temps y feroit conſentir ſon pere : & cela eſtoit en deſſein de me faire mourir. La pauvre ſille fut bien empeschee : car d'un coſté les menaces ordinaires de ſon pere, de qui elle ſçauoit le meſchant naturel, la pouſſoient à iouer ce perſonnage: d'autre coſté l'amitié que dés l'enfance elle me portoit, l'en empeschoit: ſi eſt-ce qu'en fin ſon aage tēdre: car elle n'auoit point encores paſſé vn demy ſiecle, ne luy laiſſa pas aſſez de reſolution pour ſ'en deffendre : & ainſi toute tremblante, elle vint faire la harangue au bon hōme, qui la receut avec tant de confiance, qu'apres l'auoir baiſſee au front deux ou trois fois, en fin il ſe reſolut d'en vſer comme elle luy auoit dit, & me le commanda ſi abſoluēment, que quelque doute que i'euſſe de cōſaire

faire , si n'osay-ie luy courredire.

Or la resolution fut prise de ceste sorte , que ie monteroys par vne fenestre dedans sa chambre , où ie l'espouserois secrettement. Ceste ville est assise sur l'extremité des Allobroges du costé des Helucces, & est sur le bord du grand lac de Lemman , de telle sorte que les ondes frappent contre les maisons , & puis se desgorgeant avec le Rhosne , qui luy passe au milieu. Le dessein d'Azahyde estoit, parce que leur logis estoit de ce costé-là, de me faire tirer avec vne corde iusques à la moitié de la muraille , & puis me laisser aller dans le lac; où me noyant, on n'auroit iamais eu nouvelles de moy: parce que le Rhosne avec son impetuosité m'eust emporté bien loing de là , où entre les rochers estroits , ie me fusse tellement brisé que personne ne m'eust peu recognoistre. Et sans doute son dessein eust reussi : car i'estois resolu de beyr au bon Abariel , n'eust esté que le iour auant que cela deust estre , la pauvre fille , à qui on auoit commandé de me faire bõne chere , afin de m'abuser mieux , émeuë de cõpassion & d'horreur d'estre cause de ma mort , ne peut s'empescher toute tremblante , de me le decouurir , me disant puis apres : voyez vous , Siluandre, en vous sauuant la vie, ie me donne la mort : car ie sçay bien qu'Azahyde ne me le pardonnera iamais : mais i'ayme mieux mourir innocente , que si ie viuois coupable de vostre mort. Apres l'auoir remerciee, ie luy dis, qu'elle ne craignist point la fureur d'Azahyde , & que i'y pouruirois en sorte, qu'elle n'en auroit iamais desplaisir, que de son costé elle fist seulement ce que son pere luy auoit dit, & que ie remedierois bien à son salut & au mien, mais que sur tout elle fust secrette. Et dés le soir ie retiray tout l'argent , que ie pouuois auoir à moy , & donnay si bon ordre à tout ce qu'il me falloit faire



sans qu'Abariel s'en prist garde , que l'heure estant venue qu'il falloit aller au lieu destiné , apres auoir pris congé du bon vieillard , qui vint avec moy iusques sur la riue, ie montay dans la petite barque, que luy mesme auoit aprestee. Et puis allât doucemēt sous la fenestre, ie fis semblant de m'y attacher: mais ce ne furent que mes habits remplis de sable, & soudain me retirant vn peu à costé, pour voir ce qu'il en aduiendroit, ie les ouys tout à coup retomber dans le Lac, où avec la rame, ie batis doucement l'eau, à fin qu'ils creussent oyant ce bruit, que ce fust moy qui me debattois : mais ie fus bien tost contrainct de m'oster de là, parce qu'ils ietterent tant de pierres, qu'à peine me peus ie sauuer, & peu apres ie veis mettre vne lumiere à la fenestre, de laquelle ayât peur d'estre decouuert, ie me cachay dās le batteau, m'y couchāt de mō long, cela fut cause que la nuit estant fort obscure, & moy vn peu esloigné & la chandelle leur ostāt encore d'auantage la veuë, ils ne me virent point, & creurēt que le batteau s'estoit ainsi reculē de luy mesme. Or quād chacun se fut retiré de la fenestre, i'ouys vn grand tumulte au bord où i'auois l'aislé Abariel, & comme ie peus iuger, il me sembla d'ouyr ses exclamations, que ie pensay estre cause du bruit qu'il m'auoit ouy faire dans l'eau, ctaignant que ie fusse noyé: tant y a que ie me resolus de ne tourner plus chez luy , non pas que ie n'eusse beaucoup de regret de ne le pouuoir seruir sur ses vieux iours , pour les extremes obligations que ie luy auois: mais pour la trop grande assurance de la mauuaise volonté d'Azahyde , ie sçauois bien que si ce n'estoit à ce coup, ce seroit à vn autre, qu'il paracheueroit son pernicious dessein : donc estant venu aux chaines qui ferment le port, ie fus contrainct de laisser mon batteau pour passer à nage de l'autre

l'autre costé, où estant parvenu avec quelque danger, à cause de l'obscurité de la nuit, ie m'en allay sur le bord, où i'auois caché d'autres habits & tout ce que i'auois de meilleur: & prenant le chemin d'Aganne, ie parus sur la pointe du iour à Euians, & vous assure que i'estois si las d'auoir marché assez hastiement, que ie fus contraint de me reposer tout ce iour-là, où de fortune n'estant point cogneu ie voulus aller prendre conseil, ainsi que plusieurs faisoient en leurs affaires plus vrgentes, de la sage Bellinde, qui est maistresse des Vestales, qui sont le long de ce lac, & que depuis i'ay sceu estre mere de ma belle Maistresse: tant y a que luy ayant fait entendre tous mes desastres, elle consulta l'Oracle, & le lendemain elle me dit, que le Dieu me commandoit de ne m'estonner de tant d'aduersitez; & qu'il estoit necessaire, si ie voulois en sortir, de me voir dans la fontaine de la verité d'Amour, parce qu'en son eau estoit mon seul remede, & qu'aussi tost que ie m'y serois veu, ie reconnoistrois & mon pere & mon pays. Et luy ayant demandé en quel lieu estoit ceste fontaine, elle me fit entendre qu'elle estoit en ceste contree de Forests, & puis m'en declara la propriété & l'enchantemēt avec tant de curiosité, que ie luy en demeuray infiniment obligé. Dés l'heure mesme ie me resolus d'y venir, & prenant mon chemin par la ville de Plancus, ie m'en vins icy il y a quelques lunes, où le premier que ie rencontray, fut Celadon, qui pour lors reuenoit d'un voyage assez loingtain, duquel i'appris en quel lieu estoit ceste admirable fontaine: mais lorsque ie voulus y aller, ie tombay tellement malade, que ie demeuray six mois sans sortir du logis: & quelque temps apres, que ie me sentoís assez fort, ainsi que ie me mettois en chemin, ie sceus par ceux d'alentour, qu'un magi-



cien à cause de Clidaman l'auoir mise sous la garde de deux Lyons, & de deux Licornes, qu'il y auoit enchantees, & que le sortilege ne pouuoit se rompre qu'avec le sâg & la mort du plus fidelle Amât, & de la plus fidelle Amante, qui fust onques en ceste contrée. Dieu sçait si ceste nouuelle me r'apporta de l'ennuy, me voyât presque hors d'esperance de ce que ie desirois. Toutefois considerant que c'estoit ce pais que le Ciel auoit destiné pour me faire recognoistre mes parens, ie pensay qu'il estoit à propos d'y demeurer, & que peut-estre ces fidelles en Amour se pourroient en fin trouuer: mais certes, c'est vne marchandise si rare, que ie ne l'ose presque plus esperer. Avec ce dessein ie me resolus de m'habiller en Berger, afin de pouuoir viure plus librement parmi tant de bonnes compagnies, qui sont le long de ces riuës de Lignon, & pour n'y estre point inutilement ie mis tout le reste de l'argent, que i'auois, en bestail, & en vne petite cabane, où ie me suis depuis retiré.

Voila, belle Leonide, ce que vous auez désiré sçauoir de moy, & voila le payement de Phillis, pour la place qu'elle m'a vendue: que d'oresnauant doncques, ô ma belle Maistresse, elle n'ait plus la hardiesse de la prendre, puis qu'elle l'a donnée à si bon prix. Je suis tres-aïse, respondit Leonide, de vous auoir ouy raconter ceste fortune, & vous diray que vous deuez bien esperer de vous, puis que les Dieux par leurs Oracles vous font paroistre d'en auoir soing: quant à moy ie les en prie de tout mô. cœur. Et moy nō, reprit Phillis en gaussât: car s'il estoit cogneu, peut-estre que le merite de sō pere luy feroit auoir nostre Maistresse, estant tout certain que les biens & l'alliâce peuuent plus aux mariages, que le merite propre, n'y l'Amour.

Or



Or regardez comme vous l'entendez, reprit Siludâre: tant s'en faut que vous me vueillez tant de mal, que l'espere par vostre moyen de paruenir à ceste cognoissance que ie desire. Par mon moyen? respondit-elle toute estonnee, & comment cela? Par vostre moyen, continua le Berger: car puis qu'il faut que les Lyons meurent par le sang d'un Amant & d'une Amante fidelle, pourquoy ne dois-je croire que ie suis cest Amant, & vous l'Amante? Fidelle suis-je bien, respondit Philis, mais vaillante ne suis-je pas: de sorte que pour bien aymer ma Maistresse, ie ne le cederay à personne: mais pour mon sang & ma vie n'en parlons point, car quel seruice luy pourrois-je faire estât morte? Le vous assure, respondit Diane, que ie veux vostre vie de tous deux, & non pas vostre mort, & que i'aymeroïs mieux estre en dâger moy mesme, que de vous y voir à mon occasion. Cependant qu'ils discourroiēt de ceste sorte, & qu'ils alloient approchant du pont de la Bouteresse, il virent de loing vn homme qui venoit assez viste, & qui estant plus proche, fust reconnu bien tost par Leonide: car c'estoit Paris fils du grand Druide Adamas, qui estant reuenu de Feurs, & ayant sceu que sa niepce l'estoit venu chercher, & voyant qu'elle ne reuenoit point, luy enuoyoit son fils pour l'aduertir qu'il estoit de retour: & pour sçauoir qu'elle occasion la conduisoit ainsi seule, d'autât que ce n'estoit pas leur coustume d'aller sans compagnie. D'aussi loing que la Nimphe le recongneut, elle le nomma à ces belles Bergeres, & elles pour ne faillir au deuoir de la ciuilité, quâd il fust pres d'elles, le saluèrent avec tant de courtoisie, que la beauté & l'agréable façon de Diane luy pleurent de sorte qu'il en demeura presque rauy, & n'eust esté que les caresses de Leonide le diuertirent vn peu, il eust esté

d'abord bien empeſché à cacher cette ſurpriſe: toute-  
fois apres les premieres ſalutations, apres luy auoir dit  
ce qui le conduiſoit vers elle: Ma ſœur, luy dit-il, car  
Adamas vouloit qu'ils ſe nommaſſent frere, & ſœur,  
où auez-vous trouué ceſte belle compagnie? Mon fre-  
re, luy reſpondit-elle, il y a deux iours que nous ſom-  
mes enſemble, & ſi ie vous aſſeure que nous ne ſom-  
mes point ennuyees. Celle-cy, luy remonſtrant Aſtree,  
eſt la belle Bergere, dont vous auez tant ouy parler  
pour ſa beauté; car ceſt Aſtrée: Et celle-cy, luy mon-  
ſtrant Diane, ceſt la fille de Bellinde, & de Celion, &  
l'autre c'eſt Phillis, & ce Berger, c'eſt l'incogneu Sil-  
uandre, de qui touteſois les merites ſont ſi cogneus,  
qu'il n'y a celuy en cette contree qui ne les aime. Sâs  
mentir, dit Paris, mon pere auoit tort d'auoir peur que  
vous fuſſiez mal accompagnee, & s'il euſt ſceu que  
vous l'euffiez eſté ſi bien, il n'en euſt pas eſté en in-  
quietude. Gentil Paris, dit Siluandre, vne perſonne qui  
a tant de verrus qu'a ceſte belle Nymphé, ne peut ia-  
mais eſtre mal accompagnee. Et moins encores, reſ-  
pondit-il, quand elle eſt entre tant de ſages, & Belles  
Bergeres. Et en diſant ce mot, il tourna les yeux ſur  
Diane, qui preſque ſe ſentant ſemondre reſpondit: Il  
eſt impoſſible, courtois Paris, que l'on puiſſe adiouſter  
quelque choſe à ce qui eſt accompli. Si eſt-ce, repli-  
qua Paris, que ſelon mon iugement, j'aimerois mieux  
eſtre avec elle tant que vous y ſeriez, que quand elle  
ſera ſeule. Ceſt voſtre courtoisie, reſpondit-elle, qui  
vous fait vſer de ces termes à l'aduantage des eſtran-  
geres. Vous ne ſçauriez, reſpondit Paris, vous nommer  
eſtrangeres enuers moy, que vous ne me diſiez eſtran-  
ger enuers vous, qui m'eſt vn reproche, dont j'ay  
beaucoup de honte, parce que ie ne puis qu'eſtre blaſ-  
mé, d'eſtre ſi voiſin de tât de beautez, & de tât de me-  
rites,



rites, & que toutesfois ie leur sois presque incogneu: mais pour amender cette erreur, ie me resous de faire mieux à l'aduenir, & de vous prattiquer autant que i'en ay esté sans raison trop esloigné par le passé. Et en disant ces dernieres paroles, il se tourna vers la Nimphe. Et vous, ma sœur, encor que ie sois venu pour vous chercher; toutesfois vous ne laisserez, dit-il, de vous en aller seule, aussi bien n'y a-t'il guiere loing d'icy chez Adamas: car quand à moy ie veux demeurer iusques à la nuict avec ceste belle compagnie. Ie voudrois bien; dit-elle, en pouuoir faire de mesme: mais pour ceste heure ie suis contrainte d'acheuer mon voyage: bien suis-ie resoluë de donner tellement ordre à mes affaires, que ie pourray aussi bien que vous viure parmy elles: car ie ne croy point qu'il y ait vie plus heureuse que la leur. Avec quelques autres semblables propos, elle prit congé de ces belles Bergeres & apres les auoir embrassées fort estroittement, elle leur promit encores de nouueau de les venir reueoir bien-tost, & puis partit si contente, & satisfaite d'elles, qu'elle resolut de changer les vanitez de la Cour à la simplicité de ceste vie: mais ce qui l'y portoit d'auantage, estoit qu'elle auoit dessein de faire sortir Celadon hors des mains de Galathee, & croyoit qu'il reuiendrait incontinent en cet hameau, où elle faisoit deliberation de le prattiquer sous l'ombre de ces Bergeres.

Voilà quel fut le voyage de Leonide qui vid naistre deux Amours tres-grands, celle de Siluandre, sous la fainte gageure, ainsi que nous auons dit, & celle de Paris, ainsi que nous dirons enuers Diane: car depuis ce iour il en deuint tellement amoureux, que pour estre familierement aupres d'elle, il quitta la vie qu'il auoit accoustumé, & s'habilla en Berger, & voulut estre



nommé tel entre elles, afin de se rendre plus aymable à sa Maistresse, qui de son costé l'honoroit, comme son merite, & sa bonne volonté l'y obligeoient: mais parce qu'en la suite de nostre discours nous en parlerons bien souuent, nous n'en dirons pas pour ce coup d'aduantage. S'en retournans donc tous ensemble en leurs hameaux, ainsi qu'ils approchoient du grand pré, où la pluspart des troupeaux paissoient d'ordinaire, ils virent venir de loing Tircis, Hylas, & Lycidas, dont les deux premiers sembloient de disputer à bon escient: car l'action des bras & du reste du corps de Hylas le faisoit paroistre. Quant à Lycidas il estoit tout en soy-mesme: & le chapeau enfoncé, & les mains contre le dos, alloit regardant le bout de ses pieds, monstrant bien qu'il auoit quelque chose en l'ame qui l'affligeoit beaucoup, & lors qu'ils furent assez pres pour se recognoistre, & que Hylas aperceut Phillis entre ces Bergers, d'autant que depuis le iour auparauant il commençoit de l'aimer, laissant Tircis il s'en vint à elle, & sans saluer le reste de la compagnie, la prit sous les bras, & avec son humeur accoustumee, sans autre desguisement de paroles, luy dit la volonté qu'il auoit de la seruir. Phillis, qui commençoit de la recognoistre, & qui estoit bien aise de passer son tēps, luy dit: Je ne sçay, Hylas, d'où vous peut naistre ceste volonté: car il n'y a rien en moy qui vous y puisse conuier. Si vous croyez, dit-il, ce que vous dites, vous m'en aurez tant plus d'obligation, & si vous ne le croyez-pas, vous me iugerez hōme d'esprit, de sçauoir recognoistre ce qui merite d'estre seruy, & ainsi vous m'en estimerez tant plus. Ne doutez point, respondit elle, que cōme que ce soit, ie ne vous estime, & que ie ne recoiue vostre amitié comme elle merite, & quand ce ne seroit pour autre cōsideration,

pour

pour ce au moins que vous estes le premier qui m'a  
aymee. De fortune au mesme temps qu'ils parloient  
ainsi, Lycidas suruint, de qui la ialousie estoit tellemēt  
accreuë, qu'elle surpasseit desia son affection, & pour  
son mal-heur il arriua si mal à propos, qu'il peut ouïr  
la responce que Hylas fit à Phillis, qui tut telle: Je ne  
sçay pas, belle Bergere, si vous continuerez comme  
vous auez commencé avec moy, mais si cela est, vous  
serez peu veritable: car ie sçay bien pour le moins que  
Siluandre m'aydera à vous dementir, & s'il ne le  
veut faire pour ne vous desplaire, ie m'assure que  
tous ceux qui vous virent hier ensemble, resmoigne-  
ront que Siluandre estoit vostre seruiteur. Je ne sçay  
pas s'il a laissé son amitié dessus le cheuet: tant y a  
que si cela n'est, vous estes la Maistresse. Siluandre qui  
ne pēsoit point aux Amours de Lycidas, croyāt qu'il  
luy seroit fort hôteux de desaduouër Hylas, & qu'ou-  
tre cela il offenseroit Phillis, de dire autrement deuāt  
elle, respondit: Il ne faut point, Berger, que vous cher-  
chiez autre tesmoin que moy pour ce suiet, & ne de-  
uez croire que les Bergers de Lignon se puissent ve-  
stir & deuestir promptement de leurs affections: car  
ils sont grossiers, & pource tardifs, & lents à tout ce  
qu'ils font: mais tout ainsi que plus vn clou est gros,  
& plus il supporte de pesanteur, & de plus difficile à  
arracher; aussi plus nous sommes difficiles, & grossiers  
en nos affections, plus aussi durent-elles en nos ames:  
De sorte que si vous m'avez veu seruiteur de ceste  
belle Bergere, vous me voyez encor tel: car nous ne  
chāgeōs pas à toutes les fois que nous dormōs: que si  
cela vo'aduiēt, à vous, dis-je, qui auez le cerueau chaud  
ainsi que vostre teste chaue, & vostre poil ardent le  
mōstrēt il ne faut que vous fassiez mesme iugemēt de  
nous. Hylas oyāt parler ce Berger si frāchemēt, & si au

vray de son humeur , pensa, ou que Tircis luy en eust dit quelque chose, ou qu'il le deuoit auoir cogneu ailleurs, & pource tout estonné: Berger, luy dit-il, m'auiez vous veu autrefois, ou qui vous a appris ce que vous dites de moy? le ne vous vy iamais, dit Siluandre, mais vostre phisionomie, & vos discours me font iuger ce que ie dis: Car mal-aisément peut-on soupçonner en autruy vn deffaut, duquel on est entierement exempt. Il faut donc, respondit Hylas, que vous ne soyez point du tout exempt de ceste inconstance que vous soupçonnez en moy. Le soupçon, repliqua Siluandre, naist ou de peu d'apparence , ou d'une apparence qui n'est point du tout, sinon en nostre imagination, & c'est celuy-là qu'on ne peut auoir d'autruy sans estre entaché: mais ce que j'ay dit de vous, ce n'est pas vn soupçon, c'est vne assurance. Appelez-vous soupçon, de vous auoir ouy dire que vous auiez aimé Laonice? & puis quittant celle-là pour ceste seconde , dit-il, qui estoit hier avec elle, vous les auez enfin chagees toutes deux pour Phillis , que vous laisserez sans doute pour la premiere venuë, de qui les yeux vous daigneront regarder. Tircis qui les oyoit ainsi descouurir, voyant que Hylas demeueroit vaincu , prit la parole de ceste sorte : Hylas, il ne faut plus se cacher , vous estes descouvert , ce Berger à les yeux trop clairs pour ne veoir les tasches de vostre inconstance , il faut aduouër la verité : car si vous combattez contre elle, outre qu'en fin vous serez recogneu pour menteur, encore ne luy pouuant resister, d'autant que rien n'est si fort que la verité , vous ne ferez que rendre preuve de vostre foiblesse. Confessez donc librement ce qui en est, & afin de vous donner courage, ie veux commencer. Sçachez , gentil Berger , qu'il est vray que Hylas est le plus inconstant , le plus desloyal , & le plus



plus traistre enuers les Bergeres, à qui il promet amitié, qui ait iamais esté. De sorte, adiousta Phillis, qu'il oblige fort celles qu'il n'aime point. Et moy, ma Maistresse, respondit Hylas, vous estes aussi contre moy? vous croyez les impostures de ces malicieux? ne voyez vous pas que Tircis se sentant obligé à Syluandre de la sentence qu'il a donnee en sa faueur, pense le payer en quelque sorte de vous donner vne mauuaise opinion de moy? Et qu'importe cela? dit Phillis à Syluandre. Qu'il importe? respondit l'inconstant: ne sçavez-vous pas qu'il est plus difficile de prendre vne place occupee, que non point celle qui n'est detenuë de personne? Il veut dire, adiousta Syluandre, que tant que vous l'aimerez, il me sera plus mal-aisé d'acquérir vos bonnes graces. Hylas, mon amy, combien estes vous deceu? tant s'en faut, quand ie verray qu'elle daignera tourner les yeux sur vous, ie seray tout assure de son amitié: car ie la cognois de si bon iugement, qu'elle sçaura tousiours bien eslire ce qui sera meilleur. Hylas alors respondit: Vous croyez peut-estre, glorieux Berger, d'auoir quelque auantage sur moy? Ma Maistresse, ne le croyez pas, car il n'est rien: & de fait quel homme peut-il estre, puis qu'il n'a iamais eu la hardiesse d'aimer, ny de seruir qu'une seule Bergere, & encore si froidement que vous diriez qu'il se moque? Là où i'en ay aimé autant que i'en ay veuës de belles, & de toutes i'ay esté bien receu tant qu'il m'a pieu. Quel seruice pouuez vous esperer de luy, y estant si nouueau qu'il ne sçait par où commencer? mais moy qui en ay serui de toutes sortes, de tout aage, & de toute condition, & de toutes humeurs, ie sçay de quelle façon il le faut, & ce qui doit, ou ne doit pas vous plaire: & pour preuue de mon dire, permettez moy de l'interroger, si vous voulez cognoistre son ignorance: & lors

se tournant vers luy, il continua: Qu'est-ce Syluandre, qui peut obliger d'auantage vne belle Bergere à nous aimer? C'est, dit Syluandre, n'aimer qu'elle seule. Et qu'est-ce, continua Hylas, qui luy peut plaire d'auantage? C'est, respondit Syluandre, l'aimer extremement. Or voyez, reprit alors l'inconstant, quel ignorant amoureux est cestuy-cy? tant s'en faut que ce qu'il dit soit vray, qu'il engendre le mespris & la haine: car n'aimer qu'elle seule, luy donne occasion de croire que c'est faute de courage, si l'on ne l'ose entreprendre, & pensant estre aimée à faute de quelqu'autre, elle mesprise vn tel Amant: au lieu que si vous aymez par tout, pour peu que la chose le merite, elle ne croit pas quand vous venez à elle, que ce soit pour ne sçauoir où aller ailleurs, & cela l'oblige à vous aimer, mesme si vous la particularisez, & luy faites paroistre de vous fier d'auantage en elle, & que pour mieux le luy persuader, vous luy racontiez tout ce que vous sçauiez des autres, & vne fois la sepmaine vous luy rapportiez tout ce que vous leur auez dit, & qu'elles vous aurót respondu, agençant encor le conte comme l'occasion le requerra; afin de le rendre plus agreable, & la conuier à cherir vostre compagnie. C'est ainsi, nouice amoureux: c'est ainsi que vous l'obligerez à quelque Amour: Mais pour luy plaire, il faut au rebours, fuir comme poison l'extremité de l'Amour, puis qu'il n'y a rien entre deux Amans de plus ennuyeux que ceste si grãde & extreme affectiõ: car vous qui aimez de ceste sorte, pour vous plaire, taschez de luy estre tousiours apres, de parler tousiours à elle, elle ne sçauroit tousfer, que vous ne luy demãdiez ce qu'elle veut: elle ne peut tourner le pied que vous n'en fassiez de mesme. Bref elle est presque contrainte de vous porter, tant vous la pressez & importunez: mais le pis est, que si elle



elle se trouue quelquefois mal, & qu'elle ne vous rie, qu'elle ne parle à vous, & ne vous reçoive comme de coustume, vous voila aux plaintes & aux pleurs : mais ie dis plaintes, dont vous luy remplissez tellement les oreilles, que pour se racheter de ces importunitéz, elle est forcee de se contraindre, & quelque fois qu'elle voudra estre seule, & se resserer pour quelque réps en ses pensees, elle sera contrainte de vous voir, vous entetenir, & vous faire mille contes, pour vous contenter. Vous semble-t'il que cela soit vn bon moyen pour se faire aimer ? tant s'en faut, en Amour comme en toute autre chose, la mediocrité est seulement loüable, si bien qu'il faut aimer mediocrement pour euitier toutes ces fascheuses importunitéz : mais encor n'est ce pas assez : car pour plaire, il ne suffit pas que l'on ne desplaise point, il faut auoir encor quelques attraits qui soient aimables, & cela c'est estre ioyeux, plaissant, auoir tousiours à faire quelque bon conte, & sur tout n'estre iamais muet deuant elle. C'est ainsi, Syluandre, qu'il faut obliger vne Bergere à nous aimer, & que nous pouuons acquerir ses bonnes graces. Or voyez, ma Maistresse, si ie n'y suis maistre passé, & quel estat vous deuez faire de mon affection. Elle vouloit respondre : mais Syluandre l'interrompit, la suppliant de luy permettre de parler, & lors il interrogea Hylas de ceste sorte : Qu'est-ce, Berger, que vous desirez le plus quãd vous aimez ? D'estre aimé, respondit Hylas. Mais, repliqua Syluandre, quand vous estes aimé, que souhaitez vous de ceste amitié ? Que la personne que i'aime, dit Hylas, fasse plus d'estat de moy que de toute autre, qu'elle se fie en moy, & qu'elle tasche de me plaire. Est-il possible, reprit alors Syluandre, que pour conseruer la vie, vous vsiez du poison ? Comment voulez vous qu'elle se fie en vous,



si vous ne luy estes pas fidele ? Mais, dit le Berger, elle ne le sçaura pas. Et ne voyez vous, respondit Syluandre, que vous voulez faire avec trahison, ce que ie dis qu'il faut faire avec sincerité? si elle ne sçait pas que vous en aimiez d'autre, elle vous croira fidele, & ainsi ceste feinte vous profitera: mais iugez si la feinte peut, ce que fera le vray. Vous parlez de mespris & de despit : & y a-t'il rien qui apporte plus l'un & l'autre en vn esprit genereux, que de penser ? celuy que ie vois icy à genoux deuant moy, s'est lassé d'y estre deuant vne vingtaine, qui ne me valent pas: ceste bouche dont il baise ma main est flestrie des baisers qu'elle donne à la premiere main qu'elle rencontre, & ces yeux dont il semble qu'il idolatre mon visage, estincellent encores de l'Amour de toutes celles qui ont le nom de femme? & qu'ay-ie affaire d'une chose si commune? & pourquoy en ferois-ie estat, puis qu'il ne fait rien d'avantage pour moy, que pour la premiere qui le daigne regarder ? Quand il parle à moy, il pense que ce soit à telle ou à telle personne, & ces paroles dont il use, il les vient d'apprendre à l'escole d'une telle : ou bien il vient les estudier icy, pour les aller dire là. Dieu sçait quels mespris & quel despit luy peut faire concevoir ceste pensee, & de mesme pour le second point : que pour se faire aimer, il ne faut guiere aimer, & estre ioyeux, & galland : car estre ioyeux & rieur est fort bon pour vn plaisant, & pour vne personne de telle estoffe: mais pour vn Amant, c'est à dire, pour vn autre nous mesme, ô Hylas, qu'il faut bié d'autres cōditions. Vous dites qu'en toutes choses la mediocrité seule est bonne: il y en a, Berger, qui n'ont point d'extremité, de milieu, ny de deffaut, comme la fidelité : car celuy qui n'est qu'un peu fidelle ne l'est point du tout, & qui l'est, l'est en extremité, c'est à dire, qu'il n'y peut point

avoir

auoir de fidelité plus grande l'une que l'autre: de mesme est-il de la vaillâce, & de mesme aussi de l'Amour: car celuy qui peut la mesurer, ou qui en peut imaginer quelqu'autre plus grande que la sienne, il n'aime pas: par ainsi vous voyez (Hylas) comme en commandant que l'on n'aime que mediocrement, vous ordonnez vne chose impossible: & quand vous aimez ainsi, vous faites comme ces fols melancoliques, qui croient estre sçauans en toutes sciences, & toutefois ne sçauent rien: puis que vous auez opinion d'aimer, & en effet vous n'aimez pas. Mais soit ainsi, que l'ô puisse aimer vn peu: & ne sçauiez vous que l'amitié n'a point d'autre moisson que l'amitié, & que tout ce qu'elle seme, c'est seulement pour en recueillir ce fruit? & comment voulez vous que celle que vous aimerez vn peu, vous vueille aimer beaucoup? puis que tant s'en faut qu'elle y gagnast, qu'elle perdrait vne partie de ce qu'elle semeroit en terre tant ingrate. Elle ne sçaueroit pas, dit Hylas, que ie l'aimasse ainsi. Voicy, dit Syluandre, la mesme trahison que vous ay desia reprochee: & croyez vous, puis que vous dites que les effets d'une extreme Amour sont les importunités, que vous auez racontées; que si vous ne les luy rendiez pas, elle ne cogneust bien la foiblesse de vostre affection? ô Hylas, que vous sçauiez peu en Amour! ces effets qu'une extremité d'Amour produit, & que vous nommez importunités, sont bien tels peut-estre enuers ceux, qui comme vous ne sçauent aimer, & qui n'ont iamais approché de ce Dieu, qu'à perte de veue: mais ceux qui sont vraiment touchez, ceux qui à bon esciēt aimēt, & qui sçauent quels sont les devoirs, & quels les sacrifices qui se font aux autels d'Amour, tant s'en faut qu'à semblables effets ils donnent le nô d'importunité, qu'ils les appellent felicitez, & parfaits contentements.



ments. Sçavez vous bien que c'est qu'aimer? c'est mourir en soy, pour reuiure en autrui, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agreable à la chose aimée: & bref c'est vne volonté de se transformer, s'il se peut, entierement en elle. Et pouuez vous imaginer qu'une personne qui aime de ceste sorte, puisse estre quelque fois importunee de la presence de ce qu'elle aime, & que la cognoissance qu'elle reçoit d'estre vrayemēt aimée, ne luy soit pas vne chose si agreable, que toutes les autres au prix de celle-là ne peuvent seulement estre goustees? Et puis si vous auiez quelquefois esprouué que c'est qu'aimer, comme ie dis, vous ne penseriez pas que celuy qui aime de telle sorte, puisse rien faire qui desplaise: quand ce ne seroit que pour cela seulemēt, que tout ce qui est marqué de ce beau caractere de l'Amour, ne peut estre desagable, encor aduoüeriez vous qu'il est tellement desireux de plaire, que s'il y fait quelque faute, telle erreur mesme plaist, voyant à quelle intention elle est faicte, ou que le desir d'estre aimable donne tant de force à vn vray Amant, que s'il ne se rend tel à tout le monde, il n'y manque guiere enuers celle qu'il aime. De là viēt que plusieurs qui ne sont pas iugez plus aimables en general que d'autres, seront plus aimez, & estimez d'une personne particuliere. Or voyez, Hylas, si vous n'estes pas bien ignorāt en Amour, puis que iusques icy vous auez creu d'aimer, & route fois vous n'auez fait qu'abuser du nom d'Amour, & trahir celles que vous auez pensé d'aimer? Comment, dit Hylas, que ie n'ay point aimé iusques icy? & qu'ay-ie donc fait avec Carlis, Amaranthe, Laonice, & tant d'autres? Ne sçavez vous pas dit Syluandre, qu'en toutes sortes d'arts il y a des personnes qui les font bien, & d'autres mal? L'Amour est de mesme: car on peut bien aimer comme moy, &

mal



mal aimer, comme vous : & ainsi on me pourra nômer maistre, & vous broüillon d'Amour. A ces derniers mots, il n'y eut celuy qui peust s'empescher de rire: si non Lycidas, qui oyant ce discours ne pouuoit que se fortifier d'auantage en sa ialousie, de laquelle Phillis ne se prenoit garde, croyant de luy auoir rendu de si grandes preuues de son amitié, que par raison il n'en deuoit plus douter: l'ignorante qui ne sçauoit pas que la ialousie en Amour est vn reietton qui attire pour soy la nourriture qui doit aller aux bonnes branches, & aux bons fruits, & que plus elle est grande, plus aussi monstre-t'elle la felicité du lieu & la source de la plâte. Paris qui admiroit le bel esprit de Syluandre, ne sçauoit que iuger de luy, & luy sembloit que s'il eust esté nourry entre les persônes civilisees, il eust esté sâs pareil, puis que viuât entre ces Bergers, il estoit tel, qu'il ne cognoissoit rié de plus gétel: cela fut cause qu'il resolût de faire amitié avec luy, afin de iouyr plus librement de sa cõpagnie, & pour les faire disputer encore, il s'adressa à Hylas, & luy dit, qu'il falloir auouer, qu'il auoit pris vn mauuais parti, puis qu'il en estoit demeuré muet. Il ne se faut point estôner de cela, dit Diane, puis qu'il n'y a iuge si violent que la cõscience: Hylas sçait bien qu'il dispute cõtre la verité: & que c'est seulement pour flatter sa faute. Et quoy que Diane continuast quelque tẽps ce discours, si est-ce que Hylas ne respondit mot, estât attétif à regarder Phillis, qui depuis qu'elle auoit peu accoster Lycidas, l'auoit tousiours entre-tenu assez bas: & parce qu'Astree ne vouloit qu'il ouist ce qu'elle luy disoit, elle l'interrompit plusieurs fois, iusques à ce qu'elle le cõtraignit de luy dire: Si Phillis estoit autât importuné, ie ne l'aimerois point: Vrayement, Berger, luy dit-elle expres pour l'epescher de les escouter, si vo'estes aussi mal-gratieux éuers elle, que peu civil

ciuil enuers nous, elle ne fera pas grand côté de vous. Et parce que Phillis, sans prendre garde à ceste dispute, continuoit son discours, Diane luy dit. Et quoy, Phillis, est ce ainsi que vous me rendez le deuoir que vous me deuez? vous me laissez donc, pour aller entretenir vn berger? A quoy Phillis toute surprise respondit: Le ne voudrois pas, ma Maistresse, que ceste erreur vous eust despleu: car i'auois opinion que les beaux discours du gentil Hylas vous empeschoient de prendre garde à moy, qui cependant taschois de donner ordre à vne affaire, dont ce Berger me parloit. Et certes elle ne mentoit point, car elle estoit bien empeschee, pour la froideur qu'elle recognoissoit en luy. Il est bon là, Phillis, respôdit Diane, avec des paroles de vraye Maistresse: vous pensez payer tousiours toutes vos fautes par vos excuses: mais ressouuenez-vous que toutes ces nonchalances ne sont pas de petites preuues de vostre peu d'amitié, & qu'en temps & lieu i'auray memoire de la façon dont vous me seruez. Hylas auoit repris Phillis sous les bras, & ne sçachant la gageure de Syluandre & d'elle, fut estonné d'ouyr parler Diane de ceste sorte, c'est pourquoy la voyant preste à recommencer ses excuses, il l'interrompit, luy disant: Que veut dire, ma belle Maistresse, que ceste glorieuse Bergere vous traite ainsi mal? luy voudriez vous bié ceder en quelque chose? ne faites pas ceste faute, ie vous supplie: car encor qu'elle soit belle, si auez vous bien assez de beauté pour faire vostre party à part, & qui peut-estre ne cederà guiere au sien. Ah! Hylas, dit Phillis, si vous sçauiez côté qui vous parlez, vous eslieriez plustost d'estre muet le reste de vostre vie, que de vous estre seruy de la parole pour deplaire à ceste belle Bergere, qui vous peut d'un clin d'œil, si vous m'aimez, rendre le plus mal-heureux qui aime.

Sur



Sur moy , dit le Berger , elle peut hausser , ou baisser , ouurir ou fermer les yeux : mais mon malheur , non plus que mon bon-heur ne dépendra iamais,ny de ses yeux,ny de tout son visage:& si toutefois ie vous ayme , & veux vous aimer.Si vous m'aimez , adiousta Phillis , & que ie puisse quelque chose sur vous , elle y a beaucoup plus de puissance : car ie puis estre esmeuë,ou par vostre amitié,ou par vos seruices à ne vous pas mal-traitter : mais ceste Bergere n'estant ny aymee,ny seruie de vous,n'en aura aucune pitié. Et qu'ay-ie à faire, dit Hylas, de sa pitié? peut-estre que ie suis à sa mercy?Ouy certes,repliqua Phillis , vous estes à sa mercy : ie ne veux que ce qu'elle veut , & ne puis faire que ce qu'elle me commande: car voilà la Maistresse que i'ayme , que ie sers,& que i'adore:mais de telle sorte que pour elle seule ie veux aimer,ie veux seruir, & pour elle seule ie veux adorer: Si bien qu'elle est toute mon amitié , tout mon seruice, & toute ma deuotion. Or voyez,Hylas,que vous auez offensé , & quel pardon vous luy deuez demander. Alors le Berger se iettant aux pieds de Diane, tout estonné , apres l'auoir vn peu considerée luy dit: Belle Maistresse de la miëne,si celuy qui aime pouuoit auoir des yeux pour voir quelque autre chose que le suiet aimé,i'eusse bien veu en quelque sorte que chacun doit honorer,& reuerer vos merites:mais puisque ie les ay clos à toute autre chose qu'à ma Phillis,vous auriez trop de cruauté,si vous ne me pardóniez la faute que ie vous aduouë , & dont ie vous crie mercy. Phillis,qui auoit enuie de se despestrer de cet homme, pour parler à Lycidas,ainsi qu'il l'é auoit priée,se hâta de respôdre auât que Diane,pour lui dire que Diane ne lui pardonneroit point,qu'avec condition qu'il leur raconteroit les recherches,& les rencontres qu'il



auoit eües depuis qu'il commençoit d'aimer: car il estoit impossible que le discours n'en fust bien fort agreable, puis qu'il en auoit seruy de tant de sortes, que les accidents en deuoient estre de mesme. Vrayement Phillis, dit Diane: vous estes vne grande deuineuse: car i'auois des-ia faict dessein de ne luy pardonner iamais qu'avec ceste cōdition, & pource, Hy-las, resoluez vous y? Comment? dit le Berger, vous me voulez contraindre à dire ma vie deuāt ma Maistresse? & quelle opinion aura-t'elle de moy, quand elle ouyra dire que i'en ay aymé plus de cēt: qu'aux vnes i'ay donné congé auant que de les laisser, & que i'ay laissé les autres auant que de leur en rien dire? quand elle sçaura qu'en mesme temps i'ay esté partagé à plusieurs, que pensera-t'elle de moy? Rien de pire que ce qu'elle pense, dit Siluandre: car elle ne vous iugera qu'incōstant, aussi bien alors qu'elle fait des-ia. Il est vray, dit Phillis: mais afin que vous n'entriez point en cette doute, i'ay affaire ailleurs, où Astree viēdra avec moy, s'il luy plaist, & cependant vous obeirez aux cō-mandements de Diane. A ce mot elle prit Astree sous les bras, & se retira du costé du bois, où des-ia Lycidas estoit allé, & parce que Siluandre auoit entre-ouy ce qu'elle luy auoit respondu, il la suiuit de loing, pour voir quel estoit sō dessein: à quoy le soir lui seruit de beaucoup pour n'estre veu: car il commençoit de se faire tard, outre qu'il alloit gaignant les buissons, & se cachant de telle sorte, qu'il les suiuit aisement sans estre veu, & arriua si à propos qu'il ouyt qu'Astree lui disoit: qu'elle humeur est celle de Lycidas, de vouloir parler à vous à ceste heure, & en ce lieu, puis qu'il y a tant d'autres commoditez, que ie ne sçay comme il a choisi ce tēps incōmode? Ie ne sçay certes, respondit Phillis, ie l'ay trouué tout triste, ce soir, ie ne sçay ce qui

qui luy peut estre suruenue:mais il m'a tât cōiuree de venir icy , que ie n'ay peu dilayer:ie vous supplie de vous promener, cependāt que nous serons ensemble: car sur tout il m'a requis que ie fusse seule. Je feray, respōdir Astree,tout ce qu'il vous plaira:mais prenez garde qu'il ne soit trouuē mauuais de vous voir parler à lui à ces heures indeuēs, & mesme estāt seule en ce lieu escartē. C'est pour ceste consideration,respondit Phillis,que ie vous ay dōné la peine de venir iusqu'icy, & c'est pour cela aussi que ie vous supplie de vous promener si pres de nous, que si quelqu'un suruient, il pense que nous soyons tous trois ensemble.

Cependant qu'elles parloient ainsi,Diane & Paris pressoient Hylas de leur raconter sa vie,pour satisfaire au commandemēt de sa maistresse,& quoy qu'il en fist beaucoup de difficultē , si est-ce qu'en fin il commença de ceste sorte:

---

## HISTOIRE DE HYLAS.

**V**Ous voulez donc,belle Maistresse de la miēce & vous,gentil Paris,que ie vous die les fortunes qui me sont aduenuēs, depuis que i'ay cōmencē d'aimer:ne croyez pas que le refus que i'en ay fait,viēne de ne sçauoir que dire:car i'ay trop aimē pour auoir faute de suiet : mais plustost de ce que ie vois trop peu de iour pour auoir le loisir, non pas de les vous dire toutes ( cela seroit trop long , ) mais bien d'en commencer vne seulement.Toutefois puis que pour obeir,il faut que ie satisfasse à vos volonte, ie vous prie en m'escoutant,de vous reslounenir, que toute chose est sujette à quelque puisāce superieure,qui la force presque aux actions qu'il luy plaist , & celle à quoy la mienne m'incline ainsi violēment , c'est l'Amour : car autrement vous vous estonneriez peut-

estre

estre de m'y voir tellemēt porté, qu'il n'y a point de chaisne assez forte, soit de deuoir, soit de l'obligation qui m'en puisse retirer: & i'aduouē libremēt, que s'il faut que chacun ait quelque inclinatio de la nature, que la mienne est d'inconstāce, de laquelle ie ne dois point estre blasmé, puis que le Ciel me l'ordonne ainsi.

Ayez ceste consideration deuant les yeux, cependant que vous escouterez le discours que ie vay vous faire.

Entre les principales contrees que le Rhosne en son cours impetueux va visitant; apres auoir receu l'Arar, l'Isere, la Durance, & plusieurs autres riuieres, il vint frapper contre les anciens murs de la ville d'Arles, chef de sō pais, & des plus peuplees & riches de la prouince des Romains. Aupres de ceste belle ville se vint camper, il y a fort long-tēps, à ce que i'ay ouy dire à nos Druydes, vn grand Capitaine nommé Caius Marius, deuant la remarquable victoire qu'il obtint contre les Cimbres, Cimmerieux, & Celtescythes, aux pieds des Alpes, qui estās partis du profond de l'Ocean Scytique, avec leurs femmes & enfans, en intention de saccager Rome, furēt tellement deffaits par ce grād Capitaine, qu'il n'en resta vn seul en vie, & si les armes Romaines en auoiēt espar gné quelqu'un, la barbare fureur qui estoit dans leur courage leur fit tourner leurs propres mains cōtre eux-mêmes, & de rage se tuer, pour ne pouuoir viure, ayans esté vaincus. Or l'armée Romaine pour r'asseurer les alliez, & amis de leur Republique venant camper, cōme ie vous disois, pres de ceste ville & selō la coustume de leur nation ceignant leur camp de profondes tranchées, il aduint qu'estās fort pres du Rhosne, ce fleuve qui est tres-impetueux, & qui mine & ronge incessamment ses bords, peu à peu vint avec le temps à rencontrer ces larges & profondes fosses, & entrant

auec



avec impetuolité dans ce canal, qu'il trouua tout fait, courut d'une si grande furie, qu'il continua les tranchées iusques dās la mer, où il se va desgorgeant, par ce moyen, par deux voyes: car l'ancien cours a tousiours fuiuy son chemin ordinaire, & ce nouveau s'est tellemēt agrandy, qu'il esgale les plus grandes riuieres, faisant entre-deux vne Isle tres-delectable, & tres-fertile, & à cause que ce sont les tranchées de Caius Marius, le peuple par vn mot corrópu, l'appelle de son nó Camargue, & depuis parce que le lieu se trouua tout entourné d'eau, à sçauoir de ces deux bras du Rhosne & de la mer Mediterranée, ils la nōmerēt l'isle de Camargue. Je ne vous eusse pas dit tant au lōg l'origine de ce lieu, n'eust esté que c'est là cōtre où i'ay pris naissance, & où ceux dont ie suis venu, se sont de long temps logez: car à cause de la fertilité du lieu, & qu'il est comme destaché du reste de la terre, il y a quātité de Bergers qui s'y sont venus retirer, lesquels à cause de l'abōdāce des pasturages on appella Pastres, & mes peres y ont tousiours esté tenus en quelque consideration parmy les principaux, soit pour auoir esté estimez gens de bien & vertueux, soit pour auoir eu honnestemēt & selon leur condition des biens de fortune: aussi me laisserent-ils assez accommodé, lors qu'ils moururent, qui fust sans doute trop tost pour moy: car mon pere mourut le iour mesme que ie nāquis, & ma mere qui m'esleua avec toute sorte de mignardise, en enfant vnique, ou plustost en enfant gāsté, qui ne me dura que iusques à ma douziēme annee. Iugez quel maistre de maison ie deuois estre: entre les autres imperfections de ce ieune aage, ie ne peux cūiter celle de la presumption, me semblāt qu'il n'y auoit Pastre en toute Camargue, qui ne me peust respecter. Mais quād ie fus vn peu plus aduācé, & que

l'Amour commença de ſe meſlér avec ceſte preſomption, il me ſembloit que toutes les Bergeres eſtoient amoureuſes de moy, & qu'il n'y en auoit vne ſeule qui ne receut mon amitié avec obligation. Et ce qui me fortifia en ceſte opinion, fut qu'une belle & ſage Bergere ma voiſine nommée Carlis, me faiſoit toutes les honneſtes careſſes, à quoy le voiſinage la pouuoit conuiſer. L'eſtois ſi ieune encores, que nulles des incommoditez qu'Amour a de couſtume de r'apporter aux Amants par ſes transports violents, ne me pouuoient atteindre : de ſorte que ie n'en reſſentois que la douceur, & ſur ce ſuiet ie me reſſouuiens que quelquefois i'allois chantant ces vers :

## S O N N E T.

Sur la douceur d'une amitié.

**Q**uand ma Bergere parle, ou bien quand elle chante,  
 Ou que d'un doux clin d'œil elle eblouit nos yeux,  
 Amour parle avec elle, & d'un ſon gracieux  
 Nous ravit par l'oreille, & des yeux nous enchante.

On ne le voit point tel, quand cruel il tourmente  
 Les cœurs passionnez, de deſirs furieux:  
 Mais bien lors qu'enfantin, il s'encourt tout ioyeux  
 Dans le ſein de ſa mere, & mille amours enfante.

Ny iamais ſe iouant aux vergers de Paphos,  
 Ny prenant au giron des Graces ſon repos,  
 Nul ne l'a veu ſi beau qu'aupres de ma Bergere:

Mais quand il bleſſe auſſi, le doit-on dire Amour  
 Il eſt quand il ſe iouë, & qu'il fait ſon ſejour  
 Dans le ſein de Carlis, comme au ſein de ſa mere.

Encor que l'aage où i'eſtois ne me permiſt pas de ſçauoir ce que c'eſtoit que l'Amour, ſi ne laiſſois ie de me plaire en la compagnie de ceſte Bergere, & d'uſer des recherches dont i'oyois que ſe ſeruoient ceux qu'on

qu'on appelloit amoureux: de sorte que la lōgue continuation fit croire à plusieurs, que i'en sçauois plus que mon aage ne permettoit: & cela fut cause que quād ie fus paruenü aux dix-huiēt ou dix-neuf ans, ie me trouuay engagé à la seruir. Mais d'autant que mon humeur n'estoit pas de me soucier beaucoup de ceste vaine gloire, que la pluspart de ceux qui se meslent d'aimer, se veulent attribuer, qui est d'estre estimez constans, la bonne chere de Carlis m'obligeoit beaucoup plus que ce deuoir imaginé. De là vint qu'un de mes plus grāds amis prit occasion de me diuertir d'elle. Il s'appelloit Hermante, & sans que i'y eusse pris garde, estoit tellement deuenu amoureux de Carlis, qu'il n'auoit cōtētemēt que d'estre aupres d'elle. Moy qui estois ieune, ie ne m'apperceus iamais de ceste nouuelle affection, aussi auois-ie trop peu de finesse pour la recognoistre, puis que les plus rusez en ce mestier ne l'eussent peu faire que malaisēinēt. Il auoit plus d'aage que moy, & par consequēt plus de prudence: de sorte qu'il sçauoit biē dissimuler, que ie ne croy pas que personne pour lors s'en doutast: mais ce qui luy dōnoit beaucoup d'incommodité, c'estoit que les parēs de ceste Bergere desiroiēt que le mariage d'elle & de moy se fist, à cause qu'ils auoiēt opinion que ce luy fust aduantage. Dequoy Hermante estāt aduertý, mesmes cognoissant aux discours de la Bergere, que veritablement elle m'aimoit, il creut qu'elle se retireroit de moy, si ie commençois de me retirer d'elle. Il auoit bien reconnu, cōme ie vous ay dit, que ie changerois aussi tost que l'occasion s'en presenteroit. Et apres auoir consideré en soy-mesme par où il commenceroit ce dessein, il luy sembla que me donnant opinion de meriter d'auantage, il me feroit desdaigner pour l'incertain ce qui m'estoit assuré. Il y par-



uint fort aisément:car outre que ie le croyois cōme mon amy,ce bié ne me pouuoit estre cher , qui m'estoit venu sans peine , & me faisoit croire que i'obtiendrois bien quelque chose de meilleur , si ie voulois m'y estudier. Luy d'autre part me le sçauoit,si bien persuader , que ie tenois pour certain n'y auoir Bergere en toute Camargue , qui ne me receust plus librement que ie ne voudrois la choisir. Assuré sur ceste creance i'oste entierement Carlis de mon ame: apres ie fay eslection d'une autre que ie iugeay le meriter:& sans doute ie ne me trompay point,car elle auoit assez de beauté pour dōner de l'Amour, & de la prudence pour le sçauoir conduire. Elle s'appelloit Stilliane , estimée entre les plus belles & plus sages de toute l'Isle,au reste altiere,& telle qu'il me falloit pour m'oster de l'erreur où i'estois. Et voyez quelle estoit ma presōption,parce qu'elle auoit esté seruie de plusieurs, & que tous y auoient perdu leur temps, ie me mis à la rechercher plus volōtiers,afin que chacū cogneust mieux mon merite.Carlis qui veritablemēt m'aimoit,fut bié estōnee de ce chāgemēt, ne sçachāt quelle occasiō i'en pouuois auoir : mais si fallut-il le souffrir:elle eut beau me r'appeller , & pour le commencement vser de toutes les sortes d'attraits,dōt elle se peut ressouuenir, ie n'auois garde de retourner, i'estois en trop haute mer , il n'y auoit pas ordre de reprendre terre si prōptemēt:mais si elle eut du desplaisir de cette separatiō,elle en fut bien tost vengée par celle-là mesme qui estoit cause du mal. Car me figurāt qu'aussi tost que i'assurerois Stilliane de mō Amour,qu'elle se dōneroit encor plus libremēt à moy: la premiere fois que ie la rencōtray à propos en vne assemblee qui se faisoit,ie luy dis en dāsant avec elle: Belle Bergere,ie ne sçay quel pouuoir est le vostre , ny  
de

de quelle sorte de charmes se seruent vos yeux:tant y a que Hylas se trouue tant vostre seruiteur, que personne ne le sçauroit estre d'auantage. Elle creut que ie me mocquois, sçachant bien l'Amour que i'auois portee à Carlis, qui luy fit respondre en souffrant: Ces discours, Hylas, sont-ce pas de ceux que vous auez appris en l'escole de la belle Carlis? Je voulois respôdre, quand selon l'ordre du bal on nous vint separer, & ne peus la r'aprocher, quelque peine que i'y misse: de sorte que ie fus contraint d'attendre que l'assemblée se separast, & la voyât sortir des premieres pour se retirer, ie m'aduançay, & la pris sous les bras. Elle au commencement se souffit, & puis me dit: Est-ce par resolution, Hylas, ou par commandement que ce soir vous m'auez entreprise? Pourquoi, luy respondis-ie, me faites vous cette demande? Parce, me dit-elle, que ie vois si peu d'apparence de raison en ce que vous faites, que ie n'en puis soupçonner que ces deux occasions. C'est, luy dis-ie, pour toutes les deux: car ie suis resolu de n'aimer iamais que la belle Stilliane, & vostre beauté me commande de n'en seruir iamais d'autre. Je croy, me respondit-elle, que vous ne pensez pas parler à moy, ou que vous ne me cognoissiez point, & afin que vous ne vous y trôpiez plus longuemêt, sçachez que ie ne suis pas Carlis, & que ie me nomme Stilliane. Il faudroit, luy respondis-ie, estre bien auetgle pour vous prendre au lieu de Carlis: elle est trop imparfaite pour estre prise pour vous, ou vous pour elle: Et ie sçay trop pour ma liberté, que vous estes Stilliane, & seroit bon pour mô repos que i'en sceusse moins. Nous paruinmes ainsi à son logis, sans que ie peusse recognoistre, si elle l'auoit eu agreable ou non. Le lendemain il ne fut pas plustost iour, que i'allay trouuer Hermante, pour luy

racôter ce qui m'estoit aduenü le soir: ie trouuay encor au liêt, & parce qu'il me vit bié agité: Et bié, me dit-il, qu'y a-il de nouueau? La victoire est-elle obtenuë auât le combat? Ah! mon amy, luy respondis-ie, i'ay bien trouué à qui parler, elle me desdaigne, elle se mocque de moy, elle me réuoye à chasque mot à Carlis: Bref, croyez qu'elle me traite bien en Maistresse. Il ne se peut tenir de rire, oyât après tout au lóg nos discours: car il n'en auoit pas attendu moins: mais cognoissant bié mó humeur assez changeäte, il eut peur que ie ne reuinssë à Carlis, & qu'elle ne me receust, qui fut cause qu'il me respôdit: Auez vous esperé moins que cela d'elle? L'estimeriez vous digne de vostre amitié, si ne sçachât encore au vray que vous l'aimez, elle se donnoit à vous? Cóment peut-elle adiouster foy au peu de paroles que vous luy en auez dites, en ayât tât ouy autrefois, où vous iuriez le cōtraire à Carlis? Elle seroit sans mêtir fort aisee à gagner, si elle se móstroît vaincuë pour si peu de cōbat. Mais, luy dis-ie, auât que ie sois aimé d'elle, s'il faut que ie luy en die autât que i'ay desia fait à Carlis, quand est-ce à vostre aduis que cela sera? Vrayemēt, me respondit Hermante, vous sçauiez bié peu que c'est qu'Amour. Il faut que vous appreniez, Hylas, que quād on dit à vne Bergere, ie vous aime, voire mesme quand on luy en fait quelque demonstration, elle ne le croit pas si promptemēt, d'autant que c'est la coustume des pastres bien nourris d'auoir de la courtoisie, & il sēble que leur sexe pour sa foiblesse oblige les hōmes à les seruir & honorer: Et au contraire à la moindre apparence de haine que l'on leur rēd, elles croient fort aisēmēt d'estre hayes, parce que les amitez sont naturelles, & les inimitiez au contraire, & ceux qui vont contre le naturel, il faut que ce soit par vn dessein resolu, au lieu que ceux qui



qui le suivent, il semble plustost que ce soit par coutume. Par là, Hylas, ie veux dire que vous ferez bien plus aisement croire à Carlis que vous la haïssez à la moindre mauuaise volôté que vous luy môstrerez, que vous ne persuaderez pas à Stilliane que vous l'aimés. Et parce que vous voyez bien qu'elle a sur le cœur ceste affection de Carlis, croyez moy que ce que vous auez à faire de plus pressé, est de luy dôner cognoissance que vous n'aimez plus ceste Carlis: ce que vous deuez faire par quelque action cogneuë non seulement à Carlis, mais à Stilliane, & à plusieurs autres. Bref belle Bergere, il me sceut tourner de tant de costez, qu'en fin i'escris à la pauvre Carlis vne telle lettre:

---

L E T T R É D E H Y L A S  
A C A R L I S.

---

**I**E ne vous escriis pas à ce coup, Carlis, pour vous dire que ie vous ay aimée, car vous ne l'auiez que trop creu: mais bien pour vous assurer que ie ne vous aime plus: Je sçay assuremēt que vous serés estonnée de ceste déclaratiō, puis que vous m'auiez tousiours plus aimé presque, que ie n'ay sceu desirer: mais ce qui me retire de vous, il faut par force aduouër que c'est vostre mal-heur, qui ne vous veut cōtinuer plus long-tēps le plaisir de nostre amitié, ou bien ma bōne fortune, qui ne me veut d'auātage, arrester à si peu de chose. Et afin que vous ne vous plaigniez de moy, ie vous dis adieu, & vous donne cōgé de prēdre party où bon vous semblera: car en moy vous n'y deués plus auoir d'esperāce.

De fortune quād elle receut cette lettre, elle estoit en fort bōne compagnie, & mesme Stilliane y estoit qui des-appreuua de sorte cette actiō, qu'il n'y en eut point en toute la troupe qui me blasmast d'auātage. Ce que Carlis recognoissant: ie vous supplie, leur dit-elle, obligez moy toutes de luy faire responce. Quant

à moy, dit Stilliane, i'en seray bié le Secretaire, & lors prenant du papier & de l'ancre, toutes les autres ensemble me rescriurent ainsi, au nom de Carlis:

## RESPONSE DE CARLIS

A H Y L A S.

**H**Y L A S, l'outrecuidance a esté celle qui vous a persuadé d'estre aimé de moy, & la cognoissance que i'ay eu de vostre humeur, & ma volonté qui l'a tousiours trouuee fort desagrecable, ont esté celles, qui m'ont empesché de vous aimer: si bien que toute l'amitié que ie vous ay portee, a esté seulement en vostre opinion, & de mesme mon mal-heur, & vostre bõne fortune, & en cela il n'y a rié en de certain, siñõ que veritablement quand vous avez creu d'estre aimé de moy, vous avez esté trõpé. Je vous le iure, Hylas, par tous les merites que vous pensez estre, & qui ne sont pas en vous, sont en beaucoup plus grand nõbre que ceux qui me defail- lent pour estre digne de vous. L'avantage que ie pretends en tout cecy, c'est d'estre exempte à l'aduenir de vos importunitiez, & pour n'estre point entierement ingrate du plaisir que vous m'faites en cela, ie ne sçay que vous souhaitter de plus avantageux, & pour moy aussi, sinon que le Ciel vous fasse à iamais continuer ceste resolution pour mon contentement, cõme il vous donne la volõté de me rechercher, pour m'importuner. Cepẽdant vivez content, & si vous l'estes autant que moy, estant deliuree d'un fardeau si fascheux, croyez, Hylas, que ce ne sera peu.

Il ne faut point mentir: la lecture de cette lettre me toucha vn peu: car ie recogneus bien en ma conscience, que i'auois tort de cette Bergere: mais la nouuelle affection que Stilliane auoit fait naistre en moy, ne me permit pas de m'y arrester d'avantage, & en fin comment que ce fust, i'en iettois la faute sur elle: Car, disois-ie en moy-mesme, si elle n'est pas

pas si belle, ny si agreable que Stilliane, est-ce moy qui en suis coupable? qu'elle s'en plaigne à ceux qui l'on faite avec moins de perfectiō. Et pour moy qu'y puis-je cōtribuer, que de regretter & plaindre avec elle sa pauureté? mais cela ne me doit pas empescher d'adorer & desirer la richesse d'autrui. Avec sēblables raisons i'essayois de chasser la cōpassiō que Carlis me faisoit: & ne croyant plus auoir rien à faire, que de recevoir Stilliane, qui me sembloit estre des-ia toute à moy, ie priay Hermâte de luy porter vne lettre de ma part, & ensēble luy faire voir la copie de celle que i'auois escrite à Carlis, afin qu'elle ne fust plus en doute d'elle. Luy qui estoit veritablemēt mon amy en tout ce qui ne touchoit point à Carlis, n'en fit difficulté, & prenāt le tēps à propos qu'elle estoit seule en sō logis, en luy presētāt mes lettres, il luy dit en souffriāt: Belle Stilliane, si le feu brusle l'imprudēt qui s'ē approche trop, si le Soleil esbloüit celuy qui l'ose regarder à plein, & si le fer dōne la mort à celuy qui le reçoit dans le cœur, vous ne deuez vous estonner, si le miserable Hylas, s'approchant trop de vous s'est bruslé, si vous osant regarder il s'est esbloüy, & si receuant le trait fatal de vos yeux, il en ressent la blefseure mortelle dans le cœur. Il vouloit continuer, mais elle toute impatiente l'interrompit. Cessez, Hermante, vous rrauillez en vain, ny Hylas n'a point assez de merite, ny vous assez de persnasion, pour me donner la volōté de chāger mon cōtētemēt au sien: ny ie ne me veux point tāt de mal, ny à Hylas tāt de biē, que ie consēte à mō mal-heur, pour croire à vos paroles. Il me suffit, Hermâte, que l'humeur de Hylas m'est cognēe aux despēs d'autrui, sās qu'aux miēs ie l'espreuue: Et ce vous doit estre assez que Carlis ait si esté laschemēt trōpee, sās que vous seruiez encor d'in-

strument



strument pour la ruine de quelqu'autre. Si vous aimez Hylas, j'aime beaucoup plus Stilliane: & si vous luy voulez dōner vn cōseil d'amy, conseillez le cōme ie la cōseille, c'est qu'elle n'aime iamais Hylas: dites luy aussi qu'il n'aime iamais Stilliane: Et s'il ne vous croit soyez certain qu'à sa confusion il employera son tēps vainemēt: & quand à la lettre que vous me presentez, ie ne feray point de difficulté de la prendre, ayāt de si bonnes deffenses contre ses armes, que ie n'en redoute point les coups. A ce mot despliant ma lettre, elle la leut tout haut: ce n'estoit en fin qu'une assurance de mon affection, par le congé que j'auois dōné à Carlis à sa cōsideration, & vne tres-humble supplication de me vouloir aimer. Elle soufrit apres l'auoir leuë, & s'adressant à Hermante luy demanda s'il vouloit qu'elle me fist responce, & luy ayant respōdu qu'il le desiroit passionnement, elle luy dit qu'il eust vn peu patience, & qu'elle l'alloit escrire. Elle estoit telle:

---

RESPONSE DE STILLIANE  
A HYLAS.

**H**YLAS, voyez combien sont mal fondez vos desseins: vous voulez que pour la consideration de Carlis ie vous aime, & il n'y a riē qui me cōuie tant à vous hayr que la memoire que j'ay de Carlis. Vous dites que vous m'aimez: si quelqu'autre plus veritable que vous me le disoit, ie le pourrois peut-estre croire: car ie cognois biē que ie le merite, mais moy qui ne mens iamais, ie vous assure que ie ne vous aime point, & pource n'en doutez nullement: aussi seroit-ce auoir bien peu de iugemēt d'aimer vne humeur si mesprisable. Si vous trouuez ces paroles vn peu trop rudes, ressouvenez vous, Hylas, que j'y suis contrainte, afin que vous ne vo' persuadiés pas d'estre aimé de moy. Carlis m'est resmoing de la cōdition de Hylas, & Hylas le sera de la miēne, si pour  
le

le moins il veut quelquesfois dire vray. Si ceste respõse vous plaist, remerciez-en la priere de Hermante: si elle vous desplaist, ressouuenez vous de n'en accuser que vous mesme.

Hermante n'auoit point veu ceste lettre: quand il me la donna, & encor qu'il eust bien opinion qu'il y auroit de la froideur, si ne pensoit-il pas qu'elle deust estre si estrange. Il n'en fut pas toutesfois tant estonné que moy: car ie demeuray comme vne personne rauie, laissant choir la lettre en terre, & apres estre reuenu à moy, i'enfonce mon chapeau dans la teste, jette les yeux en terre, m'entrelasse les bras sur l'estomac, & à grâds pas & sans parler me mets à promener le long de la châtre. Hermate estoit immobile au milieu, sans seulement tourner les yeux sur moy. Nous demeurâmes quelque tẽps de ceste sorte sãs parler, en fin tout à coup, frappât d'une main contre l'autre, & faisant vn saut au milieu de la châtre: A son dan, dy-ie tout haut, qu'elle cherche qui l'aimera à sçauoir, s'il mâque en Camargue de Bergeres pl<sup>9</sup> belles qu'elle, & qui serõt bien aises que Hilas les serue: & puis m'adressant à lui. O que Stilliane est sotte, lui dis-ie, si elle croit que ie la vueille aimer par force, & que i'aurois peu de courage, si ie me souciois iamais d'elle: & que pẽse-t'elle estre pl<sup>9</sup> qu'une autre? Voire, elle merite biẽ qu'õ s'ẽ mette en peine: Je m'asseure, Hermate, qu'elle a bien fait la resoluẽ, quand vous auez parlé a elle: ce n'a pas esté pour le moins sans faire les petits yeux, sans se mordre la leure, & sans se frotter les mains l'une. l'autre pour les passer. Que ie me moque de ses affecteries & d'elle aussi, si elle croit que ie me soucie non plus d'elle, que de la plus estrange des Gaules. Elle ne me sçait reprocher que ma Carlis: ouy ie l'ay aimee, & en despit d'elle ie la veux aimer encores, & m'asseure qu'elle recognoistra bien

tost

toſt ſon imprudence, mais iamais il ne faut qu'elle eſpere que Hylas la puiſſe aimer. Je diſ quelques autres ſemblables paroles, auſquelles ie veis bien changer de couleur à Hermante : mais pour lors i'en ignorois la cauſe: depuis i'ay iugé que c'eſtoit de peur qu'il auoit que ie ne reuinſſe en la bonne grace de ſa Maiſtreſſe: ſi n'en fit-il autre ſemblant, ſinon qu'il ſe mit à rire, & me dit qu'il y en auroit bien d'eſtonnees, quand elles verroient ce changement. Mais ſi ie pris promptement ceſte reſolution, auſſi promptement la voulus- ie executer: Et en ce deſſein m'en allay trouuer Carlis, à qui ie demanday mille pardons de la lettre que ie luy auois eſcrite, l'aſſeurant que ce n'auoit iamais eſté fautive, mais transport d'affection. Elle qui eſtoit offenſee contre moy, comme chacun peut penſer, apres m'auoir eſcouté paiſiblement, en fin me reſpondit ainſi: Hylas, ſi les aſſeurances que tu me fais de ta bonne volonté, ſont veritables, ie ſuis ſatisfaite : ſi elles ſont menſongeres, ne croy pas de pouuoir renoüer l'amitié qu'à iamais tu as rompuë: car ton humeur eſt trop dangereuſe. Elle vouloit continuer, quand Stilliane, pour luy monſtrer la lettre que ie luy auois eſcrite, la venant viſiter nous interrompit. Lors qu'elle me vid pres de Carlis. Veille- ie, ou ſi ie ſonge ? dit- elle toute eſtonnee. Eſt- ce bien là Hylas que ie vois, ou ſi c'eſt vn fantoſme? Carlis tres-aiſe de cetté rencontre : C'eſt bien Hylas, dit- elle, ma compagne, vous ne vous trompez point, & ſ'il vous plaift de vous approcher, vous ouyrez les douces paroles dont il me crie mercy, & comme il ſe deſdit de tout ce qu'il m'a eſcrit, ſe ſouſmettant à telle punition qu'il me plaira. Son chaſtiment, reſpondit Stilliane, ne doit point eſtre autre, que de luy faire continuer l'affection qu'il me porte. A vous? luy dit Carlis, tant s'en faut, il me iuroit quand vous eſtes



estes entrée, qu'il n'aimoit que moy. Et depuis quād'adiousta Stilliane: ie sçay bien pour le moins que i'en ay vn bon eſcrit, qu'Hermante depuis vne heure m'a donné de sa part, & afin que vous ne doutiez point de ce que ie dis, lisez ce papier; & vous verrez si ie mës. Dieux! que deuins- ie à ces mots! Ie vous iure, belle Bergere, que ie ne peus iamais ouurir la bouche pour ma deffense: & ce qui me ruina du tout, fut que par malheur plusieurs autres Bergeres y arriuerët en mesme tēps, ausquelles elles firent ce conte si desauantageusement pour moy, qu'il ne me fut pas possible de m'y arrester d'auantage: mais sans leur dire vne seule parole, ie vins raconter à Hermante ma mesauēture, qui faillit d'en mourir de rire, cōme à la verité le suiuet le meritoit. Ce bruit s'espancha de sorte par toute Camargue, que ie n'osois parler à vne seule Bergere, qui ne me le reprochast, dont ie pristant de honte, que ie resoluſ de sortir de l'Isle pour quelque temps. Voyez si i'estois ieune, de me soucier d'estre appellé inconstant, il faudroit bien à ceste heure de semblables reproches pour me faire desmarcher d'vn pas. Voila que c'est, dit Paris, il faut estre apprentif auant que maistre. Il est vray, respondit Hylas, & le pis est, qu'il en faut bien souuent payer l'apprentissage. Mais pour reuenir à nostre discours, ne pouuant alors supporter la guerre ordinaire que chacun m'en faisoit, le plus secrettement qu'il me fut possible, ie donnay ordre à mon mesnage, & en remis le soin entier à Hermante, & puis me mis sur vn grand bateau, qui remontoit, ensemble avec plusieurs autres. Ie n'auois alors autre dessein que de voyager & de passer mon tēps, ne me souciant non plus de Carlis, ne de Stilliane, que si ie ne les eusse iamais veuës: car i'en auois tellemēt perdu la memoire en les perdāt de

veüe, que ie n'auois vn seul regret. Mais voyez combien il est difficile de contrarier à son inclination naturelle. Ie n'eus pas si tost mis le pied dans le bateau, que ie veis vn nouveau suiet d'Amour.

Il y auoit entre quãtité d'autres vóyageurs vne vieille femme, qui alloit à Lyon rendre des vœux au Têple de Venus, qu'elle auoit faits pour son fils, & conduisoit avec elle sa belle fille, pour le mesme suiet, & qui avec raison portoit le nô de belle: car elle ne l'estoit moins que Stilliane, & beaucoup plus que Carlis: elle s'appelloit Aymée, & ne pouuoit encores auoir attainct l'aage de dix-huict ou vingt ans, & quoy qu'elle fust de Camargue, si n'auoit-eile point de cognoissance de moy, parce que son mary ialoux (côme sont ordinairement les vieux qui ont des ieunes & belles femmes) & sa belle mere soupçonneuse, la tenoiêt de si court, qu'elle ne se trouuoit iamais en assemblée. Or soudain que ie la veis, elle me pleut, & quelque dessein que i'eusse fait au contraire, il la fallut aimer. Mais ie preny biẽ au mesme tẽps, que i'y aurois de la peine ayant à tromper la belle-mere, & à vaincre la belle fille. Toutesfois pour ne ceder à la difficulté, ie me resolus d'y mettre toute ma prudence, & iugeant qu'il falloit donner commencement à mon entreprise par la mere, car elle m'empeschoit de m'approcher de mon amie; ie pensay qu'il n'y auroit rien de plus à propos, que de me faire cognoistre à elle, & qu'il ne pourroit estre, puis que nous estiõs d'un mesme lieu, que quelque ancienne cognoissance & amitié de nos familles, ou quelque vieille alliance ne me facilitast le moyen de me familiariser avec elle: & que l'occasion apres m'instruiroit de ce que i'aurois à faire. Ie ne fus point deceu en ceste opinion: car aussi tost que ie luy eus dit qui i'estois, & que i'eus fait quelque  
assez

assez mauuaise raison de ce que i'allois desguisé, qu'elle receut pour bonne , & que ie luy eus assuré que ce qui me faisoit descourir à elle , n'estoit que pour la supplier de se seruir plus librement de moy. Mon fils , me respondit-elle , ie ne m'estonne pas que vous ayez ceste volonté enuers moy : car vostre pere m'a tant aimee, que vous degenereriez trop, si vous n'auiez quelque étincelle de ceste affection. Ah! mon enfant , que vous estes fils d'un homme de bien , & le plus aimable qui fust en toute Camargue , & me disant ces paroles, elle me prenoit par la teste. Et me ioignoit contre son estomach , & quelquesfois me baisoit au front , & ses baisers me faisoient ressouuenir de ses foyers , qui retiennent encor quelque lente chaleur, apres que le feu en est osté: Car mon pere auoit failly de l'espouser , & peut-estre l'auoit trop seruié pour sa reputation , comme ie sceus depuis : mais moy qui ne me souciois pas beaucoup de ses caresses, sinon entant qu'elles estoient vtils à mon dessein, feignât de les receuoir avec beaucoup d'obligation, la remerciay de l'amitié qu'elle auoit portée à mon pere, la suppliay de charger toute ceste bône volonté au fils, & que puis que le Ciel m'auoit fait heritier du reste de ses biens , elle ne me des-heritast de celuy que i'estimois le plus, qui estoit l'honneur de ses bônes graces, & que de mon costé ie voulois succeder au seruice que mon pere luy auoit voüé, côme la meilleure fortune de toutes les siennes. Bref , belle Bergere, ie sceus de sorte flatter ma vieille , qu'elle n'aimoit rien tant que moy, & cõtre sa coustume, pour me gratifier, cõmanda à sa belle fille de m'aimer. O qu'elle eut esté bié aduisee, si elle eut suiuy son cõseil: mais ie ne trouuay iamais rié de si froid en toutes ses actiõs; de sorte qu'encore que ie fusse tout le iour aupres d'elle , si



n'eus-ie iamais la hardiesse de luy faire paroistre mon dessein par mes paroles, que nous ne fussions pres d'Auignon: car Strilliane m'auoit beaucoup fait perdre de la bonne opinion que j'auois eue de moy-mesme. Mais outre cela elle estoit tousiours aux pieds de la vieille, qui ordinairement m'entretenoit du temps passé. Il aduint que ce grand couoy, avec lequel nous morions, ainsi que ie vous ay dit, & que plusieurs marchands assemblez faisoient faire, alla branler dans vne Isle aupres d'Auignon: & d'autant que nous qui n'estions pas accoustumez aux voyages, nous trouuions tous engourdis de demeurer si long-temps assis, cependant que les battelliers faisoient ce qui leur estoit necessaire, nous mismes pied à terre; pour nous promener, & entre autres la belle mere d'Aymée fut de la troupe. Aussi tost que ma Bergere fut dās l'Isle, elle se mit à courre le long de la riuiera, & se iouer avec d'autres filles qui estoient sorties du batteau de compagnie, & moy ie me meslay parmy elles, pour auoir le moyen de prendre le temps à propos, cependant que la vieille se promenoit avec quelques autres femmes de son aage. Et de fortune Aymée s'estant vn peu separée de ses cōpagnes, cueillant des fleurs qui venoient le long de l'eau, ie m'aduançay, & la pris sous le bras: Et apres auoir marché quelque tēps sans parler, en fin comme venant d'un profond sommeil, ie luy dis: L'aurois hôte belle Bergere, d'estre si longuement muet pres de vous, ayant tant de suiet de vous parler: si ie n'en auois encor plus de me taire, & si mon silence ne procedoit, d'où les paroles me deuroient naistre. Je ne sçay Hy-las, me dit-elle, quelle occasiō vous auez de vous taire, ny quelle vous pouuez auoir de parler, ny moins quelles paroles ou silence vous voulez entendre. Ah! belle Bergere, luy dis-je, l'affection qui me consume

d'un

d'un feu secret, me donne tant d'occasion de declarer mon mal, qu'à peine le puis-je taire : & d'autre costé ceste affectiõ me fait craindre de sorte, d'offenser celle que j'aime en le luy declarant, que ie n'ose parler: si bien que ceste affection, qui me deuroit mettre les paroles en la bouche, est celle qui me les denie quãd ie suis aupres de vous. De moy? reprit-elle incontinẽt: pensez-vous bien, Hylas, à ce que vous dites? Ouy de vous, luy repliquay-je, & ne croyez point, que ie n'aye biẽ pensé à ce que ie dis, avant que de l'auoir osé proferer. Si ie pensois, me respondit-elle, que ces paroles fussent vrayes, ie vous en parlerois bien d'autre sorte. Si vous doutez, luy dis-je, de ceste verité, iettez les yeux sur vos perfectiõs, & vous en serez entierement asseurée. Et lors avec mille sermens ie luy dis tout ce que j'en auois sur le cœu. Elle sans s'esmouuoir, me respondit froidement: Hylas n'accusez point ce qui est en moy de vos folies: car ie sçauray bien y remedier de sorte, que vous n'en aurez point de suier: au reste, puis que l'amitié que ma mere vous porte, ny la condition en quoy ie suis, ne vous a peu destourner de vostre mauuaise intériõ, croyez que ce que le deuoir n'a peu faire en vous, il le fera en moy, & que ie vous osteray tellement toute sorte d'occasiõ de continuer, que vous recognoistrez que ie suis telle que ie dois estre. Vous voyez cõme ie vous parle froidement: ce n'est pas que ie ne ressentie bien fort vostre indiscretion: mais c'est pour vous faire entendre que la passion ne me transporte point, mais que la raison seulement me fait parler ainsi: que si ie vois que ce moyen ne vaille rien pour diuertir vostre dessein, ie recourray apres aux extremes. Ces paroles proferées avec tant de froideur, me toucherẽt plus viuemẽt que ie ne sçauois vous dire: toutesfois ce ne fut pas ce qui

m'en fit distraire: car ie sçauois bien que les premieres attaques sont ordinairement soustenues de ceste façon: mais par hazard, lors qu'Aimée me voyant sans paroles, & tant estonné, s'en retourna sans m'en dire d'auantage, il y eut vne de ses compagnes qui me voyant ainsi refuer s'en vint à moy, & me faisant la mouche, me passa deux ou trois fois la main deuant les yeux, & puis se mit à courre comme presque me conuiant à luy aller apres. Pour le commencement i'estois encor si estourdy du coup, que ie n'en fis point de semblant: mais quand elle y reuint la seconde fois, ie me mis à la suiure, & elle apres auoir tourné quelque temps autour de ses compagnes, s'escarta de la troupe, & apres estre vn peu esloignee, feignant d'estre hors d'haleine, se coucha aupres d'un buisson assez touffu: moy qui la courois au commencement sans dessein, la voyant en terre, & en lieu où elle ne pouuoit estre veüe, monstrant de me vouloir venger de la peine qu'elle m'auoit donnée, ie me mis à la fouetter, à quoy elle faisoit bien vn peu de resistance, mais de sorte qu'elle monstroir que ceste priuauté ne luy estoit point desagreceable: mesme qu'en faisant semblant de se deffendre, elle se descouuroit, comme ie crois, à dessein pour faire voir sa charnure blanche, plus qu'on n'eust pas iugé à son visage. En fin s'estant releuee, elle me dit: Ie n'eusse pas pensé Hylas, que vous eussiez esté si rude ioüeur, autrement ie ne me fusse par attaquée à vous. Si cela vous a déplu, luy respondis-ie, ie vous en demande pardon: mais si cela n'est pas, ie ne fus de ma vie mieux payé de mon indiscretion que ceste fois. Comment l'entendez vous, me dit-elle? Ie l'entends, luy dis-ie, belle Floriante, que ie ne veis iamais rien de si beau, que ce que ie viens de voir. Voyez, me dit-elle, comme  
vous



vous estes menteur : & à ce mot, me donnant doucement sur la iouë, s'en recourut entre ses compagnes. Ceste Floriante estoit fille d'un tres-honneste Cheualier, qui pour lors estoit malade, & se tenoit pres des riuës de l'Arar: & elle ayât sceu la maladie de sô pere, s'en alloit le trouuer, ayant demeuré quelque tēps avec vne de ses sœurs, qui estoit mariée en Arles. Pour le visage, il n'estoit point trop beau: car elle estoit vn peu brune: mais elle auoit tant d'affeteries, & estoit d'une humeur si gaillarde, qu'il faut aduoüer que ceste rencôtre me fit perdre la volonté que i'auois pour Aimee, mais si promptement, qu'à peine ressentis-je le desplaisir de la quitter, que le contentement d'auoir trouué celle-cy m'eſt osta toute sorte de regret. Je laisse donc Aymee, ce me semble, & me donne du tout à Floriante: ie dis, ce me semble: car il n'estoit pas vray entierement, puis que souuent quand ie la voyois, ie prenois biē plaisir de parler à elle, encor que l'affectiō que ie portois à l'autre me tirast avec vn peu plus de violence: mais en effet, quand i'eus quelque tēps considéré ce que ie dis, ie trouuay qu'au lieu que ie n'en soulois aimer qu'une, i'en auois deux à seruir. Il est vray que ce n'estoit point avec beaucoup de peine: car quād i'estois pres de Floriāte, ie ne me ressouuenois en sorte du mōde d'Aymee, & quand i'estois pres d'Aymee, Floriante n'auoit point de lieu en ma memoire. Et n'y auoit rien qui me tourmētast, que quād i'estois loin de toutes les deux: car ie les regrettois toutes ensēble. Or, gentil Paris, cet entretien me dura iusques à Vienne: mais estant par hazard au logis (car presque tous les soirs nous mettions pied à terre, & mesme quand nous passions pres des bōnes villes) ne voila pas qu'une Bergere vint prier le Patron du bateau où i'estois, de luy dōner place iusques à Lyō,

parce que son mary ayât esté bleisé par quelques ennemis, luy mandoit de l'aller trouuer. Le patron qui estoit courtois, la receut fort librement, & ainsi le lendemain elle se mit dans le batteau avec nous. Elle estoit belle: mais si modeste & discrete, qu'elle n'estoit pas moins recommandable pour sa vertu, que pour sa beauté: au reste si triste, & pleine de melancolie, qu'elle faisoit pitié à toute la troupe. Et parce que i'ay toujours eu compassion des affligez, i'en auois infinimēt de celle-cy, & taschois de la desennuyer le plus qu'il „ m'estoit possible, dont Floriante n'estoit guiere con- „ tente, quelque mine qu'elle en fit, ny Aimee aussi. Car „ ressouenez-vous, gétil Paris, quequoy que feigneu- „ ne femme, elle ne peut s'empeschier de ressentir la perte d'un Amant, d'autant qu'il semble que ce soit un outrage à sa beauté, & la beauté estant ce que ce sexe a de plus cher, & la partie plus sésible qui soit en elles. Moy toutesfois, qui parmy la compassion commençois à mesler un peu d'Amour, sans faire semblant de voir ces deux filles, continuois de parler à celle-cy, & entre autre choses, afin que les discours ne nous defaillissent, & aussi pour auoir quelque plus grande connoissance d'elle, ie la suppliay de me vouloir dire l'occasion de son ennuy. Et alors toute pleine de courtoisie, prit la parole de ceste sorte:

La compassion que vous auez de ma peine m'oblige bien, courtois estranger, à vous rendre plus de satisfaction encôres que ce que vous me demandez, & penserois de faire vne grande faute, si ie vous refusois si peu de chose: mais ie vous veux supplier de considerer aussi l'estat en quoy ie suis. & d'excuser mes discours, si ie l'abbege le plus qu'il me sera possible. Scachez donc Berger, que ie suis nec sur les riués de Loire, où i'ay esté esleuee aussi cherement iusques en  
l'aage

l'aage de quinze ans, qu'autre de ma cōditiō le sçauroit estre: Mon nom fut Cloris, & mon pere s'appella Leonice frere de Gerestan, entre les mains de qui ie fus remise apres la mort de mon pere: & de ma mere, qui fut en l'aage que ie vous ay dit, & deslors ie commençay à ressentir les coups de la fortune: car mon oncle ayant plus de soing de ses enfans que de moy, se sentoit bien fort importuné de ma charge. Toute la consolation que i'auois, estoit de sa femme qui se nommoit Callirée: car celle-là m'aimoit, & m'accommodoit de tout ce qui luy estoit possible, sans que son mary le sceust. Mais le Ciel vouloit m'affliger du tout: car lors que Filandre frere de Callirée fut tué, elle en eut tant de regret, qu'il n'y eut iamais consolation de personne qui la peut faire resoudre à le suruiure; de sorte que peu de iours apres elle mourut, & ie demeuray avec deux de ses filles, qui estoient encor si ieunes, que ie n'en pouuois guiere auoir du contentement. Il aduint qu'un Berger de la prouince Viennoise, nommé Rolidor, vint visiter le Temple d'Hercules, qui est pres des riuies du Furan, sur le haut d'un rocher qui s'esleue au milieu des autres montagnes pardessus toutes celles qui luy sont autour. Le iour qu'il y fut, nous nous y trouuâmes vne fort bonne troupe de ieunes Bergeres: car c'estoit vn iour fort solemnel pour ce lieu-là. Ce ne seroit qu'vser des paroles inutiles de raconter les propos que nous eûmes ensemble, & la façon, dont il me declara son amitié, tant y a que depuis ce iour, il se donna de sorte à moy, que iamais il n'a fait paroistre de s'en vouloir desdire. Il estoit ieune & beau: quant à son bien, il en auoit beaucoup plus que ie ne deuois esperer: au reste l'esprit si ressembloit à ce qui se voyoit du corps, que c'estoit vn tres-parfait assemblage. Sa recherche dura quatre ans sans



que ie puiſſe dire qu'en ce tēps-là il ait iamais fait, ny pensé choſe dont il ne m'ait rendu conte & demandé aduis. Ceste extreme ſouſmiſſion, & ſi longuement continuée me fit tres-certaine qu'il m'aimoit, & ſes merites qui iuſques alors ne m'auoient peu obliger à l'aimer, depuis ce tēps m'y conuièrent de façō, que ie puis dire avec verité, n'y auoir rien au monde de plus aimé que Roſidor l'eſtoit de Cloris: dont il ſe ſentit de ſorte mō redeuable, qu'il augmenta ſon affection, ſi toutesfois elle pouuoit eſtre augmentée. Nous veſquiſmes ainſi plus d'vn an, avec tout le plaſir qu'vne parfaite amitié peut rapporter à deux Amants. En ſin le Ciel fit paroître de vouloir nous rédre entierement cōtents, & permit que quelques difficultez, qui empeschoient noſtre mariage fuſſent oſtees: nous voila heureux, ſi des mortels le peuuent eſtre: Car nous ſommes conduits dans le temple, les voix d'Hymen Hymenee eſclattoient de tous coſtez: bref eſtant de retour au logis, on n'oyoit qu'inſtruments de reſiouyſſance, on ne vōyoit que bals & chanſons, lors que le mal-heur voulut que nous fuſſions ſeparez par vne des plus faſcheuſes occaſiōs qui m'eut peu aduenir. Nous eſtions alors à Vienne, où eſt la pluſpart des poſſeſſions de Roſidor: il aduint que quelques ieunes débauchez des hameaux qui ſont hors de Lyon, du coſté où nos Druides vont repoſer le Guy, quand ils l'ont couppé dans la grande foreſt de Mars, dite d'Airieu, voulurent faire quelques deſordres, que mon mary ne pouuāt ſupporter, apres le leur auoir doucement remonſtré, leur empescha d'executer, dont ils furent de telle ſorte courrouceez, que (penſant que ce ſeroit la plus grande offenſe qu'ils pourroient faire à Roſidor, que de s'attaquer à moy) il y en eut vn d'eux qui me voulut caſſer vne phiole  
d'ancre

d'ancre sur le visage:mais voyât venir le coup,ie tournay la teste , si bien que ie ne fus atteinte que sur le col,côme dit-elle en se baissant,vous en pouuez voir les marques encor assez fraisches. Mon mary,qui me vid tout l'estomach plein d'ancre, & de sang, creut que i'estois fort blessée,& outre ce l'outrage luy sembla si grand,que metrant l'espée à la main, il la passa au trauers du corps de celuy qui auoit fait le coup,& puis se meslant parmy les autres , avec l'aide de ses amis,il les chassa hors de sa maison.Iugez, Berger, si ie fus troublée : car ie pensois estre beaucoup plus blessée que ie n'estois, & voyois mon mary tout sanglant,tant de celuy qu'il auoit tué,que d'une blessure qu'il auoit eüe sur vne espaule. Mais quand ceste premiere frayeur fut en partie passée,& que la playe qu'il auoit fut soudee : à peine auoit-on finy l'appareil,que la iustice se vint saisir de luy,& l'émena avec tât de violéce qu'õne me voulut permettre de lui dire adieu : mais mō affectiõ plus forte que leur deffense, me fit en fin venir iusques à luy, & me iettât à só col n'y attachay de sorte,que ce fut tout ce qu'õ peut faire que de m'en oster. Luy d'autre costé,qui me voyoit en cet estat,aimât mieux mourir que d'estre separé de moy,fit tous les efforts dõt vn grand courage & vne extreme amour estoiet capables,qui furent tels , que tout blessé qu'il estoit,il se despestra de leurs mains,& sortir hors de la ville. Ceste deffense l'empescha bien d'estre prisonier:mais elle fut cause aussi de rendre sa raison mauuaise enuers la Iustice,qui cependant iette contre luy toutes les menaces,& proclamatiõs,durât lesquelles son plus grád déplaisir estoit,de ne pouuoir estre aupres de moy,& parce que ce desir le pressoit fort,il se desguisoit & me venoit trouuer sur le soir,& passoit toute la nuit avec moy:Dieu sçait quel cõten-

tement estoit le mien : mais combien grande aussi estoit ma crainte: car ie sçauois que ceux qui le poursuioient, sçachans l'amour qui estoit entre nous, feroient tout ce qu'il leur seroit possible, pour l'y surprendre : & il aduint comme ie l'auois tousiours craint: car en fin il y fut trouué, & emmené dans Lyõ, où soudain ie le suiuis, & fort à propos pour lui, d'autât que les Iuges qu'à toutes heures i'allois solliciter, eurent tant de pitié de moy, qu'ils luy firent grace, & ainsi nonobstant toute la poursuite de nos parties, il fut deliuré. Si i'auois eu beaucoup d'ennui de l'accidēt & de la peine où ie l'auois veu, croyez, courtois Berger, que ie n'eus pas peu de satisfaction de le voir hors de danger, & absous de tout ce qui s'estoit passé. Mais parce que le desplaisir qu'il auoit receu dans la prison, l'auoit rendu malade, il fut contraint de séjourner quelques iours à Lyon, & moy tousiours pres de luy, essayant de luy dōner tout le soulagemēt qu'il m'estoit possible: enfin estāt hors de dāger, il me pria de venir donner ordre à sa maison, afin que nous y peussions receuoir nos amis en la resiouysſāce qu'il desiroit de faire auec eux, pour le bon succez de ses affaires: & voila que ces desbauchez, qui ont esté cause de toute nostre peine, voyans qu'ils n'en pouuoient auoir autre raisō, se sont resolus de le tuer dās sō liēt, & estans entrez dans son logis, lui ont donné deux ou trois coups de poignard, & le laissās pour mort s'en sōt fuyz. Helas! courtois Berger, iugez qu'elle ie dois estre, & en quel repos doit estre mō ame, qui à la verité est attainte du pl<sup>r</sup> sensible accidēt qui m'eust sceu aduenir.

Ainsi finit Cloris, ayant le visage tout couuert de larmes, qui sembloient autant de perles qui rouloient sur son beau sein. Or, gentil Paris, ce que ie vous vay raconter, est bien vne nouuelle source d'Amour.



mour. L'affliction que ie veis en ceste Bergere , me toucha de tant de compassion, qu'écors que son visage ne fust peut-estre pas capable de me donner de l'amour; toutefois la pitié m'atteinait si au vif, qu'il faut que ie cōfesse que Caris, Stilliane, Aymee, ny Floriāte ne me lierent iamais d'une plus forte chaîne, que ceste desolée Cloris. C'en est pas que ie n'aimasse les autres, mais i'auois encor outre leur place, celle-cy vuidé dans mō ame. Me voila donc resolu à Cloris comme aux autres: mais ie cogneus biē qu'il n'estoit pas à propos de luy en parler, que Rosidor ne fust ou mort ou gueri: car la peine où elle estoit, l'occupoit entierement. Nous arriuasmes de ceste sorte à Lyon, où soudain chacun se separa , il est vray que la nouuelle affection que ie portois à Cloris me la fit accompagner iusques en son logis, où mesme ie visitay Rosidor , à fin de faire cognoissance avec luy, iugeant bien qu'il falloit commencer par là à paruenir aux bonnes graces de sa femme. Elle qui le croyoit beaucoup plus blessé qu'elle ne le trouua , ( car on fait tousiours le mal plus grand qu'il n'est pas, & l'apprehension augmente de beaucoup l'accident que l'on redoute) chargea toute de visage, & de façon, quand elle le trouua leué, & qu'il se promenoit par la chambre. Mais oyez ce qui m'arriua: la tristesse que Cloris auoit dās le bateau, fut, comme ie vous ay dit, la cause de mon affection, & quād aupres de Rosidor ie la veis ioyeuse & contente, tout ainsi, que la compassion auoit fait naistre mon Amour, sa ioye aussi, & son contentement le firent mourir, esprouuāt bien alors, qu'un mal se doit tousiours guerir par son contraire, i'entray donc serf & captif dans ce logis , i'en sortis libre & maistre de moy-mesme : Mais considerant cet accident , ie m'allay ressouuenir d'Aimee , & de Floriante: incontinent

tinent me voila enquesté de leur logis , & tournay tant d'un costé & d'autre, qu'en fin ie les rencontray qu'elles s'estoient de fortune mises ensemble.

Par bonne rencontre, le lendemain estoit la grande feste de Venus , & parcé que suiuant la coustume, le iour auant la solemnité, les filles chantent dans le temple, les hymnes qui sont faits à l'honneur de la Deesse, & qu'elles y font la veillee iusques à minuiet, i'ouys prédre resolution à la belle-mere d'Aimée d'y passer la nuit, comme les autres, afin de mieux rendre son vœu. Floriante à la secrette requeste d'Aimée, promit d'en faire de mesme: & d'autant que l'on y demeueroit en fort grande liberté, ie fis dessein sans en parler, d'y entrer aussi, feignât d'estre fille, lors qu'il seroit bien obscur : mais sçachant que les Druides estoient eux-mesmes aux portes , depuis qu'il commençoit à se faire tard, ie me resolus de m'y cacher lōg temps auparavant. Et de faict m'estât mis en vn recoin, le moins frequenté, & le plus obscur, i'y demeuray qu'il estoit plus de neuf ou dix heures du soir. Desia le temple estoit fermé, & n'y auoit d'hōmes que moy, si ce n'est qu'il y en eut quelqu'autre aussi curieux que i'estois, & desia les hymnes auoiēt long temps continué, lors que ie sortis de ma cachette. Et parce que le temple estoit fort grād, & qu'il n'y auoit clarté que celle que quelques flambeaux allumez sur l'autel pouuoient donner a l'entour, ie me mis aysément entre les filles, sans qu'elles me recogneussent , & lors que i'allois cherchant de l'œil, l'endroit où estoit Aymée, ie veis porter vne petite bougie à vne ieune fille , qui se leuant , s'approcha de l'autel, & apres auoir fait quelques ceremonies, se mit à chanter quelques couplets, auxquels sur la fin toute la trouppé respondit : Je ne sçay si ce fut ceste clarté blafarde (car quelquefois elle

le

le aide fort à couvrir l'imperfection du tout)ou bien si veritablement elle estoit belle , tant y a qu'aussi tost que ie la veis , ie l'aimay. Or qu'à ceste heure ceux-là me viennent parler, qui dient que l'Amour vient des yeux de la personne aymee , cela ne pouvoit estre ; car elle ne m'eust sceu voir , outre qu'elle ne tourna pas mesme les yeux sur moy , & qu'à peine l'auois-ie assez bien veüe , pour la pouvoir recognoistre vne autre fois : & cela fut cause , que poussé de la curiosité , ie me coulay doucement entre les Bergeres qui luy estoient plus pres. Mais par malheur étant avec beaucoup de danger parvenu iusqu'aupres d'elle , finit son hymne , & renuoya la bougie au mesme lieu où elle souloit estre, si bien que le lieu demeura si obscur , qu'à peine en la touchant l'eusse-ie peu voir. Toutesfois l'esperance qu'elle , ou quelqu'autre pres d'elle recommenceroit bien tost à chäter, m'arresta là quelque temps. Mais ie veis qu'au contraire la clarté fut portee à l'autre chœur, & intinét apres vne de celles qui y estoient commença de chanter comme auoit fait ma nouuelle Maistresse. La differéce que ie remarquay, fust de la voix, fust du visage, estoit grâde: car elle n'auoit rien qui approchast de celle que ie començois d'aimer, qui fut cause que ne pouuant plus long-téps comander à ma curiosité, ie m'adressay à vne Dame qui estoit la plus escartee, & me cōtrefaisant le mieux qu'il m'estoit possible, ie luy demaday qui estoit celle qui auoit chanté auant la derniere. Il faut bien , me dit-elle, que vous soyez estrangere, puis que vous ne la cognoissiez pas. Peut-estre luy respōdis-je, la recognoistrois-je, si i'oyois son nō. Qui ne la recognoistra, dit-elle, à sō visage, demandera son nom en vain. Toutesfois pour ne vous laisser en peine, sçachez qu'elle s'appelle Cyrcene, l'une  
des



des plus belles filles qui demeure le long des riués de l'Arar,& tellement cogneuë en toute cette contree, qu'il faut, ſi vous ne la cognoiſſez, que vous ſoyez d'un autre monde. Juſques là i'auois ſi bien contrefait ma voix, que comme la nuit luy trompoit les yeux, auſſi deceuois ie ſon oreille par mes paroles:mais à ce coup ne m'en reſſouuenāt plus, apres pluſieurs autres remerciements, ie luy diſ, que ſi en eſchange de la peine qu'elle auoit priſe, ie luy pouuois rendre quelque ſeruice, ie ne croirois point qu'il y euſt homme plus heureux que moy. Comment me dit-elle alors, & qui eſtes vous qui me parlez de ceſte ſorte? Et me touchant ſoudain, & regardant de plus pres, elle recogneut à mon habit, ce que i'eſtois, dont toute eſtonnee: Auez vous bien eu la hardieſſe, me dit-elle, d'enfreindre nos loix de ceſte ſorte? Sçauéz vous bien que vous ne pouuez payer ceſte faute, qu'avec la perte de voſtre vie: Il faut dire la verité: quoy que ie ſceuſſe qu'il y auoit quelque chaſtiment ordonné, ſi ne penſois-ie pas qu'il fuſt tel: dont ie ne fus peu eſtonné; toutesſois luy reſpresentant que i'eſtois eſtranger, & que ie ne ſçauois point leurs ſtatuts, elle prit pitié de moy, & me dit que dés le commencement elle l'auoit bien recogneu, & qu'il falloir que ie ſceuſſe qu'il eſtoit impoſſible d'obtenir pardon de ceſte faute, par ce que la loy y eſtoit ainſi rigoureuſe pour oſter de ces veilles tous les abus qui s'y ſouloient commettre. Toutesſois que voyant que ie n'y eſtois point allé de mauuaife intention, elle feroit tout ce qui luy ſeroit poſſible pour me ſauuer: Et que pour ceſt effect il ne falloir pas attendre que la minuit ſonāſt, car alors les Druides venoiēt à la porte avec des flābeaux, & les regardoient toutes au viſage: Qu'à ceſte heure la porte du temple eſtoit bien fermée, mais qu'elle eſſayeroit de la faire ouurir: & lors

me

me mettant vn voile sur la teste qui me couuroit iusques aupres des hanches , elle m'accommoda mon mâteau par dessous, en telle sorte qu'il estoit mal-aisé de recognoistre la nuit, si c'estoit vne robbe: m'ayant ainsi équipé , elle dit à quelques-vnes de ses voisines, qui estoient venuës avec elle, qu'elle se trouuoit mal , & toutes ensemble s'en allerent demander la clef à la plus vieille de la troupe , & nous en allant ensemble à la porte avec vne petite bougie seulement , qu'elle mesme portoit , & qu'elle couuroit presque tout avec la main , feignant de la conseruer du vent, nous sortismes en foule, & i'eschappay ainsi heureusement de ce danger par sa courtoisie, & pour mieux me déguiser, & aussi que i'auois enuie de sçauoir à qui i'auois ceste obligation, ie m'en allay parmy les autres iusques à son logis.

Mais , belle Bergere , dit-il s'adressant à Diane, ce discours n'est pas encore à moitié, & il me semble que le Soleil est couché il y a long temps, ne seroit-il pas plus à propos d'en remettre la fin à vne autre fois que nous aurôs plus de loisir? Vous avez raison, dit-elle, gentil Berger, il ne faut pas despendre tout son bien à la fois: ce qui reste à sçauoir nous pourra encores faire couler vne agreable iournée: Outre que Paris qui doit encor passer la riuere, ne sçauroit arrester icy plus long-temps sans se mettre à la nuit. Il n'y a rien, dit-il, belle Bergere, qui me puisse incômoder quand ie suis pres de vous. Je voudrois bien, respondit elle, qu'il'y eust quelque chose en moy, qui vous fust agreable: car vostre merite & vostre courtoisie oblige chacun à vous rendre toute sorte de seruice. Paris vouloit respôdre, mais Hylas l'interrompit en luy disant: Pleust à Dieu gentil Paris, que ie fusse vous, & que Diane fut Phillis, & qu'elle me tinst ce

langage. Quand cela seroit, dit Paris, vous ne luy en auriez que tant plus d'obligati<sup>o</sup>n. Il est vray, dit Hylas, mais ie ne craindray iamais de m'obliger en partie à celle à qui ie suis desia entierement. Vos obligations, dit Diane, ne s<sup>o</sup>t pas de celles qui s<sup>o</sup>t pour tousiours, vous les reuoquez quand il vous plaist. Si les vnes, respondit-il, y perdēt, les aures y ont de l'aduantage, & demandez à Phillis, si elle n'est pas bien-aïse que ie sois de ceste humeur, car si i'estois autrement, elle pourroit bien se passer de mon seruice. Avec semblables discours, Diane, Paris, & plusieurs autres Bergeres paruindrent iusques au grand pré, où ils auoyent accoustumé de s'assembler, auant que se retirer, & Paris donnant le bon-soir à Diane, & au reste de la troupe, print son chemin du costé de Laigneu.

Mais cependant Lycidas parloit avec Phillis, car la jalousie de Siluandre le tourmentoit de sorte, qu'il n'auoit peu attendre au lendemain à luy en dire ce qu'il en auoit sur le cœur. Il estoit tellement hors de luy-mesme, qu'il ne prit pas garde que l'on l'escoutoit : mais pensant estre seul avec elle, apres deux, ou trois grands souspirs, il luy dit : Est-il possible, Phillis, que le Ciel m'ait conserué la vie si longuement pour me faire ressentir vostre infidelite ? La Bergere qui attendoit toute autre sorte de discours, fut si surprise, qu'elle ne luy peut respondre. Et le Berger voyant que elle demeueroit muette, & croyant que ce fut pour ne sçauoir quelle excuse prendre, continua : Vous avez raison, belle Bergere, de ne point respondre, car vos yeux parlent assez, voire trop clairement pour mon repos : Et ce silence ne me dit, & ass<sup>u</sup>re que trop ce que ie vous demande, & que ie ne voudrois pas sçauoir. La Bergere qui se sentit offensée de ses paroles, luy respondit toute despitée. Puisque mes yeux parlēt  
assez



assez pour moy, pourquoy voudriez-vous que ie vous respondisse d'autre façon? Et si mon silence vous donne plus de cognoissance de mon peu d'amitié, que mes actions passées n'ont peu faire de ma bõne volõté, pensez-vous que i'espere de vous en pouuoir rendre plus de tesmoignage par mes paroles? Mais ie voy bien que c'est, Lycidas, vous voulez faire vne honnestre retraite, vous auez dessein ailleurs, & pour ne l'oser sans donner à vostre legereté quelque couuerture raisonnable, vous vous faignez de chimeres, & bastissez des occasions de desplaisir, où vous sçauiez bien qu'il n'y a point de subiet, afin de me rendre blasmee de vostre faute: Mais, Lycidas, serrõs de pres toutes vos raisons, voyõs quelles elles sont, ou si vous ne le voulez faire, retirez vous, Berger sans m'accuser de l'erreur que vous auez commise, & dõt ie sçay bien que ie feray vne longue penitence: mais cõtentez-vous de m'en laisser le mortel desplaisir, & non pas le blasme, que vous m'allez procurant par vos plaintes, tant ordinaires, que vous en importunez, & le Ciel, & la terre. Le doute où i'ay esté, repliqua le Berger, m'a faict plaindre: mais l'assurance que vous m'en donnez par vos aigres paroles me fera mourir. Et quelle est vostre crainte, respondit la Bergere? Iugez, repliqua-t'il, qu'elle ne doit pas estre petite, puis que la plainte qui en procede, importune, & le Ciel, & la Terre, comme vous me reprochez. Que si vous la voulez sçauoir, ie la vous diray en peu de mots. Je crains que Phillis n'aime point Lycidas. Ouy, Berger, reprit Phillis, vous pouuez croire que ie ne vous ayme point, & auoir en vostre memoire ce que i'ay faict pour vous, & pour Olympe: est-il possible que les actions de ma vie passée, vous reuiennent deuant les yeux, lors que vous conceuez ces doutes: Je sçay bien, respondit le Berger, que vous

m'avez aimé; & si i'é eusse esté en doute, ma peine ne feroit pas telle que ie la ressens: mais ie crains que comme vne bleseure pour grande qu'elle soit, si elle ne fait mourir, se peut guerir avec le réps: de mesme celle qu'Amour vous auoit fait alors pour moy, ne soit à cette heure de sorte guerie, qu'à peine la cicatrice en apparaisse seulement. Phillis à ces paroles tournât la teste à costé, & les yeux avec vn certain geste de mescontentement. Puis, Berger, luy dit-elle, que iusques icy par les bons offices, & par tant de resmoignages d'affection, que ie vous ay rendus, ie cognoy de n'auoir rien aduancé: assurez-vous que ce que i'en plains le plus, c'est la peine, & le temps que i'y ay employez. Lycidas cogneut bien d'auoir fort offensé sa Bergere, toutesfois il estoit luy-mesme si fort atteint de la jalousie, qu'il ne peut s'empescher de luy répondre. Ces courroux, Bergere, ne me donnent-ils pas de nouvelles cognoissances de ce que ie crains: car de se fascher des propos qu'vne trop grande affection faiët quelquefois proferer, n'est-ce pas signe de n'en estre point atteint? Phillis oyant ce reproche, reuint vn peu à soy, & tournant le visage à luy, respondit: Voyez-vous, Lycidas, toutes faintes en toutes personnes me desplaissent, mais ie n'en puis supporter en celles avec qui ie veux viure. Comment? Lycidas a la hardiesse de me dire qu'il doute de l'amitié de sa Phillis, & ie ne croiray pas qu'il dissimule: & quel resmoignage s'en peut-il rendre que ie ne vous aye rendu? Berger, Berger, croyez-moy, ces paroles me font mal penser des assurances qu'autrefois vous m'avez donnees de vostre affection: Car il peut bien estre que vous me trompiez en ce qui est de vous, comme il semble que vous vous deceuiez en ce qui est de moy. Ou que comme vous pensez n'estre point aimé, l'estât plus que tout le  
reste

reste du mode, de mesme vous pensiez de m'aimer en ne m'aimant pas. Bergere, respondit Lycidas, si mon affection estoit de ces communes, qui ont plus d'apparence que d'effet, ie me condamnerois moy-mesme, lors que sa violence me transporte hors de la raison, ou bien quand ie vous demande de grandes preuues d'une grande amitié: mais puisqu'elle n'est pas telle, & que vous sçavez bien qu'elle embrasse tout ce qui est de plus grãd, ne sçavez-vous pas que l'extreme amour ne marche iamais sans la crainte, encores qu'elle n'en ait point de suiet, & que pour peu qu'elle en ait, ceste crainte se change en ialousie, & la ialousie en la peine, ou plustost en la forcenerie où ie me trouue.

Cependant que Lycidas, & Phillis parloient ainsi, pensant que ces paroles ne fussent ouyes que d'eux-mesmes, & qu'ils n'eussent autres tesmoins que ces arbres, Siluandre, cômme ie vous ay dit, estoit aux escoutes, & n'en perdoit vne seule parole: Laonice d'autre costé qui s'estoit endormie en ce lieu, s'esueilla au commencement de leur discours, & les recognoissant tous deux, fut infiniment aise de s'y estre trouuee si à propos, s'assurant biẽ qu'ils ne se separeroiẽt point: quẽ ils ne luy apprinsent beaucoup de secrets, dont elle esperoit se seruir à leur ruine. Et il aduint ainsi qu'elle l'auoit esperé: car Phillis oyant dire à Lycidas qu'il estoit ialoux, luy repliqua fort haut, & de qui, & pourquoy? Ah! Bergere, respondit l'affolé Lycidas, me faites vous ceste demande? Dites-moy, ie vous supplie, d'où procederoit ceste grande froideur enuers moy depuis quelque temps, & d'où ceste familiarité que vous auez si estroite avec Siluandre, si l'amitié que vous me souliez, porter n'estoit point changee à son auantage? Ah! Bergere, vous deuiez bien croire que mon cœur n'est pas insensible à vos coups, puis qu'il



a si viuement ressenty ceux de vos yeux. Combien y a t'il que vous vous estes retirée de moy ? que vous ne vous plaidez plus à parler à moy, & qu'il semble que vous allez mendiant toutes les autres cōpagnies pour fuir la mienne ? où est le soing que vous auiez autrefois de vous enquerir de mes nouuelles, & l'ennuy que vous rapportoit mon retardement hors de vostre presence ? Vous pouuez vous ressouuenir combien le nom de Lycidas vous estoit doux, & combien de fois il vous eschappoit de la bouche, pour l'abondance du cœur, en pensant nommer quelqu'autre. Vous en pouuez vous ressouuenir, dy-ie, & n'ouyr à ceste heure dans cemesme cœur, & dās ceste mesme bouche que le nom & l'affection de Syluandre, avec lequel vous vuez de sorre, qu'il n'est pas iusques aux estrangers qui sont en ceste contrée, qui ne recognoissent que vous l'aimez ? & vous trouuez estrange que moy qui suis ce mesme Licidas, que i'ay tousiours esté, & qui ne suis né que pour vne seule Phillis, sois entré en doute de vous ? L'extreme desplaisir de Lycidas luy faisoit naistre vne si grande abondance de paroles en la bouche, que Phillis pour l'interrompre ne pouuoit trouuer le temps de luy respondre : car si elle ouuroit la bouche pour commencer, il continuoit encore avec plus de vehemence, sans considerer que sa plainte estoit celle qui rengregeoit son mal, & que s'il y auoit quelque chose qui se peust alleger, c'estoit la seule response qu'il ne vouloit escouter : & au contraire ne cognoissant pas que ce torrent de paroles ostoit le loisir à la Bergère de luy respondre, il iugeoit que son silence procedoit de se sentir coupable, si bien qu'il alloit augmentant sa ialousie à tous mouuements, & à toutes les actions qu'il luy voyoit faire : dequoy elle se sentit si surprise, & offēsée, que toute interdite elle

ne

ne ſçauoit par quelles paroles elle deuoit commencer, ou pour ſe plaindre de luy, ou pour le ſortir de l'opinion où il eſtoit: mais la paſſion du Berger, qui eſtoit extreme, ne luy laſſa pas beaucoup de loiſir à y ſôger: car encor qu'il fuſt preſque nuit, ſi la veit-il rougir, ou pour le moins il luy ſembla de le voir, qui fut bien la conſequence de ſon impatience, tenant alors pour certain, ce de quoy il n'auoit encore que doute. Et ainſi ſans attendre d'aduantage, apres auoir reclamé deux ou trois fois les Dieux iuſtes puniſſeurs des infidelles, il s'en alla courant dâs le bois, ſans vouloir eſcouter, ny attendre Phillis, qui ſe mit apres luy pour luy deſcouvrir ſon erreur, mais ce fut en vain: car il alloit ſi viſte, qu'elle le perdit incontinent dans l'eſpaiſſeur des arbres. Et cependant Laonice bien-aiſe d'auoir deſcouuert ceſte affection, & de voir vn ſi bon commencement à ſon deſſein, ſe retira comme de couſtume avec la Bergere ſa compagne. Siluandre d'autre coſté ſe reſolut, puis que Lycidas prenoit à ſi bon marché tant de ialouſie, de la luy vendre à l'aduenir vn peu plus cherement, feignant de vraiment aymer Phillis, lors qu'il les verroit aupres d'elle.



## LE NEVFIESME LIVRE DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



Eonide cependant arriua en la maiſon d'Adamas, & luy ayant faiât entendre, que Galathee auoit infiniment affaire de luy, & pour vn ſubieât fort preſſé qu'elle

luy diroit par les chemins , il reſolut pour ne luy deſobeir, de partir auſſi-toſt que la Lune eſclaireroit, qui pouuoit eſtre vne demie heure auant iour. En ceſte reſolution , auſſi-toſt que la clarté commença de paroître, ils ſe mirent en chemin, & lors qu'ils furent au bas de la colline , n'ayant plus qu'une plaine qui les conduiſoit au Palais d'Iſoure, la Nimphe à la requeſte de ſon oncle, reprit la parole de ceſte ſorte:

---

HISTOIRE DE GALATHEE  
& Lindamor.

**M**On pere(car elle l'appelloit ainſi) ne vous eſtōnez point, ie vous ſupplie d'ouyr ce que i'ay à vous dire, & lors que vous en aurez occaſion, reſſouueuez vous que ce meſme amour en eſt cauſe qui autresfois vous à pouſſé à ſemblables ou plus eſtranges accidents. Ie n'oſerois vous en parler, ſi ie n'en auois permiſſion, voire s'il ne m'auoit eſté commandé: mais Galathée, à qui ceſt affaire touche, veut bien, puis que elle vous a eſleu pour medecin de ſon mal, que vous en ſçachiez, & la naiſſance, & le progrez: toutesfois elle m'a commandé de tirer parole de vous , que vous n'en direz iamais rien. Le Druyde qui ſçauoit quel reſpect il deuoit à ſa Dame(car pour telle la tenoit-il) luy reſpondit, qu'il auoit aſſez de prudence pour celer ce qu'il ſçauoit importer à Galathée, & qu'en cela la promeſſe eſtoit ſuperfluë. Sur ceſte aſſurance, continua Léonide, ie paracheueray donc de vous dire ce qu'il faut que vous ſçachiez. Il y a fort long-téps que Polemas deuint amoureux de Galathée: de dire, comme cela aduînt, il ſeroit inutile, tant v a qu'il l'aima de ſorte qu'à bon eſciët on l'en pouuoit dire amoureux. Ceſte affection paſſa ſi auât, que Galathee meſme ne la pouuoit ignorer : tant s'en faut en particulier elle luy fit  
plusieurs



plusieurs fois paroistre de n'auoir point son seruice desagreable : ce qui le lia si bien , que rien depuis ne l'en a iamais peu distraire:& c'est sans doute que Galathee auoit bien quelque occasion de fauoriser Polemas:car il estoit hōme qui meritoit beaucoup. Pour sa race,il est, comme vous sçauiez , de cet ancien tige de Surieu, qui en noblesse ne cede pas mesme à Galathee: quant à ce qui est de sa personne, il est fort agreable,ayant & le visage & la façon assez capable de donner de l'Amour:sur tout il a beaucoup de sçauoir, faisant honte en cela aux plus sçauants : Mais à qui vay-ie racontant toutes ces choses, vous les sçauiez, mon pere,beaucoup mieux que moy,tant y a que ces bonnes conditions le rendoient tellement recommandable,que Galathee le daigna bien fauoriser plus que tout autre qui pour lors fust à la Cour d'Amasis. Toutefois ce fut avec tant de discretion, que personne ne s'en prit iamais garde. Or Polemas ayant ainsi le vent fauorable viuoit content de soy-mesme,autāt qu'une personne fondee sur l'esperance le peut estre. Mais cest inconstant Amour, ou plustost ceste inconstante fortune,qui se plaist au changement, voire qui s'en nourrit,voulut que Polemas,aussi bien que le reste du monde, ressentist quelles sont les playes qui procedent de sa main.Vous pourrez vous ressouuenir, qu'il y a quelque temps qu'Amasis permit à Clidamā de nous donner à toutes des seruiteurs.De ceste occasion comme d'un essaim sont sortis tant d'Amours, qu'outre que toute nostre Cour en fut peuplee,tout le pais mesme s'en ressentit. Or entr'autres par hazard Lindamor fut donné à Galathee,il auoit beaucoup de merites;toutefois elle le receut aussi froidement, que la ceremonie de ceste feste le luy pouuoit permettre: mais luy qui peut-estre des-ja auparauant auoir eu

quelque intentiõ, qu'il n'auoit pas osé faire paroistre outre les bornes de sa discretion, fut bien aise que ce subiet se presentast pour esclorre les beaux desseins qu'Amour luy auoit fait conceuoir, & de dõner naissance sous le voile de la fiction à de tres-veritables passions. Si Polemas ressentit le commencement de ceste nouuelle amirié, le progresz luy en fut encor plus ennuyeux: d'autant que le commencement estoit couuert de l'õbre de la courtoisie, & de l'exemple de toutes les autres Nymphes, si bien qu'encor que Galathee le receust avec quelque apparéce de douceur, cela par raison ne le pouuoit offenser, puis qu'elle y estoit obligee par la loy qui estoit commune: mais quand ceste recherche continua, & plus encor quand passant les bornes de la courtoisie, il vid que c'estoit à bõ escient, ce fut lors qu'il ressetit les effets que la ialousie produit en vne ame qui aime bien. Galathee de son costé n'y pensoit point, ou pour le moins ne croyoit pas en venir si auant: mais les occasions, qui comme enfilees se vont trainant l'une l'autre, l'emporterent si auant, que Polemas pouuoit bien estre excusé en quelque sorte, s'il se laissoit blesser à vn glaïue si trenchant, & si la ialousie pouuoit plus que l'asseurance que ses seruices luy donnoient. Lindamor estoit gentil, & n'y auoit rien qui se peust desirer en vne personne bien nee, dont il ne se peut cõtenter, courtois entre les Dames, braue entre les guerriers, plein de valeur & de courage, autant qu'autre qui ait esté en nostre Cour des plusieurs anneés. Il auoit esté iusques en l'aage de vingt & cinq ans, sans ressentir les effets qu'Amour a accoustumé de causer dans les cœurs de son aage, non que de son naturel il ne fust seruiteur des Dames, ou qu'il eust faute de courage pour en hazarder quelque vne: mais pour s'estre tousiours occupé à ces exercices,



cices, qui esloignent l'oisiueté, il n'auoit donné loisir à ses affectiōs de ietter leurs racines en son ame: car dès qu'il peut porter le faix des armes, poussé de cét instinct genereux, qui porte les courages nobles aux plus dāgereuses entreprises, il ne laissa occasiō de guerre, où il ne rendist tesmoignage de ce qu'il estoit: depuis estāt reuenu voir Clidamā, pour luy rēdre le deuoir à quoy il luy estoit obligé, en mesme tēps il se donna à deux, à Clidaman, cōme à son Seigneur, & à Galathee, cōme à sa Dame, & à l'un & à l'autre sans l'auoir desleigné: mais la courtoisie du ieune Clidamā, & les merites de Galathee auoient des ayman de vertu trop puissants, pour ne l'attirer à leur seruice. Voila donc, comme ie vous disois. Lindamor amoureux, mais de telle sorte, que son affectiō ne se pouuoit plus couvrir du voile de la courtoisie. Polemas, comme celuy qui y auoit interest, le recogneut biē tost; toutefois encor qu'ils fussēt amis, si ne luy en fit-il point de semblāt: au cōtraire, se cachant entierement à luy, il ne taschoit que de s'asseurer d'auantage de ceste Amour, afin de la ruiner par tous les artifices qu'il pourroit, comme il l'essaya depuis. Et parceque dès le retour de Lindamor il auoit, cōme ie vous disois, fait professiō d'amitié avec luy, il luy fut aisé de cōtinuer. En ce tēps Clidaman cōmença de se plaie aux tournois, & aux ioustes, où il reüssissoit fort biē, à ce que l'on disoit, pour son cōmencement. Mais sur tous Lindamor emportoit tousiours la gloire du plus adroit & du plus gentil, dont Polemas portoit vne si grāde peine, qu'il ne pouuoit dissimuler sa mauuaise volonté, & pensant, s'il faisoit ses parties avec luy, d'en emporter la plus grāde gloire, parce qu'il estoit plus aagé & de plus longue main à la Cour, il estoit tousiours dās tous les desseins de sō rival: mais Lindamor, qui ne se doutoit point de l'ocasiō qu'il luy

faisois



faisoit faire, y alloit sans contrainte, & cela rendoit ses actions plus agreables: ce que ne faisoit pas Polemas, qui auoit vn dessein caché, où il falloit qu'il vlast d'artifice: de sorte qu'il luy seruoit presque de Iustice. Et mesmes le dernier des Bacchanales, que le ieune Clidaman fit vn tournoy, pour soustenir la beauté de Syluie, Guiemants: & Lindamor firent tout ce que des hommes pouuoient faire: mais entre tous, Lindamor y eut tant de grace, & tant de bon-heur, que quand Galathee n'en eust point esté le Iuge, Amour toutefois eust donné l'arrest contre Polemas. La Nymphe qui commençoit d'auoir des yeux aussi bien pour le reste des hommes, que iusques alors elle n'en auoit eu que pour Polemas, ne peut s'empescher de dire beaucoup de choses à l'auantage de Lindamor. Et voyez comme l'Amour se iouë & se mocque de la prudence des Amants. Ce que Polemas auéc tant de soing & d'artifice va recherchant pour s'auantager par dessus Lindamor, luy nuit le plus, & le rend presque sô inferieur: car chacun faisant comparaison des actions de l'un & de l'autre, y trouuoit tant de difference, qu'il eust mieux valu pour luy, ou de n'y poit assister, ou qu'il s'en fust déclaré ennemy tout à fait. Ce fut ce soir mesme que Lindamor, poussé de son bon demon (ie croy quant à moy, qu'il y a des iours heureux, & d'autres mal-heureux) se declara à bon escient seruiteur de la belle Galathée: mais l'occasion a aussi luy fut toute telle qu'il eust sceu desirer: car dansant ce bal, que les Francs ont nouuellement apporté de Germanie, auquel l'on va dérobañt celle que l'on veut; conduit d'Amour, mais beaucoup plus poussé à ce que ie croy du destin, il desroba Galathee à Polemas, qui plus attentif à son discours qu'au bal, n'y prenoit pas garde, & alloit à l'heure mesme reprochant à la Nymphe la naissante amitié qu'il preuoyoit de Lindamor. Elle

qui n'y auoit point encor pensé à bon escient, s'offensa de ce discours, & receut si mal ses paroles, qu'elles luy rendirent celles de Lindamor d'autant plus agreables, qu'il luy sembloit en cela se venger de ce soupçonneux. Ce qui m'en fait parler ainsi, c'est que nul ne le peut mieux sçauoir que moy, qui semble auoir esté destinee, pour ouyr toutes ses Amours : car soudain que nous fumes retirees, & que Galathee fut dans le liect, elle me commanda de demeurer au cheuet pour luy tenir la bougie, c'estoit lors qu'elle lisoit les despatches qui luy venoient, & mesme celles qui estoient d'importance. Ce soir elle en fit le semblant, pour donner occasion aux Nymphes de la laisser seule, & quād elles furent toutes sorties, elle me commanda de fermer la porte, puis me fit asseoir sur le pied du liect, & apres auoir vn peu soufry, elle me dit : Encor faut-il, Leonide, que vous riez de la gratieuse rencontre qui m'est aduenüe au bal; vous sçaez qu'il y a des-ja quelque temps que Polemas a pris volenté de me seruir: car ie ne le vous ay point celé; & d'autant qu'il me sembloit qu'il viuoit enuers moy avec tant d'honneur, & de respect, il ne faut point en mentir, son seruice ne m'a point esté des-agreable, & ie l'ay receu avec vn peu plus de bonne volenté, que des autres de ceste Cour: nō toutefois qu'il y ait eu aucū Amour de mon costé: ie ne veux pas dire, que peut-estre, cōme l'Amour flatte tousiours ses maladies d'esperance, il ne se soit figuré ce qu'il a desiré : mais la verité est que ie n'ay iamais encores iugé qu'il eust pour moy quelque chose capable de m'ē dōner: ie ne sçay ce qui pourroit aduenir, & m'ē remets à ce qui en fera: mais pour ce qui est iusques icy, il n'y a aucune apparence. Or Polemas, qui a veu que i'oyois ce qu'il me vouloit dire, & que ie l'escoutois avec patience, rendu d'autāt plus hardy, qu'il

qu'il ne remarquoit point que ie vesquisse avec aucun autre de ceste sorte, a passé si outre, qu'il ne sçait plus ce qu'il fait, tant il est hors de soy. Et de fait, ce soir il a dansé avec moy quelque temps, au commencement si refuseur, que i'ay esté contrainte, sans y penser, de luy demander ce qu'il auoit : Ne vous déplaira-t'il point, m'a-t'il dit, si ie le vous descouure? Nullemét, luy ay ie respondu, car ie ne demande iamais chose que ie ne vueille sçauoir. Sur ceste assurance il m'a pouruiuy : Je vous diray, Madame, qu'il n'est pas en ma puissâce de ne refuser à des actions que ie voy d'ordinaire deuant mes yeux, & qui me touchent si viuement, que si i'en auois aussi bien l'assurance, que ie n'en ay que le soupçon, ie ne sçay s'il y auroit quelque chose assez forte, pour me retenir en vie. Sans mêtir, i'estois encor si peu aduisee, que ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire : toutesfois me semblant que son amitié m'obligeoit à quelque sorte de curiosité, ie luy ay demandé quelles actions c'estoient qu'il touchoient si viuement : alors s'arrestant vn peu, & m'ayant regardee ferme quelque temps, il m'a dit : Est-il possible, Madame, que sãs fictiõ vous me demandiez que c'est? Et pourquoy, luy ay-ie respondu, ne voulez vous pas que ie le puisse faire? parce, a-t'il adiousté, que c'est à vous à qui toutes ces choses s'adressét, & que c'est de vous aussi d'où elles procedent. Et lors voyant que ie ne disois mot, car ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire, il a recommencé à marcher, & m'a dit : Je ne veux plus que vous puissiez faindre en cest affaire sans rougir : car resolutement ie veux forcer de le vous dire, quoy que le discours m'en deust couster la vie. Vous sçaez, Madame, avec quelle affection, depuis que le Ciel me rendit vostre, i'ay tasché de vous rendre preuue que i'estois véritablement seruiteur de la belle Galathee : vous pouuez dire,



dire, si iusques icy vous auez recogneu quelque action des miennes, tendre à autre fin, qu'à celle de vostre seruice: Si tous mes desseins n'ont pris ce poinct pour leur but, & si tous mes desirs paruenans là, ne se sont monstrez satisfaits & contents, le m'assure que si ma fortune menie de meriter quelque chose d'auantage en vous seruant, que pour le moins elle ne me refusera pas ceste satisfaction de vous, que vous aduoüerez que veritablement ie suis vostre, & à nulle autre qu'à vous. Or si cela est, iugez quel regret doit estre le mien apres tant de temps dépendu, pour ne dire perdu, lors que(s'il y auoit quelque raison en Amour) ie deurois plus raisonnablement attendre quelque loyer de mon affection, ie vois en ma place vn autre fauorisé, & heritier, pour dire ainsi, de mon bien auant ma mort. Excusez moy, si i'en parle de ceste sorte, l'extreme passion arrache ces iustes plaintes de mon ame, qui encore qu'elle le vueille, ne peut les taire d'auantage, voyant celuy qui triomphe de moy, en auoir acquis la victoire plus par destin, que par merite. C'est de Lindamor, de qui ie vous parle, Lindamor, de qui le seruice est d'autant plus heureusement receu de vous, qu'il me cede, & en affection, & en fidelité. Mon grief n'est pas pour le voir plus heureux, qu'il n'eust osé souhaitter: mais ouy bié de le voir heureux à mes despés. Excusez moy, Madame, ie vous supplie, ou plustost excusez la grandeur de mon affection, si ie me plains, puis que ce n'est qu'une plus apparéte preuue du pouuoir que vous auez sur vostre tres-hüble seruiteur: Et ce qui me fait parler ainsi, c'est pour remarquer que vous vsez enuers luy des mesmes paroles, & mesmes façons de traitter que vous souliez enuers moy, à la naissance de vostre bõne volonté, & lors que vous me permettes de vous parler, & de pouuoir dire en moy-mesme,

meſme, que vous ſçauez mon affection. Cela me met hors de moy-meſme, avec tant de violence, qu'à peine puis-je commander à ces furieux mouuements que vous me faites, que l'offenſe produit en mô ame, qu'ils n'en faſſent naiſtre des effets au delà la diſcretion. Il vouloit parler d'auantage, mais l'affection en quoy il eſtoit, luy a ſi promptement oſté la voix, qu'il ne luy a pas eſté poſſible de cōtinuer plus outre. Si ie me ſuis offenſee de ſes paroles, vous le pouuez iuger, car elles eſtoient, & temeraires, & pleines d'vne vanité qui n'eſtoit pas ſupportable; toutefois à fin de donner cognoiſſance de ce trouble à ceux qui n'ont des yeux que pour eſpier les aſtions d'autrui, ie me ſuis contrainte de luy faire vne reſponſe vn peu moins aigre que ie n'euffe fait, ſi i'euffe eſté ailleurs. Et luy ay dit: Polemas, ce que vous eſtes, & ce que ie ſuis, ne me laiſſera iamais douter que vous ne ſoyez mon ſeruiteur, tant que vous demeurerez en la maiſon de ma mere, & que vous ferez ſeruite à mon frere: Mais ie ne puis aſſez m'eſtonner des folies, que vous allez meſlant en voſtre diſcours, en parlant d'heritage, & de voſtre bien: en ce qui eſt de mon amitié, ie ne ſçay par quel droit vous me pretendriez voſtre: mon intention, Polemas, a eſté de vous aimer, & eſtimer comme voſtre vertu le merite, & ne vous deuez rien figurer outre cela: & quant à ce que vous dites de Lindamor, sortez d'erreur: car ſi i'en vſe de meſme avec luy, que i'ay fait avec vous, vous deuez croire que i'en feray de meſme avec tous ceux qui par cy-apres le meriteront, ſans autre deſſein plus grand que d'aimer, & d'eſtimer ce qui le merite, en quelque ſujet qu'il ſe trouue. Et quoy, Madame, luy diſ-je lors en l'interrompant, vous ſemble t'il que ceſte reſponſe ſoit douce? Je ne ſçay pas que vous euſſiez peu honneſtement luy dire d'auantage: car à la  
verité

verité il faut auouer qu'il est outrecuidé : mais si ne peut-on nier que ceste outrecuidace ne soit née en luy avec quelque apparence de raisõ. De raisõ me respondit incõtinẽt la Nimphe, & qu'elle raisõ en cela pourroit-il alleguer? Plusieurs, Madame, luy repliquay ie, mais pour les taire toutes sinõ vne, ie vous diray, que veritablemẽt vous auez permis qu'il vous ait serui avec plus de particularité que tout autre. C'est parce, dit Galathee, qu'il me plaisoit, d'auantage, que le reste des seruiteurs de mõ frere. Je le vous aduouẽ, respondis- ie, & se voyant plus auãt en vos bõnes graces, que pouuoit-il moins esperer que d'estre aymé de vous? Il a tant ouy racõter des exemples d'Amour entre des personnes inẽsgales, qu'il ne pouuoit se flatter moins, que d'esperer cela mẽsme pour luy qu'il oyoit raconter des autres, & me souuient quẽ sur ce mẽsme suiet il fit des vers qu'il chanta deuant vous, il ya quelque temps, lors que vous luy commandiez de celer son affection: ils estoient tels: n'ay- il point

S O N N E T.

**P**ourquoy si vous m'aimez, craignez- vo' qu'o' le sçache:  
Est-il rien de plus beau qu'une honneste amitié?  
Les esprits vertueux l'un à l'autre elle attache;  
Et loing des cœurs humains bannit l'inimitié.  
Si vostre eslection est celle qui vous fasche,  
Et que vous me iugiez trop indigne moitié  
Orgueilleuse beauté, qu'à chacun on le cache,  
Sans que iamais en vous se monstre la pitié.  
Mais toutefois Didon d'un corsaire n'a honte;  
Paris ieune Berger son Oenone surmonte,  
Et Diane s'esmeut par son Endymion:  
Amour n'a point d'egard à la grandeur Royale;  
Au Sceptre le plus grand la houlette il esgale,  
Et sans plus luy suffir la pure affection.



Alors Adamas lui demanda: Et cōment, Leonide, il me sēble par les parōles de Galathee, qu'elle mesprise Polemas, & par ces vers il n'y a persōne qui ne iugeast qu'elle l'aimē, & qui ne puisse seulement patienter qu'elle le dissimule? Mon pere, luy repliqua Leonide, il est tout vray qu'elle l'aimoit & qu'elle luy en auoit tāt rendu de preuue, qu'en le croyant il n'estoit pas si ou-trecuidē, qu'on l'eust peu tenir pour homme de peu d'entēdemēt en ne le croyāt pas, & quoy qu'elle vou-lust faindre avec moy, si est-ce que ie sçay biē qu'elle l'auoit attirē par des artifices, & par des esperances de bōne volōtē, dont les arrhes n'estoiēt pour le com-mencēmēt si petites, que plusieurs autres n'y eussent estē deceus, & ie ne sçay voyant donner de si grādes assurances, qui eust creu qu'elle les eust voulu perdre, & ne se desdire du marchē: mais il merite ce chastimēt, pour la perfidie dont il a vsē enuers vne Nymphē, de qui l'affection deceuē a criē vengeance, de sorte qu'A-mour l'a en fin exauceē: car sans mentir, c'est le plus trompeur, le plus indignē d'estre aimē, pour ceste me-cognoissāce, qui soit sous le Ciel, & ne merite pas qu'on le plaigne, s'il ressent la douleur que les autres ont soufferte pour luy.

Adamas la voyant ainsi esmenē contre Polemas, lui demāda qui estoit la Nymphē qu'il auoit deceuē, & lui dit, qu'elle deuoit estre de ses amies, puis qu'elle en ressentoit l'offense si viuement. Elle reconeūt alors qu'elle auoit trop cedē à sa passiō, & que sans y pēsē elle faisoit cognoistre ce qu'elle auoit tenu secret si long tēps, toutefois cōme elle auoit vīesprit vif, & qui ne tōboit iamais en dēffaut, elle couurit par ses dissimulatiōs si biē ceste erreur, qu'Adamas pour lors n'y prit pas garde. Et quoy ma fille, lui dit Adamas, ne sçauēz vous pas que les hōmes vinēt avec dessein de vaincre,

vaincre, & paracheuer tout ce qu'ils entreprennent, & que l'amitié qu'ils font paroistre à vous autres femmes, n'est que pour s'en faciliter le chemin? Voyez vous, Leonide, tout Amour est pour le desir de chose qui deffaut: le desir estât assouuy, n'est plus desir: n'y ayant plus de desir, il n'y a plus d'Amour. Voilà pourquoy celles qui veulent estre long-temps aimees, sont celles qui donnent moins de satisfactiõ aux desirs des Amants. Mais, adiousta Leonide, celle dont ie parle, est vne de mes particulières amies, & ie sçay que iamais elle n'a traité enuers Polemas, qu'avec toute la froideur qui se peut dire. Cela aussi, repliqua Adamas, fait perdre le desir: car le desir se nourrit de l'esperance, & des faueurs. Or tout ainsi que la mesche de la lampe s'estaint quãd l'huile deffaut: de mesme le desir meurt, lors que sa nourriture luy est ostee: voila pourquoy nous voyons tant d'Amours qui se changent, les vnes par trop, & les autres par trop peu de faueurs: mais retournons à ce que vous disiez à Galathee: qu'est-ce qu'elle vous respondit? Si Polemas, respõdit Leonide, eust eu, me dit-elle, autant de iugemêt pour se mesurer, que de temerité pour m'oser aimer, il eust receu ses faueurs de ma courtoisie, & non pas de mon Amour. Mais continua Galathee, cela n'a rien esté au prix de l'accident qui est arriué en mesme temps: car à peine auois-je respondu à Polemas, ce que vous avez ouy, que Lindamor suiuant le cours de la danse, m'est venu desrober, & si dextremêt, que Polemas ne la sceu euter, ny par mesme moyen me respondre qu'avec les yeux: mais certes il l'a fait avec vn visage si renfroigné, que ie ne sçay cõme i'ay peu m'épescher de rire. Quãt à Lindamor, ou il ne s'en est pris garde, ou le cognoissãt, il ne l'a voulu faire paroistre, tant y a qu'incontinẽt



apres. il m'a parlé de ſorte, que cela ſuffiſoit bien à faire deuenir entièrement fol le pauvre Polemas, s'il l'eust ouy. Madame, m'a-t'il dit, eſt-il poſſible que toutes choſes aillent tant au rebours, & que la feinte reüſſiſſe ſi vraye, & les preſages auſſi, que vos yeux me dirent à l'abord que ie les veis? Lindamor, luy ay-ie dit, ce ſeroit eſtre puny cōme vous meritez: ſi feignant vous récontriez la verité. Ceste punition, m'a-t'il reſpōdu, m'eſt ſi agreable, que ie me voudrois mal, ſi ie ne l'aimois & cheriſſois, comme le plus grand heur qui me puiſſe arriuer. Qu'entendez-vous par là, luy ay-ie dit? car peut-eſtre parlons nous de choſe bien differente. L'entends, dit-il, qu'en ce ieu du bal, ie vous ay deſrobé, & qu'en la verité de l'Amour, vous m'avez deſrobé & l'ame & le cœur. Alors rougiſſant vn peu, ie, luy ay reſpondu comme en colere? Et quoy, Lindamor, quels diſcours ſont les voſtres? vous reſſouuenez-vous pas qui ie ſuis, & qui vous eſtes? Si ſay, dit-il, Madame, & c'eſt ce qui me conuie à vous parler de ceste ſorte: car n'eſtes-vous pas Madame, & ne ſuis-ie pas voſtre ſerniteur? Ouy, luy ay-ie reſpondu, mais ce n'eſt pas en la ſorte que vous l'entēdez: car vous me deuez ſeruir avec reſpect, & non point avec Amour, ou ſ'il y a de l'affection, il faut qu'elle naiſſe de voſtre deuoir. Il a incontinent repliqué. Madame, ſi ie ne vous ſers avec reſpect, iamais diuinité n'a eſté honorée d'vn mortel: mais que ce reſpect ſoit le pere ou l'enfant de mon affection, cela vous importe peu: car ie ſuis reſolu quelle que vous me puiſſiez eſtre, de vous ſeruir, de vous aimer, & de vous adorer, & en cela ne croyez point que le deuoir, à quoy Clidamant par ſon ieu nous a ſouſmis, en ſoit la cauſe: il en peut bien eſtre la couuerture: mais en fin vos merites, vos perfections, ou pour mieux dire mon deſſin



me donne à vous, & i'y consens: car ie cognois que tout homme qui vit sans vous aimer, ne merite le nom d'homme. Ces paroles ont esté proferées avec vne certaine vehemence qui m'a bien fait cognoistre qu'il disoit veritablement ce qu'il auoit en l'ame, & voyez ie vous supplie la plaisante rencontre: ie n'auois iamais pris garde à ceste affection; pensant que tout ce qu'il faisoit fust par ieu, & ne m'en fuisse iamais apperceuë, sans la ialousie de Polemas: mais depuis i'ay eu tousiours l'œil sur Lindamor; & ne faut point que i'en mente; ie l'ay trouué capable de donner aussi bien de l'amour, que de la ialousie, de sorte qu'il semble que l'autre ait esguisé le fer, dont il a voulu tracher le filet du peu d'amitié que ie luy portois: car ie ne sçay comment Polemas, depuis ce temps-là, me desplaist si fort en toutes ses actions; qu'à peine l'ay-ie peu souffrir pres de moy le reste du soir: au contraire tout ce que Lindamor fait, me reuient de force, que ie m'estonne de ne l'auoir plustost remarqué. Je ne sçay si Polemas pour estre interdit a changé de façon, ou si la mauuaise opinion que i'ay conceuë de luy, m'a changé les yeux pour son regard, tant ya que, ou mes yeux ne voyent plus comme ils souloient, ou Polemas n'est plus celuy qu'il souloit estre. Il ne faut point que i'en mente, quand Galathee me parla de ceste sorte cōtre luy, ie n'en fus pas marrie, & cause de son ingratitude: au contraire, pour luy nuire encor d'auantage, ie luy dis: Je ne m'estonne pas, Madame, que Lindamor vous retiène plus que Polemas: car les qualitez, & les perfectiōs de l'un & de l'autre ne sont pas esgales, chacun qui les verra, fera bien le mesme iugement que vous. Il est vray qu'en cecy ie preuby vne grāde broüillerie, premieremēt entr'eux, & puis entre vous, & Polemas. Et pourquoy me dit

Galathee? auez-vous opinion qu'il ait quelque puissance sur mes actions, ou sur celles de Lindamor? Ce n'est pas cela, luy diſ-ſe, Madame: mais ie cognoy aſſez l'humeur de Polemas, il ne laiſſera rien d'intenté, & remuera le Ciel & la terre, pour reuenir au bô-heur qu'il croira d'auoir perdu, & côme cela, il fera de ces folies, qui ne ſe peuuent cacher qu'à ceux qui ne les veulent point voir, & vous en aurez du deſplaiſir, & Lindamor ſ'en offeſſera: & Dieu vueille qu'il n'en aduienne encor pis. Rien, rien, Leonide, me reſpondit-elle: ſi Lindamor m'aime, il fera ce que ie luy cômmanderay: ſ'il ne m'aime pas, il ne ſe ſouciera guiere de ce que Polemas fera: & pour luy ſ'il ſort des limites de raiſon, ie ſçay fort bien côme il y faudra remettre, & m'en laiſſez la peine: car i'y pouruoiray bien. A ce mot elle me cômmandâ de tirer le rideau, & la laiſſer repoſer, pour le moins ſi ſes nouueaux deſſeins le luy permettoient. Mais au ſortir du Bal, Lindamor qui auoit pris garde à la mine que Polemas auoit faite, quand il luy auoit oſté Galathee, eut quelque opinion qu'il l'aimaſt; toutefois n'en ayant iamais rien cogneu par ſes actions paſſees, il voulut le luy demander, reſolu, ſ'il l'en trouuoit Amoureux, de taſcher de ſ'en diuertir, parce qu'il ſe ſentoit en quelque ſorte obligé à cela, pour l'amitié qu'il luy auoit fait paroître, qu'il penſoit eſtre veritable, & ainſi l'abordant, le pria de luy pouuoir dire vn mot en particulier. Polemas qui vſoit de toute la fineſſe, dont vn hôme de Cour peut eſtre capable, peignit ſon viſage d'vne feinte bien-vueillance, & reſpondit: Qu'eſt-ce qu'il plaist à Lindamor de me cômmander? Le n'vſeray iamais, dit Lindamor, de cômmandement, où ma priere ſeule doit auoir quelque lieu, & pour ceſte heure ie ne me veux ſeruir de l'vn ny de l'autre: mais ſeulement en amy, que ie

vous



vous suis, vous demâder vne chose, que nostre amitié vous oblige de me dire. Quoy que ce puisse estre, repliqua Polemas, puis que nostre amitié m'y oblige, vous deuez croire que ie vous respôdray avec la mesme franchise que vous sçauriez desirer. C'est, adiousta Lindamor, qu'apres auoir seruy quelque temps Galathee, selô que i'y estois obligé par l'ordonace de Clidamâ, en fin i'ay esté cōtraint de le faire, par celle de l'Amour: car il est tout vray qu'apres l'auoir lôg-têps seruie par la disposition de la fortune, qui me dôna à elle, ses merites m'ont depuis tellemēt acquis, que ma volôté a ratifié ce don, avec tât d'affectiô, que de m'en retirer, ce seroit autant deffaut de courage, que c'est maintenât outrecuidâce de dire que i'ose l'aimer: Toutefois l'amitié qui est entre vous & moy estant contractee de plus lôgue main que cest Amour, me dône assez de resolutiô pour vous dire, que si vous l'aimez, & auez quelque pretétion en elle, i'espere encor auoir tât de puissance sur moy, que ie m'en retireray, & donneray cognoissâce que l'Amour en moy, est moins que l'amitié, ou pour le moins que les folies de l'un cedēt aux sagesse de l'autre. Dites moy dôc franchemēt ce que vous auez en l'ame, afin que vostre amitié, ny la miēne, ne se puisse plaindre de nos actions. Ce que ie vous en dy, n'est pas pour decouurir ce qui est de vos secrettres intétions, puis que vous ouurât les miennes, vous ne deuez craindre que ie sçache les vostres, outre que les loix de l'amitié vous commandent de ne me les celer pas, veu que nō point la curiosité, mais le desir de la cōseruatiô de nostre biē-vueillâce, me fait le vous demander. Lindamor parloit à Polemas avec la mesme frâchise que doit vn ami; pauvre, & ignorât Amât, qui croyoit qu'è Amour il s'é peut trouuer: au cōtraire le dissimulé Polemas lui répôdit: Lindamor, ceste



belle Nymphé, de qui vous parlez: est digne d'estre ser-  
 uie de tout l'Vniuers; mais quant à moy, ie n'y ay au-  
 cune pretention: Bien vous diray-ie, qu'en ce qui est  
 de l'amour, ie suis d'aduis que chacun y fasse de son  
 costé ce qu'il pourra. Lindamor se repétit lors, de luy  
 auoir tenu langage si plein de courtoisie, & de respect,  
 puis qu'il en vsoit si mal: & resolut de faire tout ce qui  
 feroit en luy, pour s'aduançer aux bonnes graces de  
 la Nymphé: & toutefois il luy respondit: Puisque vous  
 n'y auez point de dessein, ie m'en resiouys, comme de  
 la chose qui me pouuoit arriuer la plus agreable, d'au-  
 tant que de m'en retirer, ce m'eust esté vne peine, qui  
 n'eust esté guiere moindre que la mort. Tant s'en faut  
 adioustâ Polémas, que i'y aye quelque pretention d'a-  
 mour, que ie ne l'ay iamais regardée que d'un œil de  
 respect, tel que nous sommes tous obligez de luy ren-  
 dre. Quant à moy, repliqua Lindamor, i'honore bien  
 Galathée comme Dame: mais aussi ie l'aime comme  
 belle Dame, & me semble que ma fortune peut pre-  
 tendre aussi haut qu'il est permis à mes yeux de regar-  
 der, & que nul n'offense vne diuinité en l'aimât. Auez  
 semblables discours ils se separèrent tous deux assez  
 mal satisfaits l'un de l'autre, toutefois bien differem-  
 ment: car Polémas l'estoit de ialousie, & Lindamor  
 pour recognoistre la perfidie de son amy. Dez ce iour  
 ils vesquirent d'une plaisante sorte: car ils estoient or-  
 dinairement ensemble, & toutesfois ils se cachotent  
 leurs desseins, non pas Lindamor en apparence, mais  
 en effect: il se cachoit en tout ce qu'il proposoit, &  
 qu'il desseignoît de faire, & scachant bien que les oc-  
 casions passées ne se peuuent r'appeller, il ne laissoit  
 perdre vn seul moment de loisir, qu'il n'employast à  
 faire paroistre son affection à la Nymphé: en quoy cer-  
 res il ne perdit ny son temps ny sa peine: car elle eut  
 tellement

tellement agreable la bonne volonteé qu'il luy faisoit paroistre, que si elle n'auoit pas tant d'Amour que luy dedans les yeux, elle en auoit bien autant pour le moins dans le cœur. Et parce qu'il est fort mal-aisé de cacher si bien vn grand feu, que quelque chose ne s'en descouure, leurs affectiōs, qui commençoient à brûsler à bon escient, le pouuoient difficilement couvrir, quelque prudence qu'ils y vsassent. Cela fut cause que Galathée se resolut de parler le moins souuent qu'il luy seroit possible à Lindamor, & de trouuer quelque inuention pour luy enuoyer de ses lettres, & en receuoir secrettement, & pour cet effect elle fit dessein sur Fleuriat neveu de la nourrice d'Amasis, & frere de la sienne, duquel elle auoit souuent recogneu la bonne volonteé, parce qu'estant iardinier en ses beaux iardins de Mont-Brison, ainsi que son pere toure sa vie l'auoit esté, lors qu'on y m'alloit promener Galathée, il la prenoit bien souuent entre ses bras, & luy alloit amassant les fleurs qu'elle vouloit, & vous scauez que ses amitez d'enfance, estans comme succees avec le lait, se tourent presque en nature: outre qu'elle scauoit bien que tous vieillards estans auantres, faisant du bien à cestuy-cy elle se l'acquerroit entierement. Et il aduint comme elle l'auoit desseiné: car vn iour se trouuant vn peu estoignée de nous, elle l'appella, feignant de luy demander le nom de quelques fleurs qu'elle tenoit en la main, & apres les luy auoir demandeés assez haut, baissant vn peu la voix, elle luy dit. Viés-ça, Fleuriat, m'aime-tu bien? Madame, luy respondit-il, ie serois le plus meschant homme qui viue, si ie ne vous aymois plus que tout ce qui est au monde. Me puis-je asseurer, dit la Nymphe de ce que tu dis? Que iamais, repliqua-t'il, ne puisse-je viure vn moment, si ie n'essisois plustost de faillir contre le



Ciel, que contre vous. Quoy? adiousta Galathee, sans nulle sorte d'exception, fust-ce en chose qui offensast Amasis, ou Clidaman? Je ne m'enquiers point, dit alors Fleurial, qui i'offenserois en vous seruant: car c'est à vous seule à qui ie suis: & quoy que Madame paye, c'est toutefois de vous, de qui ce bié-fait me viét, & puis quand cela ne seroit point, ie vous ay tousiours eu tant d'affection, que dés vostre enfance ie me donnay du tout à vous. Mais, Madame, à quoy seruent ces paroles? ie ne seray iamais si heureux, que d'en pouuoir rendre preüue. Alors Galathee luy dit: Escoute, Fleurial, si tu vis en ceste resolution, & que tu sois secret, tu seras le plus heureux homme de ta condition, & ce que i'ay fait pour toy par le passé, n'est rien au prix de ce que ie feray: mais vois tu, sois secret, & te ressouuiens que si tu ne l'es, outre que d'amie que ie te suis, ie te seray mortelle ennemie: encor te dois-tu asseurer, qu'il n'y va rien moins que de ta vie. Va trouuer Lindamor, & fais tout ce qu'il te dira, & croy que ie recognoistray mieux que tu ne scaurois esperer, les seruices que tu me feras en cela, & prends garde à n'auoir point de langue. A ce mot Galathée nous vint retrouver, & riât disoit, que Fleurial & elle auoient long temps parlé d'Amour: Mais, disoit-elle, c'est d'Amour de iardin: car ce sont des Amours des simples. De son costé, Fleurial, apres auoir quelque temps tourné par le iardin, feignant de faire quelque chose, sortit dehors, bien en peine de cest affaire: car il n'estoit pas tant ignorât, qu'il ne cogneust bien le danger où il se mettoit, fust enuers Amasis, s'il estoit descouuert, fust enuers Galathée, s'il ne faisoit ce qu'elle luy auoit cōmandé, iugeant bié que c'estoit Amour: & il auoit ouy dire, que toutes les offeses d'Amour touchent au cœur: en fin l'amitié qu'il portoit à Galathée,



Galathée, & le desir du gain le fit resoudre, puis qu'il auoit promis d'observer sa parole, & de ce pas s'en va trouuer Lindamor qui l'attendoit: car la Nymphe l'assura, qu'elle le luy enuoyeroit, & que seulement il luy fist bien entendre ce qu'il auroit à faire. Soudain que Lindamor le vid, il feignit deuant chacun de ne le cognoistre pas beaucoup, & luy demanda s'il auoit quelque affaire à luy. A quoy il luy respondit tout haut, qu'il le venoit supplier de représenter à Amasis ses longs seruices, & le peu de moyen qu'il auoit d'estre payé de ce qui luy estoit deu, & en fin luy parlant plus bas luy dit l'occasion de sa venue, & s'offrit à luy rendre tout le seruice qu'il luy plairoit. Lindamor le remercia, & luy ayant briefuement fait entendre ce qu'il auoit affaire, il iugea la chose si aisée, qu'il n'en fit point de difficulté. Dés lors comme ie vous ay dit, quand Lindamor vouloit escrire, Fleu-rial faisoit semblant de presenter vne requeste à la Nymphe, & quand elle faisoit réponse, elle la luy rendoit avec le decret tel qu'elle l'auoit peu obtenu d'Amasis. Et parce que d'ordinaire ces vieux seruiteurs ont tousiours quelque chose à demâder, cestuy-cy n'auoit pas faute de suiet pour luy presenter à toute heure de nouvelles requestes, qui obtenoiét le plus souuent des réponses aduantageuses outre son esperance mesme. Or durant ce tēps, l'amitié que la Nymphe auoit portée à Polemas, diminua de telle sorte, qu'à peine pouuoit elle parler à luy sās mespris, ce que ne pouuant supporter, & cognoissant bien que toute ceste froideur procedoit de l'amitié naissâte de Lindamor, il se laissa tellemēt trāsporter, que n'osant parler contre Galathée, il ne se peust empescher de dire plusieurs choses au desaduātage de Lindamor: & entre autres, que quoy qu'il fut biē honneste homme, &

accomply de beaucoup de parties remarquables, toutesfois la bõne opinion qu'il auoit de soy-mesme n'estoit pas de celles qui se sçauent mesurer, & que pour preuue de cela, il auoit esté si outrecuidé, que de hausser les yeux à l'Amour de Galathee, & non seulement de la conceuoir en son ame: mais encore de s'en estre vanté en parlât à luy. Discours qui paruint en fin iusques aux oreilles de Galathee, voire passa si auât, que presque toute la Cour en fut aduertie. La Nimphe en fut tellement offesee, qu'elle resolut de traiter de sorte Lindamor, qu'il n'auroit point à l'aduenir occasion de publier ses vanitez, & cela fut cause que tost apres ce bruit fut esteint, parce qu'elle qui estoit en colere ne parloit plus à luy, & que ceux qui remarquoient ses actions, n'y recognoissas aucune apparence d'Amour, furent cõtraints de croire le cõtraire, & en mesme temps l'esloignemēt du Cheualier, qui suruint si promptemēt, y ayda beaucoup; parce qu'Amasis l'enuoya pour vn affaire d'importance sur les riuies de Rhin, mais son despart ne peut estre si precipité, qu'il ne trouuast occasion de parler à Galathee, pour sçauoir la cause de son changemēt, & apres l'auoir espiee quelque tēps, le matin qu'elle alloit au Temple avec sa mere, il se trouua si près d'elle, & tellement au milieu de nous, que malaisemēt pouuoit-il estre apperceu d'Amasis. Aussi tost qu'elle le vid, elle voulut changer de place: mais la retenant par la robbe, il luy dit: Quelle offese est la mienne, ou quel changement est le vostre? Elle respõdit en s'en allât: Ny offense, ny changemēt: car ie suis toujours Galathee, & vous estes toujours Lindamor, qui estes trop bas suiet pour me pouuoir offeser. Si ces paroles le toucherent, ses actions en rendirēt tesmoignage: car quoy qu'il fust près de son despart, si ne peut-il donner ordre à autre affaire, qu'à rechercher en soy-mesme



mesme en quoy il auoit peu faillir. En fin ne se pouuāt trouuer coupable, il luy escriuit vne telle lettre:

## LETTRE DE LINDAMOR

A GALATHEE.

**C**E n'est pas pour me plaindre de Madame, que j'ose prendre la plume: mais pour deplorer ce mal-heur seulement, qui me rend si misprisé de celle qui autrefois ne me fouloit pas traiter de ceste sorte. Si suis-je bien ce mesme seruiteur, qui vous a tousiours seruie avec toute sorte de respect & de soumission: & vous estes ceste mesme Dame, qui la premiere auez esté la mienne. Depuis que vous me receustes pour vostre, ie ne suis point deuenu moindre, ny vo<sup>s</sup> plus grande. Si cela est, pourquoy ne me ingez vous digne de mesme traitemēt? l'ay demandé conte à mon ame de ses aetiōs, quād il vous plaira, ie les vous desplieray toutes deuant les yeux. Quāt à moy, ie n'ē ay peu accuser vne seule, si vous le ingez autremēt, m'ayant ouy, ce ne sera peu de cōsolation à ce pauvre cōdamné, de scauoir pour le moins le suiēt de sō supplice. Ceste lettre luy fut portee, comme de cōstume par Fleurial, & si à propos, qu'ēcore qu'elle eust voulu, elle n'eust osé la refuser, à cause que nous estiōs toutes à l'entour: & sans mentir, il est impossible que quelqu'autre peust mieux iouer son persōnage quē lui: car sa requeste estoit accōpagnée de certaines paroles de pitié & de reuerēce tellement accōmodees à ce qu'il feignoit de demander, qu'il n'y eust eū celuy qui n'y eust esté trompé: & quant à moy, si Galathee ne me l'eust dit, iamais ie n'y eusse pris garde: mais d'autāt qu'il estoit mal-aisé ou plustost impossible, que le ieune cœur de la Nimphe, pour se descharger n'eust quelque confidēte, à qui librement elle fist entēdre ce qui la pressoit si fort, entre routes, elle m'essēnt & cōme plus assēutee, ce lui sembloit, & comme plus affectiō-



nee. Or ſoudain qu'elle eut receu ce papier, ſeignant d'auoir oublie quelque choſe en ſon cabinet, elle m'appella, & dit aux autres Nymphes qu'elle reuiendroit incontinent, & qu'elles l'attendiffent là. Elle mōta en ſa chambre, & de là en ſon cabinet, ſans me rien dire: ie iugeois biē qu'elle auoit quelque choſe qui l'ēnuoyoit, mais ie n'oſois le luy demāder, de crainte de l'importuner: elle ſ'asſit, & iettāt la requeſte de Fleurial ſur la table, elle me dit: Ceſte beſte de Fleurial me va tousiours importunant des lettres de Lindamor: ie vous prie, Leonide, dites lui qu'il ne m'en dōne plus. Je fus vn peu eſtōnee de ce chāgement: toutefois ie ſçauois bien que l'Amour ne peut demeurer longuemēt ſans querelle, & que ces petites diſputes ſont des ſoufflets, qui vont d'auātage allumant ſon braſier: neantmoins ie ne laiſſay de lui dire: Et depuis quād, Madame, vous en donne-r'il? Il y a long temps, repliqua-r'elle. Et n'ē ſçauiez vous riē? Nō certes lui dis-ie, Madame. Elle alors enfronçant vn peu le ſourcil: il eſt vray, me dit-elle, qu'autrefois ie l'ay eu agreable: mais à ceſte heure il a abuſé de ceſte faueur, & m'a offenſee par ſa temerité, Et qu'elle eſt ſa faute? repliquay-ie. La faute, adiouſta la Nymphē, eſt vn peu groſſiere mais toutefois elle me deſplaiſt plus, qu'elle n'eſt d'importance. Je vous laiſſe à penſer qu'elle vanité eſt la ſienne de faire entēdre qu'il eſt amoureux de moy, & qu'il me l'a dit. O! Madame, luy dis-ie, cela n'eſt peut-eſtre pas vray, ſes enuieux l'on iuuenté pour le ruiner, & pres de vous, & apres d'Amasīs. Cela eſt bon, repliqua-elle: mais cependant Polemas le dit par tout, & ſeroit-il poſſible que chacū le ſceuſt, & que luy ſeul fut ſourd à ce bruit? Que s'il l'oÿt, que n'y remedie t'il? Et quel remede, reſpondis-ie, voulez vous, qu'il y apporte? Quel? dit la Nymphē, le fer & le ſang? peut eſtre le  
fait

fait-il avec beaucoup de raison, lui dis-je : car ie me ressouviens d'auoir ouy dire, que ce qui nous touche en l'Amour, est si sujet à la mesdisance, que le moins que l'ôl'esclaircit est tousiours le meilleur. Voila, me dit-elle, de bones excuses! pour le moins me deuroit-il demâder ce que ie veux qu'il en fasse: en cela il feroit ce qu'il doit : & moy ie serois satisfaitte. Auez vous veu, luy respondis-je, la lettre qu'il vous escrit? Nous, me dit-elle, & si vous diray de plus, que ie n'en verray iamais, s'il m'est possible, & fuiray tant que ie pourray de parler à luy. Alors ie pris le papier de Fleurial, & ouurant la lettre ie leus tout haut ce que ie vous ay des-ia dit, & adioustay à la fin : Et bien, Madame, ne deuez-vous pas aimer vne chose qui est toute à vous, & ne vous offenser à l'aduenir si aisement contre celuy qui n'a point offensé; Il est bon là, me dit-elle, il y a bien apparece qu'il soit le seul qui n'ayt ouy ces bruits: mais qu'il feigne tât qu'il voudra, au moins ie me console, que s'il m'ayme, il payera biẽ l'interest du plaisir qu'il a eu à se vanter de nostre Amour, & s'il ne m'ayme point, qu'il s'assure que si ie luy ay donné quelque suiet par le passé de conceuoir vne telle opinion, ie la luy osteray bien à l'aduenir, & lui donneray occasiõ de l'estouffer, pour grãde qu'elle ait esté: & pour comẽcer, ie vous prie, comãdez à Fleurial, qu'il ne soit plus si hardy de m'apporter chose quelconque de cet outrecuidé. Madame, luy dis-je, ie feray tousiours tout ce qu'il vous plaira me comãder: mais encor seroit-il necessaire de considerer meuremẽt cet affaire: car vous pourriez vous faire beaucoup de tort en pensant offenser autrui. Vous scauez bien quel homme est Fleurial, il n'a guiere plus d'esprit que ce qu'en peut tenir son iardin: si vous luy faites cognoistre ce mauuais mesnage, entre Lindamor &



vous, i'ay peur que de crainte il ne deſcouure cet affaire à Amaliſ, ou ne s'enfuye, & ce qui luy feroit deſcouvrir, ſeroit pour s'en excuſer de bonne heure. Pour Dieu, Madame, conſiderez quel deſplaiſir ce vous ſeroit : ne vaut-il pas mieux ſans rien rompre, que vous trouviez commodité de vous plaindre à Lindamor ? & ſi vous ne le voulez faire, ie le feray bien, & m'aſſeure qu'il vous ſatisfaira : ou bien ſi cela n'eſt, vous aurez au partir de là occaſion de rompre du tout ceſte amitié, le luy diſant à luy-mesme, ſans en donner cognoiſſance à Fleurial. De parler à luy, me dit-elle, ie ne ſçau-rois : de luy en faire parler, mon courage ne le peut ſouffrir, car ie luy veux trop de mal. Voyant qu'elle auoit le cœur ſi enflé de ceſte offenſe : Pour le moins, luy diſ-je, vous deuez luy eſcrire. Ne parlons point de cela, me dit-elle, c'eſt vn outrecuidé, il n'a que trop de mes lettres. Enfin ne pouuât obtenir autre choſe d'elle, elle me permit de plier vn papier en façon de lettre, & le mettre dâs la requête de Fleurial, & la luy porter. Et cela, afin qu'il ne s'apperceuſt de ceſte diſſenſion. Quel fut l'eſtonnement du pauvre Lindamor, quand il receut ce papier ! Il eſt mal aisé de le pouuoir dire à qui ne l'auroit eſprouué : & ce qui l'affligea d'auantage, fut qu'il deuoit par neceſſité partir le matin pour aller en ce voyage, où les affaires d'Amaliſ, & de Clidaman l'obligenient de demeurer aſſez long-temps. De retarder ſon deſpart, il ne le pouoit : de s'en aller ainſi, c'eſtoit mourir. Enfin il reſolut à l'heure meſme de luy eſcrire encores vn coup, plus pour hazarder, que pour eſperer quelque bône fortune. Fleurial fit bié ce qu'il peut pour la repreſenter promptement à Galathee : mais il ne le ſçeut faire, parce qu'elle, reſſentant viuement ce deſplaiſir, ne pouoit ſupporter ceſte deſ-vnion, qu'avec tant d'ennuy, qu'elle fut contrainte de ſe

mettre



mettre au liét, d'où elle ne sortit de plusieurs iours. Fleurial en fin voyant Lindamor party, print la hardiesse de la venir trouuer en sa chambre, & faut que i'aduouë la verité, parce que ie voulois mal à Polemas, ie fis ce que ie deus pour rapiecer ceste affection de Lindamor, & pour ce suiet ie donnay commodité d'entrer à Fleurial. Si Galathée fut surprise, iugez-le, car elle attendoit toute autre chose plustost que celle-là; toutesfois elle fut contrainte de feindre & prendre ce qu'il luy presenta, qui n'estoit que des fleurs en apparence. Je voulus me trouuer dans la chambre, afin d'estre du conseil, & pouuoir rapporter quelque chose pour le contentement du pauvre Lindamor. Et certes ie ne luy fus point du tout inutile: car apres que Fleurial fut party, & que Galathée se vid seule, elle m'appella, & me dit qu'elle pensoit estre exempte de l'importunité des lettres de Lindamor, quand il seroit party: mais à ce qu'elle voyoit, il n'y auoit rien qui l'en peust garantir. Moy qui voulois seruir Lindamor, quoy qu'il n'en sceust rien, voyant la Nymphe en humeur de me parler de luy, i'en voulus faire la froide, scachant que de la côtrairier d'abord, c'estoit la perdre du tout, & que de luy aduouër ce qu'elle me diroit, seroit la mieux punir: car encore qu'elle fust mal satisfaite de luy, si est-ce qu'encor l'Amour estoit le plus fort, & qu'en elle mesme elle eust voulu que i'eusse tenu le party de Lindamor, nō pas pour me ceder, mais pour auoir plus d'occasion de parler de luy, & mettre hors de son ame sa colere: si bien qu'ayant toutes ces considerations deuant les yeux, ie me teus lors qu'elle m'en parla la premiere fois: elle qui ne vouloit pas ce silence, adiousta: Mais que vous semble, Leonide, de l'outrecuidance de cét homme: Madame, luy dis-je, ie ne sçay que vous en dire, sinon qu'il a failly, il en fera

bien la penitence. Mais, dit-elle, que puis-je mais de la temerité? pourquoy, m'est-il allé broüillant en ses côtes? n'auoit-il point d'autres meilleurs discours que de moy? & puis apres auoir regardé quelque temps le dessus de la lettre qu'il luy escriuit: l'ay bien affaire qu'il continuë de m'escrire. A cela ie ne respondis rien. Elle apres s'estre teüe quelque temps me dit: Et quoy, Leonide, vous ne me respondes point: n'ay-je pas raison en ce que ie me plains? Madame, luy dis-je, vous plaist-il que ie vous parle librement? Vous me ferez plaisir, me dit-elle, ie vous diray donc continuay-ie, que vous auez raison en tout, sinon en ce que vous cherchez raison en amour: car il faut que vous sçachiez, que qui le veut remettre aux loix de la iustice, c'est luy oster sa principale autorité, qui est de n'estre sujet qu'à soy-mesme, de sorte que ie concluds, que si Lindamor a failly en ce qui est de vous aimer, il est coupable: mais si c'est aux loix de la raison, ou de la prudence, c'est vous qui meritez chastiment, voulant mettre Amour, qui est libre, & qui commande à tout autre, sous la seruitude d'un superieur. Et quoy me dit-elle, n'ay-je pas ouy dire que l'Amour pour estre loüable est vertueux? Si cela est, il doit estre obligé aux loix de la vertu. Amour, respondis-je, est quelque chose de plus grand que ceste vertu d'où vous parlez, & par ainsi il se donne à soy-mesme ses loix, sans les mandier de personne: mais puisque vous me commandez de parler librement, dites-moy, Madame, n'estes-vous pas plus coupable que luy, & en ce que vous l'accusez, & en ce qui est de l'Amour? car s'il a eu la hardiessse de dire qu'il vous aimoit, vous en estes cause, puisque vous le luy auez permis. Quand cela seroit, respondit-elle, encor par discretion il estoit obligé de le celer. Plaignez-vous donc, luy dis je de sa discretion, & nō pas



pas de son Amour: mais luy avec beaucoup d'occasio-  
 se plaindra de vostre amour, puis qu'au premier raport,  
 à la premiere opinion que l'on vous a donnée, vous  
 avez chassé de vous l'amitié que vous luy portiez, sâs  
 que vous le puissiez taxer d'auoir mâqué à son affe-  
 ction. Excusez-moy, Madame, si ie vous parle ainsi frâ-  
 chement, vous avez tout le tort du monde de le trait-  
 ter de ceste façõ: pour le moins si vous le vouliez cõ-  
 dâner à tant de supplice ce ne deuoit estre sans le cõ-  
 uaincre, ou pour le moins le faire rougir de son erreur.  
 Elle demeura quelque temps à me respondre. En fin  
 elle me dit: Et bien, Leonidé, le remede, sera encor as-  
 sez à tẽps quand il reuiendra, non pas que ie sois re-  
 soluë de l'aimer, ny luy permettre de m'aimer, mais ouï  
 bien de luy dire en quoy il a failly, & en cela, ie vous  
 contenteray, & ie l'obligeray de nẽ me plus importu-  
 ner, s'il n'est autant effronté que temeraire. Peut-estre  
 Madame, luy dis-je, vous trõpez-vous bien, de croire  
 qu'à sõ retour il sera assez tẽps: si vous sçauiez qu'elles  
 sont les violences d'Amour, vous ne croiriez pas que  
 les delais fussent sèblables à ceux des autres affaires;  
 pour le moins voyez cette lettre: Cela, me repliqua-  
 t'elle, ne seruira de rien: car aussi bien doit-il estre par-  
 ty, & à ce mot, elle me la prit, & vid qu'elle estoit telle:

## LETTRE DE LINDAMOR

à Galathée.

**A** Vtrefois l'Amour, à ceste heure le desespoir de l'A-  
 mour, me met ceste plume en la main, avec dessein, si  
 elle ne me r'apporte point de soulagement, de la changer en  
 fer, qui me promet vne entiere, quoy que cruelle guerrison. Ce  
 papier blanc, que pour response vous m'avez enuoyé, est  
 bien un tesmoignage de mon innocence, puis que c'est à dire  
 que vous n'avez rien trouué pour m'accuser: mais ce me'st



bien auſſi vne aſſurance de voſtre meſpris: car d'où pourroit proceder ce ſilence, ſi ce n'eſtoit de là? L'un me contente en moy-meſme, l'autre me deſeſpere en vous. S'il vous reſte quelque ſouuenir de mon fidelle ſervice, par pitié ie vous demande, ou la vie, ou la mort: ie pars le plus deſeſperé, qui iamais ait eu quelque ſubiet de deſeſperer.

Ce fut vn effet d'Amour, que le changement du courage de Galathée: car ie la veis toute attendrie: mais ce ne fut pas auſſi petite preuue de ſon humeur altiere, puis que pour ne m'en donner cognoiſſance, & ne pouuant commāder à ſon viſage, qui eſtoit deuenu paſſé, elle ſe lia de ſorté la langue, qu'elle ne dit iamais parole qui la peuſt accuſer d'auoir flechy, & partit de ſa chambre pour aller au iardin, ſans dire vn ſeul mot ſur ceſte lettre: car le Soleil cōmēçoit à ſe baiſſer, & ſon mal qui n'eſtoit qu'un trauail d'eſprit, ſe pouuoit mieux ſoulager hors la maiſon que dans le liſt. Ainſi donc apres s'eſtre veſtuë vn peu legerement, elle deſcendit dans le iardin, & ne voulut que moy avec elle. Par les chemins ie luy demanday ſ'il ne luy plaiſoit pas de faire reſponſe, & m'ayant dit que non: Vous me permettez bié, luy diſ-je, pour le moins, Madame, que ie la faſſe? Voy, me dit-elle, & que voudriez-vous eſcrire? Ce que vous me cōmādez, luy diſ-je. Mais ce que vous voudrez, me dit-elle, pourueu que vous ne parliez point de moy. Vous verrez, luy reſpondiſ-je, ce que i'eſcriray. Le n'en ay que faire, me dit-elle, ie m'e rapporte bien à vous. Avec ce congé, cependant qu'elle ſe promenoit, i'eſcriuis dans l'allée meſme, ſur des tablettes vne reſponſe telle qu'il me ſembloit plus à propos: mais elle qui ne la vouloit voir, ne peut auoir aſſez de patience de me la laiſſer finir, ſans la lire, pendant que ie l'eſcriuois.

R E S P O N

## R E S P O N S E.

DE LEONIDE A LINDAMOR,  
pour Galathée.

**T**irez de vostre mal la cognoissance de vostre bien : si vous n'eussiez point esté aymé, on n'eust pas ressentý peu de chose : vous ne pouuez sçauoir qu'elle est vostre offense, que vous ne soyez present : mais esperez en vostre affection, & en vostre retour.

Elle ne vouloit pas que ceste lettre fut telle : mais enfin ie l'emportay sur son courage, & donnay à Fleurial mes tablettes, avec la clef, luy commandant de les remettre entre les mains de Lindamor seulement. Et le tirant à part, ie r'ouuris mes tablettes, & y adioustay ces paroles, sans que Galathee le sceust :

## B I L L E T

de Leonide à Lindamor.

**I**E viens de sçauoir que vous estes party : la pitié de vostre mal me contraint de vous dire l'occasion de vostre desastre. Polemas a publié que vous aimez Galathee, & vous en alliez ventant. Vn grand courage comme le sien n'a peu souffrir vne si grande offense sans ressentiment : que vostre prudence vous conduise en cest affaire avec la discretion qui vous a tousiours accompagné : afin que pour vous aimer, & auoir pitié de vostre mal, ie n'aye en eschange de quoy me deuoir de vous, à qui ie promets toute ayde & faueur.

I'enuoyay ce billet comme ie vous ay dit, au déceu de Galathee, & certes ie m'en repentis bien peu apres comme ie vous diray. Il y auoit plus d'un mois que Fleurial estoit party, quand voicy venir vn Cheualier armé de toutes pieces : & vn Heraut d'armes incogneu avec luy, & pour oster encor mieux à chacun la cognoissance de soy, il venoit la visiere baillée. A son port

chacun le iugeoit ce qu'il estoit en effect:& parce qu'à la porte de la ville le Herault auoit demandé d'estre conduit deuant Amasis, chacun comme curieux d'ouir chose nouuelle, les alloit accompagnant. Estans montez au chasteau; la garde de la ville les remit à celle de la porte. Et apres en auoir donné aduis à Amasis, ils furent conduits vers elle, qui desia auoit fait venir Clidaman pour donner audience à ces estrangers. Le Herault apres que le Cheualier eut baisé la robbe à Amasis, & les mains à son fils, dit ainsi avec des paroles à moitié estrangeres. Madame, ce Cheualier que voicy, nay des plus grands de sa contrée, ayant scëu qu'en vostre Cour, tout homme d'honneur peut librement demander raison de ceux qui l'ont offensé, viét sous ceste asseurance, se ietter à vos pieds, & vous supplier que la iustice, que iamais vous ne desniastes à personne, luy permettre en vostre presence, & de toutes ces belles Nimphes, de tirer raison de celuy qui lui a fait iniure, avec les moyens accoustumez aux personnes iniuriées comme luy. Amasis apres auoir quelque tēps pensé en elle mesme, en fin respōdit: Qu'il estoit bien vray que ceste sorte de deffendre son honneur, de tout temps auoit esté acoustumée en sa Cour: mais qu'elle estant femme, ne permettoit iamais qu'on en vinst aux armes: que toutesfois son fils estoit en aage de manier de plus grandes affaires que celles-là, & qu'elle s'en remettoit à ce qu'il en feroit. Clidamā sans attendre que le Herault repliquast, s'adressant à Amasis, luy dit: Madame, ce n'est pas seulement pour estre seruite, & honorée de tous ceux qui habitent ceste prouince, que les Dieux vous en ont établie Dame, & vos deuanciers aussi: mais beaucoup plus pour faire punir ceux qui ont fallly, & pour honorer ceux qui le meritent: le meilleur moyen de tous est  
celuy



celuy des armes, pour le moins en ces choses qui ne peuuent estre autrement auerees: de sorte que si vous ostiez de vos estats ceste iuste façon d'esclaircir les actions secrettés des meschants, vous donneriez cours à vne licentieuse meschanceté, qui ne se soucieroit de mal-faire, pourueu que ce fust secrettémēt. Outre que ces estrangers estant les premiers: qui de vostre temps ont recouru à vous, auroiēt quelque raison de se deuoir d'estre les premiers: refusez: par ainsi, puis que vous les auez remis à moy, ie vous diray, dit-il, se tournant vers le Herault, que ce Cheualier peut librement accuser, & deffier celuy qu'il voudra: car ie luy promets de luy assērer le camp. Le Cheualier alors mit le genouil en terre, luy baïsa la main pour remerciement, & fit signe au Herault de continuer. Seigneur, dit-il, puisque vous luy faites ceste grace, ie vous diray qu'il est icy en quēste d'un Cheualier nommé Polemas, que ie supplie m'estre monstřé, à fin que ie parachēue ce que i'ay entrepris. Polemas, qui s'ouyt nōmer, se mer en auant, luy disant d'une façon allēz altiere, qu'il estoit celuy qu'il cherchoit. Alors le Cheualier incogneu s'auança, & luy presenta le pan de son hocquetō, & le Herault luy dit: Ce Cheualier veut dire, qu'il vous presente ce gage; vous promettant qu'il sera demain dez le leuer du Soleil, au lieu qui sera aduisé pour se battre auec vous à toute outrācē, & vous prouuer que vous auez meschāment inuenté ce que vous auez dit contre luy. Herault, ie reçois, dit-il, ce gage: car encor que ie ne cognoisse point cō Cheualier, toutesfois ie ne laisse d'estre assērer d'auoir la iustice de mō costé, cōme scachant bien n'auoir iamais riē dit contre la verité, & à demain soit le iōur que la prēue s'en fera. A ce mot le Cheualier, apres auoir saluē Amasis, & toutes les Dames, s'en retourna dās vne tātē qu'il auoit

fait tendre aupres de la porte de la Ville. Vous pouuez croire que cecy mit toute la Cour en diuers discours, & melmes qu'Amasis, & Clidaman, qui aimoiēt fort Polemas, auoient beaucoup de regret de le voir en ce danger ; toutesſois là promeſſe les lioit à donner le camp. Quant à Polemas il ſe preparoit comme plein de courage au combat, ſans auoir cognoiſſance de ſon ennemy pour Galathee, qui auoit deſia preſque oublie l'offenſe que Lindamor auoit receuē de Polemas (outre qu'elle ne croyoit pas qu'il ſceuſt que ſon mal vint de là) elle ne penſa iamais à Lindamor, ny moy auſſi qui le renois à plus de cent lieuës, de nous, & toutesſois c'eſtoit luy, qui ayant receu ma lettre, ſe reſolut de ſ'en venger de ceſte ſorte, & ainſi incogneu ſe vint preſenter, cōme ie vous ay dit: mais pour abregger, car ie ne ſuis par trop bonne guerriere, & ie pourrois bien, ſi ie voulois particulariſer ce combat, dire quelque choſe de trauers : apres vn long combat, où l'vn & l'autre eſtoit eſgalement aduantage, & que tous deux eſtoient ſi chargez de playes, que le plus ſain deuoit eſtre autant aſſeuré de la mort que de la vie, les cheuaux vindrent à leur manquer deſſous, & eux au contraire auſſi gaillards, que s'ils n'euffent combattu de tout le iour, recommencerent à verſer leur ſang, & r'ouurir leurs bieſſeures, avec tāt de cruauté, que chacun auoit pitié de voir perdre deux perſonnes de telle valeur. Amasis, entre autres, dit à Clidaman, qu'il ſeroit à propos de les ſeparer, & ils ne trouuerent qu'il n'y auoit perſonne qui le peuſt mieux, que Galathée. Elle, qui de ſon coſté eſtoit deſia bien fort touchée de pitié, & n'attendoit que ce commandement, pour l'effectuer de bon cœur, avec trois ou quatre de nous, vint au camp : lors qu'elle y entra, la victoire panchoit du coſté de Lindamor, & Polemas eſtoit re-

duir



reduit à mauvais terme, quoy que l'autre ne fust guiere mieux, auquel par hazard elle s'adressa, & le prenât par l'escharpe qui lioit son heaume, & qui pendoit assez bas par derriere, elle le tira vn peu fort. Luy qui se sentit toucher, tourna brusquement de son costé, croyant d'estre trahy, & cela avec tant de furie, que la Nymphé se volant reculer pour n'estre heurtee, s'empesstra dans sa robbe, & tomba au milieu du champ. Lindamor qui la recogneut, courut incontinent la releuer, mais Polemas sans auoir esgard à la Nymphé, voyant cest aduantage, lors qu'il estoit plus desesperé du combat, prit l'espee à deux mains, & luy en donna par derriere sur la teste deux ou trois coups de telle force, qu'il le contraignit avec vne grande bleseure, de mettre vn genouil à terre, d'où il se releua tant animé contre la discourtoisie de son ennemy, qui depuis, quoy que Galathee le priaist, il ne le voulut laisser qu'il ne l'eust mis à ses pieds, où luy sautant dessus, il le desarma de la teste, & estant prest à luy donner le dernier coup, il ouyt la voix de sa Dame, qui luy dit: Cheualier, ie vous adiure par celle que vous aimez le plus, de me donner ce Cheualier. Ie le veux, luy dit Lindamor, s'il vous aduoüë d'auoir faussement parlé de moy, & de celle par qui vous m'adiurez: Polemas estât, à ce qu'il pësoit, au dernier poinct de sa vie, d'vne voix basse aduoüa ce que l'on voulut. Ainsi s'é alla Lindamor, apres auoir baisé les mains à sa Maistresse, qui ne le recogneut iamais: quoy qu'il parlaist à elle: car le heaume, & la frayeur en quoy elle estoit, luy empescherent de prendre garde à la parole. Il est vray que passant pres de moy, il me dit fort bas: Belle Leonide, ie vous ay trop d'obligation, pour me celer à vous, tât y a que voicy l'effect de vostre lettre, & sans s'arrester d'auantage môta à cheual, & quoy qu'il fust fort bleisé,



s'en alla au galop iusques à perte de veüe, ne voulant estre recogneu. Cest effort luy fit beaucoup de mal, & le reduisit à telle extremite, qu'estant arriué en la maison d'une des tantes de Fleurial, où il auoit auparauant resolu de se retirer, en cas qu'il fust bleſsé, il se trouua si foible, qu'il demeura plus de trois sepmaines auant que de se r'auoir. Cependant voila Galathée de retour fort en colere contre le Cheualier incogneu, de ce qu'il n'auoit pas voulu la seconde fois laisser le combat, luy semblant d'estre plus offensée en ce refus, qu'obligée en ce qu'il le luy auoit donné; & parce que Polemas tenoit vn des premiers rangs, comme vous sçauéz, Amasis & Clidaman, avec beaucoup de déplaisir le firent emporter du camp, & panser avec tant de soin, qu'en fin on commença de luy esperer vie.

Chacun estoit fort desireux de sçauoir, qui estoit le Cheualier incogneu, le courage, & la valeur duquel s'estoit acquis la faueur de plusieurs. Galathée seule estoit celle qui en auoit conceu mauuaise opinion: car ceste orgueilleuse beauté se ressouuenoit de l'offense, & oubliait la courtoisie. Et parce que c'estoit à moy à qui elle remettoit les plus secretes pées; aussi tost qu'elle me vid en particulier: Cognoissez-vous point, me dit-elle, ce discourtois Cheualier, à qui la fortune, & non la valeur a donné l'auantage en ce combat? Je cognois certes, luy dis-je, Madame, ce vaillant Cheualier qui a vaincu, & le cognois pour aussi courtois que vaillant. Il ne l'a pas monſtré, me dit-elle, en ceste action, autrement il n'eust pas refusé de laisser le combat; quand ie l'en ay requis. Madame, respondis-je, vous le blasmez de ce que vous le deüriez estimer; puis que pour vous rendre l'honneur, que chacun vous doit, il a esté en danger de sa vie, & en ay veu couler son sang iusques en terre. En cela si Polemas a eu tort,

dit

dit-elle, il en a bien eü d'avantage par après, puis que quelque priere que ie luy aye peu faire, il n'a voulu se retirer. Et n'auoit-il pas raison, luy dis-je, de vouloir chastier cet outrecuidé, du peu de respect qu'il vous auoit porté; & quant à moy ie trouue qu'en cela Lindamor a bien fait. Comment, m'interrompt-elle, est-ce Lindamor, qui a combattu? le fus à la verité surpri-se: car ie l'auois nommé sans y penser: mais voyant que cela estoit fait, ie me resolus de luy dire. Ouy, Madame, c'est Lindamor, qui s'est senty offensé de ce que Polemas auoit dit de luy, & en a voulu esclaircir la verité par les armes. Elle demeura toute hors de soy, & apres auoir pour vn temps considéré cet accident, elle dit: Doncques c'est Lindamor qui m'a procuré ce déplaisir! Doncques c'est luy qui m'a porté si peu de respect! Doncques il a eu si peu de consideration, qu'il a bien osé mettre mon honneur au hazard de la fortune, & des armes! A ce mot elle se teut d'extreme colere, & moy qui en toute façon voulois qu'elle recognust qu'il n'auoit point de tort, luy respondis: Est-il possible, Madame, que vous puissiez vous plaindre de Lindamor; sans recognoistre le tort que vous faites à vous même? Quel déplaisir vous a-t'il procuré puis qu'il a vaincu Polemas; il a vaincu vostre ennemy? Cōment, mon ennemy, dit-elle? Ah! que Lindamor me l'est bien d'avantage, puis que si Polemas a parlé, Lindamor luy en a donné le sujet. O Dieu, dis-je alors, & qu'est-ce que j'entens! vostre ennemy, Lindamor, qui n'a point d'ame que pour vous adorer, & qui n'a vne goutte de sang, qu'il ne respande pour vostre ser-vice: & vostre amy, celui qui par ses discours con-trouuez la ruse si finement d'offenser vostre hon-neur! Mais qui sçait, adiousta-t-elle, s'il n'est point vray, que Lindamor poussé de son outrecuidance ac-



couſtume n'ait tenu ce langage? Et biẽ, luy repliquay-ie, combien eſtes-vous obligee à Lindamor, qui a fait aduoüer à voſtre ennemy qu'il l'auoit inuenté? 6 Madame, vous me pardonnerez, ſ'il vous plaift, mais ie ne puis en cecy que vous accuſer d'vne tres-grande meſcognoiſſance, pour ne dire ingratitude. S'il met ſa vie pour eſclaircir que Polemas mêt, vous l'accuſez d'inconſideration, & ſ'il veut faire aduoüer au menteur ſa meſme menterie, vous le taxez de diſcourtoisie. Et ſ'il n'eult fié ſon bon droit à ſes armes, comment eult-il tiré la verité de ceſt affaire, & ſilors que vous luy cõmandastes la ſeconde fois, il eult laiffé le combat, Polemas n'eult iamais aduoüé ce que vous & chacun auez peu ouyr. O pauvre Lindamor! que ie plains ta fortune, & qu'eſt-ce que tu dois faire, puis que tes plus ſignalés ſeruices ſont des offenſes & des iniures? Et bien, Madame, vous n'aurez pas peut-eſtre beaucoup de temps à luy vſer de ces cruautéz : car la mort plus pitoyable mettra fin à vos meſcognoiſſances & à ſes ſupplices: & peut-eſtre qu'à l'heure que ie parle, il n'eſt deſia plus, & ſi cela eſt, la Nympe Galathee en eſt la ſeule cauſe. Et pourquoy m'en accuſez vous, dit-elle? Parce, luy repliquay-ie, que quand vous les vouldſtes ſeparer, & qu'en reculant vous miſtes le genouil en terre, il voulut vous releuer : cepẽdant ce courtois Polemas, que vous louẽz ſi fort, le bleſſa en deux ou trois endroits à ſon aduãtage, d'où ie veis le ſang rougir la terre : mais ſ'il a la mort pour ce ſubiet, c'eſt le moindre mal qu'il ait receu de vous : car ſe voir meſpriſer, ayant biẽ fait ſon deuoir, eſt, ce me ſemble, vn déplaiſir, auquel nul autre n'eſt égal. Mais, Madame, vous plaift-il pas de vous reſſouuenir qu'autrefois vous m'auez dit en vous plaignant de luy, que pour eſteindre ces diſcours de Polemas, ſ'il n'y ſçauoit point  
d'autre



d'autre remede, il se deuoit seruir du fer & du sang? Et bien, il a fait ce que vous auez iugé, qu'il deuoit faire; & encor vous trouuez qu'il n'a pas bié fait. Si Syluie, & quelques autres Nymphes ne nous eussent alors interrópuës, i'eusse auant que laisser ce discours, adoucy beaucoup l'animosité de la Nymphé: mais voyant rât de personnes, nous chageasmes de propos. Et toutefois mes paroles ne furent sans effect, quoy qu'elle ne voulust me le faire paroistre, mais par mille rencontres i'en recogneus la verité. Car depuis ce iour, ie me resolu de ne luy en parler iamais, qu'elle ne m'en demãdast des nouuelles. Elle d'autre costé attendoit que ie luy en disse la premiere, & ainsi plus de huiët iours s'esoulèrent sans en parler. Mais cependât Lindamor ne demeura pas sans soucy de sçauoir, & ce qui se disoit de luy à la Cour, & ce qu'en pensoit Galathee: il m'enuoya Fleurial pour ce subiet, & pour me donner vn mot de lettre. Il fit son message si à propos, que Galathee ne s'en prit garde: son billet estoit tel:

## B I L L E T.

de Lindamor à Leonide.

**M**adame, qui pourra douter de mon innocence, ne sera peu coupable enuers la verité; toutefois si les yeux serrez ne voyët point la lumiere, encor que sans ombre elle leur esclaire, il m'est permis de douter que Madame, pour mō mal-heur, n'ait les yeux fermez à la clarté de ma iustice: obligez moy de l'asseurer, que si le sang de mō ennemy ne peut lauer la noirceur dōt il a tasché de me salir, i'y adionsteray plus librement le mien, que ie ne conserueray ma vie; qui est sienne, quelle que sa rigueur me la puisse rēdre.

Ie m'enquis particulierement de Fleurial comment il se portoit, & s'il n'y auoit persōne qui l'eust recogneu, & sceus qu'il auoit beaucoup perdu de sang, & que cela luy retarderoit vn peu d'auātage sa guerison,

mais

mais qu'il n'y auoit rien de dangereux: que pour estre recogneu, cela ne pouuoit estre, parce que le Herault estoit vn Franc de l'armée de Meroüee, qui estoit sur les bords du Rhin en ce tēps-là, & que tous ceux qui le seruoient, n'auoient pas mesme permission de sortir hors de la maison, & que sa tante, & sa sœur ne le cognoissoient que pour le Cheualier qui auoit combattu contre Polemas, la valeur & la liberalité duquel les conuioit à le seruir avec tant de soin, qu'il ne falloit douter qu'il le peust estre mieux: Qu'il luy auoit commandé de venir sçauoir de moy quel estoit le bruit de la Cour, & ce qu'il auoit à faire. Je luy respondis, qu'il rapportast à Lindamor, que toute la Cour estoit pleine de sa valeur, encor qu'il y fust incogneu: que du reste il attendist seulement à guerir, & que ie rapporterois de mon costé tout ce que ie pourrois à son contentement. Sur cela ie luy donnay ma response, & luy dis: Demain auant que partir, quand Galathee viendra au iardin, inuente quelque occasion d'aller voir ta tante, & prends congé d'elle: car il est necessaire pour des occasions que ie te diray vne autre fois. Il n'y faillit point, & de fortune le lendemain la Nymphe estant sur le soir entree dans le iardin, Fleuriel s'en vint luy faire la reuerence, & voulut parler à elle: mais Galathee, qui croyoit que ce fust pour luy donner des lettres de Lindamor, demeura tellement confuse, que ie la veis changer de couleur, & deuenir passe comme la mort. Et parce que ie craignois que Fleuriel s'en prist garde, ie m'aduançay, & luy dis: C'est Fleuriel, Madame, qui s'en va voir sa tante, parce qu'elle est malade, & youdroit vous supplier de luy donner congé pour quelques iours. Galathee tournant les yeux & la parole vers moy, me demanda quel estoit son mal. Je croy, luy respôdis-je, que c'est celuy des années passees,



passées, qui luy oste fort tout espoir de guerison. Alors elle s'adressa à Fleurial, & luy dit: Va & reuiens tost, mais non toutesfois qu'elle ne soit guerie, s'il est possible: car ie l'aime bien fort, pour la particuliere bonne volonté, qu'elle m'a tousiours portee. A ce mot elle continua son promenoir, & ie me mis à parler à luy, & monstrois plus par mes gestes, qu'en effect, du déplaisir & de l'admiration, afin que la Nymphé y prist garde, en fin ie luy dis: Voy-tu, Fleurial, sois secret & prudent: de cecy dépend tout ton bien, ou tout ton mal: & sur tout, fay tout ce que te commandera Lindamor. Apres me l'auoir promis, il s'en alla, & moy ie disposay le mieux qu'il me fut possible mon visage à la douleur & déplaisir, & quelquefois quand i'estois en lieu, où la Nymphé seule me pouuoit ouyr, ie feignois de soupirer, leuois les yeux au Ciel, frapinois les mains ensemble, & bref ie faisois tout ce que ie pouuois imaginer, qui luy doneroit quelque soupçode ce que ie voulois. Elle, cōme ie vous ay dit, qui attendoit tousiours que ie luy parlasse de Lindamor, voyāt que ie n'en disois rien, qu'au cōtraire i'en fuyois toutes les occasions, & qu'au lieu de ceste ioyeuse humeur, dont i'estois estimée entre toutes mes cōpagnes, ie n'auois plus qu'une fascheuse melancolie, conceut peu à peu l'opinion que ie luy voulois donner, non toutesfois entierement: Car mon dessein estoit de luy faire coire, que Lindamor au sortir du combat s'estoit trouué tellement bleissé, qu'il en estoit mort, afin que la pitie obtint sur ceste ame glorieuse, ce que ny l'affection, ny les seruices n'auoiēt peu. Or comme ie vous dy, mon dessein fut si bien conduit qu'il reüssit presque tel que ie l'auois proposé: car quoy qu'elle voulust faindre, si ne laissoit-elle d'estre aussi viuement touchée de Lindamor, qu'une autre eut peu estre. Et ainsi me voyant triste, &

muette,



muette, elle se figura, ou qu'il estoit en tres-mauuais estat, ou quelque chose de pire, & se sentit tellement pressée de ceste inquiétude; qu'il ne luy fut pas possible de tenir plus longuement sa resolution.

Deux iours apres que Fleurial fut party, elle me fit venir en son cabinet, & là feignant de parler d'autre chose, me dit: Sçauiez vous point comme se porte la tante de Fleurial? Je luy respôdis, que depuis qu'il estoit party, ie n'en auois rien sceu. Vrayement, me dit-elle, ie regretterois bié fort ceste bône vieille, s'il en mesauenoit. Vous auriez raisô, luy dis-je, Madame: car elle vous aime, & auez receu beaucoup de seruices d'elle, qui n'ont point esté encôr assez recogneus. Si elle vit. dit elle, ie le feray, & apres elle les recognoistray enuers Fleurial à sa consideration. Alors ie respondis: Et les seruices de la tante, & ceux du nepueu, meritent bien chacun d'eux mesmes recompense, & principalement de Fleurial: car sa fidelité & son affection ne se peuvent acheter. Il est vray, me dit elle: Mais à propos de Fleurial, qu'auez-vous tant à luy dire, ou luy à vous, quand il partit? Je respondis froidement: Je me recommandois à sa tante. Des recommandations, me dit-elle, ne sont pas si longues. Alors elle s'approcha de moy, & me mit vne main sur l'espaule. Dites la verité, continua-t'elle, vous parliez d'autre chose. Et que pourroit-ce estre, luy repliquay-je, si ce n'estoit cela? Je n'ay point d'autres affaires avec luy. Or ie cognoy, me dit elle, à ceste heure que vous feignez: Pourquoi dites-vous que vous n'auez point d'autres affaires avec luy, & combien en auez vous eu pour Lindamor? O! Madame, luy dis je, ie ne croyois pas que vous eussiez à ceste heure memoire d'une personne qui a esté tant infortunee; & en me taisant ie fis vn grand soupir. Qu'y a-t'il, me dit-elle, que vous souspirez

Dites-?

Dites-moy la verité, où est Lindamor ? Lindamor, luy respondit-*ie*, n'est plus que terre. Comment s'escria-t-elle, Lindamor n'est plus ? Non certes, luy respondit-*ie*, & la cruauté dont vous auez vſé enuers luy l'a plus tué, que les coups de son ennemy : car sortant du combat, & ſçachant par le rapport de plusieurs, la mauuaife ſatisfactiō que vous auiez de luy, il n'a iamais voulu ſe laiſſer penſer, & puis que vous l'auiez voulu ſçauoir, c'eſt ce que Fleurial me diſoit, à qui i'ay commādé d'eſſaier, s'il pourroit diſcrettement retirer les lettres que nous luy auons eſcrites, afin qu'ainſi que vous auiez perdu le ſouuenir de ſes ſeruices par voſtre cruauté, *ie* fiſſe auſſi deuorer au feu les memoires, qui en peuuent demeurer. O mon Dieu ! dit-elle alors, qu'eſt-ce que vous me dites ? eſt-il poſſible qu'il ſeroit ainſi perdu ? C'eſt vous, luy diſ-*ie*, qui deuez dire de l'auoir perdu : car quant à luy il a gaigné en mourant, puis que par la mort il a trouué le repos, que voſtre cruauté ne luy euſt iamais permis tant qu'il euſt veſcu. Ah ! Leonide, me dit-elle, vous me dites ces choſes pour me mettre en peine : aduouéz le vray, il n'eſt pas mort. Dieu le voulut, luy respondit-*ie* : mais à quelle occaſion le vous dirois-*ie* ? *ie* m'aſſeure que ſa mort ou vie vous ſont indifferentes : & meſme puis que vous l'aimez ſi peu, vous deuez eſtre bien-aiſe d'eſtre exempt de l'importunité, qu'il vous euſt donné : car vous deuez croire que s'il euſt veſcu, il n'eſt iamais ceſſé de vous donner de ſemblables preuues de ſon affection que celle de Polemas. En verité, dit alors la Nimphe, *ie* plains le pauvre Lindamor, & vous iure que ſa mort me touche plus viuement que *ie* n'eufſe pas creu : mais dites-moi, & n'a-t'il iamais eu ſouuenance de nous en ſa fin ? & n'a-t'il point monſtré d'auoir du regret de nous laiſſer ? Voilà, luy diſ-*ie*, Madame, vne de-

mande qui n'est pas cōmune. Il meurt à vostre occasion, & vous demâdez s'il a eu memoire de vous! Ah! que sa memoire & son regret n'ôt esté que trop grâds pour son salut: mais ie vous supplie ne parlons plus de luy, ie m'asseure qu'il est en lieu où il reçoit le salaire de sa fidelité, & d'où peut-estre il se verra véger à vos despës. Vous estes en colere: me dit-elle. Vous me pardōnerez, luy dis-je, Madame: mais c'est la raisō qui me cōtraint de parler ainsi; car il n'y a personne qui puisse rendre plus de tesmoignage de son affectiō, & de sa fidelité que moy & du tort que vous avez de rēdre vne si indigne recōpense à tāt de seruices. Mais adiousta la Nymphe, laissōs cela à part, car ie cognoy biē qu'en quelque chose vous avez raison, mais aussi n'ay-je pas tāt de tort que vous m'en donnez: & me dites ie vous prie, par toute l'amitié que vous me portez, si en ses dernières paroles il s'est point ressouenu de moy: & qu'elles elles ont esté: Faut-il encor luy dis-je, que vous triomphez, en vostre ame de la fin de sa vie, cōme vous avez fait de toutes ses actions, depuis qu'il a cōmencé de vous aimer? S'il ne faut que cela à vostre contentement, ie vous satisferay. Aussi tost qu'il sceut que par vos paroles vous taschiez de noircir l'hōneur de sa victoire, & qu'au lieu de vous plaire, il auoit par ce cōbat acquis vostre haine. Il ne sera pas vray, dit-il, ô iniustice, qu'à mō occasion tu loges plus longuemēt en vne si belle ame. Il faut que par ma mort ie laue tō offense: dès lors il osta tous les appareils qu'il auoit sur les playes, & depuis n'a voulu souffrir la main du Chirurgiē. Ses blesseures n'estoiēt pas mortelles, mais la pourriture l'ayant reduit à tels termes, qu'il ne se sentoit plus de force pour viure, il appella Fleurial, & se voyāt seul auec luy, il dit: Fleurial, mon amy, ta perds aujourd'huy, celuy qui auoit plus



plus d'enuie de te faire du biẽ:mais il faut que tu t'armes de patience,puis que telle est la volõté du Ciel: si veux-ie toutesfois receuoir encores de toy vn seruice qui me sera le plus agreable que tu me fis iamais.Et ayãt tiré promesse qu'il le feroit,il continua: Ne faus donc point à ce que ie te vay dire. Aussi tost que ie seray mort,fends moy l'estomac,& en arrache le cœur,& le porte à la belle Galathee, & luy dis que ie le luy enuoye,afin qu'à ma mort ie ne retiẽne rien d'autruy.A ces derniers mots,il perdit la parole & la vie.Or ce fol de Fleurial,pour ne mãquer à ce qui luy auoit esté cõmandé par vne persõne qu'il auoit si chere,auoit apporté icy ce cœur, & sans moy vouloir le vous presenter.Ah!Leonide,dir-elle,il est dõcques biẽ certain qu'il est mort ! Mon Dieu!que n'ay-ie sceu sa maladie,& que ne m'en auez-vous aduertie ?I'y eusse remedié. O quelle perte ay ie faite ! Et quelle faute est la vostre?Madame,luy respondis-ie,ie n'en ay rien sceu : car Fleurial estoit demeuré pres de luy pour le servir,à cause qu'il n'a mené persõne des siens:mais encoresque ie l'eusse sceu,ie croy que ie ne vo'en eusse point parlé,tãt i'ay recogneu vostre volõté esloignee de luy sans suiet.A ce mot s'appuyant sur la main elle me commanda de la laisser seule, afin, comme ie croy,que ie ne visse les larmes,qui desia empouloiet ses paupieres:mais à peine estois-ie sortie qu'elle me r'appella,& sãs leuer la teste,me dit, que ie cõmandasse à Fleurial,de luy faire porter ce que Lindamor luy enuoyoit,qu'en toute façõ elle le vouloit:& incontĩnẽt ie ressortis avec vn espoir asseuré,que les affaires du Cheualier,pour qui ie plaidois,reũssiroiet comme ie les auois proposces.Cependant quand Fleurial retourna vers Lindamor,il le trouua assez en peine pour le retardement qn'il auoit fait à Mõrbrison:mais ma

lettre le resiouyt de sorte, que depuis à veue d'œil on le voyoit amender : elle fut telle :

## RESPONSE DE LEONIDE

A LINDAMOR.

**V**ostre Iustice esclaire de sorte, que mesme les yeux les plus fermez ne peuuent en nier la clarté. Contentez-vous que ceux que vous desirez qui la voyent par moy, ayant scēu vostre resolution, l'ont recogneuē tres-iuste. Il est vray que tout ainsi que les blesseures du corps ne sont pas du tout gueries, encor que le danger en soit osté, & qu'il faut en cela du temps, celles de l'ame en sont de mesme : mais en ayant osté le danger par vostre valeur & prudence, vous deuez laisser au temps de faire ses actions ordinaires, vous ressouenant que les playes qui se ferment trop promptement, sont suiettes à faire sac, qui par apres est plus dangereux que n'estoit la blesseure. Esperez tout ce que vous desirez : car vous le pouuez faire avec raison.

Je luy escriuis de ceste sorte, à fin que la tristesse ne nuisist pas à ses blesseures, & qu'il guerist plustost : il me rescriuit ainsi :

## REPLIQUE DE LINDAMOR

A LEONIDE.

**A**insi, belle Nymphé, puissiez vous auoir toute sorte de contentemēt, comme tout le mien vient & despēd de vous seule : i'espere, puis que vous me le cōmandez : toutesfois amour qui n'est iamais sās estre accōpagné de doute, me cōmande que ie tremble : mais fasse de moy le Ciel ce qu'il luy plaira, ie sçay qu'il ne peut me refuser le tōbeau.

Or ce que ie luy respōdis, à fin de ne vous ennuyer par tant de lettres, fut en somme qu'aussi tost qu'il pourroit souffrir le trauail, il trouuaist moyen de parler à moy, & qu'il cognoistroit combien i'estois ve-

ritable , & le plus briefuement qu'il me fut possible luy fis entēdre tous les discours que Galathee, & moy auions eu, & le desplaisir qu'elle auoit resſenty de sa mort, & la volonté d'auoir son cœur. Voyez qu'elle est la force d'une extreme affectiō. Lindamor auoit esté fort bleſsé en plusieurs lieux, & auoit tant perdu de sang, qu'il fut presque en danger de sa vie : toutesfois outre toute l'esperāce des Chirurgiens, aussi tost qu'il receut ceste derniere lettre, le voila debout , le voila qui s'habille, & dās deux ou trois iours apres il esſaye de mōter à cheual, en fin se hazarde de me venir trouuer : & parce qu'il n'osoit venir de iour pour n'estre veu, il s'abilla en iardinier, se disant cousin de Fleurial, se resolut de venir dans le iardin, & se conduire, selon que l'ocasiō s'offriroit. S'il le proposa il le mit en effet, & ayant fait faire secretement des habits, fit entendre à la tante de Fleurial, qu'auant son combat il auoit fait vn vœu, & qu'il vouloit l'aller rēdre auāt que de partir du pays: mais que craignant les amis de Polemas, il y vouloit aller en cest equipage , & qu'il la prioit de n'en rien dire. La bonne vieille l'en voulut dissuader, pour le danger qu'il y auoit, le conseil-lāt de remettre ce voyage à vne autre fois: mais lui qui estoit porté d'une trop ardante deuotiō pour l'interrompre luy dit, que s'il ne le faisoit auant que de s'en aller hors du pays, il croiroit qu'il luy deust aduenir tous les mal-heurs du monde. Ainsi dōc sur le soir il part, afin de ne rencontrer personne, & vint si heureusement , que sans estre veu, il entra dans le iardin, & fut conduit par Fleurial en la maison, ou pour lors il n'y auoit qu'un valet, qui luy aidoit à trauailler, auquel il fit aceroire, que Lindamor estoit son cousin, à qui il vouloit apprendre le mestier de iardinier. Si le Cheualier attēdoit le matin avec beaucoup de desir,



& si la nuit ne luy semble estre plus longue que de coustume, celuy qui aura esté en quelque attente de ce qu'il desire en pourra iuger. Tât y a que le matin ne fust plustost venu que Lindamor avec vne besche en la main se met au iardin. Je voudrois que vous l'eussiez veu avec cet outil, vous eussiez bien cogneu, qu'il n'y estoit guiere accoustumé, & qu'il se sçauoit mieux aider d'une lâce. Depuis il m'a iuré cét fois, que de sa vie il n'eut tât de honte, que de se presenter vestu de ceste sorte deuant les yeux de sa Maistresse, & qu'il fut deux ou trois fois en resolutiō de s'en retourner: mais en fin l'Amour surmōta la hôte, & le fit resoudre d'arrêdre que nous vinssiōs. De fortune, ce iour la Nympe, pour se desennuyer, estoit descenduë au iardin avec plusieurs de mes cōpagnes. Aussi tost qu'elle aperceut Fleurial, elle tressaillit route, & incontinent me fit signe de l'œil: mais quoy que i'essayasse de parler à lui, ie ne le peys faire, parce que le nouveau iardinier estoit tousiours aupres, qui estoit si changé en cet habit, que nulle de nous ne le peut recognoistre: quāt à moy, ie m'excuse, si ie ne le cogneus pas: car ie n'eusse iamais pēsé qu'il eust fait ce dessein sās m'en aduertir, mais il me dit depuis, qu'il me l'auoit celé, sçachant biē que ie ne lui eusse iamais permis de venir en ce lieu de cette sorte. Pensāt dōc à tout autre qu'à luy, ie fus bien assez curieuse pour demander à Fleurial qui estoit cet estrāger il me respōdit froide-mēt, que c'estoit le fils de sa tātē, auquel il vouloit apprêdre ce qu'il sçauoit du iardinage. A ce mor Galathee aussi curieuse, mais moins courageuse que moy, me voyāt en discours avec luy, s'en approcha, & oyāt que cestuy-cy estoit cousin de Fleurial, luy demanda cōme sa mere se portoit. Ce fut lors que Lindamor fut empesché, car il craignoit que ce qui auoit esté couuert par les habits, ne fust descouuert par la pa-

role : toutesfois la cōrefaisāt au mieux qu'il peut, il respondit d'un langage villageois, qu'elle estoit hors de danger, & apres lui fit vne reuerence de mesme au langage, avec vne telle grace, que toutes les Nymphes s'en mirent à rire: mais lui sans en faire semblant remet son chapeau avec les deux mains sur la teste, & reprend son ouurage, Galathée en souffriāt dit à Fleurial : si vostre cousin est aussi bon iardinier que bon harangueur , vous auez trouué vne bonne ayde. Madame, lui dit Fleurial, il ne peut mieux parler, que ceux qui l'ont appris , en son village ils parlēt tous ainsi, Ouy? dit la Nymphes, & peut-estre encor est-il tenu pour vn grand personnage entr'eux: à ce mot elle reprit son promenoir. Cela me donna vn peu plus de commodité de parler à Fleurial : car mes compagnes pour passer leur temps se mirent toutes à l'entour de Lindamor, & chacune pour le faire parler luy disoit vn mot, & à toutes il respondoit, mais des choses tāt hors de propos? qu'il falloit rire par force: car il les disoit d'une sorte, qu'il sembloit que ce fust à bō esciēt: & quoy qu'il leur respōdist, il ne leuoit iamais la teste, feignant d'estre attentif à son labeur. Cependant m'approchant de Fleurial , ie luy demanday comme se portoit Lindamor , il me respondit qu'il estoit encor assez mal. Lindamor luy auoit commandé de me le dire ainsi. Et d'où vient son mal , luy dis-je, puis que tu me dis que ses bleſſeures estoient des-ia presque gueries? Vous le ſçaurez , me respondit-il, par la lettre qu'il escrit à Madame. Madame, luy dis-je, à opinion qu'il soit mort: mais donne la moy, & ie la luy feray voir, faignāt qu'il y a lōg temps qu'il l'a écrite , ie n'oserois, me respondit-il, parce qu'il me l'a expreſſemēt deſſēdu, & qu'il m'y a aſtraint par ſerment. Comment, luy dis-je, Lindamor entre-t'il en

meſſiance de moy? Nullement, me dit-il : au contraire il vous prie de faire touſiours croire à la Nymphe qu'il eſt mort : mais pour ſon bien & pour mon aduantage, il faut que la Nymphe reçoie ceste lettre de mes mains. Je me mis certes en colere, & luy en euſſe bien dit d'auantage, ſi ie n'eue eu peur que l'on s'en fuſt apperceu : mais il fit ſi bien ce qu'il luy auoit eſté commandé, que ie n'en peus tirer autre choſe, ſinon pour concluſion, que ſi la Nymphe vouloit ce qu'il auoit à luy dōner de Lindamor, il falloit qu'elle le priſt de ſa main, & quand ie luy diſois qu'il demeureroit long tēps à luy pouuoir parler, & que cela la pourroit offeuder, il ne me reſpondoit ſinon d'un branſlement de teſte, par lequel il me faiſoit entendre qu'il n'en feroit rien. Galathee, qui s'eſtoit apperceue de noſtre diſcours, deſireuſe d'en ſçauoir le ſuiet, ſe retira du promenoir pluſtoſt que de couſtume, & m'ayant appellee en particulier, voulut entendre ce que c'eſtoit : ie le luy dis franchement, ie veux dire pour ce qui eſtoit de la reſoluſiō de Fleurial : mais au lieu de la lettre, ie luy dis que c'eſtoit le cœur de Lindamor, & qu'en toute ſorte luy ayant eſté cōmandé par luy à ſa mort, il croiroit vſer de trahiſon, s'il n'oſeruoit ſa promeſſe. Alors Galathee me reſpōdit, cōment il entendoit de luy pouuoir parler en particulier : qu'il luy ſembloit n'y auoir point d'autre moyen que de ſaindre de luy apporter des fruits dans un panier, & qu'au fonds il luy mit le cœur. Je luy reſpōdis alors, que cela ſe pourroit biē faire ainſi : mais que ie le cognoiſſois pour ſi brutal, qu'il n'en feroit rien, parce que l'auarice luy faiſoit eſperer d'auoir beaucoup d'elle, s'il luy repreſentoit luy-meſme (en luy remettant ce cœur entre les mains) les ſeruices qu'en ces occaſiōs il luy auoit rendus. O! me dit-elle, s'il ne  
tient



tient qu'à cela, qu'il vous die seulemēt ce qu'il veut, car ie le luy donneray. Ce sera, luy dis-ie, vne espee de rançon que vous payerez pour ce cœur. Ce n'est pas, me respondit-elle, de ceste monnoye que ie la dois payer, c'est de mes larmes, & celles-là estant taries, de mon sang : peut-estre fut-elle marrie de m'en auoir tant dit. Tant y a qu'elle me commanda le matin de parler à Fleurial: ce que ie fis, & luy representay tout ce que ie creus qui le pouuoit esmouuoir à me dōner ceste lettre, iusques à le menacer: mais tout fut en vain: car pour resolution il me dit: Voyez-vous, Leonide, quand le Ciel & la terre s'en mesleroyent, ie n'en feray autre chose. Si Madame veut sçauoir ce que i'ay à luy dire, il fait si beau le soir, qu'elle vienne avec vous iusques au bas de l'escalier, qui descend de sa chābre, la Lune est claire, ie l'ay veüe bien souuent y venir, le chemin n'est pas long, personne n'en peut rien sçauoir : ie m'asseure que m'ayant ouy, elle ne plaindra point la peine qu'elle aura prise. Quād il me dit, cela, ie me mis en extreme colere contre luy, luy representant qu'il deuoit obeyr à Galathee, & non point à Lindamor: qu'elle estoit sa Maistresse, qu'elle luy pouuoit faire du biē & du mal: Bref qu'il n'y auoit point d'apparence, qu'elle deust prendre ceste peine: mais luy sans s'esmouuoir me dit : Nymphē, ce n'est pas à Lindamor que i'obeïs, mais au sermēt que i'en ay fait aux Dieux: s'il ne se peut de ceste sorte, ie m'en retourneray plustost d'oū ie viens. Ie le laissay avec sō opiniastrētē, rāt ennuyee que i'estois à moitié hors de moy: car si i'eusse sceu le dessein de Lindamor, puis que la chose estoit rāt auancée, sans doute ie luy eusse aidé: mais ne le sçachant pas, ie trouuois Fleurial avec si peu de raisō, que ie ne sçauois que dire. En fin ie m'en retournay faire sa respōse à Galathee, qui fut

tāt en colere, qu'elle l'eut fait battre, & chasser du ſer-  
uice de ſa mere, ſi ie ne luy euſſe represētē le dāger où  
elle ſe mettoit, qu'il ne decourit ce qui s'eſtoit paſſē.  
Trois ou quatre iours s'eſcoulerent, que la Nymphe  
demeuroit obſtinee à ne vouloir ce que Fleurial de-  
mādoit: en fin Amour trop fort pour ne vaincre toute  
choſe, la força de ſorte, que le matin elle me dit, que  
de toute la nuit elle n'auoit eſtē en repos, que les  
menaces de Lindamor lui eſtoiēt toute nuit autour,  
qu'il luy ſēbloit que c'eſtoit la moindre choſe qu'elle  
deuoit à ſa memoire, que de deſcendre ceſt eſcaliet  
pour tirer ſon cœur des mains d'autrui, & que i'ad-  
uertiffe Fleurial, qu'il ne faillist de s'y trouuer. O  
Dieux! quel fut le cōtētement du nouveau iardinier?  
Il m'a dit depuis qu'en ſa vie il n'auoit eu plus grand  
ſurſaut de ioye, parce qu'il commençoit à deſeſpérer  
que ſō artifice reūſſist: & voyant la Nymphe ne venir  
plus au iardin, il craignoit qu'elle l'eut recogneu. Mais  
quād Fleurial l'aduertit de la reſolution qu'elle auoit  
priſe, ce fut vn reſuſcitē d'Amour, pour le moins ſi l'ō  
meurt par le dueil, & ſi l'on reuit par le contentemēt.  
Il ſe prepara à l'abord à ce qu'il auoit à faire, avec  
plus de curioſitē qu'il n'auoit iamais fait cōtre Pole-  
mas. La nuit eſtāt venue, & chacun retirē, la Nymphe  
ne faillit à ſe r'habiller, mais ſeulement avec vne rob-  
be de nuit, & me faiſāt ouurir la premiere porte, elle  
me fit paſſer deuant, & vous iure qu'elle trēbloit de ſor-  
te, qu'à peine pouuoit-elle marcher: elle diſoit qu'elle  
reſſentoit vn certain eſlancemēt en l'eſtomac, qu'elle  
n'auoit point accouſtumē, qui luy oſtoit toute force:  
qu'elle ne ſçauoit ſi c'eſtoit pour ſe voir ainſi de nuit  
ſans lumiere, ou pour ſortir à heure indeuē, ou pour  
apprehēder le preſent de Lindamor: mais quoy que ce  
fuſt, elle n'eſtoit pas bien à elle. En fin s'eſtant vn peu  
ralleu

rassemblée nous descendîmes du tout en bās, où nous n'eûmes pas si tost ouuert la porte, que nous trouuâmes Fleurial, qui nous attédoit, il y auoit long-tēps. La Nimphe passa alors deuāt, & allāt sous vne rōne de iasmins, qui par sō espaisseur la pouuoit garétir, & des rais de la Lune, & d'estre veuë des fenestres du corps de logis qui respōdoit sur le iardin, elle cōmença toute en colere à dire à Fleurial: Et bien Fleurial, depuis quand estes vous deuenu si ferme en vos opinions, que quoy que ie vous cōmāde, vous n'en vueillez riē faire? Madame, respōdit-il, sans s'estōner, ç'a esté pour vous obeir, que i'ay failly en cecy, s'il y a de la faute: car ne m'auez vous point cōmandé tres-expressemēt, que ie fisse tout ce que Lindamor m'ordōneroit? Or, Madame, c'est luy qui me l'a ainsi cōmandé, & qui me remettāt son cœur, me fit outre son cōmandemēt encor obliger par sermēt, que ie ne le remettois entre autres mains qu'aux vostres. Et biē interrōpit-elle en soupirāt, où est ce cœur? Le voicy, Madamé, dit-il, reculant trois ou quatre pas vers vn petit cabinet, s'il vous plaist d'y venir, vous le verrez mieux que là où vous estes, elle se leua, & s'y en vint: mais à mesme tēps qu'elle voulut entrer dedās, voila vn hōme qui se iette à ses pieds, & sans luy dire autre chose, luy baïse la robbe. O Dieu! dit la Nymphe, qu'est-cecy? Fleurial voicy vn hōme? Madame, dit Fleurial en soufriāt, c'est vn cœur qui est à vous. Cōment? dit-elle, vn cœur? & lors de peur elle voulut fuir: mais celui qui luy baïsoit la robbe, la retint. Oyant ces paroles ie m'approchay, & cogneus incōtinēt que c'estoit celui que Fleurial disoit estre sō cousin. Je ne sceus soudainemēt que pēser: ie voyois Galathee & moy entre les mains de ces deux hōmes, l'vn desquels nous estoit incogneu: à quoi nous pouuïōs-nous resoudre: de crier, nous n'osions;



de fuir, Galathee ne pouuoit, d'eſperer en nos forces; il n'y auoit point d'apparence : en fin tout ce que ie peus , ce fut de me ietter aux mains de celuy qui tenoit la robbe de la Nymphé , & ne pouuât mieux, ie me mis à l'eſgratigner & à le mordre: ce que ie fis avec tât de prôptitude, que la premiere choſe qu'il en aperceut, fut la morſure. Ah! courtoiſe Leonide, medit-il lors, cômēt traitterez vous vos ennemis, puis que vo<sup>r</sup> rudoyez de ceſte ſorte vos ſeruiteurs? Encores que ie fuſſe biē hors de moy, ſi eſt-ce que ie recogneus preſque ceſte voix, & luy demandant qui il eſtoit: Ie ſuis, dit-il, celuy qui viens porrer le cœur de Lindamor à ceſte belle Nymphé. Et lors ſans ſe leuer de terre, s'adreſſant à elle, il cōtinua: l'aduouē, Madame, que ceſte temerité eſt grande, ſi n'eſt-elle pas touteſois eſgale à l'affection qui l'a produitte: Voicy le cœur de Lindamor, que ie vous apporte: iay eſperé que ce preſēt ſeroit auſſi biē receu de la main du donneur, que d'une eſtrāgere: ſi touteſois mon deſaſtre me nie eē que l'Amour m'a promis, ayāt offenſé la diuinité que ſeule ie veux adorer, cōdānez ce cœur, que ie vous apporte, à tous les plus cruels ſupplices qu'il vous plaira : car pourueu que ſa peine vous ſatisface , il la patientera avec tant de contentement, que vous la luy ordonnez. Ie cogneus aiſēmēt alors Lindamor, & Galathee auſſi: mais non ſans eſtonnement toutes deux, elle voyāt à ſes pieds celui qu'elle auoit pleuré mort, & moy au lieu d'un i'ardinier, ce Cheualier, qui ne cede à nul autre de ceſte contree. Et cognoiſſāt que Galathee eſtoit ſi ſurpriſe, qu'elle ne pouuoit parler, ie luy dis: Eſt ce ainſi, ô Lindamor, que vous ſurprenez les Dames: ce n'eſt pas acte d'un Cheualier tel que vo<sup>r</sup> eſtes. Ie vous aduouē, me dit-il, gratieuſe Nymphé, que ce n'eſt pas acte d'un Cheualier: mais auſſi ne me nierez vous pas que

que ce ne soit celuy d'un Amant : & qui suis-je plus qu'Amant? Amour qui apprend à filer aux autres, m'apprend à estre iardinier? Et il possible, Madame, dit-il s'adressant à la Nymphé, que ceste extreme affectiõ que vous faites naistre, vous soit si desagreceable, que vous la vueilliez faire finir par ma mort? J'ay pris la hardiesse de vous apporter ce que vous vouliez de moy : ce cœur ne vousdoit-il pas estre plus agreable en vie que mort? que s'il vous plaist qu'il meure, voila un poignard qui abregera ce que vostre rigueur fera avec le temps. La Nymphé à toutes ces paroles ne respondit autre chose sinon: Ah! Leonide, vous m'avez trahie! Et à ce mot elle se retira dans l'allée, où elle trouua un siege fort à propos: car elle estoit tant hors de foy, qu'elle ne sçauoit où elle estoit. Là le Cheualier se reiette à genoux, & moy ie m'en vins à l'autre costé, & luy dis: Comment, Madame, vous dites que ie vous ay trahie? pourquoy m'accusez vous de cecy? Je vous iure par le seruice que ie vous ay vouë, n'auoir rien sceu de cet affaire, & que Fleurial m'a deceuë aussi bien que vous. Mais ie louë Dieu que la tromperie soit si aduantageuse pour chacun. Dieu mercy voici le cœur de Lindamor, que Fleurial vous auoit promis: mais le voicy en estat de vous faire seruice, ne deuez vous pas estre bien aise de ceste trahison?

Il seroit trop long à raconter tous les discours que nous eusmes, tant y a qu'é fin nous fismes la paix, & de telle sorte, que ceste Amour fut plus estroictement liée qu'elle n'auoit iamais esté, toutefois avec condition qu'à l'heure mesme il partiroit pour aller où Amasis & Clidaman l'auoient enuoyé. Ce depart fut mal-aysé, toutefois il falut obéir, & ainsi apres auoir baissé la main à Galathée, sans nulle faueur plus grande, il partit: bien s'en alla-t'il avec asseurance qu'à son retour il pourroit

pourroit la voir quelquefois à ceste meſme heure, & en ce meſme lieu : mais que ſert-il de particulariſer toute choſe. Lindamor retourna où ceux , qui eſtoient à lui, l'attendoient, & de là en diligence alla où Clidaman peſoit qu'il fuſt, & par les chemins baſtit mille prudētes excuſes de ſon ſeiour; tantost accuſāt les incōmoditez des mōtagnes , & rātost d'vne maladie qui encor paroiſſoit à ſō viſage, à cauſe de ſes bleſſeures:& lui ſēblāt que tout ce qui l'eſloignoit de ſa Dame, n'eſtoit pas affaire qui meritoit plus long ſeiour, il reuint avec permiſſion d'Amariſ & de Clidaman, en Forests, où eſtāt arriué, & ayāt rendu bon conte de ſa charge, il fut honoré, & careſſé comme ſa vertu le meritoit: mais tout cela ne lui touchoit point au cœur, au prix du bon accueil qu'il receuoit de la Nymphe, qui depuis ſon dernier départ auoit accru de ſorte ſa bōne volonté, que ie ne ſçay ſi Lindamor auoit occaſiō de ſe dire plus Amāt qu'aimé. Ceste recherche paſſa ſi outre qu'un ſoir eſtāt dans le iardin, il la preſſa pluſieurs fois de luy permettre qu'il la demādaſt à Amariſ: qu'il ſ'aſſeuroit auoir rendu tant de bons ſeruices, & à elle, & à ſō ſils, qu'ils ne lui refuſeroient point ceſte grace. Elle luy reſpondit : Vous deuez douter de leur volonté plus que de vos merites , & deuez eſtre moins aſſeuré de vos merites, que de ma bōne volonté ; toutefois ie ne veux point que vous leur en parliez, que Clidaman ne ſe marie: ie ſuis plus ieune que luy, ie puis bien attendre autant. Ouy bien vous, reſpondit-il incontinent, mais non pas la violence de ma paſſion: pour le moins ſi vous ne me voulez accorder ce remede, donnez m'en vn qui ne peut vous nuire, ſi voſtre volonté eſt telle que vous me dites. Si ie le puis, dit elle, ſans m'offenſer, ie le vous promets. Apres luy auoir baiſé la main. Madame, luy dit il, vous m'a-



uez promis de iurer deuât Leonide, & deuât les Dieux, qui oyēt nos discours, que vous ſerez ma femme, cōme le fais ſerment deuât eux meſmes, de n'en auoir iamais d'autre. Galathee fut ſurpriſe : touteſois feignāt que ce fuſt partie pour le ſermēt qu'elle en auoit fait, & en partie en ma perſuaſiō, quoy que veritablemēt ce fuſt à celle de ſon affection, elle le contenta, & le luy iura entre mes mains, à cōdition que iamais Lindamor ne reuiendroīt en ce iardin, que le mariage ne fuſt declaré : & cela pour empêſcher que l'occaſiō ne les fiſt paſſer plus outre. Voila Lindamor le plus content qui fut iamais plein de toute ſorte d'eſpérance, pour le moins de toutes celles qu'un Amāt peut auoir, eſtant aimé, & n'attendant que la concluſiō promiſe de ſes deſirs, quand Amour, ou pluſtoſt la fortune voulut ſe mocquer de lui, & lui dōner le plus cruel ennuy qu'autre peut auoir. O Lindamor, qu'elles vaines propoſitions ſont les voſtres ? En ce temps Clidaman eſtoit party pour aller chercher avec Guemāts les hazards des armes, & pour lors il ſe trouuoit en l'armée de Meroüée, & encor qu'il y fuſt allé ſecretement, ſi eſt-ce que ſes actions le deſcouvrirent aſſez, & parce qu'Amāſis ne vouloit paſqu'il y demeurait de ceſte ſorte ; elle fit leuee de toutes les forces qu'elle peut pour luy enuoyer, & comme vous ſçavez, en donna la charge à Lindamor, & retint Polemas pour gouuerner ſous elle à toutes ſes Prouinces, juſques à la venuē de ſon ſils : ce qu'elle fit, tant pour ſatisfaire à ces deux grands perſonnages, que pour les ſeparer vn peu : car depuis le retour de Lindamor, ils auoiēt touſiours eu quelque pique enſemble ; fuſt que rien n'eſt de ſi ſecret, qui en quelque ſorte ne ſe deſcouure, & qu'à ceſte occaſion Polemas eut quelque vent que ce fuſt luy, contre qui il auoit combattu. ou  
bien

bien que l'Amour ſeul en fuſt-la cauſe. Tant y a que chacun cognoiſſoit bié le peu de bonne volóté qu'ils ſe portoient. Or Polemas demeuroid fort content, & Lindamor ne s'en alloit pas mal volontiers: l'un pour demeurer pres de ſa Maiſtreſſe, & l'autre pour auoir occaſion, faiſant ſeruice à Amaliſ, de ſe l'obliger, eſpérât par ceſte voye de ſe faciliter le chemin au bié, auquel il aſpiroit. Mais Polemas qui cognoiſſoit à l'œil, combien, il eſtoit défauoriſé, & cōbié au rebours ſon riual receuoir de faueurs, n'ayant guiere d'eſperâce, ny en ſes ſeruices, ny en ſes merites, recourut aux artiſices. Et voicy comment il apoſte vn homme, mais vn homme le plus fin, & le plus ruſé qui fuſt iamais en ſon meſtier, à qui, ſans le faire recognoiſtre à perſonne de la Cour, il fit ſecretement voir Amaliſ, Galathee; Syluie, Silere, moy, & toutes ces autres Nymphes, & non ſeulement luy monſtra le viſage, mais luy raconta tout ce qu'il ſçauoit de toutes, voire des choſes plus ſecrettes, dont, cōme vieil courtiſan, il eſtoit bié informé: & puis le pria de ſe ſeindre Druide, & grād Deuin. Il vint dans ce grand bois de Saigneu, pres des beaux iardiſ de Mont-brifon, où ſur la petitē riuiere qui y paſſe preſque au trauers, il fit vne logette, & demeura là quelques iours, faiſant le grand deuineur, ſi bien que le bruit en vint iuſques à nous, & meſme Galathee le ſçachant l'alla trouuer pour apprendre quelle ſerōit ſa fortune. Ce ruſé ſceut ſi bien contre-faire ſon perſonnage, avec tant de circonſtances, & de ceremonies, qu'il faut que i'aduouē le vray, i'y fus decēuē auſſi bien que les autres. Tant y a que la concluſion de ſa fineſſe fut de luy dire, que le Ciel luy auoit donné par influence le choix d'un grand bien ou d'un grand mal, & que c'eſtoit à ſa prudence de les eſlire, Que l'un & l'autre procedoiēt de ce qu'elle deuoit aimer.

& que si elle mesprisoit son aduis, elle seroit la plus mal-heureuse personne du monde? & au contraire, tres-heureuse, si elle faisoit bonne deliberation: que si elle le vouloit croire, il luy dōneroit des cognoissances si certaines de l'un, & de l'autre, qu'il ne tiendrait qu'à elle de les discerner. Et luy regardant la main, puis le visage, il luy dit: Vn tel iour estant dans Marilly, vous verrez vn homme vestu d'une telle couleur, si vous l'espōsez, vous estes la plus miserable du monde: puis il luy fit voir dans vn miroir, vn lieu qui est le long de la riuere de Lignon, & luy dit: Voyez-vous ce lieu, allez-y à telle heure, vous y trouuerez vn homme qui vous rendra heureuse, si vous l'espousez. Or Climante (tel est le nom de ce trompeur) auoit finement sceu, & le iour que Lindamor deuoit partir, & la couleur, dont il seroit vestu, & son dessein estoit que Polemas feignant d'aller à la chasse, se trouueroit au lieu qu'il auoit fait voir dās le miroir. Or oyez, ie vous supplie, comme le tout est reüssi. Lindamor ne faillit point de venir vestu comme auoit dit Climante, & au mesme iour Galathee, qui auoit bonne memoire de Lindamor, demeura si estonnee, qu'elle ne sceust respondre à ce qu'il luy disoit. Le pauvre Cheualier creut que c'estoit le desplaisir de son esloignement, de sorte qu'apres luy auoir baisé la main, il partit, & s'en alla à l'armee plus content que ne vouloit sa fortune. Si i'eusse tasché de l'en diuertir: mais elle me le tint si secret, que pour lors ie n'en eus aucune cognoissance. Depuis s'approchant le iour que Climante luy auoit dit qu'elle trouueroit sur les riuies de Lignon celuy qui la rendroit heureuse, elle ne me voulut pas dire entierement son dessein: mais seulement me fit entendre qu'elle vouloit sçauoir, si le Druide estoit veritable, en ce qu'il luy auoit dit: qu'aussi bien la Cour



estoit si seule, qu'il n'y auoit plus de plaisir, & que la solitude seroit pour vn temps plus agreable: qu'elle estoit resoluë d'aller en son Palais d'Isoure, la plus seule qui luy seroit possible, & que des Nymphes, elle ne vouloit auoir que Syluie & moy sa nourrice, & le petit Meril: quant à moy qui estois ennuyee de la Cour ie luy dis, qu'il seroit bien à propos de s'y aller vn peu diuertir, & ainsi faisant entendre à Amasis, qu'elle s'y vouloit purger, elles y en alla le lendemain: mais ç'auoit esté sa nourrice qui l'auoit fortifiée en ceste opinion: car ceste bonne vicille, qui aimoit tendrement sa nourriture, estant de facile creance en ses predictions, comme sont la pluspart de celles de son aage, luy cōseilla de le faire, & l'é pressa de sorte, que la trouuant desia toute disposée, il luy fut aisé de la mettre en ce labyrinthe. Ainsi donc, nous voilà toutes 3. seules en ce Palais. Pour moy ie ne fus de ma vie plus estonnée: car figurez-vous trois personnes dans ce grand bastiment: Mais la Nymphé, qui auoit bien remarqué le iour que Climante luy auoit dit, se prepara le soir au parauant pour y aller, & le matin s'habilla le plus à son aduantage qu'elle peut, & nous commanda d'en faire de mesme. De ceste sorte nous allōs dans vn chariot iusques au lieu assigné, où estāts arriuees, par hazard à l'heure mesme qu'auoit dit Climante, nous trouuāmes vn Berger presque noyé, & encores à moitié couuert de bouë, & de grauiér, que la fureur del'eau auoit iecté contre nostre bord. Ce Berger estoit Celadon: ie ne sçay si vous le cognoissez: qui par hazard estant tombé dans Lignō, auoit failly de se noyer, mais nous arriuāmes si à propos, que nous le sauuāmes: car Galathée croyant que ce fust cestuy-cy qui la deuoit rendre heureuse, deslors cōmença de l'aimer de telle sorte, qu'elle ne plaignoit point sa peine à nous aider à le porter dans le chariot, & de là iusques au Palais.

sans qu'il reuint: pour lors le sable, l'effroy de la mort, & les taches qu'il auoit au visage, gardoient que sa beauté ne se pouuoit remarquer: & quant à moy ie maudisois l'enchanteur, & le diuin, qui estoit cause que nous auions ceste peine: car ie vous iure que ie n'en eus de ma vie tant. Mais depuis qu'il fut reuenu, & que son visage ne fut plus souillé, il parut le plus bel homme qui se puisse dire outre qu'il a l'esprit ressentant toute autre chose plustost que le Berger: ie n'ay rien veu en nostre Cour de plus ciuilisé, ny de plus digne d'estre aimé, si bien que ie ne m'estonne pas si Galathée en est tant esperduëment amoureuse, qu'à peine le peut-elle abandonner la nuit: mais certes elle se trompe bien, d'autant que ce Berger est perdu d'Amour: pour vne Bergere nommée Astree. Si est-ce que toutes ces choses n'ont pas fait vn petit coup contre Lindamor, parce que la Nymphé ayant trouué vray ce que le menteur luy a dit, est resoluë de mourir plustost que d'espouser Lindamor, & s'estudie par toute sorte d'artifice de se faire aimer à ce Berger qui ne fait mesme en sa presençe que soupirer l'esloignement d'Astree. Je ne sçay si la contrainte où il se trouue (car elle ne le veut poinr laisser sortir du palais) ou si l'eau qu'il beut, quand il tomba dans la riuieré, en est la cause, tant y a que depuis il est allé trainant, tantost dans le liët, tantost dehors: mais en fin il a pris vne fieur si ardante, qui ne sçachant plus de remède à sa santé, la Nymphé me commanda de venir en diligence vous querir, à fin que vissiez ce qui seroit necessaire pour le sauuer.

Le Druide estoit demeuré fort attentif durant ce discours, & fit diuers iugemens selon les suiets des paroles de sa niece, & peut-estre assez approchans du vray: car il cogneur bien qu'elle n'estoit pas du tout

exempteny d'Amour,ny de faute. Toutesfois comme fort aduisé qu'il estoit, il dissimula avec beaucoup de discretion, & dit à sa niepce, qu'il estoit tres-aise de pouuoir seruir Galathée,& mesme en la personne de Celadon,de qui il auoit tousiours aimé les parens,& & qu'encor qu'il fust Berger, il ne laissoit d'estre de l'ancien tige des Cheualiers, & que ses ancestres auoient esleu ceste sorte de vie pour plus reposee, & plus heureuse que celle des Cours;qu'à ceste occasion il le falloit honnorer,& faire bien seruir:mais qu'à ceste façon de viure,dont vsoit Galathée,n'estoit ny belle pour la Nymphé,ny honorable pour elle:qu'estât arriué au Palais, & ayant veu ses deportements,il luy diroit comme il vouloit qu'elle se gouuernast. La Nymphé,vn peu honteuse luy respondit,qu'il y auoit long-temps qu'elle auoit faict dessein de le luy dire, mais qu'elle n'auoit eu,ny la hardiesse,ny la commodité, qu'à la verité Climanté estoit cause de tout le mal.O ! respondit Adamas,s'il y auoit moyen de l'attraper,ie luy ferois bien payer avecvltre le faux titre qu'il s'est vsurpé de Druyde.Cela sera fort aisé,dit la Nymphé,par le moyen que ie vous diray.Il dit à Galathée qu'elle retournaست deux ou trois fois au lieu, où elle deuoit trouuer cest homme., en cas qu'elle ne l'y rencontraست la premiere fois.Ie sçay que Polemas&lui ayât esté trop tardifs le premier iour, ne manquerent d'y venir les autres suiuaunts:qui voudra surprendre ce trompeur,il ne faut que se cacher au lieu que ie vous monstreray,où sans doute il viendra:& quant au iour, vous le pourrez sçauoir de Galathée:car quant à moy ie l'ay oublié.





# LE DIXIESME LIVRE

## DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.



Vec ces discours, le Druyde, & la Nymphé tromperent vne partie de la lógueur du chemin, ayant esté, & l'un, & l'autre si attentifs, que presque sans y penser, ils se trouuerent aupres du Palais d'Isoure. Mais Adamas, qui vouloit en toute façon remedier à ceste vie, l'instruisit de tout ce qu'elle auoit à dire de luy à Galathee, & sur tout de ne luy point faire entendre qu'il ait desapreueué ses actions, car disoit-il, ie cognois bien que le courage de la Nymphé se doit vaincre par douceur, & non par force. Mais cependant, ma niepce, souuenez-vous de vostre debuoir, & que ces amou-rachements sont honteux, & pour ceux qui en sont atteints, & pour ceux qui les fauorisent. Il eust continué ces remonstrances, si à l'entrée du Palais, ils n'eussent rencontré Syluie, qui les conduisit où estoit Galathee : pour lors elle se promenoit dans le plus proche iardin, cependant que Celadon reposoit. Soudain qu'elle les apperceut, elle s'en vint à eux, & le Druyde d'un genouil en terre, la salua en luy baisant la robbe, & de mesme Leonide : mais les releuant, elle les embrassa tout deux, remerciant Adamas de la peine qu'il auoit prise de venir, avec assurance de s'en reuencher en toutes les occasions qu'il luy plairoit. Madame, dit-il, tous mes seruices ne scauroient meriter la moin-

dre de ces belles paroles, ie regrette seulement que ce qui se presente, ne soit vne preuue plus grande de mon affection, afin qu'en quelque sorte vous puissiez cognoistre, que si ie suis vieilly sans vous auoir fait seruice, ce n'a pas esté faute de volonté, mais de n'auoir eu l'heur d'estre employé. Adamas, respondit la Nymphé, les seruices que vous auez rendus à Amasis, ie les tiens pour miens, & ceux que i'ay receu de vostre niece, ie les reçois côme de vous; par ainsi vous ne pouuez pas dire, qu'en la personne de ma mere vous ne m'ayez beaucoup serui, & qu'en celle de vostre niece, vous n'ayez bien souuent esté employé. Quelques-fois, si ie puis, ie recognoistray ces seruices tous ensemble: mais en ce qui se presente à ceste heure, ressouue-  
nez-vous, puis qu'il n'y a rien de plus douloureux que les blesseures qui sont aux parties plus sensibles, qu'ayant l'esprit blessé, vous ne sçauriez iamais trouuer occasion de me seruir, qui me füst plus agreable que celles-cy: Nous en parlerons à loisir, cependant allez-vous reposer, & Siluie vous conduira en vostre chambre, & Leonide me rendra conte de ce qu'elle a fait. Ainsi s'é alla le Druyde, Et Galathee caressant Leonide plus que de coustume, luy demanda des nouuelles de son voyage, à quoy elle satisfit: mais continua-t-elle, Madame, ie louë Dieu, que ie vous retrouve plus ioyeuse que ie ne vous auois laissée. Mamie, luy dit la Nymphé, la guerison toute euidente de Celadon m'a r'apporté ce bien: car il faut que vous sçachiez, que vous ne fustes pas à vne lieuë d'icy, qu'il se resucilla sans fieur, & depuis est allé amédant de sorte, que luy mesme espere de se pouuoir leuer dans 2. ou 3. iours. Voilà, respondit Leonide, les meilleures nouuelles qu'à mon retour i'eusse peu desirer, que si ie les eusse secues plustost, ie n'eusse pas conduit ceans Adamas.

Mais

Mais à propos, dit Galathée, que dit-il, de cest accident? car ie m'assure que vous luy avez tout declaré. Vous me pardônez, Madame, dit Leonide, ie ne luy ay dit, que ce que i'ay pensé ne luy pouuoir estre caché, lors qu'il seroit icy. Il scait l'amitié que vous portez à Celadon, que ie luy ay dit estre procedée de pirié: il connoist fort bien ce Berger, & tous ceux de sa famille, & s'assure de luy pouuoir persuader tout ce qu'il luy plaira, & ie croy quant à moy, si vous l'y employez qu'il vous seruira: mais il faudroit luy parler ouuertement. Mon Dieu! dit la Nymphe, est-il possible? ie suis certaine que s'il l'entreprend, le tout ne peut reüssir qu'à mon contentement: car sa prudence est si grande, & son iugement aussi, qu'il ne peut que venir à bout de tout ce qu'il commencera. Madame, dit Leonide, ie ne vous parle point sans fondemens, vous verrez, si vous vous seruez de luy, ce qui en fera. Voilà la Nymphe la plus contente du monde, se figuraست desia au comble de ses desirs. Mais cependant qu'elles discourroyent ainsi, Siluie & Adamas s'entretenoient de ce mesme affaire: car la Nymphe qui auoit beaucoup de familiarité avec le Druyde, luy en parla dez l'abord tout ouuertement. Luy qui estoit fort aduisé pour scauoir si sa niepce luy auoit dit la verité, la pria de luy raconter tout ce qu'elle en scauoit. Siluie qui vouloit en toute sorte rompre ceste prattique, le fit sans dissimulation, & le plus briuelement qu'il luy fut possible, de ceste sorte:

---

## HISTOIRE DE LEONIDE.

**S**Cachez que pour mieux vous faire entendre tout ce que vous me demandez, ie suis contrainte de toucher des particularitez d'autre que de Galathée, &



ie le feray d'autant plus volontiers, qu'il est mesme à propos, que pour y pouruoir à l'aduenir, elles ne vous soyent point cachées: C'est de Leonide dont ie parle, que le destin semble vouloir embrouïller d'ordinaire aux desseins de Galathée: Ce que ie vous en dis, n'est pas pour la blasmer, ou pour le publier: car le vous disant, ie ne le croy moins secret, que si vous entendiez, qu'il y a fort long-temps que la beauté, & les merites de Leonide luy acquirent, apres vne lógue recherche, l'affection de Polemas: & parce que les merites de ce Cheualier ne sont point si petits, qu'ils ne puissent se faire aimer, vostre niece ne se contenta d'estre aymée, mais voulut aussi aimer: toutesfois elle s'y conduisit avec tant de discretion, que Polemas mesme fut longuement sans en rié sçauoir. Je sçay que vous auez aimé, & que vous sçaez mieux que moy, combié malaisément se peut cacher Amour, tant y a qu'enfin le voile estant osté, & l'un, & l'autre se cogneut, & Amât & aimé: toutesfois ceste amitié estoit si honneste, que elle ne leur auoit permis de se l'oser declarer. Apres le sacrifice qu'Amasis fait tous les ans, le iour qu'elle espousa Pymādre, il aduint que l'apres disnee nous trouuans toutes dās les iardins de Mont-brison, pour passer plus ioyeusement ceste heureuse iournee, elle & moy, pour nous garentir du Soleil, nous estions assises sous quelques arbres, qui faisoient vn agreable ombrage. A peine y estiois-nous, que Polemas se vint mettre parmy nous, feignant que ç'auoit esté par hazard que il nous eust rencōtrees, quoy que i'eusse bien pris garde, qu'il y auoit long temps, qu'il nous accompagnoit de l'œil. Et parce que nous demeurions sans dire mot, & qu'il auoit la voix fort bonne, ie luy dis, qu'il nous obligeroit fort, s'il vouloit chanter. Je le feray, dit-il, si ceste belle, monstrant Leonide, me le commande.

Vn tel commandement, dit-elle, seroit vne indiscretion: mais i'y employeray bien ma priere, & mesmes si vous auez quelque chose de nouveau. le le veux, respondit Polemas, & de plus ie vous asseureray, que ce que vous orrez, n'a esté fait que durant le sacrifice, cependant que vous estiez en oraison. Et quoy, luy dis-je, ma compagne est donc le sujet de ceste chanson? Ouy certes, me respondit-il, & i'en suis tesmoing, & lors il commença de ceste sorte:

## STANCES

## D'VNE DAME EN DEVOTION.

**D**Ans le temple sacré les grands Dieux adoroit  
Celle que tous les cœurs adorent d'ordinaires.  
Elle, sans qui la grace au monde ne peut plaire,  
Des yeux & de la voix: des graces requeroit.

Et bien qu'elle voulust ses beaux yeux desarmer,  
Et laisser de sa voix les appas & les charmes,  
Ses beaux yeux & sa voix auoyent de telles armes,  
Qu'on ne pouuoit la voir ny l'ouyr sans l'aymer.

Si quelquefois ses yeux d'un saint zele enflambez  
Vont mignardant le Ciel, toute ame elle mignarde,  
Et si demy fermez en bas elle regarde,  
O que leurs mouuemens ont de traits desfrobez.

Que si quelque soupir va du cœur s'esgarant,  
Quand les douceurs du Ciel en esprit elle esprouue:  
O que cet air fuitif incontinent retreuve  
D'autres souspirs esmeus d'un esprit different.

O grand Dieu, disoit-elle, ayez pitié de moy!  
Et mon desir alors s'efforceoit de luy dire:  
Ayez pitié de moy: qui la pitié desire,  
Les effets de pitié doit ressentir en soy.

Sois pere, disoit-elle, & non iuge en courroux,  
Puis que tu veux, ô Dieu, que pere l'on t'appelle,

Sois ma Dame, disois-je, & non pas ma cruelle,  
Puis que tant de beauté te rend Dame de tous.

Regarde ta bonté plustost que ta rigueur,  
Quand tu veux chastier, disoit-elle, vne offense.  
Et moy ie luy disois: Et toy de mesme pense,  
Qu'à tes yeux tant humains doit ressembler ton cœur:

Souuiens toy, disoit-elle, ô grand Dieu, que ie suis  
A toy dès ma naissance, & que toy seul i'adore,  
Et moy ie suis à toy, disois-je, & sçache encore  
Que nulle autre que toy adorer ie ne puis.

Mesure, disoit-elle, à l'Amour ta pitié.  
Et lors elle tranchoit pour un temps son murmure.  
Et moy ie luy disois: Et toy, belle, mesure  
Ta pitié non à moy, mais à mon amitié.

Ses vœux furent receus & les miens repoussez;  
Et toutefois les miens auoyent bien plus de zele:  
Car de la seule foy les siens naissoient en elle,  
Moy ie voyois la Sainte où les miens sont dressez:

Elle obtient le pardon (mais qui peut refuser  
Chose qu'elle demande) & i'en portay la peine:  
Car depuis s'esloignant de toute chose humaine,  
Elle ne me vid plus que pour me mespriser.

Est-ce ainsi, dis-je lors, que t'ayant fait mercy,  
Au lieu de pardonner tu me fais un outrage.  
O grand Dieu! puny la d'un si mauuais courage,  
Car si ie faus, ses yeux me l'ordonnent ainsi.

Nous estions demeurees fort attentifues, & peut-  
estre i'eusse sceu quelque chose d'auantage, n'eust esté  
que Leonide craignant que Polemas ne declarast ce  
qu'elle me vouloit cacher, soudain qu'il eut parache-  
ué, prit la parole. Ie gage, dit-elle, que ie deuineray  
pour qui ceste chāson a esté faite. Et lors s'approchāt  
de son oreille, fit semblant de la luy nommer: mais en  
effect elle luy dit, qu'il prit garde à ce qu'il diroit de-  
uant



uant moy. Luy comme discret, se retirant luy respondit: Vous n'avez pas deuiné, ie vous iure que ce n'est pas pour celle que vous m'avez nommee. Je m'apperceus alors qu'elle se cachoit de moy, qui fut cause que feignant de cueillir quelques fleurs, ie m'ostay d'aupres d'eux, & m'en allay d'un autre costé: nō toutefois sans auoir l'œil à leurs actions. Or depuis Polemas mesme m'a raconté le tout: mais ç'a esté apres que son affection a esté passée: car tant qu'elle a continué, il n'a pas esté en mon pouuoir de luy faire rien aduoüer. Estans donc demeurez seuls, ils reprindrent les brisées qu'ils auoient laissées, & elle fut la premiere qui cōmença: Et quoy, Polemas, dit-elle, vous vous iouëz ainsi de vos amies? aduoüez la verité, pour qui sont ces vers: Belle Nymphé, dit-il, en vostre ame vous sçauéz aussi bien pour qui ils sont que moy. Et cōmēt, dit-elle, me croyez-vous quelque deuineuse? Ouy certes, respondit Polemas, & de celles qui n'obeissent pas au Dieu, qui parle par leur bouche, mais qui se fōt obeir à luy. Comment entendez vous cēt enigme? dit la Nymphé. I'entens, repliqua-t'il qu'Amour parle par vostre bouche, autrement vos paroles ne seroient pas si pleines de feux & d'Amour, qu'elles peussēt allumer en tous ceux qui les oyent, des brasiers si ardants, & toutesfois vous ne luy obeïssez point, encor qu'il commande, que qui aime, soit aimé: car toute desobeissante vous faites que ceux qui meurent d'Amour pour vous, vous peuuent bien ressentir belle, mais non iamais Amante, ny seulement pitoyable. I'en parle pour mon particulier, qui puis avec verité iurer, n'y auoir au mōde beauté plus aimée, que la vostre l'est de moy. En disant ces dernieres paroles il rougit, & elle souffrit en luy respondant: Polemas, Polemas, les vieux soldats par leurs playes mon-

strent

strent le tesmoignage de leur valeur , & ne s'en plaignent point : vous qui vous plaignez des vostres, seriez bien empesché de les monstrez, si Amour comme vostre General , pour vous donner digne salaire, demâdoit de les voir. Cruelle Nymphé, dit le Cheualier, vous vous trompez: car ie luy dirois seulement: O Amour, oste ce bandeau, & regarde les yeux de mon ennemie: Car il n'auroit pas si tost ouuert les yeux, qu'il ressentiroit les mesmes playes que ie porte au cœur, non point, comme vous dites, en me plaignant , mais tant s'en faut en faisant ma gloire d'auoir vn si digne autheur de ma blesseure. Par ainsi iugez, que, si Amour vouloit entrer en raison avec moy , ie luy aurois plustost satisfait qu'à vous : car il ressentiroit les mesmes coups, ce que vous ne pouuez, d'autant qu'un feu ne se peut brûler soy-mesme. Si ne deuez-vous pas , encor qu'insensible à vos beautez , l'estre à nos larmes, ny estre marrie, où les armes du merite peuuent resister; si celles de la pitié , pour le moins, rebouchent le tranchant de vos rigueurs, à fin que de mesme qu'on vous adore comme belle , on vous puisse louer comme humaine. Leonide aimoit ce Cheualier , & toutefois ne vouloit pas qu'il le sceust encores: mais aussi elle craignoit qu'en luy ostant l'esperoir entierement , elle ne luy fist perdre le courage : cela fut cause qu'elle luy respondit: Si vostre amitié est telle, le temps m'en donnera plus de cognoissance que ces paroles trop bien dictes pour proceder d'affection: car à ce que i'ay ouy dire, l'affection ne peut estre sans passion, & la passion ne peut permettre à l'esprit vn si libre discours : mais quand le temps m'en aura autant dit que vous , vous deuez croire, que ie ne suis ni de pierre, ny si mesconnoissante , que vos merites ne me soient cogneus , & que vostre amitié ne m'esmeuue: iusques alors n'espererez

rez de moy, que cela mesme que vous pouuez de mes compagnes en general. Le Cheualier luy voulut baiser la main pour ceste assurance, mais parce que Galathee le regardoit: Cheualier, luy dit-elle, soyez discret, chacū a l'œil sur nous, si vous me traitez de ceste sorte, vous me perdrez. Et à ce mot elle se leua, & vint entre nous qui aillions cueillans des fleurs. Voyla la premiere ouuerture qu'ils se firent de leurs volontez, qui donna occasion à Galathee de s'en mesler. Car s'estant apperceuë de ce qui s'estoit passé au iardin, & ayant dès lōg-temps fait dessein d'acquiescer Polemas, voulut le soir sçauoir ce qui s'estoit passé entre Leonide & luy, & parce qu'elle s'est tousiours reduë fort familiere à vostre niece, & qu'elle a monsté de la particulariser en ses secrets, la Nymphe n'osa luy nier entieremēt la verité de ceste recherche: il est vray qu'elle luy teut ce qui estoit de sa volonté propre, & sur ce discours Galathee voulut sçauoir les paroles particulieres qu'ils s'estoient dictes, en quoy vostre niece en partie satisfit, & en partie dissimula. Si est-ce qu'elle en dit assez pour accroistre de telle sorte le dessein de Galathee, que depuis ce iour, elle resolut d'en estre aimée, & entreprit ceste œuvre avec de tels artifices, qu'il estoit impossible qu'il aduinist autrement. D'abord elle deffendit à Leonide de continuer plus outre ceste affection, & puis luy dit, qu'elle en coupast toutes les racines, parce qu'elle sçauoit bien que Polemas auoit autre dessein, & que cela ne luy seruiroit qu'à se faire mocquer. Outre que si Amasis venoit à le sçauoir, elle en feroit offensee. Leonide, qui alors n'auoit pas plus de malice qu'un enfant, receut les paroles de la Nymphe, comme de sa Maistrēse, sans penetrer au dessein qui les luy faisoit dire, & ainsi demeura quelques iours si retiree de Polemas, qu'il ne sçauoit à quoy il  
en



en estoit: au cōmencement cela le rēdoit plus ardent en la recherche: car c'est l'ordinaire de ces ieunes esprits, de desirer avec plus de violēce, ce qui leur est le plus difficile: & de faict il cōtinua de sorte, que Leonide auoit assez de peine à dissimuler le biē qu'elle luy vouloit: & en fin le sceut si mal faire, que Polemas cogneur bien qu'il estoit aimé : mais voyez ce que l'Amour ordonne : ce ieune Amant apres auoir trois ou quatre mois continué ceste recherche d'autant plus violemment, qu'il auoit moins d'assurance de la bonne volōté qu'il desiroit, aussi tost presque qu'il en est certain, perd sa violence, peu à peu, aime si froidemēt, que d'autāt que la fortune & l'Amour, quād ils commencent à descendre, tōbēt tout à fait, la Nymphē ne se prit garde qu'elle demeura là seule en ceste affectiō. Il est vray que Galathee, qui suruint là dessus, en fut en partie la cause: car ayāt dessein sur Polemas, elle v̄sa de tel artifice, & se seruit si biē, & de son authorité, & du tēps, que l'on peut dire qu'elle le luy desroba insensiblement, parce que quand Leonide le rudoyoit, Galathee la fauorisoit: & quād l'autre fuyoit sa cōpagnie, celle-cy l'attiroit à la sienne; & cela continua si lōguement & si ouuertement, que Polemas commença de tourner les yeux vers Galathee, & peu apres le cœur le suiuit: car se voyant fauoriser d'vne plus grande que celle qu'il mesprisoit, il se blasmoit de le souffrir sans ressentimēt, & de n'embrasser la fortune, qui toute riāte le venoit rencontrer. Mais, ô sage Adamas, voyez quelle gratieuse rencontre a esté celle-cy, & cōme il a pleu à l'Amour de se iouēr de ces cœurs. Il y auoit quelque tēps, que par l'ordōnance de Clidaman, Agis se recontra seruiteur de vostre niece, & cōme vous sçauēz, par l'élection de la fortune. Or quoy que ce ieune Cheualier ne se fust point donné à Leonide de sa de-

liberation,

liberation, si consentit-il au don, & l'apprenua par ses seruices, que depuis il luy rëdit, & qu'elle n'eut point desagreables, à ce qu'elle mōstroit par ses actiōs. Mais quand Polemas entreprit de la seruir, Agis qui cōme auaricieux auoit tousiours les yeux sur son thresor, prit garde à l'Amour naissāte de ce nouuel Amant, & quelquefois s'en plaignoit à elle: mais la froideur de ses rëponses au lieu d'estaindre ses ialousies, seulement amortissoit peu à peu ses Amours: car considerant combien il y auoit peu d'assurance en son ame, il tascha de prendre vne meilleure resolution, qu'il n'auoit pas fait par le passé, & ainsi pour ne voir vn autre triōpher de luy, il esleut plustost de s'esloigner. Recepre, à ce que i'ay ouy dire, la meilleure qu'une ame atteinte de ce mal puisse auoir pour s'ë deliurer. Car tout ainsi que le commencement de l'Amour est produit par les yeux, il sēble que celuy de sō cōtraire le doieue estre par le deffaut de la veuë, qui ne peut estre en riē tant qu'en l'absence, où l'oubly mesme couure de ses cendres les trop viues representatiōs de la chose aimee: & de fait Agis paruint heureusement à son dessein: car à peine estoit-il entierement party, que l'Amour partit aussi de son ame, y logeant en sa place le mespris de ceste volage: Si biē que Leonide en ce nouveau dessein d'acquérir Polemas, perdit celuy qui desja estoit entierement à elle. Mais les broüilleries d'Amour ne s'arrestans par là (car il voulut que Polemas ressentist aussi de son costé, ce qu'il faisoit endurer à la Nymphe) presque en ce mesme temps l'affection de Lindamor prist naissāce, & il aduint que tout ainsi que Leonide auoit desdaignée Agis pour Polemas, & Polemas Leonide pour Galathee: de mesme Galathee desdaigna Polemas pour Lindamor. De dire les folies que l'un & l'autre ont faites, il seroit trop mal aisé:

Tanr

Tant y a que Polemas se voyât en fin payé de la mesme monnoye, dont il paya vostre niece, n'a peu pour cela perdre ny l'esperance, ny l'Amour; au contraire a recherché toute sorte d'artifice pour r'entrer en grace: mais iusques à ceste heure fort inutilement: il est vray que s'il n'a peu rien obtenir de plus auantageux, il a pour le moins fait en sorte que celuy qui a esté cause de son mal, n'a pas esté le possesseur de son bié: car soit par ses artifices, ou par la volôté des Dieux, qu'un certain deuot Druide luy a declaree depuis quelque réps en çà, Lindamor n'est plus aimé, & semble qu'Amour ait pris dessein de ne laisser iamais en repos l'estomac de Galathee: la memoire de l'un n'estant si tost effacee en son ame, qu'une autre n'y prenne place, & nous voicy à ceste heure reduittes à l'Amour d'un Berger, qui comme Berger peut en sa qualité, meriter beaucoup, mais non point en celle de seruiteur de Galathee, & toutefois elle en est si passionnee, que si son mal eust continué, ie ne sçay ce qu'elle fust deuenüe: pouuant dire n'auoir iamais veu vne telle curiosité, ny un si grand soing que celuy qu'elle a eu durant son mal. Mais ce n'est pas tout, il faut qu'en ce que ie vay vous dire, ô sage Adamas, vostre prudence face paroistre un de ses effects ordinaires. Vostre niepce est tant esprise de Celadon, que ie ne sçay si Galathee l'est d'auantage. Là dessus la ialousie s'est meslee entre elles, & quoy que i'aye tasché d'excuser, & de rabatre ces coups, le plus qu'il m'a esté possible, si est-ce que i'en desespere à l'aduenir. C'est pourquoy ie louë Dieu de vostre venue: car sans mentir ie ne sçauois plus comme m'y conduire sans vous: vous m'excuserez bien si ie vous parle ainsi franchement de ce qui vous touche, l'amitié que ie vous porte à tous deux m'y contraint.

Ainsi paracheua Syluie son discours avec tant de  
demon



demonstration de trouuer ceste vie mauuaise, qu'Adamas l'en estima beaucoup:& pour donner commencement non point à la guerison du Berger, mais à celle des Nymphes, car ce mal estoit le plus grand, Adamas luy demanda quel estoit son aduis. Quant à moy, dit-elle, ie voudrois commencer à leur oster la cause de leur mal, qui est ce Berger: mais il le faut faire avec artifice, puisque Galathée ne veut point qu'il s'en aille. Vous auez raison, respondit le Druide, mais en attendant que nous le puissions faire, il faut bien garder qu'il ne deuienne amoureux d'elles, d'autant que la ieunesse, & la beauté ont vne sympathie, qui n'est pas petite, & ce seroit traiailler en vain, s'il venoit à les aimer. O Adamas, dit Siluie, si vous cognoissiez Cela-don comme moy, vous n'auriez point ceste crainte: il est tant amoureux d'Astrée, que toute la beauté du monde hors la sienne ne luy peut plaire, & puis il est encor assez mal pour s'ôger à autre chose qu'à sa guerison. Belle Syluie, respondit le Druide, vous parlez bien en personne qui ne sçait guiere d'Amour, & cōme celle qui n'a encores senti ses forces. Ce petit Dieu d'autant qu'il commande à toute chose, se mocque aussi de toute chose, si bien que quand il y a moins d'apparence qu'il doiuë faire vn effect, c'est lors qu'il se plaist de faire cognoistre sa puillance: ne vivez point vous mesme si asseuree, puis qu'il n'y a encor eu nulle sorte de vertu qui se soit peu exempter de l'Amour, la chasteté mesme ne la sceu faire, tesmoin Endymio. Voy, dit incontinent Siluie, pourquoy, ô sage Adamas, m'allez-vous presageant vn si grand desastre? c'est afin, dit-il, que vous vous armiez contre les forces de ce Dieu, de peur que vous asseurant trop en l'opinion de ce que vous iugez impossible, vous ne soyez surprise auant que de vous y estre preparée. J'ay ouy dire

que Celadon est si beau, si discret & accompli, qu'il ne luy deffaut nulle des perfections qui font aimer: si cela est, il y a du danger: d'autant que les trahisons d'Amour sôt si difficiles à descouvrir, qu'il n'y en a eu encor vn seul, qui l'ait peu faire. Laissez m'en la peine dit-elle, & voyez seulement ce que vous voulez que ie fasse en cest affaire dont nous auons discouru. Il me semble, dit le Druide, qu'il faut que ceste guerre se fasse à l'œil, & quād i'auray veu comme va le monde, nous disposerons des affaires au moins mal qu'il nous sera possible, & cependant tenons nostre dessein secret. Là dessus Siluie le laissa reposer, & vint retrouver Galathee, qui avec Leonide estoit pres du liēt de Celadon: car ayant sceu qu'il estoit esueillē, elles n'auoient peu ny l'vne ny l'autre retarder d'auantage de le voir. Les caresses qu'il fit à Leonide ne furent pas petites: car pour la courtoisie dōt elle l'obligeoit il l'aimoit & estimoit beaucoup, quoy que l'humeur de Siluie luy pleust d'auantage. Peu apres ils entrerent en discours d'Adamas, louant sa sagesse, prudence, & sa bonté, sur quoy Celadon s'enquit, si ce n'estoit pas cestuy-cy qui estoit fils du grand Pelion, duquel il auoit ouy dire tant de merueilles. C'est luy mesme, respondit Galathee, qui est venu expres pour vostre mal. O Madame, respondit le Berger, qu'il seroit bon Medecin s'il le pouuoit guerir: mais i'ay opinion que quād il le cognoistra, il desesperera plustost de mon salut, qu'il n'osera pas entreprendre la cure. Galathee croyoit qu'il parlait du mal du corps. Mais dit-elle, est-il possible que vous croyez d'estre encor malade? Je m'asseure que si vous voulez vous y ayder, en deux iours vous sortirez du liēt. Peut-estre, Madame, respondit Leonide, ne sera-t'il pas guery pour cela: car quelquefois nous portons le mal si caché,

caché, que nous mesmes n'en sçauons rien, qu'il ne soit en extremité. Leur discours eut duré d'auantage, n'eust esté que le Druide les vint trouuer, afin de voir ce qui seroit necessaire pour son dessein: il le trouua assez bien disposé pour le corps: car le mal auoit passé sa furie, & venoit sur le declin: mais quand il eut parlé à luy, il iugea bien que son esprit auoit du mal, encor qu'il ne creust pas que ce fust pour ces Nymphes: & scachant bien que le prudent Medecin doit tousiours apporter le premier remede au mal, qui est le plus prest à faire son effort, il resolut de commencer sa cure par Galathee. Et en ce dessein desirant de s'esclaircir tout à faict de la volonté de Celadon: le soir que toutes les Nymphes estoient retirees, il prit garde quand Meril n'y estoit point, & ayant fermé les portes il luy parla de ceste sorte: Je croy, Celadó, que vostre estonnement n'a pas esté petit de vous voir tout à coup esleué à vne si bonne fortune que celle que vous possédez: car ie m'assure qu'elle est du tout outre vostre esperance, puis qu'estant nay de ce que vous estes, c'est à dire, Berger, & nourry parmy les villages, vous vous voyez maintenant chery des Nymphes, caressé & seruy, ie ne diray pas des Dames, qui ont accoustumé d'estre commandees: mais de celle qui commande absolument sur toute ceste contree. Fortune à la verité que les plus grands ont désiré, mais où personne encore n'a peu atteindre que vous: dont vous deuez louer les Dieux, & leur rendre grâces, afin qu'ils la vous continuent. Adamas lui parloit ainsi, pour le conuier à luy dire la verité de son affection, luy semblant que par ce moyen, mōstrâ de l'approuuer, il le feroit beaucoup mieux descourir. A quoy le Berger respondit avec vn grand soupir: Mon pere, si celle-cy est vne bone



fortune, il faut donc que j'aye le goust de praué: car ie ne ressentis de ma vie de plus fascheux absynthes, que ceux que ceste fortune, que vous nommez bõne, m'a fait goustier depuis que ie suis en l'estat où vous me voyez. Et cõment? adiousta le Druide, pour mieux conurir sa finesse, est-il possible que vous ayez si peu de cognoissance de vostre bien que vous ne voyez à quelle grandeur ceste rencontre vous eleue? Heias! respondit Celadon, c'est ce qui me menace d'une plus haute cheute. Quoy? vous craignez, luy dit Adamas, que ce bon-heur ne vous dure pas? le crains dit le Berger, qu'il dure plus que ie ne le desire: mais pourquoy est-ce que nos brebis s'estonnent, & meurent quand elles sont longuement dans vne grande eau, & que les poissons s'y plaisent & nourrissent? Parce respondit le Druide, que c'est contre leur naturel. Et croyez-vous, mon pere, luy repliqua-t'il, qu'il le soit moins contre celuy d'un Berger, de viure parmy tant de Dames? Je suis nay Berger, & dans les villages, & rien qui ne soit de ma condition ne m'e peut plaire. Mais est-il possible, adiousta le Druide, que l'ambitio, qui semble estre nee avec l'homme, ne vous puisse point faire sortir de vos bois, où que la beauté, dont les attraites sont si forts pour vn ieune cœur, ne puisse vous diuertir de vostre premier dessein? L'ambition que chacun doit auoir, respondit le Berger, est de bien faire ce qu'il doit faire, & en cela estre le premier entre ceux de sa condition, & la beauté que nous deuons regarder, & qui nous doit attirer, c'est celle-là que nous pouuons aimer, mais non pas celle que nous deuons reuerer, & ne voir qu'avec les yeux du respect. Pourquoy, dit le Druide, vous figurez-vous qu'il y ait quelque grandeur entre les hommes, où le merite, & la vertu ne puissent arriuer? Parce, respon-

dit

dit-il, que ie sçay que toutes choses doiuent se cõrenir dans les termes où la nature les a mises : & que comme il n'y a pas apparẽce qu'un rubis pour beau & parfait qu'il soit, puillẽ deuenir vn diamãt, celuy aussi qui espere de s'esleuer plus haut, ou pour mieux dire, de changer de nature, & se rẽdre autre chose que ce qu'il estoit, perd en vain & le tẽps & la peine. Alors le Druide estonné des considérations de ce Berger, & bien aise de le voir tãt esloigné des desseins de Galathee, reprit la parole de ceste sorte. Or, mon enfant, ie louẽ les Dieux, de ce que ie trouue en' vous tant de sagesse, & vous asseure que tant que vous-vous conduirez ainsi, vous dõnerez occasion au Ciel de vous continuer toute sorte de felicitẽ : plusieurs emportez de leur vanitẽ sont sortis d'eux-mesmes, sur des esperances encores plus vaines que celles que ie vous ay proposees: Mais que leur en est-il aduenu? Rien, si non apres vne longue & incroyable peine, vn tres-grand repentir de s'y estre si long-temps abusez. Vous deũez remercier le Ciel, qui vous a donnẽ ceste connoissãce, auãt que vous ayez occasion d'auoir leur repentir, & faut que vous le requeriez qu'il la vous cõserue, afin que vous puissiez cõtiner en la tràquil- lité, & en la douce vie où vous auez vescu iusques icy. Mais puis que vous n'aspirez point à ces grandeurs, ny à ces beautez, qu'est-ce donc, ô Celadon, qui vous peut arrester parmy elles? Helas! respondit le Berger, c'est la seule volonte de Galathee qui me retiẽt pres- que comme prisonnier. Il est biẽ vray, si mon mal me l'eũst permis, i'eũsse essayẽ en toute façõ d'eschapper; quoy que i'en recognoisse l'entreprise bien difficile, si ie ne suis aidẽ de quelqu'un; si ce n'est que laissant tout respect à part, ie m'en vueille aller de force: Car Galathee me tient de si court, & les Nymphes quand

elle n'y est pas , & le petit Meril quand elles ny peuvent demeurer , que ie ne sçauois tourner le pied, que ie ne les aye à mes costez. Et lors que i'en ay voulu parler à Galathee, elle s'est mise aux reproches contre moy, avec tant de colere, qu'il faut adubüer que ie n'ay osé luy en parler depuis : mais ce seiour m'a de forte esté ennuyeux que ie l'accuse principalement de ma maladie. Que si vous auez iamais eu compassion d'une personne affligee, mon pere, ie vous adiuure par les grands Dieux que vous seruez si dignement, par vostre bonté naturelle, & par la memoire honorable de ce grand Pelion vostre pere, de prendre pitié de ma vie, & ioinde vostre prudence à mon desir, afin de me sortir de ceste fascheuse prison: car telle puis-je dire la demeure que ie fais en ce lien. Adamas tres aisé d'ouyr l'affection dont il le supplioit, l'embrassa, & le baïsa au front, & puis luy dit : Ouy, mon enfant, foyez assuré que ie feray ce que vous me demandez, & qu'aussi tost que vostre mal le vous permettra , ie vous faciliteray les moyens pour sortir sans effort de ce lieu: continuez seulement en ce dessein, & vous guerissez. Et apres plusieurs autres discours, il le laissa, mais avec tant de contentement, que si Adamas le luy eust permis, il se fust leué à l'heure mesme.

Cependant Leonide , qui ne vouloit laisser Galathee plus long-temps en l'erreur où Climâte l'auoit mise, le soir qu'elle vid Siluie & le petit Meril retirez, se mit à genoux deuant son liët, & apres quelques discours communs , elle continua: O Madame, que i'ay appris de nouuelles en ce voyage , & des nouuelles qui vous touchent , & ne voudrois pas , pour quoy que ce fust , ne les auoir sceuës, pour vous destromper. Et qu'est-ce? respondit la Nymphe. Cest, adiousta Leonide, qu'il vous a esté fait la plus grande meschanceté,



ceté, que iamais Amour inuentaſt, & me ſemble que vous ne deuez point regretter mon voyage, encor que ie n'y euſſe fait autre choſe. Ce Druyde qui eſt cauſe que vous eſtes icy, eſt le plus meſchant homme, & le plus ruſé qui ſe meſlaſt iamais de trôper quelqu'un: & lors elle racôta d'un bout à l'autre ce qu'elle auoit ouy de la bouche meſme de Climâte, & de Polemas, & que tout ceſt artifice n'auoit eſté inuenté que pour depoffeder Lindamor, & remettre Polemas en ſa place. Au cômencemēt la Nymphe demeura vn peu eſtônee, en fin l'Amour du Berger qui là flattoit, luy perſuada que Leonide parloit avec deſſein, & pour la diuertir de l'amitié du Berger, afin de le poſſeder ſeule. De ſorte qu'elle ne creut rien de ce qu'elle luy diſoit, au contraire le tournāt en riſee, elle luy dit: Leonide, allez vous coucher, peut-eſtre vous leuerez vous demain plus fine, & alors vous ſçaurez mieux deſguiſer vos artifices. Et à ce mot ſe tourna de l'autre coſté, en ſouſſiant: ce qui offeſſa de ſorte Leonide, qu'elle reſolut à quelque prix que ce fuſt, de mettre Celadō en liberté. Et en ce deſſein le ſoir meſme elle vint trouuer ſon oncle, auquel elle tint tel langage: Puis que vous voyez, mon pere, que Celadon ſe porte ſi bien; que voulez vous qu'il faſſe icy plus longuement: ie ne vous ay point caché ce qui eſt de la volonté de Galathee: lugez quel mal il en peut aduenir. J'ay voulu deſabuſer la Nymphe de ce que cēt impoſteur de Climante luy a perſuadé: mais elle eſt tant acquiſe à Celadon, que tout ce qui l'en veut retirer, luy eſt ennemy declaré; de ſorte que pour le plus ſeur il me ſéble qu'il ſeroit à propos de faire ſortir ce Berger de ceās, ce qui ne ſe peut ſans vous: car la Nymphe a l'œil ſur moy de telle façō, que ie ne puis tourner vn pied qu'elle n'y prenne garde, & qu'elle ne me ſoupcōne.

Adamas demeura vn peu estonné d'ouyr sa niepce parler ainsi , & eult opinion qu'elle eult peur qu'il se fust apperceu de la bonne volonte qu'elle portoit au Berger, & qu'elle voulust le preuenir. Toutesfois iugeant, que pour coupper les racines de ses Amours, le meilleur moyen estoit d'en esloigner Celadon: il dit à sa niepce, pour mieux descouurir son artifice, qu'il desiroit ce qu'elle disoit sur toute chose: mais qu'il n'en scauoit trouuer le moyen. Le moyé, dit-elle, est le plus aisé du monde, ayez seulemēt vn habit de Nymphes, & l'en faites vestir, il est ieune, & n'a encor point de barbe, par ceste ruze il pourra sortir sās estre cogneu, & sans qu'on sçache qui luy a aidé, & ainsi Galathee ne sçaura à qui s'en prendre. Adamas trouua ceste inuention bone, & pour l'executer plus tost, resolut à l'heure mesme, que la nuict estāt passée, il iroit querir vn habit, sous pretexte de chercher des remedes, de guerir du tout le Berger, faisant entendre à Galathee, qu'encor que le Berger fust hors de fieuure, il n'estoit pas hors des dangers de la recheute, & qu'il y falloit pouruoir avec prudēce: & communiqua ce dessein à Siluie, qui l'approuua fort, pourueu qu'il ne tardast pas beaucoup à reuenir. A peine Celadon estoit bien esueillé, que Galathee & Leonide entrerent dans la chambre, sous pretexte d'apprendre cōme il se portoit, & en mesme temps Adamas qui cogneut bien, voyant vne si grande vigilance de ces Nymphes, que tout retardement estoit dangereux: apres auoir demandé à Celadon quelques choses ordinaires de son mal, il s'approcha de luy, & se tournāt vers la Nymphes, luy dit qu'elle luy permit de s'enquerir de quelques particularitez qu'il n'oseroit luy demāder deuant elle. Galathee qui croyoit que ce fust de sa maladie, se recula, & dōna lieu à Adamas de fai-

re entendre son dessein au Berger, luy promettant de reuenir dās deux ou trois iours au plus tard. Celadon l'en coniura par toutes les plus fortes prières qu'il peut, cognoissant bien que sans luy ceste prison dureroit encores longuement. Apres l'en auoir asseuré, il tice à part Galathee, & luy dit que le Berger pour ceste heure se portoit bien : mais cōme il luy auoit desia dit, il estoit à craindre qu'il ne retōbast, & qu'il estoit necessaire de preuenir le mal, qu'à ceste cause il vouloit aller querir ce qui luy estoit necessaire, & qu'il reuiendrait aussi tost qu'il l'auroit recouuré. La Nymphe fut tres-aise de cecy: car d'un costé elle desiroit la guerisō entiere du Berger, & de l'autre la presēce du Druide cōmençoit de l'importuner, preuoyāt qu'elle ne pourroit viure si libremēt avec sō aimé Celadō qu'auparauāt: il cogneut biē quel estoit sō dessein; toutesfois il n'en fit point de semblāt, & incontinent apres le disner il se mit en chemin, laissant les trois Nymphes bien en peine: car chacune auoit vn dessein different, & toutes trois voulans en venir à bout, il estoit necessaire qu'elles se trōpassent bien finement. Cela estoit cause que le plus souuent elles estoient toutes trois autour de son liēt : mais Siluie plus que toutes les autres, afin d'empescher qu'elles ne luy peussent parler en particulier. Si ne peut elle faire si bon guet, que Leonide ne prist le tēps de luy dire la resolutiō qu'elle auoit prise avec son oncle, & puis elle cōtinua: Mais dites la verité, Celadō vous estes encor si mescognoissant, que quād vous aurez receu ce bon office de moy, vous ne vous ressouuiendrez non plus, que vous voyez à ceste heure l'amitié que ie vous porte. Pour le moins ayez memoire des outrages que Galathee me fait à vostre occasion, & si l'Amour, qui en toute autre merite vn autre Amour, ne peut



naissant en moy produire le vostre, que i'aye ce contentemēt d'ouir vne fois de vostre bouche, que l'affectiō d'une Nymphē telle que ie suis, ne vous est point desagreable. Celadon qui auoit desia bien recogneu ceste naissante amitiē, eust desiré de la faire mourir au berceau: mais craignāt que le despit qu'elle en conceuroit, ne luy fit produire des effects cōtraires à la resolution qu'elle auoit prise avec son oncle: il fit dessein de luy dōner quelques paroles pour ne la perdre entierement, & ainsi il luy respondit: Belle Leonide, quelle opinion auriez vous de moy, si oubliāt Alstree, que i'ay si longuemēt seruie, ie cōmençois vne nouvelle amitiē? Je vous parle librement: car ie sçay bien que vous n'ignorez pas quel ie suis. O Celadō, respondit Leonide, ne vous cachez point de moy, ie sçay autant de vos affaires que vous mesme. Dōc, belle Nymphē, repliqua le Berger, si vous le sçauēz, cōment voulez-vous que ie puisse forcer cet Amour, qui a rāt de force en mō ame, que ma vie, & ma volōté en dependent? Mais puisque vous sçauēs qui ie suis, lisez en mes actions passées, & voyez que c'est qui me reste pour vous satisfaire, & dites moy ce que vous voulez que ie fasse. Leonide à ce discours ne peut cacher ses larmes; toutesfois, cōme sage qu'elle estoit, apres auoir consideré cōbien elle cōtreuenoit à son deuoir de viure de ceste sorte, & cōbien elle trauailloit vainemēt, elle resolut d'estre maistresse de ses volontez. Mais d'autant que c'estoit vne œuure si difficile, qu'elle n'y pouuoit paruenir tout à coup, il falut que le temps luy seruist à preparer ses humeurs, pour estre plus capable à recenir les conseils de la prudence. Et en ceste resolution elle luy parla de ceste sorte: Berger, ie ne puis à ceste heure prendre le conseil qui m'est necessaire, il faut que pour auoir assez de force, i'aye du loisir

loisir à ramasser les puissances de mon ame: mais qu'il vous souviene de l'offre que vous m'avez faicte, car ie pretends de m'en preualoir. Leur discours eust continué d'auantage, si Siluie ne l'eust interrompu, qui suruenât & s'adressant à Leonide: Vous ne sçavez pas, dit-elle, ma sœur, que Fleurial est arriué, & a tellement surpris la garde de la porte, qu'il a plustost esté pres de Galathee, que nous ne l'auons sceu. Il luy a donné des lettres, & ne sçay d'où elles viennent: mais il faut que ce soit de bon lieu, car elle a changé de couleur deux ou trois fois. Leonide incontinent se douta que c'estoit Lindamor, qui fut cause qu'elle laissa le Berger avec Siluie, & alla vers Galathee le sçauoir asseurément.

Siluie alors se voyant seule avec luy, commença de l'entretenir, avec tât de courtoisie, que s'il y eut eu en ce lieu-là quelque chose propre à luy donner de l'amour, c'eust esté elle sans doute. Et voyez comme Amour se plaist à contrarier nos desseins? Les autres deux Nymphes par tous artifices recherchét de luy en donner, & ne peuuent, & celle-cy qui ne s'en soucie point, ataint plus pres du but que les autres: par là on peut cognoistre combien l'Amour est libre, puis que mesme il ne veut estre obligé de sa naissance à autre qu'à ce qui luy plaist. Cependant que Celadon estoit sur ceste mesme pensée. Siluie qui n'alloit recherchant que les occasions de le mettre en discours, parce qu'elle se plaisoit bien fort en sa conuersation, & à l'ouyr parler, luy dit: Vous ne sçauriez croire Berger, cōbien ceste rencontre de vous auoir cogneu, me rapporte de plaisir, & vous iure que d'ores en là, si Galathee m'en croit, & tât que son frere sera hors de ceste cōtree, nous aurons plus souuent vostre compagnie, que nous n'auós pas eu par le passé: car à ce que

ie voy par vous, ie pense qu'il y a du plaisir en vos ha-  
meaux, & parmy vos hōnestes libertez, puis que vous  
estes exempts de l'ambition, & par consequēt des en-  
uies, & que vous viuez sans artifice, & sans mēdisan-  
ce, qui sont les quatre pestes de la vie que nous faisōs.  
Sage Nymphe, respondit le Berger, tout ce que vous  
dites, est plus que veritable, si nous estions hors du  
pouuoir de l'Amour : mais il faut que vous sçachiez,  
que les mēsmes effets que l'ambition produit aux  
Cours, l'Amour les fait naistre en nos villages: car les  
ennuis d'un riuail ne sont guieres moindres que ceux  
d'un courtesan, & les artifices des Amants, & des Ber-  
gers ne cedēt en rien aux autres, & cela est cause que  
les mēdisans se retiennent entr'e nous la mēme au-  
thoritē d'expliquer, comme bon leur semble, nos ac-  
tions, aussi bien qu'entre vous. Il est vray que nous a-  
uons vn aduantage, qu'au lieu de deux ennemis que  
vous auez, qui est l'Amour & l'ambition, nous n'en a-  
uons qu'un, & de là vient qu'il y a quelques parti-  
culiers entr'e nous, qui se peuēt dire heureux, & nul;  
comme ie croy, entre les courtesans: car ceux qui n'ai-  
ment point, n'eurent pas les allechements de l'ambi-  
tion, & qui n'est point ambitieux, n'aura pas pour  
cela l'ame gelee, pour resister aux flammes de tant de  
beaux yeux, là où n'ayant qu'un ennemy, nous pou-  
uons plus aisement luy resister, comme Syluandre a  
fait iusques icy, Berger à la verité réply de beaucoup  
de perfections: mais plus heureux encore le peut-on  
dire sans l'offenser, que sage: car quoy que cela puisse  
en quelque sorte proceder de sa prudence, si est-ce  
que ie tiēs que c'est vn grand heur de n'auoir iusques  
icy récontré beauté, qui luy ait plu, & n'ayant point  
trouué ceste beauté qui attire, il n'a iamais eu familia-  
rité avec aucune Bergere, qui est cause qu'il se cōser-  
ue



ne en sa liberté, parce que ie croy, quât à moy, si l'on n'aime point ailleurs, qu'il est impossible de pratiquer longuement vne beauté bien aimable sans l'aimer. Siluie luy respōdit: le suis si peu sçauāte en ceste science, qu'il faut que ie m'en remette à ce que vous en dites: si crois ie toutesfois, qu'il faut que ce soit autre chose que la beauté qui fasse aimer, autrement vne Dāmē qui seroit aimée d'un homme, le deueroit estre de tous. Il y a, respōdit le Berger: plusieurs responses à ceste oppositiō: Car toutes beautēz ne sont pas veües d'un mesme œil; d'autant que tout aiusi qu'entre les couleurs il y en a qui plaisēt à quelques-uns; & qui déplaisent à d'autres: de mesme faut-il dire des beautēz: Car tous les yeux ne les iūgent pas semblables, outre qu'aussi ces belles ne voyent pas chacū d'un mesme œil, & tel leur plaira, à qui elles tascheront de plaire, & tel au rebours, à qui elles essayeront de se rendre désagreables. Mais outre toutes ces raisōs, il me semble que celle de Siluādre encōres est tres-bonne: quand on luy demande, pourquoy il n'est point amoureux, il respond qu'il n'a pas encor trouuē son Aymant: & que quand il le trouuera, il sçait bien qu'inailliblement il faudra qu'il aime comme les autres. Et respōdit Siluie: Qu'entend-il par cest Aymant? Je ne sçay, repliqua le Berger, si ie le vous sçauray bien deduire, car il a fort estudiē, & entre nous, nous le tenons pour homme tres-entendu. Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos ames, il les toucha chacune avec vne piece d'Aymāt, & qu'apres il mit toutes ces pieces dās vn lieu, à part, & que de mesmes celles des femmes apres les auoir touchees il les ferra en vn autre magazin separé. Que depuis quand il enuoye les ames dans les corps, il meine celles de femmes, où sont les pierres d'Aymant qui ont  
celles

celles des femmes, & leur en fait prendre vne à chacune. S'il y a des armes larronneſſes, elles en prennent pluſieurs pieces: qu'elles cachēt. Il aduiēt de là qu'auffi toſt que l'ame eſt dans le corps, & qu'elle rencontre celle qui a ſon Aymāt, il luy eſt impoſſible qu'elle ne l'aime, & d'icy procedent tous les effectſ de l'Amour: car quant à celles qui ſont aimees de pluſieurs, c'eſt qu'elles ont eſté larronneſſes, & en ont pris pluſieurs pieces. Quant à celle qui aime quelqu'un qui ne l'aime point, ceſt que celuy-là a ſon Aymant & non pas elle le ſien. On luy fit pluſieurs oppoſitions, quād il diſoit ces choſes: mais il reſpondoit fort bien à toutes, entre autres ie lui diſ: mais que veut dire que quelquefois vn Berger aymera pluſieurs Bergeres? C'eſt, dit-il, que la piece d'Aymant qui le toucha, eſtāt entre les autres, lors que Dieu les meſla, ſe caſſa, & eſtant en diuerſes pieces, toutes celles qui en ont, attirent ceſte ame. Mais auſſi prenez garde que ces perſonnes qui ſont eſpriſes de diuerſes Amours, n'aiment pas beaucoup. C'eſt d'autant que ces petites pieces ſeparees n'ont pas tant de force qu'eſtās vnies. De plus il diſoit que d'icy venoit, que nous voyons bien ſouuent des perſonnes en aimer d'autres, qui à nos yeux n'ont rien d'aimable, que d'icy procedoient auſſi ces eſtranges Amours, qui quelquefois faiſoient, qu'un Gaulois nourry entre toutes les plus belles Dames, viendra à aimer vne barbare eſtrangere. Il y eut Diane qui luy demanda ce qu'il diroit de ce Tymon Athenien, qui n'aima iamais perſonne, & que iamais perſonne n'aima. L'Aymant, dit-il, de celui-là où eſtoit encor dans le magazin du grand Dieu, quand il vint au monde, ou bien celui qui l'auoit pris, mourut au berceau, ou auant que ce Tymon fuſt nay, ou en aage de cognoiſſance: de ſorte que depuis quand nous voyons quel-

qu'elqu'un qui n'est point aimé, nous disons que son Aymant a esté oublié. Et que disoit-il ? dit Syluie, sur ce que personne n'auoit aymé Tymó; que quelques-fois, respondit Celadon, le grand Dieu contoit les pierres qui luy restóient, & trouuant le nombre failly, à cause de celles que quelques ames larronneses auoient prises de plus, comme ie vous ay dit, afin de remettre les pieces en leur nombre esgal, les ames qui alors se rencontroient pour entrer au corps, n'en emportoient point : que de là venoit que nous voyons quelquefois des Bergeres assez accomplies, qui sont si défavorisées, que personne ne les aime : Mais le gracieux Corilas luy fit vne demande, selon ce qui le touchoit pour lors. Que veut dire qu'ayant aimé longuement vne personne, on vient à la quiter, & à en aimer vne autre? Syluandre respōdit à cela, que la piece d'Aymāt de celui qui venoit à se changer, auoit esté rompuë: & que celle qu'il auoit aimée la premiere en deuoit auoir vne pièce plus grāde que l'autre, pour laquelle il la laissoit : & que tout ainsi que nous voyons vn fer entre deux calamités, se laisser tirer à celle qui à plus de force: de mesme l'ame se laisse emporter à la plus forte partie de son Aymant. Vrayement, dit Syluie, ce Berger doit estre gentil, d'auoir de si belles cōceptions, mais dites moy, ie vous supplie, qui est-il, il seroit bié mal-aisé que ie le vous disse, respōdit Celadon: car luy mesme ne le sçait pas: toutefois nous le tenōs pour estre de bon lieu, selon le iugement que l'on peut faire de ses bonnes qualitez: car il faut que vous sçachiez qu'il y a quelques anneés qu'il vint habiter en nostre village, avec fort peu de moyēs, & sans cognoissance, sinon qu'il disoit venir du lac de Lemā, où il auoit esté nourri petit enfant, Si est-ce que depuis qu'il a esté cogneu, chacū luy a aidé: outre  
qu'ayant



qu'ayant la cognoissance des herbes,& du naturel des animaux,le bestial augmenta de sorte entre ses mains, qu'il n'y a celuy qui ne desire de luy en remettre,dont il rend à chacun si bon conte,qu'oultre le profit qu'il y fait, il n'y a celuy qui ne l'aye tousiours gratifié de quelque chose; de façon qu'à ceste heure il est à son aise, & se peut dire riche: car, ô belle Nimphe,il ne nous faut pas beaucoup pour nous rendre tels,d'autât que la nature estant contente de peu de chose, nous qui ne recherchqs que de viure selon elle,sommes aussi tost riches que contents,& nostre contentemēt estât facile à obtenir,nostre richesse incontinent est acquise. Vous estes,dit Siluie,plus heureux que nous: mais vous m'avez parlé de Diane, ie ne la cognois que de veüe,dites moy,ie vous supplie,qui est sa mere. C'est Bellinde,respōdit-il,femme du sage Celiō,qui mourut assez ieune. Et,Diane dit Siluie, qui est-elle,& quelle est sō humeur?C'est,luy respōdit Celadon,vne des plus belles Bergeres de Lignon,& si ie n'estois partial pour Astree, ie dirois que c'est la plus belle:car en verité oultre ce qui se void à l'œil, elle a tant de beautez en l'esprit,qu'il n'y a rien à redire ny à desirer. Plusieurs fois nous auons esté trois ou quatre Bergers ensēble à la considerer, sans sçauoir quelle perfectiō luy souhaitter:qu'elle n'eust. Car encor qu'elle n'aime rien d'Amour, si aime t'elle toute vertu d'une si sincere volonté,qu'elle oblige plus de cette sorte,que les autres par leur violentes affections.Et comment,dit Siluie,n'est-elle point serui de plusieurs? Là tromperie,respondit Celadon,que le pere de Filidas luy a faicte, a empesché que cela n'a point esté encore:& à la verité ce fust bien la plus insigne,dont i'aye iamais ouy parler.Si ce ne vous estoit de la peine,adiousta Siluie, ie serois bien aise de l'entendre de vous; & aussi de sçauoir

de sçauoir qui estoit ce Celion, & ceste Bellinde. Je crains, respondit le Berger, que le discours n'en soit si long qu'il vous ennuye. Au contraire, dit la Nimphe, nous ne sçaurions mieux employer le temps, cependant que Galathee lira les lettres qu'elle vient de recevoir. Pour satisfaire donc à vostre commandement, adiousta-t'il, ie le feray le plus briefuement qu'il me sera possible, & lors il continua de ceste sorte:

---

## HISTOIRE DE CELION

& Bellinde.

**I**L est tout certain, belle Nimphe, que la vertu despoüillée de tout autre agencement, ne laisse pas d'estre d'elle mesme agreable, ayant des Aymants, tant attirans, qu'aussi-tost qu'une ame en est touchée, il faut qu'elle l'aime, & la suiue: mais quand ceste vertu se rencontre en vn corps, qui est beau, elle n'est pas seulement agreable, mais admirable; d'autant que les yeux, & l'esprit demeurent ravis en la contemplation & en la vision du beau. Ce qui se cognoistra clairement par les discours que ie pretés vous faire de Bellinde. Scachez donc, qu'assez pres d'icy, le long de la riuiera de Lignon, il y eut vn tres-honneste Pasteur nommé Philemon, qui apres auoir demeuré long-téps marié, eut vne fille, qu'il nomma Belinde, & qui venant à croistre fit autant paroistre de beauté en l'esprit, que l'on luy en voyoit au corps. Assez pres de sa maison logeoit vn autre Berger nommé Leon, avec qui le voisinage l'auoit lié d'un tres-estroit lien d'amitié, & la fortune ne voulant pas en cela aduantage l'un sur l'autre, luy donna aussi en mesme temps vne fille, de qui la ieunesse promettoit beacoup de sa future beauté. Elle fut nommée Amaranthe. L'amitié des peres fit naistre par la frequentation, celle des filles: car el-

les furent dès le berceau nourries ensemble, & depuis quand l'age le leur permit, elles cōduisoient de mesmé leurs troupeaux, & le soir les ramenoient de compagnie en leurs loges. Mais parce que comme le corps alloit augmentant, leur beauté aussi croissoit presque à veüe d'œil: il y eut plusieurs Bergers qui rechercherent leur amitié dōt les seruices, & l'affectiō ne peurent obtenir d'elles rien de plus aduantageux, que d'estre receus avec courtoisie. Il aduint que Celiō ieune Berger de ces quartiers ayāt esgaré vne brebis la vint retrouuer dās le troupeau de Bellinde, où elle s'estoit retirée. Elle la luy rendit avec tant de courtoisie, que le recouurement de sa brebis fut le cōmencement de sa propre perte: & dès-lors il commēça de fētir de quelle force deux beaux yeux scauēt offēser: car auparauant il en estoit si ignorant, que la pensēe seulement ne luy en estoit point encor entree en l'ame. Mais quelque ignorance qui fust en luy, si se cōduisit-il de sorte, qu'il fit par ses recherches recognoistre quel estoit son mal au seul Medecin, dont il pouuoit attendre la guerison. De sorte que Bellinde par ses actions le sceut presque aussi tost que luy mesme: car luy pour le commēcemēt n'eust sceu dire quel estoit son dessein: mais son affectiō qui croissoit avec l'age, vint à vne telle grandeur, qu'il en ressentit l'incōmodité à bon escient, & dès lors la recognoissant, il fut contraint de changer ses passetemps d'enfance en vne fort curieuse recherche. Et Bellinde d'autre costé, encores qu'elle fust seruiē de plusieurs, receuoit son affection mieux que de tout autre: mais toutefois, nō pour autrement que s'il eust esté son frere: ce qu'elle luy fit biē paroistre vn iour, qu'il croyoit auoir trouuē la commodité de luy declarer sa volonté. Elle gardoit son troupeau le long de la riuere de Lignō:



& contemploit sa beauté dans l'onde. Sur quoy le Berger prenant occasion, luy dit en luy mettât d'une façon toute amoureuse, la main devant les yeux. Prenez garde à vous, belle Bergere, retirez les yeux de ceste onde, ne craignez-vous point le danger que d'autres ont couru en une semblable action? Et pourquoy me ditez-vous cela? respondit Bellinde, qui ne l'entendoit point encore. Ah! dit alors le Berger, belle, & dissimulée Bergere, vous representerez dans ceste riviére bien-heureuse, plus de beauté, que Narcisse dans la fontaine. A ces mots, Bellinde rougit, & ce ne fut qu'augmenter sa beauté d'avantage: toutesfois elle respondit: Et depuis quand, Celion, est-ce que vous m'en voulez? Sans mentir il est bon de vous. Pour vous vouloir du bien, dit le Berger, il y a long-temps que ie vous en veux, & vous devez croire que ceste volonté ne sera limitée d'autre terme que de celui de ma vie. Alors la Bergere baissant la teste de son costé luy dit: Je ne fay point de doute de vostre amitié, la recevant de la mesme volonté que ie vous offre la mienne. A quoy Celion incontinent respondit: Que ie baise ceste belle main, pour remerciement d'un si grand bien, & pour arrhes de la fidele servitude que Celion vous veut rendre le reste de sa vie. Bellinde recogneut tant à l'ardeur dont il proferoit ces paroles, qu'aux baisers qu'il imprimoit sur sa main, qu'il se figuroit son amitié d'autre qualité qu'elle ne l'étoit pas: & parce qu'elle ne vouloit qu'il vesquit en ceste erreur: Celion luy dit-elle, v<sup>o</sup> estes fort esloigné de ce que vous pensez: vous ne pouvez mieux me bannir de vostre compagnie, que par ce moyen: si vous desirez que ie continue l'amitié que ie vous ay promise, continuez aussi la vostre avec la mesme honnesteté que vostre vertu me promet: autrement dez-icy ie romps toute familiarité

avec vous, & vous proteste de ne vous aimer iamais. Je pourrois, comme, c'est la coustume de celles qui s'ont aimées, vous rabrouer: mais ie n'en vse point ainsi, parce que franchement ie veux que vous scachiez, que si vous vivez autrement que vous devez, vous ne devez iamais auoir esperance en mon amitié. Elle adiouta encor quelques autres paroles, qui estonnerent de sorte Celion, qu'il ne sceut que luy respondre: seulement il se ietta à genoux, & sans autre discours avec ceste soumission, luy demanda pardon, & puis luy protesta que son amitié procedoit d'elle, & qu'elle la pouuoit regler, comme cé qu'elle faisoit naistre. Si vous en vsez ainsi, reprit alors Bellinde, vous m'obligerez à vous aimer: autrefois vous me contraindrez au contraire. Belle Bergere, luy repliqua-t'il, mon affection est nec, & telle qu'elle est, il faut qu'elle viue: car elle ne peut mourir qu'avec moy, si bien que ie ne puis remedier à cela qu'avec le temps; mais de vous promettre que ie m'estudieray à la rendre telle que vous me commanderez, ie le vous iure, & cependant ie veux bien n'estre iamais honnoré de vos bonnes graces, si en toute ma vie vous cognoissez action, qui pour la qualité de mon affection, vous puisse desplaire. Enfin la Bergere consentit à estre aymée, à condition qu'elle ne recogneust rien en luy, qui peut offencer son honnesteté. Ainsi ces Amants commencerent vne amitié qui continua fort longuement, avec tant de satisfaction pour l'un & pour l'autre, qu'ils auoient de quoy se louer en cela de leur fortune. Quelquefois si le ieune Berger estoit empeché, il enuoyoit son frere Diamis vers elle, qui sous couuerture de quelques fruits luy donnoit des lettres de son frere. Elle bien souvent luy faisoit responce, avec tant de bonne volonté, qu'il auoit de quoy se contenter: & ceste affection fut

con

conduite avec tant de prudence, que peu de personnes s'en apperceurent. Amaranthe même, quoy que elle fut d'ordinaire avec eux, l'eust tousiours ignoré; n'eust esté que par hazard elle treuva vne lettre, que sa compagne audit perduë: & voyez ie vous supplie quel fut son effect, & combien c'est chose dangereuse d'approcher ces feux d'une ieun'ame. Iusques à ce tēps ceste Bergere n'auoit iamais eu nō seulemēt le moindre ressentiment d'Amour; mais non pas mesme aucune pensèe de vouloir estre aymee: & aussi tost qu'elle vid ceste lettre, ou fust qu'elle portast quelque enuie à sa compagnie, qu'elle n'estimoit pas plus belle, & que toutesfois elle la voyoit recherchee de cēt honneste Berger, ou bien qu'elle fust en l'aage, qui est si propre à brusler, qu'on ne sçauroit si tost en approcher le feu, qu'il ne s'esprenne, ou bien que cette lettre auoit des ardeurs, si viues, qu'il n'y auoit glace qui luy peut resister. Tant y a qu'elle prit vn certain desir, non pas d'aymer, Amour ne la vouloit peut-estre attaquer à l'abord à toute outrance: mais bien d'estre aymée, & serue de quelque Berger, qui eust du merite, & en ce poinct elle relut la letre plusieurs fois, qui estoit telle:

---

## L E T T R E D E C E L I O N.

à Bellinde.

**B**E L L E Bergere, si vos yeux estoient aussi pleins de verité, qu'ils le sont de cause d'Amour, la douceur que d'abord ils promettent, me les feroit adorer avec autant de cōtētemēt, qu'elle a produit en moy de vaine esperāce. Mais tāt s'ē faut qu'ils soient prests de satisfaire à leurs trōpensēs promesses, que mesme il ne les veulent aduouër, & s'ōt si éloignez de guerir ma blesseure, qu'ils ne s'en veulent pas seulement dire les auteurs, Si est-ce que malaisēmēt la pourrōnt-ils nier, s'ils considerent quelle elle est, n'y ayant



pas apparence, qu'autre beauté que la leur, en puisse faire de si grandes. Et toutesfois comme si vous auiez dessein d'égalier vostre cruauté à vostre beauté, vous ordonnez que l'affection que vous avez fait naistre, meure cruellement en moy. Dieux ! fust-il iamaïs vne plus impitoyable mere. Mais moy qui ay plus cher ce qui vient de vous, que ma propre vie, ne pouuant souffrir vne si grande iniustice, ie suis resolu de porter ceste affection avec moy dans le cercueil, esperāt que le Ciel esmeu en fin par ma patience, vous obligera à m'estre quelquefois aussi pitoyable, que vous m'estes chere maintenant, & cruelle.

Amaranthe releut plusieurs fois cette lettre, & sās y prendre garde alloit beuant la douce poison d'Amour, & non autrement qu'vne personne lasse, se laisse peu à peu emporter au sommeil: si son penser luy remet deuant les yeux le visage du Berger, ô qu'elle le trouue plein de beauté! si sa façon, qu'elle luy semble agreable: si son esprit qu'elle le iuge admirable: & bref elle le veoit si parfait, qu'elle croit sa compagne trop heureuse d'estre aimée de luy. Apres reprenant la lettre elle la relisoit, mais non pas sans s'arrester beaucoup sur les suiets qui luy touchoient le plus au cœur & quād elle venoit sur la fin, & qu'elle voyoit ce reproche de cruelle, elle en flattoit ses desirs qui naissons appelloient quelques foibles esperances, cōme leurs nourrices, avec opiniō que Bellinde ne l'aimoit pas encores, & qu'ainsi elle le pourroit plus aisémēt gagner: mais la pauurette ne prenoit pas garde, que celle-cy estoit la premiere lettre qui luy auoit escripte, & que depuis beaucoup de choses se pouuoient estre changees. L'amitié qu'elle portoit à Bellinde, quelquesfois l'en retiroit: mais incontinent l'Amour surmontoit l'amitié: enfin la conclusion fust, qu'elle escriuit vne telle lettre, à Celion:

LET

LETTRE D'AMARANTHE  
à Celion.

**V**Os perfections doiuent excuser mon erreur, & vostre courtoisie recevoir l'amitié que ie vous offre: ie me voudrois mal, si i'aimois quelque chose moindre que vous, mais pour vostre merite, ie fais ma gloire, d'où ma honte procederoit pour un autre. Si vous refusez ce que ie vous presente, ce sera faute d'esprit ou de courage, lequel que ce soit des deux, vous est aussi peu honorable, qu'à moy d'estre refusee.

Elle donna sa lettre elle mesme à Celion qui ne pouuât imaginer ce qu'elle vouloit, aussi tost qu'il fut en lieu retiré, la leut: mais non point avec plus d'estonnement que de mespris, & n'eust esté qu'il la scauoit infiniment amie de sa Maistresse, il n'eust pas mesme daigné luy faire response; tout efois craignant qu'elle ne luy peust nuire, il luy enuoya ceste response par son frere:

RESPONSE DE CELION

A AMARANTHE.

**I**E ne sçay qu'il y a en moy, qui vous puisse esmouuoir à m'aimer, toutesfois ie m'estime autant heureux qu'une telle Bergere me daigne regarder, que ie suis infortuné de ne peunoir recevoir une telle fortune. Que pleust à ma destinee, que ie me peusse aussi bien donner à vous, cōme ie n'en ay la puissance: Belle Amarante, ie me croirois le plus heureux qui viue, de viure en vostre seruice, mais n'estant plus en ma dispositiō, vous n'accuserez s'il vous plaist, mō esprit ny mon courage de ce à quoy la necessité me cōtraint. Ce me sera tousiours beaucoup de contentemēt d'estre en vos bōnes graces; mais à vous encor plus de regret de marquer à tous mōinēs l'impuissance de mō affectiō. Si biē que ie suis forcé de vous supplier par vostre vertu mesme, de diminuer ceste trop

ardante passion en vne amitié moderee, que ie receuray de tout mon cœur: car telle chose ne m'est impossible, & ce qui ne l'est pas, ne me peut estre trop difficile pour vostre seruice.

Celte responce l'eust bien peu diuertir, si l'Amour n'estoit du naturel de la poudre, qui fait plus d'effort, lors qu'elle est la plus serree; car contre ces difficultez premieres, elle opposoit quelque sorte de raison, que Celion ne deuoit si deuoit si tost laisser Bellinde; que ce seroit trop estre volage, à la premiere semonce il s'é despartoit: mais le temps luy apprit à ses despens, que elle se trompoit: car depuis ce iour le Berger la desdaigna de sorte, qu'il la fuyoit, & bien souuent aimoit mieux s'esloigner de Bellinde, que d'estre contraint de la voir. Ce fut lors qu'elle se reprit de s'estre si facilement embarquée sur vne mer si dangereuse, & tât remarquée par les ordinaires naufrages de ceux qui s'y hazardent: & ne pouuât supporter ce desplaisir, deuint si triste, qu'elle fuyoit les compagnes, & les lieux où elle se souloit plaire, & enfin tomba malade à bon escient. Sa chere Bellinde l'alla voir incontinent, & sans y penser, pria le Berger de l'y accompagner: mais d'autant que la veüe d'un bien qu'on ne peut auoir, ne fait qu'en augmenter le desir, ceste visite ne fit que rengreger le mal d'Amaranthe. Le soir estant venu, toutes les Bergeres se retirerent, & ne resta que Bellinde avec elle, si ennuyee du mal de sa compagne (car elle ne scauoit quel il estoit) qu'elle n'auoit point de repos, & lors qu'elle le luy demandoit, pour toute responce, elle n'auoit que des souspirs. Dont Bellinde au commencement estonnée, enfin offecé cōtr'elle: luy dit. Je n'eusse iamais pensé qu'Amaranthe eust si peu aimé Bellinde, qu'elle luy eut peu celer quelque chose: mais à ce que ie voy, j'ay bien esté deceuë, & au lieu qu'autresfois ie disois que j'auois vne amie, ie puis dire à ceste



ceste heure, que j'ay aymé vne dissimulee. Amaranthe, à qui la honte sans plus auoir clos la bouche iusques-là, se voyant seule avec elle, & pressée avec tant d'affection, se resolut d'esprouuer les derniers remedes qu'elle pensoit estre propres à son mal. Chassant donc la hôte le plus loing d'elle qu'elle peut, elle ouurit deux ou trois fois la bouche pour luy declarer toutes choses : mais la parole luy mouroit de sorte entre les leures, que ce fut tout ce qu'elle peut faire que de proferer ces mots interrompus, se mettant encore la main sur les yeux, pour n'oser voir celle à qui elle parloit: Ma chere compagne, luy dit-elle, car elles se nómoiét ainsi, nostre amitié ne permet que ie vous cele quelque chose, sçachant bien que quoy qui vous soit déclaré, qui m'importera, sera tousiours aussi soigneusement tenu secret par vous, que par moy-mesme. Excusez donc, ie vous supplie, l'extreme erreur, dont pour satisfaire à nostre amitié, ie suis contrainte de vous faire ouuerture. Vous me demandez quelle est ma douleur, & d'où elle procede : sçachez que c'est Amour, qui naist des perfections d'un Berger. Mais hélas! à ce mot vaincuë de honte & de deplaisir, tournant la teste de l'autre costé, elle se teut avec un torrent de larmes. L'estonnement de Bellinde ne se peut représenter ; toutefois pour luy donner courage de paracheuer, elle luy dit: Je n'eusse iamais creu, qu'une passion si commune à chacun, vous eust tant donné d'ennuy: que l'on aime, c'est chose ordinaire: mais que ce soient les perfections d'un Berger, cela n'aduint qu'aux personnes de iugement. Dites moy donc qui est ce bien-heureux. Alors Amaranthe reprenant la parole, avec un soupir luy partant du profond du cœur, luy dit: Mais hélas! ce Berger aime ailleurs... Et qui est-il? dit Bellinde. C'est, respondit-elle, puis que vous le

voulez sçauoir, vostre Celion: ie dis vostre, ma compagne, parce que ie sçay qu'il vous aime, & que ceste seule amitié luy fait desdaigner la mienne. Excusez ma folie, & sans faire semblant de la cognoistre, laissez moy seule plaindre & souffrir mon mal. La sage Bellinde eut tant de honte oyant ce discours, de l'erreur de sa compagne, que combien qu'elle aymast Celion autant que quelque chose peut estre ayinée, elle resolut toutesfois de rendre à ceste occasion vne preuue, non comme de ce qu'elle estoit: & pource se tournant vers elle, luy dit: A la verité, Amaranthe, ie souffre vne peine qui ne se peut dire, de vous voir si transportee en ceste affection: car il semble que nostre sexe ne permette pas vne si entiere autorité à l'Amour; toutefois puis que vous en estes en ces termes, ie loue Dieu, que vous vous soyiez addressée en lieu, où ie puisse vous rendre tesmoignage de ce que ie vous suis. J'ayme Celion, ie ne le veux nier, autant que s'il estoit mon frere: mais ie vous aime aussi comme ma sœur, & veux (car ie sçay qu'il m'obeyra) qu'il vous aime plus que moy, reposez vous-en sur moy, & resiouissez-vous seulement, veu que vous cognoistrez, lors que vous serez guerie, quelle est Pellinde ennemye vous.

Après quelques autres semblables discours la nuit contrainit Bellinde de se retirer, laissant Amaranthe avec tant de contentement, qu'oubliant sa tristesse, en peu de iours elle recouura sa premiere beauté. Cependant Bellinde n'estoit pas sans peine, qui recherchant le moyé de faire sçauoir son dessein à Celion, trouua en fin la commodité telle qu'elle desiroit. De fortune elle le rencōtra, qui se ioüoit avec son belier dans ce grand pré, où la pluspart des Bergeres d'ordinaire paisissent leurs troupeaux. Cét animal estoit le conducteur  
du

du troupeau, & si bien dressé, qu'il sembloit qu'il entendist son maistre, quand il parloit à luy. A quoy la Bergere prit tant de plaisir, qu'elle s'y arresta longuement. En fin elle voulut essayer s'il la recognoistroit comme luy : mais il estoit encore plus prompt à tout ce qu'elle vouloit : sur quoy s'esloignant vn peu de la troupe, elle dit à Celion. Que vous semble, mon frere, de l'aqcoinstance de vostre belier & de moy ? il est des plus plaisans que ie veis iamais. Tel qu'il est, belle Bergere, dit-il, si vous voulez me faire cét honneur de le receuoir, il est à vous : mais il ne faut pas s'estonner qu'il vous rende toute obeïssance : car il sçait bien qu'autrement ie le desauoüerois pour mien, ayant appris partant de chansons qu'il a ouyes de moy en paisant, que i'estois plus à vous qu'à moy. C'est tres-bien expliquer, dit la Bergere, l'obeïssance de vostre belier, que ie ne veux receuoir, pour vous estre mieux employé qu'à moy : mais puis que vous me donnez vne si entiere puissance sur vous, ie la veux essayer : ioignant encor au commandement vne tres-affectionnée priere. Il n'y a rien, respondit le Berger, que vous ne me puissiez commander. Alors Bellinde croyant auoir trouué la commodité qu'elle recherchoit, poursuiuit ainsi son discours. Dés le iour que vous m'assurastes de vostre amitié, ie iugeay ceste mesme volonté en vous, aussi m'obligea-t'elle à vous aimer, & honorer plus que personne qui viue : Or quoy que ie vous die, ie ne veux pas que vous croyez que i'aye diminué ceste bonne volonté, car elle m'accompagnera au tombeau, & toutefois peut-estre le feriez-vous, si ie ne vous en auois aduertit : mais obligez moy de croire que ma vie, & non mon amitié peut diminuer. Ces paroles mirent Celion en grande peine, ne sçachât à quoy elles tendoient : en fin il respondit, qu'il attendroit



sa volonté, avec beaucoup de ioye & de crainte: de ioye, pour ne pouuoir penser rien de plus aduantageux pour luy, que l'honneur de ses commandements: & de crainte, pour ne sçauoir de quoy elle le menaçoit: que toutesfois la mort: mesme ne luy sçauroit estre desagreable, si elle luy venoit par son commandemēt. Bellinde alors continua: Puis qu'outre ce que vous me dites à cette heure, vous m'avez tousiours rendu tant de tesmoignages de cette assurance, que vous me donnez, que ie n'en puis avec raison douter aucunement: ie ne feray point d'autre difficulté, non pas de prier, mais de coniurer Celion, par toute l'amitié dont il fauorise la Bellinde, de luy obeir ceste fois. Ie ne veux pas luy commander chose impossible, ny moins le distraire de l'affection qu'il me porte: au contraire ie veux, s'il se peut, qu'il l'augmente tousiours d'auantage. Mais auāt quē passer plus outre, que ie sçache, ie vous supplie, si iamais vōstre amitié a point esté d'autre qualité qu'elle est à ceste heure. Alors Celion monstrant vn visage moins fasché, que celuy qu'auparauāt la doute le contraignoit d'auoir, respondit, qu'il commençoit de bien esperer, ayant receu de telles assurances, que pour satisfaire à sa demande, il aduoüoit qu'autrefois il l'auoit aimee avec les mesmes affectiōs & passiōs, & avec les mesmes desseins, que la ieunesse a de coustume de produire dans les cœurs les plus trāsportez d'Amour, & qu'en cela il n'en exceptoit vne seule: quē depuis son commandement auoit tant eu de puissance sur luy, qu'il auoit obtenu cela sur sa passiō, que sa sincere amitié surmontoit de tant son Amour, qu'il ne croiroit point offenser vne sœur, de l'aimer avec ce dessein. Sur ma foy, mon frere, repliqua la Bergere: car pour tel vōus veux-ie tenir le reste de ma vie, vous m'obligez tant, de viure ainsi avec moy, que  
jamais

iamais nulle de vos actions n'acquit d'avantage sur mon ame, que celle cy. Mais ie ne puis vous voir en peine plus longuement : sçachez donc que ce que ie veux de vous, est seulemēt, que conseruant inuiolable ceste belle amitié que vous me portez à ceste-heure, vous mettiez l'amour en vne des belles Bergeres de nostre Lignon : vous direz que cēt office est estrange pour Bellinde ; toutefois si vous considerez que celle dont ie vous parle, vous veut pour mary , & que c'est apres vous , la personne que i'ayme le plus , car c'est Amaranthe , ie m'asseure que vous ne vous en estonnerez pas. Elle m'en a prié, & moy ie le vous commande par tout le pouuoir que i'ay sur vous. Elle se hasta de luy faire ce commandement, craignant que si elle retardoit d'avantage, elle n'eust pas assez de pouuoir pour resister aux supplications qu'elle preuoyoit. Quel croyez vous, belle Nymphe , que deuint le pauvre Celion ? il demeura passe comme vn mort, & tellement hors de soy , qu'il ne peut de quelque tēps proferer vne seule parole. En fin quand il peut parler, avec vne voix telle que pouuoit auoir vne personne au milieu du supplice, il s'escria: Ah ! cruelle Bellinde, auiez vous conserué ma vie iusques icy pour me la raurir avec tant d'inhumanité? Ce commandement est trop cruel pour me laisser viure, & mon affectiō trop grande pour me laisser mourir sans desespoir. Helas! permettez que ie meure, mais que ie meure fidele. Que s'il n'y a moyen de guerir Amaranthe que par ma mort, ie me sacrifieray fort librement à sa santé: l'eschange de ce commandemēt ne me sera moindre tesmoignage d'estre aimé de vous , que quoy que vous puissiez iamais faire pour moy. Bellinde fut esmeuë, mais non pas changee. Celion , luy dit-elle, laissons toutes ces veines paroles : vous me donnerez peu d'occasion

d'occasion de croire de vous ce que vous m'en dites, si vous ne satisfaites à la premiere priere que ie vous ay faite. Cruelle, luy dit incontinent l'affligé Celion, si vous voulez que ie change ceste amitié, quel pouuoir auez-vous plus de me cōmander? que si vous ne voulez pas que ie la change, comme est-il possible d'aimer la vertu & le vice? & s'il n'est pas possible, pourquoy voulez vous pour preuue de mon affection vne chose qui ne peut-estre? La pitié la cuida vaincre, & combien qu'elle receust beaucoup de peine de l'ennuy du Berger, si luy estoit-ce vn contentement qui ne se pouuoit esgaler, de se cognoistre si parfaitemēt aimée de celuy qu'elle aymoît le plus. Et peut-estre que cela eust peu obtenir quelque chose sur sa resolutiō, n'eust esté qu'elle vouloit oster toute opinion à Amaranthe, qu'elle fust attainte de son mal, encor qu'elle aimast ce Berger, & en fust beaucoup aimée: elle contraignit dōc la pitié, qui des-ja auoit avec elle amené quelques larmes iusques à la paupière, de s'en retourner en son cœur, sans donner cognoissance d'y estre venue, & à fin de ne retomber en ceste peine, elle s'en alla, & en partant luy dit: Vous me tiendrez pour telle qu'il vous plaira: si suis-je resoluë de ne vous voir iamais, que vous n'ayez effectué ma priere, & vostre promesse: & croyez que ceste resolution suruiura vostre opiniastreté. Si Celion se trouua hors de soy, se voyāt seul esloigné de toute consolation & resolution, celuy le pourra iuger qui aura aimé. Tant y a qu'il demeura deux ou trois iours comme vn homme perdu, qui courroit les bois, & fuyoit tous ceux qu'il auoit autrefois frequentez. Enfin vn vieil Pasteur infiniment amy de son pere, homme à la verité fort sage, & qui auoit tousiours fort aimé Celion, le voyant en cet estat, & se doutant qu'il n'y auoit point de passion assez forte  
pour



pour causer de semblables effects que l'Amour, le tourna de tant de costez, qu'il luy fit descouvrir sa peine, à laquelle il donna quelque soulagement par son bon conseil: car en son ieune aage il auoit passé bien souuent par semblables destroits:& en fin le voyant vn peu remis, se mocqua de ce qu'il auoit eu tant de peine, pour si peu de chose, luy remonstrant qu'en cela le remede estoit si aisé, qu'il auroit honte qu'on sceust, que Celion, estimé de chacun pour sage, & pour personne de courage, eust eu si peu d'entendement, que de ne sçauoir prédre resolution en vn accident si peu difficile: qu'au pis aller, il ne falloit que faindre:& puis il continuoit. Toutefois il a esté tres-à propos, qu'au commencement vous ayez faict ces difficultez: car elle croira que vostre affection est extreme, & cela l'obligera à vous aimer d'auantage: mais puis que vous en auez fait tant de demonstration, il suffit que pour la contenter, vous faignez ce qu'elle vous a commandé. Ce conseil fut en fin receu de Celion, & executé comme il auoit esté proposé, il est vray qu'il escriuit auparauant cette lettre à Bellinde:|

---

## LETTRE DE CELION

A BELLINDE.

**S**I i'auois merité vn traitement si rude, que celuy que i'  
reçois de vous, i'eslirois plustost la mort, que de le souffrir  
mais puis que c'est pour vostre contentement, ie le reçois avec  
vn peu plus de plaisir, que si en eschâge vous m'ordôniés la  
mort: toutesfois puis que ie me suis tout donné à vous, il est  
raisonnable que vous en puissiez absolument disposer. P'es-  
sayeray donc de vous obeir: mais ressouuenez vous qu'aus-  
si long temps que durera ceste contrainte, autant faudra-  
t'il rayer des iours de ma vie: car ie ne nommeray iamais  
oie,

*vie, ce qui rapporte plus de douleur que la mort: abregez le donc, rigoureuse Bergere, s'il y a encore en vous une seule estincelle, non pas d'amitié, mais de pitié seulement.*

Il fut impossible à Bellinde de ne ressentir ces paroles, qu'elle recognoissoit proceder d'une entiere affection: mais si ne fust-il pas possible à ces paroles de la diuertir de son dessein. Elle aduertit Amarânthe que le Berger l'aimeroit, & que sa santé seule luy en retardoit la cognoissâce. Cest aduertissement precipita sa guerison de sorte, qu'elle rendit bié preuue, que pour les maladies du corps, la guerison de l'ame n'est pas inutile. Quelle fut l'extreme contrainte de Celion, & quelle la peine qu'il en supportoit? elle estoit telle qu'il en deuint maigre, & tellement changé, qu'il n'estoit pas recognoissable. Mais voyez quelle estoit la seuerité de ceste Bergere? il ne luy suffit pas d'auoir traité de ceste sorte Celion: Car iugeant, qu'Amarânthe auoit encor quelque supçon de leur amitié, elle resolut de pousser ces affaires si auât, que l'un ny l'autre ne s'en peut desdire. Chacû voyoit l'apparente recherche que le Berger faisoit d'Amarânthe: car il s'estoit ouuertemēt déclaré, & mesme le pere du Berger, qui cognoissant les louables vertus de Leon, & combien sa famille auoit tousiours esté honorable, ne desapprenuoit point ceste recherche. Vn iour Bellinde le voulant sonder la luy proposa comme sa cōpaigne: & luy qui le iugea à propos, y entendit fort libremēt, & ce mariage estoit des-jà bié fort aduancé, sans que Celion le sceut, mais quand il s'en appercent, il ne peut s'empescher, trouuant le moyen de parler à Bellinde, de luy faire tant de reproches, qu'elle en eut presque honte, & le Berger voyant bien quil y falloit remedier d'autre sorte que de parole, courut soudain au meilleur remede, qui fut à son pere auquel il fit telle  
response:

responſe:le ſeroy tres-marry de vous deſobeyr iamais, & moins pour cet effect, que pour tout autre. Je voy que vous trouuez bonne l'alliance d'Amaranthe, vous ſçauetz bien qu'il n'y a Bergere que i'affectionne d'auantage:toutesfois ie l'aime fort pour Maiſtreſſe, mais non pas pour femme, & vous ſupplie de ne me commander d'en dire la cauſe. Le pere à ces propos ſoupçonna qu'il euſt recogneu quelque mauuiſe condition en la Bergere, & loüa en ſon ame la prudence de ſon fils qui auoit ce cōmandement ſur ces affections:ainſi ce coup fut rôpu, & d'autant que la choſe eſtoit paſſee ſi auant, que pluſieurs l'auoient ſceuë, pluſieurs auſſi demandoient, d'où ce refroidiſſement procedoit:le pere ne peut ſ'êpeſcher d'en dire quelque choſe à ſes plus familiers, & eux à d'autres: ſi bien qu'Amaranthe en eut le vent qui au commencement ſ'affligea fort:mais depuis repenſant en elle-meſme, quelle folie eſtoit la ſienne, de ſe vouloir faire aimer par force peu à peu l'en retira, & la premiere occaſion qu'elle vid de ſe marier, elle la receut. Ainſi ces honneſtes Amants furent allegez d'un faix ſi mal-aiſé à ſupporter: mais ce ne fut que pour eſtre ſurchargez d'un autre beaucoup plus peſant.

Bellinde eſtoit deſia en aage d'eſtre mariée, & Philemon infiniment deſireux de la loger, pour auoir ſur ſes vieux iours le contentemēt de ſe voir re naiſtre en ce qui viendroit d'elle:il euſt bien receu Celion:mais Bellinde qui fuyoit autāt le mariage que la mort, auoit deſſendu à ce Berger d'en parler, bien luy auoit elle promis, que ſi elle voyoit contrainte de ſe marier, elle l'en aduertiroit, à fin qu'il la fiſt demander: qui fut cauſe que Philemon voyant la froideur de Celion, ne la luy voulut pas offrir:& cependant Ergaſte Berger des principaux de ceſte contree, & qui eſtoit eſti-



mé de chacun pour ses loüables vertus, la fit demander, & parce qu'il ne vouloit que cela fust eüuenté, qu'il n'en fust assuré, celuy qui traitta cet affaire, le tint si secret, que la promesse du mariage fut aussi tost sceüe que la demande. Car Philemon s'assurant de l'obeissance de sa fille, s'y obligea de parole, & puis l'en aduertit. Au commencement elle trouua fort difficile la résolution qu'il luy falloit prendre, parce que c'estoit vn hōine qu'elle n'auoit iamais veu. Toutesfois ce bel esprit, qui iamais ne flechissoit sous les faix du malheur, se releua incontīēt, & surmontant ce desplaisir, ne permit seulement à son œil de donner signe de son ennuy, pour sa consideration: mais elle ne peut iamais obtenir cela sur elle pour celle de Celion, & falut que ses larmes payassēt l'erreur de sa trop opiniastre haine, contre le mariage. Si est-ce que pour satisfaire en quelque sorte à sa promesse, elle aduertit le pauure Berger, que Philemon la vouloit marier. Soudain qu'il eut ceste permission tant desirée, il sollicita de sorte son pere, que le mesme iour il en parla à Philemon: mais il n'estoit plus temps, de quoy le pere de Bellinde eut beaucoup de regret: car il l'eust biē mieux aimé qu'Ergaste. O Dieux! que de regrets quād il sceut l'arrest de son malheur: il sort de sa maison, & ne cessa qu'il n'eust trouuē la Bergere. Al'abord il ne peut parler: mais son visage lui racōta assez qu'elle response auoit esté celle de Philemon, & combiē qu'elle fust aussi necessiteuse de bon conseil que lui, & de force pour supporter ce coup, si voulut elle se monstrier aussi biē inuaincuē à ce desplaisir, qu'elle auoit tousiours fait gloire de l'estre à tous les autres: mais aussi ne voulut elle pas paroistre si insēsible, que le Berger n'eust quelque cognoissance qu'elle ressentoit son mal, & qu'il lui desplaisoit: sur quoy elle lui demāda à quoy reüssiroit la demāde qu'il auoit faite à sō pere.

Le Berger lui respondit avec les mesmes paroles que Philemō lui auoit dites, y adioustant tāt de plaintes, & tant de desesperez regrets, qu'elle eust esté vn rocher, si elle ne se fust esmeuë: toute fois elle l'interro- pit, cōbattāt cōtre soy mesme, avec plus de vertu qu'il n'est pas croyable, & lui remōstra, que les plaintes sōt propres aux esprits foibles, & non pas aux personnes de courage: qu'il se faisoit beaucoup de tort, & à elle aussi, de tenir tel langage. Et, disoit elle, en fin Celion, qu'est deuenuë la belle resolution que vous disiez auoir contre tous accidents, sinon au changement de mon amitié: & pouuez vous auoir opinion que quelque chose la puisse esbranler? ne voyez vous pas que ces paroles ne peuuent aduācer rien d'auātage, que de faire cōcenoir à ceux qui les oirōt, quelque mauuaise opinion de nous? Pour Dieu ne me mettez sur le frōt vne tache que i'ay avec tant de peine euitée iusques icy: & puis qu'il n'y a autre remede, patientez comme ie fais: & peut-estre que le Ciel fera reüssir toute chose plus à nostre contentement, qu'il ne nous est permis à cēt heure de le desirer: de mō costé ie rompray le mal-heur tant qu'il me sera possible; mais s'il n'y a point de remede, encor ne faut-il pas estre sās resolution, plustost esloignons nous. Ces derniers mots cuidoient le desesperer du tout, lui semblant que ce grād courage procedoit de peu d'amitié. S'il m'estoit aussi aisé, respondit le Berger, de me resoudre à cest accident qu'à vous, ie me iugerois indigne de vous aimer, ny d'estre aimé de vous: car vne si foible amitié ne merite tant d'heur. Et bien, pour fin, & pour loyer de mes seruices, vous me donnez vne resolution en la perte asseuree que ie vois de vous, & secrettement me dites, que ie ne dois me desesperer de vous voir à vn autre. Ah! Bellinde, avec quel œil verrez-vous ce

nouuel amy, avec quel cœur l'aimerez vous, & avec  
quelles faueurs les caresserez-vous, puis que vostre  
œil m'a mille fois promis de n'en voir d'Amour ia-  
mais d'autre que moy, puis que ce cœur m'a iuré de  
ne pouuoir aimer que moy, & puis qu'Amour n'auoit  
destiné vos caresses à vne moindre affection que la  
mienne? Et bien vous me commandez que ie vous  
laisse: pour vous obeyr, ie le feray: car ie ne veux sur  
la fin de ma vie, commencer à vous desobeir: mais ce  
qui me le fait entreprendre, c'est pour sçauoir asseu-  
rémét, que la fin de ma vie n'esloignera guiere la fin  
de vostre amitié, & quoy que ie me die le plus mal-  
heureux qui viue, si cheris-ie beaucoup ma fortune,  
en ce qu'elle m'a présenté tant d'occasion de vous  
faire paroistre mon Amour, que vous n'en pouuez  
douter, & encor ne serois-ie satisfait de moy-mesme,  
si ce dernier momét qui m'en reste, n'estoit employé  
à vous-en asseurer. Ie prie le Ciel, & voyez quelle est  
mon amitié, qu'en ceste nouuelle eslection, il vous  
coble d'autant de bon-heur, que vous me causez de  
desespoirs. Viuez heureuse avec Ergaste, & en receués  
autant de contêtement, que j'auois de volôté de vous  
rendre du seruice, si mes iours me l'eussent d'auanta-  
ge permis. Que ceste nouuelle affection pleine des  
plaisirs que vous vous promettez, vous accompagne  
iusques au cercueil, côme ie vous asseure que ma fi-  
delle amitié me clorra les yeux à vostre occasiō, avec  
vne extreme douleur. Si Bellinde laissa si longuement  
parler Celion, ce fut de crainte, que parlât les larmes  
fissent l'office des paroles, & que cela rengregeast le  
desplaisir du Berger, ou qu'elle rendist preuue du peu  
de puissance qu'elle auoit sur elle mesme. Orgueil-  
leuse beauté, qui aimoit mieux estre iugee avec peu  
d'Amour, qu'avec peu de resolution: mais en fin se  
cog



cognoissant assez raffermie pour pouuoir respondre, elle luy dit: Celion, vous croyez me rendre preuue de vostre amitié, & vous faites le contraire: car cōment m'avez vous aimée, ayant si mauuaise opinion de moy? Si depuis ce dernier accident vous l'avez conueüe, croyez que l'affection n'estoit pas grande, qui a peu permettre, que si promptement vous l'ayez changée. Que si vous n'avez point mauuaise opinion de moy, comme est-il possible que vous puissiez croire, que ie vous aye aimé, & qu'à ceste heure ie ne vous aime plus? Pour Dieu ayez pitié de ma fortune, & ne coniuerez plus auec elle pour augmenter mes ennuis: considerez qu'il y a fort peu d'apparence, que Celiō, que i'ayme plus que le reste du monde, & de qui l'humeur m'agree autant que la mienne mesme, eust esté changée pour vn Ergaste qui m'est incogneu, & au lieu duquel i'esiroyis plustost d'espouser le tōbeau. Que si i'y suis forcée, ce sont les commandemens de mon pere, ausquels mon honneur ne permet que ie contrarie. Mais est-il possible que vous ne vous ressouueniez des protestations que si souuent ie vous ay faites, de ne vouloir me marier, & toute fois vous ne laissiez de m'aimer. Depuis, qui a-t'il de changé? car si sans m'espouser vous m'avez bien aimée, pourquoy ne m'aimerez vous pas sans m'espouser? Ayant vn mary, qui me défendra d'auoir vn frere que j'aimeray tousiours avec l'amitié que ie dois? La volonté m'arreste pres de vous plus qu'il ne m'est permis. Adieu, mon Celion, vivez, & aimez moy, qui vous aimeray iusques à ma fin, quoy qu'il puisse aduenir de Bellinde. A ce mot elle le baïsa, qui fut la plus grande faueur qu'elle luy eust fait encores, le laissant tellement hors de luy-mesme, qu'il ne sceust former vne parole pour luy respondre. Quand il fut reuenu, &

qu'il considera qu'Amour fleschilloit sous le deuoir,  
 & qu'il n'y auoit plus vne seule estincelle d'esperance,  
 qui peut esclaire entre ses desplaisirs, comme vne  
 personne sans resolution, il se mit dans le bois, & dās  
 les lieux plus cachez, où il ne faisoit que plaindre son  
 cruel desastre, quelque remonstrance que ses amis luy  
 peussent faire. Il vesquit de ceste sorte plusieurs iours,  
 durant lesquels il faisoit mesme pitié aux rochers: &  
 afin que celle qui estoit cause de son mal, en ressentist  
 quelque chose, il luy enuoya ces vers:

STANCES  
 DE CELION SVR LE MARIAGE  
 de Bellinde & d'Ergaste.

**D**Ooneques le Ciel consent, qu'apres tant d'amitié,  
 Qu'apres tant de seruices,  
 D'un autre vous soyez les douceurs, les delices,  
 Et la chere moitié?  
 Et que ie n'aye en fin de mon Amour fidelle,  
 Que le ressouuenir qu'un regret renouuelle?  
 Vous m'avez bien aimé, mais qu'est-ce que me vaut  
 Ceste amitié passée?  
 Si dans les bras d'autrui ie vous vois caressée?  
 Et si pourtant il faut,  
 Que vous sçachant à luy, ie couure du silence  
 Le cruel desplaisir qui rompt ma patience?  
 S'il auoit plus que moy de merite, ou d'Amour,  
 Je ne sçauröis qué dire:  
 Mais helas! n'est-ce point un trop cruel martyre,  
 Qu'il obtienne en un iour, fins volz & fins vœux?  
 Et sans le meriter, ce que le Ciel desnie  
 Aux desirs infinis d'une Amour infinie?

Mais,

Mais, ô foible raison, le deuoir, dites vous,

Par ces loix m'a contrainte:

Et quel deuoir plus fort, & quelle loy plus sainte

Sçauroit estre pour nous,

Que la foy si souuent dedans nos mains iuree,

Quand nous nous promettons vne amour asseuree

Puisse, me disiez-vous incontinent seicher

Ma main comme parure,

Si ie manque iamais à ce que ie t'asseure,

Et si i'ay rien plus cher;

Ny si dedans mon cœur d'auantage ie prise,

Que ceste affection que ta foy m'a promise.

O cruel souuenir de mon bon-heur passé!

Sortez de ma memoire:

Helas! puis que le bien d'une si grande gloire

Est ores effacé,

Effacez vous de mesme; il n'est pas raisonnable;

Que vous soyez en moy qui suis si miserable.

Encores qu'il ne fist paroistre en vne seule de ses actions, qu'il luy fust resté de l'esperance, si est-ce qu'il en auoit touliours quelque peu, parce que le cōtract de mariage n'estoit point passé, & qu'il sçauoit bien que le plus souuent les cōuentions fōnt rompre ceux que l'ō croit les plus certains: mais quād il sceut que les articles estoient signez d'un costé & d'autre, belle Nymphe, comment vous pourrois-ie dire le inoindre de ses desespoirs? Il se destordoit les mains, il s'arrachoit le poil, il se plōboit l'estomac de coups: bref, c'estoit vne personne transportee, & tellement hors de raisō, qu'il partit plusieurs fois en dessein de tuer Ergaste, Mais quād il estoit prest, quelque estin-



celle de consideration, qui parmy tant de fureur luy estoit encores restee, luy faisoit craindre d'offenser Bellinde: à qui toutesfois transporté de passion, il escriuoit bien souuét des lettres si pleines d'Amour, & de reproches, que mal-aisémēt les pouuoit-elle lire sans armes: entre autres il luy en enuoya vne telle:

## L E T T R E   D E   C E L I O N

A B E L L I N D E   E N

son transport.

**F**aut-il donc, inconstante Bergere, que ma peine suruiue mon affection? Faut-il que sans vous aimer, j'aye tant de peine pour vous sçauoir entre les mains d'un autre? N'est-ce point que les Dieux me vueillent punir pour vous auoir plus aymee que ie ne deuois: ou plustost n'est-ce point que ie me figure de ne vous aymer plus, & que toutefois j'aye plus d'amour pour vous, que ie n'eus iamais? Toutesfois pourquoy vous aymerois-je, puis que vous estes, & ne pouuez estre à autre qu'à vne personne que ie n'ayme point? mais au contraire, pourquoy ne vous aymerois-je point, puis que ie vous ay tant aimée. Il est vray: mais ie ne vous dois point aymer: car vous estes ingrate, vne ame toute d'oubly, & qui n'a nul ressentiment d'Amour. Toutefois, quelle que vous soyez, si estes vous Bellinde, & Bellinde peut-elle estre, sans que Celion l'ayme? Vous aime ie donc, ou si ie ne vous aime point? Iugez-en vous mesme, Bergere: car quant à moy j'ay l'esprit si troublé, que ie n'en puis discerner autre chose, sinon que ie suis la personne du monde la plus affligée.

Et au bas de la lettre, il y auoit ces vers:

### S T A N C E S.

**I**E ne puis excuser ceste extreme inconstance,  
Qui vous a fait si mal changer d'affection:  
Changer de bien en mieux, ie l'a belle prudence,  
Mais de changer en pis, peu de discretion.

Lors

Lors que Bellinde receut cette lettre & ces vers, elle estoit en peine de luy faire tenir vne des siennes, parce qu'oyant dire l'estrange vie qu'il faisoit, & les paroles qu'il proferoit contre elle elle ne pouuoit le souffrir qu'avec beaucoup de desplaisir, considerant combien cela donnoit d'occasion de parler à ceux, qui n'ont des oreilles que pour apprendre les nouuelles d'autrui, & de langue, que pour les redire: Sa lettre estoit telle:

---

## LETTRE DE BELLINDE

A CELION.

**I**L est impossible de supporter d'auantage le tort, que vostre estrange façon de viure nous fait à tous deux. Je ne nie pas, que vous n'ayez occasion de plaindre nostre fortune: Mais ie dis bien, qu'une personne sage n'en scauroit auoir qui luy permette sans blasme de deuenir fol. Quel trāsporte est celuy qui vous empesche de voir, que donnant cognoissance à tout le reste du mode, que vous mourez d'amour pour moy? vous me contraigniez toutefois de croire que veritablement vous ne m'aymez point? Car si vous m'aimiez, voudriez vous me desplaire? & ne scauez vous pas que la mort ne me scauroit estre plus ennuyeuse, que l'opinion que vous donnez à chacun de nostre amitié? Cessez donc m<sup>r</sup> frere ie vous supplie, & par ce nom qui vous oblige d'auoir soing de ce qui me touche, ie vous coniure, que si present vous ne pouuez supporter ce desastre, sans donner cognoissance de vostre ennuy, vous preniez pour le moins resolution de vous esloigner en sorte, que ceux qui vous oyront plaindre, ne cognoissant point mon nom, ne fassent que regretter avec vous vos ennuis, sans pouuoir rien soupçonner à mon desaduantage. Si vous me contentez en ceste resolution, vous me ferez croire qui c'est sur-abondance, & non point deffaut d'affection, qui vous a fait errer contre moy:

*Es ceste consideration obligera Bellinde , outre l'amitié qu'elle vous porte de conseruer tousiours chere la memoire de ce frere qui l'ayme, & qu'elle ayme parmy tous ces cruels & insupportables desplaisirs.*

Quoy que Celion fust tellemēt transporté que son esprit estoit presque incapable des raisons que ses amis luy pouuoient représenter: si est-ce que son affection luy ouurit les yeux-à ce coup , & luy fit voir que Bellinde le conseilloit à propos, si bien que resolu à son depart, il donne secrettement ordre à son voyage, & le iour auant qu'il voulust partir , il escriuit à sa Bergere, que faisant dessein de luy obeyr, il la supplioit de luy donner cōmodité de pouuoir prendre congé d'elle, afin qu'il peust partir avec quelque sorte de consolation. La Bergere qui veritablement l'aimoit, quoy qu'elle prenist que cest adieu ne feroit que rengreger son desplaisir, ne voulut luy refuser ceste requeste: & luy donna assignation le lendemain au matin à la fontaine des Sycomores.

Le iour ne commençoit que de poindre , quand le desolé Berger sortant de sa cabane avec son troupeau , le chassa droit à la fontaine, où s'estendant de son long , & les yeux sur le cours de l'onde, il commença , en attendant sa Bergere , de s'entretenir sur son prochain mal-heur , & apres auoir esté quelque temps muët, il souspira ces vers:

---

## COMPARAISON DVNE

FONTAINE A SON

desplaisir.

**C**este source eternelle,  
 Qui ne finit iamais,  
 Mais qui se renouuelle  
 Par des flots plus espais,



Ressemble à ces ennuis, dont le regret m'opresse:

Car comme elle sans cesse

D'une source seconde au mal-heur que ie sens,

Ils s'en vont renaissans.

Puis d'une longue course,

Tout ainsi que ces flots

Vont esloignans leur source,

Sans prendre nul repos:

Moy par diuers travaux, par mainte & mainte peine,

Comme parmy l'arcine,

Serpentant à grand temps, l'onde s'en va courant,

Mon mal ie vay pleurant.

Et comme vagabonde

Murmurant elle fuit,

Quand onde dessus onde

A longs flots elle bruit:

De mesme me plaignant de ma triste aduanture,

Contre amour ie murmure:

Mais que me vaut cela, puis qu'il faut qu'à la fin

Ie suiue mon destin?

Cependant que ce Berger parloit de ceste sorte en soy-mesme, & qu'il en proferoit assez haut plusieurs paroles sans y penser, tât il estoit troublé de ce desastre. Bellinde, qui n'auoit pas perdu le souuenir de l'assignation qu'elle luy auoit donnee, aussi tost qu'elle se peut deffaire de ceux qui estoient autour d'elle, s'en alla le trouuer, tellement traouillée du regret de le perdre, qu'elle ne le pouuoit si bien cacher, qu'il n'en apparust beaucoup en son visage. Ergaste qui ce matin s'estoit leué de bonne heure pour la venir voir, de bonne fortune l'aperceut de loing: & voyant comme elle s'en alloit seule, & qu'il sembloit qu'elle cherchoit les sentiers plus couuerts, eut volôté de  
sçauoir

ſçauoir où elle alloit. Cela fut cauſe que la ſuiuant de loing il vid qu'elle prenoit le chemin de la fontaine des Sycomores, & iettant la veüe vn peu plus auant, encor qu'il fuſt fort matin, il prit garde qu'il y auoit deſia vn troupeau qui paſſoit. Luy qui eſtoit tres-aduiſé, & qui n'eſtoit point tant ignorant des affaires de ceſte Bergere, qu'il n'eũt ouy dire l'amitié que Celion luy portoit, entra ſoudain en quelque opinion que c'eſtoit là ſon troupeau, & que Bellinde l'y alloit trouuer : encor qu'il n'eũt point de doute de la pudicité de ſa Maĩſtreſſe, ſi eſt-ce qu'il creut facilement qu'elle ne le hayſſoit point, luy ſeblāt qu'vne ſi longue recherche n'eũt pas eſté ſi fort continuée, ſi elle euſt eſté deſagreable. Et pour ſatisfaire à ſa curioſité, auſſi toſt qu'il la vid ſous les arbres, & qu'elle ne le pouuoit plus apperceuoir, prenant le tour vn peu plus loing, il ſe cacha entre quelques buiſſons, d'où il apperceut la Bergere aſſiſe ſur les gazons qui eſtoiēt releuez autour de la fontaine en façō de ſieges, & Celiō à genoux aupres d'elle. Dieu! quel treſſault fut celuy qu'il receut de ceſte veüe : toutefois, parce qu'il ne pouuoit ouir ce qu'ils diſoiēt, il ſe traina ſi doucemēt, qu'il vint ſi pres d'eux, qu'il n'y auoit qu'vne haye (qui faiſoit tout le tour de la fōtaine, comme vne palliſſade) qui les couuroit. De ce lieu donc paſſant curieuſement la veüe entre les ouuertures des fueilles, & tout attentif à leurs diſcours, il ouyt que la Bergere luy reſpondit : Et quoy, Celion, eſt-ce le pouuoir où la volonté de me plaire qui vous deſſaut en ceſte occaſion? Ceſt accídēt aura-t'il plus de force ſur vous, que le pouuoir que vous m'y auez donné? Où eſt voſtre courage, Celion, ou bien où eſt voſtre amitié? N'avez vous point autrefois ſurmōté pour l'Amour que vous me portiez de plus grands mal-heurs que ceux-cy? Et

si cela est, où est l'affection? où est la resolution qui le vous a fait faire? Voulez vous que ie croye que v<sup>o</sup> en auez moins à ceste heure, que vous n'auiez en ce tēps là? Ah! Berger, consentez plustost à la diminution de ma vie, qu'à celle de la bōne volōté que vous m'auiez promise: Et comme iusqu'icy i'ay peu sur vous tout ce que i'ay voulu, que de mesme à l'aduenir il n'y ait riē qui m'e puisse amoindrir le pouuoir. Ergastē ouyt que Celion luy respōdit: Est-il possible, Bellinde, que vous puissiez entrer en doute de mon affectiō, & du pouuoir que vous auez sur moy? Pouuez-vous auoir vne si grande mesconnoissāce, & le Ciel peut-il estre tāt iniuste, que vous ayés peu oublier les tesmoignages que ie vous en ay donnez, & qu'il ait permis que ie suruiue à la bonne opinion que vous deuez auoir de moy? Vous, Bellinde, vous pouuez mettre en doute ce que iamais vne seule de mes actions, ny de vos cōmādemēts n'a l'aissē douteux au moins auāt que prēdre vne si defauātageuse opiniō cōtre moy, demādez à Amārāthe ce qu'elle en croit, demandez au respect qui m'a fait taire, demandez à Bellinde mesme, si elle a iamais imaginé rien de si difficile, que mon affection n'ait surmonté: Mais à ceste heure que ie vous voy toute à vn autre, & que pour la fin de mō Amour defaistrée, il faut que vous laissant entre les bras d'un plus heureux que moy, ie m'esloigne & me bānisse à iamais de vous, hélas! pouuez vous dire que ce soit deffaut d'affection, ou de volonté de vous obeyr, si ie ressens vne peine plus cruelle que celle de la mort? Quoy? Bergere, vous croyez que ie vous aime, si sans mourir ie vous sçay toute à vn autre? Vous direz que ce sera l'Amour, & le courage qui me rendront insensible à ce defastre; toutefois en verité ne sera-ce pas plustost n'auoir n'y Amour ny courage, que de le souffrir



frir sans le desespoir? O Bergere, que nous sômes bien loing de conte vous & moy : car si ceste impaisance qui m'épésche de pouuoir. viure & supporter ce malheur, vous fait douter de mon affection, au contraire ceste grande constance, & ceste extreme resolution que ie vois en vous, m'est vne trop certaine asseurâce de vostre peu d'amitié: mais aussi à quoy faut-il que i'en espere plus de vo' puis qu'un autre, ô cruauté de mon destin! vous doit posséder? A ce mot ce pauvre Berger s'abourcha sur les genoux de Bellinde, sâs force, & sans sentiment. Si la Bergere fut viuement touchée, rât des parolles que de l'éuanoüissement de Celion, vous le pouuez iuger, belle Nymphé, puis qu'elle l'aimoit autât qu'il estoit possible d'aimer, & qu'il falloit qu'elle faignist de ne ressétir point ceste douloureuse separatiô. Lors qu'elle le vid esuanoüy, & qu'elle creut n'estre escoutée que des Sycomores & del'ô-de de la fontaine, ne leur voulant cacher le desplaisir qu'elle auoit tenu si secret à ses compagnes, & à tous ceux qui la voyoient ordinairement. Helas! dit-elle en ioignant les mains, hélas! ô souueraine bonté, ou fors moi de ceste misère, ou de ceste vie: rôps par pitié, ou mon cruel desastre, ou que mô cruel desastre me rompe. Et puis baïsât les yeux sur Celion: Et roy, dit-elle, trop fidelle Berger, qui n'es miserable que d'autât que tu aimes ceste miserable, le Ciel te vueille donner ou les contentemens que ton affection merite, ou m'enleuer de ce monde, puis que ie suis seule cause que tu souffres les desplaisirs que tu ne merites pas. Et lors s'estant teuë quelque temps, elle reprit: O qu'il est difficile de bien aimer, & d'estre sage tout ensemble! Car ie voy bien que mon pere a raison de me donner au sage Berger Ergaste, soit pour ses merites, soit pour ses commoditez: Mais hélas! que me vaut  
cette

ceste cognoissance, si Amour deffend à mon affection del'auoir agreable? Le sçay qu'Ergaste merite mieux, & que ie ne puis esperer rien de plus aduantageux que d'estre sienne : Mais comment me pourray-ie donner à luy, si Amour m'a desia donnée à vn autre? La raison est du costé de mon pere, mais Amour est pour moy, & non point vn Amour nouuellement nay, ou qui n'a point de puissance: mais vn Amour que i'ay cõceu, ou plustost que le Ciel a fait naistre avec moi, qui s'est esleué dans mon berceau, & qui par vn si long trait de temps s'est tellement insinué dans mon ame, qu'il est plus mon ame, que mō ame mesme. O Dieux! & faut-il esperer que ie m'en puisse despoüiller sans la vie? & si ie ne m'en deffais, dy moi, Bellinde, que sera-ce de toy? En proferant ces parolles, les grosses larmes luy tomboient des yeux, & coulant le long de son visage mouilloiet & les mains & la iouë du Berger, qui peu à peu reuenant, fust cause que la Bergere interrompit ses plaintes, & s'essuyât les yeux, de peur qu'il ne s'en prist garde, changeant & de visage & de voix, luy parla de ceste sorte: Berger, ie vous veux aduoüer que i'ay ou ressentiment de vostre peine, autant peut-estre que vous mesme, & que ie ne sçaurois douter de vostre bonne volóté, si ie n'estois la plus mesconnoissante personne du monde. Mais à quoy ceste recognoissance, & à quoy ce ressentiment? Puis que le Ciel m'a sousmise à celui, qui m'a donné l'estre, voulez-vous, tant que cét estre me demeura, que ie luy puisse desobeïr? Mais soit ainsi, que l'affection plus forte l'emporte sur le deuoir, pour cela, Celion, serons-nous en repos? Est-il possible si vous m'aimez, que vous puissiez auoir du contentement, me voyât le reste de ma vie pleine de desplaisirs & de regrets, & pouuez-vous croire que le blasme que i'encourray, soit par la desobeïssance

beïssance de mon pere , soit pour l'opinion que chacun aura de nostre vie passée à mon desaduantage, me puisse laisser vn moment de repos ? Cela seroit peut-estre croyable d'un autre que de moy, qui ay tousiours tant des-approuué celles qui se sont conduites de ceste sorte, que la hôte de me voir tomber en leur mesme faute, me seroit tousiours plus insupportable que la plus cruelle fin que le Ciel me pourroit ordonner. Armez vous donc de ceste resolution , ô Berger, que tout ainsi que par le passé nostre affection ne nous a iamais fait commettre chose , qui fust contre nostre deuoir, quoy que nostre Amour ait esté extreme , de mesme pour l'aduenir il ne faut point souffrir qu'elle nous y puisse forcer. Outre que des choses où il n'y a de remede, la plainte semble estre bien inutile. Or il est tout certain, que mon pere m'a donné à Ergaste, & que ceste donation ne peut desormais estre reuoquee que par Ergaste mesme. Iugez quelle esperance nous deuons auoir qu'elle le soit iamais ? Il est vray qu'ayât disposé de mon affectiō, auant que mon pere de moy, ie vous promets & vous iure deuant tous les Dieux, & particulièrement deuant les Deitez qui habitent en ce lieu, que d'affection ie seray vostre iusques dans le tōbeau, & qu'il n'y a ny pere, ny mary, ny tyrannie, ny deuoir, qui me fasse iamais contreuenir au sermēt que ie vous en fais. Le Ciel m'a donne à vn pere, ce pere a donné mon corps à vn mary: comme ie n'ay peu contredire au ciel; de mesme mon deuoir me defend de refuser l'ordonnance de mon pere: mais ny le ciel, ny mon pere, ny mon mary, ne m'empescheront iamais d'auoir vn frere que i'aimeray comme ie luy ay promis, quelle que ie puisse deuenir. A ces dernieres paroles preuoyant bien que Celion se remettroit aux plaintes & aux larmes , afin de les euites, elle se leua,



& le prenant par la teste le baïsa au front, & luy disant adieu, & s'en allant: Dieu vous vueille, dit-elle, Berger, donner autant de cōtennement en vostre voyage, que vous m'en laissez peu en l'estat où ie demeure. Celion n'eut ny la force de luy respondre, ny le courage de la suivre: mais s'estant leué, & tenant les bras croisez, l'alla accompagnant des yeux, tant qu'il la peut veoir, & lors que les arbres luy en eurent osté la veüe, leuant les yeux au Ciel tous chargez de larmes, apres plusieurs grands souspirs, il s'en alla courât d'un autre costé, sans soucy ny de son troupeau, ny de chose qu'il laissast en sa cabane. Ergaste, qui caché derriere le buisson, auoit ouy leurs discours, demeura plus satisfait de la vertu de Bellinde, qu'il ne se peut dire, admirant, & la force de son courage, & la grandeur de son honnesteté. Et apres auoir demeuré longtemps rauy en ceste pensèe, considerant l'extreme affection, qui estoit entre ces deux Amants, il creut que ce seroit vn acte indigne de luy, que d'estre cause de leur separation: Et que le Ciel ne l'auoit point fait recōtrier si à propos à cest à dieu, que pour luy faire voir la grâde erreur qu'il alloit commettre sans y penser. Estant donc resolu de r'apporter à leur contentement tout ce qui luy seroit possible, il se met à suivre Celion: mais il estoit desia tant esloigné, qu'il ne le sceust attaindre, & pësant de le trouuer en sa cabane, il prit vn petit sentier, qui y alloit le plus droit: Mais Celion auoit passé d'un autre costé: car sans parler à personne de ses parents, ny de ses amis, il s'en alla vagabond sans autre dessein plusieurs iours, sinon qu'il fuyoit les hommes, & ne se nourrissoit que de fruits sauuages que l'extreme faim luy faisoit prendre par les bois. Ergaste qui veid que son dessein estoit rompu de ce costé, apres l'auoir cherché vn iour ou deux, vint trou-

uer Bellinde, esperant de sçauoir d'elle le chemin qu'il auroit pris, & de fortune il la trouua au mesme lieu, où elle auoit dit adieu à Celion, estant toute seule sur le bord de la fontaine, pensant à l'heure mesme au dernier accident, qui luy estoit aduenu en ceste place, le souuenir duquel luy arrachoit des larmes du profond du cœur. Ergaste qui l'auoit veüe de loing, estoit venu exprez pour la surprendre, le plus couuertement qu'il luy auoit esté possible, & voyant ses pleurs comme deux sources couler dans la fontaine, il en eut tât de pitié, qu'il iura de ne reposer de bon sommeil, que il n'eust remedié à son déplaisir. Et pour ne perdre point d'auantage de temps, s'auançant tout à coup vers elle, il la salua. Elle qui se vid surprise avec les larmes aux yeux, afin de les dissimuler, feignit de se lauer, & mettant promptement les mains dans l'eau, se les porta toutes mouillées au visage, de sorte que si Ergaste n'eust auparauant veu ses larmes, mal-aisément eust-il alors recogneu qu'elle pleurast. Ce qui encore luy fit d'auantage admirer sa vertu: car en mesme temps elle peignit en son visage vne façon toute riante: Et se tournât vers le Berger luy dit, avec vne facô pleine de courtoisie: Je pensois estre seule, gentil Berger, mais à ce que ie voy, vous y estes venu pour la mesme occasion, comme ie pense, qui m'y a amenee, ie veux dire, pour vous y rafraischir: & sans mentir voicy bien la meilleure source, & la plus fraische, qui soit en la plaine. Sage & belle Bergere, respôdit Ergaste en souriant, vous avez raison de dire que le sujet que vous a fait venir icy, m'y a de mesme conduit: car il est tout vray: mais quand vous dites que vous & moy y sommes pour nous rafraischir, il faut que ie vous cōtredie, puisquenyl vn ny l'autre de nous n'y est pour ce dessein. Quant à moi, dit la Bergere, i'aduoüeray bien que ie ne puis estre trompee pour ce qui est de

vous, mais pour mon particulier, vous me permettrez de dire qu'il n'y a personne qui en puisse sçauoir d'auantage que moy. Je vous accorde, dit Ergaste que vous en sçaez plus que tout autre: mais pour cela vous ne me ferez pas confesser, que le suiet qui vous a cõduite icy, soit celuy que vous dites. Et quel penseriez-vous donc, dit-elle, qu'il fust? Et à ce mot elle mit la main au visage, faisant semblant de se frotter les sourcils: mais en effect c'estoit pour couvrir en quelque sorte la rougeur qui luy estoit montée. A quoy Ergaste prenant garde, & la voulant oster de la peine où il la voyoit, respondit de ceste sorte: Belle & discrete Bergerre, il ne faut plus que vous vsiez, de dissimulation enuers moy, qui sçay aussi bien, que vous, ce que vous croyez auoir de plus secret en l'ame: & pour vous mōstrer que ie ne ments point, ie vous dy qu'à ceste heure vous estiez sur le bord de ceste eau, songeant avec beaucoup de desplaisir au dernier adieu que vous auez dit à Celion, au mesme lieu où vous estes. Moy? dit-elle incontinent toute surprise. Ouy, vous-mesme, respondit Ergaste: mais ne soyez pas marrie que ie le sçache: car i'estime tant vostre vertu & vostre merite, que tant s'en faut que cela vous puisse, iamais nuire, que ie veux que ce soit la cause de vostre contentement. Je sçay le long seruice que ce Berger vous a rendu, ie sçay avec combien d'honneur il vous a recherchee, ie sçay avec combien d'affection il a continué depuis tant d'annees: & de plus, avec quelle sincere, & vertueuse amitié vous l'affectionnez: La cognoissance de toutes ces choses me fait desirer la mort plustost, que d'estre cause de vostre separation. Ne pensez pas que ce soit ialousie, qui me fait parler de ceste sorte, iamais ie n'entreray en doute de vostre vertu, & puis i'ay ouy de mes oreilles les sages discours que



vous luy auez tenus. Ne pensez non plus que ie ne croye que vous perdant, ie ne perde aussi la meilleure fortune, que ie sçaurois iamais auoir: mais le seul suiet qui me pousse à vous redonner à celuy à qui vous deuez estre: c'est, ô sage Bellinde, que ie ne veux pas acheter mon contentement avec vostre eternal desplaisir, & que veritablement ie croirois estre coupable, & enuers Dieu, & enuers les hommes, si à mon occasion vne si belle: & vertueuse amitié se rompoit entre vous. Ie viens donc icy pour vous dire, que ie veux bien me priuer de la meilleure alliance, que ie sçaurois iamais auoir, pour vous remettre en vostre liberté: & vous redonner le contentement que le mien vous osteroit. Et outre que ie penseray auoir fait ce que ie croy que le deuoir me commande, encores ne me fera ce peu de satisfaction, de penser que si Bellinde est contente, Ergaste est vn des instruments de son contentement. Seulement ie vous requiers, si en cecy ie vous oblige, qu'estant cause de la reünion de vostre amitié, vous me receuiez pour tiers entre vous deux, & que vous me fassiez la mesme part de vostre bonne volonté, que vous auez promise à Celion, quand tous auez creu d'espouser Ergaste: ie veux dire que de tous deux ie sois aimé, & receu comme frere. Pourrois- ie, belle Nymphé, vous redire le contentement inespéré de ceste Bèrgere? Ie croy qu'il seroit impossible: car elle mesme fut tellement surprise, qu'elle ne sceut de quelles paroles le remercier: mais le prenant par la main, s'alla r'asseoir sur les gazons de la fontaine, où apres s'estre vn peu remise, & voyant la bonne volonté dont Ergaste l'obligeoit, elle luy declara tout au long ce qui s'estoit passé entre Celion, & elle: & apres mille sortes de remerciemens, que i'obmets pour ne vous ennuyer, elle le supplia de l'aller chercher luy-mesme, d'autant que le transport de Celion estoit tel,

qu'il ne reuiendroît pour personne du môde qui l'allost querir, parce qu'il ne croiroit iamais ceste bonne volonté de luy, à qui il n'en auoit point donné d'occasion, si elle luy estoit asséeurée par quelqu'autre: au contraire se figuroit, que ce seroit vn artifice pour le faire reuenir. Ergaste, qui vouloit en toute sorte paracheuer la bonne œuure qu'il auoit commēcée, resolut de partir dez le lendemain avec Diamis frere de Celió, luy promettāt de ne point reuenir sās le luy r'amener.

Estans donc partis en ce dessein, apres auoir sacrifié à Thautates pour le prier qu'il adressast leurs pas du costé où ils deuoient trouuer Celion, ils prindrent le chemin qui le premier se presenta à eux: mais ils eussent cherché longuement en vain, auant que d'en auoir des nouuelles, si luy-mesme transporté de fureur ne se fust resolu de reuenir en Forests, afin de tuer Ergaste, & puis du mesme glaue se percer le cœur deuāt Bellinde ne pouuant viure, & sçauoir que quelqu'autre iouïst de son bien. En ceste rage il se remit en chemin, & parce qu'il ne se nourrissoit que des herbes, & des fructs qu'il trouuoit le long des chemins, il estoit tant affoibly, qu'à peine pouuoit-il marcher, & n'eust esté la rage qui le portoit, il ne l'eust peu faire; encor-falloit-il que plusieurs fois du iour il se reposast, mesme lors que le sommeil le pressoit. Il aduint que de ceste sorte lassé, il se mit sous quelques arbres, qui faisoient vn agreable ombrage à vne fontaine; & là apres auoir quelque temps repensé à ses desplaisirs, il s'endormit. La fortune, qui se contentoit des ennuis qu'elle luy auoit donnez, adressa pour le rendre entièrement heureux, les pas d'Ergaste, & de Diamis en ce mesme lieu: & par hazard Diamis marchoit le premier: soudain qu'il le vid, il le recogneut, & tournant doucement en arriere, en vint aduertir Ergaste, qui

tout ioyeux, voulut l'aller embrasser: mais Diamis le retint en luy disant; Le vous supplie Ergaste, ne faisons rien en cecy de mal à propos. Mon frere si tout à coup nous luy disons ces bonnes nouuelles, mourra de plaisir, & si vous cognoissiez l'extreme affliction que cest accident luy a causé, vous seriez de mesme opinio. C'est pourquoy il me semble qu'il vaut mieux que ie le luy die peu à peu, & parce qu'il ne me croira pas, vous viendrez apres le luy reconfirmer. Ergaste trouuant cest aduis bon, s'esloigna entre quelques arbres, d'où il pouuoit les voir, & Diamis s'aduança. Et faut bien dire qu'il fust inspiré de quelque bon demon: car si d'abord Celion eut veu Ergaste, peut-estre suiuant sa resolution luy eust-il fait du desplaisir. Or à l'heure mesme que Diamis s'en approcha, son frere s'esueilla, & recommençant son ordinaire entretien, semit à plaindre de ceste sorte:

## P L A I N T E.

**O** Viré par la douleur des mortelles atteintes,  
 Sans autre reconfort  
 Que celui de mes plaintes,  
 Je soupire à la mort.  
 Ma deffense est sans plus, l'impossible esperance:  
 Mais le glaive acéré,  
 Dont le mal-heur m'offence,  
 Est vn mal asseuré.  
 J'espere quelquefois en ma longue misere  
 De voir finir mon dueil:  
 Mais quoy? ie ne l'espere  
 Sinon dans le cercueil.  
 Celuy ne doit-il point s'estimer miserable  
 Et les dieux ennemis,  
 Dont l'esperoir fauorable

En



*En la mort est remis.*

*Mais où sont ces desseins de ce courage extreme*

*En mon mal resolu?*

*Mais où suis-je moy-mesme?*

*Je ne me cognois plus.*

*Mon ame en sa douleur est tellement confuse,*

*Que ce qu'ore elle veut,*

*Soudain elle refuse,*

*Alors qu'elle le peut.*

*Reduite en cest estat, elle ne peut cognoistre*

*Qu'elle a, ny quelle elle est:*

*O!pourquoy faut-il estre*

*Lors que tout nous desplaist.*

Diamis, qui ne vouloit le surprendre apres l'auoir  
quelque temps escouté fit du bruit exprez, à fin qu'il  
tournast la testé vers luy, & voyant que tout estonné il  
le regardoit, il s'aduança doucemēt, & apres l'auoir sa-  
lué, luy dit: Le louë Dieu, mon frere, de ce que ie vous  
ay trouué si à propos, pour vous faire le message que  
Bellinde vous mande. Bellinde? dit-il, incontinent, est-  
il possible qu'elle ayt quelque memoire de moy entre  
les bras d'Ergaste? Ergaste, dit Diamis, n'a point en Bel-  
linde, entre les bras, & i'espere, si vous auez quelque  
resolutiō, qu'elle ne sera iamais à luy. Et doutez-vous,  
respondit Celion, que la resolution me puisse man-  
quer en vn semblable affaire? Je voulois dire, repliqua  
Diamis, de la prudence. Je pense, respondit Celion,  
qu'il n'y a point de prudence qui puisse contreuenir à  
l'ordre que le destin a resolu. Le destin, dit Diamis,  
ne vous est pas si cōtraire que vous pensez, & vos af-  
faires ne sont pas en si mauuais termes que vous cro-  
yez. Ergaste refuse Bellinde. Ergaste, dit Celion, la  
refuse? Il est tout certain, continua Diamis: & afin que  
vous en soyiez plus asseuré, Ergaste mesme vous cher-

che pour le vous dire. Celion oyant ces nouuelles, demeura sans respondre presque hors de soy, & puis reprenant la parole : Vous mocquez-vous point, dit-il, mon frere, ou si vous le dites pour m'abuser ? Le vous iure, respond Diamis, par le grand Thautates, Hesus, & Tharamis, & par tout ce que nous auons de plus sacré, que ie vous dy verité, & que bien-tost vous le sçaurez par le Berger Ergaste. Alors Celion leuant & les mains, & les yeux au Ciel : O Dieu ! dit-il, à quelle fin plus mal-heureuse me reseruez-vous ? Son frere pour l'interrompre. Il ne faut plus, luy dit-il, parler, ny de mal-heur, ny de mort : mais seulement de ioye, & de contétement : & sur tout vous preparer à remercier Ergaste du bien qu'il vous fait : car ie le voy qui vient à nous. A ce mot Celion se leua, & le voyant si pres, le courut embrasser avec autant de bonne volôré, que peu auparauant il luy en portoit beaucoup de mauuaise : mais quand il sceut la verité de toute ceste affaire, il se mit à genoux devant Ergaste, & luy vouloit à force baiser les pieds. l'abbregeray, belle Nympe, tous leurs discours, & vous diray seulement qu'estans de retour, Ergaste luy donna Bellinde, & qu'avec le consentement de son pere, il la luy fit espouser, & voulut seulement, comme il en auoit desia prié Bellinde, que Celion le receust pour tiers en leur honneste, & sincere affection : & luy-mesme se donnant entierement à eux, ne voulut iamais se marier.

Voilà belle, & sage Nimphe, ce qu'il vous a pleu de sçauoir de leur fortune, qui fut douce à tous trois, tât que les Dieux leur permirent de viure ensemble : car peu de temps apres leur nasquist vn fils qu'ils firent nommer Ergaste, à cause de l'amitié qu'ils portoient au gentil Ergaste : & pour en conseruer plus longuement la memoire. Mais il aduint qu'en ce cruel pillage  
que

que quelques estrangers firent aux Prouinces des Sequanois, Viénois, & Segusiens, ce petit enfant fut perdu, & mourut, sans doute, de necessité: car depuis on n'en a point eu de nouuelles. Et quelques annes apres ils eurent vne fille, qui fut nommee Diane: mais Celió ny Bellinde n'eurent pas longuement le plaisir de cét enfant, parce qu'ils moururent incontinent apres, & tous deux en mesme iour: & c'est ceste Diane, dont vous m'avez demandé des nouuelles, & qui est tenuë en mon hameau pour l'une des plus belles, & plus sages Bergeres de Forests.



## L'ONZIEME LIVRE DE LA PREMIERE

*Partie d'Astrée.*

**C**ELADON alloit de ceste sorte racótant à la Nymphe l'histoire de Celion & de Bellinde, cependant que Leonide & Galathee parloient des nouuelles que Fleurial leur auoit rapportees: car aussi tost que la Nymphe aperceut Leonide, elle la tira à part, & luy dit qu'elle empeschast que Fleurial ne veist Celadon: car, disoit elle, il est tant acquis à Lindamor, qu'il seroit assez beste pour luy dire tout ce qu'il auroit veu: entretenez-le donc, & quand j'auray veu mes lettres, ie vous diray ce qu'il y aura de nouveau. A ce mot la Nymphe sortit de la chambre, & emmena Fleurial avec elle, & apres quelques autres paroles, elle luy dit; Et bié Fleurial, quelles nouuelles apportes-tu à Madame? Fort bonnes, respondit-il, & toutes telles que vous & elle scauriez desirer. Car Clidaman se porte bien, & Lin-



damor a fait tant de merueilles en la bataille où il s'est trouué, que Meroüé, & Childeric l'estiment comme merite sa vertu: mais il y auoit avec moy vn ieune homme, qui vouloit parler à Siluie, à qui ceux de la porte n'ont permis d'entrer, qui vous en racontera bien mieux toutes les particularitez, d'autant qu'il en vient, & moy i'ay pris ces lettres chez ma tante, où vn de ceux de Lindamor les a portees, qui attend la response. Et ne sçais-tu point, repliqua la Nymphé, ce qu'il veut à Siluie? Non, respondit-il, car il ne l'a iamaïs voulu dire. Il faut, dit la Nymphé, qu'il entre. A ce mot s'en allant à la porte, elle recogneut incontinent ce ieune homme, pour l'auoir veu souuent avec Ligdamon, qui luy fit iuger, qu'il apportoit à Siluie de ses nouuelles: & parce qu'elle sçauoit combien sa compagne desiroit que ses affaires fussent secretes, elle ne luy en voulut rien demander, feignant de ne le cognoistre, & seulement luy dit qu'elle en aduertiroit Siluie. Puis retirant encor Fleurial à part: Tu sçais bien, Fleurial, luy dit-elle, mon amy, le mal-heur qui est arriué à Lindamor. Comment cela? respondit Fleurial, tant s'en faut nous le deuyons croire heureux: car il acquiert tant de gloire où il est, qu'à son retour Amasis n'oseroit luy refuser Galathee. O Fleurial, que dis-tu? si tu sçauois comme toutes choses se passent, tu aduouërois que le voyage de nostre amy est pour luy celuy de la mort: car ie ne fay point de doute qu'à son retour il ne meure de regret. Mon Dieu! dit-il, que me dites-vous? Fleurial, repliqua-t-elle, il est ainsi que ie te le dis, & ne croy point qu'il y ait du remede; s'il ne vient de toy. De moy? dit-il, s'il peut venir de moy tenez-le pour asseuré, car il n'y a rien au monde que ie ne fasse. Or, dit la Nymphé, sois donc secret, & à ce soir ie t'en diray d'auantage: mais

mais pour ceste heurc il faut que ie sçache ce qu'escriit le pauvre absent. Il a enuoyé, dit-il, ces lettres par vn ieune homme , qui auoit charge de les porter chez ma tante, elle me les a incontinent enuoyées , & en voicy vne qu'il vous escrit, elle l'ouurit, & vid qu'elle estoit telle:

---

LETTRE DE LINDAMOR A

LEONIDE.

**A** Utant que l'esloignement a eu peu de puissance sur mon ame, autant ay-ie peur qu'il n'en ait eu beaucoup sur celle que i'adore. Ma foy me dit bien que non, mais ma fortune me menace du contraire, toutesfois l'assurance que i'ay en la prudence de ma confidente , me fait viure avec moins de crainte, que si ma memoire y estoit seule. Ressouvenez-vous donc de ne tromper l'esperance, que i'ay en vous, ny dementir les assurances de nostre amitié.

Or bien , dit la Nymphe, va-t'en au lieu plus proche d'icy, où tu dormiras ce soir, & reuiens icy de bon matin, puis ie te feray sçauoir vne histoire, dont tu seras bien estonné. Là dessus elle appella ce ieune homme qui vouloit parler à Syluie, & le conduisit avec elle iusques à l'antichambre de Galathée, où l'ayant fait attendre elle entra dedans, & fit sçauoir à la Nymphe ce qu'elle auoit fait de Fleurial. Il faut, dit la Nymphe, que vous lisiez la lettre que Lindamor m'escriit, lors elle vit qu'elle estoit telle:

---

LETTRE DE LINDAMOR A

GALATHEE.

**N** Le retardement de mon voyage, ny les horreurs de la guerre, ny les beautéz de ces nouvelles hostesses de la Gaule, ne peuuent tellement occuper le souuenir que vostre fidelle seruiteur a de vous , qu'il ne reuole continuellement au bien-beureux seiour, où en vous esloignant ie laissay tou-

te ma gloire: si bien que ne me pouuant refuser à mon affection la curiosité de sçauoir comme Madame se porte, apres vous auoir mille fois baisé la robe, je vous presente toutes les bõnes fortunes, dont les armes m'ont voulu fauoriser, & les offre à vos pieds, cõme à la diuinité dõt ie les recognois. Si vous les receuez pour vostres, la renommee les vous donera de ma part, qui me l'a promis ainsi, aussi bien que vous l'honneur des bonnes graces à vostre tres-humble seruiteur.

Ie me soucie fort, dit alors Galathee, ny de luy, ny de ses victoires: il m'obligeroit d'auantage, s'il m'oublioit. Pour Dieu, Madame, dit Leonide, ne dites point cela: si vous sçauiez, combien il est estimé, & par Meroüé, & par Childeric, ie ne sçauois croire (estât nee ce que vous estes) que vous n'en fissiez plus de cas que d'un Berger: mais ie dis Berger, qui ne vous aime point, & que vous voyez soupirer deuant vous, pour l'affectiõ d'une Bergere: vous croyez que tout ce que ie vous en dy, soit par artifice. Il est vray, dit incontinent Galathee. Et bien, Madame, respondit-elle, vous en croirez ce qu'il vous plaira: si vous iureray-je sur tout ce qui est plus à craindre aux pariures, que j'ay veu à ce voyage, par un grand hazard, ce trompeur de Climante, & cet artificieux de Polemas, parlant de ce qui vous est arriué, & descourras entre-eux toutes les malices, dont ils ont vsé. Leonide, adiousta Galathee, vous perdez temps: ie suis toute resoluë à ce que ie veux faire, ne m'en parlez plus. Ie le feray, Madame, comme vous me le commandez, dit-elle, si me permettez vous encor de vous dire ce mot. Qu'est-ce, Madame, que vous pretendez faire avec ce Berger? Ie veux, dit-elle, qu'il m'aime. Et en quoy, repliqua Leonide, desseignez vous que ceste amitié se conclud? Que vous estes fascheuse, dit Galathee, de vouloir que ie sçache l'aduenir, laissez seulement qu'il m'ayme, & puis nous verrons  
que



que nous ferons. Encor, continua Leonide, que l'on ne sçache l'aduenir, si faut-il en tous nos desseins auoir quelque but, auquel nous les adressiõs. Je le croy, dit Galathee, sinon en ceux de l'Amour, & pour moy ie n'en veux point auoir d'autre, sinon qu'il m'aime. Il faut bien, repliqua Leonide, qu'il soit ainsi: car il n'y a pas apparence que vous le vueilliez espouser, & ne l'espousant pas, que deniendra cõt honneur, que vous estes si longuement cõseruẽ? car il ne peut estre que ceste nouuelle amitiẽ vous auengle de sorte, que vous ne cognoissiez bien le tort que vous vous faites, de vouloir pour Amant vn homme que vous ne voulez pour mary. Et vous, dit-elle, Leonide, qui faites tant la scrupuleuse, dites en veritẽ, auez vous enuie de l'espouser? Moy, Madame, respondit elle, ie le tiẽs estre trop peu de chose, & vous supplie trẽs-humblement de ne me croire point de si peu de courage, que ie daignasse tourner les yeux sur luy. Que s'il y a iamais eu quelque homme, qui ait eu le pouuoir de me donner quelque ressentiment d'Amour, ie vous aduoũe ray librement, que le respect quẽ ie vous ay portẽ, m'en a retiree. Et quand? adiousta Galathee. Lors, dit-elle, Madame, que vous me commandastes de ne faire plus d'estat de Polemas. O que vous auez bonne grace! s'escrĩa Galathee: par vostre foy? vous n'auẽz point aimẽ Celadõ? Je vous iureray sur la veritẽ, que ie vous doy, Madame, respondit-elle, que ie n'ayme point d'autre sorte Celadon, que s'il estoit mon frere. Et en cela elle ne mentoit point, car depuis que le Berger luy auoit la derniere fois parlẽ si clairement, elle auoit recogneu le tort qu'elle se faisoit, & ainsi auoit resolu de changer l'Amour en amitiẽ. Or bien, Leonide, dit la Nymphẽ, laissons ce discours, & celuy aussi de Lindamor: car la pierre en est iettee. Et quelle response, dit elle,

elle , feréz-vous à Lindamor ? Je ne luy en veux point faire d'autre, que le silence. Et que pensez-vous , dit-elle, qu'il deuienne, lors que celuy qu'il a enuoyé icy retournera sans lettres. Il deuiendra , dit Galathee, ce qu'il pourra: car pour moy, ie suis toute resoluë , que ny sa resolutiõ, ny celle de tout autre, ne seront iamais cause que ie vueille me rendre miserable. Il n'est donc point necessaire , respondit Leonide, que Fleurial reuienne? Nullement, dit-elle. Leonide alors luy dit froidement, qu'il y auoit là vn ieune homme , qui vouloit parler a Siluie, & qu'elle croyoit que c'estoit de la part de Ligdamon, & qu'il n'auoit point voulu dire son message qu'à Siluie mesme. Il faut, respondit la Nymphé, que nous le mettions où elle est, nous en ferons quittes pour faire tirer les rideaux du liët où est Celadon: car ie m'asseure qu'il sera bien aise d'ouyr ce que Ligdamon escrit, puis qu'il me semble que vous luy auez desia raconté toutes leurs Amours. Il est vray, respondit Leonide. mais Siluie est si desdaigneuse & altiere, que sans doute elle s'offensera , si ce messager luy parle, & mesme deuant Celadon. Il faut, dit-elle, la surprendre: allez seulement deuant, dire au Berger qu'il ne parle point, & tirez les rideaux , & ie l'y conduiray. Ainsi sortirent ces Nymphes, & Galathée recognoissant ce ieune homme pour l'auoir veu bien souuent avec Ligdamon, luy demanda d'où il venoit, & quelles nouuelles il apportoit de son maistre. Ie viens, Madame, dit-il, de l'armee de Meroüé, & quant aux nouuelles de mon maistre, ie ne les puis dire qu'à Siluie. Vrayement, dit la Nymphé, vous estes bien secret, & croyez-vous que ie vueille permettre que vous disiez quelque chose à mes Nymphes, que ie ne sçache point ? Madame, dit-il , ce sera deuant vous , s'il vous plaist: car i'en ay ce commandement , & principalement

palement deuant Leonide. Venez donc , dit la Nym-  
phe. Et ainſi elle le fit entrer en la chambre de Cela-  
don, où deſia Leonide auoit dōné l'ordre qu'elle auoit  
reſolu; ſans en rien dire à Siluie, qui au commencement  
s'en eſtonna: mais puis voyāt entrer Galathee avec ce  
ieune homme, elle iugea biē que c'eſtoit pour empeſ-  
cher que le Berger ne fuſt veu : le ſurſaut qu'elle re-  
ceut fut tres-grand quand elle vid Egide , tel eſtoit le  
nom de ce ieune hōme, qu'elle recogneut incōtinēt:  
car encor qu'elle n'eult point d'Amour pour Ligda-  
mon , ſi ne ſe pouuoit-elle exempter entierement de  
quelque bonne volonte. Elle iugea bien qu'il luy en  
diroit des nouuelles ; toutefois elle ne voulut luy en  
demander. Mais Galathee ſ'adreſſant au ieune hōme:  
Voila, dit-elle, Siluie, il netiendra qu'à vous que vous  
ne paracheuiez voſtre meſſage, puis que vous voulez  
que Leonide & moy y ſoyōs. Madame, dit Egide, ſ'ad-  
reſſant à Siluie, Ligdamon, mon maĩſtre, le plus fidel-  
le ſeruiteur que vos merites vous ayent iamais acquis,  
m'a commandé de vous faire ſçauoir qu'elle a eſté ſa  
fortune, ne voulant autre choſe du Ciel pour recom-  
pēſe de ſa fidelité, ſinō qu'une eſtincelle de pitié vous  
touche , puis que nulle de celles de l'Amour n'a peu  
approcher le glaçon de voſtre cœur. Et quoy, dit Ga-  
lathee en l'interrompant , il ſemble qu'il faſſe ſon te-  
ſtament, comment ſe porte-t'il ? Madame, dit-il, ſ'ad-  
reſſant à Galathee, ie le vous diray , ſ'il vous plaiſt  
de m'en donner le loiſir , & puis retournant à Siluie,  
il continua de ceſte ſorte:

---

## HISTOIRE DE LIGDAMON.

**A** Pres que Ligdamon eut pris congé de vous , il  
partit avec Lindamor , accompagné de tant de  
beaux deſſeins, qu'il ne ſe promettoit rien moins, que  
d'acquérir



d'acquérir par ce voyage ce que ses seruices n'auoiēt peu par sa prudence, resoluant de faire tant d'actes signalés, qu'ou le nom de vaillant, que les victoires luy donneroient, vous seroit agreable, ou bien mourant, il vous en laisseroit du regret. En ces desseins, ils paruiennent à l'armee de Meroüé, Prince rempli de toutes les perfections qui sont requises à vn conquerant, & arriuerent si à propos, que la bataille auoit esté assignee le septiesme iour d'apres : de sorte que tous ces ieunes Cheualiers n'auoient autre plus grand soucy que de visiter leurs armes, & remettre leurs cheuaux en bon estat: mais ce n'est d'eux, de qui i'ay à vous parler: c'est pourquoy passant soubs silence tout ce qui ne touche à Ligdamon, ie vous diray que le iour assigné à ce grand combat estant venu, les deux armées sortent de leur champ, & à veüe l'une de l'autre se mettent en bataille. Icy vn escadron de caualerie, là vn bataillon de gens de pied: icy les tambours, là les trompettes: d'un costé le hannissement des cheuaux, & de l'autre les voix des soldats retentissoient de tant de bruit, que l'on pouuoit biē alors dire, que Bellōne l'effroiable rouloit dans ceste campagne, & estalloit tout ce qu'elle auoit de plus horrible en sa Gorgonne. Quant à moy, qui n'auois iamais esté en semblable occasion, i'estois si estourdy de ce que i'oyois, & si esblouy de l'esclat des armes, qu'en verité ie ne sçauois où i'estois; toutefois ma resolution fut de n'abandonner mon maistre: car la nourriture que d'enfance il m'auoit donné, m'obligeoit, ce me sembloit, à ne l'esloigner en ceste occasion, où rien ne se representoit à nos yeux, qu'avec les enseignes de la mort. Mais ce ne fut rien au prix de l'estrange confusion, lors que tous ces escadrons & tous ces bataillons se meslerent, quand le signal de la bataille se donna: car la caualerie

lerie attaquâ celle de l'ennemy, & l'infanterie de mesme avec vn si grand bruit, que les hommes, les armes, & les cheuaux faisoient, qu'on eust pas ouy tonner. Apres auoir passé plusieurs nuës de traits, ie ne scaurois vous raconter au vray, comment ie me trouuay avec mon maistre au milieu des ennemis, où ie ne faisois qu'admirer les grands coups de l'espée de Ligdamon. Et sans mentir, belle Nimphe, ie luy veis faire tant de merueilles, que l'vne me fait oublier l'autre. Tant y a que la valeur fut telle que Meroüé voulut scauoir son nom, comme l'ayant remarqué ce iour-là entre tous les Cheualiers. Des-jà ce premier escadron estoit victorieux, & les nostres commençoient à se rallier, pour aller attaquer le second, quand l'ennemy pour faire vn entier effort, fit marcher tout ce qui luy restoit, afin d'inuestir si prôptement ceux-cy, que Meroüé ne les peut secourir à temps: & certes s'il eust eu affaire à vn Capitaine moins experimeté que cestuy-cy, ie croy bien que son dessein eust eu effect: mais ce grand soldat, iugeant le desespoir de l'aduersaire, fist partir en mesme temps trois escadrons nouveaux, deux aux deux aïles, & le troisieme en queue du premier si à propos, qu'ils soustindrent vne partie du premier choc: toutesfois nous qui estions auancez, nous trouuâmes fort outragez du grand nombre: mais ie ne veux icy vous ennuyer par vne particuliere description de ceste iournee, aussi bien n'en scaurois-ie venir à bout: Tant y a qu'au mesme temps les deux infanteries s'estans rencontrees, celle de Meroüé eut du meilleur, & autant que nous gagnions du terrain sur ceux du cheual, autant en perdoit l'infanterie de l'ennemy. Si est-ce qu'au choc que nous receusmes, il y eut plusieurs des nostres portez par terre, outre ceux que les traits de l'infanterie dez le commencement de la ba-

taille auoient desia mis à pied: car d'abord l'ennemy faisant desbander quelques Archers, nous fit tirer sur les aisles tant detraits, que nostre caualerie n'osant quitter son sang, eut beaucoup à souffrir, auant que Merouïe eust enuoyé des siens, pour escarmoucher avec eux. Et entre ceux qui au second effort en furent incômodez, Clidaman en fut vn: car son cheual tomba mort, de trois coups de flesches. Ligdamon, qui auoit tousiours l'œil sur luy, soudain qu'il le vid en terre, poussa son cheual d'extreme furie, & fit tant d'armes qu'il fit vn rond de corps morts à l'entour de Clidaman, qui cependant eut loisir de se despestrer de son cheual. La furie de l'ennemy, qui à la cheute de Clidaman s'estoit renforcee en ce lieu, l'eust en fin estouffé sous les pieds des cheuaux, sans le secours & sans la valeur de mon maistre, qui se iettant à terre, le remit sur son cheual, demeurant à pied si blessé, & si pressé des ennemis, qu'il ne peut monter sur le cheual que ie luy menoïs. En ce poinct les nostres furent forcez de reculer, comme se sentants affoiblis, à ce que ie croy, du bras inuincible de mon maistre, & le malheur fut si grand pour nous, que nous nous trouuâmes au milieu de tant d'ennemis, qu'il n'y eust plus d'esperance de salut: toutefois Ligdamon ne voulut iamais se rendre, & quoy qu'il fust blessé, & si las que l'on peut imaginer, si n'y auoit-il si hardy, voyât les grands coups qui sortoient de son bras, qui osast l'attaquer. En fin à toute furie de cheuaux, cinq ou six le vindrent heurter, & si à l'impourueu, qu'ayant donné de son espee dans le poitrail du premier cheual, elle se rompit près de la garde, & le cheual frappé dans le cœur, luy tomba dessus. Je courus alors pour le releuer, mais dix ou douze qui se ietterent sur luy, m'en empescherent, & ainsi tous deux demy morts,

nous



nous fusmes enleuez : & cet accident fut encor plus mal-heureux, en ce que presque en mesme temps les nostres recouurerent ce qu'ils auoient perdu du cháp, par le secours que Childeric donna de route l'arriere-garde, & depuis allerēt tousiours gaignant le cháp, iusques à ce que sur le soir l'entiere route se donna, & que les logis des ennemis furent bruslez, & eux la pluspart pris ou tuez. Quant à nous, nous fusmes cōduits en leur principale ville, nōmée Rhotomage, où mon maistre ne fut si tost arriué, que plusieurs le vindrēt visiter, les vns se disans ses parents, les autres ses amis, encor qu'il n'en cogneust point. Quāt à moy, ie ne sçauois que dire, ny luy que pēser, de voir que ces estrangers luy faisoient tant de caresses: mais nous fusmes encor plus estonnez, quād vne Dame honorable, fort bien suiuiue, le vint visiter, disant que c'estoit son fils, avec tant de demonstration d'amitié, que Ligdamon en estoit comme hors de soy : & d'auantage encores, quand elle luy dit. O Lidias, mon enfant, avec combien de contentement & de crainte vous vois-ie icy? Car ie louē Dieu, qu'à la fin de mes iours ie vous puisse voir si estimé au rapport de ceux qui vous ont pris: mais, helas quelle crainte est la mienne, de vous voir en ceste ville si cruelle, puis que vostre ennemy Aronte est mort des bleseures qu'il a eues de vous, & que vous auez esté condamné à mort par ceux de la iustice? Quant à moy ie n'y sçay autre remede que de vous racheter promptemēt, & attendant que vous soyez guery, vous tenir caché, afin que pouuāt monter à cheual vous vous retiriez avec les Frācs. Si Ligdamō fut estōné de ce discours, vous le pouuez iuger, & cogneut bien, en fin qu'elle le prenoit pour vn autre: mais il ne peut luy respondre, parce qu'en mesme instant celuy qui l'auoit pris entra dans la chambre, avec

deux deputez de la ville, pour prendre le nom & la qualité des prisonniers, d'autant qu'il y en auoit plusieurs de leurs pris, & ils vouloient les changer. La pauvre Dame fut fort surprise, croyât qu'ils le vinsset saisir pour le conduire en prison, & oyant qu'ils luy demandoient son nō, elle faillit à le dire elle mesme, mais mon maistre la deuança, & se nomma Ligdamon Segusien: elle eut alors opinion qu'il se voulust dissimuler, & pour oster tout soupçon elle se retira chez elle, en resolution de le racheter si promptement, qu'il ne peut estre recogneu. Et il estoit vray, que mō maistre ressembloit de telle sorte à Lidias, que tous ceux qui le voyoient, le prenoient pour luy. Et ce Lidias estoit vne ieune hōme de ce pays-là, qui estant amoureux d'une tres-belle Dame, s'estoit battu avec Arôte son rival, de qui la ialousie auoit esté telle, qu'il s'estoit laissé aller au de là de son deuoir, mesdisant d'elle & de luy: de quoy Lidias offensé, apres luy en auoit fait parler deux ou trois fois, afin qu'il changeast de discours, & croyant qu'il prenoit pour crainte ce qui procedoit de la prudence de ce ieune hōme: il fut en fin forcé, & de son deuoir, & de son Amour, d'en venir aux armes, & avec tant d'heur, qu'ayant laissé son ennemy comme mort en terre, il eut loisir de se sauuer des mains de la Iustice, qui depuis qu'Aronte fut mort, le poursuivit de sorte, qu'il fut, encores qu'absent, condamné à la mort. Ligdamon estoit tellement blessé, qu'il ne sōgeoit point à toutes ces choses: moy qui preuoyois le mal qui luy en pourroit aduenir, ie pressois tousiours la mere de le racheter: ce qu'elle fit, mais non point si secrettement que les ennemis de Lidias n'en fussent aduertis: si bien qu'à leur requeste, le mesme iour que ceste bonne Dame, ayant payé sa rançon, le faisoit porter chez elle, ceux de la Iustice y



arriuerent, qui luy firēt faire le chemin de la prison, quoy que Ligdamon sceust dire, deceus comme les autres de la ressemblance de Lidias. Ainsi le voila au plus grand danger, où iamais autre peut estre pour n'auoir point failly: mais ce ne fut riē au prix du lendemain, qu'il fut interrogé sur les poincts, dont il estoit tant ignorant, qu'il ne scauoit que leur dire: toutefois ils ne laisserent de ratifier le premier iugement, & ne luy donnerent autre terme que celuy de la guerison de ses playes. Le bruit incontinent courut par toute la ville, que Lidias est prisonnier, & qu'il a esté condamné non point à mourir comme meurtrier seulement, mais comme rebelle, ayant esté pris avec les armes en la main pour les Francs: qu'à ceste occasion on le mettoit dans la cage des lions; & cela estoit vray, que leur coustume de tout temps estoit telle: Mais on ne luy auoit voulu prononcer cet arrest, afin qu'il ne se fist mourir; toutefois on ne parloit d'autre chose dans la ville, & la voix en fut tellement espandue, qu'elle en vint iusques à mes oreilles, dont espouuāté ie me desguisay de sorte avec l'aide de ceste bonne Dame qui l'auoit racheté, que ie vins à Paris trouuer Meroüé, & Clidaman, auxquels ie fis entendre cest accident, dont ils furent fort estonnez, leur semblant presque impossible, que deux personnes se ressemblassent si fort, qu'il n'y eust point de difference: & pour y remedier, ils y enuoyerent promptement deux herauts d'armes, pour faire scauoir aux ennemis l'erreur en quoy ils estoient: mais cela ne fut que le leur persuader d'auantage, & leur faire hastier l'execution de leur iugement. Les playes de Ligdamon estoient desia presque gueries, de sorte que pour ne luy donner plus de loisir, ils luy prononcèrent la sentence: Qu'attaint de meurtre & de rebel-



lion, la Iustice ordonnoit qu'il eust à mourir par les lions; destinez à telle execution: que toute fois pour estre nay noble & de leur partie, ils lui faisoient grace, & luy permettoient de porrer l'espee & le poignard, comme estans armes de Cheualier, desquelles, s'il en auoit le courage, il pourroit se deffendre, ou essayer pour le moins de venger genereusement sa mort. Et en mesme temps ils firent dans leur conseil responce à Merouë, qu'ils chastieroiert ainsi tous leurs compatriotes, qui seroiert traistres à leur patrie. Voila le pauvre Ligdamon en extreme danger: toute fois ce courage, qui ne flechissoit iamais que sous l'Amour, voyant qu'il n'y auoit point d'autre remede, se resolut à sa conseruation le mieux qu'il peut. Et d'autant que Lidias estoit des meilleures familles des Neustriens, presque tout le peuple s'assembla pour voir ce spectacle. Et lors, qu'il se vid prest à estre mis dans cest horrible champ clos, tout ce qu'il requit, fut de combattre les lions vn à vn. Le peuple qui ouyt vne si iuste demande, la fit accorder par ses exclamations & battemens de mains, quelque difficulté que les parties y missent, si bien que le voila mis seul dans la cage, & les lions, qui à trauers les barreaux voyoiert ceste nouuelle proye, rugissoient si espouuantablement, qu'il n'y auoit celuy des assistas, qui n'en passist: sans plus Ligdamon sembloit asseuré entre tant de dangers, & prenait garde à la premiere porte qui s'ouurit, afin de n'y estre point surpris, il vid sortir vn lion furieux, à la hute hennissée, qui dès l'abord ayant trois ou quatre fois battu la terre de sa queue, commença d'estendre ses grands bras, & entr'ouuir les ongles, comme luy voulant monstrer de quelle mort il mourroit: mais Ligdamon voyant bien qu'il n'y auoit nul salut qu'en sa valeur, aussi tost qu'il le void desmarcher, luy dardant si à propos son poignard,

gnard, qu'il le lui plâta dâs l'estomac iusques à la poignée: dont l'animal estât touché au cœur tomba mort en mesme instant. Le cry de tout le peuple fut grand; car chacun esleu de son adresse, de sa valeur & de son courage, le fauorisoit en son ame: lui toutefois, qui scauoit bien que la rigueur de ses Iuges ne s'arrêteroit pas là, courut promptement reprendre son poignard, & presque en mesme temps, voila vn autre lion, non moins effroyable que le premier, qui aussi tost que la porte fut ouuerte, vint la gorge beante de telle furie, que Ligdamon en fut presque surpris. Toutefois au passer il se destourna vn peu, & luy donna vn si grand coup d'espee sur vne patte, qu'il la lui couppa, dequoi l'animal en furie se tourna si promptement vers lui, que du heurt il le ieta par terre: mais sa fortune fut telle, qu'en tombant, & le lion se lançant dessus, il ne fit que tendre son espee, qui lui donna, si à propos sous le ventre, qu'il tomba mort presque aussi promptement que le premier. Cependant que Ligdamon alloit ainsi disputant sa vie, voila vne Dame, belle entre les plus belles Neustriennes, qui se mit à genoux deuant les Iuges, les suppliant de faire surleoir l'exécution iusques à ce qu'elle eust parlé. Eux qui la cogneurent pour estre des principales du pays, voulurent bien la gratifier de ceste faueur, & mesme que c'estoit celle-cy pour qui Lidias auoit tué Aronte: elle s'appelloit Amerine, & lors elle leur parla de ceste sorte d'vne voix assez hôteuse: Messieurs, l'ingratitude doit estre punie côme la trahison, puis que c'en est vne espee: c'est pourquoy voyât Lidias condamné pour auoir esté contraire à ceux de sa patrie, ie craindrois l'estre, sinô de vous, sans doute de nos Dieux, si ie ne me serois obligée à sauuer la vie à qui la voulut mettre pour me sauuer l'honneur. C'est pour-



quoy ie me presente deuât vous, asseuree sur nos priuileges, qui ordonnent que tout homme condamné à mort en est deliuré, quâd vne fille le demâde pour sô mary. Soudain que i'ay sceu vostre iugement, ie suis venuë en toute diligence le vous requerir, & n'ay peu y estre si tost, qu'il n'ayt couru la fortune, que chacun a veuë: toutefois puis que Dieu me l'a cōserué si heu-  
 reusement, vous ne deuez me le refuser iustement. Tout le peuple qui ouyt ceste demande, cria d'une ioyeuse voix, Grace, grace. Et quoy que les ennemis de Lydias poursuiussent le contraire, si fut-il conclu, que les priuileges du pays auroient lieu. Mais, hélas! Ligdamon ne sortit de ce danger, que pour r'entrer comme ie croy en vn plus grand: car estant conduit deuant les Iuges, ils luy firēt entendre les coustumes du pays, qui estoient telles, que tout homme atteint & conuaincu de quelque crime que ce peust estre, se-  
 roit deliuré des rigueurs de la Iustice, si vne fille le demandoit pour son mary; de sorte que s'il vouloit es-  
 pouser Amerine, il seroit remis en liberté, & pourroit viure avec elle. Luy qui ne la cognoissoit point, se trouua fort empesché à leur respondre: toutefois ne voyant autre remede d'eschapper du danger, où il estoit, il le promit, esperant que le temps luy apporterait quelque expedient pour sortir de ce laby-  
 rinthe. Amerine, qui auoit tousiours recogneu Lydias tant amoureux d'elle, ne fut pas peuestonnée d'une si grande froideur; toutefois iugeant que l'ef-  
 froy du danger où il auoit esté, le rendoit ainsi hors de lui, elle en eut plus de pitié, & le mena chez la mere de Lydias, qui estoit celle qui auoit procuré ce maria-  
 ge, scachât qu'il ny auoit point d'autre remede pour sauuer son fils, outre qu'elle n'ignoroit pas l'Amour qui estoit entr'eux, ce qui lui faisoit presser la conclu-  
 sion



sion du mariage, le plus qu'il luy estoit possible, pensant plaire à son fils. Mais au cōtraire c'estoit auancer la mort de celuy qui n'en pouuoit mais: He! mō cher Maistre, quād ie me ressouuiens des dernieres parōles que vous me dites, ie ne sçay, comme il est possible que ie viue!

Toutes choses estoient prestes pour le mariage, & falloit que le l'endemain il se paracheuast, quand le soir il me tira à part, & me dit: Egide mō amy, veistu iamais vne semblable fortune à celle cy, que l'on me vucille faire croire que ie ne suis pas moy-mesme? Seigneur, luy dis-ie, il me sēble qu'elle n'est pas mauuaise. Amerine est belle, & riche, tous ceux qui se diēt vos parens, sont les principaux de ceste contrée, que pourriez vous desirer mieux? Ah! Egide, me dit-il, que tu parles bien à ton aise! Si tu sçauois l'estat en quoy ie me trouue, tu en aurois pitié. Mais prēds bien garde à ce que iete vay dire, & sur toute l'obligation que tu m'as, & l'amitié que i'ay tousiours cogneüe en toy, ne fais faute, aussi tost que demain i'auray fait ce à quoy ie me resous, de porter ceste lettre à la belle Siluie, & lui racōter tout ce que tu auras veu: & de plus, assure la, que iamais ie n'ay aimé qu'elle, qu'aussi n'é'aimeray-ie iamais d'autre. A ce mot il me donna ceste lettre, que ie garday fort soigneusement iusques au lendemain, qu'à l'heure mesme qu'il partit pour aller au temple, il m'appella, & me cōmanda de me tenir pres de lui, & me fit encor reiurer de vous venir trouuer en diligēce. En mesme tēps on le vint prēdre pour le mettre sur le chariot nuptial, où des-ia la belle Amerine estoit assise, avec vn de ses oncles, qu'elle aimoit & hōnoroit cōme pere: Elle estoit au milieu de Ligdamō & de Caristes, ainsi s'appelloit sō oncle, toute voillēe d'vn grād voile iaune, & ayāt sur la

reste, aussi bié que Ligdamô, le Thyrsé: il est vray que celui de mô maistre estoit fait de Sisymbre, & celui d'Amerine de sa picquante & douce Aspharagone. Deuât le chariot marchoit toute leur famille, & apres sui-uoient leurs parents, & proches alliez, & amis. En ce triomphe ils arriuerent au Temple, & furent menez à l'autel d'Hymen, au deuant duquel cinq torches estoïent allumées. Au costé droit d'Hymen, on auoit mis Iupiter & Iunon, au gauche, Venus & Diane. Quant à Hymen, il estoit couronné de fleurs & d'odorante marjolaine, tenât de la main droite vn flambeau, & de la gauche vn voile de mesme couleur à celui qu'Amerine portoit, comme aussi les brodequins qu'il auoit aux pieds. Dés lors qu'ils entrerent dans le Temple, la mere de Lidias & d'Amerine allumerent leurs torches: & lors le grand Druyde s'approchant d'eux, adressa sa parole à mon Maistre, & luy demanda: Lidias, voulez vous bien Amerine pour mere de famille? Il demeura quelque temps sans respondre, en fin il fut contraint de dire qu'ouy. Lors le Druyde se tournant vers elle: Et vous, Amerine, voulez-vous bié Lidias pour pere de famille? Et lui respôdant ouy, leur prenant les mains, & les mettant ensemble il dit: Et moy ie vous dône de la part des grands Dieux l'vn à l'autre, & pour arrhes, mâgez ensemble le Condron. Et lors prenant le gasteau d'orge; Lidias le couppa & l'ayant espars, elle en ramassa les pieces, dont selon la coustume ils mangerent ensemble. Il ne restoit plus pour paracheuer toutes les ceremonies, que prédire le vin, il se tourna vers moy, & me dit: Or sus, amy, pour le plus agreable seruice que tu me fis iamais, apporte moy la tasse. Je le fis, helas! par mal-heur, trop diligén. Aussi tost qu'il l'eut en la main, d'vne voix fort haute: O puisàs. Dieux! qui sçauetz, dit-il, qui ie suis, né vé-gez



gez point ma mort sur ceste belle Dame , qui en l'erreur de me prédre pour vn pl<sup>9</sup> heureux, que ie ne suis, me conduit à cette sorte de mort. Et à ce mot il beut tout ce qui estoit dans la couppe, qui estoit contre la coustume, parce que le mary n'en beuuoit que la moitié, & la femme le reste. Elle dit en soufria<sup>nt</sup>: Et quoy, amy Lidias , il semble que vous ayez oublié la coustume ; vous m'en deuiez laisser ma part. Dieu ne le permette, dit-il , sage Amerine : car c'est du poison que i'ay esleu plustost pour finir ma vie, que māquer à ce que ie vous ay promis , & à l'affection aussi que ie dois à la belle Syluie. O Dieux, dit-elle, est-il possible ? Et lors croyant que ce fust vrayement son Lidias , mais qu'il eust changé de volonté durant son absence , né voulant viure sans lui, courut la tasse en la main , où estoit celui qui auoit le vin mixtionné : car le iour auparauant Ligdamon l'auoit fait faire à vn Apothicaire, & auant que l'on sceust ce que mon maistre auoit dit , & quelque deffense qu'il en sceust faire, parce que c'estoit la coustume, on luy en donna la pleine tasse ; qu'elle beut promptement : & puis reuenant le trouuer, elle lui dit: Et bien, cruel & iugrat, tu as plustost aimé la mort que moy, & moy, ie l'aime mieux aussi que ton refus : Mais si ce Dieu, qui iusques icy a conduit nos affections, ne me venge d'une ame si pariute en l'autre vie, ie croiray qu'il n'a point d'oreille pour ouyr les faux sermens, ny point de force pour les punir. Alors chacun s'approcha pour ouyr ces reproches , & ce fut en mesme tēps que Ligdamon lui respōdit: Discrete Amerine, i'aduoūe que i'aurois offensé, si i'estois celui que vous pēsez que ie sois: mais croyez moi, qui suis sur la fin de mon dernier iour, ie ne suis point Lidias, ie suis Ligdamon : & en quelque erreur que l'on puisse estre de

moy.



moy à ceste heure, ie m'asseure que le temps descour-  
 urira ma iustice. Et cependant i'ellis plustost la mort  
 que de manquer à l'affection, que i'ay promise à la  
 belle Siluie, à qui ie consacre ma vie ne pouuant au-  
 trement satisfaire à toutes deux. Et lors il continua:  
 O belle Siluie reçoÿ ceste volonté que ie t'offre, &  
 permets que ceste derniere action soit de toutes les  
 miènes la mieux receüe, puis qu'elle s'en va empreinte  
 dece beau caractere de ma fidelité. Peu à peu le poisô  
 alloit gaignant les esprits de ces deux nouueaux es-  
 pousez, de sorte qu'à peine pouuoient-ils respirer,  
 lors que tournant les yeux sur moy, il me dit: Va, mon  
 amy, paracheue ce que tu as affaire, & sur tout racôte  
 bien ce que tu as veu, & que la mort m'est agreable,  
 qui m'empesche de noircir la fidelité, que i'ay vouëe  
 à la belle Siluie. Siluie fut la derniere parole qu'il  
 dit: car avec ce mot ceste belle ame sortit hors du  
 corps, & ie croy, quant à moy, que si iamais Amant  
 fut heureux aux champs Elysees, mon maistre le sera  
 en attendant qu'il vous puisse reuoir. Et quoy, dit Sil-  
 uie, il est donc bien vray que Ligdamon est mort?  
 C'est sans doute, respondit-il: O Dieux! s'escria Siluie.  
 A ce mot tout ce qu'elle peut faire, fut de se ietter  
 sur vn liêt: car le cœur luy failloit: & apres auoir de-  
 meuré quelque temps le visage contre le cheuet, elle  
 pria Leonide, qui estoit pres d'elle, de prendre la let-  
 tre de Ligdamon, & dire à Egide qu'il s'en allast chez  
 elle, parce qu'elle s'en vouloit seruir. Ainsi Egide se  
 retira: mais si affligé, qu'il estoit tout couuert de lar-  
 mes. Alors Amour voulut monstrier vne de ses puis-  
 sances, car ceste Nimphe, qui n'auoit iamais aimé Lig-  
 damon en vie, à ceste heure qu'elle ouyt raconter sa  
 mort, en monstra vn si grand ressentiment, que laper-  
 sonne la pl<sup>e</sup> passionnée d'Amour n'en auroit point d'a-  
 uantage.

uantage. Ce fut sur ce propos, que Galathee parlant à Celadon disoit, qu'à l'aduenir elle croiroit impossible, qu'une femme vne fois en sa vie n'aimast quelque chose: Car disoit-elle, ceste ieune Nymphée a usé de tât de cruauté enuers tous ceux qui l'ont aimée, que les vns en sont morts de desplaisir, les autres de desespoir se sont bannis de sa veüe: & mesme cestuy-cy qu'elle pleure mort, elle l'a reduit autrefois à telle extremité, que sans Leonide c'estoit fait de luy, de sorte que i'eusse iuré qu'Amour eust plustost eu place dans les glaçons les plus froids des Alpes, que dans son cœur, & toutesfois vous voyez à ceste heure à quoy elle est reduite. Madame, respondit le Berger, ne croyez point que ce soit Amour, c'est plustost pitié. A la verité il faudroit bien qu'elle fust de la plus dure pierre qui fut iamais, si le rapport que ce ieune homme a fait, ne l'auoit bien viuement touchée: car ie ne sçay qui ne le feroit en l'oyant raconter, encor que l'on n'eust autre cognoissance de luy, que ceste seule action: & quant à moy, il faut que ie die la verité, ie tiens Ligdamon plus heureux, que s'il estoit en vie, puis qu'il aimoit ceste Nymphée avec tant d'affection, & qu'elle le rudoyoit avec tant de rigueur, comme i'ay sceu: car quel plus grand heur luy pouuoit-il aduenir, que de finir ses miseres, & entrer aux felicités qui l'accompagnent? quel croyez vous que soit son contentement, de voir que Siluie le plaint, le regrette, & estime son affection? mais ie dis ceste Siluie, qui autrefois l'a tant rudoyé: & puis qu'est-ce que desire l'Amant, que de pouoir rendre assée la personne aimée de sa fidelité, & de son affection, & pour paruenir à ce poinct, quels supplices, & quelles morts sçauroit-il refuser à ceste heure qu'il void, d'où il est, les larmes de sa Siluie, qu'il oyt ses souspirs, quel est son



son heur, & quelle sa gloire? non seulement de l'auoir  
 asseuree de son Amour, mais d'estre luy-mesme tout  
 certain qu'elle l'aime? O non, Madame, croyez moy,  
 Ligdamon n'est point à plaindre: mais si est bien Sil-  
 uie: car (& vous le verrez avec le temps) tout ce qu'elle  
 se représentera, sera d'ordinaire les actiōs de Lig-  
 damon, les discours de Ligdamon, sa façō, son amitié,  
 sa valeur, bref cēt idole luy ira volant d'ordinaire à  
 l'entour, presque cōme vengeur des cruautéz, dont el-  
 le a tourmenté ce pauvre Amant: & les repentirs qui  
 l'iront talonnants en ses pensees, serōt les executeurs  
 de la iustice d'Amour. Ces propos se tenoient si haut,  
 & si pres de Siluie, qu'elle les oyoit tous, & cela la  
 faisoit creuer: car elle les iugeoit veritables. En fin  
 apres les auoir soustenus quelque temps, & se recog-  
 noissant trop foible pour resister à de si forts enne-  
 mis, elle sortit de ceste chābre, & s'alla retirer en la  
 siēne, où alors il n'y eut plus de retenuē à ses larmes:  
 car ayant fermé la porte apres elle, & prié Leonide,  
 qu'elle la laissast seule, elle se reiette sur le liēt, où les  
 bras croisez sur l'estomach, & les yeux cōtre le Ciel,  
 elle alloit repassāt par sa memoire toute leur vie pas-  
 see, quelle affection il luy auoit tousiours fait paroi-  
 stre, comme il auoit patienté ses rigueurs, avec quel-  
 le discretion il l'auoit seruie, combien de temps ceste  
 affectiō auoit duré: & en fin, disoit elle, tout cela s'en-  
 clost à ceste heure dans vn peu de terre: & avec re-  
 gret se resouuenant de ses propres discours, de ses a-  
 dieux, de ses impatiences, & de mille petites particu-  
 laritez, elle fut contrainte de dire: Tay toy, memoire,  
 laisse reposer les cendres de mon Ligdamon: que si tu  
 me tourmentes, ie sçay qu'il te desaduouera pour siē-  
 ne, & si tu ne l'es pas, ie ne te veus point. En fin apres  
 auoir demeuré quelque temps muette, elle dit: Or biē  
 la



la pierre en est iettée, s'abrege ou s'estende ma vie, comme il plaira aux Dieux, & à ma destinee: mais ie ne cesseray d'aimer le souuenir de Ligdamó, de cherir son amitié, & d'honorer ses vertus. Galathee cependant ouurit la lettre qui estoit demeuree entre les mains de Leonide: elle trouua qu'elle estoit telle:

## LETTRE DE LIGDAMON

A SILVIE.

**S**I vous auez esté offensée de l'outrecuidance qui m'a poussé à vous aimer, ma mort qui s'en est ensuiuie vous vengera. Que si elle vous est indifferente, ie m'assure que ce dernier acte de mon affection me gagnera quelque chose de plus aduantageux en vostre ame: s'il aduiét ainsi, ie cheris la ressemblance de Lidias, plus que ma naissance, puis quo par elle ie vins au monde pour vous estre enuieux, & que par celle-cy i'en sors vous estant agreable.

Ce sont sans mentir, dit Celadon, de grandes vengeancees que celles d'Amour, & ie me ressouuiens qu'un Pasteur des nostres fit dernièrement sur le tombeau d'un mary ialoux, tels vers:

## SONNET.

SVR LE TOMBEAU D'VN

MARY IALOUX.

**D**Effors son passe effroy ceste tombe relante  
 Tyent enclos l'ennemy du grand Dieu Cupidon,  
 De sa temerité la mort fut le guerdon,  
 Mort qui selon nos vœux fut encoré trop lente.  
 C'est ce tyran cruel, dont la force insolente  
 Rendoit larcin d'Amour ce qui doit estre un don,  
 Et desdaignant les feux, & l'amoureux brandon,  
 Retenoit la pitié, desesperoit l'attente.

C'est ce ialoux Argus, dont les cent yeux tousiours,

Curieux

*Curieux importuns, veilloient sur nos Amours,  
Et faisoient nos espoirs mourir auant que naistre.*

*Mais l'Amour par la mort à la fin s'est vengé:  
Apprenez, ô mortels! comme Amour outragé  
Fait, quoy qu'il tarde, en fin sa vengeance paroistre.*

Il est tout vray, respondit Galathee, qu'Amour ne laisse iamais vne offense contre luy impunie, & de là vient que nous voyons en cecy de plus estranges accidens qu'en tout le reste des actions humaines. Mais si cela est, Celadon, cômét ne fremissez vous de peur? comment n'attédez vous de moment à autre les trais vengeurs de ce Dieu? Et pourquoy, dit le Berger, dois-je craindre, puis que c'est moy qui suis l'offensé? Ah! Celadon, dit la Nymphé, si toutes choses estoiet iustement balancees, combien vous trouueriez vous plus pesant aux offenses que vous faites, qu'en celles que vous receuez? C'est là, luy dit Celadon, c'est là le comble du mal-heur, quâd vn affligé est creu bié-heureux, & qu'on le void languir, sans en auoir pitié. Mais, respondit la Nymphé, dites moy, Berger: entre toutes les plus grandes offenses, celle de l'ingratitude ne tient-elle pas le premier lieu? Si fait sans doute, respondit-il. Or puis qu'il est ainsi, continua Galathoe, comment vous pouuez-vous lauer, puis qu'à tant d'amitié que ie vous fais paroistre, ie ne reçois de vous que froideur, & que desdain? Il a fallu en fin que i'aye dit ce mot: voyez-vous, Berger, estant ce que ie suis, & voyât ce que vous estes, ie ne puis penser, que ie n'aye offensé en quelque chose Amour, puis qu'il me punit avec tant de rigueur. Celadon fut extremement marry d'auoir commencé ce discours: car il l'alloit fuyant le plus qu'il luy estoit possible; toutesfois puis que s'en estoit fait, il resolut de l'en esclaireir entierement, & ainsi il luy dit: Madame, ie ne seay cômment respondre à

vos paroles, sinon en rougissant, & toutesfois Amour qui vous a fait parler, me contraint de vous respondre. Ce que vous nommez en moy ingratitude, mon affection le nomme deuoir, & quand il vous plaira d'en sçauoir la raison, ie la vous diray. Et quelle raisó inrerrompit Galathée, pouuez-vous dire, sinon que vous aimez ailleurs, & que vostre foy vous oblige à cela? Mais la loy de la nature precede toute autre: ceste loy nous commande de rechercher nostre bié: & pouuez-vous en desirer vn plus grand que celui de mon amitié? quelle autre y a-t'il en ceste contree, qui soit ce que ie suis, & qui puisse faire pour vous ce que ie puis? Ce sont mocqueries, Celadon, que de s'arrester à ces sottises de fidelité & de constance, paroles que les vieilles, & celles qui deuiennent laides, ont inuentées pour rerenir par ces liens, les ames que leurs visages mettoiét en liberté. On dit que toutes vertus sont enchainées: la constance ne peut donc estre sans la prudence: mais seroit-ce prudence, de sdaigner le bien certain, pour fuir le titre d'inconstant? Madame, respondit Celadon, la prudence ne nous apprendra iamais de faire nostre profit par vn moyen honteux, ny la nature par ses loix ne nous commandera iamais de bastir, auant que d'auoir assésuré le fondement: mais y a-t'il quelque chose plus honteuse, que n'observer pas ce qui est promis? y a-t'il rié de plus leger, qu'un esprit qui va côme l'abeille, volant d'une fleur à l'autre, attirée d'une nouuelle douceur? Madame, si la fidelité se perd, quel fondement puis-je faire en vostre amitié? puisque si vous suiuiiez la loy que vous dites, cobié demureray-je en ce bõ-heur: autát que vous demeurerez en lieu où il n'y aura point d'autre hõme que moy.

La Nimphe, & le Berger discouroient ainsi, cependant que Leonidé se retira en sa chambre pour faire



la despeche de Lindamor, qui fut en fin de s'en reuenir en toute diligence, sans ce que nul suiet le peust arrester, autrement qu'il desesperast de toute chose: & le lendemain que Fleurial reuint, apres luy auoir donné sa lettre, elle luy dit: Voy-tu, Fleurial, c'est à ce coup qu'il faut que ie fasse paroistre par ta diligence l'amitié que tu portes à Lindamor: car le retardement ne peut lui rapporter rien de moins que la mort. Va donc, ou plustost vole, & luy dy qu'il reuienne encore plus promptement, & qu'à son retour il aille droit chez Adamas, parce que ie le lui ay entierement acquis; & qu'estant icy, il sçaura la plus remarquable trahison d'Amour, qui ait iamais esté inuentee: mais qu'il vienne sans qu'on le sçache, s'il est possible. Ainsi partit Fleurial si desireux de seruir Lindamor, qu'il ne voulut pas mesme retourner en la maison de sa tante, pour ne perdre ce peu de temps, & pour n'auoir occasion d'y enuoyer celui que Lindamor auoir despeché, voulant luy mesme lui faire ce bon seruice. Ainsi s'escoulerent trois ou quatre iours, durant lesquels Celadon se remit de sorte, qu'il ne ressentoit presque plus de mal & desia commençoit de trouuer long le retour du Druide, pour l'esperance qu'il auoit desortir de ce lieu. Et pour abreger les iours trop longs, il s'alloit quelquefois promener dans le iardin & d'autres dans le grand bois de haute fustaye, mais non iamais sans y estre accompagné de l'une des Nymphes, & bien souuent de toutes trois. L'humeur de Siluie estoit celle qui lui plaisoit plus, comme sympathisant d'auantage avec la sienne; c'est pourquoy il la recherchoit le plus quil pouuoit.

Il aduint qu'un iour estans tous quatre au promenoir, il passerent deuant la grotte de Damon, & de Fortune, & parce que l'entree sembloit belle, & faicte  
avec

avec vn grand art, le Berger demanda ce que c'estoit: à quoy Galathee respondit: Voulez vous, Berger, voir vne des plus grandes preuues qu'Amour ait fait de sa puissance il y a l'og temps? Et qu'elle est-elle, respōdit le Berger? C'est, dit la Nymphe, les Amours de Mādrague & de Damon: car pour la Berger & Fortune, c'est chose ordinaire. Et qui est, repliqua le Berger, ceste Mandrague? Si l'on cognoist a l'œuure quel est l'ouurier, dit Galathee, à voir ce que ie dis, vous iugerez bien qu'elle est vne des plus grandes Magiciennes de la Gaule: car c'est elle qui a fait par ses enchantemens ceste grotte & plusieurs autres raretez qui sont autour d'icy & lors entrant dedans, le Berger demeura rauy en la consideration de l'ouurage: l'entree estoit fort haute, & spacieuse: aux deux costez, au lieu de pilliers estoient deux Termes, qui sur leur teste soustenoient les bouts de la voute du portail. L'vn figuroit Pan, & l'autre Siringue, qui estoient fort industrieusement reuestus de petites pierres de diuerses couleurs: les cheveux, les sourcils, les moustaches, la barbe, & les deux cornes de Pan, estoient de coquille de mer, si proprement mises, que le cimēt n'y paroissoit point. Siringue, qui estoit de l'autre costé, auoit les cheveux de roseaux; & en quelques lieux depuis le nombril, on les voyoit comme croistre peu à peu: le tout de la porte estoit par le dehors à la rustique, & pendoient des festons de coquilles rattachez en quatre endroits, & finisāt aupres de la teste des deux Termes. Le dedans de la voute estoit en pointe de rocher, qui sēbloit en plusieurs lieux degoutter de salpestre, & sur le milieu s'entr'ouuroit en ouale, par où toute la clarté entroit dedās. Celieutāt pardehors: que par dedās estoit enrichi d'vn grād nōbre de statues, qui enscēces dās leurs nichee faisoient diuerses fōtaines, &



toutes representoient quelque effect de la puissance d'amour. Au milieu de la grotte on voyoit le tombeau esleué de la hauteur de dix ou douze pieds: qui par le haut se fermoit en couronne: & tout à l'entour estoit garny de tableaux, dont les peintures estoient si bien faictes, que la veüe en decenoit le iugement: la separation de chaque tableau se faisoit par des demy pilliers de marbre noir rayez, les encoigneures du tombeau, les bazes, & les chapiteaux des demy colonnes, & la cornice qui tout à l'entour en façon de ceinture, r'attachoit ces tableaux de diuerses piéces n'en faisoit qu'une bien composee, estoit du mesme marbre. La curiosité de Celadon fut bien assez grãde, apres auoir consideré le tout enséble, pour desirer d'esçauoir les particularitez, & afin de donner occasion à la Nymphe de luy en dire quelque chose, il louoit l'inuention & l'artifice de l'ouurier. Ce sont, adioustâ la Nymphe, les esprits de Mâdrague, qui depuis quelque temps ont laissé cecy pour tesmoignage, que l'Amour ne pardonne non plus au poil cheu, qu'aux cheueux blonds: & pour raconter à iamais à ceux qui viendront icy, les infortunes & infidelles Amours de Damon, d'elle, & de la Bergere Fortune. Et quoy repliqua Celadon, est-ce icy la fontaine de la Verité d'Amour? Non, respondit la Nymphe: mais elle n'est pas loing d'icy: & ie voudrois auoir assez d'esprit pour vous faire entendre ces tableaux: car l'histoire est bien digne d'estre sceüe. Ainsi qu'elle s'en approchoit, pour les luy expliquer, elle vid entrer Adamas, qui estant de retour, & ne trouuant point les Nymphes dans le logis, iugea qu'elles estoient au promenoir, où, apres auoir caché les habits qu'il portoit, il les vint trouuer si à propos, qu'il sembloit que la fortune le cōduisit là, pour luy faire deduire les Amours  
de



de ceste Fortune. Aussi Galathee ne l'apperceut plus-tost qu'elle s'escria. O mô pere! vous voicy venu tout-à temps pour me sortir de la peine ou i'estois: & lors s'adresât à Celadon: Voicy, Berger, qui satisfaira au desir que vous auez de sçauoir ceste histoire:& apres, luy auoir demandé cômè il se portoit, & que les salutations furent: faites d'un costé & d'autre, Adamas pour obeir au cômandement de la Nymphe, & contenter la curiosité du Berger, s'approchant avec eux du tombeau, commença de ceste sorte:

---

## HISTOIRE DE DAMON ET DE FORTVNE.

**T**Out ainsi que l'ouurier se iouë de son œuure, & en fait, comme il luy plaist: de mesme les grands Dieux, de la main desquels nous sômes formez, prennent plaisir à nous faire iouër sur le theatre du môde, le personnage qu'ils nous ont esleu. Mais entre tous, il n'y en a point qui ait des imaginatiôs si bigearres qu'Amour: car il raieunit les vieux, & enuieillit les ieunes, en aussi peu de tēps que dure l'esclair d'un bel œil, & ceste histoire qui est plus veritable que ie ne voudrois, en rend vne preuue, que mal-aîsément peut-on contredire, comme par la suite de mon discours vous aduouërez.

---

## TABLEAU PREMIER.

**V**Oyez vous en premier lieu ce Berger assis en terre, le dos appuyé contre ce chesne, les iâbes croisees, qui iouë de la cornemuse? C'est le beau Berger Damô, qui eut ce nom de beau, pour la perfection de son visage. Ce ieune Berger païssoit ses brebis le long de vostre doux Lignon, estât nay d'une des meilleures familles de Mon-verdun, & non point

trop esloigné parét de la vieille Cleontine , & de la mère de Leonide, & par consequent en quelque sorte mon allié ; prenez garde cōme ce visage, outre qu'il est beau ; représente bien naïfvement vne personne qui n'a soucy que de se contenter : car vous-y voyez ie ne sçay quoy d'ouuert & de serain, sās trouble ny nuage de fascheuses imaginations : & au contraire tournez les yeux sur ces Bergeres, qui sont autour de luy, vous iugerez bié à la façon de leur visage, qu'elles ne sont pas sans peine : car autant que Damon a l'esprit libre , & reposé , autant ont ces Bergeres les cœurs passionnez pour luy, encor, cōme vous voyez, qu'il ne daigne tourner les yeux sur elles , & c'est pourquoy on a peint tout aupres à costé , droit, en l'air, ce petit enfant nud, avec l'arc & le flambeau en la main, les yeux bandez, le dos aislé , l'espaule chargée d'un carquois, qui le menace de l'autre main, C'est Amour, qui offensé du mespris que cē Berger fait de ces Bergeres iure qu'il se vègera de lui. Mais pour l'ébellissement du tableau, prenez garde comme l'art de la peinture y est bien obserué: soit aux raccourcissements, soit aux ombrages, ou aux proportion. Voyez comme il semble que le bras du Berger s'enfonce vn peu dans l'enfleur de cét instrument, & cōme la canne par où il souffle, semble en haut auoir vn peu perdu de sa teinture , c'est parce que la bouche moite la luy a ostee. Regardez à main gauche cōme ces brebis paissent, voyez-en les vnès couchees à l'ombre, les autres qui se cachent la iambe, les autres cōme estōnees qui regardent ces deux belliers, qui se viennent heurter de toute leur force. Prenez garde au tour que cestuy-cy fait du col, car il baissè la teste en sorte , que l'attaquāt rencontre seulement ses cornes: mais le raccourcissement du dos de l'autre est bien aussi artificiel: car la nature, qui luy appréd que la vertu vnice a plus

de force, le fait tellement resserrer en vn monceau, qu'il sèble presque rōd. Le deuoir mesme des chiens n'y est pas oublié, qui pour s'opposer aux courses des loups, se tiènēt sur les aisles du costé du bois. Et semble qu'ils se soiēt mis cōme trois sentinelles, sūt des lieux releuez, afin de voir de plus loin, cōme ie pèse, & afin de se voir l'un l'autre, & se secourir en la necessité. Mais cōsiderez la soigneuse industrie du peintre: au lieu que les chiēs qui dorment sans soucy, ont accoustumē de se mettre en rōd, & biē souuēt se cachēt la teste sous les pattes; presque pour se desrober la clarté, ceux qui sont peints icy, sōt couchez d'une autre sorte, pour mōstrer qu'ils ne dorment pas, mais reposent seulemēt: car ils sont couchez sur leurs quatre pieds, & ont le nez tout le lōg des iābes de deuant, tenās tousiours les yeux ouuerts aussi curieusement qu'un homme sçauroit faire. Mais voyons l'autre tableau.

---

TABLEAU DEUXIEME,

**V**Oicy le secōd Tableau, qui est bien contraire au precedent: car si celui-là est plein de mespris, cestuy-cy l'est d'Amour, s'il ne mōstre qu'orgueil, cestuy-cy ne fait paroistre que douceur, & soumissiō, & en voyez-vous icy la cause. Regardez ceste Bergere assise cōtre ce buisson, cōme elle est belle, & propremēt vertuē: ses cheueux releuez par deuāt, s'en vont folastrāt en liberté sur ses espaulles, & semble que le vēt à l'enuy de la nature par son souffle les aille recrespant en onde: mais c'est que jaloux des petits Amours qui s'y trouuent cachez, & qui vont y tendant leurs lacs, il les en veut chasser: & de faict voyez-en quelques vns emportez par force, d'autres qui se tiennēt aux nœuds qu'ils y ont faits, & d'autres qui essayēt d'y retourner, mais ils ne peuvent, tant leur aïlle encor foible.



est cōtrariee de l'importunité de Zephyr. C'est la belle Bergere Fortune, de qui l'Amour se veut seruir pour faire la vègeâce promise cōtre Damō, qui est ce Berger que vous voyez debout pres d'elle, appuyé sur sa houlette. Considérez ces petits Amours, qui sont tous embe-soignent autour d'eux, & comme chacun est attentif à ce qu'il fait. En voicy vn qui prend la mesure des sourcils de la Bergere, & la dōne à l'autre, qui avec vn cousteau escarre sō arc, afin de le compasser, sēblable à leur tour. Et voicy vn autre qui ayāt desrobé quelques cheueux de ceste Belle, de si-beau larrecin veut faire la corde de l'arc de sō cōpagnon. Voyez cōme il s'est assis en terre, cōme il a lié le cōmencemēt de sa corde au gros orteil, qui se réuerse vn peu pour estre trop tiré:prenez garde que pour mieux cordōner, vn autre lui porte sa pleine main de larmes de quelque Amant, pour lui mouïller les doigts:cōsidérez comme il tiēt les reins, ie ne sçay cōmēt pliez: que dessous le bras droit vous lui voyez paroistre la moitié de deuāt, encor qu'il mōstre tout à plein le derriere de l'espaule droite: En voicy vn autre, que ayāt mis la corde à vn des bouts de l'arc, à fin de la mettre en l'autre, baissē ce costé en terre, & du genoi il gauche plie l'arc en dedās de l'estomach: il s'appuye dessus, & de la main gauche & de la droite il tasche de faire glissier la corde iusques en bas. Cupidon est vn peu plus haut, de qui la main gauche tiēt son arc, ayant la droite encor derriere l'oreille, comme s'il venoit de lascher son trait: car voyez-lui le coude leuē, le bras retiré, les trois premiers doigts entr'ouuerts, & presque estendus, & les autres deux retirez dās la main, & certes son coup ne fut point en vain: car le pauvre Berger en fut tellement bleśsē que la mort seule le peut guerir. Mais regardez vn peu de l'autre costé, & voyez cēt Anteros, qui

qui avec des chaines de roses, & de fleurs, lie les bras & le col de la belle Bergere Fortune, & puis le remet aux mains du berger: c'est pour nous faire entendre, que les merites, l'Amour, & les seruices de ce beau Berger, qui sôt figurez par ces fleurs, obligerét Fortune à vne Amour reciproque enuers luy. Que si vous trouuez e-  
 strâge qu'Anteros soit icy representé plus grâd que Cupidô, sçachez que c'est pour vous faire entendre, que l'Amour qui naist de l'Amour, est tousiours plus grand que celle dôt elle procede. Mais passôs au troisieme.

### TROISIEME TABLEAU.

**L** Ors Adamas, continua: Voicy vostre belle riuie-  
 re de Lignon: voyez comme elle prend vne dou-  
 ble source, l'une venant des montagnés de Ceruières,  
 & l'autre de celles de Chalmasel, qui viennent se ioin-  
 dre vn peu par dessus la marchande ville de Boin.  
 Que tout ce paisage est bié fait, & les bords tortueux  
 de ceste riuere, avec ces petits aulnes, qui la bornét  
 ordinairement. Ne cognoissez vous point icy le bois  
 qui confine ce grand pré, où le plus souuent les Ber-  
 gers paresseux paissent leurs troupeaux? Il me semble  
 que ceste grosse touffe d'arbres à main gauche, ce pe-  
 tit biais qui serpente sur le costé droit, & cette demie  
 lune que fait la riuere en cét endroit, vous le doit bié  
 remettre deuât les yeux: que s'il n'est à ceste heure du  
 tout semblable, ce n'est que le Tableau soit faux: mais  
 c'est que quelques arbres depuis ce téps-là sôt morts,  
 & d'autres creus; que la riuere en des lieux s'est ad-  
 uâcée, & reculée en d'autres; & toutesfois il n'y a guie-  
 re de changement. Or regardez vn peu plus bas le  
 long de Lignon, voicy vne troupe de brebis qui est  
 à l'ombre, voyez côme les vnes ruminent laschemét,  
 & les autres tiennent le nez en terre pour en tirer la

fraîcheur: c'est le troupeau de Darnó que vous verrez, si vous tournez la veüe en ça dans l'eau iusques à la ceinture. Cōsiderez comme ces ieunes arbres courbez le courēt des rayons du Soleil, & sēble presque estre ioyeux qu'autre qu'eux ne le voye: Et toutefois la curiosité du Soleil est si grande, qu'encorē entre les diuerses fueilles il trouue passage à quelques-vns de ses rayons. Prenez garde cōme ceste ombre & ceste clairté y sont bien representees. Mais certes il faut aussi aduoüer que ce Berger ne peut estre surpassé en beauté. Considérez les traits delicats, & proportionnez de son visage, sa taille droite & longue: ce flāc arrondy, cet estomac releué, & voyez s'il y a rien qui ne soit en perfection, & encore qu'il soit vn peu courbé pour mieux se seruir de l'eau, & que de la main droicte il frotte le bras gauche: si est-ce qu'il ne faict action qui empesche de recognoistre sa parfaicte beauté. Or iettez l'œil de l'autre costé du riuage, si vous ne craignez d'y voir le laid en sa perfectiō, comme en la sienne vous auez veu le beau: car entre ces ronces effroyables, vous verrez la Magicienne Mandrague contēplant le Berger en son bain. La voicy vestue presque en depit de ceux qui la regardent, escheuelee, vn bras nud, & la robbe d'vn costé retroussée plus haut que le genouil. Je croy qu'elle viēt de faire quelque sortilege: mais ingez icy l'effect d'vne beauté. Ceste vieille que vous voyez si ridee, qu'il semble que chaque momēt de sa vie ait mis vn sillon en son visage, maigre, petite, toute chenuē, les cheueux à moitié tondus, toute accroupie, & selō son aage plus propre pour le cercueil que pour la vie, n'a hôte de s'espredre de ce ieune Berger. Si l'Amour viēt de la sympathie, comme on dit, ie ne sçay pas bien où l'on la pourra trouuer entre Damon & elle. Voyez quelle

mine



mine elle fait en son extase. Elle estend la teste, allonge le col, serre les espauls, tient les bras ioints le long des costez, & les mains assemblees en son giron : & le meilleur est, que pensant souffrir, elle fait la moüe. Si est-ce que telle qu'elle est, elle ne laisse de rechercher l'amour du beau Berger. Or haussez vn peu les yeux, & voyez d'as ceste nuë Venus & Cupidon, qui regardans ceste nouvelle Amante, semblent esclatter de rire. C'est que sans doute ce petit Dieu, pour quelque gageure peut-estre qu'il auoit fait avec sa mere, n'a pas plaint vn traict, qui toutefois deuoit estre tout vsé de vieillesse, pour faire vn si beau coup. Que si ce n'est par gageure, c'est pour faire voir en ceste vieille, que le bois sec brusle mieux, & plus aisement que le verd, ou bien que pour monstrier sa puissance sur ceste vieille hostesse des tombeaux, il luy plaist de faire preuue de l'ardeur de son flambeau, avec lequel il semble qu'il luy redonne vne nouvelle ame, & pour dire en vn mot, qu'il la fasse resusciter, & sortir du cercueil.

---

TABLE A V Q V A T R I E S M E.

**M**Ais passons à cet autre. Voicy vne nuit fort bië represêtee. Voyez cômme sous l'obscur de ses ombres, ces môtaignes paroissent en sorte; qu'elles se môstrêt vn peu, & si en effet on ne scauroit bië iuger que c'est. Prenez garde comme ces estoilles semblent tremousser, voyez comme ces autres sont si bië disposees que l'on les peut recognoistre. Voila la grâde Ourse, voyez comme le iudicieux ouurier, encor qu'elle ait vingt-sept estoilles, toutefois n'en represente clairement, que douze, & de ces douze encores n'y en fait il que sept bien esclatantes. Voyez la petite Ourse, & considerez, que d'autant que iamais les sept estoilles

ne

ne se cachét encores qu'il y en ait vne de la troisième grandeur , & autre de la quatriesme; toutefois il no<sup>9</sup> les fait voir toutes obseruat leur proportiō. Voila le Dragon, auquel il a bien mis les trête & vne estoilles, mais si n'é mōstre-t'il bien que treize, dōr les cinq, comme vous voyez; sont de la quatriesme grādeur, & les huit de la troisième. Voicy la courōne d'Ariadne, qui a bien ses huit estoilles , mais il n'y en a que six qui soiēt bien voyātes, encores en voicy vne qui est la plus reluisante de toutes. Voyez vous de ce costé, la voye de laict, par où les Romains tiennent que les Dieux descēdent en terre , & remōtent au Ciel. Mais que ces nuages sōt biē represētez , qui en quelques lieux couvrēt le Ciel avec espaisseur, en d'autres seulement comme vne legere fumee, & ailleurs point du tout, & selō qu'ils sont plus ou moins esleuez, ils sōt plus ou moins clairs. Or considerons l'histoire de ce Tableau: voicy Mandrague au milieu d'vn cerné, vne baguette en la main droicte, vn liure tout crasseux en l'autre, avec vne chādelle de cire vierge, des lunettes fort troubles au nez: cōme il sēble qu'elle marmotte, & cōme elle tient les yeux tournez d'vne estrāge façon, la bouche demy ouuerte , & faisant vne mine si estrange des sourcils , & du reste du visage , qu'elle montre biē de trauailler d'affectiō. Mais prenez garde comme elle a le pied , le costé, le bras, & l'espaule gauche nuds , c'est pour estre le costé du cœur : ces fantosmes que vous lui voyez autour, sont demons, qu'elle a cōtraint venir à elle par la force de ses charmes, pour sçauoir comme elle pourra estre aimee de Damon : ils luy declarent l'affection qu'il porte à Fortune, qu'il n'y a point de meilleurs , moyens que de luy persuader que ceste Bergere aime ailleurs & que pour le faire plus aisément, il faut qu'elle chāge  
pour



pour ce coup la vertu de la fontaine de la Verité d'Amour. Auant que passer plus outre, considerez vn peu l'artifice de ceste peinture; voyons les effets de la chandelle de Mandrague, entre les obscuritez de la nuit. Elle a tout le costé gauche du visage fort clair & le reste tellement obscur, qu'il semble d'vn visage different, la bouche entr'ouuerte paroist par le dedàs claire, autant que l'ouuerture peut permettre à la clarté d'y entrer, & le bras qui tiét la chandelle, vous le voyez aupres de la main fort obscur, à cause que le liure qu'elle tiét, y fait ombre, & le reste est si clair par dessus, qu'il fait plus paroistre la noirceur du dessous. Et de mesme avec cōbié de consideratiō ont esté obseruez les effets que ceste chādelle fait en ces démons: car les vns & les autres, selon qu'ils sont tournez, sont esclairs ou obscurcis. Or voici vn autre grand artifice de la peinture, qui est cest esloignement: car la perspective y est si bien obseruee, que vous diriez que cest autre accident, qu'il veut représenter de deçà, est hors de ce Tableau, & bien esloigné d'icy, & c'est Mandrague encores, qui est à la fontaine de la Verité d'Amour. Mais pour vous faire mieux entendre le tout; sçachez que quelque temps auparauant vne belle Bergere fille d'vn Magicien tres-sçauant, s'esprit secrettement d'vn Berger, que son pere ne s'en apperceut point: soit que les charmes de la magie ne puissent rié sur les charmes d'Amour, ou soit qu'attentif à ses estudes, il ne iestast point l'œil sur elle. Tant y a qu'après vne tres-ardante amitié, en Amour il n'y a rien de plus insupportable que le desdain, & que ce Berger la mesprisoit, pour s'estre dés long temps voué ailleurs, elle fut reduitte à tel terme, que peu à peu son feu croissant, & ses forces diminuant, elle vint à mourir, sans que le sçauoir de son pere la

*peust*



peult secourir. Dequoy le Magicien estant fort marry, quand il en sceust l'occasion, afin d'en marquer la memoire à iamais, chagea son tombeau en fontaine, qu'il nomma Verité d'Amour: parce que qui ayme, s'il y regarde, il void sa dame, & s'il en est aymé, il s'y void aupres, ou bien celuy qu'elle aime: que si elle n'aime rien, elle paroist toute seule: & c'est ceste vertu que Mandrague veut changer, afin que Damon y venant voir, & trouuant que sa Maistresse en aime vn autre, il perde aussi l'affection qu'il luy porte, & qu'elle ait ainsi la place libre: & voyez cōme elle l'encharme, quels caracteres elle fait autour, quels triangles, quels carrez enlacez avec ses rōds: croyez qu'elle n'y oublie rien, qui y seroit necessaire, car cest affaire luy rousse de trop pres. Auparauāt elle auoit par ses sortileges assemblé tous ses demōs, pour trouuer remede à son mal, mais d'autant qu'Amour est plus fort que tous ceux-cy; ils n'oserent entreprendre contre luy, mais seulement luy conseillerent de faire ceste trahison à ces deux fidelles Amants. Et d'autāt que la vertu de la fontaine luy venoit par les enchantements d'vn Magicien, Mandrague qui a surmonté en ceste science tous ses deuāciars, la luy peut bien oster pour quelque temps. Mais passons au Tableau qui suit.

### TABLEAU CINQVIESME.

**C**E cinquieme Tableau, cōtinua Adamas, a deux actions: La premiere, quand Dāmō vint à ceste fontaine, pour sortir de la peine où l'auoit mis vn sōge fascheux. L'autre, quand trōpé par l'artifice de Mandrague, ayāt veu dans la fontaine que la Bergere Fortune aimoit vn autre, de desespoir il se tua. Or voyōs cōme elles sont biē representees. Voicy Dāmō avec son espieu, car il est au mesme equipage qu'il souloit estre allant à la chasse. Voicy son chien qui le suit,

prenez garde avec quel soing ce fidelle animal considère son maistre: car cependant qu'il regarde dans la fontaine, il semble, tât il a les yeux tendus sur luy, d'estre desireux de sçauoir qui le rend si esbahy: que si vous considerez l'estonnement qui est peint en son visage, vous iugerez bié qu'il en doit auoir vne grande occasiõ. Mandrague luy auoit fait voir en songe Maradon ieune Berger, qui prenât vne fiesche à Cupidõ, en ouuroit le sein à Fortune, & lui rauissoit le cœur. Luy, qui, suiuant l'ordinaire des Amants, estoit tousiours en doute, s'en vint, aussi tost qu'il fut iour, courant à ceste fontaine, pour sçauoir si sa Maistresse l'aimoit. Je vous supplie considerez son esbahissement: car si vous cõparez les visages des autres Tableaux à cestuy-cy, vous y verrez bié les mesmes traits, quoy que le trouble en quoy il est peint, le change de beaucoup. De ces deux figures que vous voyez dás la fontaine, l'vne cõme vous pouuez cognoistre, est celle de la Bergere Fortune, & l'autre du Berger Maradõ, que la Magicienne auoit fait représenter plustost qu'un autre, pour sçauoir que cestuy-cy auoit esté des longtèps seruiteur de ceste Bergere, & quoy qu'elle n'eust iamais daigné le regarder; toutesfois Amour qui croit facilement ce qu'il craint, persuada incontinent le contraire à Damon: creance qui le fit resoudre à la mort. Remarquez, ie vous supplie, que ceste eau semble trébler, c'est que la peinture a voulu représenter l'effect des larmes du Berger, qui tomboient dedans. Mais passons outre à la seconde action: Voyez cõme la continuation de ceste cauerne est bien faite: & cõme il semble que vrayemét cela soit plus enfoncé. Ce mort que vous y voyés au fond, c'est le pauvre Damõ, qui desesperé se met l'espieu au trauers du corps. L'action qu'il fait est bien naturelle, vous luy voyez vne  
iam



iambe toute estendue; l'autre retirée comme de douleur, vn bras engagé sous le corps ; y ayant esté surpris pour la promptitude de la cheute ; & n'ayant eu la force de la r'auoir : l'autre languissante le long du corps , quoy qu'il serre encor mollement l'espieu de la main, la teste panchée sur l'espaule droite, les yeux à demy fermez, & demy tournez, & en tel estat , qu'à les voir on iuge bien que c'est vn homme aux trances de la mort, la bouche entr'ouuerte, les dents en quelques endroits vn peu descouuertes, & l'entre-deux du nez fort retiré, tous signes d'vne prompte mort. Aussi ne le figure-t'il pas icy pour mort entièrement, mais pour estre entre la mort & la vie , si entre elles il y a quelque separation , voicy l'espieu bien représenté, voyez comme ceste espaisseur de son fer est à moitié cachée dans la playe , & la houppe d'vn costé toute sanglante, & de l'autre blanche encores, comme estoit sa premiere couleur. Mais quelle a esté la diligence du peintre, il n'a pas mesmes oublié les cloux, qui vôt comme serpentant à l'entour de la hante : car le plus pres de la lame aussi bien que le bois, sont tachez de sang; il est vray que par dessous le sang on ne laisse pas de recognoistre la doréure. Or considerés le rejaillement du sang, en sortant de la playe: il me semble à la fontaine, qui conduite par longs canaux, & de quelque lieu fort releué, lors qu'elle a esté quelque temps contrainte & retenue en bas, aussi tost qu'on luy donne ouuerture, faute de furie ça & là : car voyez ces rayons de sang, comme ils sont bien representez, considererez ces bouillons , qui mesme semblent se soufleuer à eslans : ie croy que la Nature ne scauroit rien représenter de plus naïf. Mais voyons cet autre Tableau:

TABLEAU



## TABLEAU SIXIESME.

**O**R voicy le sixiesme & dernier Tableau, qui cōtient quatre actions de la Bergere Fortune. La premiere, c'est vn songe que Mādrague luy fait faire: l'autre, cōme elle va à la fontaine pour s'en esclaircir: la troisieme, cōme elle se plaint de l'inconstance de son Berger: & la derniere, cōme elle meurt, qui est la conclusion de ceste tragedie. Or voyons toutes choses particulierement. Voicy le leuer du Soleil, prenez garde à la longueur de ses ombres, & cōme d'un costé le Ciel est encor vn peu moins clair, Voyez ces nuës qui sont à moitié air; comme il semble que peu à peu elles s'aillent esleuans: ces petits oyseaux, qui semblēt en montant chanter, & tremousser de l'aile, sont des alloüettes, qui se vont seichās de la rosee au nouueā Soleil: ces oiseaux mal formez, qui d'un vol incertain se vont cachant, sont des chats-huans, qui fuyent le Soleil, dōt la montagne couure encores vne partie, & l'autre reluit si claire, qu'on ne sçauroit iuger que ce fust autre chose qu'une grande & confuse clarté. Passons plus outre: voicy la Bergere Fortune qui dort, elle est dans le liēt, où le Soleil qui entre par la fenestre ouuerte par mesgarde, luy donne sur le sein à demy descouuert. Elle a vn bras negligēment estēdu sur le bois du liēt, la teste vn peu penchee le log du cheuet, l'autre main estēduē le lōg de la cuisse par le dehors du liēt, & parce que la chemise s'est par hazard retroussée, vous la voyez par dessus le coude, sans qu'elle cache nulle des beautez du bras: voicy autour d'elle les demons de Morphee, dōt Mādrague s'est seruie, pour luy dōner volōté d'aller à la fontaine des Veritez d'Amour. De fait la voicy à ce costé qui y regorge: car ayant songé que sō Berger estoit mort, &

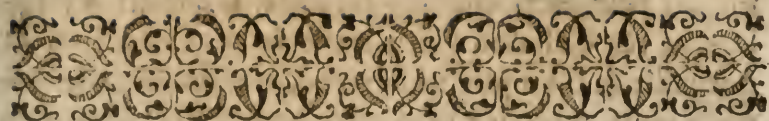
prenant sa mort pour la perte de son amitié, elle en venoit sçauoir la verité: voyez comme ce visage triste par sa douceur esmeut à pitié, & fait participer à son desplaisir, parce qu'elle n'eust si tost ietté la veuë dans l'eau, qu'elle apperceut Damo: mais helas! pres de lui, la Bergere Melide, Bergere belle à la verité, & qui n'auoit point esté sans soupçon d'aimer Damon, toutefois sans estre aimée de luy. Trompée de ceste menterie, voyez comme elle s'est retiree au profond de ceste cauerne, & vient sans y penser pour plaindre son desplaisir au mesme lieu, où Damon pour mesme suiet estoit presque mort. La voicy assise contre ce rocher, les bras croisez sur l'estomac, que la colere & l'ennuy luy ont fait descourir, en rompant ce qui estoit dessus. Il semble qu'elle soupire, & que l'estomac pantele, le visage & les yeux tournez en haut demandent vengeance au Ciel, de la perfidie qu'elle croit estre en Damon. Et parce que le transport de son mal luy fit releuer la voix en se plaignant, Damon, que vous voyés pres de là, encor qu'il fust sur la fin de sa vie, entr'oyant les regrets de la Bergere, & en recognoissant la voix, s'efforça de l'appeller: elle qui ouyt ceste parole mourante, tournant en sursaut la teste s'en va vers luy. Mais, ô Dieux! quelle luy fut ceste veuë? Elle oublie le voyant en cet estat l'occasion qu'elle auoit de se plaindre de luy, & luy demande qui l'auoit si mal traitté. C'est, luy dit-il, le changement de ma fortune, c'est l'inconstance de vostre ame, qui m'a deceu avec tant de demonstration de bonne volonté: Bref c'est le bonheur de Maradon, que la fontaine, d'où vous venez, m'a monstré aupres de vous. Et vous semble-t'il raisonnable, que celuy viue, ayant perdu vostre amitié, qui ne viuoit que pour estre aimé de vous? Fortune oyant ces paroles. Ah! Damon, dit-elle, combien à nostre dommage est menteuse ceste source, puis qu'elle m'a fait voir

Melide aupres de vous , que ie vois tbutefois mourir pour me bien aimer? Ainsi ces fidelles Amants recogneurent l'infidelité de ceste fontaine , & plus asseurez qu'ils n'auoient iamais esté de leur affection, ils moururent embrassez, Damon de sa playe, & la Bergere du déplaisir de sa mort. Voyez-les de ce costé, voilà la Bergere assise contre ce rocher couuert de mousse, & voicy Damon, qui tient la teste en son giron, & qui pour luy dire le dernier adieu, luy tend les bras, & luy en lie le col, & semble de s'efforcer, & s'esleuer vn peu pour la baiser : cependant qu'elle toute couuerte de son sang, baisse la teste, & se courbe pour s'approcher de son visage, & luy passe les mains sous le corps pour le sousleuer vn peu. Ceste vieille escheuelee, qui leur est aupres, c'est Mandrague la Magicienne, qui les trouuant morts, maudit son art, deteste ses demons, s'arrache les cheueux , & se meurtrit la poitrine de coups. Ce geste d'esleuer les bras en haut par dessus la teste, y tenât les mains ioinctes, & au cōtraire de baisser le col, & se cacher presque le mēton dās le sein, pliant & s'amoncelant le corps dans son giro, sont signes de son violent déplaisir, & du regret qu'elle a de la perte de deux si fidelles & parfaicts Amans; outre celle de tout son contentement. Le visage de ceste vieille est caché, mais cōsiderez l'effect que font ses cheueux , ils retombent en bas & au droict de la nucque, d'autant qu'ils y sont plus courts, ils semblent se releuer en haut. Voila, vn peu plus esloigné, Cupidon qui pleure, voicy son arc & ses flesches rompuës, son flambeau esteint, & son bandeau tout mouillé de larmes, pour la perte de deux si fidelles Amants.

Celadon auoit esté tousiours fort attentif au discours du sage Adamas , & bien souuent se repentoit de son peu de courage , de n'auoir sceu retrouver vn



semblable remede à celuy de Damon , & parçe que ceste consideration le retint quelque temps muet, Galathée en sortant de la grotte, & prenant Celadon par la main: Que vous semble, luy dit-elle, de ces Amours & de ces effects ? Que ce sont , respondit le Berger des effects d'imprudence , & non pas d'amour : & que c'est vn erreur populaire pour couvrir nostre ignorance, ou pour excuser nostre faute, d'attribuer tousiours à quelque diuinité les effets, dont les causes ne sont cachées. Et quoy, dit la Nimphe, croyez-vous que il n'y ayt point d'Amour ? S'il y en a, repliqua le Berger, il ne doit estre que douceur: mais quel qu'il soit, vous en parlez, Madame, à vne personne autant ignorante qu'autre qui viue: Car outre que ma condition ne me permet pas d'en sçauoir beaucoup, mon esprit grossier m'en rendencor plus incapable. Alors la triste Siluie luy repliqua: Toutesfois Celadon, il y a quelque temps que ie vous vy en vn lieu, où mal-aisément eust-on peu croire cela de vous: car il y auoit trop de beaultez pour ne vous pouuoir prendre, & vous estes trop honneste homme pour ne vous laisser prendre, à elles. Belle Nimphe, respondit le Berger, en quelque lieu que ce fust, puis que vous y estiez, c'est sans doute qu'il y auoit beaucoup de beauté : mais comme trop de feu brulle plustost qu'il n'eschauffe , vos beaultez aussi, sont trop grandes pour nos cœurs rustiques , & se font plustost admirer qu'aimer, & adorer que seruir. Avec tels propos ceste belle trouppes s'alloit retirant au logis, où l'heure du repas les appelloit.



# LE DOVZIESME LIVRE

DE LA PREMIERE

Partie d'Astrée.

**D**Ez que le iour commença de poindre, Leonide, suivant la resolution que le soir Adamas sa compagne, & Celadon auoient prise ensemble, vint trouuer le Berger dans sa chambre, à fin de luy mettre l'habit que son oncle luy auoit apporté: Mais le petit Meril, qui par le commandement de Galathée demeurait presque d'ordinaire avec Celadon, pour espier les actions de Leonide, autant que pour seruir le Berger, les empescha long temps, de le pouuoir faire: en fin quelque bruit qu'il ouyrent dans la cour, fit sortir Meril, pour leur en rapporter des nouvelles. Tout incontinent Celadon se leua, & la Nimphe (voyez à quoy l'Amour la faisoit abbaïsser! luy aida à s'habiller: car il n'eust sceu sans elle s'approprier ces habits. Voilà peu après le petit Meril, qui reuint si courant, qu'il faillit de les surprendre toutesfois Celadon qui s'y prenoit garde, entra dans vne garde-robe, en attendant qu'il s'en retournast. Il ne fut plustost entré, qu'il demanda où estoit Celadon. Il est dans ceste garderobe, dit la Nimphe, il ressortira incontinent. Mais que luy veux-tu? Je voulois, respondit le garçon, luy dire qu'Amasis vient d'arriver ceans. Leonide fut vn peu surprise, craignant ne pouuoir acheuer ce qu'elle auoit commencé; toutesfois pour s'en conseiller à Celadon; elle dit à Meril, Petit Meril, ie te prie va courant en aduertir Mada-

me: car peut-estre elle sera surprise. L'enfant s'y encourut, & Celadon sortit riant de ces nouvelles. Et quoy? dit la Nymphe, vous riez, Celadon, de ceste venue? vous pourriez bien estre empesché. Tant s'en faut, dit-il: continuez seulement de m'habiller: car dâs la confusion de tant de Nymphes, ie pourray plus aisément me desrober. Mais cependant qu'ils estoient bien attentifs à leur besoigne, voila Galathee qui entra si à l'impourueü, que Celadon ne peut se retirer au cabinet. Si la Nymphe demeura estonnee de cét accident, & Celadon aussi, vous le pouuez iuger: toutefois la finesse de Leonide fut plus grande, & plus prompte qu'il n'est pas croyable: car voyant entrer Galathee: elle retint Celadon qui se vouloit cacher, & se tournant vers la Nymphe, faisant bien l'empeschee. Madame, luy dit-elle, s'il ne vous plaist de faire en sorte que Madame ne vienne icy, nous sommes perduës: quant à moy, ie feray bié tout ce que ie pourray pour déguiser Celadon: mais ie crains de n'en pouuoir pas venir à bout. Galathee qui au commencement ne scauoit que iuger de ceste Metamorphose, louä l'esprit de Leonide, d'auoir inuenté ceste ruse, & s'approchant d'eux, se mit à considerer Celadon, si bié deguisé sous cét habit, qu'elle ne peut s'empescher de rire: & respondit à la Nymphe: M'amie, nous estions perduës sans vous: car il n'y auoit pas moyen de cacher ce Berger a tant de personnes qui viennent avec Amasis, où estant vestu de cét habit, non seulement nous sommes asseurees; mais encor ie veux le faire voir à toutes vos compagnes, qui le prendront pour fille. Et puis elle passoit d'un autre costé, & le consideroit comme rauie: car sa beauté par ces agencemens paroissoit beaucoup plus. Cependant Leonide, pour mieux iouer son personnage, luy dit qu'elle s'en pouuoit aller, de  
peur



peur qu'Amasis ne les surprist: ainsi la Nymphe, apres auoir resolu que Celadon se diroit parente d'Adamas, nommee Lucinde, sortit pour entretenir sa mere, apres auoir commadé à Leonide de la conduire où elles seroient, aussi-tost qu'elle l'auroit vestuë. Il faut aduouër la verité, dit Celadon, apres qu'elle s'en fut allée, de ma vie ie ne fus si estonné, que i'ay esté de ces trois accidents: de la venuë d'Amasis, de la surprise de Galathee, & de vostre prompte inuention. Berger, ce qui est de moy, dit-elle, procede de la volonté que i'ay de vous sortir de peine, & pleust à Dieu, que tout le reste de vostre contentement en despendist aussi bien que cecy, vous cognoistriez quel est le bien que ie vous veux. Pour remerciement de tant d'obligation, respondit le Berger, ie ne puis que vous offrir la vie que vous me conseruez. Avec semblables discours, ils s'alloient entretenans, lors que Meril entra dans la chambre, & voyant Celadon presque vestu, il en fut rauy, & dit: Il n'y a personne qui puisse le recognoistre, & moy-mesme, qui suis tous les iours près de luy, ne croirois point que ce fust luy, si ie ne le voyois habiller. Celadon luy respondit: & qui t'a dit que ie me déguisois ainsi? C'est, respondit-il, Madame, qui m'a commandé de vous nommer Lucinde, & que ie disse que vous estiez parente d'Adamas, & mesme m'a enuoyé tout incontinent vers le Druyde pour l'en aduertir, qui ne s'est peu empescher d'en rire, quand il l'a sceu, & m'a promis de le faire, comme Madame l'ordonnoit. Voila qui va bien, dit le Berger, & garde de t'en oublier. Cependant Amasis estant descenduë du chariot, rencontra Galathee au pied de l'escalier, avec Siluie, & Adamas. Ma fille, luy dit-elle, vous estes trop long-temps en vostre solitude, il faut que ie vous desbauche vn peu, veu

même que les nouvelles que j'ay eues de Clidaman, & de Lindamor, me resiouyissent de sorte que ie n'ay peu en iouyr seule plus longuement: c'est pourquoy ie viens vous en faire part, & veux que vous reueniez avec moy à Marcilly, où ie fais faire les feux de ioye de si bonnes nouvelles. Je louë Dieu, respondit Galathee, de tant de bon-heur, & le supplie de le vous cōseruer vn siecle: mais à la verité, Madame, ce lieu est si agreable, qu'il me fait soucy de le laisser. Ce ne sera pas, repliqua Amasis, pour long-temps: mais parce que ie ne veux m'en retourner que sur le soir, allons nous promener, & ie vous diray tout ce que j'ay appris. Alors Adamas luy baïsa la robbe, & luy dit: Il faut bien, Madame, que vos nouvelles soiēt bōnes, puisque pour les dire à Madame vostre fille, vous estes partie si matin. Il y a desia, dit-elle, deux, ou trois iours que ie les reueus, & fis incontinent resolution de venir: car il ne me semble pas que ie puisse iouyr d'un contentement toute seule, & puis certes la chose merite bien d'estre sceüe. Avec sēblables discours elle descēdit dās le iardin, où cōmēçāt sō promenoir, ayāt mis Galathee d'un costé, & Adamas de l'autre, elle reprit de ceste sorte:

## HISTOIRE DE LYDIAS.

& de Mellandre.

**C**Onsiderant les estranges accidents qui arriuent par l'Amour, il me semble que l'on est presque cōtraint d'aduouër, que si la fortune a plusieurs rouës pour hausser & baisser, pour tourner & changer les choses humaines, la rouë d'Amour est celle, dont elle se sert le plus souuent: car il n'y a rien d'où l'on voye sortir tant de changements, que de ceste passion. Les exemples en sont tous les iours deuant nos yeux si communs, que ce seroit superfluité de les redire: routesfois



toutèsfois il faut que vous aduouyez, quand vous aurez entendu ce que ie veux dire, que cét accident est vn des plus remarquables que vous en ayez encores ouy raconter. Vous sçauiez comme Clidaman par hazard deuint seruiteur de Siluie, & comme Guyemants, par la lettre qu'il luy porta de son frere, en deuint aussi amoureux. Ie m'assure que depuis vous n'auiez point ignoré le dessein, qui les fit partir tous deux si secrettemēt pour aller trouuer Meroüé, ny que pour ne laisser point Clidaman seul en lieu si esloigné, i'en uoyay apres luy sous la charge de Lindamor, vne partie des ieunes Cheualiers de ceste contree: mais difficilement pourrez-vous auoir entendu ce qui leur est aduenü depuis qu'ils sōt partis: & c'est ce que ie veux vous raconter à cét'heure: car il n'y a rien qui ne merite d'estre sceu: Soudain que Clidaman fut arriué en l'armee, Guyemants, qui y estoit fort cogneu, luy fit baiser les mains à Meroüé, & à Childeric, & sans leur dire qui il estoit, leur fit seulement entendre que c'estoit vn ieune Cheualier de bone maison, qui desiroit de les seruir: ils furent receus à bras ouuerts, & principalement pour estre venus en vn temps, que leurs ennemis s'estans renforcez reprenoient courage, & les menaçoient d'vne bataille: Mais quand Lindamor fut arriué, & qu'on sceut qui estoit Clidaman, on ne sçauroit dire l'honneur, ny les caresses qui luy furent faites: car desia en trois ou quatre rencontres il estoit tellement signalé, que les amis, & les ennemis le cognoissoient, & l'estimoient. Entre autres prisonniers qu'ils firent luy & Guyemants, car ils alloient tousiours en toutes leurs entreprises ensemble, il s'y en trouua vn ieune de la grande Bretagne, tant beau, mais tant triste, qu'il fit pitié à Clidaman: & parce que plus il demouroit en ceste captiuité, & plus il faisoit paroistre



d'ennuy, vn iour il le fit appeller, & apres l'auoir enquis de son estre, & de sa qualité, il luy demanda l'occasion de sa tristesse, disant que si elle procedoit de la prison, il deuoit comme homme de courage, supporter semblables accidents, & que tât s'en faut, il deuoit remercier le Ciel, qu'il l'eust fait tomber entre leurs mains, puis qu'il estoit en lieu où il ne receuroit que route courtoisie, & que l'esloignement de sa liberté ne procedoit que du commandement de Meroüé, qui auoit deffendu que l'on ne mist point encores de prisonniers à rançon, & que quand il le leur permettroit, il verroit quelle estoit leur courtoisie. Ce ieune hōme le remercia, mais toutefois ne peut s'empescher de soupirer: dont Clidaman plus esmeu encores, luy en demanda la cause: à quoy il respondit: Seigneur Cheualier, ceste tristesse que vous voyez peinte en mô visage, & ces souspirs qui se desrobent si souuēt de mon estomac, ne procedēt pas de ceste prison, dōt vous me parlez, mais d'une autre qui me lie bien plus estroittement: car le temps ou la rançon me peuuent desobliger de celle-cy, mais de l'autre, il n'y a riē que la mort qui m'en puisse retirer. Et toutefois d'autant que i'y suis resolu, encores la supporterois-ie avec patience, si ie n'en preuoyois la fin trop prompte, non pas par ma mort seule: mais par la perte de la personne qui me tient pris si estroittement. Clidaman iugea bien à ses paroles, que c'estoit Amour qui le trauailloit, & par la preuue qu'il en faisoit en luy-mesme, considerāt le mal de son prisonnier, il en eut tant de pitié, qu'il l'asseura de procurer sa liberté le plus promptement qu'il luy seroit possible, sçachant assez par experience, quelles sont les passions, & les inquietudes qui accōpagnent vne personne qui aime bien. Puis, luy dit-il, que vous sçauiez que c'est qu'Amour, & que vostre

courtoisie m'oblige à croire, que quelque cognoissâce que vous puissiez auoir de moy, ne vous fera changer ceste bõne volõté, à fin que vo<sup>9</sup> iugiez le suiuet que i'ay de me plaindre, voire de me desesperer, voyant le mal si prochain, & le remede tant esloigné, pourceu que vous me promettiez de ne me decouurir, ie vous dirai des choses, qui sans doute vous feront estonner. Et lors le luy ayant promis, il commença de ceste sorte.

Seigneur Cheualier, cét accoustrement que vous me voyez, n'est pas le mien propre: mais Amour, qui autrefois a vestu des hommes en femmes, se iouë de moy de ceste sorte, & m'ayant fait oublier en partie ce que i'estois, m'a reuestu d'un habit contraire au mien: car ie ne suis pas homme, mais fille d'une des bonnes maisons de Bretagne, & me nomme Mellandre, venue entre vos mains par la plus grande fortune, qui ait iamais esté conduite par l'Amour. Il y a quelque temps qu'un ieune homme nommé Lydias vint à Lõdres, fuitif de sõ pays, à ce que i'ay sceu depuis, pour auoir tué son ennemy en cham clos. Tous deux estoient de cette partie de la Gaule qu'on appelle Neustrie: mais parce que le mort estoit apparenté des plus grands d'entre eux, il fut contraint de sortir du pays, pour eiter les rigueurs de la Iustice. Ainsi donc paruenü à Londres, comme c'est la coustume de nostre nation, il y trouua tant de courtoisie, qu'il n'y auoit bonne maison, où il ne fust incontinent familier: entre autres il viuoit aussi priuément chez mon pere, que s'il eust esté chez luy. Et parce qu'il faisoit dessein de demeurer là aussi longuemét, que le retour en sa patrie luy seroit interdit, il delibera de faire sèblant d'aimer quelque chose, afin de se conformer mieux à l'humeur de ceux de la grande Bretagne, qui ont tous quelque particuliere Dame. En ceste resolution il tourna, ie ne sçay si ie  
dois



dois dire pour bonne ou mauuaise fortune, les yeux sur moy, & fust qu'il me trouuaft ou plus à son gré, ou plus à sa commodité, il commença de se monstrier mon seruiteur. Quelles dissimulations? quelles recherches? quels serments furent ceux dont il vfa en mon endroit? Je ne veux vous ennuyer par vn trop lóg discours: tāt y a qu'apres vne lógue recherche, car il y demeura deux ans, ie l'aimay sans dissimulation, d'autant que sa beauté, sa courtoisie, sa discretion, & sa valeur estoient de trop grands attraits, pour ne vaincre avec vne lógue recherche toute ame, pour barbare qu'elle fust. Je ne rougiray dont de l'aduouër à vne personne qui a esprouué l'Amour, ny de dire que ce commencement là fust la fin de mon repos. Or les choses estās en cet estat, & viuant avec tout le contentement que peut vne personne qui aime, & qui est asseuree de la personne aimée: il aduint que les Francs, après auoir gaigné tāt de batailles cōtre les Empereurs Romains, contre les Gots, & contre les Gaulois, tournerent les armes contre les Neustriens, & les reduisirent à tels termes, qu'à cause qu'ils sont nos anciens alliez, ils furent contraincts d'enuoyer à Londres pour demander secours, qui suiuant l'alliāce faite entr'eux, & ceux de la grande Bretagne, leur fut accordé & par le Roy & par les Estats. Soudain ceste nouuelle fut diuulguee par tout le Royaume, & nous qui estions en la principale ville, en fusmes aduertis les premiers, & dès l'heure mēme Lydias commença de penser à son retour, s'asseurant que ceux de sa patrie, ayans affaire de ses semblables, l'absoudroient facilement de la mort d'Arôte. Toutesfois parce qu'il m'auoit tousiours promis de ne s'en point aller qu'il ne m'en menast avec luy: ce que le malicieux auoit fait pour me tromper, & de peur que ie ne misse empeschement à son départ,



part, il me cacha son dessein: mais comme il n'y a feu si secrettement couuert, dont il ne sorte quelque fumee, aussi n'y a-t'il rien de si secret, dont quelque chose ne se decouvre, & par ainsi quelques vns sans y penser me le dirent: aussi-tost que ie le sceus, la premiere fois que ie le veis, ie le tiray à part: Et bien, luy dis-je, Lydias, auez-vous resolu que ie ne sçache point que vous me laissiez? Croyez-vous mon amitié si foible, qu'elle ne puisse soustenir les coups de vostre fortune. Si vos affaires veulent que vous retourniez en vostre patrie, pourquoy ne permet vostre amitié que ie m'en aille avec vous? Demandez moy à mon pere, ie m'assure qu'il sera bien aise de nostre alliance, car ie sçay qu'il vous aime: mais de me laisser seule icy avec vostre foy pariure, non Lydias, croyez moy, ne commettez point yne si grande faute: car les Dieux vous en puniront. Il me respondit froidement, qu'il n'auoit point pensé à son retour, & que toutes ses affaires ne luy estoient rien au prix du bien de ma presence, que ie l'offensois d'en douter, mais que ses actions me contraindroiét de l'aduouër. Et toutefois ce pariure deux iours apres s'en alla avec les premieres troupes qui partirent de la grande Bretagne, & prit son temps si à propos, qu'il arriua sur le bord de la mer le mesme; tour qu'ils deuoient partir, & ainsi s'embarqua avec eux: nous fusmes incontinent aduertis de son départ; toutefois ie m'estois tellement figuree qu'il m'aimoit, que ie fus la derniere qui le créut; de sorte qu'il y auoit plus de huit iours qu'il estoit party, que ie ne me pouuois persuader qu'un homme si bien nay fust si trompeur, & ingrat. En fin vn iour s'escoulant apres l'autre, sans que i'en eusse aucune nouuelle, ie recogneus que i'estois trompee, & que veritablement Lydias estoit party. Si alors mon ennuy fut grand, iugez-le, Seigneur

Cheualier,

Cheualier, puis que tombant malade ie fus reduite à tel terme, que les Medecins ne cognoissans mon mal, en desespererent, & m'abandonnans me tenoient cōmemorte: mais Amour qui voulut monstrier sa puissance, & qu'il est mesme meilleur medecin qu'Esculape, me guerit par vn estrange antidote, & voyez comme il se plaist aux effets qui sont contraires à nos resolutions. Lors que ie sceus la fuite de Lydias, car en verité elle pouuoit se nommer ainsi, ie m'en sentis de telle sorte offensée, qu'apres auoir inuoqué mille fois le ciel, comme tesmoin de ses perfidies, ie iuray que ie ne l'aimerois iamais, autant de fois qu'il m'auoit iuré de m'aimer à iamais: & ie puis dire, que nous fumes aussi parjures l'un que l'autre: car lors que ma haine estoit en sa plus grande fureur. ne voila pas vn vaisseau qui venoit de Calais, pour rapporter que le secours y estoit arriué heureusement, qui nous dit que Lydias y auoit passé, en intention de faire la guerre avec ceux de la grande Bretagne: mais qu'aussi-tost que le Gouverneur du lieu (qui e'estoit trouué parent d'Aronte) en auoit esté aduertý, il l'auoit fait mettre en prison, comme ayant esté desia auparauant condamné: qu'on le tenoit pour perdu, parce que ce Gouverneur auoit vn tres-grand credit parmy les Neustriens, qu'à la verité il y auoit vn moyen de le sauuer, mais si difficile, qu'il n'y auoit personne qui se voulust hazarder, & qui estoit tel: Aussi-tost que Lydias se vid saisi, il luy demanda comment vn Cheualier plein de tant de reputations comme luy, vouloit venger ses querelles par la voye de la Iustice, & non point par les armes: car c'est vne coustume entre les Gaulois, de ne recourir iamais à la iustice en ce qui offense l'honneur, mais au combat, & ceux qui font autrement, sont tenus pour deshonorez. Lypandas, qui est le nom de ce Gouverneur, luy

luy respondit qu'il n'auoit point tué Aronte en homme de bien, & que s'il n'estoit condamné par la Iustice, il le luy maintiendroît avec les armes: mais qu'estât hôteux de se battre avec vn criminel, s'il y auoit quel- qu'un de ses amis qui se presentast pour luy, il s'offroit de le cōbattre sur ceste querelle; que s'il y estoit vaincu, il le mettroit en liberté; qu'autrement la Iustice en feroit faire, & que pour donner loisir à ses parents & amis, il le garderoit vn mois en sa puissance: que si personne ne se presentoit dans ce temps, il le remettroit entre les rigoureuses mains des anciens de Rothomague, pour estre traité selon ses merites: & qu'afin qu'il n'y eust point d'auantage pour personne, il vouloit que ce combat se fist avec l'espee & le poignard, & en chemise. Mais Lypandas estant estimé l'un des plus vail- lans hommes de toute la Neustrie, il n'y auoit per- sonne qui eust la hardiesse d'entreprendre ce combat, ou- tre que les amis de Lydias n'en estans pas aduertis, ne pouuoient luy rendre ce bon office. O Seigneur Che- ualier! quand ie me reslouuiens des contrarietez, qui me combattirent oyant ces nouuelles, il faut que i'ad- nouë que ie ne fus de ma vie si confuse, non pas mes- me quand ce perfide me laissa. Alors Amour voulut que ie recogneusse les propositions faites contre luy estre plus impuissantes quand il vouloit, que les flots n'aboyent en vain contre vn rocher pour l'esbranler: car il fallut pour payer le tribut d'Amour, recourir à l'ordinaire monnoye dont l'on paye ses impôts, qui sont les larmes: Mais apres auoir longuement & vai- nement pleuré l'infidelle Lydias, il fallut en fin que ie me resolusse à sa conseruation; quoy qu'elle me deust couster, & le repos & l'honneur. Et transpor- tée de ceste nouvelle fureur, ou plustost de ce re- nouuellement d'Amour, ie resolu d'aller à Calais

en



en intention de trouuer là les moyens d'aduertir les parens & les amis de Lydias:& donnant ordre le plus secrettement qu'il me fut possible à mon voyage,vne nuict ie me dérobay en l'habit que vous me voyez: mais la fortune fut si mauuaise pour moy, que ie demuray plus de quinze iours sans trouuer vaisseau qui allast de ce costé-là:ie ne sçay que deuindrent mes parens me trouuans partie, car ie n'en ay point eu de nouuelles depuis:bien m'asseure-ie que la vieillesse de mon pauvre pere n'aura peu resister à ce desplaisir:car il m'aimoit plus tendremēt que luy mesme,& m'auoit rousiours nourrie si soigneusemēt, que ie me suis plusieurs fois estonnee,comme i'ay peu souffrir les incōmoditez que depuis mon depart i'ay supportees en ce voyage:& faut dire que c'est Amour,& non pas moy. Mais pour reprendre nostre discours,apres auoir attēdu quinze ou seize iours sur le bord de la mer,en fin il se presenta vn vaisseau, avec lequel i'arriuy à Calais, lors qu'il n'y auoit plus que cinq ou six iours du terme que Lypādas luy auoit donné. Le brāle du vaisseau m'auoit de sorte estourdie, que ie fus contrainte de tenir le liēt deux iours: Si bien qu'il n'y auoit plus temps de pouuoir aduertir les parens de Lidias, ne sçachant mesme qu'ils estoient,ny où ils se tenoient. Si cela me troubla,vous le pouuez iuger:parce mesme qu'il sembloit que ie fusse venuē tout à propos pour le voir mourir,& pour assister à ses funerailles.Dieux! comment vous disposez de nous!i'estois tellemēt outrée de ce defastre,que iour & nuict les larmes estoient en mes yeux.En fin auant le terme,transportee du desir de mourir auant que Lidias,ie me resolus d'entrer au combat contre Lypandas. Quelle resolution, ou plustost quel desespoir? car ie n'auois de ma vie tenu espee en la main,& ne sçauois bonnement de laquelle il falloit

il falloit prendre le poignard ou l'espee : & toutes-  
fois me voila resoluë d'entrer au combat contre vn  
Cheualier , qui toute sa vie auoit fait ce mestier , &  
qui auoit tousiours acquis tiltre de branc & vaillant.  
Mais toutes ces considerations estoiet nulles enuers  
moy, qui auois esleu de mourir auant que celuy que  
i'aimois perdist la vie. Et quoy que ie sceusse bien que  
ie ne le pourrois pas sauuer, toutefois ce ne m'estoit  
peu de satisfaction qu'il deust auoir ceste preuue de  
mō amitié. Vne chose me tourmentoit infinement, à  
quoy ie voulus tascher de donner remede, qui estoit  
la crainte d'estre cogneuë de Lidias , & que cela ne  
m'empeschast d'acheuer mon dessein: parce que nous  
deuions cōbatre desarmez. Pour à quoy remedier i'é-  
uoyay vn cartel à Lypandas , par lequel apres l'auoir  
deffié, ie le priois qu'estās tous deux Cheualiers, nous  
nous seruissions des armes que les Cheualiers ont ac-  
coustumé , & nō point de celles des desesperes. Il re-  
spōdit que le lendemain il se trouueroit sur le chāp, &  
que i'y vinsse armé, qu'il en feroit de mesme, toutefois  
qu'il vouloit que ce fust à son choix. Apres auoir cō-  
mencé le combat de ceste sorte, pour ma satisfaction,  
de l'acheuer pour la sienne, comme il auoit proposé  
au commencement; moy qui ne doutois point qu'en  
toute sorte ie n'y deusse mourir, l'acceptay comme il  
le voulut. Et en ce dessein le lendemain armee de tou-  
tes pieces ie me presentay sur le champ: mais il faut  
aduouier le vray , i'estois si empeschee en mes armes,  
que ie ne sçauois comme me remuer. Ceux qui me  
voyoyent aller chancellant , pensoient que ce fust de  
peur du combat, &c'estoit de foiblesse. Bien tost apres  
voila venir Lypandas armé & monté , à l'aduantage,  
qui à son abord effroyoit ceux mesmes à qui le dan-  
ger , ne touchoit point , & croiriez vous que ie ne



fus point estōnee, que quād le pauvre Lydias fut conduit sur vn eschaffaut pour assister au combat: car la pitié que i'eus de le voir en tel estat, me toucha de sorte que ie demeureray fort long tēps sans me pouuoir remuer. En fin les Iuges me menerent vers lui pour sçauoir s'il m'acceptoit pour son chāpiō, il me demanda qui i'estois, lors cōtrefaisāt ma parole. Cōtētez vo<sup>r</sup> Lydias, lui dis-je, que ie suis le seul qui veut entreprēdre cō cōbat pour vo<sup>r</sup>. Puis que cela est, repliqua-t'il, vous deuez estre persōne de valeur, & cest pourquoy, dit-il se tōurnant vers les Iugēs, ie l'accepte. Et ainsi que ie m'é allois, il me dit: Cheualier vaillant, n'ayez peur que vostre querelle ne soit iuste. Lydias, luy respondis-je, fusse-je aussi assēuré que tu n'eusses point d'autre iniustice: & apres ie me retiray si resoluē à la mort, que desia il me tardoit que les trompettes donnassent le signal du combat. De fait au premier son, ie partis: mais le cheual m'esbrāla de sorte, qu'au lieu de porter ma lance comme il falloit, ie la laissay aller cōme la fortune voulut. Si biē qu'au lieu de le frapper, ie donay dās le col du cheual, lui laissant la lāce dans le corps dont le cheual courut au commencement par le chāp en despit de son maistre, & en fin tomba mort. Lypādas estoit venu contre moy avec tant de desir de bien faire, que la trop grāde volōté luy fit faillir son coup. Quant à moi, mon cheual alla iusques où il voulut: car ce que ie peus faire fut de me tenir sās tomber, & s'estāt arresté de soy-mesme, & oyant Lipādas qui me crioit de tōurner à lui, avec ourrages de ce que ie luy auois tué son cheual, ie reuins apres auoir mis la main à l'espee au mieux qu'il me fut possible, & nō pas sās peine, mais mon cheual, que i'auois peut-estre picqué plus que son courage ne vouloit, aussi tost que ie l'eus tōurné, prit de luy

mesme



mesme sa course, & si à propos, qu'il vint heurter à Lypandas de telle furie, qu'il le porta les pieds cōtremont; mais en passāt il luy dōna de l'espee dans le corps si auant, que peu apres ie le sētis faillir dessous moy, & ce ne fut peu que ie me ressouuinisse d'oster les pieds des estrieux: car presque incontinent il tomba mort, par ma bonne fortune, si loing de Lypandas, que i'eus loisir de sortir de la selle, & me depestrer de mō cheual. Alors ie m'en vins à lui, qui desia s'approchoit l'espee haute pour me frapper, & faut que ie die, que si Amour n'eust soustenu le faix des armes, ie n'auois point de force qui le peut faire. En fin voycy Lypandas, qui de toute sa force me deschargea vn coup sur la teste, la nature m'apprit à mettre le bras gauche deuant: car autrement ie ne me ressouuenois pas de l'escu que i'auois en ce bras-là, le coup donna dessus si à plein que n'ayant la force de le soustenir, mon escu me redonna vn si grand coup contre la salade, que les estincelles m'en vindrent aux yeux. Luy qui voyoit que ie chancelois, me voulut recharger d'vn autre encor plus pesant: mais ma fortune fut telle, que haussant l'espee, ie rencontray la siēne si à propos du trenchant, qu'elle se mit en deux pieces, & la mienne à moitié rompuë, fit comme la siēne au premier coup que ie lui voulus dōner: car il esquiuā: moi n'ayāt la force de la retenir, ie la laissay tōber iusques en terre, où de la pointe ie rencōtray vne pierre qui la rōpit. Lypandas alors voyant que nous estiōs to<sup>z</sup> deux avec mesme aduātage me dit: Cheualier, ces armes nous ont esté esgalement fauotables, ie veux essayer si les autres en serōt de mesme: & pour ce desarmez-vo<sup>z</sup>: car c'est ainsi que ie veux finir ce cōbat. Cheualier, luy respōdis-je, à ce qui s'est passé vous pouuez bien cognoistre que vous auez le tort, & deliurant

Lydias vous deuriez laisser ce cōbat. Non, nō, dit Ly-  
 pādas en coliere, Lydias & vous mourrez. J'essayeray,  
 repliquay-ie, de tourner ceste sentēce sur vostre teste.  
 Et lors m'esloignant dans le champ le plus que ie  
 peux de Lydias, de peur d'estre recogneuë, avec l'aide  
 de ceux qui le gardoient, ie me desarmay, & d'autant  
 que nous auīos fait prouision tous deux d'vne espée  
 & d'vn poignard, après auoir laissé le pourpoint, nous  
 venons l'vn contre l'autre. Il faut que ie vous diē que  
 ce ne fut point sans peine, que ie çachois le sein, par-  
 ce que la chemise en dépit que i'en eusse, monstroīt  
 l'enfleur des tetins: mais chacun eust pēsē toute au-  
 tre chose plustost que celle-là, & quant à Lydias il ne  
 me peut recognoistre, tant pour me voir en cēt habit  
 desguisé, que pource que i'estois enflāmee de la cha-  
 leur des armes, & cestē couleur haute me changeoit  
 beaucoup le visage. En fin nous voila Lypandas &  
 moy à dix ou douze pas, l'vn de l'autre, l'on nous  
 auoit mesparty le Soleil, & les iūges s'estoient reti-  
 rez. Cel fut lors que veritablement ie croyois mourir,  
 m'assurāt qu'au premier coup il me mettroit l'espée  
 dans le corps. Mais la fortune fut si bonne pour Ly-  
 dias, car ce n'estoit que de sa vie que ie craignois, que  
 cēt arrogant Lypandas venant de toute furie à moy,  
 broncha si à propos, qu'il vint dōner de la teste pres-  
 que à mes pieds si lourdement que de luy mēme il se  
 fit deux blesseures, l'vne du poignard, dont il se perça  
 l'espaule droite, & l'autre de l'espée, donnant du  
 front sur le tranchant. Quant à moy ie fus si effroyē  
 de sa cheute, que ie croyois desia estre morte, & sans  
 luy faire autre mal, ie me reculay deux ou trois pas,  
 il est vray que m'imagināt de le pouuoir vaincre plus  
 par ma courtoisie que par ma valeur, ie luy dis: Le-  
 uez vous Lypandas, ce n'est poin en terre que ie  
 vous



vous veulx offenser. Luy qui estoit demeuré quelque temps estourdy du coup, tout en furie se releua pour se ietter sur moy : mais des deux blesseures qu'il s'estoit faites, l'une l'aueugloit, & l'autre luy ostoit la force du bras, de sorte qu'il ne voyoit rien ; & si ne pouuoit presque soustenir l'espee, dequoy m'apperceuant, ie pris couraige, & m'en vins à luy, l'espee haute, luy disant, Rends toy, Lypandas, auttement tu es mort. Pourquoy me dit-il, me rendray-je, puis que les conditions de nostre combat ne sont pas telles : contente toy que ie mettray Lidyas en liberté. Alors les Iuges estans venus, & Lypandas ayant ratifié la promesse, ils m'accompagnèrent hors du champ comme victorieux. Mais craignant que l'on me fist quelque outrage en ce lieu-là, pour y auoir Lypandas touté puissance, apres m'estre armee ie m'approchay la vieliere baissée de Lydias, & luy dis : Seigneur Lidyas, remerciez Dieu de ma victoire, & si vous desirez que nous puissions plus longuement conferer ensemble, ie m'en vay en la ville de Rigiaque, où j'attendray de vos nouuelles quinze iours : car apres ce terme ie suis cōtraint de paracheuer quelque affaire, qui m'emmenera loing d'icy, & pourrez demander le Cheualier Triste parce que c'est le nom que ie porte, pour les occasions que vous scaurez de moy. Ne cognoistray ie point, dit-il, autremēt celuy à qui ie suis tant obligé ? Ny pour vostre bien, luy dis ie, ny pour le mien il ne se peut. Et à ce mot ie le laissay : & apres m'estre pourueüe d'un autre cheual, ie vins à Rigiaque, où ie demeuray depuis. Or ce traistre de Lypandas, aussi tost que ie fus partie, fit remettre Lydias en prison plus estroitte qu'au parauant, & quand il s'en plaignoit, & qu'il luy reprochoit la promesse qu'il m'auoit faite il respondoit qu'il auoit promis de le mettre en li-



berté: mais qu'il n'auoit pas dit quād , & que ce seroit dans vingt ans: sinon avec vne condition qu'il lui proposa , qui estoit de faire en sorte , que ie me remisse prisonniere en sa place, & qu'ainsi ie payasse la rançon de sa liberté par la perte de la miéne. Lidias lui respondit, qu'il seroit aussi ingrat enuers moy, que Lypandas perfide enuers luy. Dequoy il s'offensa de sorte, qu'il iura que si dās quinze iours ie n'estois entre ses mains, il le remettroit entre celles de la Iustice. Et lors que Lidias luy remettroit deuant les yeux sa foy pariaire: l'en ay fait, disoit-il, la penitence: par les bleseures que i'ay apportées du combat: mais ayant des long temps promis aux Seigneurs Neustriens de maintenir la Iustice, ne suis-ie pas plus obligé à la premiere qu'à la derniere promesse: Les premiers iours s'escoulerēt sās que i'y prisse garde: mais voyāt que ie n'é auois point de nouuelle, i'y enuoyay vn hōme pour s'en enquerir. Par lui ie sceus la malice de Lipādas, & mesme le terme qu'il auoit donné: & quoy que ie preuisse toutes les cruantez, & toutes les indignitez qui se peuuent receuoir, si est-ce que ie resolus de mettre Lidias hors de telles mains, n'ayant rien de si cher que sa conseruation, & par fortune le iour que vous me pristés, ie m'y en allois, & à ceste heure la tristesse que vous voyez en moy, & les sospirs qui ne me donnent point de cesse, procedēt, non point de la prison où ie suis: (car celle-cy est bien douce au prix de celle que ie m'estois proposee: ) ains de scauoir que ce perfide & cruel Lypandas mettra sans doute Lidias entre les mains de ses ennemis, qui n'attendēt autre chose que d'en voir vne déplorable & hôteuse fin: car des quinze iours qu'il auoit donnez, les dix sont desia passez, si bien que ie ne puis presque plus esperer de pouuoir rendre ce dernier office à Lidias. A ce mot les larmes luy

Luy empeschans la voix, elle fut contrainte de se taire: mais avec tant de demonstration du desplaisir, que Clidaman en fut esmeu, & pour la consoler luy dit: Vous ne devez point courageuse Mellandre, vous perdre tellement de courage, que vous ne mainteniez la generosité en cest accident, que vous avez fait paroistre en tous les autres. Le Dieu qui vous a conseruée en de si grands perils, ne veut pas vous abandonner en ceux-cy qui sont moindres. Vous devez croire que tout ce qui despendra de moy, sera tousiours disposé à vostre contentement. Mais parce que ie suis sous vn Prince à qui ie ne peux point desplaire, il faut que vostre liberté vienne de luy: bien vous promets-je d'y rapporter de mon costé, tout ce que vous pourriez esperer d'un bon amy. Et la laissant avec ces bonnes paroles, il alla trouuer Childeric, & le supplia d'obtenir du Roy Meroüé la liberté de ce ieune prisonnier. Le ieune Prince qui aimoit mon fils, & qui scauoit bien que le Roy son pere seroit bié aise d'obliger Clidaman, sans retarder d'auantage, l'alla demander à Meroüé, qui accorda tout ce que mon fils demandoit. Et parce que le temps estoit si court, que la moindre partie qu'il en eust perduë, eust fait faute à Mellandre, il l'alla trouuer en son logis, où l'ayant tirée à part: Cheualier Triste, luy dit-il, il faut que vous changiez de nom: car si vos infortunes vous ont cy-deuant donné suiet de le porter, il semble que vous le perdrez bien tost. Le Ciel commence de vous regarder d'un œil plus doux que de coustume: Et tout ainsi qu'un mal-heur ne viét iamais seul, de mesme le bon-heur marche tousiours accompagné. Et pour tesmoignage de ce que ie dis: Sçachez, Cheualier (car tel vous veux-je nommer, puis que vostre generosité à bon droit vous en acquiert l'honorable tiltre) que de-



formais vous estes en liberté, & pouuez disposer de vos actions, tout ainsi qu'il vous plaira. Le Prince des Francs m'a permis de disposer de vous, & le deuoir de Cheualier m'oblige non seulement à vous mettre en liberté: mais à vous offrir encore toute l'assistâce, que vous iugerez que ie vous puisse rendre. Mellandre oyant vne parole tant inesperee, tressaillit tout de ioye, & se iettant à ses pieds comme trāsportee, luy baïsa la main pour remerciement d'vne grace si grande: car le bien qu'elle s'estoit figuree de receuoir de luy, estoit d'estre mise à rançon, & l'incommodité du payement le desespoir de le pouuoir faire si tost, que le terme de quinze iours ne fust escoulé. Mais quand elle ouyt vne si grande courtoisie. Vrayement luy dit-elle, Seigneur Cheualier, vous faites paroistre que vous scauez que c'est que d'aimer, puis que vous auez pitié de ceux qui en sont atteints. Je prie Dieu, attendant que ie puisse m'en reuencher, qu'il vous rende aussi heureux qu'il vous a fait courtois, & digne de toute bonne fortune. Et à l'heure mesme elle s'en voulut aller, ce que Clidaman ne voulut permettre, parce que c'estoit de nuict. Le lendemain donc à bonne heure elle se mit en chemin, & ne tarda qu'elle ne vint à Calais, où de fortune elle arriua le iour auant le terme. Dez le soir elle eust fait scauoir sa venue à Lyandas, n'eut esté qu'elle fut d'aduis, veu la perfidie de celuy auec qui elle auoit affaire, d'attendre le iour, afin que plus de personnes vissent le tort qui luy feroit, si de fortune il manquoit encores vne fois de parole. Le iour donc estant venu, & l'heure du midy estant sonnée, que les principaux du lieu, pour honorer le Gouverneur, estoient pour lors en sa maison, voila le Cheualier Triste qui se presente à luy: à l'abord il ne fut point reconnu, car on ne l'auoit veu qu'au combat, où la peur  
luy



luy auoit peut-estre changé le visage, & lors chacun s'approcha pour ouyr, ce qu'il diroit. Lipadas, luy dit-il, ie viens icy de la part des parents, & des amis de Lydias, afin de scauoir de ses nouuelles, & pour te sommer de ta parole, ou bien de la mettre à quelque nouuelle condition, autrement ils te mandent par moy, qu'ils te publieront pour homme de peu de foy. Estranger, respondit Lyandas, tu leur diras, que Lydias se porte mieux qu'il ne fera dans peu de iours, parce qu'aujourd'huy passé ie le remettray entre les mains de ceux qui me vengerent: que pour ma parole ie croy en estre quitte, en les remettât entre les mains de la iustice: car la iustice, qu'est-ce autre chose que vne vraye liberté? Que pour de nouuelles conditions, ie n'en veux point d'autre que celle que j'ay desia proposée, qui est que l'on me remette entre les mains ce-luy qui combattit contre moy, afin que i'en puisse faire à ma volonté, & ie deliureray Lydias: Et qu'est-ce, luy dit-il, que tu en veux faire? Quand j'auray, respondit-il, à te rendre conte de mes desseins, tu le pourras scauoir: Et quoy, dit-il, es-tu encores en ceste mesme opinion? Tout de mesme, repliqua Lyandas. Si cela est, adiousta le Cheualier Triste, enuoye querir Lydias, & ie te remettray celuy que tu demandes, Lyandas, qui sur tout desiroit se venger de son ennemy, car il auoit tourné toute sa mauuaise volonté sur Mellandre, l'enuoya incontinent querir. Lydias qui scauait bien ce iour estre le dernier du terme qu'on luy auoit donné, croyoit que ce fust pour le conduire aux Seigneurs de la Iustice: toutesfois encor qu'il en preuist sa mort asseurée, si esleut il plustost cela: que de veoir celuy qui auoit combattu pour luy en ce danger à son occasion. Quand il fut deuant Lyandas il luy dit: Lydias, voicy le dernier iour que ie t'ay donné pour re-

présenter ton châpiô entre mes mains, ce ieune Cheualier est venu icy pour cet effet: s'il le fait tu es en liberté. Mellandre durant ce peu de mots auoit tousiours trouué le moyé de tenir le visage de costé pour n'estre recogneuë, & quand elle voulut respondre, elle le tourna tout à fait contre Lipandas, & luy dit: Ouy, Lipandas, ie l'ay promis, & ie le fais, toy obserue aussi bien ta parole: car ie suis celuy que tu demandes, me voicy, qui ne redoute, ny rigueur, ny cruauté quelconque, pourueu que mon amy sorte de peine. Alors chacun mit les yeux sur elle, & repassant par la memoire les façons de celuy, qui auoit cōbattu, on cogneut qu'elle disoit vray. Sa beauté, sa ieunesse, & son affection esmeurent tous ceux qui estoient presens, sinon Lyandas, qui se croyant infinimēt offensé de lui, commanda incontinent qu'elle fut mise en prison, & permit que Lydias s'en allast. Luy qui desiroit plustost se perde que de se voir obliger en tant de sortes, faisoit quelque difficulté. Mais Mellandre s'approcha de luy, & luy dit à l'aureille: Lidias, allez vous-en: car de moy n'en foyez en peine, i'ay vn moyé de sortir de ces prisons si facile, que ce sera quand ie voudray: que si vous desirez de faire quelque chose à ma cōsideratiō, ie vous supplie d'aller seruir Meroüé, & particulieremēt Clidaman, qui est cause que vous estes en liberté, & luy dites que c'est de ma part que vous y allez. Et sera-t'il possible, dit Lydias, que ie m'aille sans sçauoir qui vous estes? Je suis, respondit-elle, le Cheualier Triste, & cela vous suffise; iusqu'à ce que vous ayez plus de commodité d'en sçauoir d'auantage. Ainsi s'en alla Lydias en resolution de seruir le Roy des Frâcs, puis que celuy à qui il deuoit deux fois la vie le vouloit ainsi. Mais cependant Lyandas cōmanda tres-expressement, que Mellandre fust bien

gardee, & la fit mettre en vn crottõ avec les fers aux pieds & aux mains, resolu qu'il estoit de la laisser mourir de misere leans. Iugez en quel estat ceste ieune fille se trouua, & quels regrets elle deuoit faire contre Amour. Ses viures estoient mauuais, & sa demeure effroyable, & toutes les autres incommoditez tres-grandes: que si son affection n'eust supporté ces choses, il est impossible qu'elle n'y fust morte. Mais cependant la voix s'espadit par toute la Neustrie, que Lydias par le moyen d'un sien amy auoit esté sauué des prisons de Calais, & qu'il estoit allé seruir le Roy Meroüé: cela fut cause qu'en mesme tẽps son bannissement fut renouellé & déclaré traistre à sa patrie: luy toutefois ne faillit point de venir au cãp des Frãcs, où cherchât la tête de Clidamã, elle luy fut mōstree. Aussi tost qu'il l'apperceut, & que Lindamor & Guyemans le virer, ils coururerẽt l'embrasser, mais avec tant d'affection & de courtoisie, qu'il en demeura estonné: car ils le prenoient tous pour Ligdamõ, qui peu de iours aupaiuant s'estoit perdu en la bataille qu'ils auoient eüe cõtre les Neustriẽs, auquel il ressembloit de sorte, que tous ceux qui cognoissoiẽt Ligdamõ, y furẽt deceus: en fin ayãt esté recogneu pour estre Lidias l'amy de Mellãdre, il le conduisit a Meroüé, où en presence de tous, Lidias racõta au Roy le discours de sa prisõ tel que vous auez ouy, & la courtoisie que par deux fois il auoit receuẽ de ce Cheualier incogneu, & pour la fin, le cõmandement qu'il luy auoit fait, de le venir seruir, & particulièremẽt Clidamã. Alors Clidaman apres que le Roy l'eut receu & remercié de son amitiẽ, lui dit: Est-il possible, Lidias, que vo<sup>s</sup> n'ayez point cogneu celuy qui a combattu, & qui est en prison pour vous? Non, certes, dit-il. O vrayement, iadiousta-il, voila la plus grande mescoissance dont i'aye

iamais



iamais ouy parler! auez vous iamais veu personne qui lui ressembloit? Le n'ay point de memoire, dit Lidas tout estonné. Or ie veux donc dire au Roy vne histoire la plus digne de compasión qu'autre que l'Amour ait iamais causee. Et sur cela il reprit la fin du discours où Lidas auoit raconté qu'il estoit allé en la grande Bretagne, de la courtoisie qu'il trouua, auquel il adiousta discrettement l'Amour de Mellande, les promesses qu'il lui auoit faictes de la cōduire en Neustrie avec lui, s'il estoit contraint de partir de sa fuite, & en fin de sa prison à Calais. Le pauvre Lidas estoit si estonné d'ouyr tant de particularitez de sa vie, qu'il ne sçauoit que pēser. Mais quād Clidamā racōta la resolution de Mellādre à se mettre en voyage, & s'habiller en hōme pour aduertir ses parens, & puis de s'armer & entrer en chāp clos contre Lipādas, & les fortunes de ses deux cōbats, il n'y auoit celui des escoutās qui ne demeurast rai, & pl' encores. quād il paracheua tout ce que ie vous ay racōté. O Dieux! s'escria Lydias, est-il possible que mes yeux ayent esté si auenglez que me reste-il pour sortir de ceste obligatiō? Il ne vous reste plus, lui dit Clidamā, que de mettre pour elle ce qu'elle vous a conserué. Cela, adiousta Lidas, avec vn grand soupir, est ce me semble peu de chose, si l'entiere affection qu'elle me porte, n'est accompagnee de la mienne. Cependāt qu'ils se tenoiēt, tels discours, tous ceux qui ouyrēt Clidaman, disoiēt que ceste seule fille meritoit que ceste grāde armee allast attaquer Calais. En verité, dit Meroüé, ie lairray plustost toutes choses en arriere, que ie ne fasse rēdre la liberté à Dame si vertueuse, aussi bien nos armes ne sçauoiēt estre mieux employees qu'au seruice de séblables. Le soir estāt venu, Lydias s'adressa à Clidamā, & lui descouurit qu'il auoit vne entreprise infail-

liblé

libre sur Calais, qu'il auoit faitte durât le tēps qu'il y estoit prisonnier, que sinō lui vouloit dōner des gēs, sans doute il les mettroit dedans: cēt aduis ayant esté rapporté à Merouē, fut trouuē si bō qu'il resolut d'y enuoyer. Ainsi furēt dōnēs cinq cēs Archers, cōduits par deux cēs hōmes d'armes, pour executer ceste entreprise, la cōclusiō fut (car ie ne sçauois racōter au long cest affaire) que Calais fut pris, Lypādas prisonnier, & Mellādre mise hors de sa captiuité: mais ie ne sçay comment ny pourquoy, à peine estoit le tumulte de la prise de la ville cessē, que l'ō prit garde que Lydias & Mellādre s'en estoiet allez, si bien que depuis on n'a sceu qu'ils estoient deuenus. Or durant toutes ces choses, le pauvre Ligdamon a esté le plus tourmentē pour Lydias qu'il se puisse dire: car estāt prisonnier entre les mains des Neustriens il fut pris pour Lydias, & aussi tost condāné à la mort. Clidaman fit que Merouē leur enuoya deux Herauts d'armes pour leur faire entendre qu'ils se trompoient: mais l'assurance que Lypādas fraischemēt leur en auoit dōnnē, les fit passer outre, sans donner crōyance à Merouē. Ainsi vōila Ligdamon mis dans la cage des Lyons, où l'on dit qu'il fit plus qu'un homme ne peut faire, mais sans doute il y fust mort, n'eust esté qu'une tres belle Dame le demanda pour mary, leur coustume, qui le permet ainsi, le sauua pour lors, mais tost après il mourut: car aimant Siluie avec tant d'affection, qu'elle ne luy pouuoit permettre d'espouser autre qu'elle, il esleut plustost le tōbeau que ceste belle Dame: ainsi quād on les voulut espouser, il s'empoisona, & elle qui croyoit que veritablemēt cestoit Lydias, qui autrefois l'auoit tant aimée, s'empoisonna aussi du mesme breuūage. Ainsi est mort le pauvre Ligdamon avec tant de regret d'un chacū, qu'il n'y a persōne, mesme entre les enne-



mis qui ne le plaigne: mais ç'a esté vne gracieuse vengeance, que celle dōt Amour a puni le cruel Lipādas: car repassant par le ressouvenir, la vertu, la beauté, & l'affectiō de Mellandre, il en est deuenu si amoureux, que le pauvre qu'il est, n'a autre consolation que de parler d'elle, mon fils me mande qu'il fait ce qu'il peut pour la sortir de prison, & qu'il espere de l'obtenir.

Voila, continua Amasis, comme ils vivent si pleins d'honneurs & de loüanges, que chacū les estime plus qu'autres qui soient en l'armée. Je prie Dieu, adiousta Adamas, qu'il les cōtinuē en ceste bonne fortune. Ce-pédāt, qu'ils discouroiēt ainsi, ils virēt venir de loing Leonide & Lucinde, avec le petit Meril: le dis Lucinde parce que Celadon, cōme iē vous ay dit, portoit ce nō, suiuant la resolution que Galathee auoit faite. Amasis, qui ne la cognoissoit point, demāda qu'elle estoit: c'est, respōdit Galathee, vne parēte d'Adamas, si belle, & si remplie de vertu, que ie l'ay prié de me la laisser pour quelque temps: elle se nomme Lucinde. Il semble, dit Amasis qu'elle soit biē autāt aduisee comme belle: ie m'assēure, adiousta Galathee, que son humeur vous plaira; & si vous le trouuez bon, elle viendra, Madame, avec nous à Marcilly. A ce mot Leonide arriva si pres, que Lucinde pout baiser les mains à Amasis, s'aduança; & mettant vn genouil en terre lui baïsa la main avec des façons si bien contrefaittes, qu'il n'y auoit celui qui ne la prist pour fille. Amasis la releua, & apres l'auoir embrassée la baïsa, en lui disant qu'elle aymoît tant Adamas, que tout ce qui lui touchoit lui estoit aussi cher, que ses plus chers enfans. Alors Adamas prit la parole, de peur que si la fainte Lucinde respōdoit, on ne recogneust quelque chose à sa voix; mais il ne falloit pas qu'il en eust peur: car  
elle



elle ſçauoit ſi bien ſaindre, que la voix, comme le reſte, eut aidé à parachener encor mieux la tromperie. Toutefois pour ce coup elle ſe contenta d'aduouër la reſponſe d'Adamas, ſeulement avec vne reuerence baſſe, & puis ſe retira entre les autres Nymphes, n'attendant que la cōmodité de ſe pouuoir deſrober. En fin l'heure eſtāt venuë du diſner, Amasís s'en retourna au logis, où trouuāt les tables preſtes, chacun plein de contentemēt des bōnes nouuelles receuës, diſnoioyeuſement, ſinon la belle Siluie, qui auoit touſiours deuāt les yeux l'Idole de ſon cher Ligdamō, & en l'ame le reſſouvenir qu'il eſtoit mort pour elle: ce fut ce ſuiet qui les entretenit vne partie du diſner: car la Nymphe vouloit bien que l'on ſçeust quelle aimoit la memoire d'vne perſonne & vertueuſe, & ſi dedice à elle: mais cela d'autāt qu'eſtāt morte elle ne pouuoit plus l'importuner, ny ſe preualoir de ceſte bōne volōté. Apres le repas que toutes ces Nimphes eſtoiet̃ attētiues les vnes à iouer, les autres à viſiter la maiſon, les vnes au iardin, & les autres à ſ'entretenir de diuers diſcours dās la chābre d'Amasís: Leonide, ſās que l'on s'en apperceuſt, feignant de ſe vouloir preparer pour partir, ſortit hors de la chābre, & peu apres Lucinde, & s'eſtās trouuees au rendez-vous qu'elles s'eſtoient dōnees, faignans d'aller ſe promener, ſortirēt du Chateau, ayant caché ſous leurs mantes chacune vne partie des habits du Berger, & quand ils furent au fonds du bois, le Berger ſe deſhabilla, & prenat l'habit accouſtumé, remercia la Nymphe du bō ſecours qu'elle luy auoit dōné, & luy offrit en eſchange ſa vie, & tout ce qui en depēdoit. Alors la Nymphe avec vn grād ſouſpir: Et biē dit-elle: Celadō, ne vo'ay-ie pas biē tenu la promeſſe que ie vous ay faite: ne croyez vo'pas eſtre obligé

obligé d'observer de mesme. ce que vous m'avez promis? le m'estimerois, respondit le Berger, le plus indigne qui ait iamais vescu, si i'y faillois. Or, Celadon; dit-elle alors, ressouvenez vous donc de ce que vous m'avez iuré : car ie suis resoluë à cer'heure d'en tirer preuue. Belle Nymphé, respondit Celadon, disposez de tout ce que ie puis, comme de ce que vous pouuez: car vous ne ferez point mieux obeye de vous mesme que de moy. Ne m'avez-vous pas promis, repliqua la Nymphé, que ie recherchasse vostre vie passée : & que ce que ie trouuerois que vous pourriez faire pour moy, vous le feriez? Et luy ayant respondu qu'il estoit vray. Or bien, Celadon, continua-t'elle, j'ay fait ce que vous m'avez dit, & quoy que l'on peigne Amour aueugle, si m'a-il laissé assez de lumiere pour cognoistre, que veritablement vous deuez cōtinuer l'Amour, que vous auez si souuēt promise eternelle à vostre Astree: car les degoustemens d'Amour ne permettent que l'on soit ny parjure ny infidelle, & ainsi quoy que l'on vous ait mal traité, vous ne deuez pas faillir à ce que vous deuez: car iamais l'erreur d'autruy ne laue nostre faute. Aimez donc la belle & heureuse Astree, avec autant d'affection & de sincerité que vous l'aimastes iamais, seruez-la, adorez-la, & plus encor s'il se peut: car amour veut l'extremité en son sacrifice: mais aussi j'ay bien cogneu que les bons offices que ie vous ay rendus, méritent quelque recognoissance de vous: & sans doute, parce qu'Amour ne peut se payer que par Amour; vous seriez obligé de me satisfaire en mesme monnoye, si l'impossibilité n'y contredisoit: mais puis qu'il est vray, qu'un cœur n'est capable que d'un vray Amour, il faut que ie me paye de ce qu'il vous reste: doncques n'ayant plus d'Amour, à me donner, comme à Maistresse, ie vous demande  
vostre



vostre amitié, comme vostre sœur, & que d'or' en là vous m'aimiez, me cherissiez, & me traittiez cōme telle. On ne sçauroit représenter le cōtētement de Celadon oyant ces paroles: car il aduoia, que celle-cy estoit vne de ces choses, qu'en sa misere il recognoissoit particulièrement pour quelque espeece de contentement: c'est pourquoy apres auoir remercié la Nymphe de l'amitié qu'elle luy portoit, il luy iura de la tenir pour sa sœur, & n'vser iamais en son endroit que comme ce nom luy commandoit. Là dessus pour n'estre pas retrouuez, ils se separerent tres-contens, & satisfais l'un de l'autre. Leonide retourna au Palais, & le Berger cōtinua son voyage, fuyant les lieux, où il croyoit pouuoir rencontrer des Bergers de sa cognoissance, & laissant Mont-verdun à main gauche, il passa au milieu d'une grande plaine, qui enfin le conduisit iusques sur vne coste yn peu releuee, & de laquelle il pouuoit recognoistre, & remarquer de l'œil la plus part des lieux où il auoit accoustumé de mener paistre ses troupeaux, & de l'autre costé de Lignō, où Astrée le venoit trouuer, & où ils passoient quelquesfois la chaleur trop aspre du Soleil: bref ceste veüe luy remit deuant les yeux la plus part des contentements qu'il payoit à cēt heure si cherement, & en ceste cōsideratiō, s'estant assis au pied d'yn arbre, il souspira tels vers:

RESSO VVENIRS.

**I** Cymon beau Soleil repose,  
Quand l'autre paresseux s'endort:  
Et puis le matin quand il sort,  
Couronné d'œillet, & de rose,  
Pour chasser l'effroy de la nuit,  
Deçà premierement reluit  
Le Soleil que mon ame adore,



Apportant avec luy le iour,  
 A ces campagnes qu'il honore,  
 Et qu'il va remplissant d'Amour.

Sur les bords de ceste riuere  
 Il se fait voir diuersement,

Quelquefois tout d'embrasement:

D'autrefois courrant sa lumière,

Il semble deuenu jaloux,

Qu'il se vueille rauir de nous:

Ainsi que sous la nuë sombre

Le Soleil cache sa beauté,

Sans que toutesfois si peu d'ombre

Puisse bien courrir sa clarté.

Mais que veut dire qu'il ne bruste,

Comme on voit que l'autre Soleil

Seiche les herbes de son œil

Durant l'ardante canichle?

Pourquoy, dis-je, ne seiche aussi

Mon Soleil les herbes d'icy?

L'entends Amour: c'est que ma Dame

N'estance ses rayons vainqueurs

Dessus ces corps qui n'ont point d'ame,

Et ne veut bruster que des cœurs.

Fontaine, qui des Sycomores

Le beau nom t'en vas empruntant,

Tu m'as veu iadis si content,

Et pourquoy ne le suis-ie encores?

Quel erreur puis-je auoir commis,

Qui rend les Dieux des ennemis?

Sont-ils suiets, comme nous sommes,

D'estre quelquefois enuieux?

Ou le change propre des hommes

Peut-il atteindre insqu'aux Dieux?

Iadis sur tes bords, ma Bergere

Disoit, sa main dans ma main:  
 Dispose le sort inhumain  
 De nostre vie passagere;  
 Iamais, Celadon en effe Et  
 Le serment ne sera defait,  
 Que dans ceste main ie te iure,  
 Et vis, & mort ie t'aymeray,  
 Ou mourant, dans ma sepulture  
 Nostre amitie i'enfermeray.

Fucillage espais de ce bel arbre,  
 Qui couures d'ombre tout l'entour,  
 Te ressouuiens-tu point du iour,  
 Qu'a ses lis meslant le Cinabre,  
 De honte elle alloit rougissant,  
 Qu'un Berger pres d'elle passant,  
 Parlant a moy l'appella belle,  
 Et l'heur, & l'honneur de ces lieux  
 Car ie ne veux, me disoit-elle,  
 Ressembler belle qu'a tes yeux.

Rocher, ou souvent a cachette  
 Nous nous sommes entretenus,  
 Que peuuent estre deuenus  
 Tous ces Amours que ie regrette?  
 Les Dieux tant de fois inuocuez  
 Souffriront-ils d'estre moquez,  
 Et d'auoir la priere ardante,  
 D'elle, & de moy recue en vain,  
 Puis qu'ores son ame changeante,  
 Paye ses Amours d'un desdain?

Vueille le Ciel, disoit Astree,  
 Que ie meure auant que de voir  
 Que mon pere ayt plus de pouuoir,  
 D'une haine opiniastrée  
 En sa trop longue inimitie,

A nous separer d'amitié,  
 Que nostre amitié ferme & sainte  
 A nous reioindre, & nous unir:  
 Aussi bien de regret attainte  
 Je mourrois la voyant finir.

Et toy, vieux saule, dont l'escorce  
 Sans plus se deffend des saisons,  
 Dy-moy, n'ay ie point de raisons,  
 De me plaindre, de ce dinorce,  
 Et de t'en adresser mes cris?  
 Combien ayons-nous nos escrits  
 Fiez dessous ta seur-garde,  
 Dans le creux du tronc ny-mangé,  
 Mais ores que ie te regarde,  
 Combien, saule tout est changé?

Ces penfers eussent plus longuement retenu Cela-  
 don en ce lieu, n'eust esté la suruenue du Berger deso-  
 lé, qui plaignant continuellement la perte, s'en venoit  
 soupirant ces vers:

### SVR VNE TROP PROMPTE MORT.

**V**ous qui voyez mes tristes pleurs,  
 Si vous sçaviez de quels mal-heurs  
 J'ay l'ame attainte,  
 Au lieu de condamner mon oeil,  
 Vous adionsterez vostre dueil  
 Avec ma plainte  
 Dessous l'horreur d'un noir tombeau,  
 Ce que la terre eut de plus beau  
 Est mis en cendre:  
 O destin trop plein de rigueur!  
 Pourquoi mon corps, comme mon cœur,  
 Ny peut descendre?  
 Elle ne fust plustost cabas,

Que



Que les Dieux par un prompt trespas

Me l'ont rauie:

Si bien qu'il sembloit seulement,

Que pour entrer au monument

Elle eust la vie.

Pourquoy falloit-il tant d'Amour,

Si ressemblant la fleur d'un iour

A peine née,

Le Ciel la monstroït pour l'oster,

Et pour nous faire regretter

Sa destinee?

Comme à son arbre estant serré,

Du tronc mort n'est point séparé

L'heureux lierre,

Pour le moins me fust-il permis,

Vif auprès d'elle d'estre mis

Dessous sa pierre.

Content près d'elle ie viurois,

Et si là dedans de la voix

J'auois l'usage,

Ie benirois d'un tel sejour

La mort, qui m'auroit de l'Amour

Laisé tel gagee

Celadon qui ne vouloit point estre veu de personne qui le peut cognoistre, d'aussi loin qu'il vid ce Berger, comença peu à peu de se retirer dans l'espaisseur de quelques arbres: mais voyant que sans s'arrester à luy il passoit outre pour s'asseoir au mesme lieu d'où il venoit de partir, il le suiuit pas à pas, & si à propos, qu'il peut ouyr vne partie de ses plaintes. L'humeur de ce Berger incogneu sympathisant avec la sienne le rendit curieux de sçauoir par luy des nouuelles de sa Maistresse, & mesme croyant ne pouuoir en sçauoir plus aisément par autre sans estre recogneu. Donques

s'approchant de luy: Ainsi, luy dit-il, triste Berger, Dieu te donne le contentement que tu regrettes, comme de bon cœur ie l'en prie, & ne pouuât d'auantage, tu dois receuoir ceste priere de bonne part: que si elle t'oblige à quelque ressentiment de courtoisie, dy-moy, ie te supplie, si tu cognois Astree, Philis, & Lcidas, & si cela est, dy m'en ce que tu en scais. Gentil Berger, respondit-il, tes paroles courtoises m'obligent à prier le Ciel en eschange de ce que tu me souhaittes, qu'il ne te donne iamais occasion de regretter ce que ie pleure, & de plus, de te dire tout ce que ie scay des personnes, dont tu me parles, quoy que la tristesse, avec laquelle ie vy, me deffende de me mesler d'autres affaires que des miennés. Il peut y auoir vn mois, & demy que ie vins en ce pays de Forests, non point comme plusieurs pour essayer la fontaine de la verité d'Amour: car ie ne suis que trop asseuré de mon mal, sans en auoir de nouuelles certitudes: mais suiuant le commandement d'un Dieu qui des riués herbeuses de la glorieuse Seine, m'a enuoyé icy avec assurance que i'y trouuerois remede à mon desplaisir. Et depuis la demeure de ces villages m'a semblé si agreable, & selon mon humeur, que i'ay resolu d'y demeurer aussi longuement, que le Ciel me le voudra permettre. Ce dessein a esté cause que i'ay voulu scauoir l'estre, & la qualité de la pluspart des Bergers, & Bergeres de la contree, & parce que ceux dont vous me demandez des nouuelles, sont les principaux de ce hameau, qui est de là l'eau vis à vis d'icy, où i'ay choisy ma demeure, ie vous en scauray dire presque autant que vous en pourriez desirer. Je ne veux, adiousta Celadon, en scauoir aurre chose, sinon comme ils se portent. Tous, dit il, sont en bonne santé. Il est vray que comme la vertu est tousiours celle qui est la plus agitée, ils ont eu vn coup de l'auetgle & muable fortune, qu'ils ressen-



rent iusques en l'ame, qui est la perte de Celadon, vn Berger que ie ne cognoy point, & qui estoit frere de Licidas, tant aymé & estimé de tous ceux de ce riuage, que sa perte a esté ressentie generalemēt de tous, mais beaucoup plus de ces trois personnes que vous auez nommees: car on tient, c'est à dire, ceux qui sçauent vn peu des secrets de ce monde, que ce Berger estoit seruiteur d'Astree, & que ce qui les a empeschez de se marier, a esté l'inimitié de leurs parens. Et cōment dit-on, repliqua Celadon, que ce Berger se perdit? On le raconte, dit-il, de plusieurs sortes, les vns en parlent selon leur opinion, les autres selon les apparences, & d'autres selon le rapport de quelques-vns, & ainsi la chose est contee fort diuersement. Quant à moy j'arriuai sur ces riuies, le mesme iour qu'il se perdit, & me souuiens que ie veis chacun si espouuāté de cet accident, qu'il n'y auoit personne qui sceust m'en donner bon conte. En fin, & c'est l'opinion plus commune, parce que Phillis, & Astree, & Licidas mesme le racontent ainsi, s'estant endormy sur le bord de la riuierē en songeant, il faut qu'il soit tombé dedās: & de fait la belle Astree en fit de mesme: mais ses robes la sauuerent. Celadon alors iugea, que prudemment ils auoient tous trois trouué ceste inuention, pour ne donner occasion à plusieurs de parler mal à propos sur ce sujet, & en fut tres-aise: car il auoit tousiours beaucoup craint, que l'on soupçonnast quelque chose au desauantage d'Astree, & pour ce continuant ses demandes: Mais, dit-il, que pensent-ils qu'il soit deuenu? Qu'il soit mort, respōdit le Berger desolé, & vous assure bien qu'Astree en porte, quoy qu'elle feigne, vn si grand déplaisir, qu'il n'est pas croyable combien que chacū dit qu'elle est chāgée. Si est-ce que si Diane ne l'en empesche, elle est la plus belle de toutes



celles que ie veis iamais hořsmis ma chere Cleo n: mais ces trois là peuuēt aller du pair. Quelqu'autre, adiousta Celadon, en dira de mesme de sa Maistresse: car l'Amour a cela de propre, non pas de boucher les yeux cōme quelques vns croyent, mais de changer les yeux de ceux qui aiment en l'Amour mesme, & d'autant qu'il n'y eut iamais laides Amours, iamais vn Amant ne trouua sa Maistresse laide. Cela, respondit le Berger, seroit bon, si i'aimois Astrée, & Diane, mais n'en estant plus capable, i'en suis iuge sans reproche. Et vous qui doutez de la beauté de ces deux Bergeres, estes vous estranger, ou bien si la haine vous fait commettre l'erreur contraire à celuy que vous dites proceder de l'Amour? le ne suis nul des deux, dit Celadon, mais ouy bien le plus miserable & plus affligé Berger de l'Vniuers. Cela, dit Tircis, ne vous aduoieray-ie iamais, si vous ne m'ostez de ce nōbre. Car si vostre mal procede d'autre cause que d'Amour, vos playes ne sōt pas si douloureuses que les miēnes, d'autāt que le cœur estat la partie la plus sensible, que nous ayōs, nous en ressentōs aussi plus viuemēt les offenses. Que si vostre mal procede d'Amour, encor faut-il qu'il cede au miē, puis que de tous les maux d'Amour il n'en y a point de tel que celuy qui nie l'esperance, ayāt ouy dire de long-tēps, que là où l'espoir peut seulemēt lascher nostre playe, elle n'est aussi tost plus endoluē. Or cest espoir peut se mesler en tous les accidēts d'Amour, soit desdain, soit courroux, soit haine, soit ialousie, soit absence, sinō où la mort a pris place? car ceste passe Deesse avec sa fatale main, couppe d'un mesme trāchant l'espoir, dōt le filet de la vie est couppe. Or moy plus miserable que tous les plus misérables, ie vay plaignant vn mal sans remede, & sans espoir. Celadon alors luy respōdit avec vn grand soupir.

O Ber

O Berger! combien estes-vous abusé en vostre opiniõ? ie vous aduouë bien que les plus grands maux sont ceux d'Amour, de cela i'en suis trop fidelle tesmoin, mais de dire que ceux qui sont sans espoir soient les plus douloureux, tant s'en faut que mesme ne meritent-ils point d'estre ressentis: car c'est acte de folie de pleurer vne chose à quoy l'on ne peut remedier. Et Amour, qu'est-ce, respondit-il, sinon vne pure folie? Je ne veux pas, repliqua Celadon, entrer maintenant en ce discours, d'autant que ie veux paracheuer le premier, & cestui-cy seul meriteroit trop de temps. Mais dites-moy, plaignez-vous ceste morte pour Amour, ou non? C'est, respõdit-il, pour Amour. Or qu'est-ce qu'Amour, dit Celadon, sinon comme i'ay ouy dire à Siluandre, & aux plus sçauans de nos Bergers, qu'un desir de la beauté que nous trouuons telle: il est vray, dit l'estranger: Mais, repliqua Celadon, est-ce chose d'hõme raisonnable, de desirer vne chose qui ne se peut auoir? non certes: dit-il. Or voyez donc, dit Celadon, comme la mort de Cleon doit estre le remede de vos maux: car puis que vous m'aduouëz que le desir ne doit estre où l'esperance ne peut attaindre, & que l'Amour n'est autre chose que desir, la mort, qui à ce que vous dites, vous oste toute esperance, vous doit par consequent oster tout le desir, & le desir mourant, il traine l'Amour dans vn mesme cercueil, & n'ayât plus d'Amour, puis que le mal que vous plaignez en viët, ie ne sçay comment vous le puissiez ressentir. Le Berger desolé luy respondit: Soit Amour, ou haine, tant y a qu'il est plus veritable, que ie ne sçauois dire, que mon mal est sur tous extrême. Et parce que Celadon lui vouloit repliquer, lui qui ne pouuoit souffrir d'estre contredit en ceste opinion, luy semblât que d'endurer les raisons contraires, c'estoit offenser les cédres

Qq 5 de



de Cleó, luy dit: Berger, ce qui est sous les sens, est plus certain que ce qui est en l'opinion; c'est pourquoy toutes ces raisons que vous alleguez, doiuent ceder à ce que i'en ressens. Et sur cela, il le commanda à Pan, & prit vn autre chemin, & Celadon de mesme contremont la riuere: & d'autant que la solitude a cela de propre, de représenter plus viuement la ioye ou la tristesse, se trouuant seul, il commença à estre traité de sorte par le temps, sa fortune, & l'Amour, qu'il n'y auoit cause de tourment en luy, qui ne luy fust mise deuant les yeux. Il estoit exempt de la seule ialousie: aussi avec tant d'ennuys, si ce monstre le fust venu attaquer, ie ne sçay quelles armes eussent esté assez bonnes pour le sauuer. En ces tristes pensers, continuant ses pas, il trouua le pont de la Bouteresse, sur lequel estant passé, il rebrousta contre bas la riuere, ne sçachant à quel dessein il prenoit par là son chemin: car en toute sorte il vouloit obeyr au commandement d'Astree, qui luy auoit deffendu de ne se faire voir à elle, qu'elle ne le luy commandast. En fin estant paruenu assez pres de Bon-lieu, demeure des chastes Vestales, il fut comme surpris de honte, d'auoir tant approché sans y penser, celle que sa resolution luy commandoit d'esloigner, & voulant s'en retourner, il s'enfonça dans vn bois si espais & marescageux en quelques endroits, qu'à peine en peut-il sortir: cela le contraignit de s'approcher d'auantage de la riuere: car le grauier menu luy estoit moins ennuyeux que la bouë. De fortune estant desia assez las du long chemin, il alloit cherchant vn lieu où il se peust reposer, attendant que la nuict luy permist de se retirer sans estre rencontré de personne. Il ietta l'œil sur vne cauerne, qui du costé de l'entree estoit lauee de la riuere, & de l'autre estoit à demy couuerte d'arbres & de buissons, qui par leur espaisseur en ostoient la veüe à ceux qui



passoient le long du chemin , & luy mesme n'y eust pris garde, n'eust esté qu'estant contraint de passer le long de la riue, il se trouua tout contre l'entree, où de fortune s'estant aduancé pour passer la nuit , le lieu luy pleut de sorte , qu'il resolut d'y passer le reste de ses tristes iours , faisant dessein de ne point sortir de tout le iour du fond de ceste grotte. En ceste deliberation il commença de l'ageancer au mieux qu'il luy fut possible, ostant quelques cailloux , que la riuiere estant grâde, y auoit porté: aussi n'estoit-ce autre chose qu'un rocher, que l'eau estant grosse auoit caué peu à peu, & assez facilement, parce que l'ayant au commencement trouué graueleux & tendre, il fut aisémēt miné, en sorte que les diuers tours que l'onde contrainte auoit faits, l'auoient arrondi , comme s'il eust esté fait expres. Depuis venāt à se baisser, elle estoit rentree en son liēt, qui n'estoit qu'à trois ou quatre pas de là. Le lieu pouuoit auoir 6. ou 7. pas de longueur; & parce qu'elle estoit rōde, elle en auoit autant de largeur: elle estoit vn peu plus haute qu'un homme, toutefois en quelques lieux il y auoit des pointes du rocher, que le Berger à coups de cailloux peu à peu alla rompāt; & parce que de fortune au plus profōd il s'estoit trouué plus dur , l'eau ne l'auoit caué qu'en quelques endroits, qui donna moyen à Celadō avec peu de peine, rompant quelques coings plus auancez, de se faire la place d'un liēt enfoncé dans le plus dur du rocher, que puis il couurit de mousse, qui luy fut vne grande commodité, parce que soudain qu'il pleuuoit à bō es- ciēt, le dessus de sa cauerne, qui estoit d'un rocher fort tendre, estoit incontinent percé de l'eau: si bien qu'il n'y auoit point d'autre lieu sec que ce liēt delicieux.

Estant en peu d'heure accōmodé de ceste sorte , il laissa sa iuppe & sa panetiere, & les autres habits qui l'empeschoient

l'empeschoient le plus,& les liant ensemble, les mit sur le liect,auec sa corne-muse, que tousiours il portoit en façon d'escharpe, mais par hazard en se despouillant il tomba vn papier en terre,qu'il recogneut bien-tost pour estre de la belle Astree. Ce ressouuenir n'estât empesché de rien qui le peüst distraire ailleurs, (car rien ne se presentoit à ses yeux que le cours de la riuiera)eut tant de pouuoir sur luy, qu'il n'y eut ennuy souffert depuis son bannissement, qui ne luy reuint en la memoire.En fin se resueillant de ce penser, comme d'vn profond sommeil, il vient à la porte de la cauerne,où despliant le cher papier qu'il tenoit en ses mains,apres cent ardants & amoureux baisers, il dit:Hal cher papier, autrefois cause de mon contentement,& maintenant occasion de rengreger mes douleurs, comme est-il possible que vous conseruiez en vous les propos de celle qui vous a escrit,sàs les auoir changez:puis que la volonté où elle estoit alors, est tellement changee, qu'elle, ny moy ne sommes plus ceux que nous sou lions estre?O quelle faute!vne chose sans esprit est constante,& le plus beau des esprits ne l'est pas!A ce mot l'ayant ouuerte,la premiere chose qui se presenta fut le chiffre d'Astree ioint auec le sien.Cela luy remit la memoire de ses bon-heurs passez si viue en l'esprit,que le regret de s'é voir décheu, le reduisit presqu'au terme du desespoir. Àh!chiffres, dit-il,tesmoins trop certains du mal-heur, où pour auoir esté trop heureux ie me trouue maintenant! comment ne vous estes-vous separez,pour suiure la volôté de ma belleBergere?car si autrefois elle vo<sup>9</sup> a vnis,ç'a esté en vne saison,où nos esprits l'estoient encor d'auantage: Mais à ceste heure que le desastre nous a si cruellement separez, comment, ô chiffres bien-heureux,demeurez-vous encor ensemble?C'est,comme ie croy,pour faire paroistre, que le Ciel peut pleuoir

sur moy toutes les plus defastreuses influences ; mais non pas faire iamais, que ma volonte soit differente de celle d'Astree. Maintenez donc, ô fidelles chiffres, ce symbole de mes intentions, afin qu'apres ma derniere heure que ie souhaite aussi prompte que le premier moment que ie respiray, vous fassiez paroistre à tous ceux qui vous verront, de quelle qualite estoit l'amitié du plus infortuné Berger qui ait iamais aimé. Et peut-estre aduiendra-il, si pour le moins les dieux n'ont perdu tout souuenir de moy, qu'apres ma mort pour ma satisfaction, ceste belle vous pourroit retrouver, & que vous considerant, elle cognoistra qu'elle eut autat de tort de m'esloigner d'elle, qu'elle auoit en de raison de vous lier ensemble. A ce mot il s'assit sur vne grosse pierre, qu'il auoit trainee de la riuiera à l'entree de sa grotte: & là apres auoir essuyé ses larmes il leut la lettre, qui estoit telle:

---

### LETTRE D'ASTREE A CELADON.

**D**ieu permette, Celadon, que l'assurance que vous me faites de vostre amitié, me puisse estre aussi longuement continuee, comme d'affection ie vous en supplie, & de croire que ie vous tiens plus cher, que si vous m'estiez frere & qu'au tombeau mesme ie seray vostre.

Ce peu de mots d'Astree furent cause de beaucoup de maux à Celadon: car apres les auoir maintefois releu, tant s'en faut qu'il y trouuast quelque allegement, qu'au contraire ce n'estoit que d'auantage enuenermer sa playe, d'autant qu'ils luy remettoient en memoire vne à vne, toutes les faueurs que ceste Bergera luy auoit faictes, qui le faisoient regretter avec rai de desplaisirs, que sans la nuict qui suruint, à peine eust-il donné trefue à ses yeuy, qui pleuroient ce que la langue plaingnoit, & le cœur souffroit. Mais l'obscu-



rité le faisant rentrer dans sa cauerne, interrôpit pour quelque temps ses tristes pensers, & permit à ce corps trauaillé de ses ennuis, & de la longueur du chemin, de prendre par le dormir pour le moins quelque repos. Desia par deux fois le iour auoit fait place à la nuict, auant que ce Berger se ressouuinist de manger: car ses tristes pensers l'occupoient de telle sorte, & la melancolie luy remplissoit si bien l'estomac, qu'il n'auoit point d'appetit d'autre viande, que de celle que le ressouuenir de ses ennuis luy pouuoit preparer, destrempee avec tant de larmes, que ses yeux sembloient deux sources de fontaine, & n'eust esté la crainte d'offenser les Dieux en se laissant mourir, & plus encore celle de perdre par sa mort la belle idée qu'il auoit d'Astree en son cœur, sans doute il eust esté tres-aise de finir ainsi le triste cours de sa vie: Mais s'y voyant contraint, il visita sa panetiere; que Leonide luy auoit fort bien garnie, la prouision de laquelle luy dura plusieurs iours: car il mangeoit le moins qu'il pouuoit. En fin il fut contraint de recourir aux herbes & aux racines plus tédres, & par bon récontre il se trouua, qu'assez pres de là il y auoit vne fontaine fort abondante en cresson, qui fut son viure plus asséuré & plus delicieux: car sçachant où trouuer asséurémēt de quoi viure, il n'employoit le temps qu'à ses tristes pensers: aussi lui faisoient-ils si fidele compagnie, que comme ils ne pouuoient estre sans luy, aussi n'estoit-il iamais sans eux. Tant que duroit le iour, s'il ne voyoit personne autour de sa petite demeure, il se promenoit le long du grauiér, & là bien souuent sur les tendres escorces des ieunes arbres, il grauoit le triste fuiet de ses ennuis quelquefois son chiffre & celuy d'Astree: que s'il luy aduenoit de les entrelasser ensemble, soudain il les effaçoit, & disoit: tu te trompes, Celadon n'est

n'est plus la saison où ces chiffres te furent permis. Autant que tu es constant, autant à ton desauantage toute chose est changee. Efface, efface, miserable, ce trop heureux tesmoing de ton bon-heur passé. Et si tu veux mettre avec ton chiffre ce qui luy est plus conuenable, mets-y des larmes, des peines, & des morts. Avec semblables propos Celadon se reprenoit, si quelquefois il s'oublloit en ses pensers: mais, quand la nuict venoit, c'estoit lors que tous ses déplaisirs plus viuement luy touchoient en sa memoire: car l'obscurité a cela de propre, qu'elle rend l'imagination plus forte: aussi ne se retiroit-il iamais, qu'il ne fust bien nuict: que si la Lune esclairoit, il passoit les nuicts sous quelques arbres, où bien souuent assoupy du sommeil sãs y penser il s'y trouuoit le matin: ainsi alloit trainant sa vie ce triste Berger, qui en peu de temps se rendit si passe & deffait, qu'à peine l'eut-on peu recognoistre, & luy mesme quelquefois allant boire à la proche fontaine, s'estonnoit quand il voyoit sa figure dans l'eau, comme estant reduit en tel estat il pouuoit viure: la barbe ne le rendoit point affreux, car il n'en auoit point encores; mais les cheueux qui luy estoient fort creus, la maigreur qui luy auoit changé le tour du visage, & alongy le nez, & la tristesse qui auoit chassé de ces yeux ces vifs esclairs, qui autrefois les rendoient si gracieux, l'auoient fait deuenir tout autre qu'il ne souloit estre. Ah! si Astree l'eust veu en tel estat, que de ioye & de contentement luy eust donné la peine de son fidelle Berger cognoissant par vn si asseuré tesmoignage, combien elle estoit vrayement aymee du plus fidelle & du plus parfaict Berger de Lignon.

*Fin de la premiere Partie  
d'Astree.*

---

## CONSENTEMENT.

**E**N consequence de la precedente edition  
imprimee par vertu du Privilège du Roy,  
à présent expiré, ie consens pour ledit Sei-  
gneur, que ce present Oeuure soit imprimé par  
Simon Rigaud, avec deffenses en tel cas re-  
quises. Faict ce 24. Iuin, 1616.

D'AVEYNE, Procureur du Roy.

---

## PERMISSION.

**P**ermis audit Sieur Simon Rigaud,  
d'imprimer les susdits liures de l'A-  
strée, avec deffenses à tous autres Impri-  
meurs & Libraires de ne les imprimer,  
sur les peines portees par les Ordonnan-  
ces. Faict ce 24. Iuin, 1616.

SEVE,

Lieutenant general en la Seneschauſſee & Siege Presidial à Lyon.







89

613 de

J. de



